

Chroniques d'Irotia[©]

Livre I

Le commencement

12 septembre – 16 septembre 3224 après J.C.

Prologue – La bataille d'Edidris

Le 9 mars 3212 après JC.

Les tirs de blaster fusaient de toutes parts en ricochant contre les exoarmures des malheureux Gingers. Partout, l'air était saturé de poussière et de fumée, irrespirable. Il restait une centaine d'hommes au sein du détachement de l'armée irotienne, guère plus. Deux mille faisaient partie de cette unité avant que le terrible piège ne se referme sur eux. L'ennemi était trois à quatre fois plus nombreux et leur avait tendu une embuscade. Ils étaient pris en tenaille. La lune Edidris, qui promettait d'être la clé de leur victoire, était devenue pour eux la porte des enfers.

« Retraite ! » hurlaient les officiers survivants dans le chaos généralisé.

L'*Ultima Solaris* était leur dernière chance d'en sortir vivants. Seul l'immense destroyer réussirait à franchir les lignes de la flotte ennemie pour les ramener au bercail. Les corvettes pouvant le rallier n'étaient plus très loin, deux cents mètres tout au plus, mais en terrain découvert. Et pendant que les soldats se repliaient, les polarians continuaient à faire feu, impitoyables.

Le général Maz grogna et jugea la gravité de ses blessures. Son flanc était salement amoché, et son avant-bras gauche n'était plus qu'un souvenir. Il revoyait les tirs fusant dans sa direction. Il n'avait rien pu faire pour les éviter. Il aurait dû mourir ici. Mais un homme – il ne savait pas qui car sa vision était floue –, un homme fidèle envers son général était revenu le chercher. Ignorant le feu nourri, il l'avait hissé sur son dos et s'était précipité en direction des vaisseaux d'extraction. Un courageux. Un brave. Un fou.

À huit mètres à peine du général, une salve de mortier explosa contre un D32. L'immense robot de combat fut pulvérisé avec ses deux pilotes. Des éclats de métal volèrent dans toutes les directions, ajoutant à la panique. Un morceau du fuselage de la taille d'une porte vint rebondir contre les restes d'une pièce d'artillerie dans un bruit de tonnerre. Dévié de sa trajectoire initiale, il poursuivit sa course et tua deux combattants un peu plus loin. Jamais encore Maz Keltien n'avait essuyé une telle défaite. Pour lui, l'heure de la retraite venait de sonner. Enfin, s'il survivait.

On le traîna pendant un temps interminable, ponctué d'explosions et des cris des mourants, des blessés que l'on abandonnait sur place. Puis il sentit enfin l'obscurité et la fraîcheur familière d'un vaisseau, et les bruits de la bataille s'atténuèrent. Il fut conduit dans une petite pièce qu'il identifia comme l'infirmerie de bord, et on l'allongea sans ménagement sur un lit. De grandes sangles noires se déployèrent aux extrémités et lui enserrèrent la taille et les jambes pour l'empêcher de flotter dans la pesanteur réduite. Aussitôt, les draps et la couverture se tachèrent d'une abondante quantité de sang. Il ne distinguait plus que des contours flous, des silhouettes qui s'agitaient, et les lumières de la pièce l'aveuglaient. Il

devina que quelqu'un s'affairait sur le moignon de son bras gauche, sans doute pour lui poser une prothèse d'urgence qui stopperait l'hémorragie et aiderait la cicatrisation des tissus.

« Amiral Park, dit une voix, une vingtaine d'hommes sont parvenus à monter à bord. Mais les polariens approchent, nous ne pouvons plus attendre les autres.

- À quelle distance estimez-vous l'*Ultima Solaris*, commandant ?

- Pas plus de quatre ou cinq heures de vol. Si on met les gaz à fond, et en priant pour ne pas tomber sur un bataillon de chasseurs ennemis.

- Êtes-vous parvenus à localiser le *Gardien* ? Nous aurions bien besoin d'un appui supplémentaire pour couvrir notre repli.

- Non, amiral. Aucune nouvelle du destroyer de l'amiral Tyu. Je crains qu'il ne soit tombé aux mains de nos ennemis ou qu'il n'ait dû battre en retraite.

- Très bien, alors on décolle. Retour au bercail, et tant pis pour ceux qui sont restés en bas. »

La porte de la pièce claqua et celle du sas fit de même peu après, laissant l'amiral seul à côté de Maz. Un instant plus tard, le grondement des moteurs retentit, et la corvette commença à s'élever dans les airs. Une dernière série d'explosions marqua le décollage, mais aucune ne l'endommagea sérieusement. Les propulseurs s'activèrent dans un chuintement, et le vaisseau élané mit les gaz en direction de l'immense destroyer irotien qui stationnait en orbite à seulement quelques heures de vol. Sur le lit médical, le général blessé était à présent secoué par des délires fiévreux.

« Tiens bon, Maz ! Grogna l'amiral en saisissant la main de son supérieur. Par pitié, ne me lâche pas maintenant ! »

Chapitre 1 : Le discours de Maz

Irotia, balcon de la place Geneter, 12 septembre 3224. Douze ans plus tard.

La foule était venue nombreuse pour assister au discours du vieux général. La grande place d'Irotia se couvrait des gens du peuple, qui continuaient d'affluer depuis les quatre rues transversales. Tous les transports publics avaient été mobilisés pour conduire la population sur place ; plusieurs stations aériennes étaient fermées ou lourdement gardées par des *Gingers* portant l'arme au poing. Dans l'immense marée humaine, des frémissements d'excitation étaient perceptibles. Le matin même, des affiches avaient été placardées partout dans les aéroports, et les infocoms holographiques disponibles à chaque coin de rue s'étaient mis à répandre la nouvelle : les polarians avaient de nouveau agressé l'Empire, une colonie proche d'Ashura avait été détruite. Pères, mères, enfants, vieillards et étrangers, tous avaient le même regard empli de crainte et d'impatience. L'annonce que Maz Keltien s'apprêtait à faire allait changer leur vie à jamais. Une fois encore.

Dix minutes passèrent, et enfin une silhouette émergea en haut du balcon du gouverneur. Les applaudissements fusèrent, accompagnés d'ovations. Tous scandaient le nom de leur héros. Les Irotiens redoutaient la guerre, ils craignaient de la voir s'étendre à nouveau dans toute la galaxie. Douze ans auparavant, Irotia avait payé un lourd tribut dans la bataille d'Edidris contre les polarians. Bien que finalement victorieux, l'Empire avait arraché ce succès militaire au prix du sang. Et pourtant, malgré les pertes tragiques, la popularité du vieux général n'avait pas diminué avec les années. Après tout, on racontait qu'il avait survécu à un tir de mortier qui lui avait arraché un bras sur Edidris. D'autres affirmaient qu'il avait chargé seul l'armée ennemie, malgré ses blessures, pour la transpercer et rejoindre son vaisseau. Dans leur cœur, les Irotiens étaient tous partagés par la même certitude inébranlable : tant que leur général s'érigerait entre eux et l'ennemi polarian, ils seraient en sécurité. Cette conviction était telle que, trois mois plus tôt, l'Empereur en personne avait nommé Maz Keltien gouverneur de la planète, à la demande du peuple d'Irotia. Cet homme était devenu une légende. Leur légende.

Tous les regards s'étaient à présent tournés vers le balcon. L'officier-clairon qui venait d'y apparaître releva son instrument électronique et commença à jouer. Dans toutes les rues et les avenues, relayé instantanément par des centaines de haut-parleurs dernier cri, le son de l'hymne impérial vibra, puissant et grave. Dans un parfait ensemble qui trahissait l'habitude, les gens se mirent à entonner le refrain maintes et maintes fois repris lors des célébrations officielles. Enfin, lorsque la musique se tut, deux immenses bannières furent déployées à l'effigie du vieux héros de guerre, et il fit son entrée. Le vacarme tonitruant de la foule, des hourras et des applaudissements dépassa alors tout ce qu'un Irotien avait jamais connu. Partout dans la ville-centre, ce fut comme un séisme qui se répandait à mesure que les écrans géants retransmettaient l'apparition de la silhouette trapue sur son promontoire.

« Gloire à sa Majesté Utar Mogli, 1^{er} du Nom ! proclama le clairon d'une voix puissante. Gloire à l'impératrice Pietra et au jeune prince héritier Riad ! Et longue vie à leur humble et dévoué serviteur qui se présente devant vous aujourd'hui. Le général-en-chef des armées et gouverneur civil d'Irotia ... Maz Keltien ! »

« GLOIRE À L'EMPIRE !!! » Hurla la foule d'une seule voix.

Sur le balcon qui dominait la place Geneter, Maz leva le bras pour prendre la parole, et le silence tomba instantanément. Tous les yeux étaient rivés sur lui.

« Chers amis, habitants d'Irotia, dit-il d'une voix forte et assurée, je vous remercie d'être là.

Des cris s'élevèrent parmi la foule, et à nouveau le général obtint le silence lorsqu'il le demanda.

- Je porte devant vous la parole de mon très cher ami Utar, poursuivit-il d'une voix grave et puissante. Hélas, Sa Majesté souffrant de son âge avancé, j'ai le regret de vous annoncer qu'il n'a pu faire le déplacement depuis Solaria pour être présent aujourd'hui. »

Il n'y eut pas de protestations ni de déception dans son auditoire. Beaucoup d'Irotiens espéraient voir l'Empereur pour sa troisième visite officielle, annoncée depuis des semaines. Mais, plus que tout, ils s'étaient mobilisés en masse ce matin-là pour assister au discours de leur héros. Il y eut un frémissement d'impatience sur la grande place. Tous savaient que le général ne tarderait pas à faire son annonce. Les allocutions de Maz Keltien allaient toujours à l'essentiel et ne s'éternisaient pas.

« Comme vous le savez, reprit justement celui-ci, il y a douze ans de cela, nous avons subi un grave affront. La campagne contre Polaria a finalement été remportée par l'Empire, mais cette victoire fut rude. La grande bataille que nous avons livrée sur la lune Edidris a viré au drame, et des centaines de *Gingers* dévoués ont trouvé la mort sous le feu de nos ennemis.

Il se tut, marquant une hésitation. Était-ce son expérience d'orateur, ou une émotion sincère qui s'emparait de lui ? En tout cas, le général sembla essuyer une larme sur sa joue, et lorsqu'il reprit la parole, sa voix grave était devenue chevrotante.

- Nombre de ces soldats étaient des nôtres ! C'étaient vos parents, vos frères et sœurs, vos maris. Peut-être même vos enfants. Nous avons porté leur deuil trop longtemps, et malgré cela le souvenir de leur disparition ne nous a pas quittés. »

Un murmure parcourut la masse. D'anciennes douleurs se réveillaient. Sur les façades des bâtiments aux alentours, grâce à un ingénieux jeu de lumières et d'hologrammes, les visages et le nom des victimes d'Edidris défilaient les uns après les autres pour appuyer les propos du général. Celui-ci n'allait pas tarder à enfoncer le clou.

« Aujourd'hui encore, à chaque carrefour, à chaque coin de rue de notre belle cité, un monument sinistre gravé de leurs noms nous rappelle ce lourd tribut que nous avons dû

payer. Lorsque vous m'avez confié la charge d'administrer notre belle planète au nom de Sa Majesté, je vous ai fait la promesse solennelle de ne plus reprendre les armes et de toujours œuvrer en faveur de la paix.

Nouvelle pause. Le vieux héros laissait à son auditoire le temps d'encaisser la force de son discours. Ou peut-être ressentait-il lui-même le besoin de se recueillir quelques instants en silence.

- Hélas, reprit-il, il n'est pas toujours aisé de respecter un tel serment lorsque la guerre se présente à notre porte et menace une fois de plus notre liberté. Cette nuit, un corps expéditionnaire polarian a aluné sur la station Revitalis, en bordure d'Ashura, où tout un régiment de nos valeureux soldats était en faction.

Il se tut, et un silence de mort s'abattit sur la place Geneter et la Via Impériale. En orateur avisé, Maz savait qu'une pause bien amenée pouvait exprimer davantage qu'un million de mots. Il compta trois secondes, puis annonça avec gravité :

- Aucun n'a survécu. »

Une lamentation monta de la foule, et l'on vit çà et là des gens brandir le poing vers le ciel. Un cri retentit au loin, une femme appelant à la vengeance de ceux qui étaient tombés. Il fut repris peu à peu par la marée humaine, devint un grondement, puis une clameur puissante qui remonta progressivement les artères en direction du centre-ville. Sur les façades des immeubles, les victimes de Revitalis avaient remplacé celles de la campagne militaire de 3212.

- Ils étaient cent-cinquante braves, continua Maz Keltien par-dessus le grondement de la foule. De courageux *Gingers* qui assuraient la protection des résidents civils. Les polarians les ont massacrés sans aucune pitié. »

Les cris des Irotiens étaient tels, désormais, que l'on peinait à entendre le vieux héros de guerre s'exprimer. Néanmoins, le général renchérit de plus belle, et sa voix puissante portée par les amplificateurs résonna dans l'immense ville comme un coup de tonnerre.

« À leurs familles, je promets que leurs corps seront rapatriés sur Irotia et enterrés avec les honneurs de la patrie ! Sa Majesté m'a autorisé personnellement à les décorer à titre posthume du Soleil d'Or Impérial. En tant que gouverneur, je décrète également les douze septembres fériés à perpétuité, journées de commémoration et de deuil national ! »

Le silence tomba un instant dans la cité, le temps que les écrans géants répercutent les propos du général au loin dans l'avenue. Puis une vague d'applaudissements émergea, partant de la Place Geneter et se propageant dans toutes les rues alentour. L'air grave, Maz Keltien patienta quelques secondes, avant de terminer son discours par une annonce tonitruante.

« Cette attaque a été menée en violation des accords de paix ratifiés par Sa Majesté et le Primal polarian il y a dix ans. Il s'agit d'une agression militaire grave, et ce crime ne restera pas impuni ! C'est pourquoi, mes amis, nous allons faire payer à ces chiens de polarians chaque goutte de sang versée par un Irotien la nuit dernière ! L'Empereur m'a demandé de mener personnellement une nouvelle campagne, et je promets que cette fois nous obtiendrons victoire, gloire et vengeance. Que chaque homme, chaque Irotien qui ne soit pas un lâche, me rejoigne au combat ! Armez-vous, mes frères, et nourrissez-vous d'espoir et de courage ! Beaucoup cette fois encore tomberont, mais ce sera pour gravir les échelons jusqu'à l'immortalité, pour la grandeur d'Irotia ! Pour l'Empire ! »

La foule hurla le nom de Maz à pleins poumons. Le vieux général sourit, salua de la main, et rentra dans ses appartements. Derrière lui, l'officier-clairon prit le relai sur le balcon pour annoncer la mise en place de la conscription. Assis de travers sur un fauteuil de velours, un homme attendait le général à l'intérieur de son bureau.

« Une fois encore tu as fait bonne impression, Maz », constata celui-ci.

Le général hocha la tête en signe d'accord, puis se dirigea vers une table basse pour se servir un verre de cognac. Un corps robotique ne pouvait empêcher un homme d'apprécier un tant soit peu les bonnes choses.

« Je vois que tu ne perds pas tes mauvaises habitudes », poursuivit le visiteur avec un froncement de sourcils.

L'intrus était grand, vraiment très grand. Deux mètres au moins, en arrondissant à la dizaine inférieure, pour une musculature presque inexistante. Fin comme un fil à linge, il arborait fièrement une longue chevelure d'un noir terne qui contrastait avec ses yeux myosotis en amande. Son nez était légèrement tordu sur la droite, comme pour témoigner d'une ancienne cassure dont le cartilage ne s'était qu'en partie rétabli. Il portait sur lui une grande tenue de cuir brun foncé, maintenue par une fermeture à l'ancienne et une ceinture. Un long manteau noir descendait de ses épaules jusqu'à ses chevilles, recouvertes par des bottes de rangers qui cliquetaient lorsqu'il les agitait. Maz le savait, la combinaison que portait cet homme était à l'épreuve des balles et du plasma, et il conservait toujours une arme dans le revers de sa veste. Il avait déjà combattu à ses côtés par le passé, douze ans auparavant. Depuis, du temps s'était écoulé, mais il n'avait pas changé.

« Que veux-tu, Feris ? Interrogea le général.

Feris Park, mercenaire et ancien gradé des armées impériales, sourit ouvertement, dévoilant des chicots jaunis par un manque d'hygiène. Si son apparence témoignait d'un certain sens du respect de soi, il ne s'agissait bel et bien que d'une apparence. Les bains et douches,

pourtant très modernes, devaient lui être aussi inconnus que les salons de manucure.

- Allons Maz, grogna Feris, déçu. Tu n'imaginais tout de même pas monter ta petite expédition en solo et partir te couvrir d'honneurs sans ton bon vieux copain Feris, hum ?

Le général remplit à nouveau son verre de cognac et le vida avant de répondre. Il grimaça, haussa les épaules et s'exclama :

- Foutaises et balivernes ! Tu n'es pas fait pour la guerre, Feris Park. Tu es un loup solitaire, un mercenaire de talent, un assassin hors pair. Mais pas un bon soldat.

- Je vois que tu n'as pas cessé de te documenter, vieille crapule. Je peux savoir depuis combien de temps tu me fais suivre ?

- Bof, lança Maz, disons ... une douzaine d'années.

Le dénommé Park éclata de rire. Il se leva du fauteuil et vint faire face au général.

- Ne me dis pas que t'as pas supporté la solitude après que je sois parti ? Je t'ai manqué ?

- Tu plaisantes ? S'écria le général. Toi, me manquer ? Voyons, Feris Park, je pensais que tu me connaissais mieux que ça. Tu es juste un homme utile, Park. Un pion. Et les pions, sur Irotia, ils m'obéissent tous.

- Le pion vous a sauvé la vie il y a douze ans, général, contra Park. N'oubliez pas cela : qui vous a ramené à bord de la corvette *Fidelia* sous le feu des polarians ?

L'argument sembla faire mouche, mais une seconde seulement. Maz Keltien était un prodigieux orateur, et il était très difficile de le déstabiliser dans ce genre de joutes verbales. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle Feris Park aimait tant le provoquer. La contre-attaque fut tonitruante.

- Si tu n'avais pas désobéi aux ordres, on ne se serait jamais retrouvés pris au piège ! Tu n'étais qu'un bleu, un putain de bleu qui se croyait invincible ! Les polarians ont ouvert une brèche dans leurs lignes, et toi, tu as foncé sans réfléchir ! Ce massacre était entièrement ta faute !

- J'ai choisi de mener mes hommes sur leur flanc, rien ne t'obligeait à m'accompagner ! Mais par l'Empereur, Maz, t'es quand même venu ! En sachant que t'allais te faire massacrer, et que l'unité y passerait avec toi ! Tu avais du plomb dans la cervelle !

- Je suis venu te chercher, ordure, tu devrais me remercier ! Ça a bien failli me coûter la vie, alors me sauver, c'était la moindre des choses que tu pouvais faire ! »

Le général prit la place de Feris Park dans le fauteuil et darda sur lui un regard noir. Il se resservit un troisième verre, et le vida aussi vite que les précédents. Un petit sourire

commençait à naître au coin de ses lèvres. Sans doute l'alcool lui montait-il au cerveau. Maz remonta sa manche gauche, et frappa sur son bras qu'il avait perdu autrefois. Sous la peau, on entendit distinctement tinter du métal.

« Heureusement que ces fichus chirurgiens ont réussi à remplacer tout ça, dit-il. Ils m'ont salement charcuté, mon corps n'est plus qu'une grande prothèse métallique. Mais au moins, je suis vivant.

- Tu as perdu un bras et une hanche, fit remarquer Feris. Tu as eu de la chance de t'en sortir.

- Ouais, et c'est grâce à toi, vieux frère. Ce qui veut dire que je te suis redevable. Et ça, par contre, ce n'est vraiment pas de chance !

Il éclata d'un rire gras en postillonnant largement autour de lui dans la pièce. Le fauteuil parut rapetisser à mesure que le général s'enfonçait dans les coussins moelleux.

- Tu marques un point, admit Park avec un sourire énigmatique aux lèvres. La dernière personne qui avait une dette envers moi, c'était ...

- Le vieux Mac Powell, président de Powell&Co, compléta Maz. Le PDG et principal actionnaire de la plus puissante firme de nanotechnologie de l'Empire. Tu vois, Feris Park, je me renseigne. Je ne suis pas complètement rouillé. »

Ils furent interrompus par un majordome en livrée impeccable qui, débouchant de l'office attendant à ce bureau, apportait sur un plateau une bouteille pleine et des olives-surprise. En l'entendant arriver, Maz se retourna vers lui et son visage s'illumina un peu plus.

« Ah, Bastian ! À boire ! Vous me sauvez la vie ! Mais qu'est-ce que je ferais sans vous, hein ?

- Cadeau de l'amiral Harold, monsieur. Avec ses compliments pour votre anniversaire.

- Aaaaah ?! Commenta le général d'un air dubitatif. C'est déjà mon anniversaire ?

Son regard accrocha la station digitale qui pendait au mur, et se troubla un instant tandis qu'il examinait la date inscrite en grands caractères rouges. Les fossettes ainsi plissées et les yeux rapprochés, il donnait l'impression d'un gamin louchant pour faire une grimace.

- Mais oui, bon sang, c'est vrai ! S'exclama-t-il soudain en se relevant et en éclatant de rire. Dire que je n'y avais même pas pensé ! Ne restez pas planté là, Bastian, amenez-moi ce plateau !

Il s'empara de la bouteille, la fit pivoter d'un œil expert et lorgna l'étiquette.

- Oh oh oh ! Chantonna-t-il. Du cognac de Rosamund ! Mazette ! Faut que tu goûtes ça avec moi, Feris. C'est le meilleur de toute la galaxie ! Non ? Même pas une larme ? »

Park refusa ostensiblement, et pour empêcher le général de le servir de force, il préféra se diriger vers le plateau et attraper une olive-surprise, qu'il goba. Il la recracha aussi vite en toussant : elle était fourrée avec un piment particulièrement puissant. Le général s'étrangla à son tour dans une nouvelle crise de rire, et but une longue rasade d'alcool fort pour réussir à se calmer. À présent, le rouge lui montait clairement aux joues, et il avait le regard vitreux.

« Vas-y doucement avec ce truc, Maz. Il n'est pas encore midi.

- Tais-toi donc, Feris Park, espèce de rabat-joie ! Raconte-moi plutôt l'histoire de ce Mac Powell, qui avait une dette envers toi.

- Je croyais que tu la connaissais déjà ?

- Ouais, mais elle est foutrement bonne ! Allez, c'est mon anniversaire ! Je t'écoute ! »

Décidément, Maz Keltien avait l'alcool joyeux. Il sautillait sur son fauteuil de cuir, riant comme un enfant, prêt à frapper dans ses mains pour saluer un trait d'esprit qui ne manquerait pas d'arriver. Pourtant, mieux que n'importe qui, Feris Park savait que ce caractère excessivement jovial dissimulait un tempérament lunatique et, bien souvent, une colère féroce prompte à émerger. Mieux valait ne pas déplaire au vieux Maz lorsqu'il était ivre. À contrecœur, l'ancien militaire se lança donc :

« Il s'appelait Ruth Mac Powell, et c'était un abruti. Grand, fier, élégant, toujours vêtu en costume, le genre de tronche d'épingle que je ne peux pas encadrer. Directeur de Powell&Co, l'une des plus grosses fortunes de ce système planétaire, et sans doute de la galaxie. Y'a une dizaine d'années de ça, mon équipe et moi lui avons acheté un vaisseau de course pour l'offrir à Charles Dell, notre pilote. On s'était tous cotisés, ruinés même, pour prendre le plus bel engin possible. »

Il se tut, comme pour ménager son petit effet. À mesure qu'il racontait cette histoire, les détails lui revenaient : les lunettes à écailles du représentant de la boîte de Mac Powell, son petit air guindé et supérieur qui clamait à la ronde « *je fais des dizaines de transactions à plusieurs millions par jour, et vous, les bouseux ?* ». Feris Park avait d'emblée détesté ce type. Et la suite des événements lui avait donné raison.

« Le vendeur de Mac Powell a d'abord cherché à nous arnaquer sur le prix, continua-t-il. Heureusement, on connaissait un peu les caractéristiques techniques du vaisseau, et on savait ce qu'on voulait. On n'a rien lâché. Alors on a passé commande et on a payé. Tout ce qu'on avait.

Devant lui, Maz Keltien se balançait d'avant en arrière dans son fauteuil, un grand sourire aux lèvres, et sirotait son cinquième verre d'alcool de la matinée.

- Mais quand cette enflure de Mac Powell nous a livré le vaisseau, c'était une épave à peine capable de voler, encore moins d'effectuer un voyage dans l'espace à plusieurs g. Au tribunal

des fraudes, ses avocats nous ont démolis. On n'a jamais pu être remboursés. Alors on a décidé de lui faire ravalier son orgueil. Trois jours plus tard, un mystérieux vaisseau non référencé dans la flotte active, le *Sol Invictus*, attaquait les quais orbitaux de sa société, causant des dommages considérables. Pendant l'assaut, des prototypes de réacteurs au deutérium pour la nouvelle génération de chasseurs d'une valeur inestimable ont été dérobés.

Park savoura le souvenir de ces moments, du visage déformé par la rage de Mac Powell sur l'écran de communication lorsqu'il l'avait contacté.

- Bien sûr, poursuivit-il, Mac Powell a cru à une razzia de pirates. Il lui fallait donc un groupe de mercenaires pour les déloger et récupérer le matériel volé. De plus, l'*Invictus* étant un vaisseau de classe croiseur, il avait besoin d'une compagnie solide et des meilleurs pilotes pour espérer l'abattre. Des types qui ne craindraient pas d'agir en marge de la légalité, ni de poursuivre les pirates jusqu'au frontières du Protectorat pour lui ramener son précieux butin.

Feris Park esqua un mince sourire en se rappelant avec quelle facilité il avait berné le puissant PDG et toute son armada de conseillers.

- Mac Powell a mis moins d'une heure à nous embaucher. Il nous offrait la navette de nos rêves si on parvenait à vaincre les pirates et à lui ramener sa technologie perdue.

Il marqua une pause de quelques secondes, observant le visage hilare de Maz Keltien qui sentait approcher la chute de son histoire.

- Comme tu le sais, reprit Feris d'un ton léger, le *Sol Invictus* fait partie de ma flotte, alors je n'ai pas eu beaucoup de mal à lui faire croire que la mission était une réussite. Je lui ai ramené les deux prototypes de réacteurs à fission qu'on avait fauchés, avec le nom d'un pirate imaginaire prétendument transféré au tribunal impérial. Le vieux Mac Powell était tellement heureux qu'il me mangeait dans la main, il m'aurait offert n'importe quoi pour me remercier.

- Et donc, vous avez obtenu votre navette de course ? Intervint le majordome, qui ne perdait pas une miette du récit.

- Non Bastian, on a fait bien mieux que ça ! S'esclaffa Feris. Quand Mac Powell et ses vendeurs nous ont fait admirer leur collection de vaisseaux, on a refusé de les prendre. On a joué les indécis, trouvé des défauts à tous les modèles qu'ils nous ont présenté. Finalement, j'ai réclamé une partie des actions de sa société comme récompense.

À côté de lui, Maz ne tenait plus en place. Park n'en était pas encore arrivé à la chute de son histoire, mais le vieux général riait déjà tout seul, car il savait ce qui allait suivre. Le majordome écoutait avec attention depuis le coin de la pièce et semblait captivé.

- Avant de lui rendre ses précieux moteurs, reprit Park, j'ai déposé un brevet et demandé à mes ingénieurs de les analyser pour être capable de les fabriquer en série. Avec les bénéfices dégagés des actions de Powell&Co, j'ai racheté des chantiers orbitaux et j'ai lancé ma propre gamme de vaisseaux à propulseurs dernier cri. En à peine deux ans, on a inondé le marché avec la technologie de Mac Powell, version améliorée. Petit à petit j'ai recruté ses meilleurs ingénieurs, et avec les bénéfices de ma nouvelle société j'ai racheté sous divers prête-noms les parts de son entreprise qu'il vendait généreusement pour maintenir son stock de liquidités. Jusqu'au jour où je suis devenu l'actionnaire majoritaire de sa boîte. Alors, un beau matin d'août il y a six ou sept ans, j'ai débarqué dans son bureau et je lui ai annoncé que Powell&Co serait désormais une filiale de Park Industries. Dès le lendemain, j'ai organisé un vote du Conseil d'Administration pour le mettre à la porte. À l'heure actuelle, je crois qu'il joue les assistants-mécano à bord d'un de mes vaisseaux. »

Cette fois c'en était trop pour Maz, qui rit tellement fort qu'il bascula en arrière avec le fauteuil et se retrouva étalé par terre.

Au même moment, la porte de l'appartement du général s'ouvrit, laissant passer une jeune femme. Elle devait avoir la trentaine et était d'une grande beauté. Elle avait le visage fin, et des cheveux d'un noir de jais qui lui descendaient en cascade le long du dos jusqu'aux hanches. Ses yeux émeraude se fixèrent dans ceux de Feris Park, et elle eut un rictus méprisant. Elle était entièrement vêtue de rouge, un tailleur serré, un pantalon large et un manteau à col large.

« Ah, te voilà Oni chérie, hi hi hi ! Lança Maz qui riait toujours aux éclats.

- Encore bourré, p'pa ? dit-elle en fronçant les sourcils. Je croyais que les chirurgiens t'avaient interdit l'alcool ?

- Oh, y'a pas de mal à prendre un petit remontant ! dit le vieux guerrier avec un sourire amusé.

Maz se redressa en tanguant un peu et de sa seule main bionique, souleva le lourd fauteuil pour le planter devant lui. Il se laissa alors tomber dedans avec un soupir, et fit mine d'attraper le cognac qui l'attendait sur le plateau à côté. La main de la jeune femme jaillit sous son manteau, et un couteau fusa en travers de la pièce. La lame fracassa le verre que le général allait remplir.

- Eh, on peut plus rigoler hein ? Bougonna Maz.

Il attrapa la bouteille et voulut porter le goulot à ses lèvres, mais Park la lui arracha.

- Allons, Maz, ta fille a raison. Tu as assez bu pour le moment.

En entendant Feris s'adresser à son père, la jeune femme s'avança brusquement dans sa direction et le saisit par le col de son long manteau noir. Elle dégaina alors un pistolet et

plaqua le canon de l'arme contre sa gorge d'un air menaçant. Le bruit caractéristique du cran de sécurité que l'on déloge se fit entendre.

- Oh là, du calme, gamine ! Intima Park, qui la dominait de presque deux têtes.

- Espèce de salaud ! S'écria Oni sans lâcher son arme pour autant. Tes bons conseils, tu peux te les foutre où je pense ! C'est entièrement ta faute si mon père est dans cet état !

- Ne parle pas de ce que tu ignores, ma mignonne.

- Tu crois que j'ignore ce qui s'est passé ? Tu as ramené Papa sain et sauf d'Edidris, mais tu l'as laissé tomber ! Toutes les nuits je l'entendais hurler, pourchassé dans son sommeil par les fantômes des hommes que vous avez perdus là-bas ! Et chaque matin quand il se réveillait, c'était dans le corps d'un homme brisé, incapable de reprendre une vie normale ! Mais toi, Feris Park, tu as pris la fuite et tu l'as abandonné à son sort ! Mon père s'est mis à boire par ta faute, et quand maman est morte, il est devenu fou de chagrin à cause de toi !

- Je suis responsable de bien des malheurs, répondit Park, mais la mort de ta mère et l'alcoolisme de ton père n'en font pas partie.

- Silence, ordure, ou je te descends sur le champ ! » Hurla Oni, son doigt tremblant sur la gâchette.

Maz se leva soudain. Même ivre, il tenait encore bien debout. Il s'avança jusqu'à sa fille, attrapa le revolver et broya le canon dans son poing, sans effort apparent. Il planta alors son regard dur dans celui d'Oni, qui se recroquevilla sur elle-même. Le vieux général était vraiment effrayant.

« Sors d'ici, lui dit Maz d'une voix glaciale.

- Pardon ?

- SORS D'ICI ! Explosa le général en postillonnant abondamment sur son joli visage. Et la prochaine fois que tu oses menacer un de mes hommes, je te fais exécuter, tu m'entends !? »

La jeune femme haussa les épaules, rengaina ce qui restait de son arme et tourna les talons. Elle s'arrêta cependant à mi-chemin et ajouta :

« Feris Park, je te jure que j'aurai ta peau un de ces jours.

Elle regagna l'entrée, prête à sortir. Au dernier moment, elle sourit à son père et lança :

- Au fait, bon anniversaire p'pa. Garde le couteau, c'est ton cadeau. Et bravo pour le discours. »

Elle claqua violemment la porte derrière elle.

- Et bien, quel caractère ! S'amusa Park lorsqu'elle fut sortie.

- Oui, fit Maz en allant ramasser la lame de collection pour l'examiner. C'est tout le portrait de son vieux père ! »

Chapitre 2 – La Mort Rouge

Irotia, impasse Vertigo. 12 septembre 3224.

La jeune femme descendit de la navette et inséra négligemment une pièce dans le collecteur, à l'intention du type qui la pilotait depuis le siège des transports publics irotiens. La porte se referma derrière elle et le véhicule repartit sur sa tournée, fonçant à un mètre au-dessus du sol. Elle se trouvait dans un des vieux boulevards extérieurs de la ville, qu'un immense centre commercial, aujourd'hui fermé, était venu condamner à l'une de ses extrémités. De chaque côté de la rue s'alignaient, avec une symétrie parfaite, d'anciens immeubles de résidence et de bureaux abandonnés. Sur les façades sinistres, les enseignes des entreprises qui occupaient les lieux une décennie plus tôt donnaient à l'endroit un air de ville fantôme. Certaines des grandes lettres métalliques, qui brillaient autrefois de jour comme de nuit, pendaient de travers, couvertes de rouille et de saleté. Un peu plus loin, un tandem de voyous était occupé à fracasser une vitrine de magasin ternie, sans doute à la recherche d'un squat pour la semaine ou pour fumer leur crack. Depuis bien longtemps les automates éboueurs ne se déplaçaient plus dans ce quartier ; chaque fois l'administration centrale des déchets les récupérait en pièces détachées. Même les forces de l'ordre ne s'aventuraient pas dans l'impasse Vertigo. C'était l'endroit rêvé pour une planque.

La femme quitta la rue sous le regard lubrique des délinquants d'en face. Elle poussa la porte du numéro 34 et s'engouffra à l'intérieur du bâtiment. La façade était en ruine à l'extérieur, mais le couloir d'entrée avait été refait à neuf. Un grand tapis rouge s'étendait en ligne droite jusqu'au pied d'une capsule élévatrice. Des tentures couvraient les murs de chaque côté. Au plafond pendait un lustre en métal noir poli doté d'une trentaine d'options d'éclairage. En cette fin de matinée, il diffusait une douce lumière qui rappelait celle d'un crépuscule automnal.

« Mademoiselle est rentrée plus tôt que prévu. Des ennuis, ce matin ? »

- En effet, Brixon. »

Le domestique, un homme courtaud au visage quelconque agrémenté de larges favoris, s'empressa de récupérer le manteau rouge de sa maîtresse et s'inclina bien bas. Puis il disparut par un accès dérobé pour suspendre l'habit dans la penderie, avant de revenir auprès d'elle.

« Puis-je savoir ce qui ne va pas, mademoiselle Keltien ? »

- Certainement pas. Des nouvelles de Ludo ?

- Pas la moindre, hélas. Votre ancien employeur se fait plutôt discret, mademoiselle.

- Bien, j'irai lui rendre une visite de courtoisie.

- Comme vous voudrez, mademoiselle. »

Fulminant encore de sa récente confrontation avec Feris Park, Oni congédia son domestique d'un geste sec de la main et s'empressa de monter à l'étage. Là, le tapis rouge cédait place à un sol en imitation parquet, décoré de temps à autres par une plante en pot. Dans chaque recoin, une caméra pivota pour se fixer sur l'arrivante. Elle les ignore et poursuivit son chemin d'un pas rageur pour pénétrer dans le salon.

C'était une vaste pièce meublée d'une table de quatre couverts décorée avec goût. Au fond, trois fauteuils se faisaient face devant un feu qui ronronnait. L'âtre était composé de briques anthracite, et deux personnes n'auraient eu aucun mal à s'y tenir debout. Les flammes dansaient sans cesse, alimentées par un papier de la marque *Feu prodige* qui mettait plusieurs semaines à se consumer entièrement. Les reflets orangés, jaunes et bleus du foyer se reflétaient sur les grands miroirs placardés contre les murs, diffusant dans le salon une lueur tamisée. Cet endroit dégageait un sentiment de sérénité, d'intimité. Mais surtout il étalait devant les yeux du visiteur une certaine richesse. La bibliothèque immense qui occupait un angle était taillée dans une essence de bois rare importée à grands frais de l'autre bout de la galaxie. Face à elle se trouvait un élégant bureau en fer forgé décoré d'arabesques d'une finesse incomparable. Et, à côté de celui-ci, une grande table de jeu en nacre supportait des figurines finement sculptées représentant des planètes ou des vaisseaux spatiaux. Au-dessus de la cheminée trônait un tableau composé de formes étranges, dernier vestige dans l'univers d'un art appelé le cubisme qui avait coûté une fortune à sa propriétaire. Le titre, gravé dans son cadre des siècles plus tôt, était à peine lisible : *Les demoiselles d'Avignon*. À côté de celui-ci, un certificat de l'Institut Archéologique impérial assurait de son authenticité. L'artiste était apparemment un peintre de la Première Terre tombé dans l'oubli depuis de nombreuses années.

« Mademoiselle désire-t-elle passer à table dès maintenant ? Ou peut-être boire un peu de cet excellent vin offert par votre père pour vos trente ans ? »

La voix du domestique émergeait d'un passe-plat non loin de la table, qui donnait sur une cuisine où s'affairait un automate.

« Non merci, Brixon. Je vais plutôt aller prendre un bain. La nuit a été longue.

- Comme vous voudrez mademoiselle, répondit-il. Je vais ordonner à la baignoire de se réchauffer ».

La trappe qui couvrait le passe-plat claqua en se refermant, et les pas du majordome disparurent dans une autre pièce. La jeune femme s'assura qu'elle était bien seule dans le salon et se dirigea vers l'immense cheminée de briques. Avec la facilité de l'habitude, elle poussa sur un tisonnier et un pan de mur entier pivota, juste à côté. La cachette révéla un panel d'armes blanches, à plasma, semi-automatiques. Tout était entreposé à cet endroit, depuis les premiers prototypes de fusils à énergie solaire retirés de la circulation des années

plus tôt jusqu'aux mines antipersonnel dernier cri. La femme hésita, parcourant les rangées et caressant amoureusement les crosses une à une. Elle marqua un arrêt devant ses trois modèles de sniper à visée laser, qu'elle appréciait tout particulièrement. Le contact des armes dans le creux de sa main lui procurait des sensations à nulle autre pareilles. Revenant sur ses pas, elle examina longuement sa collection de pistolets mitrailleurs et les fusils d'assaut posés à côté. Enfin, elle opta pour un seize-coups à plasma qu'elle échangea contre les débris de celui qu'elle dissimulait dans son tailleur. À cela elle rajouta trois couteaux de lancer qu'elle glissa dans ses bottes montantes. Satisfaite, elle remit le tisonnier en place et le pan de mur se referma. Ainsi équipée, elle attrapa un beignet au saumon sur la table, et le grignota en quittant la pièce. Elle franchit sans s'arrêter la grande cuisine puis deux chambres d'amis qu'elle n'utilisait jamais. Enfin, elle se trouva devant une porte verrouillée par un lecteur d'empreinte rétinienne, qui pivota lorsqu'elle plaça son œil devant le faisceau laser.

Oni pénétra dans sa chambre – un monde rouge décoré de tentures, de dorures et de riches meubles. Elle se déshabilla, laissant choir ses vêtements sur le grand lit à baldaquin, et gagna la salle de bain. La baignoire l'y attendait, emplie d'une eau délicieusement chaude et mousseuse. Elle plongea dedans jusqu'aux épaules et frissonna de plaisir. Aussitôt, des jets d'écume s'activèrent sur chaque paroi pour la masser.

« Bienvenue Oni Keltien mademoiselle.

- Merci, Villock », répondit-elle.

Villock était le petit automate qui s'occupait personnellement de sa chambre et de la salle de bain. Elle l'avait voulu en forme d'écureuil (une espèce animale en voie d'extinction, qui s'était mal adaptée aux changements de l'espace), et le trouvait trop craquant. Elle ne le vit pas dans la pièce, mais supposa qu'il devait se trouver à ses pieds, connecté à la grande baignoire pour la commander.

« Livre et musique, s'il te plaît Villock.

- Tout de suite, Oni Keltien mademoiselle ».

Un compartiment s'ouvrit dans le mur adjacent, et un plateau en émergea pour présenter à Oni le dernier thriller à la mode. Au même moment, les amplis et les baffles de sa chambre s'activèrent, et la cinquième symphonie de Beethoven enveloppa l'étage de ses gammes. Les bons classiques sont indétrônables, comme se plaisait à le constater la fille de Maz. Elle se sentait bien lovée dans son bain, perdue dans son univers de musique avec l'un de ses romans préférés. Sa tension nerveuse se dissipa, et la rancœur qu'elle éprouvait envers le mercenaire s'apaisa également un peu. Une douce torpeur s'empara de la jeune femme, qui ferma les yeux et laissa son esprit divaguer. L'eau ne refroidissait pas grâce à un système de chauffage intuitif contrôlé par Villock ; elle était régulièrement filtrée afin de l'économiser.

Peu à peu, la mousse s'estompa, laissant deviner les contours du corps de la jeune femme endormie.

« Waouh, ça c'est ce que j'appelle une bombasse ! Vise un peu ça, Dany !

- Clair, elle est canon la minette ! »

Oni s'arracha à son sommeil en sursaut et jeta un œil à l'entrée de la pièce. Deux hommes se tenaient là, vêtus de pantalons retro et de sweet-shirts style années 3000 complètement démodés, avec une capuche rabattue sur leurs têtes. Le genre de fringues qu'on ne voyait plus que dans les mauvais films ringards ou chez les antiquaires itinérants. Oni les reconnut aussitôt : c'étaient les délinquants qu'elle avait croisés dans l'impasse en rentrant chez elle. Chacun d'eux tenait à présent un pistolet gros calibre, résolument pointé sur la baignoire et son occupante. À l'évidence, il s'agissait d'hommes de main envoyés ici pour la tuer. À cet instant, elle se maudit d'avoir laissé son seize-coups dans sa chambre avec ses vêtements.

« Comment êtes-vous entrés ici ? interrogea-t-elle pour gagner du temps.

- Facile, ricana celui qui s'appelait Dany, le plus baraqué des deux lascars. On a sonné, on a cogné le majordome et on est montés. Avec la musique tu n'as rien entendu, hein, poupée ?

- Non, admit Oni à contrecœur.

- Arrête de taper la causette Dany, intervint l'autre. Le patron veut pas qu'on traîne ici. Bute-la tant qu'elle est sans défense et tirons-nous. »

Oni restait calme et parfaitement lucide, son esprit évaluant rapidement ses chances de survie. En temps normal, les deux rigolos qui se tenaient face à elle ne lui auraient pas posé le moindre problème. Ils n'avaient pas du tout l'apparence ni la rigueur de tueurs à gage professionnels. Plus vraisemblablement des camés ramassés dans la rue, à qui on avait donné une arme et promis un paquet d'argent en échange de sa tête. Mais elle se trouvait nue et désarmée face à eux. Sa seule chance était de réussir à les approcher pour les affronter au corps à corps. Elle pourrait aussi compter sur l'aide de Villock : son petit robot était équipé d'un programme d'auto-défense qu'elle pouvait activer à tout moment avec une commande vocale. Précaution indispensable dans son métier. Un peu rassurée quant à ses chances de s'en sortir, elle reporta son attention sur les deux intrus.

« Me tuer ? lança-t-elle d'une voix délibérément enjôleuse. Votre patron ne vous laisse pas profiter d'une jolie femme comme moi ?

Pour appuyer ses paroles, elle se cambra dans la baignoire, laissant apparaître à la surface de l'eau ses seins rebondis et sa peau lisse. Le piège était trop énorme, mais les deux lascars n'étaient pas des flèches. Ils avaient les yeux rouges et exorbités, le regard dans le vide. Des toxicos. Oni avait misé juste. Elle sourit davantage à leur intention, et sortit

langoureusement une de ses cuisses de l'eau. Les deux tueurs la dévoraient des yeux. Elle se savait désirable, irrésistible. Elle était en train de gagner la partie.

- Crénom Josh, cette minette a raison ! s'exclama le gros Dany avec un regard lubrique. Y'a pas de mal à c'qu'on prenne un peu de bon temps !

- Hors de question, Dany. Cette femme est dangereuse. Ne l'approche pas. »

Mais le dénommé Dany n'avait pas écouté. Il s'avança jusqu'au bord de la baignoire et commença à ôter sa ceinture en riant. Son pantalon tomba, dévoilant son intimité. Oni se redressa lentement, approchant son visage du membre raidi, jouant un peu plus les tentatrices. Dany posa son arme pour lui effleurer la joue du bout des doigts et l'inviter à venir plus près encore.

« Putain Dany, fais pas le con, vieux ! Bouge de là ! »

Mais Oni n'attendit pas que le gros lourdaud recule. Elle attrapa soudain sa virilité dans son poing droit, et serra brutalement en la tordant aussi fort qu'elle put. Ses ongles s'enfoncèrent profondément dans la chair. L'homme de main hurla et se plia en deux sous l'effet de la douleur. Sans lui laisser de répit, Oni attrapa son crâne et le cogna aussi fort que possible contre le bord de la baignoire. Dany chancela, complètement sonné. Poussant son avantage, la jeune femme se redressa dans son bain, attrapa le lourdaud et le tira de toutes ses forces vers elle. L'homme perdit l'équilibre et s'étala dans la baignoire en éclaboussant toute la pièce. Dans le même mouvement, Oni avait bondi sur le carrelage.

« Villock, décharge ! »

Le petit robot lâcha instantanément toute la capacité de sa batterie dans la baignoire. Dany beugla à s'en arracher les poumons, et son corps convulsa dans tous les sens. Enfin, sa voix se tut et il ne bougea plus. Josh, resté en retrait, semblait sidéré par ce qu'il venait de voir ; il en oublia Oni pendant une fraction de seconde. Assez pour qu'elle récupère l'arme de sa première victime.

« Ça, tu vas le payer, salope ! »

Le tueur fit feu à deux reprises, mais ses mains tremblaient et il n'était plus aussi confiant sans son copain musclé. Oni évita les rayons plasma d'un bond sur le côté, et visa d'instinct. Son premier tir le cueillit à l'épaule et lui fit lâcher le revolver ; le second transperça son estomac. Le truand lâcha un cri de douleur et tomba à genoux, les deux mains plaquées sur son ventre. Implacable, Oni se précipita vers l'homme et lui expédia un coup de pied dans le visage qui lui fracassa le nez et la mâchoire. Josh partit en arrière et s'écrasa contre le mur : elle s'avança alors jusqu'à lui et le dévisagea avec dégoût.

« Pour qui tu travailles, ordure ?! Réponds-moi ! »

Elle l'attrapa par les cheveux et menaça de le cogner avec la crosse de son arme. Pour toute réponse, le toxico lui cracha au visage. Oni lui colla alors son revolver sous le menton.

- Tiens, c'est pour ta grande gueule. Peut-être qu'après tu apprendras à la fermer, mon mignon. »

Elle fit feu, et de la cervelle gicla sur le mur. C'était un sombre tableau que cette jeune femme, nue dans sa salle de bain et couverte de sang, devant le cadavre des deux hommes.

« Villock, recharge tes batteries et nettoie-moi tout ça en vitesse. Les restes de ces porcs ruinent mon décor en céramique.

- **Tout de suite, Oni Keltien mademoiselle** ».

Tandis que le petit automate se rebranchait sur son bloc d'alimentation, Oni retourna près de la baignoire et examina les impacts dans le mur. Les rayons plasma du tueur avaient fait fondre des carrés de faïence d'une valeur inestimable. De rage, elle hurla et frappa sur le motif de toutes ses forces. Toute trace de sérénité avait disparu chez elle. Elle était en colère, furieuse de ne pas avoir identifié la menace plus tôt. Elle s'en voulait, car c'était sa faute si les deux hommes de main s'en étaient pris à son domestique. Mais surtout, elle enrageait contre l'ordure qui avait mis sa tête à prix. Quel qu'il soit, elle ne le laisserait pas s'en tirer comme ça. Oni tuerait ce salopard. Et pour le retrouver, elle disposait d'un indic' hors pair. Une pourriture qui lui devait de l'argent et un ou deux petits services.

Son ancien patron, Ludo Willys.

Chapitre 3 : Le Troquet des Parieurs

Irotia, Quartier Est, 12 septembre 3224.

Le Troquet des parieurs était tristement célèbre dans tous les quartiers d'Irotia et bien connu des forces de l'ordre. Il était réputé mal famé, abritant la pire racaille de la ville. Certains disaient que les mafieux y engageaient leurs tueurs et leurs gros bras. Mais rien n'avait été prouvé. En apparence, ce n'était jamais qu'un bar miteux servant une bière fade, donnant sur l'avenue Neil Armstrong, du nom d'un type dont on avait oublié ce qu'il avait pu faire autrefois. L'enseigne rouillée de l'établissement représentait deux dés à dix faces jetés sur un plateau.

Feris Park franchit la porte et ôta son pardessus dégoulinant de pluie. Le temps s'était gâté en début d'après-midi, rappelant aux Irotiens que l'automne n'était plus très loin. Il était amusant de constater que même installés sur un autre système solaire, les hommes avaient choisi de conserver le vieux calendrier de leurs origines. Bien entendu, celui-ci était devenu complètement obsolète, l'essentiel de l'année se résumant sur cette planète en une alternance de sécheresses et de temps particulièrement pluvieux. La succession des jours elle-même était perturbée par des nuits beaucoup plus courtes et des saisons plus longues : les savants du conservatoire de climatologie avaient dû instaurer officiellement le treizième mois de valembre, ce qui portait l'année à un total de 396 jours.

Il n'y avait pas beaucoup de monde ce jour-là dans le vieux bar. Deux ou trois habitués étaient occupés à une partie de dés dans un recoin sombre, et un ancien lisait le journal électronique accoudé au comptoir. Des baffles régurgitaient dans la pièce les tonalités déformées de la voix d'Edith Piaf, qui entonnait le refrain de *La Foule*. Park alla jusqu'au comptoir et commanda sa boisson préférée. Le serveur lui mit sous le nez son jus de chaussette habituel, et Feris paya le quart de toscain demandé. Piaf se tut pendant qu'il sirotait son verre, et reprit de plus belle avec une autre chanson. Comme elle entonnait « *Allez venez, milord, vous asseoir à ma table* », Feris se rapprocha du vieil homme et lui tapota l'épaule.

« Hello Mike, dit-il.

- Tiens ! Ce serait 'y pas l'piot Feris qui vient voir son vieux copain ? Il était temps, je commençais à moisir, tout seul dans ce bistrot.

- On s'est vus hier, vieux gredin, et tu m'as fait payer tes conso'.

- Hé, que veux-tu gamin, à mon âge j'ai la mémoire courte ! »

Mike tira un tabouret et le présenta à Feris, qui se laissa tomber dessus en grognant. En arrière-plan, la Môme cessa son vacarme pour laisser place à la nouvelle chanteuse à succès

du moment, Lula Kyle. L'air de *Vide Sidéral* emplit bientôt l'espace de son ambiance pop-rock.

« Phylie est en retard, et ce crétin de Terk passe prendre Anabellis en chemin. Ils ne seront pas là avant vingt bonnes minutes.

- Pas grave, fit Park d'une voix morne. J'attendrai. »

Il vida d'un trait le reste de son verre et en commanda un deuxième. Au fond, une dispute éclata entre les joueurs qui en vinrent aux mains ; ils brisèrent une table et une chaise vola au-dessus du comptoir pour s'écraser contre une fenêtre. Un automate vigile se hâta de les séparer, et ils furent expulsés sans ménagement. La sono lâchait à présent les couplets de *Cogne-moi*, un tube électro de 3201 qui avait fait un carton.

« Alors, tu as revu Maz ce matin ? Questionna Mike en souriant.

- Ouais. Il a l'air décidé à retourner se faire charcuter par les polarians. Il n'a pas changé d'un pet.

- Beaucoup disent qu'il est devenu cinglé.

- Faux. Il est cynique, cruel, intelligent et sans pitié, mais certainement pas cinglé.

- Hmm. Ça, c'est toi qui le dis, gamin. »

À cet instant, la porte du troquet s'ouvrit et une jeune femme entra. Elle était vêtue de rouge de la tête au pied, et tenait une arme à feu dans sa main. Elle semblait particulièrement furieuse. La pluie dégoulinait de ses cheveux longs et noirs comme la suie. Feris reconnut aussitôt la fille de Maz ; instinctivement, il lui tourna le dos et se plia un peu plus sur son siège pour que sa taille ne le trahisse pas. En avait-elle après lui ? C'était peu probable ; comment aurait-elle su qu'il devait se rendre dans ce troquet après son entretien avec le vieux général ? La jeune femme traversa la salle et avança jusqu'au second comptoir, celui où se trouvaient les machines à sous. D'un bond souple, elle passa de l'autre côté, et saisit le serveur par le col de sa chemise crasseuse.

« Excuse-moi, Mike » dit Feris en reposant son martini.

Intrigué, il se déplaça discrètement jusqu'à une table non loin pour essayer d'entendre ce qui allait se dire. Heureusement pour lui, la playlist choisit à cet instant de diffuser de la musique classique, et les tonalités du violon et du synthé ne parvinrent pas à masquer complètement la voix de la jeune femme.

« Ludo Willys. Appelle-le. »

Le serveur bredouilla quelque-chose d'incohérent, qui ne parut pas satisfaire Oni. Elle le gifla sans ménagement à trois reprises, et pointa le canon de son arme entre ses yeux. Un automate vigile fit mine de s'approcher, mais l'homme lui ordonna de rester à distance.

« Dernière chance, mon joli. Ou tu appelles ton copain Ludo, ou ta maman aura du mal à reconnaître ton cadavre quand j'en aurai fini avec toi. Compris ? »

Cette fois, le serveur acquiesça. La femme le lâcha, et il rajusta son col en reprenant sa respiration. Il était trempé de sueur. Il appuya sur un bouton dissimulé sous une bouteille de qintana, et un pan de mur s'écarta. Oni s'y engouffra sans un remerciement.

Park repoussa sa chaise et se précipita à la suite de la jeune femme. Il arriva juste à temps pour coincer le mécanisme avec le bout de sa chaussure. Le barman, médusé, ne fit même pas mine de l'en empêcher. Il s'y glissa sans bruit et le passage dérobé se referma avec un bruit sec. Il se trouvait à présent dans un couloir étroit, humide et sombre, sur un sol de dalles rongées par de la moisissure. De l'eau suintait du plafond et s'écoulait en formant de petites flaques par endroits. À l'autre bout, un escalier descendant et une vague lueur tremblotante. Probablement celle d'une vieille ampoule électrique à basse consommation. Aucune trace de la femme.

« Et ben, Feris, ça ne te réussit pas de courir après une minette », se dit-il.

Il traversa le couloir sur la pointe des pieds en évitant les flaques. Un rat émergea d'un trou dans le mur et trottina à ses côtés, avant de disparaître un peu plus loin. Au sommet des marches, Park trouva deux portes en métal rouillé, mais elles étaient verrouillées. Il continua donc son chemin vers ce qu'il devina être la cave du bistrot. À moins qu'il ne s'agisse d'une salle de jeu clandestine. Ou les deux.

Arrivé en bas de l'escalier, il repéra une silhouette avachie contre le mur. Un semi-automatique gisait sur le sol à côté de l'individu. Le mercenaire, pris d'un mauvais pressentiment, dégaina son arme à feu et s'approcha à pas mesurés. Du bout de sa rangers, il tapota la joue de l'homme inconscient. Pas de réaction. Park s'empara du fusil, vida l'ensemble des munitions dans l'une de ses poches, et balança l'engin un peu plus loin. C'est alors qu'il repéra dans son cou le début d'un tatouage qu'il connaissait bien. Oubliant toute forme de prudence, il souleva le corps inerte et entreprit de lui retirer sa veste usée et le polo tâché qu'il trouva en-dessous. L'homme n'avait plus de pouls. Quelqu'un l'avait attaqué par surprise avant qu'il puisse utiliser son arme, et lui avait écrasé violemment la trachée. Ensuite, sa tête avait rencontré brutalement le mur, comme en témoignait la tache de sang encore frais à l'arrière du crâne et les cheveux restés collés sur la cloison. Mais qui l'avait tué ? Oni ?

Perplexe, Park reprit sa fouille rapide. Rien dans les poches à part du tabac à mâcher et une petite boîte de métal qui contenait un peu de poudre. À l'intérieur de la veste qu'il venait de lui ôter en revanche, il trouva sa carte d'identité électronique. Impossible de la décrypter sur

place : Feris la glissa dans son manteau. Il n'avait pas besoin de connaître le nom de ce vaurien pour savoir à quel groupe il appartenait. Le long serpent tatoué du bas de son cou jusqu'en haut de son épaule était suffisamment éloquent. La *Murcia*. Mais que venait faire ici la principale famille mafieuse de la planète Lugori ?

Il délaissa le cadavre de l'homme de main et attrapa son cellulaire. Cette histoire ne lui disait rien qui vaille. Depuis des années avec son groupe de mercenaires, Park luttait contre la pègre qui gangrénait les bas-fonds des cités impériales. Il savait que les truands irotiens préparaient un coup, c'était pour cette raison que depuis une semaine son équipe et lui surveillaient le *Troquet des Parieurs*. Mais il ne s'attendait pas à ce que la *Murcia* y soit mêlée. De toutes les familles criminelles recensées, la *Murcia* était de loin la plus dangereuse et la mieux organisée. D'ordinaire, elle sévissait dans les quartiers pauvres de la capitale et ne s'aventurait jamais hors de son territoire. Si le *padrón* du crime organisé lugorien faisait affaire avec les chefs de gang d'Irotia, cela n'augurait rien de bon. Tout en surveillant les deux extrémités du couloir, le mercenaire effectua une recherche rapide sur son appareil. Après trois sonneries, cependant, il tomba sur une boîte vocale.

« Franz, c'est Feris. Je suis dans un sous-sol du bistrot. Un homme de main de la *Murcia* a été refroidi ici. Je vais tâcher de voir de quoi il retourne. Je vais surement avoir besoin de votre aide, alors ne traînez pas. »

Il coupa la communication, et eut une pensée pour la fille du général. Il ne parvenait pas à comprendre ce qu'Oni Keltien venait faire dans un endroit pareil, mais une chose était sûre : elle était en danger. Officiellement, la jeune femme dirigeait une boîte de logistique qui avait de gros contrats avec l'armée. Mais rien dans ses affaires ne semblait la rapprocher des mafiosos qu'elle venait rencontrer. Alors quoi, elle bossait en infiltration avec la police irotienne ? Ce genre de trucs, c'était bon pour les films d'espionnage. Et elle ne pouvait pas être là sur ordre de son père, Maz n'aurait jamais mis volontairement sa fille chérie en danger.

Curieux, Park leva le cran de sécurité de son arme et continua sa progression. Arrivé au pied des marches, il tourna à gauche dans un couloir encore plus crasseux que le précédent. La lumière tremblante qu'il avait aperçue d'en haut provenait en fait d'un vieux plafonnier malade, dont l'éclairage timide rappelait celui des salles stériles dans les hôpitaux. Ou des chambres froides. Ici, il put se laisser guider par l'écho des talons d'Oni Keltien qui parvenait vaguement jusqu'à ses oreilles. Un peu plus loin, le corridor virait de nouveau à gauche, sans doute pour s'engouffrer plus profondément vers les caves. En attestait l'humidité, plus saisissante dans l'air. Toujours sur ses gardes, Feris enjamba deux autres cadavres de mafieux, sans prendre le temps cette fois de vérifier la présence de leur signe distinctif. Néanmoins prudent, il écrasa de tout son poids leurs mains avec ses rangers, pour être sûr qu'ils ne risquaient pas de se réveiller dans son dos. Cette fois, ils avaient été abattus d'un coup de couteau dans la carotide. Et vu la faible quantité de sang par terre, ils venaient juste

de trépasser. Plus de doute : la fille de Maz éliminait les hommes de la pègre. Mais pour qui travaillait-elle ?

Il parvint finalement jusqu'à une porte en métal après la seconde volée de marches. Elle était restée entrouverte, et l'interstice lui donnait suffisamment d'espace pour observer discrètement de l'autre côté. Prudemment, Feris se cala contre le battant et risqua un coup d'œil.

Elle donnait sur une pièce aux dimensions assez vastes parcourue de colonnes, dont les murs étaient tapissés d'étagères supportant des bouteilles. Il y en avait de tous les genres et de toutes les provenances, si nombreuses que Park n'aurait jamais pu les compter. Il distingua également la forme caractéristique de grands bacs à vin, au moins une vingtaine. Dans un coin, une bonne centaine de tonneaux cerclés de métal. L'ensemble puait le trafic d'alcool à plein nez. À l'autre extrémité de la pièce, une mince fenêtre crasseuse située en hauteur complétait tant bien que mal le peu de lumière diffusé par un néon solitaire. À l'évidence, il avait misé juste : il se trouvait dans une des anciennes caves du bistrot, dont on avait dissimulé l'accès. Elle avait été entièrement réaménagée. Un épais tapis bleu marine couvrait le sol poussiéreux, une grande armoire s'appuyait contre le mur du fond. Au centre, une table basse supportait un plateau, trois verres pleins et une bouteille de whisky. Il y avait également des fauteuils de cuir confortables, un billard et un écran 3D géant flanqué de haut-parleurs dernier cri.

Quatre personnes se tenaient dans la pièce. L'un, avachi dans un sofa, était un homme de la cinquantaine au crâne un peu dégarni, qui fumait un cigare de qualité supérieure ; il portait un costume gris coupé sur mesure avec une cravate assortie. Le second ressemblait davantage à un truand : pull-over bon marché sali, un bonnet sur la tête et une arme automatique jetée à ses pieds. Assurément un caïd de la *Murcia* et son garde du corps. Le troisième homme était le patron du *Troquet des Parieurs*, Ludo Willys. Feris Park le connaissait de réputation : un type en qui il ne fallait pas avoir confiance, et pour qui l'honneur passait après l'argent. Le genre d'individu qui aurait vendu sa mère pour une poignée de friandises. De ce qu'il en savait, Ludo était l'une des trois têtes pensantes de la pègre irotienne. Il était étonnement jeune dans le métier. Il donnait l'impression d'avoir tout juste la trentaine, avec ses cheveux bruns coupés courts et son sourire charmeur. Il portait de petites lunettes carrées, un polo aux couleurs vives et un pantalon de velours vert olive. Le tout faisait avec sa personne un contraste total. Il mâchonnait un cure-dent qui dépassait sous une moustache fournie, taillée avec une précision chirurgicale.

Enfin, il y avait Oni. La jeune femme se tenait debout face aux trois hommes, campée sur ses jambes, son seize-coups braqué dans leur direction. Elle avait l'assurance et le regard froid d'une tueuse, une femme qui a déjà fait couler du sang et qui n'a pas peur de recommencer. Jamais encore Feris n'avait vu briller cette flamme de détermination et de cruauté dans le regard d'une femme. Son attention allait alternativement d'un homme à l'autre, s'arrêtant parfois sur Ludo Willys. Le patron du troquet continuait de sourire, comme si Oni venait

simplement lui rendre une visite de courtoisie. La scène avait quelque-chose d'étrange, et Feris ne se sentait pas rassuré. Willys paraissait trop à l'aise, trop sûr de lui.

« Ludo, il faut qu'on cause, exigea la jeune femme. Seuls.

- Je suis en affaire, poupée. Alors tu poses ton cul sur une chaise et tu attends qu'on ait fini. »

Deux coups de feu retentirent, presque simultanés, et les hommes qui accompagnaient Ludo Willys s'effondrèrent avec un trou dans la poitrine. Du sang ruissela en abondance sur le tapis bleu. Ludo Willys regarda d'un air détaché les cadavres et ne put réprimer un petit rire.

« On dirait que les affaires sont terminées, dit-il en souriant. Que veux-tu ?

- Qui étaient ces hommes ? interrogea Oni.

- Un créancier à qui je devais pas mal d'argent et son garde du corps. Tu viens de descendre un grand baron de la drogue industrielle. Ça va t'attirer des ennuis.

- Peu importe. Ce que je veux savoir, c'est qui a commandité ma mort. »

Cette fois, Ludo éclata d'un rire franc et guttural qui lui fit monter les larmes aux yeux. Feris ne saisissait pourtant pas ce que la question d'Oni avait de drôle. Le patron du bar se servit un whisky, le but d'une traite et réprima un hoquet avant de répondre.

« Ta mort ? Enfin, c'est absurde ! Il faudrait être complètement cinglé pour essayer de te descendre !

- Pourtant tout à l'heure, quelqu'un a tenté sa chance. Et des cinglés dans le genre, t'en connais pas mal, Ludo. Ne joue pas au con avec moi.

De toute évidence, Oni ne goûtait pas à la plaisanterie. Son visage était figé dans un masque sévère et impénétrable. Au ton glacial de sa voix, Willys comprit qu'elle n'hésiterait pas à l'abattre lui aussi. Un léger spasme fit tressaillir le coin gauche de sa lèvre. Une lueur de crainte traversa ses yeux un instant, mais s'évanouit aussi vite qu'elle était apparue.

- Tu sais bien que je ne vends jamais de noms, chérie. Alors même si j'étais au courant, je t'enverrais te faire ...

- Encore un mot injurieux qui sort de ta jolie gueule d'amour, et je te promets que ta virilité ne sera plus qu'un souvenir, pigé ?

La réaction d'Oni avait été spectaculaire. Elle s'était avancée jusqu'au fauteuil de Ludo à une vitesse ahurissante, avait dégainé un couteau et faisait pression sur son entrejambe. L'homme déglutit, blêmit et se mit à suer. Un lâche, à l'évidence. Un type qui joue les gros durs, mais qui a peur d'une arme blanche.

- Maintenant, continua la jeune femme, je veux juste un nom. Un petit nom de rien du tout, et je disparaîs sans t'éventrer. Tu as dix secondes.

- Attends, baby, tu sais bien que je ne peux pas ...

- Huit.

- Ils vont me buter si je dis quoi que ce soit ! On ne plaisante pas avec ces gens-là !

- Six.

- Je t'en supplie Oni, tire-toi avant qu'ils te trouvent ici avec moi, sinon on est foutus !

- Cinq.

- Bordel, mais arrête !!

- Quatre.

- Même la Mort Rouge ne peut pas les affronter, tu vas crever si tu essayes de t'en prendre à eux toute seule !

- Deux.

- Oni ...

- Un.

- D'accord, d'accord ! T'as gagné, je déballe ! Mais éloigne ce putain de couteau de moi, tu veux ?

La jeune femme lui adressa son sourire le plus charmeur, rengaina sa lame dans sa botte et s'affala sur un fauteuil en face de lui. Son seize-coups gardait le criminel en joue. Question de sécurité.

- Alors ?

- Ecoute, je ne sais pas grand-chose, expliqua Willys. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'un type que je ne connaissais pas est venu me voir y'a trois jours. C'est un militaire de chez nous, mais il a dit qu'il bossait pour Yoma, le général de Polaria. Il voulait engager des durs pour qu'on lui ramène ta peau. Il a payé cash, j'ai fourni les types, il est parti et on ne s'est jamais revus. J'ai aucune idée de la manière de le contacter.

- Les polarians, tu dis ? Pourquoi un général de Polaria voudrait me tuer ? Ils en veulent à mon père, pas à moi ...

- Ça, je n'en sais rien du tout, mon chou. En tout cas, voilà mon conseil : tire-toi de cette planète tant que tu le peux, et change d'identité. Ça me ferait de la peine qu'ils réussissent à t'avoir. Au fond, je t'aime bien, tu sais.

Oni sourit largement et lui lança un clin d'œil explicite.

- Tu deviens sentimental, Ludo ? T'es pourtant pas de ceux qui tombent amoureux des filles avec lesquelles ils couchent.

- Tu veux rire ! s'exclama Willys. C'est juste que t'es pas mal au pieu, et que t'es douée dans ton boulot. Ne te fais pas d'idées, Mort Rouge. Je sais à quoi m'en tenir à ton sujet. »

À ce moment, une explosion violente pulvérisa le mur au fond de la pièce dans un déluge de gravats et de poussière. Les étagères s'écrasèrent par terre, suivies par les centaines de bouteilles qu'elles supportaient. La table basse fut projetée au loin par la déflagration, et Oni se retrouva jetée au sol par la puissance du souffle. Ludo Willys, lui, fut emporté avec son fauteuil qui bascula en arrière et alla cogner brutalement contre l'écran géant. Feris se recula de la porte juste avant qu'elle ne claque violemment. Il envisagea de rebrousser chemin et de faire évacuer le troquet, mais des coups de feu retentirent dans la cave, immédiatement suivis du bruit caractéristique de corps tombant à terre. La curiosité fut la plus forte. Retenant sa respiration, il braqua son arme devant lui et rouvrit l'accès à la cave.

Une vingtaine d'hommes avaient fait irruption par la brèche. Ils étaient revêtus d'exoarmures et portaient les insignes des *Gingers*, le corps militaire irotien. Tous étaient lourdement armés. Plusieurs mitrailleurs avaient ouvert le feu, accompagnés par des pistolets et des fusils d'assaut. Oni avait rampé derrière les cuves à vin en métal pour profiter de leur maigre couvert, et Ludo Willys s'abritait tant bien que mal, allongé derrière le fauteuil criblé de balles. Heureusement pour eux, la première salve fut tirée à hauteur d'homme et les manqua assez largement. Le vacarme des tirs était assourdissant. Oni fit feu à trois reprises, et toucha sa cible à chaque fois. Park vida également son chargeur sur le commando, mais aucun des militaires ne tomba. Le chaos était tel que personne ne semblait avoir remarqué sa présence. N'ayant plus de munitions, il se retrancha derrière la porte pour remettre un chargeur plein. Ce fut alors que la deuxième salve de tirs éclata, pire encore que la première.

Willys avait réussi à se mettre plus ou moins à couvert derrière une barrique et ripostait face aux assaillants avec son semi-automatique. D'autres truands, sans doute ses hommes de main, l'avaient rejoint par un accès dérobé : désormais, c'étaient une quinzaine de mafieux qui faisaient face aux *Gingers* de l'armée irotienne. Deux d'entre eux balancèrent des grenades fumigènes dans la pièce, et se précipitèrent en avant pour évacuer leur patron. Feris eut juste le temps de les voir s'écrouler avant que la fumée n'emplisse la cave. Pour lui, c'était le moment idéal : il devait absolument trouver Oni et la sortir de là. Plongeant la main dans une de ses poches, il en ressortit son monoculaire de vision thermique et l'activa pour scanner la pièce. Dans le coin opposé, le commando militaire gagnait du terrain. La moitié des hommes de Ludo Willys avaient déjà été fauchés, et le patron du troquet semblait lui-même touché à la hanche. Il se trainait laborieusement au sol en direction de la sortie, une main plaquée contre son flanc. Prenant une inspiration, Park se précipita dans la pièce pour

rejoindre la jeune femme. Mais il fut aussitôt accueilli par une rafale de rayons plasma en provenance des assaillants et dut battre en retraite. Seul et pris entre deux feux, il ne pouvait rien faire.

La seconde explosion eut lieu. Non pas dans la salle cette fois-ci, mais dans le couloir où il se trouvait. Le plafond s'effondra sur lui, et la force de la déflagration s'ajouta au vacarme. Les militaires voulaient s'assurer qu'il n'y aurait aucune issue de secours pour les mafieux. Seulement, c'était lui, Feris Park, qui se retrouvait piégé sous les gravats, juste à côté d'une bande de malades qui jouaient avec des armes lourdes. Il essaya de se dégager, mais la tête lui tournait ; il avait reçu un violent choc au niveau du crâne. D'ailleurs, il avait pris des coups un peu partout. Un morceau conséquent du plafond le clouait au sol. Il entendit des voix tout autour, et la pétarade qui continuait dans la salle à côté. Les gens avaient dû fuir le bistrot dès la première explosion. Il n'y aurait personne, personne pour le sortir de là ni sauver la fille de Maz...

Un géant émergea des décombres et du nuage de poussière créé par l'effondrement. Un type immense dont la taille devait certainement flirter avec les trois mètres. Il se précipita à l'endroit où Feris était enseveli et dégagea les blocs de pierre sans difficulté. Lorsque Park ouvrit les yeux, il trouva devant lui un visage rude, parcouru de cicatrices et mangé par une barbe de plusieurs semaines.

« Qu'est-ce qui se passe ici, Feris ? On arrive à peine avec les autres, et une bande de vandales fait sauter la moitié du quartier !

- La fille de Maz est prise au piège à droite, derrière les cuves. Ils sont encore au moins huit en face, c'est un commando avec des fusils d'assaut et des exoarmures. Et sur notre gauche, la bande à Willys allume tout ce qui bouge.

- Ok, je m'en occupe. Prête-moi tes armes. »

Le colosse s'empara du seize-coups et d'une lame courte que lui tendait Feris, puis entra dans la pièce sans autre forme de procès, en hurlant. Ce qui était quelques minutes avant une cave luxueusement aménagée ressemblait davantage à un champ de ruines. Oni était toujours là, allongée dans un recoin, près du cadavre de l'écran 3D. Elle avait eu l'intelligence de tenter d'atteindre la sortie en trainant une barrique vide devant elle, comme un bouclier. Les tirs fusaient tout autour, et elle ripostait à l'aveugle de peur de sortir la tête de son abri de fortune. Park se releva avec difficulté et observa par l'ouverture. Les mafieux de la bande à Willys avaient pris la fuite avec leur patron, en passant par une trappe qu'ils n'avaient pas refermée. Le géant se précipita donc en direction des *Gingers*, qui firent feu à bout portant. Hélas pour eux, Arund Terk portait en permanence une lourde protection blindée. La rafale qu'il encaissa de plein fouet lui coupa à peine le souffle. Un instant plus tard, il bondit sur le commando et le massacre commença. La lame de Feris, grâce à un nano-générateur dissimulé dans la garde, se mit à vibrer à très grande vitesse. C'était une arme de son invention, un prototype créé à sa demande par les meilleurs ingénieurs de ses entreprises.

Entre les mains du colosse, elle fit des ravages. D'un seul revers puissant, la découpeuse éventra une exo-armure comme si elle était en carton. Le temps que le groupe d'assaut recharge, trois des leurs étaient déjà à terre. Au milieu de cet enfer de bruit et de hurlements, le géant riait comme un dément. Il virevoltait, frappait, fracassait, ignorant le déluge de balles et de plasma qui s'abattait sur sa propre combinaison dans un boucan de tous les diables.

Sachant leurs adversaires occupés pour un moment, Park se précipita à l'intérieur de la pièce et attrapa Oni par la taille. La jeune femme s'était évanouie. Il la souleva en grognant, ramassa son seize-coups et ressortit. Un rayon plasma effleura son oreille au moment où il quittait les lieux. Tant bien que mal, il se fraya un passage dans les gravats pour regagner ce qui restait du bistrot. L'endroit était désert et dévoré par les flammes. En revanche, il y avait du monde dans la rue. Beaucoup de monde. Des navettes de sécurité partout, et des badauds attroupés comme des moutons. Les gaz et les fumées dégagés par l'incendie rendaient l'air irrespirable, et le bruit des sirènes en provenance de l'extérieur lui vrillait les tympans. Oni toujours sur son dos, Feris s'enveloppa comme il put dans son manteau et se traîna à toute vitesse jusqu'à la sortie pour déboucher à l'air libre. Les flics, occupés à faire reculer la foule, ne lui prêtèrent aucune attention. Derrière le cordon de sécurité, une vieille pointa du doigt ce type chancelant qui émergeait soudain de l'incendie avec une femme inanimée sur le dos, mais personne ne l'écoula crier. Tout le monde avait les yeux rivés sur le toit du bar qui menaçait de s'écrouler. Harassé, Park tituba le long du trottoir et déposa la fille du général sur le sol pour examiner ses blessures. Sa tunique était brûlée, son manteau noirci par endroits, mais elle s'en sortait miraculeusement indemne. De son côté, il avait mal partout et sa tenue était fichue. Mais au moins, il était encore en vie.

Quelques instants plus tard, le géant le rejoignit, à bout de souffle. Il avait le visage maculé de sang, mais ce n'était apparemment pas le sien. En revanche, il se tenait le bras gauche où un tir l'avait atteint dans le défaut de sa cuirasse.

« Y'en a deux qui ont réussi à s'enfuir, déclara-t-il tout de go. Ils portaient des uniformes de l'armée, mais je crois que c'étaient pas des soldats. Je n'ai pas pu en garder un en vie pour l'interroger. Ils étaient bien armés, les salauds.

- Merci, Terk. Pour le coup de main.

- T'en fais pas Feris, je te devais bien ça ! Au fait, tu vas faire quoi de la petite ? »

Park prit à peine le temps de réfléchir. S'il confiait Oni aux médicaux de police-secours, les journalistes se délecteraient aussitôt du scoop. La fille du gouverneur Keltien, général-en-chef des armées impériales, retrouvée inanimée dans un bar pris pour cible par un commando militaire. Les langues de vipère ne seraient pas longues à crier partout que Maz voulait tuer sa fille. Il fallait à tout prix éviter un tel scandale.

« Je vais la ramener au bercail. Elle sera plus en sécurité chez moi. Personne ne doit savoir qu'elle était ici.

- Voilà les macaques de la sécurité, fit remarquer le géant en lui rendant sa lame ternie par le sang. Je les retiens pendant que tu files. »

Effectivement, un corps d'hommes en uniforme accourait, armes au poing. À leur tête, un vieux sergent aigri balançait des ordres à tout va. Les vaisseaux des pompiers étaient là eux aussi, arrosant copieusement le troquet pour éteindre l'incendie qui faisait rage. Suite aux explosions, une bonne moitié de l'établissement était déjà en cendres. Feris ne demanda pas son reste. Il chargea de nouveau Oni sur ses épaules et profita que les policiers interrogent Terk sur les faits pour détalé.

Chapitre 4 – Une invitation à dîner

Solaria, capitale de l'Empire, demeure du colonel Roots. 12 septembre 3224, dans la soirée.

Marten termina son verre de rouge et claqua sa langue contre son palais pour marquer sa satisfaction. Le repas était bon, comme d'habitude. Il avait eu raison en embauchant ce jeune cuisinier qu'on lui avait recommandé. Les automates se contentaient de suivre des recettes téléchargées sur leur terminal central à la lettre. Aucune innovation, pas une once de folie dans son assiette. Marten Roots aimait la découverte, les associations improbables, la créativité.

« Alors, Stevens, ce rouge vous plait ? Je l'ai choisi personnellement pour vous.

- Il est à votre image, colonel. Sec et âpre, mais généreux dans ses parfums. Et il a de la bouteille. »

Marten sourit et tira une bouffée sur son cigare électronique. Il les faisait importer une fortune de Stène. Celui-ci était à la cannelle. Il avait choisi ce soir-là d'inviter à dîner le capitaine Stevens Barry, non pas parce qu'il l'appréciait mais pour se forger une clientèle, s'assurer qu'il serait son homme. A contrario du colonel Nasir, Marten Roots avait une très bonne réputation auprès de ses auxiliaires et de ses subordonnés. On le disait cordial, efficace, juste et clément. Il avait commencé sa carrière dans l'armée à quatorze ans, sans un sou en poche, comme simple auxiliaire brancardier. Après seulement deux années de service, on l'avait promu capitaine détaché à la logistique. Dix ans plus tard, il était amiral de la flotte privée de Sa Majesté et portait le grade honorifique de colonel des *Slayers* de Solaria. À seulement vingt-six ans, il était devenu le plus jeune colonel de l'histoire des armées impériales. Ce qui l'avait porté si haut ? L'ambition et la jugeote. Avoir plus d'une demi-cerveille quand on est militaire, ça n'a pas de prix.

Il eut un rire amer en pensant qu'il fêtait ce soir-là son trente-huitième anniversaire. Et il devait se farcir cette andouille de Stevens Barry ! Un peu bedonnant avec de longs favoris et un regard vitreux, il semblait un peu attardé et bon-enfant. Pourtant, malgré son humour bas-de-gamme, c'était un fin stratège et un homme loyal. D'où l'intérêt de se l'attacher. Cerise sur le gâteau, il était responsable de la surveillance des quais orbitaux de Solaria : en le faisant entrer dans son cercle, Marten devenait maître des accès à la capitale et des renseignements. Ce zig valait bien un grand cru de quatre-vingt-dix ans d'âge.

Aujourd'hui, Marten Roots avait presque atteint le sommet de sa carrière. Le dernier échelon à gravir le séparait du grade de général-en-chef, qui lui accorderait dans le même temps le titre de gouverneur de sa propre planète et une pension digne d'un roi. Seulement, ce poste était unique dans tout l'Empire, et détenu à l'heure actuelle par le vieux Maz Keltien, gouverneur d'Irotia. Un ami très cher de Sa Majesté Utar Mogli. Du talent, mais un

penchant avéré pour la bouteille. Une relique d'un passé glorieux sur lequel l'Empereur ne parvenait pas à tourner la page.

« Que diriez-vous d'une partie de Cik, Stevens ? Ma femme fait une redoutable adversaire, mais j'ai entendu dire que vous ne perdiez que rarement.

- Ma foi, c'est une excellente idée, colonel », approuva le capitaine de sa voix bourrue.

Marten remarqua qu'il se massait la panse comme un bienheureux. Un point pour lui.

Le Cik était un jeu dérivé des célèbres échecs, mais qui nécessitait trois à quatre joueurs. Le but était de protéger sa planète-mère avec ses pièces tout en faisant tomber celles des autres. Il reprenait les principaux vaisseaux de la flotte militaire de l'Empire. Marten détestait ce jeu, mais Séléna et Stevens seraient ravis de s'y adonner. Et de le battre, bien entendu. Jamais il n'avait gagné une partie contre sa femme. C'était pourtant devant un plateau de Cik qu'il l'avait rencontrée et séduite, à la cafétéria de l'académie militaire de Solaria, alors qu'il venait tout juste d'arroser ses vingt ans. Il cherchait une table avec son plateau-repas dans les mains, et l'une de ses amies venait de libérer une place en face d'elle. Marten n'avait alors jamais joué au Cik. Il s'était assis, avait mangé, tenté une partie et perdu. Mais il avait réussi à la faire rire, et repartit ce jour-là avec son numéro dans la poche de son blouson. Il sourit à ce souvenir.

« Dans ce cas, passons dans la salle de jeu Stevens, voulez-vous ? »

Par politesse, le colonel laissa le ventru se lever et sortir le premier, pendant que les robots ménagers débarrassaient les reliefs du dessert. Ils franchirent la bibliothèque et ses multiples lampes de travail et prirent une capsule ascensorielle pour arriver dans une pièce très différente. Marten Roots se plaisait à l'appeler la bulle. En effet, elle n'avait pas de murs au sens propre du terme : située à l'extrémité supérieure de ses appartements, tout en haut de l'immeuble, elle était entièrement entourée et surmontée d'un alliage de verre et de plexiglas en forme de dôme. En pénétrant à l'intérieur, Stevens Barry eut un hoquet d'émerveillement. La tour du colonel Roots dominait tous les autres gratte-ciels de la ville. À cette heure de la soirée, on distinguait en contrebas les lumières de la capitale qui s'étendaient sur trois-cent soixante degrés jusqu'à l'horizon. Face à eux, tout en haut de l'artère principale de Solaria, le palais impérial déployait son immense structure bordée par le plus grand parc public de la ville. Mais le véritable trésor de cet endroit se situait au-dessus de leur tête : une vue panoramique sur le ciel étoilé de la galaxie et ses dizaines de constellations qui resplendissaient dans la nuit. L'éclairage était volontairement tamisé dans cette pièce, pour permettre aux visiteurs de profiter pleinement du spectacle. Dans un coin, une cheminée artificielle diffusait une douce chaleur. Au centre se trouvait l'immense table de Cik et quatre fauteuils disposés autour. Stevens Barry se laissa tomber dans l'un d'eux en soupirant d'aise.

« Scotch ? Qintana ? Liqueur ? proposa Marten.

- Ma foi, je ne suis pas contre un petit cognac, colonel. »

Séléna Roots entra au moment où le majordome apportait la bouteille demandée avec trois verres et des glaçons. Ce soir-là, elle revenait tout juste d'une mission qui l'avait conduite sur Dortamund. Dix-huit ans avaient passé depuis leur rencontre à l'académie, et elle était toujours aussi belle. Marten surprit le regard de Barry qui allait de sa taille fine à sa poitrine bien faite et se perdait dans son ample décolleté. Un autre point pour lui. C'était une grande femme à la silhouette fine, aux cheveux noirs mi-longs et aux yeux d'un vert envoûtant. Tout en elle respirait la grâce, mais Marten Roots savait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences : au cours de l'évolution naturelle, des centaines d'espèces avaient utilisé leur attrait physique pour tromper et attirer leurs proies. Séléna appartenait à cette catégorie de prédateurs. Et le gros Stevens Barry tombait déjà dans ses filets. Si sa femme jouait correctement son rôle, Marten était certain que le capitaine ne pourrait plus rien lui refuser.

Elle vint les rejoindre sur un fauteuil et s'installa langoureusement, croisant les jambes comme pour laisser négligemment leur invité entrevoir ses cuisses. Le colonel ne put s'empêcher de sourire à part lui : elle était vraiment redoutable. Personne ne pourrait résister à pareille séductrice. Il s'amusa de constater que leur victime commençait à rougir, et jetait à sa femme des regards indiscrets. L'hameçon était placé, le poisson allait mordre sous peu. Ils jouèrent trois parties d'affilée, et Marten perdit à chaque fois. Barry se défendait plutôt bien, mais face à la conquérante Séléna, il dut se déclarer vaincu à deux reprises. Le gros capitaine parvint pourtant à arracher un nul lors de la dernière.

Après plus d'une heure de jeu, un militaire se présenta à la porte, introduit par le majordome. C'était le moment pour Marten de s'éclipser, prétextant un dossier urgent à remettre au colonel Nasir. Il refit le chemin inverse en compagnie de son aide-de-camp, mais cette fois la capsule de l'élévateur les fit descendre jusqu'au premier étage de la tour. Là, Marten Roots disposait d'un quai privé et d'une navette de fonction qui lui permettait de rallier directement les casernes ou le palais de l'Empereur. Ils s'installèrent à bord d'un petit vaisseau de transport noir qui décolla dans un chuintement et prit la direction de l'immense complexe militaire. Assis dans son véhicule, Marten Roots se prit à imaginer le gros capitaine culbutant sa femme dans un fauteuil, grognant et suant, n'en croyant pas sa chance. Cette idée lui donnait envie de vomir, mais c'était un sacrifice nécessaire auquel sa femme avait consenti sans difficulté. Le piège ultime pour le pauvre Stevens.

Les provinciaux avaient pour habitude de surnommer Solaria « la ville qui ne dort jamais ». Et il fallait admettre qu'elle répondait parfaitement à cette définition. Tandis que sa navette continuait de filer à vive allure une dizaine de mètres au-dessus du sol, Marten prit le temps d'observer cette pieuvre tentaculaire aux multiples boulevards débordants de monde, de boîtes de nuit et de casinos qui diffusaient dans l'air une musique assourdissante aux tonalités de jazz. Plus que le cœur administratif et politique de l'Empire, Solaria était la reine du jeu, de la débauche et de l'amour tarifé. Chaque soir après la fermeture des universités, des milliers d'étudiants de la ville voisine de Stène se ruaient en direction de la capitale pour

faire la fête jusqu'au petit matin. Comme eux, Marten Roots était né et avait grandi sur la planète Lugori, qu'il n'avait pas quittée avant sa première mission en détachement dans les provinces extérieures du système. Ses parents étaient de petits entrepreneurs qui avaient monté une société de livraison de plats industriels déshydratés. Ils avaient fait fortune le jour où ils avaient compris que leurs plus gros clients potentiels ne se trouvaient pas sur la planète, mais dans l'espace au-dessus d'eux. Peu à peu, ils avaient remporté tous les appels d'offre pour approvisionner les vaisseaux en partance de la capitale, négociant des contrats d'exclusivité avec le tout puissant syndicat du commerce interplanétaire et l'armée. Puis ils avaient recruté de grands chefs restaurateurs, et leur popularité avait continué de croître. Même dans l'espace, les riches marchands et les ambassadeurs s'attachaient à leurs habitudes d'une gastronomie de luxe. Grâce à la fortune de ses parents, Marten Roots avait bénéficié d'une formation dans la meilleure école militaire de l'Empire. Vendre des sachets de nourriture en poudre ne l'intéressait pas, il avait volontiers laissé l'héritage familial à son frère cadet pour embrasser sa carrière dans l'armée. Et, si tout se déroulait conformément à ses attentes, il s'élèverait dans quelques mois encore plus haut qu'il ne l'avait jamais espéré.

« Colonel Roots ? L'interpella son aide-de-camp. Vous êtes attendu dans la salle des transmissions, conformément à vos instructions.

- Merci, soldat. Vous pouvez disposer. »

Marten descendit d'un pas anxieux sur le quai principal des casernes, et dans son dos la navette repartit en direction de la tour. L'endroit était désert et plongé dans le noir. Au loin, il pouvait encore entendre l'agitation du centre-ville, mais la fièvre nocturne qui s'emparait de Solaria n'avait pas étendu ses griffes jusque-là. D'un geste devenu familier, il sortit son cellulaire de sa poche et activa le module d'alimentation énergétique de la station. Aussitôt, de petits éclairages enchâssés dans le sol s'allumèrent, illuminant le chemin à parcourir jusqu'à l'entrée de la base militaire. Il n'y avait qu'une femme de faction ce soir-là ; elle le salua d'un poing sur le cœur et détourna son attention de lui. Frigorifié, le colonel se dépêcha de gagner le quartier des officiers où se trouvait la salle des transmissions intersidérales. Il pénétra dans l'immense pièce remplie d'écrans géants qui servait à la communication entre les différentes installations militaires de l'Empire. D'ordinaire, cet endroit était une ruche en effervescence dont l'activité ne cessait jamais, y compris en plein cœur de la nuit. Mais ce soir-là, Marten Roots avait laissé des instructions claires aux techniciens et aux officiers-radio pour se retrouver seul. Tout était silencieux, une simple veilleuse contribuait à diffuser une pâle lumière tremblotante dans un coin. Là l'attendait un homme de petite taille au crâne rasé, au nez tordu et au rictus parfaitement antipathique. Jill Sanders était un vétéran des champs de bataille, relégué dans les bureaux le jour où sa patte folle l'avait empêché de poursuivre sur le front.

« Bonsoir, lieutenant.

- Colonel. Votre contact sur Irotia a laissé un message dans le courant de l'après-midi. Je vous ai préparé la visio sur l'écran numéro quatre.

- Merci. Laissez-moi, à présent. »

Marten Roots attendit prudemment que le vieux renard ait quitté la pièce, puis il verrouilla le sas électronique et éteignit la veilleuse. Personne ne devait savoir ce qu'il faisait ici. C'était l'instant de la soirée où il fêtait véritablement son anniversaire. Si son contact irotien avait de bonnes nouvelles à lui annoncer, il allait s'offrir le plus merveilleux des cadeaux. D'une voix tremblante, il ordonna au terminal informatique de s'allumer.

Quelques minutes plus tard, un large sourire éclairait son visage.

Chapitre 5 – Chez Feris Park

Irotia, rue du Bordelia. 13 septembre 3224, au lever du soleil.

Oni grogna et se retourna dans son sommeil. Des images de la fusillade tournaient en boucle dans son esprit. Un déluge de feu et de plasma, et elle se trouvait coincée. Tout autour d'elle, des hommes portant des masques grotesques et grimaçants se rapprochaient. Paniquée, la jeune femme chercha son arme à tâtons, mais ses doigts ne rencontrèrent que le sol dur et froid de la cave. Il fallait qu'elle trouve quelque-chose, qu'elle sorte d'ici le plus vite possible avant que l'air ne s'embrase...

Elle ouvrit brusquement les yeux. D'abord, la lumière la brûla et elle dut refermer ses paupières. Puis, après quelques secondes, elle refit un essai couronné de succès. Elle se trouvait dans une chambre de dimensions modestes, meublée du strict nécessaire. Une armoire, un bureau encastré et une table de nuit, plus le lit dans lequel elle était allongée. À ses pieds, ses vêtements avaient été lavés et repassés. Son seize-coups à plasma l'attendait également à portée de main. Tout lui semblait paisible autour d'elle, et pourtant elle ressentait toujours une étrange sensation de danger, comme une présence hostile et oppressante. Dans son crâne, elle entendait encore le vacarme de la fusillade et des explosions, mais comme assourdi par un tampon d'ouate. Le contraste entre la pièce propre et bien rangée autour d'elle et cette avalanche de sons, de flash lumineux qu'elle ressentait sans savoir pourquoi lui donnait la nausée. Une douleur sourde pulsait à l'intérieur de son crâne et lui vrillait les tempes, prémisse d'une solide migraine. Encore perdue dans le fil de ses souvenirs et de son cauchemar, elle s'étira et bâilla longuement pour chasser ces sensations désagréables.

« Enfin réveillée, princesse ? »

Oni sursauta et balaya la pièce du regard. Elle ne l'avait pas vu. Feris Park était là, assis tranquillement sur une chaise, les jambes croisées. L'homme qui avait fait de son père un ivrogne. L'homme qu'elle haïssait. Elle soupira d'exaspération et lui tourna ostensiblement le dos pour se rhabiller. C'est alors qu'elle prit conscience qu'il l'avait étendue nue dans son lit.

« Vous ... Vous m'avez ... »

Elle avait les lèvres sèches, la bouche pâteuse. Les mots en sortirent comme un croassement désagréable.

- Je ne t'ai pas violée, non. Je me suis dit que ça me vaudrait quelques ennuis, plus tard.

Son ton était celui d'une conversation banale. Il paraissait pourtant de mauvaise humeur. Elle enfila sa tunique, son pantalon et boucla sa ceinture. Lui n'avait pas bougé d'un pouce.

- C'est vous qui m'avez sortie de là ? demanda-t-elle d'un ton cinglant.

- Oui et non. On m'a filé un coup de main. Un vieil ami.

La jeune femme eut un rire amer.

- L'un de vos baltringues, sans doute. Vous étiez dans le bar depuis combien de temps ?

- Avant votre arrivée. »

Elle se leva, chancela et parvint à retrouver son équilibre. Elle passa alors son manteau sur ses épaules, rangea son seize-coups dans la poche intérieure et glissa ses couteaux dans ses bottes montantes. Elle n'avait plus qu'une envie désormais, quitter cet endroit au plus vite, laisser derrière elle ce type affreux et rentrer s'allonger dans le noir avec une poche de glace sur le crâne.

« Vous m'avez espionnée, fit-elle remarquer d'un ton acerbe.

- Oui.

Le sien était sincère, sans regret. Feris Park était un homme franc.

- J'espère au moins que vos petits copains et vous avez pu glaner des infos intéressantes.

- En effet. Mais j'attends des explications. Tu débarques dans un bar, et dix minutes plus tard il se transforme en champ de bataille. Pris d'assaut par un commando des forces spéciales, qui tente de tuer la fille de son général. Etrange, non ?

- Je ne vous le fait pas dire. Bonne journée. »

Elle quitta la pièce et traversa un long couloir, puis descendit un escalier pour arriver dans un living éclairé par la lumière du jour. Le monde chancelait dangereusement autour d'elle, elle se sentait plus épuisée et plus vulnérable que jamais. Il lui fallut toute sa volonté pour tenir sur ses jambes vacillantes et ne pas s'effondrer contre le mur. Devant ses yeux, des points noirs clignotaient à toute vitesse, et des halos de lumière obscurcissaient sa vue avant de disparaître inexplicablement. Elle poussa un profond soupir et, pour essayer de chasser la migraine, se concentra sur l'endroit où elle se trouvait. Les appartements de Park étaient étonnamment sobres pour un homme qui gagnait très bien sa vie ; c'était la demeure d'un homme humble. Quatre pièces en comptant l'étage, moins de cent mètres carrés de surface. Elle n'y trouva aucune des excentricités qu'elle s'attendait à découvrir en pénétrant chez un multimillionnaire : aucun robot ménager, pas de serviteurs ni de domestiques, et pour autant qu'elle ait pu en juger, pas non plus d'immense garage ou de quai d'alunage privé avec des centaines de navettes de collection flambant neuves. Tout au plus y avait-il quelques plantes et un écran mural pour égayer le morne décor. Pas un tableau, pas un bibelot de valeur. Et pourtant, Park Industries devait rapporter une véritable fortune à son principal actionnaire.

« Tu as l'air étrangement pressée de partir, fit remarquer la voix de Feris dans son dos.

Elle accéléra le pas, laissant la cuisine sur sa gauche pour atteindre le hall d'entrée. Elle ne voulait pas qu'il la rattrape, elle ne voulait pas rester là. Il lui était déjà difficile de résister à la tentation de lui coller un tir de plasma au milieu du front. Malgré tout, il la suivait comme son ombre.

- Ecoute, dit-il plus sérieusement. Je sais que tu ne m'aimes pas beaucoup. Mais là, il faut qu'on cause.

- Pourquoi faire ? Cracha Oni en se retournant vers lui. Vous êtes surpris que la fille d'un général assassine des hommes de sang-froid ? Vous allez me balancer au tribunal impérial ?

- Je ne crois pas, non.

- Alors quoi ? QUOI ?!? hurla-t-elle de toutes ses forces et avec toute la haine dont elle était capable.

Elle était à bout de nerfs, et sa fatigue menaçait de la submerger à tout instant. Lui se contenta de sourire innocemment, comme si la situation l'amusait. Oni rêvait d'écraser son poing de toutes ses forces sur son nez tordu.

- Ce type, Ludo Willys. Je pense qu'il t'a menti.

- C'est plus que probable. Mais ce ne sont pas vos affaires, Feris Park. Par pitié, laissez-moi tranquille !

Elle fit mine de se détourner à nouveau, mais il l'attrapa par le bras. Visiblement, sa séance de torture n'était pas terminée.

- Ça me concerne bien plus que tu ne le crois, Oni. Si on se fie à ce que Willys t'a raconté, un général de Polaria aurait demandé ta mort. Pourquoi ?

- Je n'en ai aucune idée ! S'exclama la jeune femme.

- Essaye de réfléchir. C'est sans doute important. La coïncidence est trop belle : au moment précis où ton père prépare sa vengeance contre Polaria, quelqu'un engage des tueurs pour t'éliminer. C'est louche.

- Je vous ai dit que je n'en savais rien ! Laissez-moi partir ! »

Elle se dégagea brutalement et ouvrit la porte qui donnait sur l'extérieur. La lumière du jour l'éblouit et pendant trois secondes elle fut prise de vertiges. Un automate balayeur passa devant elle, occupé à nettoyer un caniveau. Une navette de transport traversa la rue en trombe et tourna à gauche à un embranchement. Le vent était frais et sec. Comme son humeur. Elle sentit une main se poser sur son épaule et l'agripper fermement ; l'haleine fétide de Park lui donna un haut-le-cœur.

« Ecoute-moi bien, petite écervelée ! fit-il d'un ton menaçant. Dans ce bar, il y avait un ami à moi. Mike, qu'il s'appelait. L'explosion l'a tué. Maintenant, je suis à peu près sûr que ceux qui ont fait ça vont s'en prendre à Maz. Alors je n'en ai rien à faire que tu sois la Mort Rouge ou je ne sais quelle autre tueuse. Et je me contrefous aussi de ton avis. On parlera, que ça te plaise ou non. Et si tu n'es pas d'accord, je suis sûr que ton père va adorer tout ce que j'ai à lui raconter à propos de sa petite fille chérie. »

Oni dut s'avouer vaincue. Elle fit signe à Park qu'il avait gagné, et le suivit à l'intérieur en claquant la porte. Au fond, elle savait que ce type avait raison. La personne qui lui avait envoyé les tueurs et le commando militaire ne s'en prenait sûrement pas à la célèbre meurtrière. C'était à Oni Keltien, la fille du général, qu'on en voulait. Donc son père était en danger lui aussi. Un peu plus tôt, Park affirmait qu'il était déjà dans le bar avant son arrivée : il pourrait peut-être l'aider à comprendre.

Feris la ramena jusque dans le living, tira une chaise et se laissa tomber dedans en grognant. Les pieds sur la table. Oni lui jeta un regard courroucé et prit place aussi loin de lui que possible sur le canapé. De fait, elle faisait face à l'écran mural qui transmettait les toutes dernières informations. La présentatrice, une vieille femme avec un chignon grisonnant et une voix cassée, annonçait une collision entre deux navettes au centre-ville qui avait fait trois morts et un blessé grave. Oni jeta un œil à la date en haut à droite de l'écran : 13 septembre. Elle était restée évanouie toute une journée. Elle avait eu de la chance d'échapper à ce traquenard.

« Depuis combien de temps tu es dans le métier ? lui demanda Park d'un air amusé.

- Bientôt douze ans. Dans un mois.

- Donc, reprit-il en calculant, tu as tué ta première victime à ... vingt-deux ans ?

Oni acquiesça du chef mais détourna le regard, mal à l'aise. Lorsqu'elle l'observait, elle avait la désagréable impression que les yeux myosotis du mercenaire sondaient les tréfonds de son âme. 78

- C'était un type qui avait violé et massacré une gamine, expliqua-t-elle. Les enquêteurs l'avaient arrêté, puis relâché faute de preuves. Quand elle l'a appris, la mère de la victime est venue trouver Willys pour que ce taré ne fasse plus de mal à personne. Ludo m'a proposé le job.

- Et j'imagine qu'au début, tu t'es convaincue que tu étais un genre de justicier. La mystérieuse tueuse en rouge qui vengeait la veuve et l'orphelin. Combien de temps il t'a fallu pour comprendre que tu adorais semer des macchabées ?

- Dès que j'en ai eu fini avec ce sale type.

- Waouh. Tu as vraiment dû prendre ton pied. »

Park se leva, se rendit jusqu'à la cuisine et attrapa deux verres translucides dans un placard, puis y répartit ce qui restait d'une bouteille d'alcool fort. Il prit également des glaçons, les enveloppa dans un torchon et sortit une seringue d'antalgiques d'un de ses tiroirs. Il revint dans son salon et tendit un verre à Oni, qu'elle accepta poliment. Si elle ne but pas une goutte, elle fut cependant soulagée de pouvoir se faire une injection. Feris, lui, avala son alcool d'une traite et soupira de bien aise. Sur l'écran plat, la reporter visitait à présent le chantier d'un immense stade en construction. Le bandeau d'informations indiquait « *Accueil des grands jeux galactiques : serons-nous prêts à temps ?* »

« Tu devrais mettre les glaçons sur ton front, conseilla le mercenaire. Tu fronces tellement les yeux avec ton mal de crâne que tu ne verras bientôt plus rien. »

Oni acquiesça, prit le torchon humide et l'appliqua contre ses tempes. Immédiatement, elle sentit la douleur et ses vertiges refluer.

« Bon, reprit Feris. Maintenant qu'on est bien installés, je vais avoir besoin de réponses. Et pas la peine de me raconter des salades, tu sais très bien que je finirai par le découvrir. Alors tu joues franc jeu, et je ferai de mon mieux pour t'aider aussi. Tu as peut-être du mal à le croire, mais je ne suis pas ton ennemi dans cette histoire. »

Il la dévisagea sans aucune gêne, cherchant un signe d'assentiment sur son visage. Mais la jeune femme restait assise, le regard dans le vide, comme perdue dans ses pensées. « *Elle est en état de choc*, pensa Park. *Elle a beau jouer les dures à cuire, ça reste une gamine de trente-quatre ans qui n'a pas l'habitude qu'on essaye de la descendre. Elle doit plus souvent être du bon côté des armes à feu que du mauvais.* »

« Alors ? demanda-t-il pour l'encourager. Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

Oni soupira profondément et réfléchit à une réponse. Au lointain écho de la fusillade se substituait dans son cerveau une brume agréable et une étrange sensation de planer. La seringue médicale que lui avait fourni Feris commençait à faire son effet, et de toute évidence, il n'y mettait pas seulement des antalgiques.

« Quand je suis rentrée du bureau de mon père hier matin, un tandem de tueurs m'attendait devant chez moi, commença-t-elle. J'ai plusieurs planques dispersées en ville, comme vous devez vous en douter, mais ils savaient laquelle j'habitais en ce moment. Ils m'ont suivie jusque dans ma chambre, ont attendu que je sois sans défense, et ils ont essayé de m'abattre.

- Comment tu t'en es sortie ?

- Grâce à mon instinct, répondit-elle en toute franchise. C'étaient des toxicos, pas vraiment des pros, alors je n'ai pas eu trop de mal à m'en débarrasser. Et j'ai reçu l'aide de mon automate ménager qui en a électrocuté un. Vous devriez investir, ça peut vous sauver la vie.

Park grimaça, et reposa son verre vide sur la table à côté de lui. Il n'avait jamais été fan des robots ou des intelligences artificielles.

- J'étais furieuse, alors je suis partie aussitôt à la recherche de Ludo. Je me suis dit qu'il était le seul type sur Irotia capable de me livrer le commanditaire, et je ne m'étais pas trompée puisque c'est lui qui a servi d'intermédiaire dans la transaction. À force d'interroger ses hommes de main, j'ai fini par apprendre qu'il avait un rendez-vous important dans ce troquet miteux. La suite de l'histoire, vous la connaissez. »

Elle avait faim, à présent. Au fur et à mesure que la migraine s'en allait, elle plongeait dans un état de semi-conscience et devait lutter pour ne pas s'endormir. L'impression familière de ne plus être totalement dans son corps, comme à chaque fois qu'elle consommait des stupéfiants avant d'exécuter une victime. Et une irrésistible envie de rire, aussi.

« Ça ne m'explique pas tout, remarqua Feris d'un air grave. Par exemple, quand je t'ai suivie dans ce boyau sordide en direction des caves, il y avait des hommes de la *Murcia* sur place. Je ne vais pas te mentir, mes baltringues surveillaient ton copain Willys pour moi depuis une bonne semaine. C'est pour ça que j'étais dans ce bar, pour découvrir ce qu'il prépare. Une idée de ce que les mafieux de la planète Lugori sont venus faire ici ?

- Vous voulez parler des types que j'ai tués dans son canapé ? Aucune idée. Je n'étais pas venue pour eux, et je ne sais même pas à quelle branche de la pègre ils appartenaient.

- C'est fâcheux, dit-il en se grattant la joue. Quoi que tu en penses de ton côté, je suis persuadé que ces bandits ont joué un rôle dans la fusillade qui a éclaté. Ils étaient peut-être venus exiger quelque-chose de Willys, et prévoyaient de l'éliminer après.

- Mais vous disiez que ce commando était là pour moi ? fit remarquer Oni.

- L'un n'empêche pas l'autre. Arund Terk a fait une remarque intéressante hier, quand il m'a aidé à te sauver. D'après lui, les *Gingers* qui ont attaqué le Troquet étaient des imposteurs. Ils se sont fait passer pour des militaires, mais on pense qu'ils appartenaient à la *Murcia* en réalité. Mon petit doigt me dit que c'est la mafia lugorienne qui cherche à t'éliminer. Ils ont embauché Willys, lui ont raconté une histoire à dormir debout à propos de Polaria, et ont envoyé ce joli commando pour faire le ménage et finir le travail. D'une pierre deux coups. »

Même avec l'esprit embrumé, Oni devait reconnaître que le raisonnement de Feris sonnait étrangement vrai. En seulement quelques minutes, le mercenaire avait analysé la situation avec minutie et découvert le seul scénario qui permettait d'expliquer le déroulé des événements. Elle avait beau le détester, elle devait admettre qu'il était d'une aide précieuse.

« Si vos suppositions sont justes, Feris Park, ça signifie que ces imposteurs ont eu accès à du matériel et à des uniformes, d'une manière ou d'une autre. Ainsi qu'à des exoarmures que l'armée garde sous clé.

- Donc, conclut Park, ils ont forcément des complices infiltrés dans les casernes. Ils vont sans doute essayer de s'en prendre directement à Maz. Je dois le rejoindre au plus vite. Si ton père est encore ivre, il ne pourra pas se défendre seul. »

Il se leva, courut jusqu'à un rangement dans l'entrée et en revint avec sa découpeuse à vibrations et son seize-coups, dans lequel il inséra un chargeur plein. Puis il enfila son éternel manteau de cuir et vérifia que la baie vitrée qui donnait sur l'arrière du bâtiment était bien verrouillée. En quelques secondes, ses pieds se logèrent dans ses grosses chaussures, et son cellulaire alla rejoindre un bon nombre de cartouches de rechange dans le fond de sa poche.

« Repose-toi maintenant, dit-il en terminant de se préparer. Tu peux rester ici le temps qu'il faudra. Fais comme chez toi. Je vais alerter mes baltringues, et on se chargera de veiller sur ton père. Maz est en sécurité tant que je suis là. »

Il attrapa un sac à dos posé dans un coin, et s'éloigna d'un pas vif. Oni n'entendit que le bruit de ses rangers qui cliquetaient, et celui de la porte d'entrée qui se verrouillait. L'instant d'après, tous les volets blindés de l'appartement s'abaissèrent, et l'écran plat sur le mur s'éteignit de lui-même. Elle se retrouva seule, plongée dans le noir.

« Merci, Feris Park, chuchota-t-elle en fermant les yeux. Finalement, je vous ai peut-être mal jugé. »

Chapitre 6 – Johan Tyu

Irotia, caserne militaire de la base ouest. 13 septembre 3224, à l'aube.

En ce triste matin de septembre, il n'y avait pas grand monde dans les immenses départements techniques des casernes irotiennes. La plupart des ingénieurs et des informaticiens se trouvaient à bord des vaisseaux de combat et des transporteurs lourds, afin d'effectuer les mises à jour des systèmes de navigation. La nouvelle campagne militaire rendue publique par le général Maz la veille avait jeté sur l'ensemble de la métropole un vent d'agitation sans précédent. Des milliers de personnes affluaient dans les locaux provisoires installés pour gérer le recrutement, et les commandants de bord avaient fort à faire pour affecter ce nouveau personnel peu qualifié dans leurs corvettes, croiseurs ou locomoteurs. Au loin, sur les appontements des quais orbitaux, il y avait foule : on se bousculait, on se pressait dans un vacarme insupportable au milieu des caisses de vivres et de munitions qui devaient être acheminées à bord. Des dizaines d'estafettes, sortes de petits drones volant en rase-motte et chargés de la communication entre les officiers de la flotte, croisaient en tous sens à une vitesse considérable, slalomant dans une forêt de jambes et de machines, percutant les imprudents qui ne faisaient pas attention à l'endroit où ils posaient leurs pieds.

Plus loin encore, sur l'une des neuf stations orbitales d'Irotia, se découpait devant l'immensité sidérale la silhouette massive du *Gardien*, le plus grand des trois destroyers des *Gingers*. Immobile, il dominait de sa gigantesque masse sombre l'ensemble des lieux et des installations, et la nuée de vaisseaux de ravitaillement et de navettes qui tournaient autour de lui ressemblait à un essaim d'abeilles en furie autour d'un éléphant. Ce bâtiment était l'un des fleurons de la flotte irotienne, d'un tonnage sans précédent : comparable à une ville flottante, il pouvait accueillir plusieurs dizaines de milliers de passagers. Ses entrailles abritaient suffisamment de place pour embarquer une centaine de corvettes et plus d'un millier de chasseurs biplace. À tribord, un immense hangar aménagé en chantier naval permettrait d'entretenir et de réparer les vaisseaux de la flotte sans avoir besoin d'alunir sur une planète. À cela s'ajoutaient à l'arrière des soutes pressurisées, où des tonnes de vivres et de matériel militaire seraient entreposées pour assurer le ravitaillement pendant des mois. Mais ce qui faisait la fierté de son amiral et de son commandant de bord, c'était la capacité unique du *Gardien* à déployer un bouclier d'énergie suffisamment étendu pour protéger l'ensemble de l'armada irotienne. Ce champ de force protecteur, qui ne laissait pénétrer que les vaisseaux authentifiés, était dix à quinze fois plus vaste et plus puissant que ceux des autres destroyers de l'Empire. Il mobilisait à lui-seul l'équivalent d'un mois de consommation énergétique de la capitale pour son activation ; mais à ce jour, aucun armement n'avait réussi à le briser, pas même des bombardiers de classe supérieure.

Plusieurs centaines de kilomètres en dessous de ce géant sidéral, la porte d'un sas à hydrogène s'ouvrit dans un chuintement caractéristique pour laisser entrer deux officiers à l'intérieur des casernes, en provenance des quais. Le plus âgé des deux, un homme grisonnant au visage sévère, avait dans la main une carte électronique de la galaxie qui projetait son contenu en trois dimensions d'une lueur blafarde. Sur son uniforme gris impeccable, un unique galon frappé d'une étoile rouge identifiait son propriétaire : l'amiral Johan Tyu, le plus ancien et le plus respecté des officiers de l'Etat-Major irotien. À ses côtés venait son second, qui le dominait de plus d'une tête : le capitaine Ronald Terry, directeur de la division technique des casernes, commandant de bord du plus puissant vaisseau-amiral de la flotte : *Le Gardien*. Ensemble, ils venaient de passer la majeure partie de la nuit à superviser la préparation de leurs unités, et discutaient des derniers ajustements sur le chemin du mess.

« Maz m'a envoyé le nouveau plan de campagne, disait le premier des deux. Une fois arrivés dans l'espace polarian, un escadron de corvettes et de frégates mené par l'*Ultima Solaris* attaquera directement la planète-mère, afin d'opérer une diversion. Cet assaut devra être suffisamment massif pour faire croire à nos ennemis que nous engageons toutes nos forces pour les écraser.

- Je doute que l'*Ultima* seul, avec ses quatre-vingts corvettes, parvienne à faire illusion très longtemps, intervint le capitaine. Les polarians ne sont pas idiots et bien renseignés : ils chercheront à savoir où se trouvent nos autres destroyers.

- Justement. Le général a ordonné que le *Gardien* se positionne en appui de cette attaque. Tu prendras orbite à une trentaine d'années-lumière de la lune Mineva, sur la ceinture extérieure. Une fois ta trajectoire stabilisée, il faudra déployer le bouclier au maximum de sa capacité, et envoyer l'intégralité de nos vaisseaux intermédiaires rejoindre le front.

Le grand noir se gratta le haut du crâne, visiblement sceptique.

- Mais pourquoi dépenser toute nos réserves d'énergie dans le champ de force s'il ne protège rien à part un bout d'espace vide ?

- L'illusion réside dans ce subterfuge, expliqua l'amiral. Les vaisseaux polarians pourront détecter notre bouclier à une distance considérable, mais ne sauront jamais ce qu'il y a à l'intérieur : ils s'imagineront que *Le Monde* et *La Bête* sont aux côtés du *Gardien*, et n'oseront pas s'approcher pour vérifier. Au contraire, s'ils ont un minimum de bon sens, ils devraient profiter de l'occasion pour torpiller l'*Ultima Solaris* pendant qu'il s'expose.

- Mais n'est-ce pas dangereux d'envoyer le croiseur du général seul en pointe avec uniquement des vaisseaux de rang inférieur à ses côtés ? Et si les polarians réussissaient à l'abattre ?

- Ta position a été calculée pour qu'en cas d'incident, un simple bond hyperspace de deux ou trois minutes te suffise pour rejoindre le cœur des opérations. Ce qui aurait pour effet de protéger instantanément l'Ultima et le reste de nos forces derrière le bouclier, et permettrait un repli stratégique.

- Ingénieux, concéda le capitaine. Et pourquoi une telle diversion ?

- Pendant ce temps, compléta Tyu, *Le Monde* de l'amirale Kirkov transitera furtivement jusqu'à la lune Edidris, où se trouve le principal réacteur à énergie du champ de force qui protège la planète-mère. Elle y débarquera une unité pour faire sauter cette installation souterraine de l'intérieur.

- Je vois. Et l'amiral Harold ?

- *La Bête* pénétrera la ceinture polarianne de l'autre côté sous son commandement pour mener une attaque similaire à celle de l'Ultima dans leur dos. Une fois que toutes leurs forces auront été engagées contre le destroyer du général. Ce délai devrait être suffisant pour lui permettre d'approcher Polaria sans rencontrer de résistance majeure, et leur bouclier sera tombé quand il sera en vue de la planète-mère. Jens Harold fera alors débarquer toutes ses forces et aura pour mission d'installer et de sécuriser une première base opérationnelle sur place. Le temps que les polarians comprennent la manœuvre, ils ne pourront jamais revenir assez vite pour l'en empêcher. Une fois que ce sera fait, *Le Gardien*, *l'Ultima Solaris* et *Le Monde* désengageront pour le rejoindre, et on établira ainsi un couloir sidéral protégé, par lequel le gros des troupes de l'Empire pourront s'engouffrer lorsqu'elles arriveront.

- Donc, une fois de plus, on envoie les provinciaux au casse-pipe faire le sale boulot pour que Minatobi récupère les lauriers, hein ?

Johan Tyu éclata de rire.

- C'est à peu près ça. La générale Minatobi arrivera une dizaine de jours après nous, avec l'intégralité des troupes de la capitale et de la planète Lugori à ses côtés. Mais tu te trompes sur un point : c'est Maz qui conservera le commandement suprême pendant toute la durée de la campagne. Il veut corriger ses erreurs du passé. »

Ils pénétrèrent ensemble dans la salle des communications plongée dans la pénombre. Dans un coin, avachi sur sa chaise, l'unique *Gingers* en faction leur jeta un regard indifférent avant de reporter son attention sur le plafond de la pièce. Puis, comme s'il réalisait soudain qui venait d'entrer, il se releva précipitamment pour effectuer le salut militaire de rigueur. Son uniforme trop court était froissé à plusieurs endroits, et il portait son arme de travers. Encore un nouveau conscrit qui n'avait pas été correctement formé à la discipline de l'armée. Dans l'ensemble, l'amiral Johan Tyu était plutôt satisfait de l'affectation des recrues dans ses contingents. Son unité était constituée de jeunes dynamiques et réactifs, qui ne

posaient pas de questions et suivaient les ordres. Un bon point pour lui. Hélas, il y avait tôt ou tard un ver dans toutes les pommes, et le grand dadais qui lui faisait face, avec son air ahuri, était un sacré spécimen. Milicent Kirkov et Jens Harold avaient été moins chanceux que lui sur la répartition des effectifs, et ce genre d'énergumène un peu gauche serait monnaie courante dans leurs bataillons.

Maintenant qu'il arrivait sur la soixantaine, il n'avait plus vraiment envie de lutter avec les forte-têtes. Ses soldats lui faisaient toujours montre d'une loyauté indéfectible, et son autorité n'avait jamais été remise en question. Mais il se sentait las. Cette nouvelle campagne organisée par Maz Keltien serait la dernière avant sa retraite. Ses cheveux coupés court commençaient à grisonner sérieusement sur le haut de son crâne un peu dégarni, et des fossettes s'étaient creusées de chaque côté de son visage. Il avait les dents noires à cause du cigare et de la quantité impressionnante de café qu'il ingurgitait chaque jour. Pas moins de deux litres, et rarement en dessous de trois. Une belle cirrhose en perspective aussi, à cause de la qintana.

« Tu peux disposer, Ron. Va manger un morceau, et reviens me faire un rapport dans une heure. Et dis au lieutenant Ramirez que je veux le voir. Je serai dans le quartier des officiers.

- Entendu, amiral. »

Son adjoint le salua et s'éloigna d'un pas actif en direction des hangars de stationnement et du mess installé à côté. Un brave homme, chargé depuis le début de sa carrière des équipes techniques et de la communication entre les unités. La quarantaine révolue, pas de femme ni de mioche. Tout dévoué à l'armée. Son poste de commandant-en-second du *Gardien* était son unique fierté, la seule étincelle qui surgirait dans ses souvenirs heureux lorsqu'il serait grabataire. Johan Tyu esquissa une grimace. Comment pouvait-on rêver d'une vie comme ça, de servitude et d'obéissance ? Lui, il l'avait choisie pour le pouvoir. Il n'avait jamais caché son ambition de devenir amiral et d'accéder un jour au haut-commandement. Mais tous ces hommes ? Quelle propagande avait-on bien pu leur fourrer dans le crâne pour qu'ils soient heureux d'aller sacrifier leurs vies sur une planète désertique dont personne, dans la capitale, ne se souciait vraiment ? Le vieil amiral ronchonna tout seul et rangea sa carte électronique dans une besace à sa ceinture. À l'autre bout de la pièce, planté devant un écran géant comme une endive dans un champ de maïs, supersoldat n'avait pas bougé d'un pouce. Ni ajusté le col de sa veste, visiblement.

« Repos, soldat. Quartiers du général Keltien. Immédiatement.

- Tout de suite, amiral ! »

Dans sa précipitation d'obéir aux ordres, le nouveau *Gingers* fit tomber son arme par terre et bouscula sa chaise, qui alla la rejoindre. Tyu, excédé, lui jeta un regard noir. Si le cran de sécurité du fusil d'assaut avait été relevé, le coup serait parti dans sa direction. Le bleu

devrait faire mieux que ça lorsque les hostilités commenceraient. Sans quoi, sa carrière de bon petit soldat patriote ne brillerait pas par sa durée.

Ayant finalement ramassé son arme et renoncé à déclencher une catastrophe de grande ampleur, la recrue alla s'activer derrière le poste de commande. Lorsqu'il revint basculer l'image sur l'écran géant, le visage rougi par l'alcool du vieux général apparut en trois dimensions. Maz était confortablement installé dans ses appartements de gouverneur, devant sa table de travail où l'attendait un copieux repas. Tyu s'empara d'un casque qu'il glissa sur ses oreilles et se brancha sur la communication.

« Bonjour, mon général.

- Tiens, tiens ! Johan, vieille branche ! Tu me déranges pendant mon cognac du petit-déjeuner !

- Sans vouloir vous vexer, mon général, il y a un peu trop de cognac dans vos journées et pas assez de sobriété.

Pensif, le commandant suprême des forces irotiennes attrapa sa fourchette et se gratta le nez avec. Puis il la piqua dans un énorme morceau de poulet, qu'il avala sans même le mâcher.

- Ma foi, tu n'as sans doute pas tort. Ce gredin de Feris m'a fait la même remarque hier matin. Et ma fille après lui. Enfin, peu importe ma santé ! Je suis assez grand pour boire quand je le juge raisonnable.

- Oui, mon général. »

Devant l'écran de communication, Johan Tyu s'était imperceptiblement raidi. Que venait faire ce vaurien de Feris Park sur Irotia ? La dernière fois qu'il en avait entendu parler, lui et ses mercenaires luttèrent contre une mafia obscure sur la planète Lugori, à des centaines d'années-lumière de là. Son retour précipité avait-il un lien quelconque avec la prochaine campagne ? L'amiral n'avait jamais apprécié son ancien homologue, qui avait démissionné du corps des *Gingers* après la défaite d'Edidris pour prendre la tête d'une firme intergalactique et créer sa propre troupe paramilitaire. Pour lui, le nom de Park rimait avec ennui, et son équipage de baltringues n'était pas constitué que de cœurs-tendres et de citoyens irréprochables. La plupart étaient même des repris de justice ou des vétérans dégradés par un tribunal militaire. Une sacrée belle bande de vainqueurs ! Il allait devoir garder tout ce beau-monde à l'œil, et de très près. À moins qu'il ne réussisse à les réexpédier sur Lugori en leur bottant les fesses.

« Bien, dit Maz en souriant. J'ai du nouveau pour toi, Johan. J'ai rencontré Mili avant mon déjeuner, et nous avons repensé l'organisation des escadres. J'ai besoin de quelqu'un sur qui compter pour défendre Irotia.

Johan Tyu serra les dents et se mordit la langue pour ne pas afficher son mécontentement. D'une voix un peu plus froide, il demanda :

- Vous m'écarterez de l'opération, mon général ?

- Allons, Johan, bien sûr que non ! Seulement du front. Tu resteras au bercail avec tes unités et ton *Gardien*. On ne peut pas laisser Irotia entre les mains du régent civil pendant la campagne, il serait capable de me faire renverser. Et si les polarians ont la mauvaise idée de contre-attaquer, je veux être sûr qu'ils recevront un accueil à la hauteur !

Il s'esclaffa et enfourna un tubercule de fricin, une grosse plante à racines dérivée de la pomme de terre. L'aile de son poulet en boîte suivit le même chemin, et il avala une longue gorgée d'alcool pour faire descendre le tout. L'estomac de l'amiral se révolta. Franchement, qui pourrait avaler pareille nourriture à sept heures du matin ?

- Comme vous voudrez, mon général, s'agaça Tyu. Je vais faire cesser immédiatement les préparatifs de mon destroyer.

- Je savais que je pouvais compter sur toi, Johan ! En mon absence, tu représenteras l'ordre et la sécurité sur cette planète. Je laisserai des instructions pour que tu aies tout pouvoir de justice et d'enquête, et pour que les administrations civiles t'obéissent. En cas d'attaque sur Irotia, je veux que la population soit évacuée sur les stations orbitales, et que tu déploies le bouclier de ton *Gardien* autour en attendant des renforts.

- Bien reçu, mon général. Je resterai en faction dans les casernes. Puis-je néanmoins me permettre une question ?

- Accordé ! S'exclama Maz en terminant sa ration.

- Comment comptez-vous faire pour mener à bien votre plan de campagne sans la présence du *Gardien* et de son bouclier ?

- Aaaaaah, quelle bonne question que voilà ! S'amusa le général. Eh bien figures-toi que Feris est venu m'offrir son aide hier, et que je l'ai acceptée. Il dispose justement d'un de nos anciens vaisseaux de commandement, le *Sol Invictus*, qu'il a racheté et retapé à ses frais. Et il a fait installer dessus le même prototype de bouclier que celui de ton *Gardien*. Tu savais qu'il avait été développé par Park Industries ?

- Formidable, mon général. Une vraie aubaine que voilà.

Evidemment, il n'en pensait pas un mot. Il fit toutefois de son mieux pour ne pas fracasser son casque contre l'écran géant et pour rester impassible devant son supérieur.

- Ah, ajouta Maz en se resservant un cognac, tant que j'y pense ! Après l'entraînement aux manœuvres de ton unité, tu passeras me voir dans mon bureau. J'ai des papiers à te faire signer, et il faut qu'on discute avec Feris. Ce sera tout, Johan. À plus tard. »

L'image se flouta, puis l'écran redevint noir. Johan Tyu retira son casque et le lança au technicien, les mains tremblantes de rage. Relaxé, lui ! Écarté de la campagne, chassé une fois encore de sa place de favori par ce fichu mercenaire ! Il n'avait jamais aimé ce Feris Park dont Maz faisait l'éloge à longueur de journées. Un type cruel, qui avait des couilles et savait se battre. Loyal envers ses amis et ses hommes aussi. Mais certainement pas un commandant : il n'en faisait qu'à sa tête, ignorait les ordres et manquait de discipline. Park était une sorte d'électron libre dans l'armée impériale. Encore plus depuis qu'il avait démissionné du service actif et fondé ses foutus baltringues. Une unité paramilitaire sous les ordres d'un tordu pareil, c'était flippant. Et comme si ça ne suffisait pas, de nombreux soldats compétents et talentueux avaient pris la même décision que lui, et avaient rejoint son petit club très privé des rebus de la société. Un véritable gâchis.

Johan Tyu plongea sa main dans sa sacoche et en retira une petite bouteille transparente. Il enleva le bouchon d'un geste sec et but une longue rasade. Après tout, le vieux Maz avait raison : l'alcool ne faisait pas de mal à son homme, tant qu'on n'en abusait pas pendant le service. La qintana glacée lui fit du bien. Il soupira d'aise et parvint à contrôler sa colère. L'esprit un peu plus clair, il se mit à réfléchir, debout au milieu de la salle des transmissions. Cela faisait plusieurs semaines que Tyu pensait à prendre sa retraite. Il espérait se lancer en politique et obtenir un poste à responsabilités dans l'administration impériale. Plus particulièrement, il espérait devenir le nouveau régent civil d'Irotia une fois que le mandat de l'actuel occupant du poste, Mark von Grigger, arriverait à expiration. Sa tâche serait alors de seconder Maz Keltien dans la gestion des neuf provinces de la planète et de l'immense métropole éponyme. Et comme le vieux général prenait plus à cœur son rôle de commandant suprême des armées que celui de gouverneur civil d'Irotia, le régent avait une très large autonomie et un pouvoir presque absolu.

En fait, sa mise à l'écart de la campagne lui offrait une chance d'obtenir bien plus que ce qu'il espérait jusqu'alors. Maz vieillissait, et il ne pourrait plus conserver son poste et son grade bien longtemps. S'il parvenait à impressionner le général par sa manière de gérer Irotia et de la défendre, peut-être que celui-ci le recommanderait auprès de l'Empereur pour prendre sa succession. Et une fois devenu général-en-chef des armées et gouverneur de la plus grande planète du système solarian, Johan Tyu serait le troisième personnage le plus important de la hiérarchie impériale. Juste derrière le Grand Chancelier, qui dirigeait l'Empire au nom de Sa Majesté.

Après tout, il avait déjà tenté sa chance, douze ans auparavant. Lorsque la première campagne avait viré au fiasco, lorsqu'il avait appris que Maz Keltien et Mili Kirkov se retrouvaient coincés sur Edidris à cause de Feris Park, il les avait cru perdus. Tyu avait alors fait le même calcul : il était le mieux placé, si Park disparaissait, pour prendre la succession du général. Il avait donc délibérément choisi de battre en retraite avec son destroyer, le *Gardien*, pour aller réclamer son héritage avant que quelqu'un d'autre n'ait la même idée. Mais Maz, Feris et Milicent s'en étaient finalement sortis, et le vieux général lui avait fait

payer cher sa lâcheté et son ambition déplacée. Johan Tyu n'avait évité la dégradation et le tribunal militaire que de justesse, parce-que ses états de service jusque-là exemplaires jouaient en sa faveur. Mais il fut destitué de son rôle de bras droit du général. Celui qui en hérita fut Jens Harold, tout juste promu amiral pour remplacer Park, qui avait posé sa démission. Ce privilège immense conféra au nouveau-venu une plus grande escadre à commander, une autorité élargie au-delà du seul cadre de l'Etat-major irotien et un zéro supplémentaire sur sa fiche de paye. Tyu, en revanche, dût se contenter de se serrer la ceinture pendant douze longues années supplémentaires. Mais cette fois, il tenait peut-être une chance de récupérer ce qui lui revenait de droit. Après tout, n'était-il pas le plus ancien et le plus dévoué des subordonnés du vieux général ?

« Excusez-moi, amiral ...

- Oui ?

Un autre jeune soldat venait de faire son entrée. Une recrue récente, tout juste sortie de l'école militaire. À peine vingt-deux ans, bâti comme un gorille et avec une lueur déterminée dans le regard.

- La patrouille de surveillance des quartiers extérieurs nous a signalé hier une fusillade et un incendie dans la zone est, au Troquet des Parieurs. Nous avons arrêté et mis en détention un dénommé Arund Terk, mais il refuse de coopérer.

- Et en quoi cela me concerne-t-il, soldat ?

- Eh bien amiral, répondit le *Gingers*, étant nouvellement chargé de la justice et de la sécurité sur Irotia, j'ai pensé que vous deviez être mis au courant de la situation.

- Les nouvelles circulent vite, on dirait. Merci, soldat, vous pouvez disposer.

- À vos ordres, amiral. »

Arund Terk. Où donc Tyu avait-il déjà entendu prononcer ce nom ? Et si le Troquet des Parieurs avait essuyé une fusillade, pourquoi la surveillance n'avait-elle pas embarqué ce gredin de Willys ? Était-il seulement encore en vie ? Pas de temps à perdre. S'il voulait briller à ce nouveau poste, Johan Tyu devait contacter la Sécurité Civile pour éclaircir cette affaire. L'amiral grogna et rangea sa bouteille de qintana. Son petit-déjeuner pourrait attendre. Il avait à faire au commissariat central d'Irotia.

Chapitre 7 – Milicent Kirkov

Irotia, caserne militaire de la base ouest, 13 septembre 3224, tôt le matin.

« Reste encore un peu avec moi, Mili, lui intima la jeune femme en essayant de l'attraper par le bras. J'aime pas être toute seule dans ce grand lit.

- Lève-toi et active-toi un peu, alors. Tu verras, ça fait un bien fou de se bouger de temps en temps. »

Le regard de Mili Kirkov tomba sur la jeune Prune, une fille des rues dont elle s'était entichée trois ans auparavant. Brune, ça oui elle l'était, avec des yeux d'un bleu océan à faire fondre n'importe qui. Un corps mince, qui sans être exceptionnel était agréable à caresser. Une poitrine un peu trop plate, mais c'était sans grande importance. La donzelle savait se servir de ses doigts et de sa langue. Et ça, c'était bon.

Mili Kirkov avait toujours aimé les femmes, elle n'en faisait pas un mystère dans les casernes. Bien sûr, il lui arrivait de coucher avec un homme séduisant un soir ou deux dans l'année, mais l'essentiel de ses escapades amoureuses se faisaient accompagnée de la gente féminine. Et tout particulièrement de Prune. Mili l'avait recueillie lors d'une opération dans un quartier mal famé d'Irotia, après une fusillade au cours de laquelle ses parents et son frère avaient trouvé la mort. Avant cela, elle servait de commis dans l'épicerie familiale, et arrondissait ses fins de mois comme gogo-danseuse dans un club libertin des faubourgs. Prune, c'était Mili qui l'avait appelée ainsi : amnésique, elle ne se souvenait pas de son prénom, et l'administration ne disposait d'aucune fiche de renseignements sur elle. Depuis trois ans, Prune était devenue indispensable à Mili : elle la réconfortait les soirs de déprime, lui donnait du plaisir aussi souvent qu'elle le souhaitait, avec une bonne dose de tendresse. Au bout de dix-huit mois, l'amirale s'était rendu compte qu'elle était amoureuse. Et quatre jours plus tôt, elle avait demandé Prune en mariage. Pour elle, la vie tournait rond, et lui apportait enfin le bonheur qu'elle avait tant pourchassé.

Le bonheur et sa vengeance.

Elle avait perdu tout ce qu'elle avait construit, lors du fiasco de la campagne contre Polaria, douze ans auparavant. Sa compagne d'alors, Elisa, qui faisait partie des combattants : elle n'avait sans doute pas rejoint la corvette *Fidelia* à temps, quand Feris Park avait ordonné le décollage. Son fils adoptif aussi : Teddy, dix-huit ans et jeune prodige de l'école militaire d'Irotia, qui enfilait pour la première fois et avec fierté la combinaison grise des *Gingers*. Un tir de blaster l'avait touché au ventre, et un deuxième mieux ajusté lui avait fait sauter la cervelle dans les bras de sa mère qui tentait de l'évacuer. Ça, pour sûr, Mili Kirkov ne l'oublierait jamais. Chaque soir, elle revoyait le visage de son fils qui lui souriait avant leur alunage sur Edidris. Elle entendait son rire aussi, quand il se moquait d'elle parce qu'elle

avait peur pour lui. « *Ça va aller, m'man*, lui avait-il dit. *Je ne suis plus un enfant, je serai prudent. De toute façon, on est quinze fois plus nombreux qu'eux, alors qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?* » Et puis, il y avait cette image. Affreuse. Obsédante. Celle du corps de Teddy, ce bruit écoeurant du tir de blaster atteignant son crâne. Et du sang. *Tellement de sang.*

Mili se souvenait de son cri. Elle avait hurlé, hurlé jusqu'à en perdre la voix, jeté sa haine et son désespoir au visage du monde entier. Autour d'elle, les *Gingers* qui passaient en courant semblaient être des silhouettes fantomatiques. Tout avait cessé d'exister, elle ne pouvait détacher son regard du corps de son fils. Les larmes n'étaient pas venues tout de suite. D'abord, il y avait eu la colère. Elle s'était relevée, avait fait demi-tour et, alors que l'ensemble du corps d'armée irotien se repliait dans la panique, elle avait chargé seule en direction des fantassins polariens. À contre-courant, elle avait remonté le champ de bataille la rage au ventre, vidant ses chargeurs au hasard en direction des rangs ennemis. Elle ne voulait plus vivre, juste le rejoindre. Elle se souvenait avoir attendu la balle ou le faisceau laser qui viendrait la libérer de sa souffrance. Mais elle n'était jamais venue. Elle avait essuyé une rafale, ça oui, mais qui lui avait fauché les jambes et l'avait laissée là, dans la boue, face contre terre.

Le reste n'était que souvenirs confus dans sa mémoire. Après le décollage de la corvette irotienne, les polariens l'avaient trouvée et gardée captive pendant une éternité. On l'avait frappée d'un rayon paralysant, ligotée et conduite dans une cellule obscure avec une cinquantaine d'autres *Gingers* blessés. Un médecin polarien avait délivré les premiers soins d'urgence pour endiguer l'hémorragie de ses jambes. Pour eux, elle était un otage de valeur. Elle avait tout essayé, pendant ses longs mois de captivité. Elle refusait toute nourriture pour se laisser mourir de faim, alors on l'avait gavée de force. C'était comme si la mort refusait de la prendre, comme si une force supérieure s'acharnait pour l'empêcher de revoir son fils. Son Teddy, qui n'avait que dix-huit ans. Son petit garçon.

Et puis les semaines s'étaient écoulées, interminables. De temps à autres, le bruit retentissant d'une explosion au loin leur parvenait, signe que les combats continuaient au-dessus de leur tête. Elle avait appris plus tard que la générale Minatobi était arrivée en renfort de la capitale, transformant peu à peu la déroute des forces irotiennes sur Edidris en une victoire écrasante, grâce à la puissance des destroyers impériaux. La flotte polarienne balayée, le Conseil des Primautés avait été contraint de négocier un armistice lourd de conséquences en faveur de l'Empire. Les otages avaient été relâchés en gage de bonne foi et de paix éternelle entre les deux nations. Elle avait retrouvé Irotia, dans un hôpital militaire où elle avait terminé sa convalescence. C'était là qu'elle avait appris pour Elisa. Alors qu'elle croyait enfin pouvoir se relever, sortir de cet enfer, retrouver sa compagne et reconstruire une partie de sa vie. Sa belle-mère était venue la voir pour tout réduire en morceaux. Une fois de plus.

Sa femme n'était jamais revenue de l'enfer d'Edidris. Alors qu'elle aurait dû rejoindre l'équipage de Johan Tyu sur le *Gardien*, elle avait fait une demande avant le début de la

campagne, en secret, pour être réaffectée parmi les fantassins. Elle avait rejoint Teddy dans l'unité de Feris Park, pour pouvoir veiller sur lui. Sans rien dire à Mili. Pas un mot, pas un adieu. Ses dernières paroles avaient été un mensonge, pour la convaincre qu'elle était en sécurité à bord du destroyer irotien. « *Prend soin du petit* ». Elle ne faisait pas partie des *Gingers* évacués à bord de la *Fidelia*. Elle n'était pas parmi les otages relâchés non plus. Le pire de tout avait été la cérémonie. Deux cercueils vides en plexiglas, avec leur photo dessus. La générale Minatobi, qui assurait l'intérim pendant l'hospitalisation de Maz Keltien. Son regard, quand elle avait croisé le sien. Rempli de pitié.

Il lui avait fallu trois ans. Trois longues années pour réapprendre à vivre. Et malgré tout, aujourd'hui encore, ces souvenirs faisaient régulièrement surface pour la torturer. Elle était revenue au sein des *Gingers*, avait repris son poste d'amirale pour eux. Pour Elisa, pour Teddy. Parce-que le meilleur moyen de leur rendre hommage, c'était de continuer d'avancer. Et pendant tout ce temps, étouffée par le quotidien des casernes, elle s'était fait une promesse : retourner là-bas, sur Edidris, et comprendre. Comprendre comment on avait pu en arriver là, alors que la victoire était assurée. Comprendre le terrible piège dans lequel ils étaient tombés. Retrouver ce général de Polaria, Yoma-Slan Aratta, et lui faire payer la perte de sa famille. Alors, lorsque Maz avait annoncé à ses principaux officiers que l'Empereur ordonnait une nouvelle campagne, Milicent Kirkov n'avait pas pu contenir sa joie. Elle se sentait prête. Le temps était venu pour elle de chasser ces ombres, de tirer un trait sur ces années de cauchemar. De faire face à ses démons pour les balayer. Définitivement.

« Tu as trop de responsabilités, ici, on passe pas assez d'temps ensemble », la relança Prune de sa voix craquante.

Retour violent à la réalité. Sa chambre dans les casernes, sa future épouse dans leur lit, là, près d'elle. Son avenir. Radieux, enfin. Une fois de plus, elle s'était perdue dans ses pensées. Au milieu des fantômes de son passé.

- Que veux-tu mon cœur, c'est ça d'être amirale des *Gingers*. »

« *Et d'avoir pour général le célèbre Maz Keltien* », pensa-t-elle. Mais ça, elle le garda bien évidemment pour elle. Mili s'approcha d'un pan du mur de sa cellule, et lorsqu'elle le lui ordonna, son armoire s'ouvrit pour lui présenter l'éternel alignement de costumes gris des forces spéciales irotiennes. Dans son dos, Prune alluma l'écran plat pour écouter les infos fraîches de *La Dépêche*. Ce jour-là, le reporter mentionnait un accident de navettes de transport en centre-ville, un troquet attaqué et incendié par des criminels mystérieux et l'arrestation par les équipes de sécurité d'un géant fou qui se baladait couvert de sang dans la rue. Rien d'incroyable, ces événements étaient monnaie courante dans les quartiers périphériques d'Irotia. Elle zappa alors sur la chaîne sport, où l'avatar numérique d'un présentateur commentait les mesures exceptionnelles de sécurité qui seraient déployées dans la capitale pour l'organisation des prochains grands jeux galactiques. Blasée, Prune

ordonna au téléviseur de couper le son et se jeta en travers du lit, présentant son corps nu à sa compagne.

« T'es sûre que tu peux pas rester encore un peu, Mili ? Fit-elle avec un regard aguicheur.

- Non, répondit l'amirale en enfilant un uniforme. Le général nous a tous convoqués ce soir, et j'ai du boulot qui m'attend pour préparer la campagne. Désolée, mon cœur. »

Elle l'embrassa, sortit de leur chambre, et prit machinalement le chemin du hangar B31 où était stationnée son unité. Une manière bien officielle de dire qu'on y avait entassé des matelas par terre pour les centaines de conscrits affectés parmi ses troupes depuis la veille, et pour tous ceux qui les suivraient sans doute bientôt. Depuis plus de quatorze ans, Mili Kirkov était en charge des services de renseignements de la flotte irotienne, et ses chasseurs servaient aussi d'éclaireurs en cas de conflit militaire. C'était cette position d'avant-garde qui lui avait valu de se retrouver piégée sur la lune Edidris des années auparavant, en compagnie du vieux Maz et de son nouveau promu, Feris Park. Nouveau qui avait réussi à les faire tous tracter. Mais Milicent Kirkov, amirale du *Monde*, n'était pas connue pour être rancunière vis-à-vis des siens. Même si les relations qu'elle entretenait avec Feris Park n'étaient pas pour ainsi dire amicales, elle ne lui en voulait pas de cette erreur. N'importe qui pouvait se tromper, et un autre se serait aussi bien que lui chargé de les conduire tout droit dans le piège des polarians. Et puis, il s'était quand même sacrément racheté en traversant tout seul les lignes ennemies pour ramener le général blessé jusqu'à la corvette. Elle aurait seulement souhaité qu'Elisa fût à bord quand il avait ordonné le décollage.

Arrivée devant la porte du hangar, l'amirale fit fonctionner le lecteur d'empreinte rétinienne et pénétra dans son nouveau bureau. C'était une petite pièce de douze mètres carrés qu'elle avait voulue à son image : un panneau en bois industriel sur deux tréteaux, une chaise, un vieux terminal informatique, des stylos et une ramette de papier. Vétuste, sommaire, fonctionnel. Il s'agissait sans doute de la pièce que Mili Kirkov préférait à l'intérieur de l'immense complexe qu'étaient les casernes irotiennes. Seul élément qui brisait la monotonie du décor, une photo d'elle et de Prune, radieuses, prise quelques heures seulement après sa demande en mariage. Quant au drapeau impérial et à la photo de l'Empereur, pourtant obligatoires, elle les avait remisés dans le couloir, à côté du panneau digital d'informations à l'intention des recrues.

Debout, machinalement appuyé contre le mur, un homme l'attendait les bras croisés. Il mesurait environ un mètre soixante-dix pour une bonne soixantaine de kilos. Ses cheveux blonds s'arrêtaient en haut du cou, contrastant avec des yeux d'un vert émeraude. Il lui manquait l'oreille gauche ; à la place une prothèse dernière génération avait été installée. L'homme était revêtu de la traditionnelle combinaison grise des *Gingers* d'Irotia, et les galons fixés en dessous de son épaule gauche témoignaient des distinctions nombreuses qu'il avait reçues. Tout juste entrée, Mili tira la chaise et se laissa tomber dessus. Elle débaya rapidement les restes de son déjeuner de la veille, sortit une liasse de documents

d'un tiroir et alluma son terminal informatique. Une pile de rapports qu'on lui avait déposés, à biffer et à transmettre dans l'après-midi. Que du bonheur en perspective. Il y en avait pour au moins huit-cents pages, dans ce fatras. Qu'importe, ça pourrait attendre une demi-heure supplémentaire. Elle se tourna vers le militaire.

« Je suppose que si tu es là, c'est que tu as reçu les consignes du haut commandement, Charles ?

- Tu supposes bien, Mili, dit l'homme en soupirant. Franchement, c'est quoi ce bordel ? Le vieux Maz a perdu la boule ?

- Je ne pense pas que la décision vienne de Maz. Ou pas directement. Il est toujours imbibé de whisky, ces derniers temps. On pourrait lui faire signer n'importe quoi, il n'y verrait que du feu. Quelqu'un a dû en profiter.

- Cloîtré au bercail à cause de mon oreille ... et sous les ordres de Tyu, en plus ! Ce quelqu'un doit me détester.

Mili Kirkov attrapa une tasse et mit la cafetière en route. Le Noir de Rosamund était un vrai délice, qu'elle payait une fortune tous les mois. Saveur amère, note fruitée longue en bouche. Sans sucre, bien entendu.

- Un café, Dell ?

- Double, comme d'habitude. »

Charles Dell tira une seconde chaise et s'affala dessus d'un air dépité et furieux à la fois. Au fond, il savait que son amirale avait raison. Le général Maz Keltien, aussi brillante que fut sa carrière, n'était plus le même homme. Quiconque connaissait son penchant avéré pour la bouteille aurait pu le manipuler sans difficulté. Mais pourquoi l'écarter délibérément de la campagne qui se préparait ? Dell était doué, il le savait. Il faisait partie des meilleurs pilotes de chasseurs de l'histoire de l'Empire. Son unité formait une pierre d'angle de la flotte irotienne, un atout formidable : avec ses hommes, ils étaient capables d'assumer à la fois un rôle d'éclaireurs, d'éliminer une armada ennemie ou de protéger la retraite des plus gros contingents des *Gingers*. Alors quoi, on allait envoyer des jeunes recrues, débarquées vingt-quatre heures plus tôt, aux commandes de chasseurs de combat ? Sans aucune formation militaire, et sans brevet de pilotage ? Quelque-chose ne collait pas. Il savoura une gorgée de café brûlant et ajouta :

« Y'a autre chose, Mili. Maz convoque tous ses officiers d'Etat-Major ce soir dans le hangar principal.

- Ça, je le savais déjà. Tes nouvelles datent un peu.

- Oui, déclara le militaire, mais tu sais aussi ce que ça signifie. »

Mili Kirkov ne prit pas la peine de répondre, elle se contenta de hocher la tête. Le vieux général allait une fois de plus les soumettre à son fameux jeu. Rien de bon en perspective.

« Ne t'en fais pas pour moi, je m'en sors tous les ans. Ça va bien se passer. »

En disant cela, elle essayait tout autant de se convaincre elle-même, mais sa voix sonnait faux. Tous les officiers du corps militaire des *Gingers* redoutaient ce moment. Celui où leur carrière pouvait prendre une tournure dramatique ou connaître une fulgurante ascension. Charles Dell grimaça, mais ne fit pas de commentaire. Il termina sa tasse de café en silence, proposa poliment à Mili Kirkov de la décharger d'une partie de ses dossiers, et prit congé. Lorsqu'il fut sorti, celle-ci se tourna vers l'unique photo de son bureau, figée dans son cadre blanc. L'amirale l'attrapa, et la caressa doucement du bout du doigt.

« Tu sais, Elisa, je regrette vraiment que tu ne l'aies pas connue. Elle t'aurait plu, ma Prune. Et tu aurais été heureuse pour moi. De savoir que je suis là. Que j'ai continué de vivre.

La voix tremblante, elle leva les yeux et ajouta dans un murmure :

- Je vous vengerai, mon amour. Je t'en fais le serment. »

Et elle se mit à pleurer.

Chapitre 8 – Sous surveillance

Irotia, appartements du gouverneur. 13 septembre 3224, peu avant midi.

Lorsque Johan Tyu entra dans la pièce, Feris Park s’y trouvait déjà avachi sur un fauteuil. Il avait une sale gueule. Bien sûr, c’était toujours le cas : son manque d’hygiène et ses chicots pourris auraient fait fuir une armée de putois. Mais en cette fin de matinée, le mercenaire avait vraiment la mine des mauvais jours. Le genre de trogne qui crie au monde : « *je vous jure que si je pouvais, je tuerais quelqu’un pour me passer les nerfs* ». Tyu décida que ce ne serait pas lui ce jour-là, et s’installa prudemment à l’autre bout de la pièce. Il salua du chef le dernier protagoniste de cette petite assemblée, l’amiral Jens Harold, qui dirigeait l’artillerie, les unités de combat mécanisées, la DCA et les commandos d’élite. Puis il déboucha son éternel flacon de qintana et vida le reste d’un trait : cet entretien promettait d’être pénible.

Debout face au balcon qui surplombait la place Geneter, leur tournant délibérément le dos, le général Maz réfléchissait. Des techniciens du département de recherche et informatique étaient passés installer un peu plus tôt une maquette au centre du grand salon, reliée à un proje intelligent qui diffusait des hologrammes d’une lueur blafarde. L’ensemble représentait avec beaucoup de fidélité la lune Edidris et la planète Polaria, ainsi qu’une flotte de vaisseaux de guerre – ceux d’Irotia en l’occurrence – en approche un peu plus loin. Tout le génie et la subtilité de ce mécanisme résidait dans le fait que les fantoches, bien que sans consistance physique, fonctionnaient au tactile. Il était ainsi possible de modeler et déplacer les bâtiments à loisir pour établir des plans de campagne. Et bien entendu, le tout communiquait avec un scanner 3D pouvant à tout instant immortaliser un schéma en le stockant dans l’immense base de données des casernes.

« Tu es en retard, Johan ! Gronda Maz.

- Mes excuses, mon général. Je reviens juste de la prison, où j’ai dû interroger un illuminé qui a fait sauter un bar hier après-midi. Du genre pas bavard.

- Je me moque pas mal de tes petites affaires. Je te demande de rappliquer, alors tu ramènes tes fesses au garde à vous. Pigé ? »

Décidément, ce n’était pas la journée. Le vieux Maz aussi semblait être d’une humeur massacrant. Et à choisir entre Feris ou lui, mieux valait se tirer une balle. Plus expéditif et moins douloureux que de les supporter, surtout dans la même pièce.

« L’amirale Kirkov ne se joint pas à nous, mon général ?

- Mili a déjà reçu le topo, répondit Park sans desserrer les dents. Elle doit figoler les préparatifs de son unité. »

Le général en chef des *Gingers* se retourna et, d'un trait, enfila le cognac qu'il s'était servi peu auparavant. Il reposa le verre sur une table basse, rangea la bouteille dans son armoire personnelle – qui était protégée par un cadenas à mémoire digitale : chacun défendait ses trésors à sa manière – et s'approcha de la maquette électronique.

« Assez discutailé, vous deux. On a du pain sur la planche. Jens, tu peux mettre en route ce fichu machin ? »

Du bout de son doigt, Jens Harold effleura l'écran tactile qui contrôlait l'ensemble de la représentation holographique, et les vaisseaux alignés proprement commencèrent à se déplacer.

- Bien, commença Maz. Le gros destroyer au centre, c'est l'*Ultima Solaris*. Comme il y a douze ans, c'est lui qui servira de fer de lance pour perforer les défenses polariennes. Avec la puissance de ses canons, nous n'aurons aucun mal à faire tomber le bouclier qui protège leur planète-mère. Pendant ce temps, le *Gardien* de Tyu établira un blocus entre Polaria et la ceinture extérieure pour couper leur ravitaillement et empêcher l'arrivée de renforts. »

Sur la maquette, un énorme vaisseau était apparu à l'opposé de la flotte irotienne et déployait son champ de force. L'animation le montra ensuite faisant feu sur des frégates et des corvettes ennemies qui tentaient de s'échapper de ce côté. Interloqué, Johan Tyu ouvrit la bouche pour protester, mais Maz le fit taire d'un geste sec. Que signifiait cette comédie ? Les ordres du général avaient-ils changé une fois de plus ? Ne devait-il plus rester sur Irotia pour assurer la défense en cas de contre-attaque ?

- Maz, grogna Park en rognant ses ongles noirs, t'as pas peur que depuis la dernière fois ils aient renforcé leur système de sécurité ? Je veux dire, pilonner le bouclier avec notre croiseur et s'engouffrer ensuite dans la brèche en comptant sur notre puissance de feu, c'est bien joli. Mais s'ils sont à moitié aussi futés que Johan, ils auront remarqué que la dernière fois, leur champ de force n'a pas résisté. Et ils auront remplacé ça par un truc sacrément plus costaud.

En disant cela, il adressa un regard mauvais à Tyu, qui sentit un frisson glacial remonter sa colonne vertébrale. Pour ne pas transformer les appartements en une scène de carnage, il préféra ne pas relever la pique du mercenaire.

- Non, Park. Tu oublies un peu trop vite la déculottée qu'on a pris la première fois, répondit le général. Yoma se croit intouchable.

- Et toi, tu sous-estimes le plus fin stratège de ce système planétaire. Il ne suffit pas de changer l'ordre dans lequel nos vaisseaux vont attaquer pour le surprendre. »

Maz Keltien grogna et fit mine de se concentrer sur les hologrammes plutôt que d'insister. Pourtant, il en profita pour adresser discrètement un message à ses subalternes du bout des doigts, une gestuelle codée que Feris traduisit sans mal avec l'habitude : « *micros* ». Johan

Tyu comprit lui aussi l'avertissement muet du général : on avait placé ses appartements sur écoute, et cette prétendue réunion stratégique avait pour but de désinformer l'ennemi. Voilà qui expliquait ce plan de bataille totalement incohérent.

« Tyu, qu'en penses-tu ? Et qu'avez-vous à proposer tous les deux ? Demanda Maz sur un ton qui signifiait : « *allez-y, racontez n'importe quoi* ».

- Ça me fait mal de le reconnaître, mon général, mais le mercenaire a raison. Attaquer de front avec l'*Ultima Solaris* reviendrait à sacrifier le meilleur élément de la flotte.

- Sans compter que si nous envoyons le *Gardien* aussi loin de nous sans soutien, Yoma en profitera pour lancer toutes ses forces contre lui et nous perdrons un destroyer, ajouta l'amiral Harold en se grattant le crâne.

- Et alors, graines de génie ? Gronda Maz en serrant les dents. Apprenez donc à un vieux singe à faire des grimaces ! Puisque vous vous croyez si malins, donnez-moi un meilleur plan d'attaque ! »

Le général savait que le plan de conquête qu'il présentait à ses subordonnés était ridicule et simpliste au possible. Attaquer de front et tenter de désamorcer les protections polariennes. Personne ne mordrait jamais à un hameçon aussi énorme. Ce qu'il espérait, c'était piquer la curiosité de ceux qui l'espionnaient : face à un bilan aussi maigre pour leur écoute, ils chercheraient à tout prix à obtenir plus de détails, et prendraient davantage de risques pour y parvenir. Le meilleur moyen de démasquer des traîtres, c'était de pêcher avec un leurre qu'on agitait sous leur nez, pour les amener toujours plus près de la nasse. Et par expérience, Maz Keltien savait que si son mensonge était suffisamment gros et improbable, l'espion serait persuadé qu'il dissimulait une vérité cachée et serait prêt à tout pour la découvrir. Tout ce qu'il avait à faire, c'était gagner un maximum de temps pendant que Mili Kirkov et ses hommes pistaient le signal du mouchard pour découvrir qui l'avait posé sous son bureau.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, ses deux amiraux et Park débattaient d'un plan de campagne totalement foireux qui aboutirait probablement à la destruction de leur flotte en un temps record. Mais ils avaient saisi l'avertissement du vieux général : rien de ce qu'ils envisageaient ici ne s'approchait un tant soit peu de leur véritable stratégie.

- C'est insensé ! S'exclama Tyu en tapant du poing sur la table. Si nous attaquons Polaria de front, leurs généraux n'auront aucun mal à encercler nos vaisseaux. Notre flotte sera privée de retraite et leurs chasseurs n'auront plus qu'à nous descendre !

- Pourtant, le poste opérateur qui active le bouclier protégeant leur capitale se trouve sur la planète-mère, argumenta l'amiral Harold. Il nous faudra bien en passer par un assaut frontal pour en prendre le contrôle, sans quoi nous n'atteindrons jamais le siège des Primautés.

- Capturer les Primaux n'est pas indispensable à notre succès, contra Park d'un ton détaché. Si nous parvenons à établir un blocus stratégique autour de la planète-mère et à couper les approvisionnements en provenance de leurs satellites, nous n'aurons plus qu'à attendre leur reddition.

- Et avec quelle armée espères-tu réaliser cet exploit, Feris ? interrogea Jens Harold en se grattant la barbe. Nous disposons de la force de frappe la plus importante de l'Empire, mais nous manquons de corvettes et de locomotors pour établir un siège efficace.

- Je pourrais mettre ma propre armada à votre disposition, suggéra le mercenaire. À l'heure actuelle, Park Industries finance l'entretien et la construction d'environ quarante bâtiments lourds, d'une centaine de frégates et d'un demi-millier de chasseurs. Si nous repoussons la campagne jusqu'au printemps prochain, nous disposerions ...

- Les ordres d'Utar sont clairs, Feris, coupa le général. L'Empereur souhaite engager le conflit dans les plus brefs délais. Dans un peu plus de trois mois, les polarians organiseront des élections pour renouveler leur Conseil des Primautes. Actuellement, le primal Arani est affaibli, il n'a plus le soutien des classes dirigeantes et de la population. Nous ne pouvons pas prendre le risque de le voir remplacé par quelqu'un qui engrangerait une adhésion massive et de nouveaux soutiens diplomatiques.

- Je ne vois pas très bien ce que ça change, Maz. Quel que soit celui qui dirige le conseil de Polaria, il n'aura pas les moyens de s'opposer aux armées impériales.

- Le Primal Arani est un pacifiste convaincu, expliqua Jens Harold. S'il estime la population menacée, il n'hésitera pas à négocier des accords de paix. De plus, il a mené ces dernières années une politique de désarmement afin de recentrer le budget militaire de l'Etat dans la recherche et l'innovation. Leur flotte est affaiblie, leur technologie militaire est largement inférieure à la nôtre. Les cartes ont été redistribuées ces douze dernières années, et le jeu est en notre faveur.

- Mais la caste des marchands, très influente dans l'aristocratie, est davantage belliqueuse, compléta Tyu. Or, ils sont pressentis pour remporter les prochaines élections, et ils ont le soutien de la toute-puissante famille Fa. Laisse-leur six mois pour se préparer à notre arrivée, et leur Primal élu aura eu tout le temps nécessaire pour réarmer Polaria et négocier des traités d'alliance défensifs. Je crois qu'il est inutile de vous rappeler ce qui s'est passé la dernière fois que nous avons sous-estimé l'ennemi ?

La question était toute rhétorique, et personne ne trouva rien à ajouter.

- Pourra-t-on compter sur le soutien des *Brothers* de Lugori ? S'enquit Park. La générale Minatobi serait un allié de poids. De plus, elle dispose certainement des locomotors dont nous manquons.

- Ses troupes quitteront la ville de Stène deux semaines après notre départ, répondit Maz. Cependant, elle a obtenu de l'Empereur de laisser une garnison conséquente en stationnaire, afin de protéger Lugori d'une velléité d'attaque. Si j'étais Yoma Aratta, c'est là que je porterais une contre-offensive.

- Quels effectifs ? Interrogea Tyu, qui planifiait déjà la future répartition des différents régiments.

- Un tiers de ses hommes ne quitteront pas les casernements. Les locomotors resteront au bercail, de même que deux croiseurs et un destroyer. Elle nous rejoindra donc avec sa *Vierge Aveugle*, une douzaine de transporteurs lourds et une centaine de frégates. Assez pour prendre l'ascendant en cas de bataille rangée, mais insuffisant pour établir un embargo efficace.

- Des rapports indiquent qu'Aratta a fait installer deux casernements supplémentaires sur la lune Edidris, ajouta Tyu en consultant son terminal électronique. Ils devraient se trouver... ici et là. »

Ce disant, il s'était approché de la table holographique et avait ajouté les données collectées. Sous les yeux amusés de Feris Park, le projecteur se mit à imprimer en grésillant les nouvelles structures.

« Connait-on les effectifs de réserve de ces installations ? Interrogea l'amiral Harold. S'il ne s'agit pas d'un bluff stratégique de la part des généraux polarians, leur présence rendra la prise d'Edidris extrêmement difficile. La proximité de ce satellite avec la planète-mère ne nous permettra pas de débarquer beaucoup de troupes ou de matériel, et on ne peut pas risquer de se retrouver en infériorité numérique sur les plaines lunaires.

- Connaissant l'état de leurs armées et le caractère retors de Yoma, je dirais que ces casernes ne sont rien d'autre que de grands hangars vides. Il veut nous faire peur pour qu'on renonce à prendre d'assaut leur complexe énergétique. Il sait l'effet que peut avoir sur nos hommes le spectre de la défaite que nous y avons essuyée, et il n'hésitera pas à s'en servir pour prendre l'ascendant psychologique.

- Analyse pertinente, Feris, mais comme l'a dit Jens, on ne peut pas raisonnablement parier sur un coup de bluff. Nous avons besoin de certitudes. Bastian ! »

La porte du bureau s'ouvrit, et le grand majordome de Maz pénétra dans la pièce avec sa discrétion habituelle. Il apportait avec lui une bouteille d'alcool fort, quatre verres, et un pli scellé sur un plateau. Le général lui fit signe d'approcher, s'empara du document et le décacheta. Tout en prenant connaissance de son contenu, il s'adressa au domestique :

« Bastian, transmettez immédiatement un message à l'amirale Kirkov. Que tous ses services de renseignement, ses navires-sondeurs et ses radars soient en alerte. Nous avons besoin

d'informations sur un site militaire ennemi. Nous lui transmettrons les coordonnées sur son terminal.

- Tout de suite, monsieur. »

Le majordome s'effaça, et Feris s'assura que la serrure digitale de la porte soit bien activée après son passage. Il avait remarqué le bref regard inquiet que le maître de maison avait jeté en direction de la table basse, là où le mouchard avait été découvert peu de temps avant. Mais devait-il l'accuser sur de si faibles présomptions ?

« Ah ! S'exclama Maz en parcourant le courrier. Les équipes de Mili ont fait du bon boulot. Ils ont remonté le signal du micro jusqu'à un bâtiment situé au croisement de la Via Impériale et de la Place Saturnale. À l'heure qu'il est, deux enquêteurs et une escouade de la Sécurité Civile sont en chemin pour fouiller les lieux. Vous pouvez virer cette saloperie, il a été déconnecté. »

Johan Tyu prit l'initiative et arracha le dispositif d'écoute sans ménagement. Il s'agissait d'un micro-ordinateur de quelques centimètres de large, pourvu d'un émetteur longue portée. Cet engin ne se contentait pas de retransmettre les conversations dans la pièce. L'amiral avait déjà rencontré de tels dispositifs, utilisés notamment par les services de renseignement de la capitale. Ils étaient programmés pour pirater les projecteurs holographiques proches et envoyer les données collectées sous forme de fichiers cryptés. Les plus performants avaient même la capacité de se connecter directement dans la grande banque de données informatiques impériale à partir de n'importe quel terminal électronique.

« Général, dit-il, je crois que nous avons un problème. Ce n'est pas un simple micro. Regardez. »

L'appareil passa de main en main jusqu'au bureau de Maz Keltien, qui fronça les sourcils. Ce genre de dispositif ultra-performant coûtait très cher, et les brevets de conception en étaient protégés avec autant de soin que les plans de fabrication des nouveaux destroyers de la flotte. Il n'existait que très peu de personnes habilitées à consulter ces données pour reproduire aussi fidèlement le modèle. Cela lui donnait la confirmation de ce qu'il craignait : ceux qui l'avaient placé sous écoute disposaient de gros moyens et prendraient tous les risques pour aller au bout de leur opération.

« Feris, un mot en privé, je te prie ? »

Le mercenaire acquiesça et alla s'affaler sur un fauteuil proche. Il n'était pas surpris de découvrir que son ancien supérieur hiérarchique faisait l'objet d'une surveillance. Quels que soient les individus qui en voulaient à la vie du général, ils étaient très bien renseignés. Ses déductions et ses craintes suite à l'agression d'Oni Keltien se confirmaient : la tentative d'assassinat dont elle avait fait l'objet et la destruction du Troquet des Parieurs n'étaient que le prélude de leurs ennuis. Tandis que Jens Harold et Johan Tyu démontraient le projecteur

holographique et la table numérique, Park ne put s'empêcher de se demander si l'un d'entre eux n'était pas impliqué. Certes, l'amiral Tyu avait une très longue carrière au service de l'Empire, et la seule bavure qu'on ait pu lui reprocher fut l'abandon de sa position lors de la première campagne, quand il crut véritablement que personne ne réchapperait de la lune Edidris. Une faute grave pour un officier supérieur, mais rien qui puisse évoquer le germe d'une trahison à venir. À sa place, beaucoup auraient pris la même décision que lui. Quant à Jens Harold... Feris et lui se connaissaient depuis l'école militaire, où ils faisaient partie de la même promotion. Jens était alors son meilleur ami, et le mercenaire avait en lui une confiance absolue. Park ne l'imaginait pas du tout dans la position d'un traître. Mais nombre d'années s'étaient écoulées depuis, et ils ne s'étaient pas beaucoup revus. Pouvait-il avoir changé à ce point ?

« Vous pouvez disposer, conclut Maz à l'intention de ses amiraux. Toutefois, tant que nous n'en saurons pas plus sur celui ou celle qui a posé ce mouchard ici, je vous demanderai à tous les deux de tenir votre langue. Ouvrez l'œil, cherchez des signes de nervosité ou des comportements inhabituels dans votre unité. Si une taupe ennemie se cache dans les casernes, nous devons impérativement la neutraliser avant le début de la campagne. Rompez. »

Tyu et Harold saluèrent, et quelques instants plus tard la porte du bureau claqua derrière eux. Le général prit la précaution de remettre les verrous en place et alluma son téléviseur mural. Pour la énième fois cette semaine, une journaliste présentait devant la caméra le chantier de l'immense stade en cours de construction pour les prochains jeux intergalactiques. Un reportage sans intérêt, mais qui aurait au moins le mérite de couvrir leur conversation.

« Bien, dit-il en se resservant un verre de whisky à ras-bord. Maintenant que nous sommes seuls, parlons affaire. Qu'as-tu découvert pour le moment ?

- Pas grand-chose, répondit le mercenaire. Mais tu as eu raison de me faire venir. Je pense que cet appareil sous ton bureau n'était qu'un avertissement. La prochaine fois, c'est probablement une bombe que l'on y découvrira.

- Une bombe ?! S'étrangla le général. Pas vraiment le genre de Yoma d'envoyer des colis-surprise.

- Et pourtant, fit Park, ta fille a été attaquée hier. À deux reprises. On lui a d'abord envoyé des tueurs à son domicile ; quelques heures plus tard un commando a fait sauter le bar dans lequel elle se trouvait.

- Le Troquet des Parieurs ?

Feris approuva du chef.

- Quand tu nous as prévenus que des membres de la *Murcia* avaient été repérés sur Irotia, mes baltringues et moi avons cherché à comprendre ce qu'ils venaient faire ici. Il nous a fallu pas mal de temps pour les localiser, mais on a pu établir que ce bar était devenu leur point de chute. Alors on s'est relayés pour assurer une surveillance.

- Toujours aussi efficace, fit remarquer Maz en souriant. Mais quel rapport avec Oni ?

- Ta fille est futée. Selon elle, elle a survécu à ses agresseurs grâce à l'aide d'un de ses automates ménagers. Elle a alors immédiatement songé que le patron du crime organisé, Ludo Willys, devait connaître les commanditaires. Elle s'est rendue dans un poste de sécurité, où on l'a renseignée sur ce troquet. Quand elle a débarqué, je venais de prendre mon tour de garde.

- Alors quoi, tu penses que ces types de la *Murcia* ont été engagés pour m'éliminer ?

- C'est ce que je crois. En revanche, je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle ils s'en sont pris à Oni d'abord. Quand le bistrot a explosé, Terk m'a aidé à évacuer ta fille. C'est lui que Johan a interrogé à la prison, tout à l'heure. Il s'est livré à la Sécurité Civile pour que je puisse emmener Oni en lieu sûr.

Le général approuva, et but une longue rasade d'alcool.

- Quelles ordures. Oser s'en prendre à ma fille ! Où est-elle maintenant ? Comment va-t-elle ?

- Je l'ai laissée se reposer dans mes appartements, confia Park. Je lui ai donné un cocktail de sédatifs. Elle a été sacrément remuée.

- Bien. Je veux que tu la fasses protéger nuit et jour. Je veux tes meilleurs mercenaires sur le coup. Ton prix sera le mien.

- Oni n'est pas la seule qui ait besoin de protection, renchérit Feris. Leur véritable cible, c'est toi. Et s'ils ont pris le risque de venir placer un mouchard ici, c'est qu'ils préparent quelque-chose.

- Foutaises ! S'exclama le général. Je passe mes journées entouré de militaires. Mes quartiers sont parmi les plus sécurisés de l'Empire, et j'ai une confiance absolue dans mes aides-de-camp. Ils n'oseront rien contre moi. Tu te demandes pourquoi ils s'en sont pris à ma fille, voilà ta réponse : je suis intouchable, alors ils tentent de me faire réagir.

- Sans vouloir t'offenser, Maz, je ne pense pas que...

- Assez ! Ma décision est prise. Tu vas immédiatement faire mettre Oni sous protection rapprochée, et tu continueras ton enquête pour découvrir qui a eu le culot de s'attaquer à elle. Quant à moi, je n'ai certainement pas envie qu'un de tes chiens de garde me colle au

train à longueur de journée. Si ça peut te rassurer, je demanderai à Johan de renforcer la sécurité aux portes des casernes et de doubler les patrouilles, mais rien de plus.

Le mercenaire grimaça, mais comprit qu'il valait mieux ne pas insister. Le vieux général était têtue de nature, et très impulsif. Surtout lorsqu'il avait bu.

- Bon, comme tu voudras. Je vais demander à deux de mes gars de garder l'œil sur ta fille.

Il hésita un instant, et ajouta :

- Au fait, tu pourrais faire libérer Terk de la prison centrale ? Je vais avoir besoin de lui pour visiter cette adresse, où les données du micro étaient réceptionnées. Il pourrait y avoir du grabuge.

- Je vais passer un appel au commissaire Hobbs sur-le-champ. Mais une unité des forces de sécurité est déjà en route pour aller nettoyer l'endroit.

- Tu ferais mieux de les rappeler. Les types qui ont fait sauter le Troquet des Parieurs avaient un armement proche de nos commandos militaires. Explosifs, fusils d'assaut et exoarmures. S'ils décident d'ouvrir le feu sur tes enquêteurs du dimanche, ça va être un massacre.

- Je vais voir ce que je peux faire. Mais depuis le temps qu'on palabre, ils ont déjà dû établir des barrages et prendre position autour du bâtiment.

- Dans ce cas, décida Park, je file les rejoindre. Fais dire à Terk de me retrouver directement là-bas. Si jamais on a besoin de l'armée en renfort, je t'enverrai un hologramme. »

Il attrapa son manteau sur le dossier d'une chaise et l'enfila dans un geste théâtral. Il n'y avait plus une minute à perdre : si les inspecteurs de la Sécurité Civile déboulaient sans précaution dans un appartement rempli de mafieux, Feris mettait sa main à couper qu'il y aurait une fusillade. Et en plein centre-ville à l'heure de pointe, ce serait un carnage. La *Murcia* n'était pas connue pour épargner les civils.

« Une dernière chose, Park ! fit la voix du général dans son dos. S'il arrive quoi que ce soit à Oni, je te jure que je ferai exécuter toute ton équipe de rigolos jusqu'au dernier. C'est bien clair ?

Feris sourit et lança un clin d'œil à son vieil ami.

- Pas de problème. Merci de ta confiance, Maz. On ne te décevra pas. »

Et il partit en courant rejoindre une navette.

Chapitre 9 – Moïra Scopuli

Irotia, place Saturnale. 13 septembre 3224, début d'après-midi.

« Scopuli ! Au rapport ! »

Il émergea en trombe à travers la foule, son grand pardessus brun dégoulinant de pluie et les moustaches frémissantes. Depuis la veille, c'était comme s'il avait vieilli de trente ans. Certes, le commissaire Jacob Hobbs n'était plus vraiment dans la fleur de l'âge ; mais ses rides autour des yeux, son air constamment soucieux et son manque de sommeil lui donnaient ce jour-là un air de fragilité qu'on ne lui connaissait pas.

« Scopuli ! Mais où est-elle passée, bon sang ?! »

Il franchit le périmètre de sécurité et repoussa sans ménagement un journaliste qui tentait de lui barrer le passage pour obtenir une interview. Le dispositif déployé par la police irotienne était impressionnant : pas moins d'une dizaine de navettes, deux escouades d'unités d'élite, des robots démineurs et même un locomotor. De quoi attirer tous les reporters de la presse locale et des chaînes d'information avides de scoop. Ce n'était pas tous les jours qu'on voyait l'un de ces immenses vaisseaux déployer son bouclier pour isoler tout un quartier de la ville.

« Par ici, commissaire ! »

Perdue dans un groupe d'agents auquel elle donnait ses ordres, Moïra Scopuli agita la main afin que le vieux briscard puisse la repérer. Mais comme il semblait la chercher dans une autre direction, elle se faufila entre deux collègues pour le rejoindre.

« Vous voilà ! S'exclama Hobbs d'un ton exaspéré. Pas trop tôt ! J'ai une série d'explosions inexplicables, un bistrot en cendres et une dizaine de corps calcinés sur les bras. Et comme si ça ne suffisait pas, Maz Keltien m'a appelé en personne pour m'ordonner de relâcher notre seul suspect ! Alors pitié, dites-moi que ça avance de votre côté !

- Tout le monde est en position, commissaire. L'immeuble a été évacué, les artères principales sont sécurisées. À l'heure où je vous parle, un sonar scanne les lieux à la recherche de signatures thermiques ou de substances explosives. Dans quelques minutes, nous serons prêts à donner l'assaut. »

Le gradé approuva du chef et jeta un regard en direction du bâtiment où s'étaient retranchés les mafieux. Un gratte-ciel ultra-moderne d'une quarantaine d'étages, muni de son propre quai d'arrimage pour les navettes de transport à mi-hauteur. Hobbs connaissait cet endroit. C'était l'un des meilleurs hôtels de la ville, doté d'un casino et d'un toit panoramique.

- Ils refusent toujours de se rendre ? Grogna le commissaire.

- On dirait bien, répondit Scopuli. On ne peut même pas parlementer, ils tirent à vue dès qu'on s'approche trop près.

- C'est ce qu'on va voir. Poussez-vous ! »

Il s'empara d'un mégaphone et franchit le second cordon de sécurité. Ce faisant, il pénétrait dans l'enceinte de la place Saturnale, seul et à découvert. Aussitôt, deux agents munis de boucliers moléculaires se précipitèrent pour le couvrir.

« Ohé, là-haut ! Ici le commissaire supérieur Jacob Hobbs ! Cet immeuble est encerclé, et nous contrôlons les voies aériennes. Vous n'avez nulle part où fuir. Rendez-vous, ou nous donnerons l'assaut ! »

Pour toute réponse, on entendit une rafale de coups de feu, et des balles vinrent s'écraser contre les boucliers où elles se désagréèrent en grésillant. Un tir d'intimidation, à n'en pas douter. Prudemment, Hobbs fit marche arrière et regagna le couvert des véhicules. À côté de lui, l'inspectrice Scopuli prenait des nouvelles auprès d'un officier.

« Ils ont des otages, lui annonça-t-elle en serrant les dents. Le scanner a révélé la présence d'une dizaine d'enfants et d'une partie du personnel dans la suite panoramique du trente-neuvième. On va devoir se débrouiller pour évacuer les gamins avant de donner l'assaut.

- Grossière erreur, fit une voix grave dans leur dos. Les gosses sont armés jusqu'aux dents. Ce sont sûrement eux qui tiennent en otage le personnel. »

Les deux policiers se retournèrent à l'unisson pour découvrir le nouveau venu. Un grand type qui les dominait d'une tête, vêtu d'un long manteau de cuir noir. Les cheveux filasse, le nez tordu, deux yeux étranges d'un violet envoûtant. Le mercenaire leur adressa un sourire crispé.

« Feris Park, se présenta-t-il. J'arrive tout droit du bureau de Maz pour vous filer un coup de main. Quant à lui, pas besoin de faire les présentations, je crois ?

À ses côtés, Arund Terk maugréa quelque-chose entre ses dents. Le colosse avait un air parfaitement antipathique, et d'instinct Jacob Hobbs se réfugia derrière sa subordonnée.

- Ne vous inquiétez pas, commissaire, Arund ne vous en veut pas pour cette nuit en cellule. Même si, d'après ce que j'ai compris, vous ne lui avez pas attribué votre meilleure couchette.

- On avait réclamé l'appui d'un commando militaire, grogna Scopuli. Que venez-vous faire ici, mercenaires ? »

Park la dévisagea. Une jeune femme, la trentaine, un visage quelconque et des cheveux blonds coupés ras. Un mètre soixante à tout casser, pas vraiment le genre à impressionner. Et pourtant, il se dégageait d'elle une autorité naturelle et une grande assurance. L'arme de service qu'elle portait à la hanche semblait neuve ou bien entretenue. Le rabat de son étui avait été relevé et coincé dans la ceinture, de manière à pouvoir dégainer plus vite en cas de besoin. De plus, son gilet pare-balles et le fusil semi-automatique dans son dos suggéraient qu'elle participait aux opérations. Un agent de terrain, à l'évidence, contrairement à son supérieur.

« Et vous êtes ? »

- Inspectrice Moïra Scopuli. C'est moi qui vais donner l'assaut sur cet immeuble avec mon unité.

- Alors permettez-moi de vous dire que vous allez garder vos bouledogues bien sagement en laisse, mademoiselle Scopuli, répondit Park. Parce que là-dedans, vous n'allez pas trouver deux ou trois camés avec un revolver, mais de véritables tueurs sans scrupules avec des armes lourdes. Vous avez vu ce qu'ils ont fait au Troquet des Parieurs. Ils ne vous épargneront pas.

- Gardez vos conseils, mercenaire, répliqua-t-elle. Mes hommes sont entraînés depuis des années pour ce genre de travail. Je pense plutôt que les amateurs dans votre genre feraient mieux d'aller jouer ailleurs.

- Amateurs ? Gronda Terk dans sa barbe. Dis, Feris, de qui elle parle, là ?

- À votre avis, graine de génie ? Vous en voyez beaucoup, des crétins snobinards affublés d'un chien de garde qui mesure trois mètres de haut ? Maintenant, dégagez de mon périmètre !

- Assez, Scopuli ! Et vous deux aussi ! Cessez donc de vous chamailler comme des gamins ! »

Le ton impérieux du commissaire coupa net la dispute. Tirant nerveusement des bouffées d'un cigare électronique, il arpenta le trottoir comme un lion en cage. Il s'arrêta soudain et brandit son engin fumant en direction de Park.

« Vous ! Le général Keltien vous a envoyé, n'est-ce pas ? Vous devez donc être un genre de spécialiste ? »

Le mercenaire grimaça.

- Pas exactement. Disons plutôt qu'on a déjà croisé la *Murcia* une ou deux fois. Mes gars et moi, on sait à quoi s'en tenir.

- Très bien, alors on vous écoute. Scopuli, un seul mot de votre part pour l'interrompre et je vous envoie passer les dix prochaines années à la surveillance spatiale sur Edona, c'est clair ?!

L'inspectrice se renfroigna, mais ne broncha pas.

- Bien, dit Feris en se rapprochant d'eux. Pour commencer, observez attentivement la foule autour de vous. J'ai déjà repéré au moins quatre types avec des armes automatiques. Ils sont déployés à cinq, sept, huit et onze heures. »

Rapidement, Moïra balaya du regard les positions indiquées. À présent, elle les voyait également. Un grand type appuyé négligemment contre une borne holographique. Deux lascars au faciès peu engageant, qui gardaient les yeux rivés dans leur direction. Et une femme, qui tentait maladroitement de dissimuler son arme derrière l'une de ses hanches. Aussitôt, elle prit la mesure du danger. Dès qu'elle ordonnerait le début de l'assaut, une fusillade éclaterait en plein milieu de la foule. Et à vue d'œil, plus de trois-cents personnes étaient massées de chaque côté de la place.

« Merde ! Jura-t-elle entre ses dents. Comment procède-t-on ?

- Il faut réussir à les neutraliser simultanément, conseilla Park. Si un seul d'entre eux nous voit approcher, ce sera le carnage. Avec votre autorisation, commissaire, plusieurs de mes baltringues sont positionnés à proximité. Ils n'attendent que mon signal pour s'en occuper. »

Le vieil homme dévisagea Feris d'un air suspicieux. Il prit le temps de réfléchir, lissant ses moustaches trempées par la pluie.

« Pardonnez mon scepticisme, mais vous semblez étrangement bien les connaître. Qui me dit que vous n'êtes pas en train de nous inciter à faire une belle connerie ?

Feris Park sourit de toutes ses dents.

- Honnêtement, commissaire, vous m'auriez déçu si vous n'aviez pas envisagé une telle possibilité. Très bien. Il y a quatre ans, mes hommes et moi, on s'est retrouvés dans une situation similaire sur Lugori. On a foncé tête baissée, persuadés d'être plus nombreux et mieux armés qu'eux.

Il marqua une pause, et ajouta d'une voix terne :

- En fait, ils avaient des hommes de main un peu partout, et des snipers sur les toits. La ville, c'est leur territoire. Ils sont experts dans les combats de rue. Ce jour-là, j'ai eu la mort de dizaines d'innocents et de trois de mes gars sur la conscience. Sans compter les blessés.

- Que ... que s'est-il passé ?

- Les gosses qu'on prenait pour des otages étaient de mèche avec eux. Et ils avaient un sacré arsenal. Ils ont tiré à l'aveugle et balancé des grenades dans la foule. En une fraction de seconde, ç'a été le chaos total. Je ne referai plus jamais l'erreur de les sous-estimer.

- C'était pas beau à voir ! Confirma Terk en grognant. Y'avait du sang partout, et des morceaux...

- Oui, bon, ça va ! Coupa le commissaire. Je pense que j'en ai assez entendu. Scopuli, déployez vos hommes dans les rues. Qu'ils se tiennent prêts à évacuer la population immédiatement. Et surtout, de la discrétion !

- À vos ordres, commissaire ! »

La petite blonde partit d'un pas vif pour relayer l'ordre de son supérieur. Jacob Hobbs, lui, gardait le regard fixé sur Feris. Sourcils froncés, il tira une nouvelle bouffée sur sa tige, avant de s'exclamer :

« Dites, vous ne seriez pas ce fameux amiral Park qui a démissionné des *Gingers*, par hasard ? Celui qui a fondé un groupe paramilitaire ?

Le mercenaire sourit, dévoilant ses chicots pourris.

- On ne peut rien vous cacher, commissaire.

- On raconte que vous avez sauvé la vie du général, là-bas. Et que pour y parvenir, vous avez affronté à vous seul la moitié de l'armée polarienne !

Hobbs s'agitait frénétiquement, nerveux et enthousiaste comme un gamin qui rencontre pour la première fois son idole. Il se lissa une nouvelle fois la moustache en faisant les cent pas, puis s'arrêta devant Park et brandit sa clope juste sous son nez.

- Et bien, c'est décidé ! Je m'en remets à vous, Feris Park. Vous l'avez surement remarqué, je n'ai aucune expérience en matière de guérilla urbaine. Moi, mon rôle, c'est d'être assis le cul derrière mon bureau et de remplir des formulaires d'intervention. »

Il jeta un regard nerveux en direction de l'immeuble, puis parcourut la place et les rues adjacentes. Les hommes de Scopuli avaient pris position dans la foule et sur les toits. De chaque côté, l'inspectrice faisait évacuer les badauds sous la protection de ses agents.

« Feris ! Qu'est-ce qu'on fait de ceux-là ? »

Le géant était de retour. Pour tout dire, Hobbs ne l'avait même pas vu s'éclipser. Il était accompagné d'un type âgé de la quarantaine avec un look intello, et d'une gothique à l'allure de garçon manqué. Ils tenaient devant eux les mafieux qui, quelques instants plus tôt, menaçaient la foule des irotiens. À en juger par les contusions sur leurs visages, l'interpellation avait dû être musclée.

« Commissaire ? L'interpella Park. Vous avez un endroit où on pourrait enfermer ces lascars en sécurité ?

- Oui, conduisez-les à l'intérieur du locomotor. On a aménagé des cellules provisoires sur le pont inférieur. Mes hommes vous indiqueront le chemin.

- Entendu. Franz, tu es responsable des prisonniers. Conduis-les sur le vaisseau, et commence à mener un interrogatoire. Arund, tu l'accompagnes avec Liseth, et vous revenez ici illico. On va rendre une petite visite à nos amis, là-haut.

- Chouette, Feris ! S'exclama l'armoire à glace. Ça va être rigolo ! »

Puis il empoigna deux des types menottés, les souleva du sol comme s'il s'agissait de vulgaires brindilles, et s'éloigna d'un pas pesant en chantonnant. À côté de lui, la gothique haussa les épaules et fit avancer son prisonnier sans ménagement. L'intello qui répondait au nom de Franz fermait la marche.

« Dites, mercenaire... Je ne veux pas vous offenser, mais il ne serait pas un peu bizarre, votre ami ?

Park dévisagea le commissaire, et lui adressa un sourire crispé.

- Vous voulez parler de Terk, je suppose ?

Hobbs acquiesça du chef en regardant le géant s'éloigner au coin de la rue. Feris réfléchit quelques instants, comme s'il choisissait soigneusement ce qu'il allait répondre.

- On peut dire ça. C'est un type bien, qui nous a tous sauvés plusieurs fois la mise. Mais il a eu des problèmes de drogue, quand il était plus jeune. On l'a forcé à ingérer des substances expérimentales pendant des années. Ça a quelque-peu ... altéré son raisonnement.

- Je vois, fit l'officier de police en baissant d'un ton. Pauvre garçon. Je comprends mieux pourquoi il avait l'air si simple d'esprit, quand nous l'avons interrogé.

Park grimaça, n'osant pas révéler au commissaire que Terk s'était livré à eux précisément pour les faire tourner en bourrique pendant quelques heures. Il soupira, rajusta son long manteau sur ses épaules, et changea de sujet.

- Bien, commissaire. Maintenant que votre curiosité sur mes gars est satisfaite, si vous le voulez bien, nous avons un assaut à planifier. Où se trouve votre équipe de déminage ?

- Au bout du cordon, près de la navette de communication. L'officier Fores est en charge.

- Parfait, déclara Park. Ces types de la mafia pensent qu'ils ont une longueur d'avance sur nous. On va leur organiser une petite surprise qu'ils ne vont pas oublier de sitôt. »

Chapitre 10 - Empoisonnement

Irotia, bureau du général Keltien. 13 septembre 3224, milieu d'après-midi.

On frappa à la porte. Trois coups discrets, presque timides, comme si elle avait peur de déranger. Comme à son habitude.

« Tu peux entrer, Mili. »

Le battant s'ouvrit sur l'amirale Kirkov, qui pénétra dans le vaste bureau en marchant sur des œufs. Maz était installé sur sa chaise de travail et tapait frénétiquement sur le clavier de son terminal. À tel point qu'il fracassa l'appareil, envoyant voler des morceaux un peu partout.

« Bordel de technologie de merde ! Y'a jamais rien qui fonctionne quand on en a besoin ! Pas moyen d'accéder à la base de données !

- C'est sûrement parce-que votre routeur est débranché, mon général.

- Aaaaaah ? »

Maz se gratta la tête, farfouilla un moment dans les appareils électroniques empilés sur son bureau, et finit par trouver le coupable. Il l'exhiba d'un air victorieux, pendu au bout d'un fil, comme on tient un lapin par les oreilles.

« Ça par exemple ! J'ai trouvé, Mili ! Ces abrutis de techniciens ont dû le désactiver quand ils sont venus récupérer leur machin holographique.

Il regarda les débris de son clavier tactile avec l'expression désabusée d'un enfant qui a cassé son nouveau jouet.

- Bon, eh bien ... Je suppose qu'ils m'en trouveront un nouveau, pas vrai ? »

Son regard se posa enfin sur l'amirale, et il comprit tout de suite que quelque-chose n'allait pas. Elle se tenait figée au centre de la pièce, droite comme un piquet, et se torturait les mains à force de nervosité. Son uniforme, d'ordinaire impeccable, était plissé à plusieurs endroits. De plus, elle se mordillait convulsivement la lèvre, et des traces humides striaient ses joues pâles. Comme si elle venait de pleurer.

« Mili ! S'exclama le général d'un ton confus. Quelque-chose ne va pas ?

Elle hésita, vraisemblablement mal à l'aise, peu décidée à livrer ce qu'elle avait sur le cœur. Finalement, elle poussa un soupir et s'affala dans le fauteuil en face de lui. Et elle se jeta à l'eau.

- Maz, je suis venue car j'ai besoin de te parler. Si tu peux m'accorder un peu de temps.

Le vieux général la fixa, profondément inquiet. En quinze ans de service dans le même casernement, c'était la première fois qu'elle l'appelait directement par son prénom.

- On oublie le protocole, hein ? Soit. Je veux bien t'écouter. Mais avant, tu vas me faire le plaisir d'avaler ça. »

Il se leva, alla jusqu'à son armoire personnelle et joua un instant avec le cadenas à mémoire digitale. Une seconde après, on entendit un cliquetis et le mécanisme se libéra. Maz entrouvrit la porte, plongea la main à l'intérieur et en ressortit une vieille boîte poussiéreuse décorée d'un flot brun. Il prit le temps de refermer sa malle aux trésors, et revint planter sa découverte sur la table basse, sous les yeux de l'amirale. Il défit alors amoureusement le nœud de tissu, et souleva le couvercle.

« Tu vas voir, dit-il en souriant. C'est une merveille. Et y'a rien de mieux pour se remonter le moral.

- Maz ! S'exclama l'amirale d'un air gêné. C'est ... du chocolat ?!

- Oui, madame ! Et du bon, avec ça. Allez, fais-moi plaisir, attrape un morceau et régale-toi ! »

Mili n'en croyait pas ses yeux. Depuis le Grand Exode vers l'espace, quand l'humanité avait quitté la Terre pour s'installer aux confins de la galaxie, le chocolat était devenu l'un des mets les plus rares et les plus onéreux. Bien sûr, de nombreuses firmes avaient tenté de faire pousser des arbustes de cacaoyer, ou de reproduire artificiellement leurs cabosses et leurs graines. Mais le chocolat authentique, original et naturel, n'était produit que sur Terre par les derniers habitants de la planète bleue, et s'exportait à prix d'or. Les six carrés noirs proprement alignés dans la boîte du général devaient coûter à eux seuls quatre à cinq années de salaire d'un officier supérieur.

« Allez, fais pas cette tête ! Goûte-moi cette merveille ! Tu vas voir, c'est autre chose que celui qu'on nous vend en gélules ! »

Impressionnée, l'amirale préleva avec délicatesse un morceau sur la feuille d'or qui tapissait le fond. Le chocolat qu'elle avait entre les mains était noir, beaucoup plus que celui qu'elle connaissait. Et il avait la forme d'une coquille d'escargot. Doucement, elle en croqua un morceau, presque avec révérence. C'était la première fois qu'elle en goûtait. Elle s'attendait à quelque-chose de doux, de sucré. Mais étrangement, il avait plutôt une saveur amère. Et pourtant, il fondait en bouche comme un bonbon au caramel. C'était un délice.

« Merci, mon général. Ils ont dû vous coûter une fortune.

- Ah, remarqua Maz, tu me redonnes du général ! Alors, on se sent mieux après ça, hein ? »

Le vieux militaire retourna s'asseoir derrière sa table de travail, et préleva négligemment deux carrés de chocolat noir, qu'il engloutit goulûment. Il compléta sa collation avec une

grande rasade de cognac fort, et se lécha les doigts. Puis il avala un troisième escargot sans même le savourer. Un vrai sacrilège.

« Sa majesté l'Empereur m'en offre tous les ans pour mon anniversaire, expliqua-t-il avec un grand sourire. Il en avait commandé un stock énorme pour fêter son avènement. J'imagine même pas ce que ça a dû coûter aux contribuables.

Il eut un petit rire, et manqua de s'étrangler sur son quatrième morceau. Visiblement, Mili n'aurait pas la chance d'en reprendre.

- Alors, dis-moi donc, maintenant que tu es requinquée ! Pourquoi voulais-tu me voir ?

À nouveau, le regard de l'amirale plongea dans le vide, et prit une teinte plus triste. Toutefois, lorsqu'elle s'exprima, sa voix était ferme et décidée.

- Ça va peut-être vous paraître idiot, mon général. Mais ces dernières heures, avec l'annonce de la campagne militaire ... J'ai beaucoup pensé à Elisa, et à Teddy aussi.

- Hum, je vois. »

Il aurait dû le deviner. Ce tragique événement avait bouleversé la vie de Mili, comme celle de centaines d'autres proches des victimes. Maz n'avait pas assisté directement à tout ça, mais il connaissait le récit des événements. Il était encore sur la table d'opération lorsque la générale Minatobi, qui avait repris le commandement des forces impériales, avait écrasé l'armada polarienne. Pendant des semaines, elle avait ensuite négocié avec Yoma Aratta et les Primaux de Polaria pour obtenir la libération des captifs. Lorsque Mili Kirkov était revenue sur Irotia, le vieux général entamait à peine sa rééducation. Perdu dans sa colère, son sentiment de honte et ravagé par l'alcool, il n'était même pas allé la voir. Alors qu'elle venait d'apprendre qu'on lui avait arraché sa famille à tout jamais. C'était Johan Tyu, quelques jours plus tard, qui le lui avait raconté. Depuis, Maz Keltien avait une dette envers Milicent Kirkov. Et il avait la triste impression qu'il ne parviendrait jamais totalement à la rembourser.

« Ecoute, Mili, je sais que c'est dur. Moi aussi, je traîne derrière moi des centaines de fantômes, tous les jours. Ils me hantent la nuit, ils hurlent dans mes cauchemars, ils sont partout autour de moi. Mais ça, c'est pas le pire.

Il marqua une pause, se resservit un verre, et but une longue gorgée, comme pour s'éclaircir l'esprit. Soudain, le vieux général n'avait plus l'air de cet enfant boudeur et gâté qu'il arborait au quotidien. Il était redevenu grave et sinistre, le visage fermé. Comme si une blessure profondément ancrée en lui faisait de nouveau surface.

- Le pire, continua-t-il en serrant les poings, c'est que c'était ma putain de faute. Tous ces morts, toutes ces victimes... Je suis le seul responsable de ce merdier. Pas toi. Moi. C'est moi qui ai tué ta femme et ton gosse, aussi sûrement que si j'avais pressé la détente. Alors tu

peux me haïr, Mili, tu peux me détester autant que tu veux. Mais je t'interdis de t'en vouloir pour ce qui leur est arrivé.

Il se tut, termina son verre, et murmura en ravalant un sanglot :

- C'était juste ma putain de faute... »

Elle se leva, contourna le bureau et vint se placer à côté de lui. Sans un mot, elle le prit dans ses bras et le serra contre son flanc. Un instant, Maz la regarda, étonné. Puis il fondit en larmes. De grosses larmes, des pleurs de détresse, qu'il gardait sur le cœur depuis trop longtemps.

« Je ne vous en veux pas, mon général. Vous avez fait ce qui vous semblait nécessaire. C'était un piège, voilà tout. C'était la guerre.

Maz s'écarta d'elle et sécha ses larmes d'un revers de main.

- Un piège, oui. Un foutu piège. Mais c'est moi qui les ai tous conduits droit dedans.

- Mais, fit Mili d'un air surpris, je pensais que c'était Feris Park qui...

- Park ? Non. Il m'a supplié de ne pas y aller. De ne pas pourchasser Yoma sur cette fichue plaine. C'est un piège, qu'il disait. Aratta ne s'exposerait jamais autant sans une bonne raison. Il veut qu'on le suive.

Il frappa du poing sur la table, et s'exclama :

- Si seulement je l'avais écouté ! Si seulement je n'avais pas été aussi con ! Mais j'imaginais la victoire facile, le triomphe devant l'Empereur, une fin de carrière glorieuse. Je n'ai pas réfléchi. J'ai mordu à l'hameçon. J'ai pris un régiment avec moi, et je me suis jeté tout droit dans la toile de l'araignée.

Il lui adressa un sourire triste, le regard fuyant.

- Ce jour-là, Park a été le meilleur ami qu'une pourriture comme moi ne méritait pas. Il aurait dû me laisser crever. Mais au lieu de ça, ce crétin a appelé Valori en renfort, et il est venu me chercher. Il m'a traîné jusqu'à sa corvette, m'a installé à bord, et il a ordonné le décollage, en sacrifiant la moitié de son unité pour me sauver. Et quand Minatobi est venue le voir, pour comprendre ce qui s'était passé...

Il se tut, attrapa la bouteille, et se perdit dans la contemplation du niveau d'alcool dangereusement bas. Mais il n'avait pas besoin d'en dire plus. Mili avait compris.

- Il a tout endossé à votre place, compléta-t-elle. Il a pris sur lui et a démissionné de l'armée, pour vous éviter la dégradation.

- Ouais, confirma Maz en grognant. Il aurait pu être un héros. Il aurait même pu devenir général à ma place. Un putain d'ami, ce Feris Park. Un type bien. Je ne le méritais pas. »

Il renifla, essuya son nez dans la manche de son uniforme, et vida le reste de la bouteille dans son verre. Avec la force de l'habitude, il ajouta deux glaçons, un zeste artificiel de citron, et mélangea le tout.

« Et voilà où j'en suis, grogna-t-il avec ironie. Un infirme avec un bras et une jambe de métal qui noie son chagrin et sa honte dans le bourbon. Un débris, qui a perdu sa femme à cause de l'alcool, et qui n'a pas été foutu de retenir sa fille aînée quand elle est partie de la maison. Et le pire, c'est que malgré tout, le peuple irotien compte sur moi. Quand ils lèvent la tête en direction de mon balcon, ils y voient un héros de guerre, charismatique et invincible, qui a connu son unique défaite à cause de l'incompétence d'un subordonné. Alors que c'est Park, le seul vrai héros de cette histoire. »

Il vida son verre d'un trait, et le reposa violemment sur son bureau. Mili le contemplait, interdite. Enfin, elle comprenait. C'était comme si elle l'avait toujours su, mais qu'elle refusait de l'admettre. L'alcoolisme du général, son air de chien battu, l'admiration qu'il avait pour Park à chaque fois qu'il parlait de lui. Et maintenant que l'Empereur avait ordonné une nouvelle campagne, Maz avait fait revenir le mercenaire pour diriger l'armée à sa place. Parce qu'il comptait sur lui pour les mener à la victoire. Cet homme qu'elle admirait depuis toujours, qu'elle aimait comme un père, était en fait un vieillard brisé. Fatigué. Faible.

« Ça va aller, mon général. Vous pouvez compter sur moi. Je garderai votre secret, et je vous aiderai à porter ce fardeau. Nous sommes tous là pour vous aider. »

Le vieil homme la dévisagea et lui adressa un sourire ému. Puis, en quelques instants, son visage se métamorphosa. Il reprit de l'assurance, son air revêche naturel, et chassa ce moment de faiblesse derrière lui.

« Mais quel idiot je fais ! S'exclama-t-il haut et fort. Tu viens ici pour trouver une oreille attentive, et c'est moi qui t'ennuie avec mes histoires !

Mili le regarda d'un air gêné.

- Et bien, pour tout vous dire, mon général, je ne suis pas venue seulement pour exposer mes états d'âme.

- Ah oui ?

- Comme je vous le disais, j'ai beaucoup repensé à Elisa et à Teddy, ces derniers temps. À la famille que nous formions, et à ma détresse quand je les ai perdus.

Il acquiesça du chef, l'invitant tacitement à continuer. Il avait véritablement renfilé le costume du général inflexible.

- Et puis, poursuivit-elle, je me suis dit qu'au moins, j'avais eu de la chance. Parce que pendant un temps, nous formions une famille.

Elle sourit nerveusement, et lâcha finalement sa bombe.

- Alors, s'il doit m'arriver quelque-chose pendant cette campagne, je veux que Prune ait droit à ce réconfort, elle aussi. Je veux qu'on forme une famille.

- Evidemment, répondit-il. C'est normal...

Il se figea, la lumière se faisant soudain dans son esprit embrumé par l'alcool. Puis un immense sourire apparut sur son visage, lui redonnant son air de bambin.

- Ça par exemple ! S'exclama-t-il en la serrant dans ses bras de toutes ses forces. Vous allez vous marier ! Mais c'est fantastique !

- Oui, on va se marier, confirma Mili en riant. Et je me demandais si vous accepteriez de remplacer mon père pour me conduire à l'autel.

- Mais bien sûr ! Dit-il. Avec un immense plaisir ! Et vous ne dépenserez pas un centime pour ce mariage ! Le buffet, la musique, vos robes de mariées, tout est pour moi ! J'insiste !

Il rayonnait tellement de bonheur et de fierté que Mili n'eut pas le cœur de lui dire qu'elle avait déjà tout réglé depuis longtemps.

- Oui ! S'exclama-t-il en faisant de grandes mimiques, je vois ça d'ici ! Un mariage somptueux, dans une frégate en orbite ! Avec une vue sur la campagne irotienne ! Il y aura un immense tapis rouge, des tables couvertes de nappes blanches, et le meilleur orchestre de la ville ! Vous avez déjà choisi le menu ? Sinon, je peux te conseiller un traiteur fabuleux qui... »

Il se tut soudain, et porta la main à sa gorge. Son visage se crispa, et il toussa frénétiquement.

- Mon général ? Interrogea Mili. Vous allez bien ?

Mais il n'en donnait pas l'impression. À présent, Maz était renversé sur sa chaise, le visage cramoisi, secoué par de violentes quintes de toux qu'il accompagnait en se frappant la poitrine de toutes ses forces. Puis ce fut le cauchemar. Ses yeux se dilatèrent dans ses orbites de manière anormale, et plusieurs vaisseaux sanguins éclatèrent. Pris de panique, le vieux général bascula en arrière et s'écrasa par terre, raclant frénétiquement le sol de ses ongles. Il toussait, toussait à s'en arracher les poumons, et un filet de sang se forma à la commissure de ses lèvres.

- Maz ! Hurla Mili, affolée. Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ?!

Il n'était déjà plus en état de lui répondre. Une quinte encore plus violente le secoua, il envoya une expectoration rougeâtre sur son uniforme. Le général suait à présent à grosses gouttes, et il se griffait le cou de toutes ses forces. Son visage commençait à virer au bleu. Mili restait là, pétrifiée, ne sachant que faire. Elle entendit plusieurs coups frappés dans le lointain, mais ne parvenait pas à détacher son regard de l'horrible spectacle sous ses yeux. Maz, prostré au sol, convulsait comme un épileptique, crachant et suant, et continuait de se mutiler jusqu'au sang.

Puis quelqu'un enfonça la porte, et Jens Harold se précipita vers eux.

« Mon dieu, général ! S'écria-t-il en le découvrant. Il s'étouffe ! Vite, Mili, appelle les secours !

C'était l'électrochoc dont elle avait besoin. En une fraction de seconde, elle réalisa ce qui se passait, et se précipita sur le terminal informatique.

- Il est cassé ! Cria-t-elle, paniquée. Il l'a brisé en deux tout à l'heure !

- Dans mon bureau ! répondit Jens. Utilise le mien, vite ! »

Elle détala à toutes jambes, tandis qu'Harold ouvrait le col du général et essayait tant bien que mal de l'aider à respirer. Elle déboula dans le couloir, et se heurta à un escadron composé de Tyu et du majordome qui arrivaient en courant.

« Que se passe-t-il ? Qui a crié ?

- C'est le général ! Il s'étrangle ! »

Elle les bouscula sans ménagement, et se précipita vers la porte du bureau de Jens. Heureusement, il ne l'avait pas fermée à clef. Mili se rua à l'intérieur et sortit le terminal du mode veille.

« Ici l'amirale Kirkov, bureau du général ! Faites venir une équipe médicale sur le champ, il n'arrive plus à respirer !

Elle allait raccrocher, quand soudain elle eut une intuition. Le micro sous son bureau. Les tentatives d'assassinat sur sa fille. Le cognac qu'il avait bu. Le chocolat.

- Et qu'ils apportent un kit antipoison, vite ! »

Chapitre 11 – Haute-voltige

Irotia, place Saturnale. 13 septembre 3224, à la tombée de la nuit.

Le temps était toujours aussi moche. Pour autant qu'il s'en souvienne, Feris Park n'avait jamais apprécié le climat irotien. Mais il le détestait encore plus à cet instant précis. Son grand manteau dégoulinait de pluie, ses cheveux étaient trempés, et avec le vent glacial qui s'engouffrait dans le moindre interstice, il aurait de la chance s'il n'attrapait pas un sale rhume. Mais plus grave encore, toute cette eau risquait d'enrayer les armes de ses baltringues, ou d'altérer la qualité du plasma dans leurs munitions. Une aubaine, quand on s'apprêtait à tailler le bout de gras avec des truands qui eux, vous attendaient bien au chaud dans une suite de palace.

Machinalement, il jeta un regard discret à l'inspectrice à côté de lui. Toute cette affaire pouvait très mal tourner, et pourtant, elle conservait un sang-froid exemplaire et une lucidité inébranlable. Park devait avouer qu'elle l'avait surpris, et dans le bon sens du terme. Ce petit bout de femme dirigeait son équipe d'intervention avec de la poigne, et pas une seule fois un de ses hommes n'avait tenté de remettre ses décisions en question. Une telle autorité, elle n'avait pu la gagner qu'en combattant à leurs côtés, en affrontant des situations délicates sans jamais les laisser tomber. Ce qu'il avait lu dans le regard des policiers, c'était du respect à l'égard de leur supérieure. Et, il devait l'avouer, même si elle lui tapait particulièrement sur les nerfs, le mercenaire commençait lui aussi à avoir de l'estime pour cette jolie blonde. Et puis, son petit sourire en coin avait quelque-chose de charmant.

Allons, Feris, se rabroua-t-il intérieurement. Ça ne te ressemble pas, d'en pincer pour une fille que tu connais à peine.

Et pourtant, elle en avait, la donzelle. Sans doute plus que lui. Quand il avait expliqué son plan complètement tordu au commissaire Hobbs, le vieux briscard l'avait traité de cinglé. Mais Scopuli, elle, avait perçu toute son ingéniosité. Mieux encore, malgré le côté franchement suicidaire de la mission, elle avait exigé de l'accompagner. *Pour pas que les amateurs fassent tout foirer.* Park eut un petit rire nerveux en y repensant.

« Alors, monsieur le mercenaire, on a peur de se lancer ?

Même lorsqu'elle le taquinait comme ça, sa voix était délicieuse. Park aurait donné un million de toscains pour être en train de dîner tranquillement avec elle au restaurant, plutôt que de se trouver ici.

- Non, répondit-il un peu trop sèchement. Pas du tout. Je vous laissais juste du temps pour dominer votre peur du vide.

Elle éclata de rire, et poussa plus loin son avantage.

- Ma peur du vide ? Non mais je rêve, là ! Regardez-vous, grand dadais, vous tremblez comme une feuille morte ! »

Là, elle marquait un point. S'il y avait bien une chose dont Feris avait toujours eu la trouille, c'étaient les hauteurs. Un vertige qu'il dissimulait de son mieux depuis des années. Mais là, suspendu quarante-cinq étages au-dessus du sol, retenu à la vie par un simple cordon de sécurité, il n'en menait vraiment pas large.

« Vous êtes sûre que ce machin est solide, au moins, inspectrice ? S'enquit-il d'une voix qu'il espérait ferme.

- Ne vous inquiétez pas, le rassura Scopuli. Des descentes comme ça, j'en ai fait des dizaines en intervention. Et des centaines de plus à l'entraînement. Les cordes n'ont jamais lâché.

- Parait qu'y'a un début à tout », grommela le mercenaire.

Son plan était simple, du moins en apparence. Les sbires de la *Murcia* avaient piégé les premiers paliers de l'hôtel avec des capteurs laser, reliés à un gros paquet d'explosifs. Environ deux tonnes de dynamite, ingénieusement réparties dans les conduits de ventilation obturés au préalable. De quoi faire sauter l'immeuble, et raser quatre ou cinq pâtés de maisons autour. L'agent Fores, responsable des équipes de déminage, avait examiné avec attention l'un des détecteurs du rez-de-chaussée, et les avait mis en garde. Ces engins de mort avaient été conçus et programmés pour déclencher la détonation si son équipe tentait de les désamorcer de quelque façon que ce soit. Alors, Feris avait suggéré la seule solution pour atteindre l'étage où étaient réfugiés les mafiosos : passer par l'extérieur. Sauf que, quand il avait dit ça, il s'était imaginé un genre de grande plate-forme élévatrice, ou un vaisseau pour les conduire directement sous les fenêtres du trente-quatrième étage. Mais Moïra avait eu tôt fait de doucher ses espoirs. *Pas assez discret. On attend la tombée de la nuit, et on passera par le toit.*

Et voilà. Il se retrouvait comme une andouille, pendu au bout d'un fil, à faire de la descente en rappel. La dernière fois qu'il s'était précipité derrière une femme, il avait bien failli finir ses jours pulvérisé dans le sous-sol d'un bar miteux. Mais dans la vie, Feris Park n'apprenait guère de ses erreurs.

« Tout le monde est prêt ? Demanda Scopuli à la cantonade.

Non, pitié, faites-moi remonter, je ne veux pas mourir ! Mais ça, le mercenaire le garda pour lui. Parce qu'évidemment, tout le monde était prêt. Sauf lui.

- Alors c'est parti ! Amorcez la descente ! »

Cette scène, Park venait de la vivre cent-cinquante fois dans son esprit. Il avait vu des tas de films ou de séries, pendant ses voyages spatiaux, où les forces d'intervention de la police faisaient de la descente en rappel pour pénétrer dans un immeuble. Et, dans ce genre

d'histoire, les agents étaient des silhouettes fantomatiques dans la nuit, entièrement vêtues de noir, se mouvant avec élégance et facilité le long des murs dans un ballet savamment répété à l'avance.

On descendra le plus vite possible, avait dit Scopuli. Si on traîne trop, ils s'apercevront qu'on est en train de tenter ce genre de manœuvre. Quand je donnerai le signal, préparez-vous à une chute libre de onze étages.

Ça avait l'air facile, dit comme ça. Un petit saut de rien du tout. Une trentaine de mètres, tout au plus. Et puis, il y avait une corde de sécurité pour les ralentir au bout et leur permettre de reprendre pied contre la façade. Il pouvait le faire. N'importe qui pouvait le faire. Tout ça, c'était dans sa tête. S'il voulait impressionner l'inspectrice, faire bonne figure avant de l'inviter à dîner, il ne devait pas crier. Il ne devait pas...

Lorsque le dérouleur lâcha brutalement du lest, il hurla à plein poumons. D'un seul coup, il se retrouva propulsé dans le vide en direction du sol, sans pouvoir s'arrêter. Devant ses yeux malades, les murs et les fenêtres défilaient à une vitesse faramineuse. Il se cramponnait à la corde de toutes ses forces, priant pour que cette descente aux enfers s'arrête. Mais il allait toujours plus vite.

- MAMAAAAAAAAAAAAAAAAAN !!! »

Son cœur allait lâcher. Désormais, c'était une certitude, on retrouverait son cadavre pendu en bas, se balançant comme une épaule de bœuf sur un croc de boucher.

« Et... Grappins ! »

Bordel, il avait oublié. *Pendant la descente, préparez votre crochet pour atteindre le rebord des fenêtres quand on sera arrivés.* Ce foutu crochet, qui pendait toujours à sa ceinture. Inutile.

Dans l'ensemble, la manœuvre était parfaite. Les forces de sécurité amassées en bas purent assister à un spectacle de haute voltige. Dans un mouvement uniforme parfaitement exécuté, neuf agents de police dégainèrent leur grappin et atteignirent leur cible du premier coup, prenant appui contre le mur avec légèreté quelques secondes plus tard. Puis, ils réalisèrent avec stupéfaction que l'un des types continuait de dévaler les étages, incapable de s'arrêter. Et quand finalement le dérouleur automatique se verrouilla, ils le virent s'écraser comme un sac à patate contre la façade, une dizaine de mètres en-dessous de tous les autres.

« Eh, vous avez vu ?! S'écria Terk à l'adresse du commissaire. C'est mon copain Feris, là-haut ! Il est tellement fort qu'il les a tous battus à la course !

- Oui, soupira Hobbs d'un ton exaspéré. Je suppose qu'on peut voir les choses comme ça. »

Feris Park, lui, ne s'amusait pas du tout. Il avait mal au crâne, et des lumières vives dansaient devant ses yeux. Sans parler de son envie de vomir. Mais quel plan de merde, vraiment !

« Ça va, mercenaire ? Rien de cassé ? »

Moïra. Sa douce Moïra, avec sa chevelure flamboyante, qui venait à son secours. Comme un ange descendu du ciel. Feris grogna, tâta maladroitement son cuir chevelu à la recherche d'une éventuelle blessure. Puis, comme il n'en trouvait aucune, il s'administra une gifle retentissante. *Un ange tombé du ciel ?* Là, il avait vraiment dû cogner fort.

« Ça va aller ! Cria-t-il en retour dans son oreillette. Je vais entrer par ici, et je me débrouillerai pour vous rejoindre ! »

Le plan était simple. Une escouade faisait diversion en tentant une approche sur la place Saturnale. Pendant ce temps, leur petit groupe devait entrer par l'extérieur, de l'autre côté du bâtiment. Rejoindre directement la chambre où étaient retranchés les mafieux. Mettre la main sur le dispositif qui commandait les capteurs, et les désactiver pour permettre au gros du peloton d'investir les lieux. Sauf que lui, Feris Park, allait devoir pénétrer dans l'immeuble trois étages en-dessous des autres.

D'une main gourde, il fouilla dans ses poches à la recherche du découpeur laser que lui avait remis l'inspectrice. Lorsqu'il trouva l'engin, il retira le capuchon comme elle le lui avait montré, et actionna le percuteur. Rien.

Satanée pluie, songea-t-il. Elle a certainement noyé la cartouche.

Exaspéré, il leva les yeux au ciel. Tout là-haut, il distinguait vaguement des silhouettes inquiètes, penchées sur le rebord du toit. Et rien d'autre. Ses camarades d'un jour étaient déjà à l'intérieur de l'hôtel. Furieux, il se concentra sur son appareil et essaya de repositionner la charge. Le vent et la pluie torrentielle ne lui facilitaient pas la tâche. Il avait les doigts gelés.

« Bon sang, mais tu vas fonctionner, foutu machin ? »

Soudain, il le vit. À quelques centimètres de lui, de l'autre côté de la vitre. Le visage d'un type ahuri, qui ne s'attendait pas à trouver un mariolo accroché à une corde derrière la fenêtre du trente-quatrième étage. Evidemment, Park aurait dû s'en douter. Ils avaient placé des sentinelles.

Il fallut une seconde au mafieux pour que l'info remonte au cerveau, et une demi-seconde supplémentaire pour saisir son arme automatique. Entre-temps, Park avait déjà dégainé son seize-coups. Il hurla, et fit feu à cinq reprises. Le verre explosa en morceaux, et l'homme de main s'écroula. Tant pis pour l'effet de surprise. De toute manière, son cri pendant la descente avait déjà rameuté tous les morts du quartier voisin. Il se balança donc, prit pied à l'intérieur, et décrocha la boucle du harnais de sécurité retenue à sa ceinture. En une

fraction de seconde, le câble repartit à toute vitesse vers le toit en émettant un raclement métallique.

Adieu, fidèle destrier ! Merci pour cette chevauchée !

D'instinct, ses sens se remirent en éveil. Il retrouva cette étrange excitation qui le parcourait à chaque opération, décuplée à présent que son vertige l'avait quitté. Il se précipita vers le cadavre du mafieux, et le traîna contre le mur. Là, il l'installa dans un recoin, et fit de son mieux pour dissimuler les impacts sanglants sous le revers de sa veste. Puis il le redressa comme s'il prenait une pause, tranquillement assis. Plus on mettrait de temps à découvrir le macchabée, et plus il progresserait dans le bâtiment sans mauvaise rencontre. Pour faire bonne mesure, Feris tira une clope du blouson du mort, l'alluma et la lui glissa au bec.

« Voilà, mon grand. On est bien, là, hein ? Petite pause syndicale sur mes frais. Cadeau de la maison. »

Il déchargea son arme, s'empara des munitions, et cala le fusil automatique sur les genoux de son nouvel ami. Puis il rabattit son bonnet sur son front, pour qu'on ne distingue pas ses yeux écarquillés face à l'horreur de la mort. Satisfait de son œuvre, il lui lança un dernier adieu et s'apprêta à détalier dans le couloir.

« Eh, Bart ! Qu'est-ce qui se passe, là-bas ? J'ai entendu des coups de feu. Bart ? »

Mince. Tonton Barty n'était pas tout seul. Voilà qui compliquait singulièrement la situation. Réagissant au quart de tour, Feris se coula dans l'ombre, et plaqua un pan trempé de son manteau contre sa bouche pour déformer sa voix.

« C'est rien, t'en fais pas ! Cria-t-il en forçant sur le rauque. J'ai cru voir un truc derrière cette fenêtre, alors j'ai flippé et j'ai tiré. C'était sûrement un piaf à la con. J'm'en grille une, si le cœur t'en dit. »

Sa prestation était minable. L'autre connaissait forcément la voix de son copain. Il allait donner l'alerte. Ou alors, il avait vraiment un pois-chiche à la place du cerveau.

« Non merci, tu sais bien que je n'ai jamais fumé ! Fit la voix du couloir. Fais gaffe de pas te faire chopper, sinon Paquito va te faire la peau ! »

Un instant, Feris crut vraiment que le type était débile. Une seconde. Puis il entendit le bruit discret des pas qui approchaient, et le son caractéristique d'un cran de sécurité. Pas si fou, le lascar.

« Désolé, Bart, chuchota-t-il. Je vais devoir t'emprunter ton arme encore un instant, mon grand. »

Il cueillit l'homme d'un coup de crosse au menton assené de toutes ses forces. L'autre avait à peine franchi l'angle du couloir, mitrailleuse au poing. Il trébucha, partit en arrière, et Feris

se précipita pour amortir sa chute sur le tapis. Assommé net, le gaillard. Il n'avait même pas eu le temps de faire les présentations.

Grognant et suant, il traîna le nouveau-venu à côté de son copain Barty. Puis il défit l'attache de son gilet pare-balle, et glissa le canon de son revolver contre sa poitrine. Pour étouffer le coup de feu, il ôta son manteau, le roula en boule et le plaqua de toutes ses forces entre l'arme et sa victime.

« Désolé, gringo, mais j'peux pas te laisser en vie. Ne m'en veux pas, ce n'est rien de personnel. Promis. »

Il appuya sur la détente, et l'autre ouvrit les yeux en grand brutalement. On aurait dit qu'il avait voulu crier, mais le son était resté étouffé dans sa gorge. Propre, net. Sans bavure. À son tour, Park le dépouilla de son chargeur et récupéra son pardessus troué.

« Regardez-vous, tous les deux. Quel merveilleux couple. Je prolongerais bien ce moment d'émotion, mais je dois filer. On m'attend en haut. Surtout, n'allez pas prendre froid ! »

Il jeta un dernier regard aux deux cadavres et à la pluie qui tombait sur eux par la fenêtre éventrée. Puis il haussa les épaules, renfila sa veste et s'éloigna en direction de l'ascenseur le plus proche. Finalement, son entrée en scène n'était pas si catastrophique. D'autant que les deux macchabées, qui continuaient de fumer paisiblement dans son dos, n'avaient pas eu le temps de donner l'alerte. Un heureux hasard, mais il n'allait pas cracher sur un petit coup de pouce du destin.

Soudain, Feris se figea. *Un heureux hasard, vraiment ?*

Avec l'aide de l'agent Fores et de l'inspectrice, ils avaient passé l'après-midi à planifier cet assaut. Ils avaient soigneusement relevé le nombre et la position des mafieux dans le bâtiment grâce à leur signature thermique, en utilisant le scanner de la sécurité civile. Et, force était de constater que le commando qui avait pris d'assaut le Troquet des Parieurs deux jours plus tôt ne constituait qu'une petite partie du détachement envoyé par la *Murcia* sur Irotia. Au total, une quarantaine de truands s'étaient retranchés avec leurs otages dans ce palace, et seuls une dizaine d'entre eux étaient chargés de les surveiller. Conclusion : il aurait dû rencontrer davantage de sentinelles, ou celles qu'il venait d'abattre auraient au moins pu appeler leurs petits copains en renfort. *S'ils ne l'avaient pas fait, c'est qu'ils savaient que personne ne viendrait.*

Mais alors, où étaient passés les autres preneurs d'otages ?

Comme pour répondre à ses interrogations, il y eut soudain une salve de coups de feu, quelque-part dans les étages supérieurs. Elle fut suivie d'une violente détonation, probablement provoquée par l'utilisation d'une grenade. Inquiet, Feris se précipita à toutes jambes en direction des capsules élévatrices et s'engouffra dans la première d'entre elles. Tandis que la cabine de verre refermait ses portes sur lui, le mercenaire rechargea

nerveusement son arme et prit soin de dégager ses cheveux dégoulinants de pluie de son champ de vision. Quelque-chose n'allait pas. Pour une raison ou une autre, l'unité de Moïra venait de se heurter à un solide comité d'accueil. Et si les hommes de la *Murcia* étaient au courant de leur intrusion, ils n'hésiteraient pas une seconde à descendre tous les otages. Que faire ?

La capsule s'ébranla et fila vers les étages à toute allure. Mais où Feris devait-il s'arrêter ? Trois options s'offraient à lui désormais : porter secours à l'inspectrice et à son groupe, filer vers la suite impériale en espérant que les captifs seraient encore en vie à son arrivée, ou parcourir les couloirs à la recherche du chef de ces enfoirés. Quelle que soit la décision de Park, elle ne serait pas facile à prendre. Mais son objectif lorsqu'ils avaient conçu leur plan était clair : il devait mettre la main sur le dispositif de contrôle des charges explosives, quel qu'en soit le prix. Tant pis pour le reste. Il fallait impérativement empêcher ces tarés de faire sauter tout le quartier. Avec un peu de chance, la commande permettant le désamorçage des bombes à distance se trouverait dans la suite impériale avec les otages. De cette façon, le mercenaire pourrait faire d'une pierre deux coups.

Il n'en était qu'à la moitié de son ascension lorsque les propulseurs à air comprimé s'arrêtèrent subitement. D'abord, la capsule commença par perdre de la vitesse, puis elle se figea et, dans un chuintement discret, se remit en marche dans le sens contraire. Feris se jeta sur le panneau de contrôle et appuya frénétiquement sur le bouton du dernier étage, mais la machine ne répondait plus du tout à ses ordres.

« Allons bon, qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ? »

Il n'allait pas tarder à le découvrir, mais le mercenaire n'aimait pas du tout l'allure que cette opération prenait. Il n'y avait pas cinquante possibilités pour qu'un élévateur intelligent refuse de suivre les directives données par son passager : quelqu'un possédant une clé de contrôle ou un badge d'administrateur venait de faire appel à l'ascenseur en bas. Park grogna et lança un juron de son cru. Si, comme il le soupçonnait, les membres du personnel de l'hôtel étaient retenus captifs au sommet de l'immeuble, alors il ne pouvait s'agir que d'un ou plusieurs mafiosos. Problème : il était coincé dans une petite cabine de deux mètres de côté, et il n'y avait aucun échappatoire. Dans quelques instants, les portes de l'élévateur s'ouvriraient, et ce serait la fin du voyage. Il ne lui restait pas beaucoup de temps avant d'être découvert.

« Réfléchis, Feris, bon sang ! Réfléchis ! »

Mais il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas comment se sortir de ce terrible traquenard. L'écran de navigation indiquait qu'il lui restait onze secondes. Déjà, les propulseurs ralentissaient à nouveau.

Neuf secondes.

Deux coups de feu tirés à proximité, probablement sur le palier où il s'apprêtait à déboucher. Aïe. Ça, c'était mauvais signe.

Six secondes.

Le regard anxieux de Park fit une fois encore le tour de la petite cellule, mais rien d'intéressant ne vint récompenser son attention. Il distinguait déjà plusieurs voix masculines juste à côté, et le bruit d'armes automatiques que l'on recharge.

Trois.

Là, dans le mur ! Son œil alerte venait d'accrocher une aspérité dans la surface de la cloison. Un battement de cœur, et les contours d'une trappe se dessinèrent tandis que son cercueil ambulant achevait de s'immobiliser. Il y eut une dernière secousse, suivie d'un bip strident, et les portes de la capsule coulissèrent doucement.

Chapitre 12 – La cicutoxine

Irotia, bureau du général Keltien. 13 septembre 3224, au même moment.

« De la cicutoxine, répéta le médecin. C'est une substance que l'on trouve dans certaines plantes et qui provoque l'étouffement en paralysant le système respiratoire. Difficile à se procurer, de nos jours, mais terriblement efficace.

- Vous voulez dire ... qu'on a voulu empoisonner le général ? S'exclama Tyu d'un air ahuri.

- Oui, et l'assassin a bien failli y parvenir. Heureusement que l'amirale Kirkov a compris qu'il s'agissait d'un empoisonnement. Sans cela, nous n'aurions jamais pu le stabiliser et le conduire jusqu'à l'hôpital.

- Bordel de merde ! Pesta Jens Harold. Qui a pu faire une chose pareille ?

- Et bien, reprit le médecin, il faudra faire des analyses, mais si mes déductions sont exactes, la toxine était certainement contenue dans cette bouteille d'alcool qui se trouve sur son bureau.

Instantanément, tous se retournèrent vers le meuble mentionné, puis en direction du majordome, qui attendait silencieusement dans un coin.

- Bastian, demanda Tyu, c'est bien vous qui avez apporté cette bouteille au général ?

- Tout à fait, monsieur. Mais, si je peux me permettre... C'était un présent de l'amiral Harold. Pour l'anniversaire de monsieur le général. Je la lui ai amenée il y a quelques jours, et il aura sans doute bu le reste aujourd'hui.

Soudain, l'immense bureau semblait se refermer sur eux comme une souricière, et la tension se fit pesante dans la pièce. Mili pivota en direction de Harold, horrifiée.

- C'est vrai, Jens ? Tu lui as offert cette bouteille empoisonnée ?

- Quoi ?! Mais, je ... non !

L'amiral semblait tomber des nues. Il s'écroula dans le fauteuil, et foudroya le majordome du regard.

- Bastian, vous savez très bien que je n'ai jamais vu cette bouteille de ma vie ! Pourquoi m'accusez-vous ?

- Et bien, pour tout vous dire, monsieur, je l'ai trouvée dans mon office. Quelqu'un l'avait laissée là avec un mot. « Pour l'anniversaire du général, de la part de Jens Harold. »

Il hésita, et ajouta d'un air gêné :

- Et je peux certifier qu'il s'agissait bien de votre écriture. Non pas que je veuille créer du tort à monsieur.

- Ça ira, Bastian, intervint Johan Tyu en réfléchissant. L'assassin a sûrement voulu piéger l'amiral Harold. Il aura pris soin de déposer cette bouteille dans votre office il y a quelques jours, accompagnée d'un mot imitant son écriture. Avec un échantillon et un appareil de reprographie, c'est un jeu d'enfant.

- C'est une possibilité, en effet, reconnut le médecin. Bien, si vous le permettez, je vais me rendre à l'hôpital et prendre des nouvelles du général. Je soumettrai cette bouteille au laboratoire pour une analyse scientifique. »

Il salua, s'empara du récipient vide, et s'esquiva discrètement en refermant la porte. À l'intérieur, les trois amiraux demeuraient figés et incrédules. Le majordome, lui, se décomposait à côté de la fenêtre.

« Je n'arrive toujours pas à y croire, fit remarquer Tyu d'une voix tremblante.

- Nous allons devoir redoubler de vigilance, déclara Jens Harold. Maz est peut-être tiré d'affaire, mais l'empoisonneur pourrait revenir et finir le travail. Ou s'en prendre à l'un de nous.

- Bastian, quand exactement aviez-vous apporté cette bouteille au général ?

Le majordome se déconfit encore davantage, priant que l'on s'adresse à un autre que lui. Mais, comme il devenait évident que les amiraux attendaient une réponse, il se râcla la gorge et déclara d'un ton angoissé :

- Eh bien... C'était l'autre jour, peu après son discours. Monsieur Park était ici. Et mademoiselle Keltien est passée également lui rendre visite.

- Attendez ... fit remarquer Mili. Vous avez bien dit tout à l'heure qu'il a « bu le reste » aujourd'hui ?

- Oui, madame. Vous ne l'aviez peut-être pas remarqué, mais cette bouteille était entamée. Il l'avait ouverte le jour de son anniversaire, et en avait vidé presque la moitié.

- Mais alors, comprit Jens, le poison ne pouvait pas être dans le cognac ce jour-là ! Il a forcément été ajouté après, ou administré par un autre moyen ! Où le général conservait-il cette bouteille ?

- Dans l'armoire qui se trouve à côté de moi, monsieur. »

L'amiral se leva, et vint inspecter le meuble. C'était une armoire solide, bien conçue, que l'on ne pouvait ouvrir qu'au moyen du cadenas à mémoire digitale placé sur la serrure.

- Qui d'autre que le général a accès à cette armoire, Bastian ?

- Personne, monsieur, répondit le domestique. Ce cadenas n'a enregistré que les empreintes du général Keltien. Lui seul y a accès.

L'amiral pianota un moment sur la serrure digitale, puis un clic se fit entendre et le mécanisme se débloqua.

- Faux, murmura-t-il. Quelqu'un a enregistré mes empreintes dans ce terminal. Visiblement, on cherche vraiment à me faire accuser. »

Il s'écarta, enfila précautionneusement ses gants, et ouvrit le panneau de l'armoire. À l'intérieur, des dizaines de bouteilles s'alignaient proprement sur les rangées poussiéreuses. Il y avait aussi une deuxième boîte de chocolats, un couteau magnifiquement gravé, et une photo dans un cadre noir. Jens s'empara de cette dernière, et la montra aux autres.

« La famille Keltien au complet, commenta-t-il. Sacré souvenir.

Le portrait défraîchi passa de main en main, jusqu'à Johan Tyu qui s'arrêta dessus plus longtemps que les autres.

- Oui, fit-il, je connais cette photo. Oni et Selena étaient encore petites. Leurs parents voulaient les emmener pêcher. Nous étions près de l'étang, à côté de la maison de ma tante. C'est moi qui ai pris ce cliché.

Il épousseta délicatement la vitre, et reposa le souvenir à sa place.

- Et maintenant, continua-t-il, Valériane est morte, Selena est partie vivre à la capitale, et un malade a bien failli tuer Oni et le général. Cette famille doit être maudite.

Il referma rageusement l'armoire, et frappa du poing sur le panneau métallique.

- Du calme, Johan, dit doucement Mili. Nous sommes tous choqués, mais s'énervier ne nous mènera nulle part.

- Elle a raison, appuya Harold. Le mieux que l'on puisse faire, c'est veiller à la sécurité du général, et poursuivre la préparation de la campagne. Les enquêteurs de la sécurité civile vont se charger de cette affaire.

- Je me pose quand même une question, remarqua Mili. Pour intégrer tes empreintes dans la mémoire du cadenas, l'assassin devait connaître son fonctionnement. Pourtant, il n'y a pas d'autre série enregistrée dessus, pas vrai ?

Jens haussa les épaules.

- J'imagine qu'une fois l'armoire refermée, il a simplement effacé les siennes, et enregistré les miennes par-dessus. Pour couvrir ses traces.

- C'est impossible, expliqua Mili. Ce genre de cadenas a une plage de mémoire unique. Si on veut en effacer du contenu, il faut tout remettre à zéro. L'assassin n'a pas pu le faire, car sinon les empreintes du général n'y seraient plus. Or, je l'ai clairement vu ouvrir l'armoire pour m'offrir des chocolats.

- Attend, fit Tyu qui commençait à comprendre. Tu es en train de nous dire que l'empoisonneur s'est contenté d'ajouter les empreintes de Jens à la mémoire digitale pour le faire accuser, mais qu'il n'a jamais pu ouvrir l'armoire ?

- Si on exclut l'idée que Jens soit le coupable, ça semble logique, confirma Mili. Ce qui veut dire que personne n'a pu mettre de poison dans la bouteille. Et comme elle n'était pas empoisonnée avant d'être enfermée ici...

- L'analyse scientifique va certainement révéler qu'elle ne contenait que du cognac, compléta Harold. Merde ! Comment s'y est-il pris pour lui faire ingérer cette toxine ?

- Si je peux me permettre, fit remarquer le majordome, madame l'amirale a mentionné du chocolat tout à l'heure. Peut-être que...

- Non, coupa Mili. J'ai goûté le chocolat. J'en ai même mangé avant lui. Ça ne peut être qu'une chose à laquelle je n'ai pas touché pendant notre conversation.

Elle hésita un instant, puis s'avança jusqu'à la boîte de chocolats presque vide qui gisait par terre, là où le général l'avait renversée en s'étouffant. Elle enfila ses gants, et la ramassa précautionneusement.

- Maintenant que j'y pense, dit-elle, il y avait une fine pellicule de poudre sur le dessus de la boîte quand il l'a sortie. J'ai d'abord cru que c'était de la poussière, mais je me demande si...

- Et tu n'as pas touché cette boîte ? Demanda Tyu d'un air sceptique.

- Non, répondit Mili. C'est lui qui l'a ouverte et me l'a tendue. Je me suis contentée de prendre un chocolat dedans. Et juste après l'avoir touchée, il s'est léché les doigts.

- Ça ne colle pas non plus, fit remarquer Jens. Tu nous as dit que la boîte était dans l'armoire, tout comme la bouteille. Et puis, avoue que ce serait quand même sacrément tordu. N'importe qui aurait pu la prendre en main.

- C'est vrai, tu as sans doute raison. »

Mentalement, l'amirale essaya de se repasser chaque minute de sa présence dans le bureau du général pour comprendre ce qu'elle avait manqué. Il y avait forcément un détail qui lui échappait, un moyen qu'aurait pu utiliser l'empoisonneur pour atteindre sa victime. Seulement, elle était incapable de mettre le doigt dessus.

« Mais j’y pense, s’exclama Tyu. Cette toxine, elle devait bien avoir un goût étrange, non ? Si elle est extraite d’une plante, ça doit avoir une saveur acide, ou amère, un truc que Maz aurait forcément remarqué en l’ingérant ! Il ne s’est pas plaint que quelque-chose avait mauvais goût ?

- Non, fit Mili. Non, je ne crois pas.

- Bastian ? Le général s’était-il plaint à propos de son dernier repas ?

- Non, répondit le majordome. Il n’avait rien avalé depuis son petit-déjeuner, monsieur.

- Attendez ... fit Mili, qui venait de se rappeler quelque-chose. Quand il a bu son dernier verre, il a versé du jus de citron dedans ! Et il s’est écroulé à peine deux minutes après !

- Et le goût du citron pourrait masquer celui du poison ! Compléta Jens. C’est forcément ça ! Bastian, savez-vous où Maz se procure ce jus ?

Le domestique dévisagea l’amiral Harold avec un air de profond étonnement.

- C’est que, monsieur... Le général avait fini sa dernière bouteille il y a plusieurs jours, et je ne lui en avais pas encore racheté. Madame l’amirale doit faire erreur.

- Non, s’exclama Mili, je suis certaine de l’avoir vu mettre des glaçons et du jus de citron dans son verre ! C’était une petite bouteille jaune, elle est forcément sur son bureau. Nous n’aurons qu’à la faire analyser pour trouver la toxine à l’intérieur !

- Il y a un problème, Mili ! fit remarquer Tyu. Il n’y a pas de jus de citron, sur ce bureau.

- Quoi ? Non, c’est impossible ! Je l’ai vu le verser, je vous le jure ! Il l’a bu, et ensuite il... il... »

Elle s’écroula soudain, et fondit en larmes. Toute cette histoire n’avait aucun sens. Elle revoyait le général se servir son verre. Et ce visage d’un bleu atroce, Maz qui se griffait le cou en essayant désespérément d’inspirer un peu d’air...

« Ça va aller, Mili, la réconforta Jens. Ça va aller. Tu as entendu son médecin, il est sorti d’affaire. Et c’est toi qui l’a sauvé en appelant l’équipe médicale.

- Merde ! Le médecin !

Il y eut un blanc énorme, et tout le monde se tourna vers le majordome. Quand il se rendit compte qu’il avait juré devant ses supérieurs, le pauvre homme rougit comme une tomate.

- Et bien, quoi, le médecin, Bastian ? Expliquez-vous, mon vieux !

- Je veux dire... Le général a changé de médecin, il y a une semaine. Je connais à peine celui-ci, et j’avoue ne pas savoir comment il l’a choisi. Mais il était déjà venu le jour où monsieur

Park était ici, avant le discours. Et, quelques instants plus tard, j'ai découvert la bouteille de cognac dans mon office, prétendument laissée là par l'amiral Harold.

- D'accord, Bastian, mais ça ne fait pas de lui un empoisonneur pour autant !

- Non, monsieur. En revanche, c'est le seul d'entre nous qui ait pu faire disparaître ce fameux jus de citron. Je l'ai justement vu emporter discrètement une deuxième bouteille, quand il est parti. »

Chapitre 13 – Dans la souricière

Irotia, hôtel de L'impératrice Pietra. 13 septembre 3224, peu avant minuit

Scopuli mit un genou à terre, et fit signe à son équipe de patienter. Ils venaient de prendre pied à l'intérieur du palace au trente-quatrième étage. Devant elle se découpait un long couloir où une dizaine de personnes auraient pu marcher de front, agrémenté de plantes en pot, de tentures brodées et de réflecteurs holographiques qui, depuis le plafond, projetaient de fausses dorures sur les murs pour donner à l'endroit tout le paraître du luxe. Les néons qui diffusaient une pâle lueur avaient été dissimulés derrière des panneaux translucides, et de fausses appliques logées dans des chandeliers en fer forgé venaient tromper l'œil des visiteurs. Mais ce qui attirait son regard à elle, c'était le petit boîtier installé à mi-hauteur et qui émettait un mince laser en travers du passage. L'un de leurs détonateurs. D'un geste expert, elle régla la fréquence de son émetteur sur celui de leur station de communication sur la place Saturnale.

« Commissaire ? Ici Scopuli. On est à l'intérieur, mais une de leurs saloperies bloque notre progression. C'est un détecteur intelligent, il pivote sur son socle pour scanner l'ensemble du corridor.

La voix grave et rassurante de Fernando Fores, l'officier en charge des équipes du génie et du déminage, lui parvint en grésillant.

- Salut, ma beauté. Le commissaire est parti sur le locomotor interroger nos prisonniers. Je crois qu'on va être en tête-à-tête pendant un petit moment.

Formidable. De tous les officiers susceptibles de répondre à son appel, il avait fallu qu'elle tombe sur le pire dragueur de la galaxie. Ce type était imbuvable.

- Je n'ai pas vraiment le temps de jouer avec toi, Fores, le coupa Moïra d'une voix sèche. Je vais avoir besoin que tu me guides dans ce dédale pour trouver un autre accès.

- Ok, ma belle. Laisse-moi une minute... »

Il s'éloigna, et le son de sa voix fut remplacé par celui du vent qui soufflait de plus en plus fort ce soir-là. Plus loin, l'inspectrice pouvait entendre les bruits d'une fusillade, dont elle percevait l'écho même sans son oreillette. L'assaut factice opéré par le reste de son unité sur l'entrée principale de l'hôtel était toujours en cours. Et, à en juger par la densité des échanges de tirs, ils avaient réussi à attirer une bonne partie des mafieux dans le hall de réception. Autant d'hommes de main qu'elle n'aurait pas à neutraliser sur son trajet.

« Toujours là, princesse ? L'interrogea le démineur de retour. Je ne t'ai pas trop manqué ?

- Dans tes rêves, Nándó. Alors, tu as quoi pour moi ?

L'autre lâcha un petit rire pincé, mais ne se vexa pas pour autant. Ce jeu de séduction à sens unique était devenu leur petit rituel à chaque fois qu'ils travaillaient ensemble. Et à maintes reprises, Moïra avait été bien plus tranchante que ça.

- J'ai reprogrammé notre scanner, l'informa-t-il, et j'y ai superposé les plans du bâtiment fournis par le bureau du régent civil. Avec ça, je peux t'emmener où tu veux, même au septième ciel.

- Conduis-moi plutôt là où ils gardent les otages, Casanova. Et si possible sans mauvaises surprises.

Fores lâcha un grognement, mais obtempéra.

- Bon, tu vois la seconde entrée sur ta gauche, réservée au personnel ? Elle mène à la chaufferie du trente-cinquième. De là, des conduits à vapeur partent dans toutes les cloisons pour desservir les dix-neuf suites qui se trouvent au-dessus de vous. Normalement, vous devriez pouvoir les emprunter.

L'inspectrice avisa le passage mentionné, fermé par un double-sas isothermique. Ce genre de porte anti-incendie pouvait résister à une explosion de plusieurs gigatonnes. Le seul moyen pour ses hommes et elle de la franchir, c'était de faire sauter le verrou électronique pour forcer l'ouverture.

- Elle est protégée par un digicode à douze caractères, pesta Scopuli. Le temps d'hacker ce truc avec un terminal brute-force, leur détecteur de mouvement nous aura repérés au moins une dizaine de fois.

- Ça, ce n'est pas un problème, fit une nouvelle voix dans son oreillette. Poussez-vous de là, et laissez faire les professionnels.

- Eh, mais qui êtes-vous ? protesta Fores à l'encontre du nouveau-venu. Dégagez de mon périmètre, les civils ne sont pas autorisés à...

- Franz Anabellis, reprit l'inconnu. Je travaille comme consultant scientifique dans l'équipe de Feris Park.

Moïra se souvenait de ce type. C'était la grande tige à l'allure de premier de la classe, avec ses cheveux en brosse et ses grosses lunettes rondes complètement démodées. Il était arrivé un peu plus tôt en compagnie du colosse, de Park et de leur copine gothique.

- Anabellis ? releva Fores d'un ton surpris. **Le** professeur Anabellis, le génie des nanotechnologies ? Bordel, si c'est pas croya...

- GRENADE !!! »

Le reste de la communication fut coupée brutalement par une violente déflagration. Le souffle de la détonation projeta Moïra en arrière et l'envoya s'écraser contre un mur, où sa tête cogna durement. Un second projectile suivit la même trajectoire et vint terminer sa course à quelques centimètres de l'inspectrice. Une fraction de seconde plus tard, il détonna et la vive lumière qui s'en dégagait lui brûla les rétines. Puis, plusieurs salves de coups de feu retentirent. Elle entendit les impacts du plasma contre les murs, et le bruit caractéristique de corps qui s'écroulent. Des cris aussi.

Un piège.

Il lui fallut quelques instants pour reprendre ses esprits, de précieuses secondes pendant lesquelles le déluge de feu continua sans s'interrompre. Puis, l'un de ses hommes se précipita jusqu'à elle, la souleva de ses bras musculeux et la traina à l'écart. Plusieurs tirs sifflèrent à ses oreilles, et elle vit l'un de ses collègues recevoir une décharge de plasma rougeoyante dans la poitrine et s'effondrer. L'homme portait une combinaison réfractrice en fibres de carbone capable d'absorber des charges d'une température et d'une instabilité moléculaire très fortes ; pourtant, le terrible rayon transperça la protection comme s'il s'était agi de papier mâché et réapparut dans le dos du policier. Celui-ci s'écroula en hurlant, un trou bien net de la taille d'une orange dessiné entre les côtes. La chaleur du plasma qui l'avait touché était telle que la plaie se cautérisa instantanément en grésillant. Moïra voulut se précipiter pour lui porter secours, mais la poigne ferme de son protecteur l'en empêcha.

« Non, inspectrice ! Il est déjà trop tard ! »

Elle lutta de toutes ses forces pour se dégager, mais un second tir mieux ajusté vint mettre fin aux souffrances de son équipier à terre. Tout autour d'elle, le couloir s'était transformé en un gigantesque champ de bataille dévasté. Un univers chaotique de fumée et de lumières aveuglantes où elle ne percevait que des silhouettes fantomatiques dans un tourbillon de couleurs qui lui donnait la nausée. L'ensemble tanguait devant ses yeux comme un bateau ivre, et une douleur de plus en plus cuisante l'assailait sans relâche. C'était comme une brûlure interminable qui irradiait depuis ses pupilles dilatées jusque sous son crâne, transformant chaque terminaison nerveuse parcourue en un instrument de torture. Elle hoqueta, se plia en deux et recracha une bile acide qui lui vrillait l'estomac. Devant elle, les lumières s'effaçaient peu à peu, tout devenait sombre et flou, terrifiant. L'univers se teintait à présent d'infinies nuances de cendre, comme si un artiste fou venait de renverser toute sa palette de gris sur sa toile chatoyante. Bientôt, tout ne serait plus qu'obscurité.

« Mes yeux ! Hurla-t-elle dans le vacarme des combats incessants. Qu'est-ce qui m'arrive ? !

- Par ici, vite ! » Lui répondit-on en la poussant dans le dos sans ménagement.

Elle tomba rudement à plat ventre sur quelque-chose de métallique, et entendit derrière elle le bruit caractéristique d'un sas que l'on referme. Immédiatement, le monde retrouva un

calme absolu et dérangeant. Moïra ne percevait même plus les échos de l'horrible fusillade qui se poursuivait à quelques mètres d'elle dans le couloir.

« Ça ira, inspectrice ? »

Son sauveur se pencha sur elle, mais ce n'était plus qu'une ombre floue qui se détachait des ténèbres. La douleur qui irradiait sous son crâne était insupportable. Tremblant de tous ses membres, Moïra approcha ses mains de son visage. Elle les distinguait à peine. Elle fit de son mieux pour calmer ses nerfs et refouler la panique qui s'emparait d'elle.

« Inspectrice ? Tonna une nouvelle fois une voix rude.

Cette fois, cela venait de son oreillette. De l'extérieur. Instinctivement, Moïra comprit que le consultant de Park avait craqué le code et ouvert le sas pour eux. Qu'elle lui devait la vie.

- Ça ira, prononça-t-elle difficilement. Merci de nous avoir tirés de là, professeur.

L'autre ne prit pas la peine de lui répondre. Ou peut-être n'en eut-il jamais l'occasion, car le lieutenant Fores reprit le contrôle de la radio d'un ton alarmé.

- Ce n'est pas encore terminé, ma belle. Anabellis a changé les codes de sécurité, mais ils peuvent contourner la porte par les entrées de service de l'étage supérieur. À votre place, je ne resterais pas là. »

Scopuli approuva du chef, sans réaliser que ses interlocuteurs ne la voyaient pas. Soudain, un éclair de douleur lui vrilla le cerveau. Elle chancela, se prit la tête à deux mains et tomba à genoux. Une décharge de souffrance pure parcourut son corps tout entier, comme si du feu liquide avait remplacé le sang dans ses veines. Elle se plia en deux, hoqueta et cracha une bile sanguinolente. Elle avait chaud, à présent, et de grosses gouttes de sueur dégoulinèrent le long de ses joues. Son cœur battait la chamade, et chaque pulsation lui faisait l'effet d'un coup de hache à l'intérieur du crâne. Elle voulut se relever, mais s'écrasa au sol contre une marche d'escalier. Autour d'elle, le monde ressemblait à un océan déchaîné, une myriade de flots gris tumultueux qui menaçaient de l'engloutir à tout instant. Elle sentit plus qu'elle ne vit le dernier membre de son unité se porter à son secours.

« Agent Fores ! Signala celui-ci dans son propre micro. Quelque-chose ne va pas avec l'inspectrice. Elle semble... malade.

Il y eut une réponse que Moïra ne perçut pas. Puis l'homme la retourna sur le dos et se pencha vers elle. D'un geste hésitant, il pianota sur un petit appareil qu'elle portait fixé à sa hanche. Son terminal médical, comprit-elle.

- Ses constantes vitales s'affolent, s'alarma le policier. Sa fréquence cardiaque dépasse les trois-cents battements par minute, et elle se tient la tête en hurlant !

- Gardez votre calme, officier ! L'exhorta Anabellis à l'autre bout de la communication. Votre supérieure fait sans doute une attaque de panique.

Il se tut une longue seconde, pendant laquelle Moïra poussa un nouveau cri déchirant. Son collègue tenta de l'apaiser par quelques paroles rassurantes, mais elle ne semblait plus à même de l'entendre.

- Ecoutez-moi, officier, reprit le professeur d'un ton sans appel. Vous n'avez plus beaucoup de temps, les hommes qui vous ont pris en embuscade seront sur vous d'une minute à l'autre. Vous devez stabiliser le rythme cardiaque de l'inspectrice et l'évacuer au plus vite de cet escalier.

- Comment je fais ça ?

- Le terminal de santé est relié à deux injecteurs, identiques à ceux de votre tenue. Soulevez son gilet de protection et placez-les délicatement en perfusion sous-cutanée.

L'homme s'exécuta. Il hésita un instant, puis perça doucement la peau de Scopuli pour mettre en place les embouts comme demandé.

- C'est bon, je crois.

Il releva la tête et jeta un coup d'œil anxieux vers le haut des escaliers. Une porte venait de s'ouvrir en claquant, non loin de leur palier.

- Bien, poursuivit Anabellis, imperturbable. Maintenant, activez son terminal et ordonnez l'injection d'une dose d'acétylcholine. Ce neurotransmetteur devrait stimuler le système parasympathique et provoquer une bradycardie.

- Une quoi ? releva l'enquêteur, qui n'avait rien compris.

- C'est une substance produite naturellement par le corps humain qui entraîne un ralentissement cardiaque, expliqua le baltringue dans l'oreillette. Allez-y, maintenant ! »

Le policier ne se fit pas prier. Il activa la perfusion au moment où les hommes de la pègre déboulaient dans son champ de vision. Les premiers ouvrirent le feu immédiatement dans leur direction, et il sentit la chaleur intense du plasma frôler le haut de son crâne. En grognant, il passa ses bras musculeux sous les genoux et les épaules de l'inspectrice, et la souleva. Il eut juste le temps de se mettre à couvert avant qu'une rafale ne frappe le mur à l'endroit où il se trouvait. Son fardeau dans les bras, il se mit à descendre les marches quatre à quatre sans savoir où aller. Il entendait les mafieux qui le talonnaient.

« Comment va Scopuli ? S'inquiéta l'agent Fores dans son oreillette.

- Mieux, mon lieutenant. On dirait qu'elle dort, ou qu'elle s'est évan... »

À cet instant, une douleur cuisante transperça sa jambe comme un coup de fouet, et il s'écroula en avant. Il dévala les degrés tête la première, et s'écrasa lourdement contre la porte d'une capsule ascensorielle tout en bas. Aussitôt, le grand tapis crème qui ornait le sol se teinta de rouge carmin. L'homme hurla, mais ne put que constater les dégâts. Un tir de plasma lui avait transpercé la cuisse, laissant un trou béant où la chair calcinée commençait à se cicatriser en grésillant. À côté de lui, Moïra gisait de tout son long, inanimée. Ils étaient tombés dans un piège. D'une manière ou d'une autre, les gros bras de la pègre avaient été prévenus de leur opération. D'une main tremblante, il dégagea son arme et leva le cran de sureté. Déjà, les bandits de la *Murcia* étaient sur eux. Il visa de son mieux le haut de l'escalier, pressa la détente à deux reprises. Le premier mafieux s'effondra, touché à la poitrine. Mais le second, qui avait eu le temps de l'ajuster, fit feu à son tour. Le policier rendit l'âme lorsqu'un rayon d'énergie translucide l'atteignit en plein front.

Les trois sbires restants prirent leur temps pour descendre les dernières marches et rejoindre leurs victimes. Du bout du pied, l'un d'eux retourna le malheureux enquêteur sur le dos, et entreprit de le dépouiller de ses armes et munitions. Le troisième, qui était le chef du petit détachement, activa son cellulaire et composa un numéro anonyme. L'appareil sortit de sa veille, et projeta l'hologramme de l'interlocuteur en grésillant.

« Vous avez la fille, Paquito ? Leur demanda celui-ci d'une voix sèche.

- Ouais, grogna le lascar en souriant. Elle a l'air assommée, on n'a qu'à la cueillir.

- Parfait. Conduisez-la en haut, et installez-la dans la suite impériale. Surtout, ne lui faites pas de mal. Le mercenaire viendra la chercher.

- C'est comme si c'était fait, *padrón*, chantonna le dénommé Paquito. Et vous, z'allez faire quoi pour qu'on puisse franchir les barrages ?

L'homme éclata d'un rire malsain, déformé par la tonalité du cellulaire.

- Un peu de patience, amigo. Vous allez assister à un splendide feu d'artifice. Et croyez-moi, les Irotiens ne l'oublieront pas de sitôt. »

Chapitre 14 – L'appel à l'aide

Irotia, appartements de Feris Park, 13 septembre 3224, tard dans la nuit

Elle entendait des rires lointains. D'affreux ricanements grinçants, comme venus des tréfonds de l'enfer. Une odeur saisissante de brûlé et de putréfaction envahissait les lieux. Elle progressait, pliée en deux, prenant garde à enjamber les débris qui jonchaient le sol. Elle ne devait pas attirer leur attention. Si elle voulait vivre, elle ne devait surtout pas se faire remarquer. À pas de loup, elle franchit les derniers mètres qui la séparaient de la porte métallique. Sur sa droite gisait le cadavre d'un homme, affreusement défiguré. Etrangement, il lui semblait le connaître, l'avoir déjà rencontré, mais son visage vide et inexpressif la mettait si mal à l'aise qu'elle préféra détourner le regard. Si elle avait jamais croisé le chemin de cet individu, leurs routes se séparaient ici. Elle poussa la porte et la franchit sans un regard en arrière.

Une nouvelle salle, plus sombre. Plus humide. Elle distinguait des formes dans la pénombre, qui se découpaient dans le halo d'un crépuscule maladif. De chaque côté, les fenêtres étaient munies de solides barreaux, aucun échappatoire. Peu à peu, alors que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, elle saisissait plus de détails. Tout d'abord, la puanteur semblait refluer, au profit d'une autre odeur qu'elle ne connaissait que trop bien. Celle du sang. Puis, ce furent des silhouettes qui émergèrent, celles d'une vieille table branlante qui avait sans doute connu des jours plus heureux, d'une étagère tordue fixée maladroitement à un mur et qui menaçait de s'effondrer. Et puis, surtout, il y avait une chaise au centre de la pièce. Une unique chaise. Et, assise dessus...

Oni poussa un hurlement d'effroi et se réveilla brusquement, le souffle court. En termes de pièce humide et sombre, elle se trouvait dans un salon plongé dans l'obscurité, sur un canapé d'excellente facture en fibres végétales. Plus aucune trace de ses poursuivants, de ce couloir maléfique, ni de cette chose qui l'attendait tapie dans les ombres. Elle avait rêvé. Ce n'était qu'un horrible cauchemar. Tout en reprenant ses esprits, la jeune femme détendit ses muscles engourdis par son long sommeil. Combien de temps avait-elle dormi ? Elle se souvenait vaguement de ce qui lui était arrivé au cours des heures précédentes. Des assassins dans sa planque, impasse Vertigo. Le Troquet des Parieurs, et ce mystérieux commando. Feris Park.

Bien sûr. Elle se trouvait toujours dans l'appartement du mercenaire. Feris Park, qui l'avait protégée, recueillie, soignée. Et qui l'avait droguée. La jeune femme frémit à cette pensée. Sous ses faux airs d'ange gardien, ce type avait profité de sa vulnérabilité pour lui soutirer tout ce qu'elle savait. Y compris ses plus sombres secrets. Elle réalisa alors avec horreur qu'elle lui avait tout détaillé sans réserve, qu'elle avait avoué ce matin-là pas moins d'une centaine de meurtres et d'assassinats dont elle était responsable. Et si le mercenaire disposait d'un dispositif d'enregistrement ? Et s'il avait justement volé à son secours pour la

mettre en confiance et la faire parler ? Rien n'empêchait le chef des baltringues d'aller la livrer directement aux autorités, avec des preuves on ne peut plus accablantes. Pendant qu'elle était évanouie, Feris avait eu accès à ses armes. Il avait très bien pu procéder à des relevés d'empreintes pour le service balistique de la scientifique. À combien s'élevait la prime pour la capture de la célèbre Mort Rouge, dernièrement ? Un million de toscains ? Ou étaient-ce deux ?

Plus les minutes passaient, et plus cette idée faisait son chemin dans l'esprit d'Oni. C'était une certitude, Feris Park était un mercenaire. Il courait après l'argent facile. Il ne vivait que pour les primes, pour la satisfaction d'une mission durement accomplie. De ce point de vue, ils étaient étonnamment semblables. Et si quelqu'un avait justement embauché le mercenaire pour découvrir son identité et la livrer aux autorités ? Ou pire encore ?

« On parlera, que ça te plaise ou pas. Si t'es pas d'accord, je suis sûr que ton père va adorer tout ce que j'ai à lui raconter à propos de sa fille chérie. »

Ces mots lui revinrent en mémoire comme un coup de fusil dans la poitrine. Son père. Elle ne pouvait pas prendre le risque que son père découvre ses activités. Pourtant, Park était venu le rencontrer, deux jours avant, dans son bureau. Et l'après-midi même, il la prenait en filature jusque dans l'un des bistrots les plus miteux et mal famés de la ville. Ça ne pouvait pas être une coïncidence. Feris Park travaillait pour son père, qui l'avait chargé d'enquêter sur elle. Et, comme une idiote, elle lui avait livré le matin-même toutes les informations dont il avait besoin sur un plateau. *Quelle imbécile !*

Et pourtant. Il avait l'air tellement sincère lorsqu'il affirmait vouloir l'aider, quand il disait qu'il protègerait le général de ceux qui projetaient de l'assassiner...

Maz.

Oni l'avait presque oublié. Son père courait un grave danger, peut-être à l'instant même. Elle se précipita sur son cellulaire, et le déverrouilla rapidement à l'aide de la reconnaissance vocale. Aussitôt, le projecteur holographique se mit en marche pour lui indiquer qu'elle avait reçu plusieurs messages, tous envoyés depuis la même ligne. Le plus récent était daté de 17h49. D'une voix tremblante, Oni ordonna à son téléphone d'en faire la lecture. C'était un message vocal, déposé à la hâte, et qui dès les premières secondes de sa diffusion confirma ses pires craintes. Le cœur serré, elle l'écouta jusqu'au bout, puis le remit à zéro pour le repasser plus lentement.

« Mademoiselle Keltien, ici John Brixon. Je m'excuse de vous déranger pendant votre travail, mais votre père a été victime d'un empoisonnement ce matin. L'amirale Kirkov l'a conduit chez vous car elle craignait qu'il ne s'agisse d'une tentative d'assassinat, et ne voulait pas l'emmener à l'hôpital. Je crois que son état est stable, mais j'ai peur pour sa vie. Ce sont peut-être ses derniers instants. Nous nous trouvons tous deux dans votre résidence, rue des Hauts-Jardins. Venez vite, mademoiselle. Je vous en prie. »

Cette fois, Oni raccrocha, et un frisson glacial parcourut sa colonne vertébrale. Son père, empoisonné. Ça ne pouvait pas être le fruit d'un hasard. Et la voix de son majordome... Jamais elle n'avait vu Brixon troublé à ce point, pas même après l'effraction des deux truands chez elle deux jours plus tôt. L'homme était un ancien médecin militaire, au caractère solide. Et pourtant, il avait l'air vraiment paniqué.

Son père. Empoisonné.

Sans perdre une seconde de plus, Oni se précipita vers la sortie. Elle ramassa son seize-coups qui traînait sur une table, et partit sans même prendre la peine de verrouiller la porte. Dehors, il faisait nuit noire, et une brise glaciale s'engouffrait dans les rues. Une pluie diluvienne la prit au dépourvu quand elle franchit le seuil de la résidence, mais la jeune femme s'en soucia comme d'une guigne. Dans tout le quartier, les éclairages publics étaient opérationnels, ce qui lui confirma que vingt-et-une heures étaient passées. Personne dehors, mis à part quelques automates et la navette en autopilote des éboueurs. Relevant le col de son long manteau rouge pour se protéger du froid, elle s'engagea d'un pas vif en direction du centre-ville. L'endroit où vivait Feris Park était un espace résidentiel situé dans les faubourgs du sud, bien loin des grands immeubles et des luxueux appartements du cœur d'Irotia. Oni connaissait vaguement l'endroit, elle était déjà venue travailler ici. Un courtier avait fait appel à ses services pour éliminer un marchand qui lui devait de l'argent et ne parvenait pas à régler sa dette. Ce jour-là, son épouse et ses deux enfants n'étaient pas censés se trouver chez eux. Mais la Mort Rouge était connue pour ne laisser aucun témoin derrière elle, alors elle avait fait le nécessaire. Le lendemain, son client avait saisi la maison et tous leurs biens, et l'avait mise en vente. Oni, pour sa part, s'était rendue anonymement aux funérailles, pour présenter ses condoléances à leur famille. C'était la première fois qu'elle tuait des enfants. Le plus jeune, un petit blond qui avait hurlé de terreur, n'avait même pas quatre ans. De bien tristes souvenirs, mais qui faisaient hélas partie de son travail. D'autres qu'elle s'en seraient chargés si elle avait refusé ce contrat. Au moins, contrairement à certains de ses confrères, la Mort Rouge n'était pas connue pour torturer ses victimes. Oni était certes une tueuse, mais elle avait un code de conduite.

Perdue dans ses pensées, elle ne vit pas les deux silhouettes s'approcher d'elle dans la nuit. Elle ne réalisa leur présence qu'au moment où l'un des deux hommes alluma une forte lampe torche, qu'il dirigea droit sur son visage. Eblouie, la jeune femme eut le réflexe de porter la main à sa ceinture, là où elle dissimulait son arme, mais se ravisa en reconnaissant les insignes épinglés sur la poitrine des agents. Fausse alerte, il ne s'agissait que d'une patrouille de la Sécurité Civile. Mais cela ne lui ressemblait pas de se faire surprendre ainsi. Elle ne devait plus baisser sa garde.

« Bonsoir madame, l'aborda l'homme qui tenait la lumière.

- Officiers.

- Peut-on savoir ce que vous faites seule dans la rue à cette heure, et sous ce déluge ? Reprit l'autre, qui avait une voix étrangement haut perchée.

Oni hésita un instant à leur mentir, puis en abandonna l'idée. Après tout, aucun des deux hommes ne donnait l'impression de l'avoir reconnue, ou d'avoir été envoyé par Feris Park pour lui passer les menottes. Les pauvres bougres, trempés des pieds à la tête, n'étaient que de corvée de surveillance dans les quartiers extérieurs. Rassurée, elle leur adressa son sourire le plus avenant.

- Oh, fit-elle, un ami qui habite près d'ici m'a hébergée la nuit dernière. Hélas, j'aimerais rentrer chez moi dans le centre, mais je crains de m'être un peu égarée.

- Ça, on peut le dire ! Confirma le ténor en lui rendant un sourire sympathique. Mais vous ne devriez pas traîner ici, vous savez. Le couvre-feu a été instauré. Votre ami ne peut-il pas vous accueillir une nuit de plus ?

- Le couvre-feu ? Releva Oni. Mais nous ne sommes pas en guerre !

- Non-madame, mais il y a une prise d'otage en cours du côté de la place Saturnale. Apparemment, il pourrait s'agir d'une action terroriste. Alors on a reçu l'ordre de boucler le quartier, et le haut-commandement a doublé les patrouilles. Le couvre-feu est fixé à vingt-deux heures jusqu'à nouvel ordre. »

La place Saturnale. L'endroit était relativement proche, pas plus de trois ou quatre kilomètres. C'était le coin d'Irotia qui abritait les casinos, les hôtels de luxe et les maisons closes. Le quai orbital le plus proche, relié au sixième satellite, était celui des navettes en partance pour Lugori et la capitale. Tous les dignitaires étrangers, les ambassadeurs et les personnalités importantes alunaient à cet endroit. La plupart logeaient à l'hôtel de l'Impératrice Pietra, le palace le plus luxueux de la ville. C'était très certainement ce bâtiment qui avait été pris pour cible, ou alors, ce groupe de terroristes n'était pas très malin. Ces événements n'arrangeaient guère Oni, qui devrait faire un détour de plusieurs kilomètres pour rejoindre Brixon et son père. À ce rythme, elle ne serait pas rentrée avant l'aube. À moins que...

« Je suis confuse, officiers, leur dit-elle de sa voix la plus douce. J'ai bien peur que mon ami ne fasse lui aussi partie des forces de sécurité d'Irotia, alors il se sera sûrement absenté à cause de cette prise d'otages. Je suis trempée, et je ne sais où aller. Auriez-vous par hasard une navette garée à proximité où je puisse me réchauffer ?

Oni était sûre de son coup. Elle avait tout d'une pauvre jeune fille inoffensive et ravissante, perdue seule dans l'obscurité. N'importe quel agent de police lui serait venu en aide sans hésiter un instant. Voix-de-pinson tomba aussitôt dans le panneau.

- Bien sûr qu'on a une navette ! S'écria-t-il, tout heureux de se rendre utile. Elle est stationnée dans la prochaine rue sur votre droite. Vous n'aurez qu'à nous y attendre, et on vous ramènera chez vous à la fin de notre tournée.

- Merci. »

Oni s'était rapprochée des deux agents, imperceptiblement. Deux ou trois pas, à peine un mètre, mais c'était suffisant. Brusquement, elle frappa l'officier qui tenait la lampe torche, et celle-ci alla s'écraser au sol, plongeant du même coup l'endroit dans les ténèbres. L'homme poussa un cri de surprise, mais avant qu'il ait pu réagir, la jeune femme lui expédia un coup de pied au menton qui le coucha net. Son collègue voulut se saisir de son terminal pour appeler des renforts, mais Oni se précipita sur lui et l'assomma également d'un coup sur les cervicales. Par prudence, elle traîna les deux corps à l'écart de la route, et fouilla dans leurs poches pour récupérer le passe électronique de leur véhicule.

« Ah, les hommes ! S'amusa-t-elle en les abandonnant dans l'herbe humide. Tellement prévisibles... »

Craignant une autre rencontre importune, elle accéléra le pas en direction de la rue indiquée par le policier. À son grand soulagement, celui-ci ne lui avait pas menti, une navette de transport biplace était garée dans un petit parc au bord de l'avenue. Oni s'y précipita, et actionna la commande à distance pour mettre en route les moteurs. Lorsqu'elle s'engouffra à l'intérieur, une voix électronique féminine l'accueillit.

« Bienvenue à bord, agent Zachary. Veuillez saisir l'adresse de votre destination. »

Il régnait à bord une douce chaleur plutôt agréable. Oni ôta son manteau rouge dégoulinant de pluie, et alla s'installer aux commandes. Là, elle glissa le badge électronique dans le lecteur, et paramétra le véhicule pour la conduire jusqu'à sa résidence du centre-ville, rue des Hauts-Jardins. Le vaisseau trembla un peu, puis s'éleva en chuintant à trois mètres au-dessus du sol. Les propulseurs s'activèrent en grondant, et la dernière image que garda la jeune femme du quartier sud fut celle de l'agent Zachary qui courait en gesticulant dans sa direction. Elle mit les gaz, et disparut à toute vitesse dans la nuit.

Chapitre 14 : Nando Fores

Irotia, hôtel de L'impératrice Pietra, 13 septembre 3224

Feris referma le panneau métallique sur lui une fraction de seconde avant que les mafieux n'entrent dans l'ascenseur. Le cœur battant, il fit de son mieux pour se recroqueviller dans l'espace de maintenance, ce qui, compte tenu de sa taille, n'était pas une mince affaire. Un instant plus tard, une sonnerie retentit, et les portes de la capsule élévatrice s'ouvrirent en coulissant.

« Et le mercenaire ? fit une voix rauque à l'accent des planètes extérieures. Que fait-on de lui ?

- Tuez-le si vous le pouvez, répondit un autre. Mais ne traînez pas, nos faux détecteurs ne tiendront pas éternellement les forces d'assaut à l'extérieur du bâtiment.

- Paquito, fit le troisième. Tu es certain que ce Feris Park va venir ?

- Evidemment, reprit le chef du petit groupe. C'est dans sa nature, il est incapable de se préserver des ennuis. Ils l'attirent comme un papillon qui se jette dans les flammes. Je vous parie qu'il a déjà trouvé un moyen d'entrer dans l'immeuble, et qu'il se trouve non loin en ce moment-même.

Il se tut une seconde et se racla la gorge. Il y eut le bruit d'un couvercle que l'on referme, et l'odeur rance et caractéristique du tabac à chiquer se fit sentir.

- Bien, reprit le dénommé Paquito en mastiquant sa mixture infâme. Conduisez la fille dans la suite impériale. J'ai à faire. »

Il sortit, et les portes de la capsule se refermèrent en chuintant. Sous les yeux de Feris, les propulseurs à air comprimés se mirent en marche. Le mercenaire patienta encore quelques instants, pour être certain que l'ascenseur avait pris le large. Il entrouvrit alors délicatement la trappe de maintenance, et glissa le canon de son arme dans l'interstice.

Personne.

L'endroit était désert, et le seul son perceptible était celui de la machinerie tandis que la nacelle continuait de progresser dans les étages, loin au-dessus de lui. Avec précaution, Feris risqua un pied à l'extérieur de sa cachette. Il ne rencontra que le vide. L'espace de maintenance dans lequel il s'était précipité occupait un pan de mur du couloir d'élévation. Il était donc parfaitement accessible lorsque la plateforme stationnait à son étage. Cependant, maintenant qu'elle avait mis les voiles, un trou béant de trois ou quatre mètres de longueur séparait le mercenaire des portes fermées en face de lui. Et en dessous, c'était le vide.

Trente étages de chute libre, sans filin de sécurité. De quoi pulvériser les records intergalactiques dans toutes les disciplines de plongeon artistique.

Tremblant de tous ses membres, le mercenaire glissa une main dans la petite besace qu'il emportait partout avec lui, solidement attachée à sa ceinture. Il lui fallut quelques instants pour y découvrir ce qu'il cherchait. Il en ressortit deux petits tubes identiques de métal noir, d'une quinzaine de centimètres de longueur, et dont la surface parfaitement lisse n'était altérée que par une légère fente en leur milieu. En tournant les deux moitiés de chacun des cylindres, leurs extrémités s'ouvrirent et révélèrent des petites griffes crochues à trois doigts.

Maintenant, la partie difficile.

Park se pencha précautionneusement au-dessus du vide, et vint appuyer l'un des crochets rétractiles contre la paroi du boyau d'ascenseur. Il pressa un bouton dissimulé et, aussitôt, la griffe métallique s'enfouit profondément dans le mur. Délicatement, Feris relâcha son premier tube, et poussa un soupir de soulagement. L'appareil tenait en place. Il répéta alors la manœuvre avec le deuxième cylindre, qui vint se fixer à environ un bras de son jumeau. Restait à ajouter la pâte thermo-réactive. De nouveau, il plongea dans sa sacoche aux merveilles, et en retira un petit contenant sphérique réfrigéré. À l'intérieur, il y avait une unique dose de la mixture adhésive. C'était le même composé que les techniciens utilisaient pour colmater les brèches dans le fuselage des vaisseaux au cours des voyages spatiaux. Prenant garde de ne pas la faire tomber, Park s'en saisit et l'appliqua aussi fort qu'il put contre le tube métallique à sa droite. Puis, un peu comme un élastique, il l'étira jusqu'à celui de gauche, où il la fixa solidement sur toute la longueur.

Et maintenant, le moment de vérité.

Le cœur battant la chamade, le mercenaire se mit à genou dans son réduit de maintenance. Le vide était là, noir, insondable, à un pas de lui. C'était comme un gouffre immense qui plongeait vers les entrailles de la terre, avec l'enfer pour seule destination. De la sueur commençait à lui perler au front, et il sentit son estomac se tordre sous l'effet du vertige. Il inspira profondément, ferma les yeux, et se pencha un peu plus en avant. Du bout des doigts, il atteignit le petit bouton qui actionnait les pistons contenus dans ses cylindres. Une main sur chaque tube, il activa les deux mécanismes simultanément. Aussitôt, la partie qui n'était pas fichée dans le mur fut propulsée comme un lance-grappin jusqu'à la paroi d'en face. En l'atteignant, les griffes transpercèrent les battants des portes et y restèrent solidement figées. Victoire ! Ainsi coincée entre les deux bras mécaniques, la pâte adhésive formait à présent une plateforme de taille raisonnable menant tout droit à la sortie. Fier de son pont suspendu improvisé, Feris attendit quelques secondes que le composé élastique se réchauffe sous l'effet de l'air ambiant. Rapidement, la substance durcit et se transforma en un poly-élastomère ultra-résistant. Il franchit alors de trois grandes enjambées la distance qui le séparait des portes, toujours closes, de la cage d'ascenseur.

« Bien, à nous deux ! » lança-t-il d'un ton de défi.

Il n'avait plus grand-chose à faire. Les griffes rétractiles de ses cylindres mécaniques avaient déjà creusé un trou dans les deux battants. Enthousiaste à l'idée de quitter ce boyau qui le rendait claustrophobe, le mercenaire sortit de sa poche le découpeur laser que Moïra lui avait donné avant le début de leur expédition suicide. Il actionna le percuteur, et déchanta aussitôt. Il avait oublié que, quelques minutes plus tôt, la pluie avait noyé le petit dispositif, le rendant inutilisable. De rage, Park cogna violemment dans la porte, mais ne réussit qu'à s'écorcher les phalanges. L'une de ses griffes mécaniques aurait pu le sortir de là, cependant elles étaient solidement fixées et formaient l'ossature du pont sur lequel il se tenait. Pas moyen de les récupérer sans détruire sa planche de salut.

« La prochaine fois, mon vieux Feris, tu prendras les escaliers ! »

Parler tout seul le réconfortait, et l'aidait à évacuer son stress. Car même s'il avait réussi à se stabiliser sur une surface durcie, il n'oubliait pas qu'en-dessous l'attendait une chute fatale. Ses vertiges incessants se chargeaient d'ailleurs de le lui rappeler à chaque instant. S'il ne voulait pas s'évanouir ici ou vomir tout le contenu de son estomac, il avait intérêt à trouver comment franchir ces portes, et vite. Hélas, il avait confié sa lame vibrante à Arund Terk avant de pénétrer dans l'immeuble, persuadé qu'elle ne lui serait d'aucune utilité pour combattre dans les couloirs. Il n'envisageait clairement pas de se retrouver face à des truands en exoarmures à l'intérieur d'un hôtel. Domage, car sa découpeuse lui aurait permis d'ouvrir un passage comme dans du beurre. Au lieu de ça, il allait devoir procéder à l'ancienne. De toutes ses forces, le mercenaire frappa le sol de son talon gauche. Il y eut un déclic, et une petite lame dissimulée émergea au bout de sa rangers. Feris retira sa chaussure et s'en servit pour percer un trou dans les battants métalliques. Grognant et suant sous l'effort, il pesa de tout son poids et la fit osciller comme un ouvre-boîte. Oubliés la pluie glaciale et le vent froid de la descente en rappel : désormais, il avait terriblement chaud et transpirait à grosses gouttes. Ses muscles endoloris réclamaient grâce, mais il força davantage encore. Il sentait sous ses bras la résistance du métal s'adoucir. Bientôt, il pourrait enfoncer la porte d'un coup d'épaule et s'échapper.

Ce fut à cet instant qu'il entendit un bruit anormal dans les hauteurs. Un son d'engrenage, un crissement métallique, suivis de l'expulsion d'une grande quantité d'air tout près de lui.

Ça, c'était mauvais signe.

Feris Park leva les yeux, redoutant ce qui allait encore lui tomber dessus. Et, comme il s'y attendait, la capsule ascensorielle s'en revenait des étages, dégringolant sur lui à une vitesse phénoménale. Avec sa chance légendaire, l'une de ses griffes métalliques avait dû endommager le système de régulation des propulseurs en perçant la paroi du conduit.

Merde.

À vue d'œil, il disposait d'une dizaine de secondes pour défoncer la porte et ne pas finir broyé. Plus le temps de lambiner : Feris jeta sa chaussure dans l'ouverture, et prit un maximum d'élan. Cette fois, il n'y aurait pas de seconde chance : soit il réussissait à la fracasser, soit il y aurait de la bouillie au fond de son cercueil pour son enterrement.

Trois. Deux. Un.

Il se jeta de toutes ses forces. Lorsqu'il cogna contre le métal, une intense douleur explosa dans tout son bras. Mais, à son grand soulagement, il se sentit basculer vers l'extérieur. Il s'étala de tout son long sur le palier du trente-deuxième étage, et une fraction de seconde plus tard, la nacelle s'écrasa violemment contre sa plateforme en résine solidifiée. La capsule se brisa dans un affreux vacarme de métal torturé, projetant des morceaux de verre et d'acier partout aux alentours. La puissance de l'impact créa une secousse qui fit trembler les murs comme un séisme. Une pluie de débris et de poussière recouvrit le mercenaire, qui s'était instinctivement protégé la nuque de ses deux mains. Il sentit la morsure de milliers de fragments acérés qui déchiraient ses chairs et son manteau, et un liquide chaud se mit à couler le long de sa joue. *Du sang.*

Enfin, le déluge meurtrier s'arrêta. Tremblant de tous ses membres, Park se redressa et jugea de la gravité de ses blessures. Il avait eu beaucoup de chance. D'innombrables coupures striaient ses mains et ses avant-bras comme autant de sillons ensanglantés, mais la plupart étaient superficielles. En revanche, un éclat de plus d'un pouce d'épaisseur avait transpercé sa combinaison et s'était logé dans sa cuisse. Maintenant qu'il l'avait remarqué, il prit conscience de la vive douleur qui irradiait depuis sa jambe. Pas le choix, il allait devoir extraire le morceau sur place. Du coin de l'œil, Feris avisa sa chaussure dont il s'était débarrassé et alla la récupérer en clopinant. Actionnant le mécanisme caché dans son talon, il rétracta la lame dans sa semelle, et mordit aussi fort qu'il put dans le cuir. Alors, d'un geste sec, sans réfléchir, il tira de toutes ses forces sur le bout de métal. Il hurla comme un dément, et la vague de souffrance qui l'assaillit l'emporta dans les ténèbres.

Lorsqu'il revint à lui, plusieurs minutes s'étaient écoulées. Ankylosé et trempé de sueur, Feris ouvrit un œil sur le palier dévasté. L'endroit ressemblait à un champ de ruines. Au pied de l'escalier, le grand portrait de l'Empereur en majesté gisait au sol, criblé de multiples éclats de verre. Les plantes factices étaient à terre, leurs pots brisés, les tentures déchirées. Même les néons et autres éclairages avaient souffert quand l'immense nacelle avait éclaté en morceaux. L'un d'eux, courageux survivant du désastre, continuait d'émettre vaille que vaille une lueur tremblotante. De son voisin fracassé s'échappaient des gerbes d'étincelles bleues et orangées. Et, au milieu de toute cette désolation, il y avait un corps. Ou plutôt, un cadavre et un blessé, que Feris pouvait entendre agoniser.

Reprenant un peu plus ses esprits, il se redressa et posa un regard inquiet sur sa jambe blessée. Apparemment, il avait réussi à retirer l'éclat avant de s'évanouir, mais la plaie était nette et profonde, et il avait perdu beaucoup de sang. Il devrait certainement se faire

examiner par Anabellis en sortant pour y poser une suture, mais pour l'heure il n'en avait ni le temps ni les moyens. Il sortit simplement de sa besace une bombe de froid, et pulvérisa généreusement l'aérosol cryogénique. La douleur reflua presque aussitôt, mais Park savait que ce ne serait pas suffisant. Il se remit péniblement debout, serrant les dents lorsqu'il s'appuya sur sa cuisse, et marcha jusqu'à la tenture éventrée la plus proche. Achievant le travail, il en arracha une large bande, et s'en servit pour se faire un garrot de fortune. C'était pire que rudimentaire, mais il devrait s'en contenter. Pour faire bonne mesure, il s'injecta dans le bras une seringue complète d'antalgiques, et enveloppa ses mains sanguinolentes dans un pan de son manteau déchiré. Une chose était sûre, il avait gagné le droit de refaire sa garde-robe.

Désormais un peu plus lucide, Feris boitilla jusqu'au cadavre et le détailla rapidement. Il s'agissait d'un homme de leur unité, cela ne faisait aucun doute. On l'avait tué d'une charge de plasma en plein milieu du front, et son assassin l'avait dépouillé de tout son équipement. N'ayant rien de plus à en tirer, le mercenaire se détourna de lui pour rejoindre le mourant.

Jackpot.

Il connaissait cet homme. Même avec son teint pâle et son rictus tordu par la douleur, il l'aurait reconnu entre mille. Ce salaud avait déjà torpillé plusieurs de ses vaisseaux, et descendu neuf de ses fidèles baltringues lors de leurs précédentes rencontres. Cette fois, cependant, il ne ferait plus de mal à personne. Car le vaurien avait un coude et demi de métal profondément enfoncé dans la poitrine. Luttant pour respirer, il toussait et crachait une bile rougeâtre qui dégoulinait le long de sa barbe mal taillée. L'explosion de l'ascenseur lui avait également ravagé une moitié du visage. Et, à en juger par les spasmes nerveux au coin de ses lèvres, ça devait être affreusement douloureux.

« Salut Paquito, grogna Feris en lui expédiant un crochet au visage.

L'autre ne fit même pas mine d'esquiver la droite. Le mercenaire l'atteignit au menton, et le lieutenant de la *Murcia* s'effondra en crachant.

- Désolé, continua Park. Je sais que ça fait mal. Mais bon, tu m'as bien cassé le nez, la dernière fois, pas vrai ?

Il se recula, et ponctua sa remarque d'un coup de rangers magistral. L'os de Paquito craqua, et son nez se mit à pisser le sang. Le truand voulut hurler, mais seul un sifflement aigu et déchirant sortit de sa poitrine. Feris soupira, et examina son œuvre.

- Là ! Maintenant, nous sommes quittes ! Entre nous, il n'y avait pas de raison que je sois le seul à me trimballer cette gueule de rêve, hein, Paquito ? Comme ça, pas de jaloux !

L'autre le dévisagea de ses yeux vitreux. C'était à peine s'il parvenait à les garder ouverts. D'une voix rauque et torturée, il parvint toutefois à répondre.

- Tu peux me frapper tant que tu veux, Feris Park, grogna-t-il en serrant les dents. J'en ai plus pour longtemps, de toute façon. Mais ça, ce n'est rien à côté de ce que tu vas endurer bientôt.

Il eut un hoquet, mais le son qui s'échappait de ses lèvres ressemblait vaguement à un rire. Le mercenaire marcha droit sur lui, et attrapa la hampe de métal qui dépassait de sa poitrine. Alors, lentement, avec un plaisir infini, il s'appuya dessus, et la fit bouger de gauche à droite. Le mafieux hurla à pleins poumons.

- Pour qui tu travailles, cette fois ?! Interrogea Park, qui ne plaisantait plus. Qu'est-ce que vous avez prévu ? Répond, ordure ! »

Pour faire bonne mesure, il poussa encore un peu sur la tige métallique, espérant le faire parler. Mais, pour toute réaction, la tête de Paquito se relâcha, inerte. L'homme était mort. De rage, Feris lui expédia un dernier coup de pied, et il sentit une brûlure insidieuse lui déchirer la cuisse. C'était une sacrée ordure qui avait mordu la poussière, mais le mercenaire ne parvenait pas à s'en réjouir. Ce qu'il venait d'entendre, au contraire, le terrifiait. Ignorant la douleur qui s'amplifiait dans sa jambe, il s'empara du cellulaire du forban et l'alluma. Par chance, il n'avait pas été endommagé, et le mafioso avait oublié de le verrouiller après son dernier appel. D'une main tremblante, Park composa le numéro de son destinataire. Après quelques secondes, le projecteur holographique fit apparaître devant lui un reflet translucide de l'intellectuel de son groupe, et la voix chaude et rassurante d'Anabellis lui parvint.

« Feris ! S'exclama-t-il avec empressement. Bordel, il était temps ! On a perdu le contact avec Scopuli il y a presque un quart d'heure. Tu en es où, de ton côté ?

- Blessé, répondit le mercenaire, mais ça va. Rappelle-moi de ne plus jamais prendre un ascenseur !

Il souffla un instant, et ajouta :

- Franz, demande au commissaire Hobbs de lancer un assaut massif sur l'hôtel. Leurs détecteurs sont des leurres. Ses hommes n'ont rien à craindre. Dis également à Terk de me rejoindre le plus vite possible dans la grande suite impériale.

- À tes ordres, répondit le scientifique. Mais que fais-tu de la dynamite ? Tu n'as pas peur qu'ils disposent d'un genre de détonateur ?

- S'ils voulaient se faire exploser avec l'immeuble, répondit Park, ils l'auraient fait depuis longtemps. Ils savaient qu'on allait venir, Franz. Quelqu'un les avait prévenus de notre arrivée.

Il y eut un instant de silence, et Feris devina que son interlocuteur s'éloignait des forces de police stationnées sur la place. Lorsqu'il fut seul, l'intello lui murmura :

- Tu es sûr ? Tu penses qu'ils ont une taupe dans la Sécurité Civile ?

- Ça, ou bien ils ont un complice à l'extérieur qui nous a vus faire notre numéro de voltige à la télé, et qui les a contactés aussitôt.

- Impossible, coupa Anabellis d'un ton catégorique. Pendant que vous vous équipiez, le commissaire a fait évacuer tous les journalistes conformément à tes instructions. Il n'y a plus une seule caméra opérationnelle dans la zone.

C'était ce que le mercenaire redoutait, et en avoir la confirmation ne le satisfaisait en rien.

- Les hommes de l'inspectrice se sont fait massacrer, là-haut, informa-t-il. Je viens de trouver l'un d'entre eux au pied d'un escalier. On dirait qu'il a essayé de s'échapper.

- Bordel, jura le scientifique. Alors, nous avons bien été trahis ! Tu as une idée du responsable ?

Il hésita, et ajouta à mi-voix, comme s'il craignait cette éventualité.

- L'inspectrice... ?

- Non, le coupa Feris. Moïra Scopuli a été capturée et conduite avec les otages, dans la suite impériale. C'est Paquito qui me l'a appris.

- Paquito ?! S'exclama Franz d'une voix blanche. Paquito Gonzalez est ici ? Bon sang, la *Murcia* doit avoir prévu de faire les choses en grand pour envoyer ce boucher sur Irotia !

- Il est mort, annonça Park. J'ai fait exploser une capsule élévatrice, et il a reçu une hampe de métal au travers du poumon. Cet enfoiré d'Edonien ne fera plus de mal à personne.

Il se figea, une idée germant soudain dans son esprit. Un soupçon, tout au plus, mais qui se transforma rapidement en une horrible certitude. Les natifs d'Edona qui rejoignaient la mafia avaient pour habitude de troquer leur identité contre un surnom à consonnance hispanique. Or, le mercenaire était certain d'en avoir entendu un autre, un peu plus tôt ce jour-là.

- Franz ! S'écria-t-il. Où se trouve l'officier Fores en ce moment ?

- Le chef de l'unité des démineurs ? Il a été appelé ailleurs il y a quelques minutes. Un colis piégé dans un aérogare, il pensait que ça pouvait avoir un lien avec nos mafieux. Pourquoi ?

- Quand on discutait avec lui pour planifier l'assaut, est-ce que tu te rappelles le surnom que ses hommes lui avaient donné ?

- Oui, répondit Anabellis. C'était Nando. Nando Fores. Oh, bordel de merde...

- C'est lui, Franz ! S'exclama Feris. C'est lui la taupe, il bosse pour eux depuis le début ! C'est forcément lui qui a le détonateur !

- Merde, merde, merde ! Jura le scientifique. J'ai bossé avec lui tout l'après-midi pour préparer cet assaut. Comment j'ai pu ne pas m'en rendre compte plus tôt ?!

- Va chercher Liseth, et pars à sa recherche ! Ordonna Feris. Préviens le commissaire, dis-lui de mettre tout le monde à l'abri dans le locomotor. Si ce taré fait sauter le bâtiment, le bouclier d'énergie protégera le vaisseau.

- Mais depuis le temps, Fores doit être loin d'ici ! Il pourrait se trouver à des kilomètres !

- Non, je doute que son détonateur ait une portée si grande. Il a dû rester tout près de la place Saturnale. Retrouve ce salopard, et fiche le camp d'ici avec Liseth, c'est compris ? Je ne veux pas vous savoir à proximité si tout doit exploser.

- Et toi, Feris ? Demanda l'intello d'une voix blanche. Tu dois évacuer l'hôtel immédiatement !

Park n'hésita pas une seconde. Sur cette affaire, Maz l'avait engagé pour obtenir des réponses. Sans savoir pourquoi, le mercenaire était certain qu'il en obtiendrait là-haut, dans la suite impériale. Et puis, il avait une autre raison bien à lui de rester.

- Scopuli est toujours détenue avec les otages, annonça-t-il. Dis à Terk de me rejoindre. On monte les chercher. »

Chapitre 16 – Le majordome

Irotia, rue des Hauts-Jardins. 14 septembre 3224, au milieu de la nuit.

Minuit venait de passer lorsqu'Oni coupa les moteurs de la navette qu'elle avait dérobée aux deux policiers quinze minutes plus tôt. Après réflexion, elle avait finalement choisi de l'abandonner dans une impasse lugubre, entre deux façades de société d'import-export, non loin de sa résidence sécurisée. Ainsi, si la sécurité civile menait des recherches pour la retrouver, elle penserait que la voleuse s'était terrée dans les recoins mal famés de la ville ou appartenait à un gang. Personne ne viendrait soupçonner la fille du général, qui possédait une demeure luxueuse sur l'une des plus belles rues commerciales d'Irotia, non loin de là.

Sans perdre une seconde, elle laissa le véhicule et se précipita en direction de son immeuble. Elle traversa plusieurs cours et jardins au pas de course, escalada un mur et retomba finalement près du local à ordures, derrière chez elle. L'endroit était désert, et pas une lueur ne filtrait derrière les stores de ses volets blindés. Inquiète, elle dégaina son arme et plaça une cartouche fraîche de plasma dans le chargeur. Si, comme il le lui avait affirmé, Brixon se trouvait à l'intérieur avec son père, l'endroit ne devrait pas être aussi calme. Jamais Mili Kirkov n'aurait laissé le général sans surveillance, après qu'on ait tenté de l'empoisonner. Pourtant, il n'y avait pas un seul militaire de faction, et aucun vaisseau ne stationnait dans son parc d'atterrissage privé. Quelque-chose n'allait pas. L'assassin était-il revenu pour terminer son travail ?

Plus que jamais sur ses gardes, la jeune femme contourna les poubelles de tri intelligentes, et dégagea l'accès à un soupirail qu'elle dissimulait sous un vieux conteneur. Chacune de ses planques contenait au moins trois échappatoires en cas de problème, mais son majordome n'en avait malheureusement pas connaissance. Et pour cause, le pauvre Brixon ignorait tout de la double-vie que menait sa maîtresse. Il en avait déjà fait les frais deux jours auparavant, lorsque les truands l'avaient molesté pour pouvoir entrer, et Oni refusait de croire qu'il ait pu lui arriver quelque-chose de pire ici. L'immeuble qu'elle habitait, et dont elle était la propriétaire, comportait une salle blindée dans les sous-sols, accessible directement depuis une porte dérobée dans les cuisines. Celle-ci, John Brixon la connaissait : tous les aristocrates et les notables d'Irotia disposaient d'une pièce de ce genre en cas d'attaque spatiale, pour s'abriter des torpilles et des bombardiers. C'était certainement là qu'il avait conduit le général. Ils étaient enfermés en sécurité, et cette solution expliquait l'absence de lumière. Ça ne pouvait être que ça.

Du moins, Oni voulait le croire de tout son cœur. Le doigt fixé sur la détente, elle s'engagea prudemment dans l'escalier en direction de ses caves, et déboucha à l'intérieur d'un petit cellier qu'elle tenait fermé à clef. Heureusement, elle était prévoyante, et un mécanisme de ce côté permettait l'ouverture, au cas où elle aurait eu besoin d'entrer chez elle sans être

vue. Ce qui était exactement le cas ce soir. Le souffle court, elle actionna le verrou électronique, et poussa la lourde porte qui s'ouvrit sans un bruit.

Rien.

Le garde-manger et les caves étaient plongés dans une obscurité profonde, et il y régnait un calme absolu. Ce qui n'arrangeait en rien l'angoisse de la jeune femme. Pas à pas, elle progressait en direction des étages supérieurs de la maison, s'arrêtant à chaque recoin pour vérifier qu'il était désert. Elle connaissait l'endroit dans ses moindres détails, et n'avait pas besoin de lumière pour se repérer. Si un étranger espérait la prendre par surprise, il trouverait la suite des événements bien désagréable.

Un bruit sur sa droite, une silhouette qui dévale. Oni fit feu, et moucha un énorme rat qui espérait rejoindre son antre. Fausse alerte, mais désormais on ne pouvait plus ignorer qu'elle était entrée. La jeune femme mit un genou à terre, visa en direction de la porte, et se figea. Dix secondes. Vingt. Une minute.

Personne n'arrivait. Lentement, Oni se redressa. L'endroit semblait bel et bien désert. Mais alors, pourquoi Brixon lui avait-il adressé ce message s'il n'était pas là avec son père à l'attendre ? Elle allait ranger son arme dans son étui, lorsqu'elle remarqua un détail qui jusque-là n'avait pas retenu son attention. Là, à l'endroit même où elle se trouvait. C'était habituellement à cet emplacement que son majordome déposait le socle de l'automate ménager qui s'occupait de nettoyer les chambres. Sauf que la base d'alimentation de Villock avait disparu.

Etrange.

Désormais, Oni était certaine qu'un inconnu avait pénétré son logement. Brixon avait certainement voulu la mettre en garde en déplaçant quelques objets anodins, car il savait combien elle portait attention au rangement et à la décoration. Peut-être espérait-il qu'elle s'enfuirait, qu'elle irait prévenir la sécurité civile. Les mains tremblantes, Oni sortit de son manteau la torche qu'elle avait récupérée après avoir assommé les deux agents de police. Elle l'alluma, en prenant soin de placer le canon de son arme dans l'alignement du halo lumineux, prête à ouvrir le feu. C'est alors qu'elle réalisa que le sol en sable fin de la cave était jonché de traces de pas confuses, qui partaient dans tous les sens. Un peu comme si l'on s'était battu à cet endroit. Et, plus loin, il y avait la trace caractéristique laissée par un corps que l'on traîne sur le sol. Tout droit en direction des escaliers qui menaient au rez-de-chaussée.

Désormais, elle avait une idée un peu plus précise de ce qui s'était passé. Son père, encore affaibli, avait dû réclamer à boire, et Brixon était descendu à la cave pour lui apporter une bouteille. C'est là que l'inconnu l'avait surpris et agressé. Mais il n'y avait pas de traces de sang autour d'elle. Son domestique était certainement encore en vie.

Qui que soit le salaud qui était entré chez elle, Oni allait le lui faire payer.

À présent, elle ne se souciait plus d'être entendue. Elle se précipita en direction des étages, grimpa la volée de marches quatre à quatre, et enfonça la porte qui débouchait sur le couloir principal.

Désert.

L'endroit était plongé dans une étrange pénombre que rompait la lueur de la lune à travers les stores d'un volet mal fermé, au-dessus d'un petit meuble. Oni vérifia les deux accès du couloir, puis se coula de nouveau en sécurité dans l'entrebâillement de la porte.

« Brixon ? Appela-t-elle. Papa ? Vous êtes là ? »

Pas de réponse. De nouveau, la jeune femme attendit quelques instants, mais personne ne semblait venir. L'intrus avait-il déjà quitté les lieux ? Avait-on enlevé son père et son domestique ? Mais pour quelle raison ? Et qui aurait intérêt à faire une chose pareille ?

D'un pas prudent, elle s'engagea en direction du salon, toujours sur le qui-vive. Son cœur battait la chamade, et à chaque forme étrange qu'éclairait sa lampe, elle était à deux doigts de presser la détente. Pourtant, il n'y avait rien. Elle était chez elle, seule, dans le noir. Elle paniquait sans raison. Brixon avait peut-être changé d'avis et conduit Maz dans une de ses autres planques. Mais les traces dans le sous-sol ... ? Non, décidément, toute cette histoire ne tenait pas debout. Si quelqu'un se trouvait chez elle à cet instant, Oni voulait en avoir le cœur net. Son mystérieux visiteur aurait déjà eu le loisir de l'attaquer ou de l'abattre au moins dix fois depuis son arrivée. Résolue, elle coupa sa lampe torche, entra dans le salon, et demanda de la lumière.

« Bonsoir, mademoiselle Keltien. »

Oni sursauta. Elle s'était attendue absolument à tout, sauf à ce qu'elle avait sous les yeux. Là, confortablement installé dans son canapé, Brixon l'attendait. Ou plutôt, il la tenait en joue avec une arme de poing gros calibre. Un petit revolver à visée laser, doté de balles explosives. Oni connaissait cette arme. Elle venait de sa propre réserve, dissimulée derrière sa cheminée, dans l'impasse Vertigo. Une cachette dont son majordome était censé ignorer l'existence.

« Surprise de me trouver ici ? Interrogea celui-ci, un sourire mauvais aux lèvres. Vous avez apprécié ma petite mise en scène, dans la cave ?

- Qu'est-ce que ça signifie, Brixon ? S'exclama Oni. Où est mon père ?

L'autre éclata d'un rire sonore qui résonna longuement dans les étages vides de la résidence.

- Brixon par-ci, Brixon par-là, s'esclaffa-t-il d'un air cynique. Pour une fois, vous pourriez peut-être m'appeler par mon véritable nom, qu'en dites-vous ?

Oni demeurait figée, incapable de réagir. L'homme qu'elle avait sous ses yeux était indubitablement son majordome, et pourtant, il avait quelque-chose de... différent. Des traits rudes, un regard cruel, une expression qu'elle ne lui connaissait pas. Il ne portait plus sa moustache, et affichait une solide calvitie sur le haut du crâne. Des postiches ?

- Vous ! dit-elle dans un souffle, tandis que la lumière se faisait dans son esprit. C'est vous qui avez fait entrer les deux assassins l'autre jour. Et c'est vous qui avez envoyé ce groupe armé au Troquet des Parieurs, parce-que vous saviez que je me précipiterais là-bas.

- Bravo, Mort Rouge. Je vous félicite. Vous n'êtes peut-être pas si bête que je le pensais.

- Qui... qui êtes-vous ? bredouilla Oni.

L'homme qui avait été son majordome lui adressa un sourire étrange. Visiblement, la situation l'amusait beaucoup. Ce tordu devait rêver de ce moment depuis des années.

- Frederic Norman, mademoiselle. Pour vous servir.

Il attendit, guettant la réaction d'Oni. Puis, fier de son petit effet, il ajouta :

- À voir votre tête, j'imagine que vous avez entendu parler de moi. »

Evidemment, Oni ne le connaissait que trop bien. Dans le milieu, ce type se faisait appeler le P'tit Freddy. Mais tous ceux qui le fréquentaient de près ou de loin le désignaient comme le chien fou de Ludo Willys. Il était l'âme damnée du chef de la pègre irotienne, son plus fidèle bras droit. Un ancien membre des commandos militaires, expert de la torture, des infiltrations et des assassinats. Un maître du déguisement, qui prenait plaisir à duper ses victimes avant de les mutiler pendant des heures et d'abandonner leur cadavre. De tous les mafieux irotiens dont Oni avait entendu parler, aucun ne lui arrivait à la cheville en matière de cruauté. La simple évocation de son nom permettait à Willys de maintenir son autorité dans un monde où, traditionnellement, les *padróns* ne survivaient que quelques mois. Même les puissants membres de la *Murcia* lugorienne craignaient ce type. D'après les rumeurs, ils l'avaient exclu de leur gang parce-qu'il était trop violent et incontrôlable. Pour une raison connue de lui seul, le P'tit Freddy n'obéissait qu'à Ludo Willys.

« Vous êtes... un monstre ! Cracha Oni.

- Je vous remercie du compliment, fit l'autre avec un grand sourire. Mais nous savons tous deux que vous en êtes un, également. Alors, épargnez-moi ces niaiseries.

- Où est mon père, ordure ! Que lui avez-vous fait ?

Le P'tit Freddy lui adressa un regard malsain. Il jubilait. Il savait qu'il la tenait en son pouvoir, et ce connard adorait ça.

- Oh, mais il n'est pas ici, Mort Rouge. J'ai bien peur que ce cher vieux Maz Keltien ne soit plus de ce monde, à l'heure où nous parlons. Mais rassurez-vous. Vous le rejoindrez bien assez tôt. »

Un mouvement derrière elle, infime. Oni le perçut au dernier moment. Elle plongea sur le côté et esquiva juste à temps le coup de couteau d'un acolyte. Le cran d'arrêt ne rencontra que du vide, et la jeune femme ouvrit le feu tout en se redressant. Son agresseur s'effondra aussitôt, touché au flanc. Mort. Immédiatement, Oni pivota vers celui qui était son majordome, prête à éviter un tir. Mais l'homme, confortablement installé dans son canapé, n'avait pas bougé d'un pouce. Il lui adressa un regard admiratif.

« Pas mal, Mort Rouge. Tu as de bons réflexes. Je comprends pourquoi Ludo est si élogieux à ton sujet.

Oni ne releva même pas le passage au tutoiement. Elle n'allait pas laisser ce sale type s'amuser longtemps à ses dépens.

- C'est Ludo qui a ordonné ma mort ? souffla-t-elle, tout en vérifiant prudemment tous les angles de la pièce.

- Allons, répondit le P'tit Freddy. Tu sais comment les choses fonctionnent. Ludo n'est qu'un intermédiaire, et je suis son exécuteur. On ne s'en serait jamais pris à toi sans un gros paquet de pognon à la clé. Après tout... tu étais notre meilleur élément. »

Cette fois, il fit feu, mais pas en direction d'Oni. Sa première balle brisa la coque qui protégeait le panneau de contrôle électrique. La seconde explosa au contact des fusibles et des disjoncteurs, plongeant définitivement la résidence dans le noir. Surprise, la jeune femme plongea sans réfléchir derrière sa table de travail pour s'en faire un couvert. L'instant d'après, un trait de plasma luminescent traversait l'espace à l'endroit où elle s'était tenue une seconde plus tôt. Deux types de projectiles différents, deux armes. Il n'avait pas pu recharger aussi vite. Privée de ses yeux, Oni devait s'en remettre à sa connaissance des lieux pour anticiper ses déplacements. Le souffle court, elle fit l'effort de se concentrer à fond sur son environnement.

Un bruit, sur sa gauche.

Elle tira à l'instinct, et une vitre se brisa en morceaux. Elle avait probablement touché son grand miroir, au-dessus de la table à manger.

« Wouhouuuuu ! S'amusa Freddy dans le noir. C'est pas passé loin !

Oni ajusta dans sa direction, et pressa la détente quatre fois. Une rafale, tirée à l'horizontale, pour être certaine de le faucher. Mais les rayons luminescents s'encastèrent dans le mur et la montée d'escalier. Le type était rapide. Trop rapide.

- Allez, Mort Rouge ! Tu peux faire mieux que ça ! Vas-y, éclate-moi la cervelle ! Je sais que tu en meurs d'envie ! »

Maintenant, il était sur sa droite. Comment diable avait-il pu traverser la pièce aussi vite ? Oni ne réfléchit même pas à la question. Elle fit feu méthodiquement, d'abord à l'endroit où il se tenait, puis immédiatement de chaque côté, pour anticiper sa fuite. Deux de ses charges rencontrèrent le mur, la troisième transperça une fenêtre et se logea dans un volet blindé. Quelque-chose n'allait pas. Personne ne pouvait se mouvoir à une telle vitesse. Elle aurait dû atteindre sa cible au moins deux fois. Ce type se jouait d'elle. S'il avait voulu la tuer, il aurait pu le faire dix minutes plus tôt. Non. Il cherchait à gagner du temps. Mais pour quelle raison ?

Un nouveau coup de feu, et cette fois Oni vit le plasma frôler sa cuisse. Elle répliqua aussitôt de trois rayons, qui une fois encore ne rencontrèrent que le vide. Impossible ! Elle passait à côté de quelque-chose, il devait avoir un genre de subterfuge pour la duper. Mais lequel ?!

« Je commence à m'ennuyer, Mort Rouge, lança le P'tit Freddy dans son dos. Tu as peut-être de bons réflexes, mais t'es longue à la détente. »

Elle pivota, prête à le dégommer, mais se figea soudain. Interloquée, elle porta la main à sa jambe, où elle caressa du bout des doigts le tissu de son pantalon. Intact. Cette fois, elle avait compris. Le rayon plasma qui l'avait frôlée aurait dû la brûler. Pourtant, elle n'avait ressenti aucune douleur. Pas même une once de chaleur. Épuisée, elle baissa son arme et se redressa, faisant jouer ses muscles pour évacuer la tension nerveuse dans son corps. Elle ne risquait plus rien. En prenant son temps, elle retourna à l'entrée du grand salon, et ralluma sa lampe torche qui était tombée à terre.

Il y avait bien un cadavre près d'elle, celui de l'homme de main qui l'avait attaquée au couteau. Le P'tit Freddy, lui, n'avait toujours pas bougé de son canapé. Il se tenait bien droit, et la dévisageait en riant. Oni remarqua alors qu'il avait remplacé l'arme de poing dans sa main par un verre de vin, qu'il savourait tranquillement. Pour vérifier sa théorie, la jeune femme fit trois pas en direction de la table à manger.

Evidemment.

Là-bas, à l'autre bout de la pièce, un impact encore fumant dans le mur confirmait ses doutes. Elle avait bien fait mouche. La trajectoire du rayon suggérait que le P'tit Freddy l'avait reçu en pleine tête. Pourtant, il était bien là, en train de la narguer. Oni se retourna, et leva les yeux vers le panneau des fusibles. Il était intact, mais un étrange appareil était greffé à côté, accompagné d'un minuteur. Son attention se reporta sur le canapé, et elle avança à grands pas dans sa direction.

« Aaaaah, tu as enfin compris ! S'enthousiasma son ex-majordome avec un regard mauvais. Tu ne peux pas m'atteindre, Mort Rouge. Tu ne l'as jamais pu.

Oni se baissa, et ramassa le projecteur holographique dissimulé sous le sofa. La silhouette du truand se déplaça selon un angle improbable, et elle l'entendit éclater de rire.

- Comment ? Demanda-t-elle. Comment tu as mis ça au point ?

- Oh, c'était assez simple, je dois dire. Il m'a suffi de quelques micros répartis dans la pièce, et d'un ou deux autres projecteurs pour les rayons plasma. Rien d'extraordinaire, crois-moi.

- Espèce d'ordure ! S'exclama Oni en reposant brutalement le boîtier sur la table. À quoi diable rime toute cette comédie ?

Le reflet translucide du P'tit Freddy haussa les épaules, et il but tranquillement une autre gorgée de vin. Son regard se fit soudain cruel, et tout amusement disparut de ses traits.

- Je voulais te jauger, Mort Rouge, répondit-il très sérieusement. Savoir à qui j'avais affaire. Etudier tes mouvements, tes techniques, ta réactivité. Tu es une bien meilleure tueuse que je ne l'ai jamais été, alors ma seule chance contre toi, c'est de te comprendre. Tu es une ombre, Mort Rouge. Rapide, précise, implacable.

Il eut un rire, et bût une nouvelle gorgée de vin.

- Moi, reprit-il, je suis plutôt vieux jeu. J'ai un style plus direct, plus brutal que le tien. Dans une véritable confrontation, je n'aurais jamais eu l'avantage. Mais maintenant, je te connais. J'ai été ton domestique pendant des années, je sais comment tu vis, comment tu penses, je connais chacune de tes planques, chacune de tes failles. Je sais comment t'atteindre.

Il hésita, comme s'il ne voulait pas en dire trop, et conclut avec une expression nonchalante :

- Oh, et Ludo m'a demandé de t'envoyer un avertissement. En fait, c'était la raison principale de notre rencontre ici. Je n'ai juste pas pu m'empêcher de pimenter un peu les choses.

- Un avertissement ? Grogna Oni en le dévisageant durement.

- Il t'aime bien, Ludo, reprit le truand avec un sourire amusé. Je dirais même qu'il en pince un peu pour toi. Mais bon, les ordres sont les ordres, et notre commanditaire nous paye très généreusement pour avoir ta tête. Encore une fois, rien de personnel.

Son ancien majordome lui lança un clin d'œil énigmatique, et but une longue rasade de vin. Son reflet translucide se troubla tandis qu'il se penchait vers ce qui devait être une table pour attraper une carafe et se resservir. Il prenait visiblement son pied en la faisant attendre.

- Et ? Interrogea la jeune femme, qui perdait patience.

- Et bien, considère tout ceci comme un avertissement courtois. L'empoisonnement de ton père, les tueurs chez toi, et cette petite mise en scène. Ludo te laisse une semaine pour mettre tes affaires en ordre. Après quoi, tu quitteras Irotia pour ne jamais y revenir. Passé ce

délai, si tu es encore là... Disons que je serai ravi de croiser ton chemin à nouveau, mais notre rencontre risque d'être macabre.

Il eut un rire mauvais, cruel, comme s'il se réjouissait à l'idée d'une pluie de cadavres. Ce type était véritablement tordu.

- Et si je refuse de partir ? Demanda froidement Oni, en l'incendiant de toute sa haine. Si je décide de te retrouver, et de t'étouffer avec tes tripes, à la place ?

Le P'tit Freddy éclata de rire, et s'étrangla à moitié. Il renversa abondamment du vin sur sa chemise.

- Tu as décidément un sens de l'humour incroyable, Mort Rouge ! s'esclaffa-t-il. C'est vraiment dommage que nous n'ayons jamais pu travailler ensemble ! Quelle équipe on aurait fait !

Oni eut un grognement de dédain.

- Jamais de la vie, espèce de taré ! Savoir que tu as été mon majordome pendant tout ce temps me dégoûte déjà ass...

- Si tu refuses de quitter Irotia, la coupa Freddy, nous tuerons ton cher papa. Et je te garantis que cette fois, ce ne sera pas avec du poison. Tu auras tout le temps de regretter notre offre généreuse, pendant que je le démembrerai sous tes yeux. Tu me connais, Mort Rouge. Tu sais que je ne plaisante pas.

De rage, Oni lança violemment le projecteur, qui se fracassa contre son mur en grésillant. Un instant plus tard, un second hologramme se dessina près de l'escalier, et la silhouette du P'tit Freddy réapparut. Imperturbable.

- Dis-moi où tu te caches ! s'écria Oni. Qu'as-tu fait à mon père, sale enfoiré ?!

- Oh, mais le vieux Maz se porte à merveille, ironisa le truand. Hélas, on dirait que la toxine qu'il a ingurgitée n'a pas réussi à le tuer. Plutôt coriace, ton paternel.

- Si tu portes la main sur lui, je te jure que...

- Des menaces, toujours des menaces ! S'exclama Freddy en soupirant. C'est donc tout ce que tu as à la bouche ? »

Il se redressa, et pour la première fois, Oni le trouva vraiment intimidant. Ce type avait une lueur mauvaise dans le regard propre à glacer le sang du plus endurci des hommes. L'espace d'une seconde, elle eut l'envie irrépressible de s'enfuir, de courir à toutes jambes le plus loin possible. Puis, elle se ressaisit et choisit l'affrontement. Elle planta ses yeux dans les siens, et y mit toute la résolution et la froideur dont elle pouvait faire preuve. Jamais elle ne s'inclinerait devant un tordu pareil.

« Qu’as-tu fait de Brixon, espèce de connard prétentieux ? S’entendit-elle demander. Le vrai John Brixon, qui vivait sur Lugori ?

- Oh, ne t’en fais pas pour lui, ricana le P’tit Freddy, sans se départir de son regard de tueur fou. Personne ne risque de le retrouver, là où je l’ai laissé. Du moins, pas en entier.

Oni serra les poings si fort que ses ongles entaillèrent la chair. Elle sentit le sang perler le long de ses doigts, mais n’en avait que faire. Elle allait tuer ce type. Elle rêvait de tuer ce type. Jamais encore elle n’avait eu une telle envie d’éventrer quelqu’un.

- Oui, je sais, je sais, ironisa celui-ci. Couteau, tripes, strangulation, et tout ce qui s’en suit. Garde ta salive, Mort Rouge, et écoute plutôt mes conditions si tu ne veux pas que ton cher papa finisse comme ce pauvre major Brixon. »

La jeune femme allait lui envoyer une réplique cinglante de son cru, mais elle se ravisa. Après tout, ce cinglé n’avait pas hésité à empoisonner Maz juste pour l’effrayer. La vie de son père était dans la balance, et la menace bien réelle. Elle connaissait assez Ludo Willys pour savoir qu’il avait des centaines d’hommes de main infiltrés dans tous les échelons de la société. Une bonne partie des aides-de-camp et de l’Etat-Major du général travaillaient certainement pour lui en secret. Elle ne pouvait pas risquer la vie de son père sur un coup de colère aveugle.

« D’accord, concéda-t-elle en serrant les dents. Énonce tes foutues conditions. Une semaine, et je quitte Irotia. Quoi d’autre ?

- Là, tu vois ! S’exclama Freddy. Tu redeviens raisonnable. Douce comme un agneau. Tu es si prévisible, Mort Rouge, si facile à manipuler...

- Accouche, le cinglé, avant que l’idée de t’éventrer ne m’effleure à nouveau l’esprit.

- Ludo te promet une semaine de trêve, résuma le mafieux. Pas de tueurs, pas d’attentat, et il s’arrangera pour faire croire à ta mort quand tu seras partie. Il te donne également sa parole de renoncer au contrat concernant le général. Ton cher papa pourra couler une vie paisible jusqu’à ce que la démence et le whisky aient eu raison de lui.

- Que veut-il en échange ?

- Que tu disparaisses, purement et simplement. Il a une réputation à tenir, et un contrat doit être honoré, quel que soit le prix à payer. Mais avant de nous quitter, il a une dernière mission à te proposer. Un ultime coup d’éclat pour la célèbre Mort Rouge. Le plus beau de toute ta carrière.

Oni poussa un profond soupir d’exaspération. Tout ce drama pour en arriver là. Un vulgaire assassinat, et elle serait libre de s’en aller. Un dernier cadavre, et son père aurait la vie sauve.

- Qui est la cible ? Demanda-t-elle froidement.

- Tu dois assassiner l'Empereur.

Cette fois, la jeune femme hoqueta. Elle s'était attendue à tout, sauf à ça. Elle se figea, guettant un signe quelconque, n'importe quoi qui lui indiquerait que le truand plaisantait. Mais non. Son ancien majordome n'avait jamais eu l'air aussi sérieux.

- Rien que ça ? S'exclama-t-elle, sarcastique. Je dois juste buter l'homme le mieux protégé de la galaxie ? Vous n'auriez pas quelque-chose d'un peu plus difficile à me confier, par hasard ?

- Non, trancha le P'tit Freddy d'un ton sec. C'est notre unique offre. À toi de voir si tu envisages ou non de l'accepter. »

Cette fois, Oni ne prit pas le temps de réfléchir davantage. Elle était une tueuse, elle avait éliminé des dizaines de bureaucrates et d'ambassadeurs de toutes nationalités, des dirigeants d'entreprise et même le *padrón* d'une famille autrefois concurrente de Willys sur Irotia. Mais assassiner l'Empereur... ça, elle ne pouvait pas s'y résoudre. Elle trouverait un autre moyen de sauver son père, et de liquider cet enfant de salaud.

« Je n'ai pas besoin d'une semaine, annonça-t-elle d'un ton résolu. Ma réponse est non.

Le P'tit Freddy eut un regard joyeux, et lui adressa un sourire carnassier.

- Je le savais, fit-il en jubilant. J'avais dit à Ludo que tu l'enverrais se faire voir. Mais bon, tu le connais, il est trop sentimental. C'est ton dernier mot, Mort Rouge ?

- Va te faire foutre, Freddy.

- Dans ce cas, conclut le mafieux, nous aurons le plaisir de nous revoir. J'espère que tu as fait tes adieux à ton père, Oni. J'ai bien peur que ta réponse ne le condamne.

- Je vais te trouver, enfoiré ! Hurla-t-elle à plein poumons. Je vais te traquer, où que tu ailles ! Et ensuite j'irai trouver Ludo, et je lui collerai une balle dans la tête. Jamais, tu m'entends, jamais je ne vous laisserai approcher mon père !

- Tu es trop impulsive, Mort Rouge, remarqua Freddy. C'est ce qui causera ta perte. Maintenant, va, dépêche-toi. Tic-tac, tic-tac, le délai est écoulé. Tic-tac, tic-tac, il est temps de t'en aller. »

Il appuya sur un bouton invisible, et son reflet disparut dans un dernier éclat de rire. Le silence revint dans la pièce, et Oni se retrouva soudain seule et fatiguée. Elle s'était fait avoir comme une bleue. Ce type jouait avec ses nerfs pour la forcer à commettre une erreur. Les tueurs, le Troquet, et toute cette mascarade. C'était sa façon à lui de jouer avec ses proies. De les torturer. De les briser, petit à petit.

Tic-tac.

Oni leva les yeux. Un bruit, inhabituel, qui n'avait rien à faire là.

Tic-tac, tic-tac, il est temps de t'en aller.

Son regard se posa sur l'étrange appareil, à côté du panneau des fusibles. Sur le minuteur. Pourquoi ce salaud cherchait-il à gagner du temps ? Pourquoi tout ce discours insensé et interminable sur l'assassinat de l'Empereur ?

Tic-tac.

Oni se précipita à toute vitesse vers la fenêtre. Dans sa course, elle hurla à l'intelligence artificielle de son domicile d'ouvrir les volets blindés. Lentement, les stores se relevèrent. Trop lentement.

Tic-tac.

Elle plongea à travers la vitre et atterrit rudement à l'extérieur. Le souffle court, elle se redressa et se mit à courir, le plus loin possible, aussi vite que ses jambes la portaient.

Tic-tac, tic-tac. Le délai est écoulé.

Dans son dos, l'immeuble explosa. Une formidable déflagration, qui fit trembler le sol et retentit comme un immense coup de tonnerre dans la rue. Les deux résidences mitoyennes furent rasées elles aussi, leurs façades s'écroulèrent, arrachées du sol dans un déluge de feu et de gravats. Puis, comme une vague implacable s'abattant sur une côte, le souffle de l'explosion rattrapa Oni, et sa violence la projeta dans les airs. La jeune femme finit sa course contre un mur, qu'elle percuta une quinzaine de mètres plus loin. Elle retomba, comme un mannequin désarticulé, et ne bougea plus.

Au loin, dans la nuit, les sirènes des vaisseaux anti-incendie hurlaient.

Chapitre 17 – Le Boucher de Lugori

Irotia, Hôpital militaire des Galates. 14 septembre 3224.

C'était une petite pièce aseptisée du onzième étage de l'hôpital, pourvue de murs d'un brun délavé et de grandes tentures rouge carmin aux fenêtres. L'endroit était dénué de tout charme, et les néons d'un autre âge qui jetaient une lumière malade dans la chambre n'aidaient pas à défaire l'impression de vétusté qui s'en dégageait. Pour tout mobilier, un grand lit médicalisé était installé au centre, relié à un moniteur qui enregistrait en temps réel toutes les données vitales du patient et les transférait directement dans les bureaux des médecins, situés dans l'aile voisine. Pas de télévision ni de terminal informatique, encore moins de revues ou de décorations murales pour égayer l'espace ou divertir l'occupant de ce mouvoir. Tout ici sentait le chlore, le désinfectant ou l'urine.

C'est dans cet univers dénué d'âme que Maz Keltien ouvrit les yeux. D'abord, ce furent les *bips* stridents et réguliers, imperturbables, de l'appareillage médical qui se firent entendre dans les tréfonds de son esprit. Et puis, une sensation étrange, celle de planer dans un autre monde, de ne plus sentir le poids de son corps, comme un être éthéré. Enfin, il souleva une paupière lourde, inspira un air moite, et aperçut le visage soulagé de Mili qui se précipitait à son chevet.

« Général ! S'écria-t-elle en lui prenant la main. Vous êtes réveillé ! »

Il grimaça et fut pris d'un haut-le-cœur. L'amirale, prévenante à l'excès, lui colla immédiatement sous le nez un sac anti vomitif. Comme il respirait les vapeurs chimiques contenues à l'intérieur, Maz sentit sa nausée reculer. Il patienta encore quelques secondes, pour être sûr de ne pas régurgiter le contenu de son estomac, et repoussa la poche d'un geste incertain. Il voulut parler, mais ne réussit qu'à s'étouffer en produisant un affreux borborygme. Des larmes plein les yeux, il se redressa difficilement en position assise, et immédiatement la station médicalisée sur laquelle il se trouvait suivit le mouvement. Les charnières craquèrent tandis que l'engin, apparemment vétuste, se changeait en siège inconfortable. Il fallut encore un long moment pour que le coussin gonflable inclus dans l'appareil daigne entrer en action, procurant enfin un peu de soulagement aux lombaires du vieux général.

« Mili, bégaya-t-il tant bien que mal, produisant pour cela un effort considérable. Mon bras... »

L'amirale comprit immédiatement sa requête, et vint le débarrasser de sa prothèse qui le gênait affreusement. Soutenant le bras bionique de son supérieur, elle exerça une légère pression en dessous du coude, et le substitut de son membre atrophié se détacha de lui-même, ne laissant derrière lui que l'habituelle impression de fourmillement. Pendant ce

temps, Maz retrouvait lentement les sensations du reste de son corps. On avait placé sur sa poitrine plusieurs cathéters, qu'il devina implantés au niveau de ses poumons et de son estomac. Un drainage ? Une brusque fatigue l'envahissait soudain, et il se sentit plus vieux et plus fragile qu'il ne l'avait jamais été. Et, bon sang, comme il avait envie de pisser !

« Ça va aller, général, le rassura l'amirale avec un sourire forcé. Les médecins vous ont fait un lavage d'estomac, et l'épuration sanguine est bientôt terminée. Vous êtes hors de danger.

- Que... ? bégaya-t-il avant d'être secoué par une violente quinte de toux.

À nouveau, la brave Mili se précipita pour lui apporter un grand verre d'eau fraîche. Assoiffé, la gorge plus sèche que jamais, Maz le but goulûment. Un second fut nécessaire pour qu'il se sente mieux, et puisse s'exprimer normalement.

- Que m'est-il arrivé ? »

Peu à peu, des réminiscences des dernières heures surgissaient dans son esprit. La campagne à planifier. La réunion avec ses amiraux, et le micro découvert sous son bureau. La mise en garde de Park, qui le suppliait d'accepter une protection rapprochée. Sa rencontre avec Mili, qui allait se marier. Et puis, les chocolats qu'il avait engloutis, et tout ce cognac aussi. La sensation d'étouffer, cette horrible impression de manquer d'air, de sombrer lentement dans les ténèbres... Le vieux général n'était pas un imbécile. Il savait qu'une tonne de travail attendait Milicent Kirkov dans les casernes. L'amirale devait préparer ses unités et gérer l'affectation des nouvelles recrues. Dans ces conditions, elle n'aurait jamais abandonné son poste pour venir jouer les garde-malades, à moins que Maz n'ait été en danger de mort. Et puis, une purge complète du système sanguin ! Cela ne laissait guère de place au doute. Il repensa une fois encore au sinistre avertissement de Feris. *La prochaine fois, ce sera sans doute une bombe qu'on découvrira.* Qui que soit son mystérieux ennemi, il avait visiblement une préférence pour des techniques plus raffinées. Plus subtiles. *Et un accès total à ses appartements.*

« On m'a empoisonné, n'est-ce pas ? »

L'amirale se figea, hésitant visiblement à lui répondre. Finalement, elle poussa un soupir, et acquiesça.

« Oui, dit-elle, j'en ai bien peur. Les analyses de nos labos ont révélé la présence d'une puissante neurotoxine au fond de votre verre. Une quantité infime, mais suffisante pour vous tuer si nous n'étions pas intervenus.

- Qui ... ? Murmura Maz, qui essayait vainement de se mettre debout. Vous l'avez retrouvé ?

- Non, mon général. L'assassin a voulu faire accuser Jens, mais nous sommes convaincus qu'il s'agissait de votre médecin, le major Brixon. Hélas, quand votre domestique Bastian l'a démasqué, il était trop tard. »

Le vieil homme la dévisagea, un air d'incompréhension profonde sur le visage. Depuis des années qu'elle le connaissait, Milicent avait appris à déchiffrer les expressions de son supérieur. Ce léger tremblement au niveau des paupières, suivi d'un frémissement des bajoues, l'œil vitreux, le teint blafard, et son poing qui serrait les couvertures du lit à s'en bleuir les phalanges. Maz était connu pour ses accès de colère aussi violents qu'imprévisibles, que tous ses officiers avaient appris à craindre plus que de raison. Mais pas Mili Kirkov. Au contraire, sa plus fidèle et dévouée subordonnée parvenait toujours, d'une manière ou d'une autre, à désamorcer les élans de fureur du vieux héros de guerre. Un talent que tout le monde, dans les casernes irotiennes, avait évidemment remarqué. L'amirale était rapidement devenue, malgré elle, l'émissaire de toutes les mauvaises nouvelles à destination du général. Si elle avait reçu un toscain d'or à chaque fois qu'elle franchissait les portes de son bureau pour jouer les fusibles, elle serait incontestablement la femme la plus riche d'Irotia depuis longtemps. Guidée par l'habitude, elle posa une main apaisante sur l'épaule du vieux loup de guerre. Ce simple geste suffit à apaiser les tensions sur son visage, et les prémices de sa colère se muèrent en larmes brillantes au coin de ses yeux.

« John ?! murmura Maz avec un trémolo inquiétant dans la voix. Non, c'est impossible... Ce ne peut pas être lui... Mili, dis-moi que ce n'est pas vrai ? »

Le ton du général était suppliant. Et pour cause : au sortir de son adolescence, Maz avait fait ses classes dans l'école militaire de la capitale, sur la planète Lugori. C'est là qu'il avait fait la connaissance du fringant caporal Brixon. Âgé d'une trentaine d'années, ce jeune homme issu d'une des plus anciennes familles de la noblesse lugorienne avait fait des études de chirurgie, avant de rejoindre l'armée pour y effectuer son service militaire. Là, il avait tout naturellement rejoint le corps des techniciens-brancardiers, formés pour piloter les navettes de secours et intervenir rapidement sur toutes sortes de situations à risque. Très vite, son excellente expertise médicale et son implication dans son unité lui avaient valu de monter en grade. D'abord caporal-brancardier, puis sous-officier de l'ordre des médecins de guerre, John Brixon avait acquis une certaine notoriété. Pour sa première mission en tant que commandant d'une frégate médicalisée, il avait été appelé en renfort sur Dortamund, où un générateur à deutérium avait explosé en plein cœur d'une exploitation minière, faisant des centaines de morts et de blessés. L'évacuation des survivants, piégés sous plusieurs tonnes de métal et de gravats, avait duré près de trois semaines. Le hasard voulut que cette hécatombe fût aussi la première opération d'envergure coordonnée par le tout jeune mais néanmoins talentueux amiral Maz Keltien, envoyé là pour faire ses preuves. Ensemble, Maz et Brixon avaient sauvé la vie d'une cinquantaine de personnes et empêché l'explosion d'un second réacteur endommagé. Dès lors, une solide amitié s'était forgée entre les deux

hommes. Lorsque Maz avait obtenu son galon de général, en récompense de l'annexion d'Edona sous le joug impérial, il avait nommé Brixon grand-officier de l'ordre des médecins de guerre avec le grade de contre-major. De fait, John Brixon était devenu l'adjoint du major Riskoff, qui dirigeait alors l'ensemble des équipes médicales de Lugori. Puis, quelques années plus tard, Maz Keltien avait été nommé général-en-chef des armées impériales, et avait quitté la planète-mère pour prendre la tête des *Gingers* d'Irotia. Sa seconde d'alors, l'amirale Minatobi, l'avait remplacé au poste de générale des armées lugoriennes, et Brixon s'était tout naturellement retrouvé à son service. Cette même Minatobi avait, six ans plus tard, récompensé Brixon de son dévouement et de sa fidélité en lui octroyant le grade de major émérite, la plus haute distinction de l'ordre des médecins de guerre. Lorsque John Brixon avait finalement pris sa retraite à l'âge de soixante-cinq ans, il s'était installé dans un appartement confortable de la capitale, non loin des casernes où il avait servi sa vie durant. Hélas, l'homme n'avait pas de famille, et la solitude lui pesait. Pour venir en aide à son ancien camarade et ami, Maz l'avait fait venir sur Irotia et lui avait confié la protection de sa fille adorée, sous couvert d'un emploi de domestique. Et, quelques jours plus tôt, le vieux général avait également fait appel à John Brixon pour venir l'examiner et l'aider à vaincre son addiction à l'alcool.

Cette solide amitié qui unissait les deux hommes expliquait largement l'incompréhension et la profonde déception du général. Pour Maz, il était tout simplement inconcevable que son vieil ami ait cherché à l'empoisonner. Toutefois, l'amirale s'apprêtait à lui annoncer une nouvelle bien pire encore. Prenant son courage à deux mains, Mili inspira profondément, et se jeta à l'eau.

« Hélas, mon général, il n'y a pas de doute possible. Votre médecin est bien notre coupable. Bastian l'a vu s'éclipser avec la bouteille contenant la toxine que vous avez ingéré. Dès que nous avons compris, Johan Tyu a lancé tous ses hommes à sa poursuite, mais sans succès. L'oiseau s'est envolé.

Elle hésita un instant, ne sachant comment formuler ses pensées. Plus elle avançait dans son récit, et plus c'était difficile. Hélas, elle en avait déjà trop dit pour renoncer. Elle devait aller au bout de l'histoire, coûte que coûte.

- De mon côté, reprit-elle, je me suis permise d'effectuer quelques recherches sur votre ami, le major Brixon. J'ai contacté la sécurité civile de Lugori, et j'ai obtenu qu'ils envoient une équipe d'inspecteurs fouiller son ancien appartement. J'espérais qu'on y trouverait des preuves ou des indices expliquant les raisons de son geste.

- Et... ? interrogea Maz d'une voix blanche. Qu'ont-ils découvert ?

- Des restes humains, décomposés depuis des lustres. Le corps a été mutilé et plongé dans un bain d'acide pour empêcher son identification. Mais les analyses ADN de quelques fragments de moëlle osseuse ont permis de confirmer qu'il s'agissait de votre ami. Je suis

navrée, mon général, mais l'homme qui vous a empoisonné n'était pas John Brixon. Le major a été assassiné, il y a trois ans environ. »

À nouveau, Milicent Kirkov s'était préparée à subir les foudres de la colère du général. En temps normal, Maz aurait hurlé un bon coup, insulté le monde entier, et menacé de mort les pauvres *Gingers* qui n'avaient pas réussi à appréhender le criminel. Oui, mais voilà : depuis quelques temps déjà, Maz Keltien n'était plus dans son état normal. Le vieux héros de guerre inflexible, charismatique et sans pitié avait disparu pour laisser la place à un vieillard faible et brisé, ravagé par son addiction à l'alcool et incapable de faire le tri dans ses émotions ou ses pensées. Tour à tour, Mili le vit se figer, blêmir, serrer les dents comme s'il s'apprêtait à laisser éclater sa rage ; puis il jeta sur elle un regard désespéré, qui la transperça comme si elle n'existait pas pour aller se perdre en direction du mur. Enfin, il poussa un gémissement pitoyable, renifla bruyamment, et fondit en larmes. C'était la seconde fois en moins de vingt-quatre heures que l'amirale voyait son supérieur s'effondrer ainsi. Et, pour la première fois depuis toutes ces années qu'elle le fréquentait au quotidien, elle ne sut pas comment réagir. Incapable de l'approcher, de le prendre dans ses bras pour le consoler, ou juste de trouver les mots pour apaiser son chagrin, elle préféra le regarder pleurer. Elle assista ce jour-là à la détresse et à l'impuissance du seul homme qu'elle avait toujours cru fort et inébranlable. Ce que Mili Kirkov avait sous les yeux, ce n'était pas seulement un vieillard malade dans une chambre d'hôpital crasseuse. C'était la fin d'une légende à laquelle elle avait cru dur comme fer, la déchéance d'un homme qu'elle considérait comme son modèle. Son héros.

« Bon sang ! Sanglota Maz en tentant tant bien que mal de sécher ses larmes de sa main valide. Comment est-ce possible ? Je...

Il leva vers l'amirale un regard de profonde incompréhension et de tristesse, de ceux que lancent parfois les enfants des rues avant de supplier les passants de leur offrir une pièce. L'espace d'un instant, la lumière pâle du plafonnier se refléta dans ses yeux rougis, marqués par la fatigue.

- C'est impossible, Mili, compléta-t-il d'une voix chevrotante, comme pour se convaincre lui-même. Je connais John depuis plus de trente ans. Si un imposteur avait pris sa place, je m'en serais aperçu.

- Pas nécessairement, mon général. Nos experts du département technique ont passé ces dernières heures à décortiquer les vidéos de sécurité de vos appartements. En recoupant l'ensemble des images sur lesquelles le prétendu John Brixon apparaissait, ils ont fait une sacrée découverte. »

Elle se tut un instant, comme si elle cherchait ses mots. Comme si elle hésitait à poursuivre. Pendant une fraction de seconde, le vieux général remarqua un changement d'expression chez l'amirale. Une ombre traversa fugitivement son visage, ses traits se crispèrent, sa respiration s'accéléra subitement. Avait-elle... peur ?

« Eh bien ? » l'incita Maz, qui finissait de sécher ses larmes.

Mais Mili Kirkov ne l'écoutait pas vraiment. Nerveuse, elle entreprit de faire le tour de la petite pièce, inspectant les murs un par un, vérifiant le moindre interstice, examinant le lit médicalisé sous tous les angles, y compris les branchements qui le reliaient toujours avec le moniteur. Enfin, elle marcha d'un pas décidé vers la porte, la verrouilla à double-tour, et déposa contre le battant un étrange petit appareil qu'elle tenait jusque-là caché dans la paume de sa main. Elle l'activa, et aussitôt les *bips* stridents de l'appareillage médical changèrent de tonalité. Le terminal afficha un message d'alerte pour indiquer qu'il était déconnecté, et se tut complètement.

Un brouilleur électronique ? Intéressant.

« Pardonnez-moi, mon général, reprit l'amirale, un peu rassurée. Je devais m'assurer que personne d'autre que vous n'entendrait ce que j'ai à vous dire.

- Viens-en au fait, Mili ! L'encouragea-t-il en acquiesçant du chef. Donc, ton équipe a analysé les bandes de surveillance. Et ?

- Eh bien, pour commencer, nous avons superposé les différentes apparitions de notre imposteur sur les enregistrements vidéo. Ça ne colle pas. J'ai vérifié le travail des techniciens en personne, et les bandes n'ont pas été trafiquées. Il y a une différence notable de taille et de morphologie, et ce à plusieurs reprises.

Le général la dévisagea, intrigué. Décidément, toute cette affaire prenait une tournure qu'il aimait de moins en moins. Son ami John assassiné, qui n'avait jamais mis le pied sur Irotia. Et maintenant...

- Tu es en train de me dire que plusieurs personnes se sont relayées pour jouer le rôle de Brixon quand il venait me voir ?

- Deux, si l'on se fie aux critères morphologiques. Le premier individu, légèrement plus grand que ne l'était le major, portait un masque sur le visage, réalisé avec beaucoup de soin. À certains moments, si l'on grossit suffisamment l'image, on peut apercevoir des rides anormales se former à la surface de sa peau. J'imagine qu'il devait aussi utiliser des postiches pour imiter la moustache et les cheveux gris de votre ami.

- Une idée quelconque de son identité ?

- Oui, confirma Mili. Grâce à nos logiciels de reconstitution faciale, nous avons réussi à établir un portrait approximatif de son visage, en dessous de sa double-peau. Mais vous n'allez pas aimer ça, général. L'homme en question est fiché à la sécurité civile pour plusieurs centaines de chefs d'accusation. Terrorisme, meurtre avec préméditation, trafic de stupéfiants, enlèvement d'enfants... La liste est considérable.

- Son nom ?

Mili grimaça, hésitante. À nouveau, un éclair de peur traversa son regard. Elle prit une profonde inspiration, mais avant même qu'elle n'émette le moindre son, Maz avait compris. Il ne connaissait qu'un criminel dans cette galaxie qui corresponde à la description de sa subordonnée, et qui soit capable d'inspirer un tel effroi à la seule évocation de son nom.

- Frederic Norman, dirent-ils à l'unisson.

Maz soupira de frustration. Il observa du coin de l'œil son amirale. Mili se tenait raide comme un piquet, livide, et se mordait machinalement la lèvre. Elle acquiesça néanmoins d'un léger signe de tête.

- Alors le Boucher de la mafia lugorienne a repris du service, fit remarquer Maz d'une voix blanche. Dire qu'on le croyait mort au cours de l'émeute des Quarante Jours !

- Il faut croire que ce taré a trouvé un moyen de se libérer de la prison impériale, grimaça l'amirale. Et de laisser mourir un complice à sa place, pour faire croire à sa disparition.

- Bon sang, grogna le général. Et maintenant ce tueur psychopathe est quelque-part dans la ville, au service de nos ennemis. On avait bien besoin de ça !

Furieux, il attrapa sa prothèse et la frappa violemment contre le barreau métallique de son lit, produisant un *clang* assourdissant.

- Hélas, ce n'est pas tout, mon général, reprit Milicent Kirkov en avalant difficilement sa salive. Comme je viens de vous le dire, ils étaient deux à prendre successivement les traits du major Brixon pour venir vous voir. Norman avait un complice.

Le vieux héros de guerre lui jeta un regard noir, comme pour lui reprocher d'amener avec elle tant de mauvaises nouvelles.

- Encore un tueur sanguinaire qui veut ma peau, j'imagine ? soupira-t-il d'exaspération.

- C'est fort possible, reconnut l'amirale, mais le problème n'est pas là. Ce qui m'inquiète, c'est que *ce deuxième inconnu ne portait pas de masque*.

- Pas de masque ?! S'exclama le général. Mais comment est-ce possible ? Tu viens de me dire que John est mort il y a trois ans, et il n'a jamais eu de frère jumeau ! C'est absolument ridicule, Mili, réfléchis un peu ! La personne à la tête de cette manipulation n'a quand même pas envoyé un polymorphe contre moi !

Il se tut subitement, et son regard se planta dans celui de l'amirale. Grave. Glacial.

- Oh, par l'Empereur ! réalisa Maz. Ils ont *bel et bien* envoyé un Changepeau pour m'espionner, n'est-ce pas ?

- J'en ai bien peur, mon général. On ne peut être sûrs à cent pour cent, mais c'est l'hypothèse la plus vraisemblable. À ma connaissance, il n'existe pas encore de technologie

permettant de transformer complètement l'apparence d'une personne, et le fait que Norman ait dû recourir à un masque pour vous duper le confirme. »

Maz la dévisagea longuement, interdit. Un Changepeau. Un putain de Changepeau. Si l'ampleur de cette conspiration contre lui ne l'avait pas encore suffisamment alerté, cette nouvelle aurait rectifié le tir à elle seule.

Ceux que l'on nommait partout dans l'Empire sous le nom de Changepeaux étaient en réalité des Ugliens, c'est-à-dire des êtres humains qui avaient subi contre leur volonté une transgénèse. Une manipulation génétique. Les Ugliens tenaient leur nom des premiers d'entre eux, apparus lorsque l'humanité peuplait encore la planète Terre, et dont la création par l'Empire de Chine avait suscité la plus grande controverse scientifique de tous les temps. Le problème, d'ordre éthique, avait soulevé une opposition d'une telle ampleur que les historiens supposaient encore aujourd'hui qu'il était l'un des principaux déclencheurs de la troisième Grande Guerre Terrestre. Celle qui avait conduit une partie de l'humanité au Grand Exode, en direction de l'espace. Les opposants à la manipulation génétique surnommaient ceux qui en étaient les victimes « *the ugly ones* », littéralement « *les affreux* » dans une langue ancienne.

Si toutes ces anecdotes sur leur création relevaient presque autant de l'histoire que de la légende, les Ugliens, eux, étaient bien réels et relativement nombreux dans l'Empire de Solarias. Feris Park, par exemple, était l'un des plus célèbres d'entre eux : enfant, ses parents l'avaient vendu à une entreprise de gérothérapie contre quelques toscains, et il avait alors servi de cobaye dans un projet expérimental visant à créer un combattant parfait. L'opération, bien qu'incomplète, lui avait incontestablement fait don de capacités physiques et sensorielles largement supérieures à la normale. À commencer par sa grande taille et ses réflexes incroyablement rapides. Son géant d'ami, Arund Terk, en était un autre exemple : Maz ne connaissait pas le détail de son histoire personnelle, mais personne ne pouvait mesurer près de trois mètres de haut et posséder une telle force sans avoir recouru d'une manière ou d'une autre à la transgénèse.

Dans le cas présent, les Changepeaux étaient une catégorie bien particulière d'Ugliens. Une centaine d'années plus tôt, des expériences clandestines avaient été menées dans le but de créer non pas un guerrier invincible, mais un modèle unique d'espions au service de l'Empire. L'idée avait été prise de combiner des gènes humains avec ceux de divers animaux, comme le caméléon ou le phasme, capables de changer leur apparence pour se camoufler dans leur environnement immédiat en cas de danger. Cette première étape avait été marquée par un désastreux échec, et le projet n'avait repris que longtemps après, lorsqu'un scientifique azimuthé avait découvert et isolé les gènes responsables de la métamorphose des chenilles en papillons à l'intérieur de leur chrysalide. Une décennie plus tard son équipe de chercheurs, financée en sous-main par l'armée impériale, avait donné naissance à des bébés-épreuve capables de se transformer pour prendre l'apparence d'un autre sujet modèle placé devant eux. Des gamins capables de changer de couleur de peau, d'yeux et de

cheveux ; de vieillir ou rajeunir à volonté leur apparence, le tout en seulement quelques minutes.

Lorsque le prédécesseur d'Utar Mogli avait finalement eu vent de ces expérimentations contre-nature, il y avait immédiatement mis fin et avait sévèrement puni les responsables de cette dérive génétique. Les enfants polymorphes, appelés Changepeaux, avaient tous été traqués et massacrés sans pitié. Hélas, plusieurs d'entre eux avaient réussi à échapper à cette épuration, et continuaient de vivre clandestinement grâce à leurs incroyables talents. Des douze bébés métamorphes ainsi créés des années auparavant, trois respiraient encore à l'heure actuelle. De toute évidence, l'un d'eux avait embrassé la cause des mystérieux ennemis du général, et peut-être même le métier d'assassin. Ce qui signifiait, et Mili l'avait compris elle aussi, qu'il pouvait revenir s'en prendre au général à n'importe quel moment, et sous les traits de n'importe qui.

Dans ce cas, pourquoi Maz n'était-il pas déjà mort ?

Avec une telle arme entre leurs mains, ses adversaires n'auraient eu aucun mal à le faire assassiner discrètement. Il aurait suffi que le Changepeau prenne l'apparence d'une personne de son Etat-Major, ou d'un de ses amis, pour lui plonger une lame dans le cœur. Mieux encore, un tueur un tant soit peu malin et discret aurait profité de son addiction bien connue à l'alcool pour se débarrasser de lui en simulant un accident. Mais, au lieu de ça, on avait envoyé Frederic Norman l'empoisonner en plein milieu des casernes, pour ensuite aider ses amiraux à lui sauver la vie et le conduire à l'hôpital.

Tout cela n'avait aucun sens.

À moins, bien sûr, d'envisager la situation sous un autre angle. Le meurtre de son ami Brixon, survenu trois ans plus tôt, suffisait à prouver que toute l'affaire avait été longuement préméditée. Suffisamment pour que Frederic Norman, le tueur fou de Lugori, s'entraîne à jouer le personnage pendant tout ce temps auprès de sa fille.

Sa fille.

Le sang de Maz ne fit qu'un tour, et il se figea soudain. Une idée, complètement tordue, germait dans un coin de son esprit. Effrayante.

Jusqu'à présent, dans cette histoire, Maz Keltien avait toujours supposé qu'il était la cible des tueurs, qu'ils agissaient à la solde d'un traître dans les armées impériales. Et que, pour l'atteindre, le provoquer ou le faire souffrir, ils avaient décidé de s'en prendre à Oni à deux reprises.

Et s'il s'était fourvoyé depuis le début ?

Et si leur véritable cible était en réalité la plus jeune de ses filles ? Et si, après avoir échoué deux fois à l'éliminer, les assassins avaient décidé de s'en prendre à lui pour la faire sortir de

sa planque ? Après la destruction du Troquet des Parieurs, Feris Park avait caché Oni chez lui, et ça, les tueurs n'avaient aucun moyen de le savoir. Mais si elle apprenait que son père avait survécu à une tentative d'empoisonnement, elle se précipiterait aussitôt en direction des casernes ou de l'hôpital pour venir le voir. Sans savoir ce qui l'attendait. Seule. Vulnérable.

Le cœur du général fit brusquement une embardée, comme s'il avait raté un battement. Dans sa gorge montait un relent d'amertume, une angoisse effrayante qu'il ne parvenait pas à chasser. Deux jours plus tôt, il avait chargé Feris Park de veiller à la sécurité de sa fille. Mais à cette heure, le mercenaire se trouvait à l'autre bout de la ville, occupé à gérer une prise d'otage organisée par la *Murcia* dans un palace. La *Murcia*, autrement dit la mafia lugorienne pour laquelle Frederic Norman travaillait autrefois. Avant sa mort supposée pendant les événements des Quarante Jours qui avaient ensanglanté le cœur de la capitale.

Et si le micro sous son bureau n'était en réalité qu'un leurre, qui avait pour but d'attirer le mercenaire et ses hommes loin des casernes ? Et si toute cette histoire de prise d'otages n'était faite que pour occuper Feris et ses baltringues, le temps que Norman et son Changepeau puissent tranquillement assassiner sa fille ?

« Oni... »

De toute évidence, Mili Kirkov, qui était loin d'être sotte, était parvenue à la même conclusion. À peine le général eut-il prononcé son nom à voix haute que l'amirale le dévisagea, interdite. Comme si elle redoutait depuis bientôt dix longues minutes qu'il ne suive le même raisonnement. Et, à en juger par sa réaction, Oni était loin de se trouver en sécurité. Dans son estomac, Maz sentit soudain ses tripes se liquéfier.

« Oni... murmura-t-il, affolé. Oh, bordel de merde, Mili ! Où est ma fille ? !

L'amirale, tétanisée, recula d'un pas malgré elle. Les yeux écarquillés, le souffle court, elle tremblait de tous ses membres, évitant à tout prix d'accrocher le regard du général. Maz, livide, se redressa sur sa station médicale. Un étau glacial venait de lui enserrer le cœur, une crainte sans nom qui s'insinuait sournoisement dans chaque recoin de son être.

- Mili...

De sa main de chair, il arracha brutalement les perfusions de son torse, et se mit debout. Un pas, puis un autre, vacillant, incertain. Il voulut attraper la *Gingers*, l'obliger à le regarder dans les yeux, la forcer à lui dire qu'Oni était saine et sauve. Mais l'amirale, quand il s'approcha, eut un nouveau mouvement de recul. Elle essaya de parler, mais les mots moururent dans sa gorge, et sa voix se brisa sur un torrent de larmes.

- Non... Non, non, non ! Mili, dis-moi où est ma fille ! »

Il n'arrivait presque plus à respirer. Une terreur comme il n'en avait jamais ressentie avait pris possession de son corps. Viscérale. Absolue. Autour de lui, le monde était en train de s'écrouler. Il se sentit basculer dans le vide, happé par des flots acharnés qui firent tanguer la pièce entière. Sa vision se brouilla, l'univers disparut subitement, et un silence morbide s'insinua dans son esprit. L'espace d'une seconde, interminable.

Norman était son majordome.

Pendant trois ans, ce Boucher qui avait tué et démembré des dizaines de personnes avait été le domestique de sa fille.

Devant lui, l'amirale ravala ses sanglots dans un effort prodigieux, et parvint à laisser échapper quelques mots. Aux oreilles du général, ils sonnèrent comme le sinistre glas des enfers annonçant la fin des temps.

« Je suis désolée, Maz. Tellement désolée...

- Mili, implora-t-il, ma fille... Ma petite fille... Où est Oni ?!

Elle ne parvint pas à lui répondre, et ce silence eut raison de sa volonté. Ivre de douleur, il se précipita sur l'amirale, l'attrapa violemment par le bras et la secoua de toutes ses forces. Toute sa rage et sa peur se déversèrent alors en un cri déchirant, viscéral, incontrôlable.

- MA FILLE, MILICENT ! PAR PITIÉ, DIS-MOI OÙ EST MA FILLE !

- Je... bégaya Mili, qui retenait ses pleurs. Elle est... je veux dire... »

Elle souffla profondément, et redressa son beau visage noyé par les larmes. Son regard emplí de tristesse et de compassion se riva sur celui du général, et elle posa une main ferme et bienveillante sur son épaule. Le cœur lourd, elle compta jusqu'à trois, et lui répondit d'une voix brisée.

« Il y a eu une explosion. Dans sa résidence. Les secours...

Un dernier soupir, et elle laissa finalement échapper le poids qu'elle portait sur le cœur depuis que le vieux général avait ouvert les yeux.

- Oni a disparu, Maz. Les secours fouillent encore les décombres pour trouver son corps. Il n'y a pratiquement aucune chance qu'elle ait survécu à la déflagration. Je suis désolée. »

Chapitre 18 – Lascò Ramon

Irotia, hôtel de L'impératrice Pietra, suite impériale. 14 septembre 3224.

Minuit venait de passer lorsque Moïra reprit finalement connaissance. Ce ne fut pas un retour paisible à la réalité, nimbé des brumes d'un profond sommeil réparateur. Au contraire, l'inspectrice se retrouva brutalement plongée dans un monde en folie, un délirium de couleurs et de bruits qui menaça de la renvoyer directement ad patres. Ce furent un déluge de rouges, d'oranges et de gris qui s'entremêlaient comme des langues de feu au cœur d'un nuage de cendre, accompagnées dans leur danse folle par une cacophonie assourdissante de cris stridents à vous déchirer l'âme. Rien à voir, non plus, avec les effets d'une de ses crises de migraine habituelles, ni avec la léthargie et les vertiges provoqués par l'explosion des grenades à concussion des forces de l'ordre. Cette fois, elle se sentait fiévreuse, perdue dans un univers psychédélique duquel son cerveau détraqué ne parvenait pas à émerger. La violence des acouphènes qui la saisirent à son éveil fut pire que tout. C'étaient comme des lames invisibles, intangibles, qu'un tortionnaire particulièrement retors aurait chauffées à blanc pour les faire pénétrer insidieusement dans tous les recoins de sa tête. Les crissements, bourdonnements, grincements et autres sifflements venaient de nulle part et de partout à la fois, submergeant tous ses autres sens, l'empêchant de se concentrer sur son environnement immédiat.

Et pourtant, il fallait qu'elle réagisse.

Sa mémoire, elle, fonctionnait à plein régime. Des souvenirs épisodiques lui revenaient, comme les échos d'une vie passée, retraçant pour elle le fil des événements des dernières heures. Elle revoyait l'air grave et les traits tirés de son supérieur, le commissaire Hobbs, lorsqu'on lui avait annoncé la prise d'otages en cours dans le centre-ville. Sa rencontre avec Feris Park, le mercenaire au nez tordu et aux cheveux tellement gras qu'elle aurait pu cirer une paire de chaussures avec. Son étrange commando, composé d'un chercheur de renom en nanotechnologies, d'un gorille bodybuildé qui avait définitivement mangé trop de soupe quand il était gosse, et d'une ado au visage tout peinturluré de blanc et de noir, qui ne décrochait pas un mot. Une équipe de choc, dont le nom tout à fait approprié reflétait l'apparence disparate : les baltringues. Franchement, quel abruti irait se donner un sobriquet pareil ?

Elle allait mieux, désormais. Peu à peu, le déluge de feu s'estompait, le vacarme s'assourdissait, tous deux remplacés par une obscurité étrange mais apaisante. Réfléchir, penser, se souvenir l'aidait à reprendre le contrôle. Et des images, elle en avait justement plein la tête.

Celle, tout d'abord, de leur folle descente en rappel, le long de l'immeuble, à la nuit tombée. Le genre d'exercice qui, malgré la bravoure et l'assurance qu'elle s'était efforcée d'afficher,

la terrorisait. Depuis toute petite, Moïra Scopuli avait le vertige, une phobie irréprouvable et absolue qu'elle n'était parvenue à contenir que grâce au mercenaire, qui avait fait l'andouille au bout de sa corde pour l'amuser. Elle le revoyait descendre à toute vitesse, comme s'il avait perdu le contrôle, et s'écraser contre la façade du bâtiment à la manière d'un énorme sac à patates. Bon sang, ce qu'elle avait ri ! Elle devait l'admettre, l'apparence repoussante de Feris Park dissimulait en réalité un homme sensible, qui avait tout de suite su la percer à jour. Hélas, le sourire qu'il lui avait donné ne s'était pas éternisé, et son courage n'avait pas fait long feu.

Ils étaient attendus.

D'une manière ou d'une autre, les truands de la *Murcia* avaient eu vent de leur stratégie, et ne s'étaient pas laissés abuser par leur petite diversion au niveau de l'entrée principale. Au lieu de trouver des couloirs déserts et de progresser sans encombre jusqu'à la suite impériale, comme le prévoyait leur plan, son unité tout entière avait été massacrée par les mafieux, avec l'aide d'un armement à plasma d'un nouveau genre. Les protections vétustes fournies par le commissariat central, qui manquait cruellement de fonds, n'avaient pas pu résister à la chaleur et à la concentration de ces rayons translucides, qui n'étaient pas sans rappeler par leur aspect le feu volatile à la surface des étoiles. Ironie du sort ou heureuse coïncidence, toutefois, le mercenaire avait semble-t-il échappé à cette tuerie grâce à son petit numéro de clown en haute-voltage. Avec un peu de chance, il parviendrait à réactiver son dispositif de communication et à donner l'alerte aux unités qui patientaient, stationnées de l'autre côté de la place Saturnale.

Pour l'heure, cependant, Moïra ne pouvait compter que sur elle-même.

Point positif, ces deux ou trois minutes de réflexion avaient estompé les dernières traces des délires erratiques de son cerveau. En revanche, elle n'avait toujours pas recouvré la vue, et les sons autour d'elle lui parvenaient terriblement assourdis, comme si sa tête se trouvait dans un immense bocal rempli d'eau. Faute de mieux, l'inspectrice fit l'effort de se concentrer sur ce qu'elle ressentait physiquement. Un premier contact, rêche et désagréable, au niveau de ses poignets : celui d'un genre de cordage qui lui entravait les mains. On l'avait ligotée. Discrètement, Moïra testa le jeu entre le lien et ses avant-bras. Aussitôt, elle sentit la morsure du chanvre se raffermir sur ses chairs. *Une sangle ajustable ?* Juste pour en être sûre, elle compta jusqu'à dix : comme par magie, ses entraves s'assouplirent et elle retrouva une légère liberté de mouvement. Loin d'être suffisante pour espérer se détacher, malheureusement.

À côté d'elle, un bruit. Diffus, lointain, mais de plus en plus net quand elle se concentrait dessus.

Des pas. Quelqu'un approchait.

Soudain, elle sentit qu'on la soulevait sans ménagement pour l'asseoir de force sur une chaise. De grosses mains calleuses fourragèrent du côté de son dos, et les sangles qui la retenaient prisonnière se réajustèrent. L'homme, car c'en était forcément un, était en train de l'attacher à son siège. Celui-ci était, du reste, incroyablement doux au toucher, comme recouvert de velours. Autre indication précieuse, elle percevait maintenant le murmure de conversations silencieuses tout autour d'elle, ainsi que le son répété et caractéristique de plusieurs personnes qui faisaient les cent pas.

Des fauteuils haut-de-gamme, et un étage rempli de mafieux qui montent la garde.

Pas de doute, elle se trouvait dans la suite impériale où étaient retenus les otages. Elle était donc tombée aux mains de ceux qui avaient massacré son unité. Pour une raison qu'elle ne comprenait pas encore, ils avaient décidé de la laisser vivre, et de l'amener ici plutôt que de se débarrasser de son corps. Une nouvelle pièce qu'elle ajouterait à l'immense puzzle que constituait toute cette opération avortée, mais pour l'heure elle n'allait pas attendre bien sagement qu'on lui explique le fin mot de l'histoire. Si elle était captive, il ne lui restait qu'une chose à faire : s'échapper. Et elle n'aurait pas de meilleure chance qu'à cet instant, pendant que l'inconnu était occupé à refaire ses liens. Sans réfléchir, l'inspectrice le mordit aussi fort qu'elle put, à l'aveugle, espérant le surprendre. L'autre la croyait sans doute assommée, car il hurla de surprise autant que de douleur. Par réflexe, il secoua son bras de toutes ses forces pour lui faire lâcher prise, mais Moïra tint bon et sa bouche se remplit rapidement du goût du sang.

La gifle retentissante qu'elle reçut manqua lui décrocher la mâchoire, et l'envoya par terre avec le siège sur lequel le truand voulait l'entraver. Le coup raviva de plus belle ses acouphènes, mais eut l'effet escompté. En chutant, elle s'était libérée de la sangle. Son tortionnaire se jeta sur elle et la saisit par le col de son uniforme, sans doute pour lui administrer un second revers de son cru. Elle serra les dents et encaissa la torgnole qui lui fit venir les larmes aux yeux. La seconde suivante, elle écrasa brutalement son front contre le nez du mafieux, et elle entendit distinctement l'os craquer. L'homme la lâcha et poussa un cri. Profitant de son avantage, Moïra se redressa tant bien que mal et voulut envoyer son pied directement dans le buste de son adversaire, espérant le mettre au tapis. Hélas, elle ne rencontra que du vide et perdit de nouveau l'équilibre. À tâtons, elle retrouva le fauteuil renversé et s'appuya dessus pour se remettre sur pied. Elle sentit alors qu'on l'attrapait par le bras, et se dégagea sèchement. Paniquée, elle se mit à courir droit devant elle, mais elle trébucha sur une table basse et s'écrasa dessus lourdement. Sa tête heurta quelque-chose de dur, et elle entendit un bruit de verre brisé. Bon sang, ce qu'elle était pathétique ! Que croyait-elle faire au juste, libérer tous les otages à elle seule, leur faire évacuer le bâtiment, tout ça sans croiser un seul terroriste armé et sans déclencher les capteurs lasers reliés à la dynamite ? Elle ne voyait même pas ses mains lorsqu'elle les levait devant son visage ! Elle devait se rendre à l'évidence : elle était seule, désarmée, impuissante. Bien sûr, elle s'était entraînée à combattre à l'aveugle, avec un bandeau sur les yeux, lors des stages obligatoires

de formation à la brigade. Mais la réalité était bien différente. Elle avait peur, et ce simple constat, pour elle que rien n'effrayait jamais, la mettait profondément en colère.

« Eh, la blonde ! On ne bouge pas ! »

Une voix jeune, celle d'un garçon qui n'avait pas encore mué. Mais elle était tellement chargée de colère ! Il devait avoir douze, peut-être treize ans. Et, à en juger par son ton menaçant, il ne faisait certainement pas partie des otages.

Des enfants-soldat.

L'inspectrice se rappelait sa première conversation avec Feris Park. Le mercenaire avait tenté de les mettre en garde, le commissaire et elle, de la présence probable de jeunes adolescents embauchés et entraînés par la mafia lugorienne pour accomplir ses basses œuvres. De toute évidence, il ne s'était pas trompé, même si Moïra l'aurait préféré. Elle était membre des forces de la sécurité civile, elle n'allait tout de même pas rosser un môme !

« Oh, t'es sourde ?! s'écria le gamin en se rapprochant. Tu te relèves illico et tu te mets à plat ventre, et pas de geste brusque ! »

Le cliquetis qui suivit ne laissait guère place au doute. Le gosse était armé, et venait de lever son cran de sécurité. Au bruit, il s'agissait probablement d'un semi-automatique à plasma, d'un modèle assez récent. Une image fugace traversa l'esprit de Moïra tandis qu'elle se redressait douloureusement : celle de ses équipiers, piégés sous un déluge de feu quelques heures plus tôt dans un couloir de l'hôtel. Le plasma utilisé par les mafieux était d'une telle concentration qu'il avait transpercé leurs protections sans la moindre difficulté. Mieux valait donc qu'elle obéisse à son injonction, pour le moment. Lentement, elle s'écarta de la table de salon et se mit à genoux, tout en réfléchissant à la situation.

Elle se trouvait dans la suite impériale, mais le reste des otages n'était pas gardé dans la même pièce qu'elle. Elle pouvait entendre plusieurs femmes pleurer, mais ce son était étouffé, comme s'il provenait de l'autre côté d'une porte ou d'une cloison. De plus, quand elle s'était battue avec l'homme chargé de la surveiller, le gamin avait mis du temps pour venir voir ce qui se passait. Elle devait donc trouver un moyen d'échapper à leur vigilance et de rejoindre le reste des captifs. Le fait que les truands n'aient assigné qu'un seul homme à sa garde était bon signe. Elle était inspectrice de la brigade d'intervention de la sécurité civile : pour les mafieux, elle constituait un risque bien plus grand que les autres détenus, qui faisaient partie du personnel et des clients du palace. Par conséquent, ils devaient être relativement peu nombreux à cet étage, sans quoi ils auraient redoublé de prudence à son égard. Avec un peu de chance, l'homme qui était en charge de la grande suite avait envoyé une partie de ses sbires à la recherche du mercenaire. En admettant, bien sûr, que Feris Park soit toujours en vie.

Dans son dos, Moïra sentit approcher l'énorme paluche du truand qu'elle avait mordu. Il lui plaqua fermement le visage contre le tapis, et posa son genou dans le creux de ses reins. Par l'Empereur, qu'il était lourd ! L'inspectrice entendit le chuintement d'une lame que l'on déplie, et ce qui ressemblait fort à un cran d'arrêt vint se nicher contre sa gorge.

« C'est la dernière fois que tu me fais un coup comme ça, sale garce, grogna le lourdaud en appuyant sur la lame. Compris ? »

La jeune femme déglutit en sentant la morsure de l'acier sur son cou. Elle ne pouvait rien faire, au risque de s'égorger elle-même. La pression s'accrut, et elle sentit un filet de liquide chaud s'écouler vers sa poitrine. Le gamin n'avait pas bougé d'un pouce, elle l'entendit renifler à sa droite. Cette fois, ils l'avaient bel et bien neutralisée.

« Bon, ça va, parvint-elle à répondre d'une voix rauque. Eloignez ce putain de couteau de ma gorge, et je vous promets que je ne tenterai plus rien.

- Ah, la bonne heure ! S'exclama l'homme de main, sans pour autant relâcher son emprise. Mais j'vais quand même garder ça contre ton joli petit cou, au cas où t'aurais la mémoire un peu courte. Et maint'nant, tu vas faire exactement tout ce qu'on te dit, pigé ?

L'inspectrice acquiesça délicatement du chef, prenant garde à ne pas enfoncer davantage la lame sous son menton. Elle ressentit néanmoins une vive douleur à ce simple geste. Elle allait devoir la jouer fine pour se sortir de là.

- T'es une sacrée tigresse, reprit le mafieux à voix basse contre son oreille. Mais ça m'plait bien ! Quand on en aura terminé ici, je crois qu'on va bien s'amuser, tous les deux.

- Compte là-dessus, mon gros, cracha-t-elle d'un ton qu'elle voulait menaçant.

L'homme éclata de rire, et l'adolescent reprit la parole. Son timbre était froid, grave et autoritaire. Pas de doute, c'était lui qui était aux commandes, et il avait l'habitude d'être obéi.

- On va te donner un cellulaire, la blonde, et tu vas appeler ton patron là-dehors. Tu vas lui ordonner de replier toutes vos forces à l'intérieur du locomotor. Je veux que tous les barrages soient levés, et qu'on ne cherche pas à nous rattraper quand on partira.

- Il va falloir me tuer, mon grand, lâcha Moïra pour tester sa réaction. Jamais je ne ferais un truc pareil.

- Si tu refuses, c'est un otage qu'on va descendre, fit le gamin. Puis un autre. Et encore un autre. Jusqu'à ce que tu te décides à faire tout ce qu'on t'ordonne.

- Allez vous faire foutre !

Il poussa un soupir, et s'éloigna par où il était venu.

- Dommage. »

L'inspectrice l'entendit franchir une porte et interpeller une femme de ménage. Il ne la tuerait pas. Elle était convaincue que le gosse bluffait. C'était impossible, un môme n'oserait jamais...

Il y eut un coup de feu, et le bruit mat d'un corps qui s'écroule par terre. D'un seul coup, tous les otages de la pièce adjacente se mirent à hurler de terreur. Impassible, le garçon tira deux charges supplémentaires. Un homme implora sa pitié en pleurant à chaudes larmes. Le percuteur s'actionna pour la quatrième fois.

Oh, bordel de merde.

Cette fois, Scopuli n'en menait pas large. Sa désinvolture avait coûté la vie de quatre otages. Une sacrée bavure, que la commission d'enquête ne lui pardonnerait pas. Si elle réussissait à sortir vivante de cet endroit. Avec horreur, elle repensa une fois de plus aux avertissements que lui avait donnés le mercenaire. « *Ils ont fait feu à l'aveugle et balancé des grenades dans la foule* », avait-il dit. Au diable son putain d'orgueil ! Elle n'aurait jamais dû sous-estimer ce gamin. Malgré son jeune âge, il avait clairement acquis une place au sein de la plus dangereuse mafia de la galaxie.

« T'aurais pas dû parier, ma belle, lui murmura le gorille qui la maintenait toujours fermement en place. Le petit Lascò, il ne plaisante jamais. »

Ledit Lascò était justement en train de revenir, d'un pas tout à fait tranquille. Comme s'il n'avait rien fait de plus banal que demander son chemin à un passant. *Ce gosse est habitué à tuer*, constata Moïra, bien trop tard. *Il n'a même pas hésité un seul instant.*

« Alors, la blonde ? lui demanda-t-il d'un air narquois. T'as encore envie de jouer au plus malin avec moi ?

Puis, comme elle ne répondait pas et devait avoir un visage horrifié :

- C'est bien ce que je pensais. Alors maintenant, tu prends ce foutu cellulaire, et tu appelles bien gentiment monsieur le commissaire. »

Elle prit une grande inspiration angoissée, et sentit que l'autre lui glissait dans la main un objet froid en plastique. Le cran d'arrêt s'écartera légèrement de sa gorge, et elle fut autorisée à se remettre en position assise. Elle avait le vertige, ainsi qu'une forte envie de vomir, mais elle se força à lutter contre les remugles de son estomac. Jamais, au cours de ses entraînements, on ne l'avait formée pour faire face à une situation de ce genre. Jamais encore, au cours de ses trop nombreuses missions, elle n'avait vu un truc pareil. Un gamin de treize ans... Les doigts tremblants sur le clavier tactile, elle composa machinalement le numéro de la ligne privée qui lui permettait de joindre Jacob Hobbs à n'importe quelle heure en cas d'urgence. Elle valida la commande, et aussitôt la petite imprimante holographique se

mit à grésiller. Quelques secondes plus tard, le capteur dessinait le visage terni et fatigué du commissaire supérieur à la sécurité civile d'Irotia. Celui-ci était en train de fumer convulsivement son éternel cigare électronique. Ce que, bien entendu et contrairement aux deux mafieux, Moïra ne vit absolument pas.

« Scopuli ! S'exclama-t-il en reconnaissant son interlocutrice, et un immense soulagement se devinait dans sa voix. Vous allez bien ? Bon sang, on essaye de vous contacter depuis une heure ! Park va venir vous chercher, il faut évacuer l'hôtel !

- Plus tard, commissaire ! Trancha l'inspectrice d'un ton grave, et son vieux supérieur se figea instantanément.

Peut-être avait-il enfin remarqué le visage antipathique des deux truands qui la menaçaient, ou le canon de l'arme automatique que le jeune Lascò gardait certainement braquée vers elle. Peu importait. La jeune femme enchaîna.

- Je suis dans la suite impériale avec les preneurs d'otage, monsieur. Ils exigent que vous repliez nos forces dans le locomotor, et que vous leviez les barrages pour leur permettre de fuir.

Elle attendit, espérant, priant pour que le bureaucrate comprenne l'urgence de la situation et se montre raisonnable. Hélas, Hobbs se lissa la moustache d'un geste furieux, et ne prit même pas le temps de réfléchir.

- C'est hors de question ! S'écria-t-il. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour négocier avec ces foutus terroristes ! Ils veulent sortir, et bien qu'ils viennent ! Mais nous serons prêts à les accueillir, et la seule chose qui les attend c'est un procès devant les Judicieux de la Cour Impériale !

De rage, il jeta son cigarillo par terre et l'écrasa violemment sous sa chaussure. Ça, au moins, l'inspectrice l'entendit distinctement. Le petit appareil se brisa et rendit l'âme en grésillant.

- Monsieur, je vous en prie, tenta-t-elle de nouveau. Ils ont déjà abattu quatre otages devant moi, et ils sont déterminés à recommencer si on ne leur obéit pas.

Elle se tut, et de l'autre côté du combiné, le commissaire supérieur ne réagit pas. Elle pouvait se le représenter en train de réfléchir, ruminant le pour et le contre en se triturant la moustache, complètement perdu quant à la marche à suivre. D'ordinaire, c'était Moïra elle-même qui dirigeait ce genre de négociations.

- Je ... Il faut que je contacte le gouverneur Keltien, finit-il par annoncer d'une voix chevrotante. Laissez-moi cinq minutes, je vais l'appeler à son bureau.

- NON !

L'inspectrice sursauta brusquement. Lascò avait bondi à côté d'elle, lui infligeant au passage un coup douloureux à l'arrière du crâne avec la crosse de son arme.

- Vous allez faire exactement ce que j'ai demandé, vieillard ! Gronda-t-il d'un ton hargneux. Si un seul de vos agents de malheur n'est pas barricadé à l'intérieur de votre vaisseau dans deux minutes, je vous jure que je descends tous vos précieux otages un par un en les balançant par les fenêtres !

Il raccrocha, et envoya un grand coup de pied dans la table basse. Le plateau en verre qui la recouvrait vola en éclat.

- Bordel, jura-t-il tout haut, toute l'opération part en vrille ! Et il fout quoi, au juste, Paquito ? Il devrait être là depuis des plombes ! Si ça continue, on ne sera jamais partis avant que Nándó fasse tout sauter !

- Désolé de te décevoir, mon garçon. Paquito ne viendra pas. »

Chapitre 19 – Comme un feu d'artifice

Irotia, hôtel de l'Impératrice Pietra, 14 septembre 3224.

« Désolé de te décevoir, mon garçon. Paquito ne viendra pas. »

Une réplique qu'il avait lancée à l'improviste, mais qui sonnait franchement bien. Haussant les épaules, appuyé négligemment contre le montant de la porte, Feris Park observa en détail l'adolescent qui était en train de péter les plombs en face de lui.

Il le connaissait, ce fichu morveux.

Lascò Ramon était l'un des *gringós* de la *Murcia*, autrement dit l'un des dirigeants parmi les enfants-soldats que ces enfoirés de mafieux enrôlaient à tour de bras dans les banlieues pour faire leur sale boulot. Plutôt grand pour son âge, il devait mesurer un bon mètre soixante-cinq et avait les cheveux plus noirs que la suie. Un nez en trompette, un regard glacial aussi insondable que l'immensité d'une nébuleuse, et un sourire mauvais rendu fou par les deux incisives qui dépassaient de sa mâchoire supérieure. Le gamin avait le visage marqué, tanné comme celui d'un adulte, couturé de cicatrices, comme tous les jeunes qui rejoignaient la mafia lugorienne et qui connaissaient trop tôt l'enfer de la rue. À seulement treize ans, le lascar avait déjà un pedigree à faire rougir la majeure partie des détenus envoyés au bagne de Dortamund par la justice impériale. Meurtres, cambriolages, enlèvements avec séquestration ; attentats multiples contre des responsables de l'Etat, actes de piraterie commis sur des navettes marchandes. Et bien sûr, trafic de drogues et de stupéfiants en tout genre. Un CV impressionnant qui lui valait de figurer en bonne place parmi les criminels les plus recherchés de la planète-mère. Le genre de même à qui on refusait difficilement d'acheter une sucette.

Il était accompagné par un homme de main au visage inexpressif mais parfaitement antipathique, équipé d'une combinaison antiplasmique et armé d'un couteau à cran d'arrêt. Lequel était malencontreusement placé à quelques centimètres de la gorge de l'inspectrice.

Moïra.

Lorsqu'il la vit, le cœur de Feris fit un bond dans sa poitrine. Il avait craint le pire, et il devait bien avouer qu'elle n'avait pas fière allure, mais au moins elle était en vie. Les mafieux l'avaient dépouillée de son gilet de protection et de ses armes, ne lui laissant que son pantalon écorché et l'uniforme délavé des forces de la sécurité civile. Elle avait les cheveux en bataille, tout ébouriffés par sa confrontation avec les preneurs d'otage, et son maquillage avait coulé à plusieurs endroits. Pourtant, Feris la trouvait plus belle encore. Elle était une lionne, farouche et indomptable, à la crinière de feu scintillante comme les étoiles...

Non, il devait reprendre ses esprits. L'heure n'était pas aux amourettes ni aux enfantillages. Sa première mission était de sécuriser les otages. Ensuite, il devait localiser le détonateur que les mafieux conservaient certainement à cet étage. Il comptait sur ses baltringues à l'extérieur pour neutraliser l'agent Fores, mais il ne pouvait pas prendre de risques. Si un sale morveux comme Ramon disposait d'un deuxième exemplaire du boîtier magique, il n'hésiterait pas une seconde à tous les envoyer compter les anges au pays des rêves. De manière, hélas, assez définitive.

« Feris Park ! S'exclamait justement le gosse en braquant son arme sur lui. Finalement, c'est peut-être mon jour de chance !

- Ah oui ? répondit le mercenaire d'un ton goguenard. Vu d'ici, ta situation ne m'a pas l'air incroyable.

- Silence ! hurla le mioche, en faisant feu au plafond pour tenter de l'impressionner. Ça ira beaucoup mieux pour moi quand Freddy saura que je lui ai ramené ta tête !

- Freddy ?

- Ta gueule ! Ferme ta putain de gueule ! À genoux, maintenant ! »

Mais c'est qu'il devenait hystérique, le gamin ! Lentement, d'un pas qu'il savait à la fois provocateur et intimidant, Park s'avança dans sa direction jusqu'à se trouver à vingt centimètres du canon de son fusil à plasma. Là, il le toisa du haut de ses deux mètres, et lui tira la langue.

« Je ne crois pas, non. J'aurais trop peur de salir mon pantalon.

- À genoux, j'ai dit ! hurla Lascò, qui ne semblait plus aussi sûr de sa bonne fortune. Et mains derrière la tête, sinon Manolo va trancher la gorge de ta jolie petite pute !

- Ah, vraiment ? »

Park lui adressa un sourire mesquin, et le gosse se retourna. Derrière lui se dressait Arund Terk, le visage sombre, l'air menaçant. À ses pieds, la brute qui répondait au nom de Manolo avait décidé de faire une sieste, avec son propre cran d'arrêt enfoncé jusqu'à la garde entre les omoplates.

« Salut, Ramon. »

La voix de Terk aurait suffi à faire fuir la moitié d'un régiment, mais le gamin ne sourcilla même pas. Hélas pour lui, il ne réagit pas davantage lorsque l'énorme poing du géant vint le cueillir sous la mâchoire avec une force phénoménale. Il y eut un crac retentissant, et le morveux fit un vol plané qui l'envoya s'écraser contre les vestiges de la table basse. Là, il poussa un grognement qui ressemblait à un gargouillis, et ne bougea plus. Un filet de sang s'écoula lentement au coin de ses lèvres.

« Tu y es allé un peu fort là, tu ne crois pas ? fit remarquer Park en s'approchant du corps inanimé de l'adolescent.

- Foutaises ! contra le gorille avec un sourire d'excuses. Tu connais le marmot, Feris, il n'aurait pas hésité à trucher tout le monde ici pour s'en sortir vivant. Regarde un peu ce qu'il avait attaché à sa ceinture. »

Méthodiquement, le mercenaire retourna le *gringo* pendant que Terk aidait l'inspectrice à se relever. Il entreprit de le dépouiller de toutes ses armes et munitions, poche par poche, fouillant chaque repli de son grand veston bleu marine. Arrivé à la sangle qui lui servait de ceinture, il esquissa un hoquet de surprise : la *Murcia* avait donné à son petit protégé deux grenades à neutronium, d'une puissance suffisante pour réduire la suite impériale en poussière. Et, lorsque Terk l'avait frappé, le mioche était à deux doigts de dégoupiller...

« Merci, Arund !

- Tu vieillis, Feris ! se moqua le colosse avec un rire gras. Y'a quelques temps, tu n'aurais jamais loupé un truc pareil ! »

Tandis qu'il se redressait, le regard du mercenaire accrocha celui de l'inspectrice. *Vieillir ? Peut-être pas tant que ça...* Il allait vraiment devoir se ressaisir. Cette petite blonde lui faisait perdre la tête, et sa négligence avait bien failli tous les faire tuer.

« Arund, va faire le tour des otages en vie. Libère-les de leurs liens et assure-toi qu'ils vont bien. Vérifie aussi que les mafieux qu'on a saucissonnés n'essayent pas de nous préparer un mauvais coup, au passage.

- Chef, oui, chef ! »

Le grand barbu se mit au garde-à-vous dans une parodie de salut militaire, poing sur le cœur, et s'en alla dans la pièce annexe en sifflotant. Ne restait avec le mercenaire que Moïra Scopuli, qui se tenait debout au milieu du petit salon, immobile, vacillante, les bras tendus devant elle comme une somnambule. Elle sondait l'air autour d'elle, réalisa Feris, comme si elle essayait d'attraper quelque-chose. Ce qui était particulièrement étrange et ridicule, puisqu'il n'y avait absolument rien à sa hauteur. Il fallait bien avouer que cette petite salle de réception intime avait connu des jours meilleurs. Les mafiosos avaient déplacé une bonne partie du mobilier contre les portes pour se barricader à l'intérieur de la suite, et ce qui demeurait sur place faisait peine à voir. Outre le siège fracassé sur lequel l'inspectrice avait visiblement été ligotée peu de temps auparavant, la table basse était brisée, de même que le vase de céramique noir qui l'ornait. Le grand terminal de commande contre le mur, qui permettait de contacter la réception, de commander un repas ou de contrôler l'éclairage et la musique d'ambiance, avait été brutalement mis hors-circuit : Lascò Ramon ou son homme de main en avaient arraché la carte-mère et le connecteur réseau. Le joli marbre sculpté qui ornait les murs montrait plusieurs impacts de balles et de plasma, les premiers tirés à

hauteur d'homme et les seconds par des enfants. Des salves de sommation, sans doute, quand les truands de la *Murcia* étaient arrivés sur place. Pour contraindre tous leurs otages à leur obéir bien sagement, sans faire de vagues. Mais rien, dans tout ce fatras et ces vestiges d'un luxe outrageux, rien ne pouvait servir de cache potentielle pour un détonateur. Et aucun des mafieux qu'ils avaient assommés et ligotés dans la suite impériale n'en possédait sur lui. Finalement, le traître Fernando Fores possédait bel et bien le seul exemplaire. Ce qui, pour les baltringues et les forces de sécurité civile, représentait à la fois un immense soulagement et une inquiétude : il était le seul homme de toute cette triste bande à ne pas avoir été neutralisé.

Pourvu que Franz et Liseth le retrouvent, et fissa.

« Mercenaire ? Appela Scopuli d'une voix tremblante. Monsieur Park, êtes-vous là ?

- Evidemment, répondit Feris du tac-au-tac, un peu agacé. Qui voulez-vous que ce soit ? Le Père Noël ? Vous n'êtes quand même pas aveugle, bon sang ! »

Il se tut soudain, comprenant qu'il venait de commettre une énorme bourde. Car l'inspectrice continuait de tâtonner dans le vide, vaguement dans sa direction, en trébuchant maladroitement sur tout ce qui se trouvait sur son chemin. Ses yeux grands ouverts fixaient le vide derrière lui, sans même le voir. Et elle clignait frénétiquement des paupières, convulsivement même, comme si elle cherchait à retrouver la vue. *Oh, par l'Empereur !* Emporté soudain par un élan chevaleresque, Park courut se porter à son secours, et lui prit la main dans un geste bienveillant. Ce simple contact déclencha chez lui un choc électrique, une brusque embardée qui fit battre la chamade à son cœur. Avec bien du mal, il s'obligea à réfréner ses sentiments, et demanda d'un ton aussi neutre et compatissant que possible :

« Moïra, que vous est-il arrivé ?

Elle lui sourit, et de grosses larmes s'écoulèrent le long de ses joues déjà humides et rouges.

- Une grenade aveuglante a explosé, répondit-elle d'une voix saccadée par le stress. J'étais... J'étais à terre et elle a détoné à quelques centimètres de mon visage. Je ne vois plus rien, Feris, et j'ai affreusement mal au crâne. Mes oreilles bourdonnent, je perds l'équilibre... »

À ces mots, le mercenaire réalisa à quel point la jeune inspectrice avait eu de la chance dans son malheur. Ce type de grenade était fréquemment utilisé par les commandos ou les groupes d'intervention. Et, hélas, par les mafieux qui parvenaient toujours à s'en procurer d'impressionnants arsenaux malgré les mesures mises en place par le gouvernement impérial pour les en empêcher. Bien qu'en théorie non léthales, ces armes pouvaient représenter un danger certain si la victime s'y trouvait exposée trop fréquemment, de manière prolongée ou à très courte distance. Dans le cas présent, l'uniforme rembourré et le casque de sécurité de l'inspectrice avaient certainement absorbé les éclats de la grenade, puisque le mercenaire ne distinguait aucune plaie alarmante à proximité des yeux. En

revanche, la vive chaleur et la lumière intense dégagées au moment de l'explosion étaient susceptibles de lui avoir brûlé les rétines. Mais ça, il ne pourrait hélas pas en avoir le cœur net avant un examen médical.

« Aidez-moi, je vous en prie...

- Ça va aller, Moïra, je suis là, tenta de la rassurer le mercenaire. Ecoutez-moi. Quand nous serons sortis d'ici, Franz Anabellis va vous examiner. Il est spécialiste en nanotechnologies médicales, et nous avons un labo de bord dans notre navette. Je vous promets qu'on trouvera une solution pour votre vue. D'accord ?

Elle acquiesça, plus par automatisme que par réelle conviction. Ses épaules secouées de sanglots retenus trahissaient sa nervosité. Lentement, le mercenaire la fit asseoir sur une marche, et lui passa son grand manteau déchiqueté sur les épaules. Un bien maigre réconfort, mais elle s'y cramponna de toutes ses forces comme à une bouée de sauvetage.

- Attendez-moi quelques instants, voulez-vous ? reprit Feris d'un ton apaisant. J'ai une centaine d'otages à libérer et à conduire en sécurité, je vais avoir besoin de renforts. Je reviens. »

Nouveau hochement de tête, tout aussi insipide que le précédent. La jeune blonde s'était perdue dans la contemplation de ses mains. *Non*, se corrigea le mercenaire. *Elle essaye de les voir*. Il se fit violence pour l'abandonner ici, le temps de prendre en charge les membres du personnel et les clients traumatisés. Arund Terk le retrouva dans le petit vestibule qui séparait les deux salons, et ferma les portes derrière eux.

« Alors, interrogea Feris, comment vont nos otages ?

- En état de choc, tu peux t'en douter, grogna le géant patibulaire. On va avoir besoin de monde et de civières pour les évacuer. Plusieurs sont blessés, et on a sept cadavres sur les bras. Sans compter les mafieux. Apparemment, le directeur de l'hôtel fait partie des victimes.

- Merde, jura le mercenaire entre ses dents. Ces enfoirés de la *Murcia* n'ont pas fait dans la dentelle.

- Comme à leur habitude. Ce qu'il faut découvrir, maintenant, c'est pourquoi ils étaient là, et qu'est-ce qu'ils espéraient obtenir de tout ce merdier.

- Tu as raison, approuva Feris. Mais d'abord, il faut évacuer tout le monde. N'oublions pas que Fores a toujours le détonateur et que nous n'avons pas réussi à le localiser. Il attend probablement que ses petits copains sortent avant de tout faire sauter. S'il voit des navettes médicales prendre en charge les blessés, il comprendra qu'il n'a plus rien à perdre.

- Alors on fait quoi ? questionna Terk en se grattant la barbe d'un geste anxieux. On rappelle la sécurité civile pour leur demander de nous filer un coup de main, et on fait sortir tout le monde d'un coup ?

- Non, beaucoup trop risqué. Ils se sont tous retranchés à l'intérieur du locomotor avec la population du coin, et j'aime autant qu'ils y restent. Si explosion il doit y avoir, le bouclier énergétique du vaisseau les protégera. Notre meilleure chance reste de gagner du temps, en espérant que Franz et Ophélia mettent la main sur le traître et son détonateur. Il va falloir faire patienter les otages. Raconte-leur que l'armée envoie des vaisseaux médicalisés, ou qu'on termine de sécuriser le périmètre, n'importe quoi. Distribue-leur aussi les rations de survie que tu nous as amenées. Qu'ils se tiennent tranquilles encore une vingtaine de minutes.

- Compris, chef !

- Bien. Alors tu y retournes, et moi je vais appeler Maz pour lui demander de l'aide. »

Le colosse s'éclipsa en levant son pouce bien haut, signe qu'il avait retenu toutes les instructions. Ce qui, parfois, n'était pas une mince affaire avec son esprit simplet. De son côté, Feris Park évacuait peu à peu toute la tension nerveuse et l'adrénaline qu'il avait généré au cours de cette mission. Certes, il restait fort à faire, mais dans l'ensemble les choses étaient davantage sous contrôle que quelques heures auparavant. Une chance, quand on faisait face à un commando de la *Murcia* retranché avec quatre-vingt-onze otages. D'une main gourde et couverte de dizaines de coupures, il sortit délicatement de son veston le cellulaire pris sur le cadavre de Paquito. Batteries vides. *Merde !* Et Terk avait laissé le sien à l'extérieur pour éviter de faire exploser le bâtiment en émettant à la mauvaise fréquence. Tant pis, ils allaient devoir se passer de l'aide de l'armée sur cette opération. Tout en réfléchissant à une solution pour les tirer de ce guêpier, le mercenaire s'en retourna vers le petit salon pour s'enquérir de l'état de l'inspectrice. Après tout, il n'y avait rien d'autre à faire en attendant des nouvelles d'Ophélia Liseth et de Franz Anabellis.

Moïra l'attendait près de la porte quand il la franchit, et à son air surpris, Feris eût put jurer qu'elle avait espionné leur conversation. Ce qu'elle lui confirma d'ailleurs aussitôt en l'abordant :

« Alors c'est vrai, fit-elle d'une voix hagarde. C'est bien Nándó qui nous a trahis ?

La question était toute rhétorique, et une profonde déception se lisait déjà sur les traits de son visage. Néanmoins, le mercenaire se sentit obligé de lui confirmer la cruelle vérité.

- J'en ai bien peur, inspectrice. Il a disparu subitement de la Place Saturnale quand on a commencé à s'intéresser à lui, et Lascò Ramon a évoqué son nom juste avant qu'on le neutralise. Ça ne laisse guère place au doute.

- Bon sang, je travaillais avec lui depuis une dizaine d'années et je n'ai rien vu !

- Il ne faut pas vous en vouloir, la rassura Feris en grimaçant. La *Murcia* est très douée pour brouiller les pistes. Malheureusement, avec eux, ce genre de duperies est monnaie courante. Ils donnent à leurs agents infiltrés de nombreuses méthodes pour détourner les soupçons. Ce sont de vrais pros.

- Mais vous êtes payé pour les débusquer, pas vrai ? lui demanda la jeune blonde. Comment faites-vous, avec vos baltringues ?

Le mercenaire haussa les épaules lascivement.

- Quand on a la chance d'être informés de la présence d'une de leurs taupes avant qu'ils n'entrent en action, on essaye de lui tendre un piège pour l'amener à se trahir, expliqua-t-il. Mais la plupart du temps, on en est réduits à limiter les pots cassés, comme sur cette intervention. C'est ce qui est terrible avec cette organisation : ils semblent toujours avoir un coup d'avance, et chacune de leurs actions fait de nombreuses victimes.

- Mais ... Pourquoi Irotia ?

- Ça, inspectrice, je n'en ai foutrement aucune idée. »

Ils restèrent là un moment, en silence. Chacun d'eux réfléchissait aux objectifs de cette prise d'otages : son déclenchement, le scénario détaillé depuis l'arrivée des équipes de la sécurité civile, jusqu'au dénouement dans la suite impériale quelques minutes plus tôt. Mais rien à faire, les motifs des mafieux demeuraient des plus obscurs. Que pouvait bien espérer la *Murcia* en sacrifiant ainsi tout un commando de ses meilleurs hommes ? Et pourquoi venir sur Irotia, alors que cette grande famille du crime limitait son champ d'action à Lugori, la planète-mère de l'Empire ?

L'Empire...

Soudain, une idée germa dans la tête de Feris, qui se changea aussitôt en certitude.

« Inspectrice, dites-moi, une visite de l'Empereur et de son épouse était bel et bien prévue sur Irotia, n'est-ce pas ?

- En effet, confirma Moïra, elle devait avoir lieu il y a quelques jours, mais elle a été annulée. On dit que Sa Majesté est souffrante en ce moment.

- Avez-vous connaissance du protocole de sécurité établi pour cette visite ?

- Oui, bien évidemment, répondit-elle du tac-au-tac. Mais je ne suis pas autorisée à vous en parler.

- Il n'y a qu'une chose que j'aimerais savoir, insista Park d'un ton grave. À quel endroit devait séjourner le couple impérial pendant sa petite virée sur Irotia ? »

Moïra se figea soudain, et fronça les sourcils. *Bingo*. Ça ne pouvait être que ça. Les mafieux avaient appris la venue du couple impérial dans le palace, et ils avaient décidé d'envoyer une équipe s'y retrancher pour les attendre. Mais le voyage de la famille Mogli avait été annulé, et la joyeuse bande de Paquito Gonzalez s'était rabattue sur la possibilité de négocier avec la pègre locale pour monter un attentat contre le général Keltien. Et, lorsqu'ils avaient finalement vu arriver les équipes de la sécurité civile, se sachant démasqués, ils avaient pris le personnel en otage pour avoir une monnaie d'échange. Pour obtenir leur liberté, et rentrer sur Lugori sains et saufs.

Oui, mais tous ces explosifs ?

Il restait encore beaucoup d'ombres dans la théorie de Feris, mais il sentait qu'il s'approchait de la vérité. Et si c'était le cas, la fille de Maz et le général seraient bientôt en sécurité.

Ce fut à cet instant que la première explosion retentit.

Elle venait de l'extérieur, mais son souffle fut colossal, car elle ébranla le bâtiment jusque dans ses fondations. Les lustres tremblèrent, plusieurs bibelots churent des meubles, et de la pièce contiguë montèrent des cris effrayés. Ni une ni deux, Park se précipita en direction des immenses baies vitrées qui bordaient les couloirs de la suite impériale et donnaient une vue panoramique sur une grande partie de la ville d'Irotia.

Et ce qu'il vit le terrifia.

Là, en bas, dans la pâle lueur de l'aube, des centaines de navettes allumaient leurs gyrophares de détresse et convergeaient en direction de la Place Saturnale. À l'extrémité nord de celle-ci, la moitié d'un pâté de maison avait été rasé, et des flammes s'élevaient des immeubles éventrés, menaçant de se propager aux bâtiments voisins. Les vaisseaux citernes et anti-incendie arrivaient de tous les côtés pour éteindre le brasier, ignorant les restrictions d'accès qui pesaient sur la zone à cause de la prise d'otages en cours. De toutes les rues adjacentes, des milliers d'habitants sortaient de chez eux en chemise de nuit ou montaient sur leurs balcons pour tenter d'apercevoir la cause de cette agitation hors du commun. Mais ce n'était pas le pire.

Là-bas, tout au bout de la grande artère, le locomotor de la sécurité civile était en feu. L'aile gauche de l'immense vaisseau de transport avait été soufflée par l'explosion, provoquant un déséquilibre que le pilote ne pouvait compenser depuis le poste de commandement. Aucun risque pour la structure elle-même, ce type de mastodonte était conçu pour endurer des attaques de lance-torpilles. En cas d'incendie, la zone concernée était immédiatement close et mise sous vide. Non, ce qui inspira une telle terreur chez Feris Park, ce fut le souvenir d'une phrase prononcée par Lascò Ramon quelques dizaines de minutes plus tôt. Le gosse avait ordonné au commissaire Hobbs de replier l'ensemble des forces de la sécurité civile dans le vaisseau.

Le mercenaire avait cru que c'était pour faciliter la fuite des truands à bord d'une navette qu'ils auraient exigée. Mais si, depuis le début, leurs intentions n'avaient pas été de s'enfuir... ?

Oh, par l'Empereur !

Nándo Fores était le chef de l'équipe de déminage de la sécurité civile. Ce qui signifiait qu'il connaissait ce vaisseau comme sa poche, et qu'il avait les connaissances et le matériel nécessaire pour miner un engin pareil. Et si, depuis le début, les dynamites dans l'Hôtel de l'Impératrice n'étaient qu'un leurre ?

Oh, bordel de merde.

Il avait lui-même conseillé au commissaire de faire évacuer les civils à bord du locomotor, où ils seraient en sécurité. Tout un quartier de la ville, des centaines de familles, et une soixantaine d'agents des forces de la sécurité civile, incluant l'essentiel de l'état-major...

Pris d'une panique sourde, le mercenaire se précipita vers Moïra et lui arracha son oreillette, ignorant ses cris de protestation et sa voix nasillarde qui lui demandait désespérément ce qui se passait. D'une main tremblante, il connecta le petit dispositif à son propre terminal, et régla la fréquence d'émission jusqu'à pouvoir contacter Anabellis. L'intello des baltringues répondit aussitôt, passablement inquiet lui aussi.

« Feris ! S'exclama-t-il d'une voix alarmée. Bon sang, tu as vu ça ? Ces salauds ont fait sauter tout un pâté de maisons ! Heureusement qu'on avait ordonné l'évacuation quelques heures avant, imagine le nombre de victimes si...

- Pas le temps, Franz ! le coupa Park à la volée. Ecoute-moi bien, tu vas foncer à bord du locomotor et dire au commissaire Hobbs qu'il doit à tout prix le faire évacuer de toute urgence !

- Quoi !? S'étrangla le professeur à l'autre bout de la ligne. Mais c'est l'endroit le plus sûr qu'ils puissent trouver ! Ils ont déjà étouffé les flammes de l'aile gauche, et le vaisseau est en train de déployer son bouclier !

- Justement, bordel ! Nándo Fores travaillait à la sécurité civile ! S'il n'avait pas l'intention de faire sauter l'hôtel, quelle autre cible aurait-il pu choisir pour faire un maximum de victimes, à ton avis ?

Soudain, l'intello semblait comprendre. Il se tut un instant, le temps que l'horrible image se fraye un chemin jusqu'à son cerveau.

- Oh, bon sang, murmura-t-il d'un air effaré. Non, ce n'est pas possible...

- DÉPÊCHE-TOI, ABRUTI ! Hurla Feris. VA ME FAIRE ÉVACUER CE PUTAIN DE VAISSEAU ! »

Trop tard.

La seconde explosion fut cent fois pire que la précédente. Dans un vacarme du tonnerre, l'immense locomotor fut pulvérisé de l'intérieur. Un énorme nuage de poussière et de fumées noires engloutit instantanément le paysage, et l'onde de choc se propagea dans tout le quartier sud de la ville, secouant les bâtiments comme des poiriers pendant de longues secondes. Feris fut brutalement repoussé en arrière tandis que la baie vitrée de l'immense suite impériale volait en éclats. Un énorme morceau de plafond s'effondra juste à côté de l'inspectrice qui poussa un hurlement, et dans sa chute le mercenaire heurta douloureusement le montant de la cheminée artificielle. Un déluge de poussière les ensevelit à moitié et les fit suffoquer, suivie d'une vague de chaleur insupportable. Enfin, un bloc de marbre se détacha d'une colonne et frappa le baltringue à l'arrière du crâne, le plongeant dans les ténèbres.

Chapitre 20 – Saul Valori

Irotia, quai orbital n°9. 14 septembre 3224, peu avant l'aube.

« Commandant, elle se réveille ! »

Saul Valori laissa brusquement son déjeuner inachevé sur sa table, et se précipita en direction de l'infirmerie de bord. Avec la facilité de l'habitude et d'une gravité bien plus forte que dans l'espace, il dévala une écoutille, franchit un pont des ops où s'affairaient une dizaine de techniciens sur un grand tableau de bord, et déboucha devant une grande porte métallique peinte en rouge. Sans attendre, il matraqua le bouton d'ouverture du sas comme un forcené, jusqu'à ce que la voix de Résine, l'intelligence artificielle de bord, l'invite à entrer dans l'espace de décontamination. Il le franchit d'un pas alerte, le processus de douches automatiques ne se déclenchant que lorsqu'on passait dans le sens contraire. Enfin, il pénétra dans une petite cabine basse de plafond, munie de quatre brancards déployables fixés aux murs et d'une station médicalisée rudimentaire. La corvette dans laquelle il se trouvait n'était pas assez grande pour se permettre d'y intégrer de vrais lits médicalisés comme à bord de son croiseur, alors ils avaient dû se contenter de ce local exigu. Un automate-infirmier y officiait, cloîtré vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans un espace d'une dizaine de mètres carrés dépourvu d'ouvertures pour voir la lumière du jour. Ordonner à un pauvre gars de son personnel de demeurer là-dedans en permanence, ça aurait été un coup à le rendre définitivement cinglé. Alors, Saul Valori avait préféré opter pour un robot. Certes, ils coûtaient beaucoup plus cher, mais Park Industries avait des moyens illimités, et Franz Anabellis s'était chargé lui-même de la programmation.

L'une des couchettes était occupée, bien sûr. Ils avaient retrouvé la fille du général Keltien la nuit dernière, juste avant le passage des navettes anti-incendie. Quand Feris Park avait ordonné au commandant Valori de surveiller la jeune femme et de ne pas la lâcher d'un pouce, il s'était imaginé qu'il s'agirait d'une mission facile. Que nenni. La gamine était débrouillarde, et savait se déplacer sans être suivie. Elle avait profité de l'obscurité et des mauvaises conditions météo, la veille au soir, pour s'esquiver en douce de l'appartement du mercenaire, dans la rue du Bordelia. Il ne l'aurait jamais remarquée s'il n'avait pas entrevu au loin les silhouettes des deux agents qui couraient en gesticulant et en hurlant pour récupérer leur navette. Comprenant ce qui se passait, Saul avait ordonné à son pilote de mettre les gaz, et leur chasseur avait décollé silencieusement pour les rejoindre. Hélas, Oni avait déjà filé avec le vaisseau qu'elle leur avait subtilisé, et après dix minutes passées à interroger les deux policiers, le commandant Valori n'était pas plus avancé pour la retrouver. Il avait alors contacté sa second de bord, Ellen Riley, et lui avait ordonné de placer un chasseur monoplace en reconnaissance devant toutes les résidences connues de la fille du général. À peine une heure plus tard, le pilote stationné dans la rue des Hauts-Jardins avait donné l'alerte. Il ne savait pas comment Oni Keltien avait réussi à pénétrer chez elle sans

passer dans son champ de vision, mais il l'avait vue ressortir précipitamment par une fenêtre et courir comme une folle dans sa direction. L'instant d'après, l'immeuble tout entier avait explosé, et l'onde de choc avait propulsé la jeune femme contre un muret qui entourait les jardins d'une résidence privée. Saul Valori avait alors foncé plein gaz, récupéré sa protégée et l'avait ramenée ici, à bord de la corvette *Fidelia*, pour pouvoir la soigner et la mettre en sécurité.

Les ordres que Park lui avait laissés n'impliquaient pas un interrogatoire, mais le commandant brûlait d'en savoir plus. En observant la jeune femme à la chevelure noir charbon qui émergeait lentement de sa torpeur, il se demanda qui pouvait bien lui vouloir du mal. Des ennemis de Maz, probablement, qui s'en seraient pris à sa fille dans le but d'atteindre le vieux général, de lui faire du mal. Lorsqu'il repensa à l'immeuble ravagé par les flammes dans la nuit, à la chaleur intense du brasier et à ce qu'avait dû être le souffle de l'explosion, Saul Valori se dit que c'était un miracle que la cadette de la famille Keltien s'en soit sortie en vie. Il n'avait pas cherché à s'attarder sur les lieux pour découvrir les origines de la détonation : d'autres que lui parmi les baltringues se chargeraient de revenir, quand les services anti-incendie et la sécurité civile auraient terminé de fouiller les décombres. Pour l'heure, son seul et unique souci devait être la sécurité de sa cliente, mais il ne pouvait s'empêcher de s'interroger. Lorsqu'il l'avait retrouvée inanimée, la jeune femme portait un ample manteau rouge carmin pourvu de nombreuses poches dérobées, dissimulées dans les revers et les plis de couture, ou astucieusement cachées sous une épaisseur de faux-tissu. C'est ainsi que Saul Valori avait découvert avec stupeur deux armes à feu de modèle semi-automatique à seize coups : l'une était une hybride, acceptant pour projectile les balles traditionnelles et les cartouches à plasma ; la seconde était un modèle à canon double renforcé, qui permettait de tirer des munitions explosives. Oni avait également dans ses bottes montantes deux couteaux de lancer parfaitement équilibrés, et un fourreau lesté le long de sa ceinture laissait supposer qu'elle avait fait usage d'un troisième mais avait dû l'abandonner. Probablement une arme de contact, à en juger par la taille et l'arrondi de la gaine en cuir souple. Mais son attirail ne se limitait pas à son panel défensif : la jeune femme avait également dans ses poches d'étranges appareils que Valori n'avait pour la plupart jamais vus. De ceux qu'il connaissait, il repéra une sonde à micro-impulsions pour ouvrir les coffres et les verrous à serrure numérique ; il y avait aussi une lentille de vision thermique pour repérer les sources de chaleur dans le noir, une lame vibrante en neutronium qui permettait de découper à peu près n'importe quel matériau sans effort, et des propulseurs amovibles que l'on pouvait fixer sous les talons d'une paire de chaussures pour gagner de la hauteur lors d'un saut ou courir beaucoup plus vite. Des jumeaux de ces derniers, retrouvés sous les semelles de la jeune femme, lui avaient d'ailleurs probablement sauvé la vie la nuit précédente. Tout ce matériel était constitué de nanotechnologies récentes et excessivement chères, dont les brevets avaient parfois même été rachetés et mis sous scellés par l'armée pour éviter leur commercialisation. Comment diable avait-elle pu se les procurer ? Et surtout, quel usage pouvait-elle en avoir dans ses activités ? Menait-elle une double-vie,

s'agissait-il d'un genre d'espionne ? Une agent double au service de son tout-puissant paternel ? Ou bien ses secrets étaient-ils plus sombres encore... ?

« Elle commence à bouger dans son sommeil, commandant, mais elle n'est pas totalement consciente.

- Merci, Doc, répondit machinalement Valori au petit automate. Un point sur ses constantes vitales ?

- La pression sanguine est revenue dans la norme, la glycémie est bonne. L'analyse du sang révèle une légère anémie et une carence en potassium, ainsi qu'une présence anormalement élevée de thrombocytes.

- C'est dû à la cicatrisation des brûlures ?

- Pas seulement. J'ai relevé la présence de nombreuses blessures sur son corps, certaines encore récentes. Cette patiente a une vie des plus mouvementées, commandant, ou alors elle est adepte des sports extrêmes et les pratique avec une assiduité étonnante.

- J'avais cru comprendre, en effet, fit remarquer Valori en repensant au contenu de son grand mantel. Quoi d'autre ? Au niveau des fractures ?

- L'emplâtre de régénération cellulaire a presque fini de les résorber. J'en ai compté deux au niveau des bras, ainsi qu'une autre ouverte sur la clavicule gauche. Quant à sa jambe... Eh bien, commandant, pour être honnête, j'ai bien cru qu'elle ne remarcherait jamais. Il lui faudra un peu de rééducation, mais je pense avoir reconstitué l'essentiel de son articulation rotulienne.

- C'est du bon travail, Doc.

- Merci, commandant.

- Et du côté des brûlures ? S'enquit le baltringue. Des séquelles à prévoir ?

- L'ensemble de son dos était brûlé au second degré, mais c'est dû à la chaleur du souffle plutôt qu'aux flammes. Je lui ai appliqué un baume apaisant du professeur Anabellis. Les cloques ont disparu et elle devrait retrouver un teint de peau presque normal dans une heure ou deux.

- Parfait. Tu ne la quittes pas des yeux, et si y'a du nouveau, tu demandes à Résine de m'avertir aussitôt.

- À vos ordres, commandant. »

Saul Valori laissa là le petit automate et son infirmerie pour rejoindre le pont des officiers. Il avait toujours eu pour habitude, depuis que le mercenaire l'avait pris sous son aile, d'obéir aveuglément à Feris Park. De ne pas poser de questions, de ne pas dépasser le rôle qui lui

était donné. Son mentor lui faisait confiance, et il appréciait un esprit vif capable de prendre des initiatives, mais il détestait que l'on remette son autorité et ses ordres en question. Pourtant, dans cette affaire, il y avait tant de choses qui intriguaient le commandant. Il devinait, il pouvait sentir au fond de ses tripes que la jeune Oni était beaucoup plus que l'image de gentille fille-à-papa qu'elle cultivait soigneusement pour son entourage. Et il devait aussi admettre que la beauté sauvage de la jeune femme l'avait profondément troublé.

« Alors, comment va notre passagère, commandant ? »

Perdu dans ses pensées, Valori ne l'avait pas entendue approcher. Il prit le temps de refermer soigneusement l'écouille qui séparait les cabines de l'équipage du pont des officiers, davantage pour masquer son trouble que par réel souci de sécurité. Depuis toutes ces années qu'ils arpentaient l'espace impérial ensemble, Ellen Riley lisait en lui comme dans un livre ouvert. À la demande de Feris, la sexagénaire l'avait accueilli dans son unité, lui avait appris tout ce qu'elle savait, jusqu'à lui offrir son poste de commandant de la flotte des baltringues, acceptant sans rancœur de devenir la second-de-bord de son ancien poulain. Pour Valori, Ellen était comme son ombre : indispensable, toujours à ses côtés, sa présence le rassurait et le confortait à chaque instant. Au fond, il le savait, ce n'était pas parce qu'il portait désormais sur ses épaules l'uniforme de commandant que sa formation était achevée. À chaque mission, chaque voyage spatial qu'ils faisaient ensemble, elle avait des centaines de nouvelles choses à lui transmettre. Et Saul Valori avait une insatiable envie d'apprendre, ce qui faisait la fierté de sa tutrice.

Pourtant, trente-sept ans plus tôt, personne n'aurait misé un toscain sur l'avenir d'un gamin paumé comme Saul. Né d'un père alcoolique qui n'avait jamais voulu le reconnaître, et d'une mère qui faisait le tapin dans la capitale pour s'acheter sa dose de crack tous les mois, il n'avait pas le meilleur bagage pour entamer son chemin dans l'existence. Et à mesure qu'il grandissait, la vie n'avait rien eu d'un conte de fées. Poursuivie par ses dettes et défoncée à la drogue dure industrielle, sa génitrice s'était jetée d'une navette de transport quand il avait cinq ans. Les équipes de la sécurité civile l'avaient retrouvée une trentaine de mètres plus bas, dans un tel état qu'ils avaient eu toutes les peines du monde à associer une identité à son cadavre. Saul avait assisté à ce saut-de-l'ange du désespoir, du moins c'est ce que Feris lui avait raconté. Lui n'en avait plus vraiment de souvenirs, sinon celui d'un cri horrible. Probablement sa mère qui hurlait en tombant. C'était dans cette rame, en tout cas, que le mercenaire l'avait découvert. À l'époque, Park n'était encore qu'une jeune recrue de l'armée impériale, qui suivait sa formation obligatoire dans les casernes de la ville de Stène. Après le suicide de sa mère, Saul était resté prostré dans la navette, sous un banc, à pleurer pendant des heures. Il avait perdu toute notion du temps, et personne n'avait fait attention à ce gamin des rues en guenilles qui s'était, croyait-on, réfugié là pour s'abriter de l'orage. Personne, sauf Feris Park.

Le mercenaire l'avait recueilli et confié à des amis quelques semaines plus tard, qui avaient pris soin de lui pendant près de dix ans. Saul Valori avait donc grandi comme un Harold, choyé par les parents de celui qui deviendrait plus tard l'amiral de la flotte irotienne. Talia et Soufiane l'avaient élevé et éduqué comme leur propre enfant, et Jens Harold le considérait aujourd'hui encore comme son frère de cœur. De loin, Feris Park avait veillé à la sécurité de son petit protégé. Dès qu'il le pouvait, lorsque l'armée lui accordait une permission, il sautait dans une navette en compagnie de Jens pour venir lui rendre visite. Saul se rappelait ces longs week-ends passés à jouer au cik ou des soirées dans la grande salle de karaoké que Soufiane Harold tenait en face des universités. Ce furent pour lui des années d'insouciance, des années de joie.

Et puis, au jour de ses quinze ans, il avait pris la décision de rejoindre les écoles militaires. Parce qu'il admirait Feris et Jens, leur fière allure dans leurs uniformes gris des *Slayers* de la capitale. Pour l'honneur aussi, celui de servir sa patrie, de protéger les citoyens contre l'ennemi polarian et les terribles mafias qui sévissaient sur la planète-mère. Il avait donc fait ses bagages, et ses adieux à ceux qui avaient contribué à lui donner dans la vie une meilleure chance que tout ce dont il aurait pu rêver. Il était jeune, alors, et comme beaucoup d'imbéciles candides, il idéalisait l'armée et la guerre. Mais la vie est une garce, et elle prit un malin plaisir à lui démontrer combien il se fourvoyait.

Sa première sortie dans une opération extérieure eut lieu sous le commandement de l'amirale Minatobi, qui n'était pas encore la célèbre et inflexible générale des troupes lugoriennes qu'elle deviendrait onze ans plus tard. Affecté au corps logistique des fantassins, il prit part pendant une dizaine de jours au conflit sanglant qui opposa les troupes impériales aux forces libres de la confédération édonienne. Certes, l'Empire remporta cette guerre, et le Protectorat fut instauré sur Edona ; cependant, Saul Valori perdit de très nombreux frères d'arme pendant cette intervention. Il revint sur Lugori hanté par des visions d'horreur, de destruction et de mort. Il crut alors que c'était terminé. Que la guerre était finie, et que la fin de sa carrière serait paisible. Un grand baptême du feu, en somme, avant de longues décennies de paix et de sécurité.

Là encore, il se trompait lourdement.

Lorsque Feris Park et Jens Harold avaient quitté l'armée lugorienne pour rejoindre celle d'Irotia sous le commandement de Maz, Saul Valori avait tout naturellement demandé à les suivre. Son nouvel ordre de mission l'avait placé sous l'autorité du mercenaire, et lui avait fourni par la même occasion un aller-simple en direction du front qui venait de s'ouvrir contre Polaria. C'est à cette occasion qu'il avait fait la connaissance d'Ellen Riley. Soucieux de sa sécurité, Feris avait placé Valori sous les ordres de la commandant la plus capable et la plus compétente de ses unités, afin de le former et de le protéger. Ainsi, Saul Valori faisait partie de l'équipage qui, à bord de cette même corvette *Fidelia* dont il arpentait le pont en cet instant, avait contribué à l'évacuation des *Gingers* pris au piège sur Edidris. Il était là lorsque Feris Park, ignorant le feu ennemi, avait traîné le général Keltien grièvement blessé à

bord. Et c'est à lui, et à lui-seul, que Park avait confié sa décision d'endosser la responsabilité du massacre pour sauver la carrière de son supérieur. Ce jour-là, Feris avait fait à Saul Valori et à Ellen Riley une proposition qui allait bouleverser leur vie : celle de démissionner de l'armée, et de le rejoindre pour fonder un groupe paramilitaire dont le seul et unique but serait la protection des habitants de l'Empire. Non pas sur les frontières, dans des conflits sanglants comme l'armée savait le faire. Ils agiraient sur le terrain, dans les rues des villes, pour chasser les mafias et tenter de restaurer l'ordre et la sécurité dans des quartiers que l'administration impériale avait abandonnés. Leur nom ? *Les baltringues*.

C'était une idée de Saul, et Park l'avait adorée. C'était à la fois drôle et irrévérencieux, facile à mémoriser, pour marquer les esprits. Et puis, il fallait admettre que ça collait à la perfection avec l'état d'esprit de leur petit groupe et de leurs premières recrues. Arund Terk, le géant au cœur d'or, mais au cerveau ravagé par une décennie de prise de stupéfiants contre sa volonté. Ellen Riley, inflexible, talentueuse, audacieuse, prête à tout pour soutenir leur cause et pour aider leur charismatique meneur. Si Park lui avait ordonné de gagner les confins de la galaxie et de ne jamais en revenir, elle lui aurait simplement demandé les coordonnées de sa destination. Et puis il y avait Liseth. Une originale, cette Ophélie Liseth, avec son look retro de gothique et sa peinture sur le visage, son habitude de porter des perruques de toutes les couleurs et de mâcher sans arrêt de la gomme. Saul ne savait pas où Park l'avait dénichée, et il ne connaissait rien non plus de son passé. Mais elle faisait une redoutable combattante, une voleuse hors pair, et c'était une reine de l'infiltration et du déguisement. À plusieurs reprises, et sous différentes identités, Feris l'avait envoyée dans ce qui semblait être des missions suicides, avec pour objectif d'infiltrer les organisations mafieuses pour déjouer leurs opérations. Elle était la meilleure pour ce genre de trucs. Et jamais encore elle n'avait été démasquée.

À ce noyau dur de la première heure s'étaient très vite ajoutés de nouveaux éléments. Charles Dell, tout d'abord, le pilote le plus célèbre de l'Empire. Il avait quitté l'armée pour les rejoindre, croyant sa plus chère amie, l'amirale Kirkov, tombée sur les plaines lunaires d'Edidris. S'il n'était resté que quelques temps parmi eux, il avait incontestablement donné un nouveau souffle à leur mouvement, apportant avec lui son aura et sa légende. Dell était le chouchou d'Irotia, un champion des courses de vaisseaux adoré des foules.

Et puis, il y eut la rencontre qui avait tout changé. L'homme qui fit passer leur organisation du stade de petit regroupement d'idéalistes à celui de véritable groupe paramilitaire, avec une firme multiplanétaire pour financer leurs opérations et l'apport exclusif des toutes dernières nouveautés en matière de nanotechnologies et d'armement de pointe. Le génie absolu et inégalé du quatrième millénaire, l'homme aux huit-cent quatre-vingt-seize brevets scientifiques déposés à l'auditorium des sciences de l'université de Stène. Le professeur Franz Anabellis.

Si Park était le chef des baltringues, incontestable et respecté, Franz en était le cerveau et l'étincelle qui les faisait rayonner. Grâce à son intelligence, ils avaient acquis la majorité des

parts de la plus grosse firme impériale de nanotechnologies, Powell&Co. Renommée Park Industries, Anabellis en avait pris la direction scientifique, et l'avait propulsée au rang de troisième entreprise la plus rentable de la galaxie. Résultat, les baltringues disposaient d'un compte en banque presque aussi rempli que les caisses du Trésor Impérial, dont le solde continuait de croître sans cesse avec l'acquisition de nouvelles parts de marché. La petite flottille du mercenaire, constituée à son début d'épaves de vaisseaux militaires retapés, avait donc pu s'agrandir de manière exponentielle. Désormais, le corps des baltringues comptait plus d'une quarantaine de membres actifs, auxquels s'ajoutaient les pilotes, les techniciens et les matelots embauchés ponctuellement à bord de leurs navires spatiaux. Le groupe fondé par Feris Park avait même été reconnu d'utilité publique par l'administration impériale, qui n'hésitait pas à employer ses services en plus de lui donner une légitimité. L'an passé, le mercenaire avait offert à ses petits protégés d'immenses chantiers orbitaux flamboyants neufs, à quelques encablures de la capitale, sur les quais d'assemblage de la ville de Stène. Résultat, Saul Valori commandait à une flotte de trente-six bâtiments, parmi lesquels une immense majorité de chasseurs, sept corvettes similaires à la *Fidelia*, trois frégates armées de lance-torpilles dernier cri, un ancien croiseur de l'armée reconverti, et même un gigantesque locomotor. Ce dernier était le fleuron de l'armada baltringue, une création unique basée sur le modèle du *Gardien* de l'amiral Tyu. C'était un mastodonte de l'espace, ni plus ni moins, sans commune mesure avec ceux déployés par les forces de sécurité civile pour leurs interventions sur les différentes planètes de l'Empire. À lui seul, il était capable d'accueillir dans son ventre plus de la moitié des vaisseaux de Park, et un second identique était déjà en construction à Stène dans leurs chantiers privés. À terme, Feris espérait s'en servir pour transporter l'intégralité de son armée à travers les Portails, ces immenses anneaux propulseurs à deutérium qui permettaient aux navires autorisés de franchir des portions considérables de l'espace en seulement quelques heures. Ils fonctionnaient comme de gigantesques catapultes, sur le modèle des accélérateurs à particules, mais nécessitaient des vaisseaux conçus spécialement pour résister à la force de gravité et à la vitesse démentielle que l'on pouvait atteindre via leur utilisation.

Si les plans du mercenaire se déroulaient comme prévu, Valori disposerait bientôt d'une flotte capable d'intervenir dans n'importe quel endroit de l'espace impérial en quelques jours, afin de protéger et d'évacuer rapidement les populations civiles en cas de conflit ou de catastrophe majeure. Un projet ambitieux, phénoménal, au service du droit civique et des habitants de Solarias, alimenté par la générosité d'un seul homme. Mais, comme toutes les organisations paramilitaires, les baltringues avaient leurs détracteurs, et nombreux étaient ceux qui s'inquiétaient de la naissance d'une entité armée hors de contrôle avec une telle force de frappe. Six mois plus tôt, la générale Minatobi avait déposé une motion de recours devant le Tribunal des Judicieux, la Haute-Cour de justice impériale, pour tenter de les dissoudre. Grâce à l'appui du général Keltien, l'Empereur était intervenu en leur faveur, et les baltringues avaient échappé de peu au démembrement de leur petite association. Mais le combat n'était pas terminé, car il se murmurait dans les hautes sphères politiques de la capitale que Léo Hykel, le Grand Chancelier en personne, avait juré de mettre fin à leurs

agissements. Avec l'appui de Minatobi, ils formeraient un duo redoutable d'adversaires, prêts à tout pour leur mettre des bâtons dans les roues au bénéfice de la seule armée conventionnelle.

« Commandant ? Vous êtes encore perdu dans vos pensées. »

Saul Valori poussa un soupir, et adressa un sourire gêné à sa second-de-bord. Ellen Riley était une femme de la soixantaine, à la mâchoire carrée et au front évasé, dont la chevelure bouclée tirait davantage sur le gris que sur le blond éclatant qu'elle affichait autrefois. Elle conservait une certaine allure, dans sa combinaison de vol, et son regard d'albâtre trahissait autant son intelligence que l'autorité qui se dégageait de sa personne. Oui, Valori avait peut-être changé d'uniforme récemment, mais personne n'était dupe quant à l'identité du véritable maître à bord.

« Désolé, Ellen, s'excusa-t-il comme un gamin surpris à quelque mauvais coup. Mais j'aimerais que tu arrêtes de me vouvoyer et de m'appeler commandant à tout-va. Tu sais très bien que je déteste ça.

- Il va falloir t'y faire, le sermonna-t-elle. À bord d'un vaisseau, le protocole, c'est le protocole.

- Oui, eh bien justement ! S'exclama-t-il, un peu plus agressif qu'il ne l'aurait souhaité. On a quitté l'armée pour s'en affranchir, de ce foutu protocole !

Elle le tança du regard, sans ciller. C'était sa façon à elle de le rappeler à l'ordre, de lui faire remarquer qu'il était sorti de ses gonds. Elle ne le jugeait pas, ne lui faisait aucun reproche, mais ce regard avait indubitablement un côté maternel et autoritaire à la fois.

- Désolé, se hâta-t-il d'ajouter. Je ne voulais pas te crier dessus.

- Ça fait deux fois que tu t'excuses, remarqua-t-elle avec un petit sourire en coin. Tu dois encore apprendre à être bienveillant et juste, mais sans passer pour un faible d'esprit.

- Un commandant doit savoir reconnaître ses torts, mais ne doit pas s'excuser à tout-va car c'est une preuve de faiblesse, récita Valori d'un air faussement exaspéré.

- Je suis sûre que tu comprendras vraiment cette leçon un jour. Alors ? Comment va la fille du général ?

- Elle est en vie, résuma Valori, et selon Doc elle a eu beaucoup de chance.

- Santiago a pu inspecter les décombres de la résidence ?

- C'est trop tôt, Ellen. La sécurité civile n'a même pas encore investi les lieux. Je me demande bien ce qu'ils fabriquent.

- Calgunó ici prononcer il nomè del génialissimó, del unice, increable e inegalido Santiago Darmano ? »

Tous deux se retournèrent de concert. Un grand brun venait d'arriver, au teint hâlé et aux cheveux de cendre, l'œil rieur et le sourire éclatant. Il portait sur lui une combinaison aussi chatoyante que sa personnalité : bariolée aux couleurs de l'arc-en-ciel, avec un énorme « SD » apposé sur le devant. Pas très réglementaire, mais tout le monde à bord de la *Fidelia* avait appris à apprécier les extravagances et la singularité de Santiago Darmano. Un véritable Rosamondain, comme on n'en faisait plus. Il avait l'accent chantant de sa planète natale, et l'égo le plus démesuré que l'on puisse trouver dans cette partie de l'univers. À bord de la corvette, il occupait le grade de chef de pont ; autrement dit, il était maître mécano. Mais c'était aussi l'un des experts en explosifs des baltringues, qui avait travaillé presque quinze ans dans les brigades de sécurité civile sur Rosamund. Une sacrée bonne recrue, avec un cœur en or, et une gouaille à la hauteur de la réputation qu'il se créait. Au fond, il y avait un seul défaut chez l'officier Darmano : le mot silence ne faisait pas partie de son vocabulaire.

« Olá, commandánte, salua-t-il avec un grand sourire, main sur le cœur. Cuan estai ? E fachado el cialular pàra vos !

- En lugorien, Tiago, par pitié ! Le sermonna Riley. Tu sais très bien qu'on ne comprend pas un mot de ta langue natale.

- Perduena, sicunda Ellen.

Il lui adressa un grand sourire espiègle, et se tourna vers Saul.

- Commandant, je reçu transmission d'unó cellulaire, votre intention. Je croire c'este la liñea privée del profesor Anabellis.

- Merci, Darmano. Je viendrai l'écouter tout à l'heure.

Valori se retourna, mais le Rosamondain se râcla la gorge. Une manie qui, chez lui, trahissait sa nervosité.

- Autre chose, Santiago ?

- Si, commandánte. Il misagio del profesor. Comporte unó code rubeó.

Un code rouge. Autrement dit, une urgence absolue. Depuis la création des baltringues et le début de leurs activités, ce fameux signal n'avait été utilisé qu'à trois reprises. Et il n'annonçait jamais de bonnes nouvelles. Valori sentit monter en lui une bouffée d'angoisse. La veille, Feris était parti avec Anabellis pour gérer une prise d'otages impliquant la *Murcia*. D'une manière ou d'une autre, les choses avaient dû sacrément mal tourner.

- Que disait-il, ce fameux message ? demanda Riley, alertée elle aussi.

- No mio saí, sicunda. E no decryptado, encore.

Saul et sa second se dévisagèrent, la même expression d'inquiétude sur le visage. Si Franz avait décidé de leur envoyer un message d'alerte maximale, ils ne pouvaient pas perdre une seconde.

- On te suit, Santiago, décida Valori en ouvrant la marche. Lance le decryptage.

Le Rosamondain lui emboîta le pas, tout en sortant son terminal pour activer la transcription de l'appel reçu. Sa maîtrise encore trop approximative du lugorien ne lui permettait pas de se faire comprendre correctement par Résine, l'intelligence artificielle de bord.

« Ellen, contacte le *Sol Invictus* immédiatement. Qu'ils se tiennent prêts à faire décoller toutes les navettes et les corvettes disponibles. Je veux tous nos hommes sur les ponts, armés et en combinaison anti-plasmique dans dix minutes. Si ce code rouge a un lien quelconque avec la *Murcia*, on doit être prêts à tout.

- À vos ordres, commandant. »

La sexagénaire s'éloigna, et cette fois Valori ne prit pas la peine de corriger son vouvoiement. Peut-être, au fond, avait-elle raison. Dans ce genre de situation, il avait besoin de toute l'autorité dont il pouvait faire preuve.

Flanqué de Santiago, le jeune commandant de la flotte baltringue parcourut en quelques minutes le chemin qui le séparait du pont des transmissions, où officiaient deux techniciennes formées dans les écoles de Lugori. En temps normal, Saul aurait dû les trouver vissées sur leurs terminaux, occupées à surveiller les radars ou à tenter de décrypter les communications pirates émises par les stations-relai des mafieux locaux. Mais cette fois, les deux jeunes femmes se tenaient debout face à l'écran mural, les mains figées devant leur bouche dans une expression d'horreur. Elles ne prirent même pas la peine de le saluer, absorbées par la diffusion en direct des informations irotiennes.

« Oh, par l'Empereur ! »

Valori n'eut pas besoin d'écouter le message de Franz Anabellis. Car ce que l'hologramme présentait commentait d'une voix robotique, c'était une scène de chaos absolu. Le portrait vivant d'une immense artère des quartiers sud d'Irotia, jonchée de débris métalliques et de gravats, ravagée par des incendies qui dévoraient les bâtiments alentour. Et, tout au fond de la rue, surplombant de sa masse colossale les vaisseaux-citerne de la sécurité civile, il y avait la carcasse fumante d'un locomotor éventré. Mais surtout, il y avait des corps. Des centaines et des centaines de corps, enveloppés dans des tissus blancs, qui jonchaient le sol.

« Per sancte Rosamund ! jura Darmano. C'este unó mássecreo ! »

Chapitre 21 – La promesse de Tyu

Irotia, place Saturnale. 14 septembre 3224, à l'aurore.

C'était à peine l'aube, mais une agitation de tous les diables régnait déjà sur la grande place Saturnale. Tout n'était que cris, cacophonies de sirènes et confusion. Une foule de médecins, d'infirmiers et d'automates de secours se bousculaient de tous les côtés, essayant tant bien que mal de prendre en charge les blessés les plus urgents parmi les centaines de corps que l'on avait allongés au sol. Tout au bout de l'Avenue Sinistrale, qui reliait le quartier sud de la ville à la Place Geneter et aux bureaux de Maz Keltien, l'immense carcasse du locomotor brûlait encore. L'énorme vaisseau, dont les dimensions étaient comparables à celles de deux ou trois stades intergalactiques, gisait misérablement sur le flanc au cœur d'un gigantesque cratère créé par l'explosion. Il était éventré, de la proue à la poupe, comme une volaille que l'on aurait découpée en deux au niveau du coffre. Une fumée noire, grasse et impénétrable, continuait de s'échapper du lieu de la catastrophe, diffusant dans l'atmosphère irotienne des vapeurs toxiques de carbone et de méthane. La présence de ces épanchements compliquait évidemment la tâche des sauveteurs qui continuaient d'inspecter les décombres du transporteur lourd à la recherche de survivants.

Jamais encore, dans son histoire, Irotia n'avait connu de telle catastrophe.

En détonnant, le locomotor avait généré une onde de choc d'une puissance phénoménale, qui avait littéralement rasé une grande partie des bâtiments du quartier, transformant en quelques secondes l'un des principaux districts résidentiels en un immense champ de ruines. Le bilan provisoire faisait état d'un demi-millier de morts, et les chiffres étaient bien loin d'atteindre la réalité. La mégapole tout entière vivait dans l'angoisse et la peur, relayée en direct par les armées de journalistes qui harcelaient les témoins pour obtenir une information exclusive sur les événements. L'attentat, car il ne faisait aucun doute que c'en était un, avait été revendiqué quelques minutes plus tôt par la *Murcia*, qui affirmait avoir agi sur ordre du Conseil des Primautés de Polaria. La nouvelle faisait le tour de la ville plus rapidement qu'une traînée de poudre. Déjà, l'amiral Johan Tyu avait reçu une dizaine de rapports faisant état de violences et de lynchages perpétrés contre des ressortissants polariens sur le territoire. Cette soudaine montée de haine raciale qui s'emparait d'Irotia l'inquiétait profondément. D'abord l'attaque sur la station Revitalis, et maintenant l'explosion d'un locomotor rempli de civils... Plus que jamais, les irotiens voudraient que justice soit faite, et il ne manquait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. L'heure était à la stupeur et à l'effroi, mais bientôt les habitants choqués et en colère se retourneraient contre l'armée et les représentants de l'Empereur pour exiger des réponses.

« Bon sang, on dirait un champ de bataille ! s'exclama Jens Harold en descendant de leur navette.

- C'est exactement ce dont il s'agit », confirma Tyu dans un soupir.

Les deux amiraux refermèrent leurs vestes pour se protéger du froid et de la pluie battante, et évaluèrent d'un regard l'ampleur du désastre. Outre le mastodonte éviscéré, une quinzaine d'immeubles avaient été totalement détruits, et plusieurs autres secoués par l'onde de choc menaçaient de s'effondrer à leur tour. Les équipes du génie civil s'affairaient en nombre au niveau de leurs fondations, cherchant par tous les moyens à retarder l'inévitable pour laisser aux secouristes le temps d'évacuer les victimes bloquées à l'intérieur. Tyu grimaça en constatant que l'un d'eux était l'Hôtel de l'Impératrice, un palace dans lequel une prise d'otages avait eu lieu quelques heures plus tôt. Selon ses sources et les rapports de police, au moment de l'explosion, une centaine de personnes étaient encore prisonnières dans la suite panoramique du dernier étage. Des navettes de la sécurité civile poursuivaient les aller-retours entre celle-ci et le dispensaire provisoire installé à quelques centaines de mètres pour accueillir les survivants. Là, les personnes prises en charge étaient identifiées puis réparties entre les différents hôpitaux de la ville en fonction de la gravité de leurs blessures et des places disponibles. Tout cela relevait de la procédure standard en cas de catastrophe humanitaire. Dans la pratique, cependant, la machine était beaucoup moins bien rôdée, et l'affluence de victimes couplée à la désorganisation des différents corps de secouristes transformait l'endroit en une gigantesque fourmilière où ne régnaient que la confusion et le chaos.

« Bon ! Grogna Tyu en quittant le vaisseau militaire à son tour. Je propose que l'un de nous prenne en charge le commandement ici, et que le second supervise la traque de l'officier Fores. On tire à pile-ou-face ? »

Jens lui décocha un sourire crispé. Tyu savait pertinemment que l'amiral Harold était le bras droit direct de Maz Keltien, et qu'à ce titre il détenait l'autorité pendant l'hospitalisation du général. Cependant, il ne parvenait pas à admettre qu'un jeune blanc-bec comme lui ait pu l'évincer dans la hiérarchie. Il prenait donc un malin plaisir, dès qu'il en avait l'occasion, à le pousser dans ses retranchements.

« Trouve le commissaire Hobbs, ordonna Jens d'une voix stricte. Fais-lui savoir que tu reprends la main sur la Place Saturnale, et je veux un rapport complet sur la situation ici toutes les quinze minutes. Je me charge de retrouver le terroriste.

- À vos ordres, mon général ! Plaisanta Tyu, d'un ton un peu trop grinçant.

Harold se rapprocha de lui, et le dévisagea d'un air de défi. Il ne trembla pas, et les deux militaires qui les accompagnaient vinrent se placer de part et d'autre, mitrailleuse au poing.

- Un problème, Johan ?

Tyu ravalait sa salive, et força un sourire de contrition. Entre cet attentat et l'empoisonnement du général, son jeune homologue avait les nerfs à vif, et cette fois il était

peut-être allé un peu trop loin. En serrant les dents, il se mit au garde-à-vous, poing sur le cœur, et baissa la tête en signe de respect.

- Aucun, amiral. Je suis désolé de m'être emporté. Il en sera fait selon vos ordres. »

Il claqua des talons, et descendit la passerelle métallique sans laisser le temps à Jens Harold d'ajouter d'autres reproches. Le col relevé pour se protéger du vent, Tyu fendit la foule qui se massait sur la place Saturnale en direction du poste de secours. Derrière lui, Jens mit pied à terre également, et leur navette repartit dans un chuintement en direction des casernes.

« Regardez ! Hurla une femme dans la foule. C'est l'amiral Harold ! »

Aussitôt, une cohue de journalistes et de cameramen se précipita en direction du pauvre Jens, qui se retrouva englouti. Tyu esquissa un petit ricanement de satisfaction. Il laissa le soin à leurs deux gardes du corps de lui venir en aide, et accéléra le pas pour s'éloigner de l'attroupement.

« Outch ! »

Il tomba brutalement au sol, le souffle coupé. Dans sa hâte de mettre de la distance entre lui et son jeune confrère, il avait percuté un mur. Ou plutôt, une énorme masse de muscles au sommet de laquelle trônait un visage au sourire porcin. L'énorme paluche de Terk le saisit par l'épaule, et le colosse le remit sur pied sans le moindre effort apparent.

« Désolé, amiral, grogna le géant. J'avais pas vu arriver.

- Qu'est-ce que vous fichez là, vous ? Le sermonna Tyu, sur l'offensive. Vous n'étiez pas en détention pour l'incendie du Troquet des Parieurs ?

- Il est ici sur ordre direct du général Keltien, répondit une autre voix plus suave. J'ajouterai que Feris et lui ont sauvé la vie d'une centaine d'otages pendant la nuit. Voilà qui mérite bien une petite libération anticipée et un abandon des charges, vous n'êtes pas d'accord amiral ? »

Tyu se retourna vivement pour détailler le nouveau-venu. Un physique de premier de la classe, le visage fin et un vrai bec d'aigle planté au milieu. Il avait de grosses lunettes rondes aux branches cuivrées, des lèvres fines presque translucides, des yeux bruns pétillants d'intelligence et les cheveux en brosse. L'inconnu était revêtu d'un complet beige et d'une cravate couleur crème, et un holster pendait à sa gauche en dépit de son apparence de civil. Il avait en main un terminal informatique et était équipé d'une oreillette de communication de dernière génération développée par Park Industries.

« Professeur Anabellis ! S'exclama Tyu en reconnaissant le génie des nanotechnologies. C'est un honneur de faire votre connaissance !

- Et toi, t'es qui, face-de-rat ? »

Tyu sursauta, et Anabellis foudroya celle qui l'accompagnait du regard. C'était une jeune femme qui pouvait avoir tout juste la vingtaine, dont la petite taille contrastait à côté du géant des baltringues et du savant, plutôt grand lui aussi. Elle avait de longs cheveux noirs arrangés en couettes, parcourus de dégradés blancs et roses du plus mauvais goût. Son visage tout entier était recouvert d'un affreux maquillage couleur crème, qui s'était assombri par endroits à cause de la poussière de l'explosion. Ses yeux d'un bleu de glace lançaient des éclairs, et un rictus parfaitement antipathique s'étirait exagérément au-dessus d'un menton proéminent. L'adolescente portait une combinaison en cuir noir, sur laquelle elle avait imprimé par endroits un patchwork difforme d'oranges, d'ocres délavés et de rouges. Elle mâchait convulsivement de la gomme, et sa main gauche aux doigts fins et recourbés comme des serres errait en quête de son arme du côté de sa ceinture. Ses sourcils et ses lèvres étaient percés à plusieurs endroits et décorés de petits bijoux ternis, et un crâne luisant sculpté dans de l'onyx oscillait en dessous de son oreille droite. Dans son cou, un tatouage sombre représentait une toile d'araignée hexagonale et une tarentule qui se promenait dessus. Il ne fallut qu'un instant à Tyu pour la détester, même en ignorant qu'elle venait de l'insulter.

« Holà, tout doux, Ophélia ! » s'exclama le scientifique d'un ton sans appel.

Il posa une main rassurante sur son épaule, mais la jeune terreur n'était pas disposée à se laisser faire. Elle sursauta, attrapa Anabellis par le bras, et en une fraction de seconde son apparence physique se métamorphosa. Son visage s'allongea, ses pupilles virèrent au rouge vif, des crocs acérés apparurent derrière ses lèvres qui se retroussaient. Ses cheveux aussi prirent une nouvelle teinte de neige, son front se plissa de rides, et elle feula comme une panthère. Le tout ne dura que le temps d'un battement de cils, et un instant plus tard la gothique avait retrouvé son look habituel. Le professeur, sans doute habitué à ce genre de démonstrations, n'avait même pas tremblé.

« Terk ! Ordonna-t-il avec colère. Emmène Liseth se reposer à l'écart, je dois discuter avec l'amiral. Maintenant. »

Le géant approuva du chef, et se pencha pour murmurer quelque-chose d'une voix douce à l'oreille de la tigresse. Celle-ci lui sourit avec tendresse et lui caressa affectueusement la joue, avant de le suivre docilement à travers la foule. Tout en s'éloignant, elle adressa discrètement un doigt d'honneur à Johan Tyu dans son dos.

« Veuillez pardonner Ophélia, amiral, reprit le professeur d'un air gêné. D'ordinaire, elle arrive à se contrôler, mais avec tout ce qui s'est passé cette nuit...

Tyu remarqua que l'intellectuel, qui jusque-là n'avait montré aucun signe de nervosité, avait la voix chevrotante et scrutait minutieusement les gens autour d'eux. Pas étonnant, quand sa copine bizarroïde venait de se métamorphoser en public... L'amiral soupira. Il avait sa petite idée sur ce qui venait de se passer, mais préféra jouer les ingénus pour tirer les vers du nez de son interlocuteur.

- Par l'Empereur ! Jura-t-il d'un air faussement sidéré. Mais qu'est-ce que c'était que ça, au juste ?

Un point pour lui. Le professeur le dévisagea, de plus en plus mal à l'aise. De toute évidence, il aurait préféré garder secrète l'identité de sa singulière amie. Mais là, il n'avait plus le choix : il allait devoir fournir à l'amiral des explications convaincantes.

- Ecoutez, amiral, avant toute chose, je sais que c'est illégal et que nous devrions la dénoncer, mais...

- C'est une Changepeau, n'est-ce pas ? asséna Tyu, poussant plus loin son avantage. C'est pour cette raison qu'elle dissimule son visage derrière tout ce maquillage ?

Anabellis poussa un profond soupir, et acquiesça finalement.

- Oui, en effet. J'ignore exactement où Feris l'a rencontrée, mais ça fait des années qu'elle est membre des baltringues, et elle nous a rendu bon nombre de services. En échange, eh bien... On la protège des autorités. »

Johan Tyu grogna, prenant toute la mesure de ce qu'une telle découverte impliquait pour lui, pour Irotia et pour la suite des événements. Les Changepeaux étaient hors-la-loi dans l'Empire depuis plus d'une centaine d'années, et tous ces bébés caméléons nés d'une expérience scientifique controversée avaient été traqués comme des bêtes leur vie durant. La plupart avaient été localisés et arrêtés, massacrés ou emprisonnés dans un lieu tenu secret, dont seuls l'Empereur et le Haut-Chancelier connaissaient l'emplacement. C'était une affaire hautement confidentielle, et pour la plupart des gens leur existence tenait davantage de la fable pour faire trembler les enfants que de la réalité. Tyu faisait partie des rares officiers triés sur le volet et mis au courant par le général de l'existence de ces polymorphes, capables de changer d'apparence à volonté. De l'aveu même de Maz Keltien, il n'en restait que trois ou quatre en liberté dans l'Empire, et ils étaient tous activement recherchés. Au fond, Tyu n'était pas surpris de découvrir que Park en dissimulait une dans sa petite troupe de bras-cassés. Ce type avait toujours eu un goût malsain pour tout ce qui sortait de l'ordinaire.

« J'imagine que vous allez me convaincre de ne pas faire arrêter votre amie sur-le-champ ?

- Ce serait préférable, en effet, acquiesça Anabellis. Imaginez la colère de Feris s'il apprenait que vous avez touché à sa protégée...

- Feris Park est bien le dernier de mes soucis, mentit l'amiral. Au cas où vous n'auriez pas remarqué, j'ai un attentat et des centaines de blessés sur les bras, sans parler d'une mafia étrangère venue semer le chaos dans ma ville, et de la tentative d'empoisonnement du général.

Il se tut soudain, et porta une main devant sa bouche. Hélas, c'était trop tard : il s'était emporté, et le mal était fait. Le professeur le dévisagea avec étonnement.

- Le général ? demanda-t-il. Empoisonné ?

Tyu se mordit la lèvre. Les trois amiraux s'étaient mis d'accord quelques heures plus tôt pour garder cette information aussi confidentielle que possible, mais à présent qu'il avait vendu le morceau, il était sans doute préférable de tout raconter à Anabellis plutôt que de le laisser s'imaginer le pire. De toute manière, le savant aurait bien fini par l'apprendre un jour ou l'autre.

- Cela s'est passé hier après-midi, relata Tyu à voix basse. L'amirale Kirkov s'est rendue dans les appartements du général pour s'entretenir avec lui de son prochain mariage. Au cours de la conversation, Maz a ingéré une toxine qui a bloqué sa respiration et s'est attaquée au système nerveux. Il est hors de danger à présent, mais doit se reposer quelques jours à l'hôpital.

- Ça alors ! S'exclama l'intellectuel. C'est tout de même une étrange coïncidence, ne trouvez-vous pas ? »

L'amiral approuva du chef. Bien entendu, rien de tout cela ne pouvait être fortuit. Le micro sous le bureau du général pour attirer les mercenaires sur la place Saturnale, l'explosion d'un locomotor de la sécurité civile, l'empoisonnement de Maz Keltien et la fusillade du Troquet des Parieurs... Il existait forcément un lien entre tous ces événements, mais pour l'heure Johan Tyu avait toutes les peines du monde à percevoir la moindre logique dans cette étrange affaire de terrorisme. Une chose était sûre, cependant : il ne croyait pas un seul instant que les bandits de la *Murcia* aient pu agir sur ordre des Primaux de Polaria. Quelqu'un tirait les ficelles de cette conspiration, un esprit vif et intelligent qui avait d'autres motivations et d'autres buts. Une personne suffisamment dangereuse pour orchestrer un attentat de cette ampleur, et tenter d'assassiner le chef suprême des armées impériales tout en demeurant dans l'ombre. Cette idée effrayante ne laissait rien présager de bon pour l'avenir d'Irotia. Le général Maz avait chargé Johan Tyu de protéger la planète une fois la campagne contre Polaria débutée. Il était donc de la responsabilité de l'amiral de mettre cet individu derrière des barreaux. Avoir le soutien du célèbre professeur Anabellis et d'une Changepeau pourrait s'avérer précieux dans ces conditions.

« Ecoutez, professeur, déclara Tyu en essayant de se convaincre qu'il prenait la bonne décision. Pour le moment, étant donné les circonstances, je ne dénoncerai pas mademoiselle Liseth. Mais sachez que je n'approuve pas la présence d'une Changepeau sur notre territoire, et qu'elle devra partir dès que ces sinistres événements seront terminés. Dans le cas contraire, mon honneur et mon grade m'obligeront à lancer une traque contre elle et à la livrer à la justice impériale.

Le baltringue poussa un soupir de soulagement éloquent.

- Je vous remercie, amiral. Au nom de Feris et d'Ophélia, merci de votre compréhension.

- C'est normal, grogna Tyu d'un ton mi-figue, mi-raisin. Nous sommes dans le même camp, vous et moi. Juste... tachez de mieux contrôler ses humeurs lorsqu'elle est en public, voulez-vous ?

- Nous y veillerons.

Le scientifique lui serra chaudement la main en signe de reconnaissance.

- Veuillez m'excuser à présent, professeur. J'ai beaucoup de travail qui m'attend. »

Johan Tyu s'éloigna sans un regard supplémentaire, laissant là un Franz Anabellis déboussolé et complètement trempé par les pluies diluviennes qui s'abattaient toujours. Foutus baltringues ! L'amiral grinça des dents et serra les poings. Depuis son arrivée sur Irotia quelques jours plus tôt, la petite troupe de Feris Park n'avait été qu'une source de problèmes supplémentaires. D'une manière ou d'une autre, Johan trouverait un moyen de se débarrasser de ces imbéciles. Personne, pas même le célèbre professeur Anabellis, ne pouvait s'improviser militaire ou usurper de cette façon le pouvoir et les prérogatives de l'armée. Tout partait à vau-l'eau dans ce fichu Empire, et l'attentat de cette nuit, Tyu en était persuadé, n'était que la conséquence du laxisme et de la corruption des pouvoirs civils. Bon sang, il y avait quand même un demi-millier de morts et des centaines d'autres blessés ! Et pas une seule trace du commissaire Hobbs ou du régent civil Von Grigger à proximité !

Furieux, Johan Tyu repoussa un peu trop violemment le rabat de la tente du dispensaire lorsqu'il pénétra à l'intérieur. Un infirmier, qui se trouvait derrière, le reçut en plein visage et laissa tomber tout un plateau couvert de seringues et de bandages tachés de sang. Tyu lui jeta un regard noir, et le pauvre homme se hâta de ramasser et de lui présenter ses excuses. L'amiral l'ignora, adressa un signe de tête au soldat de faction devant la porte, et la franchit pour gagner le cœur de l'infrastructure médicalisée.

« Qui est aux commandes, ici ?! tempêta le militaire en entrant. J'exige de voir le responsable sur-le-champ ! »

Il se figea soudain, et jeta un œil à l'intérieur de l'immense abri de toile qui s'étendait à perte de vue sous ses yeux. De part et d'autre d'une allée centrale, des lits de camp provisoires avaient été installés en catastrophe, en lieu et place des stations médicalisées réservées précisément pour ce genre de situations. Des centaines et des centaines de matelas, reposant parfois sur des tables bancales ou de vieux sommiers métalliques, étaient alignés côte-à-côte, dans une parodie sordide de dortoir militaire où la rigueur aurait été mise à la porte. Il y avait là des femmes, des enfants, des vieillards, autant de civils au regard abattu et triste, le crâne couvert de pansements sanguinolents, ou allongés sur des draps sales. Des gens pleuraient, par dizaines. Tous appelaient sans cesse les malheureux membres du corps médical qui passaient en courant d'un endroit à l'autre, dans une tentative risible

de venir en aide à tous ces nécessiteux. La cacophonie qui régnait dans cet endroit couvrait le bruit de la pluie qui tombait drue à l'extérieur, et le faible éclairage dispensé par des lampes à huile et des braséros de fortune achevait de donner à l'ensemble des lieux l'apparence terne et malade d'un gigantesque hospice. La brutalité de cette découverte ramena violemment Johan Tyu sur terre, et il se sentit aussitôt fragile et honteux lorsque des centaines de paires d'yeux accusateurs se posèrent simultanément sur lui.

Mal à l'aise, il ôta son couvre-chef et réajusta le col de sa veste, faisant en sorte que son galon d'amiral soit bien visible de tous. Rapidement, les regards se détournèrent, et le bourdonnement incessant des lieux envahit à nouveau l'espace tout entier. D'un pas hésitant, Tyu s'avança entre les rangées de lits improvisés, découvrant à chaque nouvelle enjambée l'ampleur de la catastrophe qui s'était jouée ici la nuit dernière. Un petit garçon, qui ne devait pas avoir dix ans, aux cheveux blonds couverts de poussière et au visage rougi par les larmes, agrippa son pantalon tandis qu'il passait devant sa misérable couche. Johan Tyu voulut le gronder par réflexe, mais interrompit son geste lorsque les yeux du bambin se posèrent dans les siens. Ils étaient d'un bleu profond, magnifique et pourtant si terne, remplis des vestiges d'un chagrin si fort que le gosse n'arrivait même plus à pleurer.

« Dis, monsieur, elle est où ma maman ?! »

Tyu se figea devant ce regard rempli de peur, de reproches et de questions. Lui que rien n'ébranlait jamais, lui qui se croyait infaillible, qui avait vu et affronté les horreurs de la guerre un nombre incalculable de fois, cet homme-là se retrouva soudain sans armure et vulnérable, toutes ses défenses balayées en un éclair par l'innocence et la détresse d'un gamin de six ou sept ans. Rendu soudain hagard et hésitant, l'amiral s'agenouilla devant le même, et se força à afficher un malheureux sourire. L'enfant serrait contre lui une peluche grise en forme de lapin avec des boutons jaunes. Il avait plusieurs sutures au niveau du visage, et du sang séché maculait sa chemise près de ses épaules.

« Comment tu t'appelles, bonhomme ? lui demanda le militaire avec toute la douceur dont il était capable.

- Moi c'est Tom. Et lui, c'est monsieur Bunny.

- Ecoute-moi bien, Tom, poursuivit Tyu. Je vais retrouver ta maman. D'accord, champion ? Fais-moi un peu confiance, et je te la ramènerai avant ce soir.

- Tu as des pouvoirs magiques ?

La question le prit au dépourvu, tant elle était lourde de sous-entendus. L'amiral eut une longue seconde d'hésitation, avant de comprendre finalement que ce dont cet enfant avait besoin, c'était surtout de réconfort.

- Non, Tom, je n'ai pas de pouvoirs magiques, répondit Tyu avec franchise. Mais c'est moi qui dirige les équipes chargées de ramener les survivants. Et je te promets qu'on fera tout pour retrouver ta maman.

Le gamin lui lança un regard sceptique, mais un semblant de sourire apparut au coin de ses lèvres. Il fit un énorme câlin à son lapin en peluche, et le tendit à Johan d'un air déterminé.

- Tiens, dit-il, monsieur Bunny pourra t'aider à chercher.

L'amiral faillit éclater de rire, mais se ravisa. S'il avait réussi à instiller une once d'espoir dans le cœur de cet enfant, ce n'était certainement pas pour le réduire à néant. Il accepta le cadeau, retira une décoration de son uniforme et l'épingla de travers sur la poitrine du petit lapin.

- Merci, Tom. Je suis sûr que le sergent Bunny me sera d'un grand secours. »

Il ébouriffa les cheveux du garçon, lui fit un clin d'œil de connivence, et s'éloigna d'un pas désormais plus léger. L'enfant avait retrouvé le sourire, et c'était grâce à lui. Curieusement, cette petite victoire lui fit prendre conscience de l'intérêt du travail qui l'attendait ici, dans ce dispensaire. Après tout, Jens Harold pouvait bien passer sa journée à courir après leur suspect fantôme. Lui, Johan Tyu, allait remplir ici la seule véritable mission qui ait de l'importance : venir en aide aux irotiens sinistrés.

« Mes respects, amiral.

Un grand type en blouse blanche venait de rappliquer devant lui, un stylet électronique coincé contre son oreille et un terminal informatique rangé dans la sacoche de sa ceinture. Il pouvait avoir la quarantaine, le visage grave et le front plissé.

- C'est bien ce que vous venez de faire, pour le petit, fit-il remarquer en préambule. Dans des jours comme ça, l'espoir est certainement le cadeau le plus précieux que nous puissions leur offrir.

- Je suis bien d'accord avec vous, acquiesça Tyu qui commençait sincèrement à le penser. À qui ai-je l'honneur ?

- Capitaine Miller, se présenta le médecin en lui tendant la main. Brigade des secours civils.

- Johan Tyu, amiral du *Gardien*. C'est vous le responsable ici, capitaine ?

- Il faut bien que quelqu'un essaye de mettre de l'ordre dans ce chaos, répondit l'autre en haussant les épaules. Mais si vous êtes venu nous aider, ce ne sera pas de refus, amiral.

- Le général Keltien m'a chargé de reprendre la main », confirma Tyu.

D'un geste, il invita le capitaine Miller à le suivre et reprit tranquillement sa marche parmi les blessés du dispensaire. À présent qu'il s'était calmé, il prenait conscience de ce que ces

pauvres gens étaient en train de vivre. Quelques heures plus tôt, ils étaient chez eux, avec leurs proches. Ils s'endormaient paisiblement, se promenaient dans le quartier ou dînaient en famille dans leurs appartements. Ils riaient, profitaient de la vie, regardaient peut-être un film sur un terminal ou un holo-projecteur géant. Cette femme en robe de chambre, qui s'essuyait discrètement les yeux pour dissimuler ses larmes à sa petite fille. Qui avait-elle perdu ? Un mari, un père ? Un autre de ses enfants ? Combien de vies brisées se trouvaient ici, dans cette grande allée sinistre, balayées par le souffle de l'explosion en seulement quelques instants ? Cet homme muet, au regard figé, avait sans doute vu passer plus de printemps que quiconque autour de lui. Pourtant, Johan Tyu l'aurait juré, les rides qui parcheminaient son visage n'étaient pas seulement dues au nombre des années. Il attendait, les mains tremblantes, et se tordait convulsivement les doigts sans s'en rendre compte. Ses yeux ne quittaient pas un seul instant la porte du dispensaire, et il sursautait à chaque fois que quelqu'un l'ouvrait depuis l'extérieur. Une fraction de seconde, un infime espoir le poussait à se pencher en avant pour apercevoir la silhouette qui pénétrait les lieux. Et puis, invariablement, il retombait assis sur sa paillasse, raide comme une statue de cire, et reprenait sa gestuelle mécanique en torturant ses vieilles articulations. L'angoisse de l'attente, des heures entières avec la peur au ventre, une éternité passée à espérer. Étaient-ils toujours en vie, là-bas dehors, quelque-part ? Quel souvenir, quelle ombre désirait-il si ardemment retrouver ? Une femme chérie pendant toute une vie ? Un fils, englouti sous les décombres, qu'il ne reverrait jamais ? Ou son histoire était-elle pire encore que tout ce que Tyu pouvait imaginer ?

« Bon sang, murmura l'amiral pour lui-même. J'ai peine à croire que tout ceci est bien réel.

- Je vous comprends, lui répondit le médecin. Nous sommes tous en état de choc. Cette explosion... Personne ne pouvait s'attendre à une telle catastrophe.

- Non, en effet. »

L'amiral se tut quelques instants. Il n'était pas venu ici pour échanger des banalités avec le personnel médical. Pourtant, parler de ce qu'il ressentait lui faisait du bien. Le monde autour de lui devenait fou depuis que l'Empereur avait ordonné à Maz Keltien de lancer une nouvelle campagne, et il était plus facile de se perdre dans ce genre de conversations futiles que d'affronter ce pour quoi il était venu. Néanmoins, il ne pouvait continuer bien longtemps à se détourner de ses obligations. Le capitaine Miller, lui aussi, devait sans doute retourner auprès de ses patients. Avec un soupir, Johan Tyu se résigna donc à entrer dans le vif du sujet.

« A-t-on une première estimation du nombre de victimes ?

- Mes équipes sont sur la brèche depuis plus d'une heure, répondit Miller avec un sourire crispé. On a pu évacuer deux-cent quatre-vingt-onze civils, que nous avons installés dans les deux dispensaires d'urgence. Les premiers sont déjà redirigés vers les hôpitaux, mais nous

manquons de navettes pour opérer efficacement. Les blessés les plus graves sont transférés les premiers, les autres doivent patienter ici.

Il marqua une pause, et jeta un regard autour de lui. Son expression trahissait son malaise, et à quel point lui aussi était dépassé par le cours des événements et l'ampleur du sinistre.

- Nous avons de plus en plus de mal à gérer l'afflux des familles des victimes, confia-t-il tristement. Ils viennent ici pour demander des nouvelles, se rassurer, et on n'a pas vraiment le cœur à les renvoyer. Le problème, c'est qu'ils occupent des lits et des paillasses dont nous aurions cruellement besoin.

- L'armée dispose de tentes de campagne que l'on peut assembler rapidement en cas de nécessité, proposa Tyu. Je peux contacter les casernes et leur demander d'installer un lieu d'accueil plus adapté, pour vous laisser travailler ici sereinement.

Le médecin lui lança un regard reconnaissant.

- Ce serait appréciable, en effet. Je vous remercie, amiral.

- Comment se fait-il que vous ayez si peu de stations médicalisées ? Demanda Tyu en passant en revue l'intérieur du dispensaire. Et les automates infirmiers, où sont-ils ?

- L'armée les a réquisitionnés pour la campagne, grogna Miller. J'ai bien essayé de les récupérer, mais on m'a répondu qu'ils étaient déjà embarqués dans vos corvettes et vos croiseurs. Apparemment, ce serait beaucoup trop long de les décharger et de les conduire jusqu'ici. Sans compter que tous les vaisseaux disponibles sont déjà affectés au transport des blessés.

- La campagne attendra, déclara Tyu. Nous avons tous une nouvelle priorité, désormais, et c'est de faire en sorte que les victimes de cet attentat soient prises en charge dans les meilleurs délais. Je vais donner l'ordre de démonter les lits médicaux et de les convoier ici. L'armée mettra à disposition toutes les ressources disponibles, et nos hôpitaux vous sont ouverts si vous en avez l'utilité. »

Le médecin acquiesça, satisfait. Lentement, ils continuèrent leur déambulation le long de l'allée centrale du dispensaire. Au fond, le battant menant vers l'extérieur s'écarta soudainement, laissant paraître trois hommes qui portaient une civière. Un vent froid et chargé d'humidité balaya les lieux, vite repoussé par la chaleur des braséros et des chauffages électriques. De loin, Tyu n'aperçut d'abord qu'une tignasse noire et de grandes chaussures qui dépassaient de la litière, mais il ne lui fallut que quelques instants pour reconnaître son occupant. Feris Park était dans un état lamentable. Son grand manteau de cuir était déchiré de tous les côtés, il avait plusieurs plaies et coupures superficielles au visage et du sang avait coulé et séché le long de son cou. Un bandage rouge était attaché au niveau de sa cuisse, où les médecins avaient déchiré le tissu de son pantalon. Mais ce qui frappa Tyu lorsque les secouristes passèrent à côté de lui, ce fut la blessure qu'il arborait

derrière le crâne. Le mercenaire avait les cheveux poisseux de sang, et une entaille conséquente au niveau de l'occiput. Il avait le regard vide, inexpressif, comme s'il avait ingéré par erreur toute une tablette de puissants sédatifs.

« Dégagez ! Hurlèrent les toubibs en courant avec leur fardeau. Faites de la place !

L'amiral et le capitaine Miller s'écartèrent subitement, non sans jeter un œil dans la civière sur le visage livide et maladif de Park. Le cœur de Tyu s'emballa d'une étrange excitation mêlée de crainte.

- Docteur Miller ! Appela l'un des brancardiers après avoir déposé le mercenaire sur un matelas propre.

Le médecin se précipita à leur rencontre, talonné de près par Johan Tyu. L'un des infirmiers avait déjà commencé à nettoyer la plaie, rasant minutieusement les cheveux du baltringue pour pouvoir laver la blessure à l'eau. C'était une sale entaille, d'où s'épanchait un sang sombre et visqueux qui se mêlait aux restes de la poussière due à l'explosion.

- Par l'Empereur ! Jura Tyu à demi-mot. Que lui est-il arrivé ?

- Probablement un choc violent à l'arrière du crâne, répondit Miller avec une moue qui ne présageait rien de bon. Ou alors, on l'a frappé sévèrement avec un objet tranchant. Pronostic vital ?

- Engagé, répondit l'infirmier du tac-au-tac. Il faut déterminer si le lobe occipital a été touché et s'il y a ou non une hémorragie intracrânienne. L'absence de réactivité oculaire n'est pas bon signe.

- Prenez ses constantes, ordonna Miller d'une voix sèche. Je me charge de la radiographie.

Autour d'eux, la foule des blessés et de leurs proches avait senti que quelque-chose n'allait pas, car des dizaines de paires d'yeux angoissés étaient tournés vers les quatre blouses blanches et l'amiral, qui se rongea nerveusement les ongles. D'un geste sûr, Miller sortit son terminal électronique de sa besace et l'alluma. Il pianota dessus quelques instants, et aussitôt l'écran se changea pour faire apparaître une image numérisée au rayon X de son pied. Le médecin déplaça la tablette au-dessus du crâne du mercenaire, et commença minutieusement son inspection. Les infirmiers à côté travaillaient en silence, chacun retenant son souffle, prêts à réagir si Miller les sollicitait.

- À première vue, rien de plus que la plaie à l'extérieur de la boîte crânienne, mais il faudra faire des examens plus approfondis pour éviter la formation d'un hématome sous-dural. Jack !

L'un des infirmiers, un grand dadais à lunettes et au visage couvert de taches de rousseur, releva les yeux vers lui.

- Nettoyez-moi cette plaie et pansez la blessure. On va le transporter d'urgence en soins intensifs. Vous me programmez une IRM cérébrale et une thermographie oculaire bilatérale. »

Son assistant opina du chef, et s'empara d'une bouteille et d'un tissu pour commencer à ôter la poussière et le sang séché qui maculaient l'arrière du crâne du mercenaire. Miller poussa un soupir et marcha jusqu'à un évier proche alimenté par une citerne de campagne auto-filtrée. Il se lava consciencieusement les mains, et se retourna vers l'amiral d'un air soucieux. L'inquiétude et le désarroi de Tyu devaient se lire sur son visage, car le médecin lui adressa un sourire crispé et lui posa une main compatissante sur l'épaule.

« On fera de notre mieux pour sauver votre ami, amiral. Pour le moment, il faut laisser mes collègues faire leur travail. »

Tyu se prépara à rétorquer que Park n'était pas son ami, qu'il détestait cet insolent personnage et qu'il le jugeait responsable de toute la tragédie qui s'abattait sur Irotia. Que son groupe de mercenaires n'était qu'une bande d'amateurs et de repris de justice, qu'ils feraient mieux de le laisser mourir sur la table d'opération. Qu'au fond, l'humanité ne s'en porterait pas plus mal. Pourtant, il se ravisa. Il ne pouvait pas le nier, voir débarquer ainsi le mercenaire sur une civière, avec tout ce sang et son regard vide... Quelque-chose en lui en avait été ébranlé. C'était une chose d'assister à cet attentat, d'être frappé par l'horreur de cette explosion, de rencontrer les familles des victimes. C'en était une autre, en revanche, quand ça vous touchait personnellement. Au-delà de leurs différences et de leur rivalité, Johan Tyu connaissait Feris Park depuis des années. Ils avaient travaillé ensemble, c'était autrefois un amiral des *Gingers*. Il ressentait le poids de son uniforme sur ses épaules, et tout ce qu'il impliquait. Park était son frère d'armes, et un *Gingers* n'abandonnait jamais les siens. Tyu baissa le regard, et s'aperçut qu'il serrait toujours entre ses doigts la peluche du sergent Bunny, qui l'observait derrière ses grandes oreilles. Il sourit pour lui-même lorsqu'il comprit que le capitaine Miller venait de lui remonter le moral avec une promesse creuse, exactement comme il l'avait fait avec ce gamin. Tommy ? Teddy ? Il avait déjà oublié son prénom.

« Excusez-moi, capitaine, grogna Tyu d'un ton décidé. Il y a quelque-chose que je dois faire. »

Il n'osait pas retourner voir cet enfant. Il ne pouvait pas lui avouer que, cinq minutes après lui avoir fait une promesse aussi lourde de sens, il ne se rappelait même plus son nom. L'amiral s'éloigna discrètement dans un coin du dispensaire, et sortit son propre terminal électronique. Ses accréditations lui permettaient d'accéder à de nombreuses bases de données cryptées des archives irotiennes, y compris celles des unités médicales du secours civil. Il ouvrit sans difficulté leurs dossiers, et parcourut du bout du doigt les entrées correspondant aux patients pris en charge à la suite de la catastrophe. Il ne lui fallut que quelques minutes pour retrouver le gamin. Il s'appelait Tom Béryl et sa mère se prénomrait

Sacha. Par chance, le fichier comprenait une photographie assez récente de la femme, une jolie brune aux yeux bleus avec le teint halé des habitants des planètes extérieures. Probablement une édonienne, ou une rosamondaine. D'un geste, Tyu verrouilla l'écran de sa tablette sur cette image et se précipita à l'extérieur de la tente. Le vent glacial le prit au dépourvu après la chaleur moite qui régnait à l'intérieur, mais il ne fit pas marche arrière pour autant. Il serra les pans de son manteau pour s'abriter un peu du déluge, et remonta l'avenue en direction de la grande carcasse fumante du locomotor. Il courut à en perdre haleine sous les éléments, accostant tous les militaires et toutes les équipes de sauveteurs qui croisaient son chemin. Il avait fait la promesse de retrouver cette femme.

Et pour une fois dans sa vie, il allait tenir sa parole.

Chapitre 22 – Les soupçons de Barry

Solaria, capitale de l'Empire, quai orbital de Stène. 14 septembre 3224.

Stevens Barry leva un œil vitreux en direction du ciel sombre et des immenses vaisseaux qui stationnaient en orbite à quelques dizaines de kilomètres au-dessus de lui. L'immense quai orbital de Stène, sur lequel il se tenait, faisait l'objet ce matin-là d'une activité anormale. C'était déjà, d'ordinaire, l'un des plus fréquentés de la capitale : il assurait en effet la liaison entre le cœur de Solaria, sur la planète Lugori, et la ville universitaire de Stène située sur son unique satellite naturel, à environ quatre heures de vol. C'était là que débarquaient, tous les soirs, des centaines de milliers d'étudiants et de travailleurs venus faire la fête dans les grands casinos, les clubs et les hôtels de Solaria. Chaque matin, très tôt avant l'aube, ces mêmes âmes en peine repartaient en tanguant se tasser dans des corvettes pour le trajet retour, au cours duquel les plus chanceux grapillaient quelques précieux lambeaux de sommeil. Leur périple aviné marquait le début de la journée de travail du gros capitaine, dont l'une des fonctions les plus importantes et rébarbatives était de contrôler l'activité des trente-sept quais orbitaux de la planète-mère. Compter les ivrognes et les traîne-misère faisait donc, hélas, partie de ses attributions. La politique de la grande ville impériale était intransigente à leur égard : la nuit, toutes les dérives étaient permises, mais il fallait impérativement que tous aient quitté les lieux une heure avant l'ouverture des bureaux et des administrations. Les équipes de Barry avaient pour première tâche de sillonner les quais et de ratisser tous les casinos de la cité pour sanctionner les retardataires et les expulser sans ménagement. À huit heures tapantes, avec la précision d'une horloge à carillon, la capitale se couvrait ainsi d'un voile de probité qui chassait les affres de sa vie nocturne et clandestine.

Mais pour l'heure, le capitaine Barry avait mieux à faire que de courir après des étudiants qui avaient un peu forcé sur la boisson. Pour la quatrième fois consécutive, il posa les yeux sur son terminal électronique, et sur le message qui s'était inscrit dessus. L'un de ses amis, affecté au service des transmissions, venait juste de lui apprendre la nouvelle. Il y avait eu un attentat sur Irotia pendant la nuit, et le bilan provisoire faisait état de centaines de morts et de blessés. Apparemment, c'était un locomotor de la sécurité civile qui était visé, et une grande partie de l'état-major des forces de police avait péri dans l'explosion. Pire encore, cet attentat venait d'être revendiqué officiellement par la terrible *Murcia*, qui affirmait agir à la demande du Conseil des Primautés de Polaria.

Les Polarians.

Le gros capitaine réprima un frisson. Il n'avait jamais apprécié ces saletés d'hybrides. Il n'était pas raciste, ça non ! Mais les quelques ressortissants de la nation polarianne qui séjournaient dans la capitale lui étaient particulièrement antipathiques. À commencer par leur taille immense, leur silhouette anormalement fine et leur peau rosâtre recouverte

d'écailles translucides. Et puis leurs yeux, bon sang ! Ils devaient avoir un os mal placé au-dessus des paupières, pour que leurs sourcils ressortent autant par rapport au front ! Mais le pire était encore leur langue, très fine, anormalement longue et d'un rouge éclatant, qui ressortait parfois de leur bouche comme celle des reptiles pendant qu'ils s'exprimaient. En toute honnêteté, le capitaine Barry n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'ils avaient aussi des pieds palmés, une queue sous leurs vêtements ou une autre atrocité de ce genre. Et ils avaient de ces manières ! Avec leur voix traînante, nasillarde, et leur habitude de parler aux Solarians comme s'ils s'adressaient à une race inférieure !

Non, définitivement, Stevens Barry n'était pas étonné que les Polarians aient organisé une attaque contre l'Empire. Au fond de lui, il savait que ce jour viendrait. Lorsque les Primaux avaient perdu la guerre, douze ans plus tôt, la générale Minatobi leur avait imposé des conditions très dures pour la signature du traité de paix entre leurs deux nations. Les polarians avaient perdu la quasi-totalité des planètes qu'ils dominaient dans le système, à commencer par la luxuriante et riche Ashura, qui était devenue la plus grande station agricole de Solarias. L'immense Dortamund, aux sols regorgeant de gisements d'eaux lourdes indispensables à l'alimentation en deutérium des vaisseaux, avait été transformée en bain impérial, et chaque année les Primaux polarians devaient remettre à l'Empire des milliers d'adolescents que l'on envoyait travailler dans les mines, et qui servaient d'otages pour garantir le respect des accords qu'ils avaient ratifiés. Une bien mauvaise idée, Barry l'avait toujours dit, car ça n'avait fait qu'attiser la colère et le désir de revanche de ces saletés de lézards parlants.

Et maintenant, les Primaux polarians faisaient affaire avec la *Murcia*. Une alliance en bonne et due forme, entre les pires ennemis de l'Empire et la mafia la plus dangereuse de la galaxie. Personne, parmi les Solarians, n'avait oublié le traumatisme de la Révolte des Quarante Jours, qui avait ensanglanté les rues de la capitale sept ans plus tôt. Ce terrible hiver où l'ensemble des padróns et des familles mafieuses de Lugori s'étaient ralliés sous la direction du Boucher, Frederic Norman, pour déclencher une guerre civile. L'armée avait eu fort à faire contre les fantassins des mafiosos, qui étaient rompus aux techniques de guérilla urbaine et se mêlaient au reste de la population pour commettre des massacres d'une rare violence. Ils avaient pris possession de la moitié nord de la capitale avant que l'Empereur ne réagisse, et le gang des *Arbóciales* s'était même emparé de la Cour des Judicieux et du palais impérial, obligeant Utar Mogli et toute son administration à prendre la fuite. Les deux enfants du couple impérial, héritiers directs de la couronne, avaient perdu la vie lors de ce terrible épisode, assassinés sauvagement par des sbires de la *Murcia*. Pendant plus de deux semaines, la ville de Solaria était devenue un immense champ de bataille au cœur duquel les forces de sécurité étaient complètement débordées. Finalement, le rappel en urgence des troupes de la générale Minatobi et l'envoi de renforts en provenance d'Irotia par le général Keltien avaient permis de reprendre le contrôle de la situation. Les familles mafieuses furent repoussées, et Frederic Norman arrêté. Le Tribunal des Judicieux le condamna à pourrir pendant dix ans dans une prison impériale, avant d'être transféré pour le reste de sa vie sur

Dortamund, dans les grandes mines de neutronium. Mais le Boucher de Lugori avait préféré mettre fin à ses jours en s'immolant dans sa cellule.

Tous ces évènements, Stevens Barry les avait vécus en personne. Il n'était encore qu'un aide-de-camp à bord de la *Vierge Aveugle* lorsque Minatobi avait remporté la plus grande bataille spatiale de l'histoire de l'Empire. Les polarians, qui venaient d'écraser l'armée irotienne sur Edidris, n'avaient pas anticipé une arrivée aussi rapide de la flotte impériale. Leur général, Yoma Aratta, s'était laissé surprendre à découvert dans l'espace. Les vaisseaux polarians tentaient de pourchasser et d'abattre les derniers bâtiments irotiens qui prenaient la fuite. Lorsque l'armada de Minatobi s'était dévoilée face à eux, ils étaient isolés et totalement désorganisés. Il n'avait fallu qu'une dizaine d'heures de combat pour sceller la plus grande victoire de l'histoire de l'Empire. Barry avait assisté, à travers les vitres panoramiques du destroyer, à la destruction de la flotte polarienne. Un spectacle qu'il n'oublierait jamais. Polaria disposait d'un escadron de chasseurs considérable, épaulé par des corvettes équipées d'un double-blindage en titane. Hélas pour eux, les polarians manquaient cruellement de vaisseaux lourds et de bombardiers, et ils n'avaient rien pu faire face à la puissance de feu des croiseurs et des destroyers impériaux. Lorsque les combats avaient pris fin, l'espace ressemblait à un gigantesque champ de débris métalliques qui flottaient de toutes parts, comme si un ouragan phénoménal avait tout emporté et tout détruit sur son passage.

Ce jour-là, Minatobi aurait été mieux inspirée de finir ce qu'elle avait commencé.

Barry en était convaincu. Il savait qu'on ne pouvait infliger un tel revers à un ennemi sans s'attendre à des représailles lorsqu'il aurait pansé ses plaies. Pourtant, la flamboyante générale de Lugori avait offert aux Primaux de signer des accords de paix. Le Haut Chancelier et l'Empereur avaient approuvé son initiative, arguant que cela permettrait d'instaurer la confiance entre les deux nations, et un nouvel essor pour le commerce dans la galaxie. Foutaises ! Les évènements dramatiques en cours sur Irotia donnaient raison au gros capitaine. Non, Stevens Barry n'était décidément pas un raciste ; mais il n'avait jamais su faire confiance aux Polarians pour respecter le traité qu'ils avaient signé, et l'administration impériale aurait dû en faire de même.

Malgré tout, il aurait préféré s'être trompé.

Il flottait depuis quelques temps dans l'air une odeur nauséabonde que Barry ne connaissait que trop bien. Celle du complot, des ambitions personnelles qui s'éveillent au détriment du bien commun ; celle de la trahison et de la révolte. Celle de la guerre. Et le fait que la *Murcia* soit impliquée dans toute cette histoire n'était pas pour rassurer le gros capitaine. La tristement célèbre et dangereuse mafia de Lugori n'avait jusqu'à présent jamais porté son action en dehors de la planète mère de l'Empire. Le fait qu'ils aient osé s'attaquer à la sécurité civile d'Irotia... Cela prouvait que la *Murcia* avait elle aussi relevé la tête depuis la mort de Frederic Norman dans les prisons impériales. La disparition de leur leader avait

affaibli les mafieux et engendré une période de calme pendant laquelle les membres survivants avaient fait profil bas. Au sortir de cette terrible guerre civile, nombreux furent ceux qui espéraient que les grandes familles de la pègre avaient été brisées à jamais, ou suffisamment fragilisées pour ne plus entendre parler de leurs exactions pendant des décennies. Mais c'était sans compter sur les ressources inépuisables des syndicats du crime, et leur facilité à recruter de nouveaux laquais pour remplacer ceux qui avaient perdu la vie. Aujourd'hui, il ne faisait aucun doute que la Murcia était de retour, plus puissante et plus audacieuse qu'elle ne l'avait jamais été. Il y avait donc un nouveau padrón à la tête du crime organisé lugorien.

Barry soupira, et jeta un regard inquiet en direction de l'immensité de l'espace au-dessus de lui. Ce spectacle l'enchantait depuis des années. À l'aube, le ciel se parait lentement d'un voile d'or translucide qui nimait de son aura les derniers éclats évanescents des étoiles. L'ensemble donnait naissance à une fabuleuse toile de maître au jeu de lumières inégalé, qui le ravissait comme un gamin. Pourtant, ce matin-là, il ne parvenait pas à en dégager l'apaisement qu'il aurait voulu. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce même ciel qu'il chérissait tant en train de brûler, envahi par des milliers de vaisseaux de guerre venus détruire et saccager son pays. Une vision terrible et cauchemardesque, qu'il fallait à tout prix empêcher. Pour cela, Barry devait trouver un moyen de briser l'alliance entre la Murcia et les Primaux polariens. Et il n'existait pas cinquante solutions pour y parvenir. D'une manière ou d'une autre, il était indispensable de découvrir l'identité de ce nouveau padrón, et de le traîner devant la cour de justice impériale.

Le gros capitaine balaya du doigt l'écran de son terminal pour afficher ses contacts. Il avait sa petite idée sur la manière de procéder, et savait par où débiter son enquête. Cela faisait plusieurs semaines qu'il s'intéressait de près aux activités du colonel Roots. L'homme avait connu une ascension fulgurante au sein de l'état-major solarien, et malgré ses indéniables qualités, Barry se demandait à quel point celle-ci était méritée. Ce qui avait mis la puce à l'oreille du gros capitaine, c'étaient les rapports que lui remettaient les sous-officiers chargés de la surveillance et des visas d'alunage sur le quai orbital privé du colonel. À plusieurs reprises au cours des derniers mois, Barry avait constaté que des vaisseaux non identifiés s'approchaient du périmètre de contrôle de l'espace solarien, avant de faire mystérieusement demi-tour sans renseigner aucun certificat de navigation aux autorités. Or, à chaque occasion, les corvettes de la brigade des douanes étaient déployées pour tenter d'intercepter ces étranges bâtiments, car de nombreuses attaques de frégates pirates avaient lieu sur les convois commerciaux aux alentours de Lugori depuis un an. Mais Barry avait découvert autre-chose : pendant que les vaisseaux non identifiés faisaient diversion et occupaient la surveillance spatiale, d'autres bâtiments de plus petite taille franchissaient les barrages en navigation furtive et venaient aluner sur le quai privé du colonel Roots. Ces navettes disposaient de certificats de bord en bonne et due forme, vérifiés systématiquement par les hommes de Barry à leur arrivée. Mais la coïncidence était trop suspecte, et le gros capitaine soupçonnait un genre de contrebande. Et ce d'autant que,

parmi les ouvriers qui travaillaient sur le quai du colonel, il avait déjà identifié plusieurs petites frappes qui appartenaient autrefois aux familles mafieuses de Lugori et qui s'étaient, depuis, prétendument repenties. Additionner un plus un n'aboutissait pas nécessairement à la conclusion que Roots travaillait pour les mafieux ou avait passé un genre d'accord avec eux, mais c'était une piste comme une autre qu'il fallait creuser. Ses premiers soupçons venaient d'ailleurs d'être confirmés l'avant-veille, lorsque Marten Roots avait invité le gros capitaine à dîner chez lui. La façon dont Stevens Barry avait été reçu, le redoutable jeu de séductrice déployé par Séléna... Barry n'était pas un imbécile, et savait reconnaître une tentative de corruption. Le colonel déployait d'importantes ressources pour s'assurer que personne ne viendrait fourrer son nez dans ses affaires. Il avait donc, d'une façon ou d'une autre, quelque-chose à cacher.

Cependant, enquêter sans autorisation sur les activités de son supérieur pouvait s'avérer très risqué, et pas seulement pour sa carrière. Avant de s'attaquer à Roots et à ses sombres manigances, Barry avait besoin de soutien.

Le capitaine parcourut sa liste de contacts jusqu'à la lettre N, et pressa le premier nom du répertoire. Il n'y avait que peu d'officiers, au sein de l'armée lugorienne, qui détenaient une autorité ou un charisme suffisant pour entrer en opposition directe avec le colonel Roots. Parmi eux, contacter la générale Minatobi serait vain ; cette femme avait bâti sa carrière sur sa réputation d'intégrité et sa fidélité à la cause impériale, elle n'accepterait jamais de se retourner contre l'un de ses collègues sans disposer de preuves accablantes de sa trahison. Dépasser le cadre de la hiérarchie militaire pour faire part de ses soupçons directement au Haut-Chancelier Hykel pourrait être dangereux, car l'homme semblait bien s'entendre avec le colonel Roots et son épouse. L'empereur Mogli était souffrant et bien gardé, et ne recevait plus dans ses audiences que les requêtes les plus graves, examinées préalablement par ses conseillers et le Haut-Chancelier. Enfin, l'impératrice elle-même avait choisi Séléna Roots comme dame de compagnie, et Barry ne pouvait pas prendre le risque de l'alerter. Par conséquent, il n'avait qu'une seule personne vers qui se tourner.

Rickardo Nasir.

Le chef de la garde impériale mit quelques instants à accepter la communication. C'était un homme austère, qui avait la réputation d'être intransigeant et qui dédiait sa vie à son travail ; et ce d'autant plus depuis le décès prématuré de son unique fille, que le cancer avait emportée un an plus tôt. Le terminal du gros capitaine déploya son imprimante intégrée, et l'appareil se mit à dessiner dans l'air la silhouette translucide de son interlocuteur. Nasir avait le visage creux et anguleux, des pommettes saillantes et des yeux bleus d'une telle limpidité qu'on les aurait crus capables de voir ce qui se cachait dans les tréfonds de votre âme. Il était installé comme à son habitude derrière son grand bureau qui jouxtait la salle d'audience du palais. En tant que chef de la garde impériale, son rôle ne se limitait pas à assurer la protection de l'Empereur. Nasir était chargé de la sécurité de toute la famille régnante, ce qui incluait l'anticipation de tous leurs déplacements, la supervision des repas,

une surveillance constante du personnel et des milliers de visiteurs qui franchissaient chaque jour les hautes portes blindées du palais central. Une tâche complexe, harassante, dont il s'acquittait depuis plus de quarante ans avec la confiance la plus totale de son souverain. Oui, Nasir était un homme d'une intégrité remarquable, totalement dévoué à la famille de l'Empereur ; s'il y avait bien une personne sur Lugori capable de prendre en compte les soupçons du gros capitaine, ce serait lui.

« Capitaine Barry, susurra Nasir d'un ton grinçant et exaspéré. Que me vaut le plaisir de votre appel ?

- Mes respects, colonel.

Le capitaine hésita un instant, jetant un regard au quai bondé sur lequel il se trouvait et à tous les soldats qui le dévisageaient avec étonnement. Non, il ne pouvait pas se permettre de livrer ses soupçons au cœur d'une telle foule.

- Je vous présente mes excuses pour ce dérangement, enchaîna-t-il d'un air pompeux. J'ai des informations de la plus haute importance à vous communiquer.

- Si c'est au sujet de l'attentat sur Irotia, capitaine, je suis malheureusement déjà au courant, et je puis vous assurer que nous avons pris toutes les mesures nécessaires pour renforcer la sécurité du palais.

- Non, colonel, cela n'a pas vraiment de rapport avec la Murcia. Ou plutôt, si, mais indirectement. »

Nasir haussa les sourcils, signe chez lui que son interlocuteur venait de piquer son intérêt au vif. Il tendit le bras hors du champ des scanners de son terminal, et en revint avec une tasse qui contenait vraisemblablement du thé brûlant. Avec minutie, le colonel de la garde impériale transperça le couvercle d'une capsule aromatique, et en versa le contenu dans le récipient. Il touilla lentement avec une cuiller qu'il coinçait entre son pouce et son annulaire, et porta finalement le breuvage à ses lèvres avec satisfaction.

« Eh bien expliquez-vous, capitaine ! S'impatientait-il.

- C'est que... sauf votre respect, colonel, je préférerais que nous en discussions en privé.

- Dans ce cas, contra Nasir, je vous prie de bien vouloir contacter ma secrétaire pour convenir ensemble d'un rendez-vous.

- Vous m'avez mal compris, colonel, grogna Barry en se râclant la gorge. Par privé, j'entendais en dehors de l'enceinte du palais.

Rickardo se figea, et lui jeta un regard interrogateur. Néanmoins, comme le gros capitaine ne semblait pas disposé à en révéler davantage, il acquiesça du chef.

- Bien, dans ce cas. J'imagine que ce doit être important.

- Ça l'est, je peux vous l'assurer.

Le chef de la garde impériale sembla hésiter quelques instants, puis lui adressa un sourire presque cordial.

- Retrouvons-nous pour déjeuner, capitaine, si vous le voulez bien. Disons, Chez Jojo à la fin de votre service ? Mon assistante va se charger de nous réserver une table.

- J'en serai ravi, colonel.

- Alors c'est entendu. Je vous souhaite le bonjour, capitaine. »

Il mit fin à la communication, et Barry se retrouva de nouveau plongé dans le capharnaüm des quais orbitaux lorsqu'il désactiva la fonction antibruit de ses oreillettes. À sa droite, deux de ses gars passèrent en traînant par les bras un ivrogne qui ne parvenait plus à tenir debout, et qui portait épinglé sur sa chemise l'écusson d'une prestigieuse université de diplomatie de Stène. Ils l'emmènèrent sans douceur jusqu'à l'entrée d'une grande corvette rouge alunée quelques mètres plus loin, et le confièrent à l'un des agents de bord. L'étudiant ne fit même pas mine de protester, il dormait debout en cuvant l'alcool qu'il avait ingurgité pendant la nuit. Pourtant, quelque-chose chez lui retint instinctivement l'attention du gros capitaine, qui le détailla discrètement. Cette silhouette fine, ce visage en biseau, cette chevelure noire et ces mains caleuses... Il était certain d'avoir déjà vu ce jeune homme, récemment. Mais en quelle occasion ? Stevens Barry soupira et détourna son attention pour essayer de se reconcentrer sur son travail de la matinée. Après tout, il devait s'agir d'un jeune fêtard qu'il avait déjà interpellé la veille ou en début de semaine. Rien d'inhabituel, des visages comme le sien, il en voyait défiler des centaines chaque matin avant l'aube. Sous la lumière pâle et tremblotante des lampadaires, il était aisé de confondre une ombre avec les traits d'une personne connue. Et pourtant...

« Alors, Stevens, ce rouge vous plaît ? Je l'ai choisi pour vous.

- Il est à votre image, colonel. Sec et âpre, mais juste dans ses parfums. Et il a de la bouteille. »

Mais bien sûr ! Barry se figea subitement lorsqu'il comprit. Il n'avait pas rêvé, il avait déjà croisé ce jeune homme. Deux jours plus tôt, dans la demeure privée de Roots, quand il avait été convié pour dîner. Ce type qui jouait la comédie de l'étudiant ivre était en réalité le sommelier du colonel.

Décidément, Marten Roots se montrait bien trop prudent pour un homme qui n'avait rien à cacher.

Chapitre 23 – Le nouveau padrón

Irotia, ancien abri anti-nucléaire, égouts du quartier Est, 14 septembre 3224.

« Padrón ! »

L'appel était lointain, comme sorti de ses rêves. Il marchait au cœur d'une ville lugubre et fantôme, dont les hauts gratte-ciels noirs comme la nuit menaçaient de s'effondrer. Son royaume, son empire. Qu'était-il advenu de lui ?

« Padrón ! »

Tous ses gars étaient morts, depuis longtemps. Cette foutue guerre avait eu raison de lui et de ses affaires. Lui que l'on surnommait Ludo, le roi du business, avait été trahi par son meilleur ami. Pire qu'un échec, une humiliation. Il avait survécu pendant des années dans le milieu de la pègre en se faisant fort de ne jamais laisser un adversaire lui passer devant. Et il se retrouvait là, à errer dans les décombres d'Irotia, comme un animal traqué. Blessé et mourant. Il ne pouvait pas finir comme ça !

« Padrón ! »

De tous les côtés, les troupes de ce salopard se déployaient, prêtes à lui faire la peau. Il devait trouver une cache, un endroit où s'abriter. Mais comment leur échapper, alors qu'ils avaient même abattu la Mort Rouge ? C'en était fini de lui, il allait crever là, contre les pavés, en rêvant de cet empire du crime qu'il aurait pu bâtir.

Il reçut brutalement deux baffes dans la figure, qui le ramenèrent à la réalité. On l'avait assis sur un siège inconfortable, au centre d'une petite pièce où seule la lueur blafarde d'une veilleuse permettait d'y voir. Ignorant la douleur qui lui tiraillait le flanc, Ludo Willys se leva et attrapa un pichet d'eau. Il but longuement et s'aspergea le front pour faire redescendre la fièvre.

« Vous êtes encore tombé dans les vap', padrón ! L'informa Joe. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas qu'on enlève un toubib ? »

Lentement, les filaments de sa mémoire s'assemblèrent et il put reconnecter avec la réalité. Il se trouvait dans sa plus vieille planque, l'abri antiatomique que l'armée avait abandonné dans le quartier Est. Après l'explosion du Troquet des Parieurs, il avait pu s'enfuir en clopinant dans les ruelles et gagner un club de gogo-danseuses qui lui appartenait, à quelques rues de là. Joe N'a-qu'un-œil était de garde ce jour-là, heureusement pour lui. En le voyant débouler, couvert de sang et le teint livide, il l'avait pris en main et avait bandé sa blessure. Ses gars étaient venus le chercher peu après, et l'avaient traîné ici. Depuis deux jours, il faisait des rêves glauques. Des genres de délires fiévreux, qui le prenaient pendant

une heure ou deux, et lui laissaient un goût amer de bile dans la bouche. Mais celui-ci, pire que tous les autres, l'avait profondément remué.

Irotia, détruite. Cela se pouvait-il ? Serait-ce la conclusion de cette nouvelle guerre dans laquelle le vieux général Keltien les avait entraînés ?

Depuis sa plus tendre enfance, Ludo Willys était profondément attaché à Irotia. C'était un gamin des rues, plongé dans la violence de la société postmoderne. Il faisait partie de ces petits traîne-misère qui mendiaient une pièce ou deux près des bornes d'appel des navettes de transport public, ou dans les aérogaes. Ce qu'on ne lui donnait pas, il avait rapidement appris à se l'approprier par la force ou par la ruse. Sa plus grande fierté restait cependant de n'avoir jamais fait couler lui-même le sang : il avait toujours trouvé un jeune de sa bande pour faire le sale boulot à sa place. Car dans la rue, il était rapidement devenu le caïd. Les autres blancs-becs avaient vite remarqué que quand Ludo organisait la rapine, ils revenaient le soir avec davantage de butin. Argent sale, drogue et autres saletés commencèrent à circuler dans la Bande à Ludo. Ils avaient fait du Quartier Est leur terrain de jeu, un endroit où même les forces de l'ordre n'osèrent plus s'aventurer au bout de quelques mois. Le dernier commissaire de sécurité envoyé sur place, Joe l'avait retourné au central, sa tête joliment emballée dans un paquet cadeau. À partir de ce jour, Ludo Willys était devenu le véritable maître d'Irotia, l'homme qui contrôle la pègre, qui décide qui a le droit de vivre, le roi de la rue. Pour asseoir sa position, il avait fait appel à tout un groupe de tueurs professionnels qui cherchaient un intermédiaire entre eux et leurs commanditaires. Ludo avait acheté plusieurs bars et clubs d'ambiance, payé quelques policiers et corrompu des agents d'administration. Il s'était ainsi constitué un réseau du crime, où les nécessiteux pouvaient venir déposer leurs requêtes et leur pognon. Willys empochait, transmettait l'ordre d'exécution aux assassins, et leur refilait 50% une fois le travail terminé. Et occasionnellement, il se permettait de faire appel à leurs services s'il en avait besoin.

Celle qui l'avait rendu riche, bien entendu, se nommait la Mort Rouge. La première fois que cette jeune femme était venue le trouver, Ludo lui avait ri au nez. Oni avait de longs cheveux noirs soyeux, l'allure d'un top-modèle et un sourire aguicheur. Elle portait un tailleur noir qui réhaussait sa poitrine sur un chemisier blanc, ainsi qu'un pantalon de flanelle rouge carmin et un ample manteau de la même couleur qui descendait jusqu'à ses chevilles. Elle avait le look d'une aristocrate de la cour impériale, ou d'une vedette de cinéma le jour d'un festival. Et puis, la fille du célèbre général Keltien ! Willys avait cru à une blague, une tentative pitoyable de prouver qu'il embauchait des tueurs pour le traîner devant un tribunal. D'un air narquois, il avait rejeté son offre, et lui avait gentiment conseillé d'aller s'inscrire dans un club de tricot. Oni avait alors descendu sans hésiter ses deux gardes du corps : une balle pour chacun au milieu du front. Du travail chirurgical, exécuté avec une célérité hors du commun. Ludo l'avait à peine vue dégainer. Dans la minute qui suivit, ils s'étaient serré la main, et Oni avait reçu son premier contrat quelques jours plus tard. Les requêtes affluèrent tandis que l'efficacité de la Mort Rouge se faisait connaître ; bientôt, Ludo eut même la visite

des barons de la drogue venus de Stène pour recourir à ses services. Une fois, ç'avait été un membre éminent de la famille impériale, qui voulait descendre son neveu pour raccourcir la ligne de succession qui menait au trône. La Mort Rouge et lui officiaient même dans la haute. Oui, incontestablement, travailler avec Oni Keltien pendant toutes ces années avait renforcé sa position et sa richesse.

Mais celui qui lui avait offert son empire, l'homme qui le protégeait et lui garantissait sa position de padrón s'appelait Frédéric Norman.

Ludo avait rencontré le P'tit Freddy un soir de valembre, sur l'un des immenses quais orbitaux d'Irotia, accessibles par le quartier sud. Il avait rendez-vous avec un contrebandier lugorien, qui faisait régulièrement transiter pour lui de la marchandise en provenance de la capitale. Ce jour-là, Ludo était occupé à verser la somme habituelle au contrôleur des quais pour qu'il ferme les yeux sur son petit trafic, quand ses gars l'avaient appelé. En déchargeant des tonneaux de marc de Rosamund, un alcool interdit à la commercialisation depuis des années, N'a-qu'un-œil avait trouvé un type planqué derrière l'un d'eux. Il était sale, maigre comme un rat, et puait l'urine à plein nez. Une barbe de plusieurs semaines mangeait la partie inférieure de son visage, mais cela n'avait pas empêché Willys de le reconnaître immédiatement. Frederic Norman était devenu célèbre, dans la capitale. Il dirigeait autrefois la Murcia, la famille criminelle en pleine ascension sur Lugori, et avait organisé le soulèvement de la pègre connu sous le nom de Révolte des Quarante Jours. Un mois et demi de guerre civile, au cours de laquelle les deux enfants du couple impérial avaient été sauvagement assassinés. La rébellion avait pris fin avec l'arrestation de Freddy, et la mort d'une grande partie des padróns embarqués dans sa folle entreprise. Celui qui était connu comme le Boucher de Lugori avait été transféré dans les prisons impériales, pour y attendre sa comparution au Tribunal des Judicieux. C'était la seule cour de justice habilitée à prononcer la peine de mort. Et puis, la nouvelle avait fait le tour de l'Empire. Le plus célèbre criminel de Lugori avait été retrouvé mort, il s'était suicidé dans sa cellule. Ce soir-là, Ludo avait compris que le P'tit Freddy avait été suffisamment malin pour organiser son évvasion et disparaître dans la nature, en faisant croire aux autorités qu'il avait choisi une porte de sortie bien plus définitive. *Immolé avec une torche et les draps de son matelas.* C'était bougrement futé, car le feu avait empêché l'identification formelle du macchabée qu'il avait laissé derrière lui.

Willys avait donc accueilli le P'tit Freddy dans sa famille, et lui avait offert sa protection. Mais très vite, leurs rapports s'étaient inversés. Le Boucher de Lugori, qui dirigeait autrefois la terrible Murcia, jouissait toujours d'une sacrée réputation. Un à un, en apprenant sa venue dans la Bande à Ludo, les autres padróns d'Irotia étaient venus spontanément présenter leur soumission. Ceux qui refusaient de plier genou, Freddy ou la Mort Rouge se chargeaient de leur mettre du plomb dans la cervelle. Et le plus souvent, c'était au sens propre du terme. De réfugié misérable cherchant un endroit où s'abriter, le P'tit Freddy était devenu le protecteur de Ludo Willys, son fidèle bras droit, son ange gardien. La seule présence à ses

côtés du célèbre Boucher de Lugori avait suffi à Ludo pour maintenir son autorité pendant des années.

Mais hélas, toutes les bonnes choses avaient une fin, et deux jours plus tôt, le chien fou avait décidé de mordre la main de son maître. Au fond, peut-être Willys l'avait-il mérité. Il aurait dû se douter, il aurait dû savoir qu'il accueillait le loup dans sa bergerie. Une fois sa position rétablie, l'ogre lugorien avait eu tôt fait de ramener sur Irotia ses anciens amis, et la Bande à Ludo ne faisait pas le poids devant la cruauté et l'armement dont disposaient les *gringos* de la Murcia. Freddy avait donc déboulé, ce matin du 12 septembre, escorté par une cinquantaine de ses gars, et avait exigé de Ludo qu'il le reconnaisse comme son nouveau padrón. Désormais, Frederic Norman donnait les ordres, et la pègre irotienne devait lui obéir pour ne pas être exterminée.

Sa première croisade s'était dirigée contre celle qui avait fidèlement servi les intérêts de Willys. Bien sûr, Ludo avait mis le P'tit Freddy en garde, il lui avait déconseillé de s'en prendre à la Mort Rouge. Il connaissait Oni Keltien, et l'étendue de sa rancune. Mais Norman avait insisté, et envoyé des toxicos la cueillir directement dans sa planque, impasse Vertigo. Il s'attendait à un travail facile, mais il en fut pour ses frais. Comme Ludo le pressentait, la Mort Rouge s'était aisément débarrassée des deux vauriens, et s'était précipitée chez lui pour avoir des réponses. Et c'est là, dans les caves humides du Troquet des Parieurs, que tout avait définitivement dérapé. Car cet espèce de taré avait envoyé tout un commando de la Murcia finir le travail, grimés comme des *Gingers* et prétendument payés par Polaria. S'il avait voulu attiser la haine de la société irotienne contre l'ennemi polarian, le Boucher de Lugori ne s'y serait pas pris autrement. Et ce, précisément le jour où le vieux général Keltien annonçait à la population qu'une attaque polarianne avait eu lieu sur la station Revitalis, entraînant une déclaration de guerre. Il n'avait pas fallu longtemps à Willys pour comprendre que la Murcia était également responsable de ce massacre, et que pour une raison étrange ils souhaitaient ranimer un conflit éteint depuis bientôt douze ans. Mais, à cet instant, il s'imaginait encore que le P'tit Freddy agissait à l'aveugle, en suivant les impulsions morbides de son esprit détraqué pour semer le chaos, comme il l'avait toujours fait.

Il se trompait lourdement.

Le commando lugorien avait ravagé son établissement, et Ludo avait écopé d'un tir à la hanche pendant la fusillade. Il souffrait atrocement, depuis deux jours, mais plus encore que son corps, c'était son orgueil et sa fierté que ce salopard de Freddy avait attaqués. Et, foi de Willys, il ne laisserait pas ce sale type lui voler son empire et son autorité. Il était le padrón d'Irotia, et la Murcia apprendrait très bientôt qu'on ne le défiait pas impunément.

Le plan de Ludo était simple. Il ne disposait pas de suffisamment d'armes et d'hommes pour affronter Freddy directement dans les rues, comme un champ de bataille. Mais il connaissait une femme, toute vêtue de rouge, qui avait comme lui les meilleures raisons du monde d'en vouloir à cet enfoiré de lugorien. Et, cerise sur le gâteau, elle se trouvait être la meilleure

tueuse à gages qui ait foulé le sol de l'Empire depuis des générations. Willys n'avait pas d'autre choix que de retrouver la Mort Rouge, et de lui proposer une alliance. Mais il lui fallait rester prudent, car pour l'heure, l'ennemi foulait encore le sol de sa tanière.

« Alors, Ludo, on se réveille enfin ? le nargua Freddy avec son habituel sourire torve. Ta hanche ne te fait pas trop souffrir, j'espère ?

D'un geste rageur, Willys reposa son cruchon sur le meuble, et jeta un regard en biais à Joe N'a-qu'un-œil, qui patientait à côté de la porte. Il aurait pu décider, là, immédiatement, de tirer une balle entre les deux yeux de ce salopard de Boucher. Mais ils étaient entourés de mafieux Lugoriens, armés de semi-automatiques, et N'a-qu'un-œil avait bien du mal à viser juste.

« Tu aurais pu y aller mollo pour simuler ta fusillade, se força-t-il à grimacer. Franchement, détruire mon bar préféré et me prendre pour du gibier, c'était vraiment nécessaire ?

L'autre éclata d'un rire dément, tranquillement installé dans un fauteuil avec un verre de vin.

- Tu me connais, Ludo, je ne fais jamais les choses à moitié. Et puis, techniquement, c'est *mon* troquet que j'ai décidé de cramer.

- Espèce d'enfoiré ! Tu es juste un foutu pervers, Norman, un psychopathe complètement cinglé !

Le P'tit Freddy rit de plus belle et lui lança un clin d'œil appuyé.

- Merci du compliment. Mais si on oubliait les formalités d'usage et le respect dû à ton nouveau padrón pour parler affaire, toi et moi ? Il va sans dire que tu n'as pas vraiment le choix...

Il se leva, et se dirigea d'un pas lent et théâtral vers Ludo Willys. Lorsqu'il fut suffisamment près pour l'entendre respirer, il dégaina un seize-coups à plasma et en colla le canon sur la tempe de l'ancien chef de la pègre irotienne.

- Sinon, BANG ! Je te perce un tuyau d'aération en travers du crâne, pour éviter à tes neurones de surchauffer. Pigé ?

Ludo déglutit et acquiesça silencieusement. Il ne gagnerait pas à ce jeu-là. Pas contre un tordu pareil.

- Bien, conclut Freddy en replaçant le revolver dans la doublure de son veston. Maintenant que tu es davantage coopératif, j'ai quelques menues requêtes à te présenter. Une objection ?

Il fixa son regard glacial dans celui de Willys, et lui assena deux tapes amicales sur la joue. Un peu comme un gamin à qui on ferait la morale. Ludo dut se contenir pour ne pas lui arracher les yeux.

- J'obéirai, padrón, grogna-t-il à contrecœur.

- Ah, la bonne heure ! s'exclama le Boucher en souriant. Alors, pour commencer, N'a-qu'un-œil pourrait aller me chercher une autre bouteille. Je déteste boire deux fois de suite dans la même.

Comprenant qu'on le congédiait pour discuter en privé, Joe ramassa son arme et quitta la pièce en grommelant. Il détestait savoir son padrón seul à la merci des Lugoriens, mais désobéir à Freddy, c'était prendre le risque de se faire exécuter sans sommation.

- Enfin seuls ! s'exclama justement Norman en poussant un grand soupir. Sérieusement, Ludo, où t'es allé le chercher, celui-là, avec son œil de verre ? Je te jure, à chaque fois que je pose les yeux sur lui, il me fout les jetons ! Un de ces jours, je vais finir par le descendre juste pour qu'il arrête de me regarder de traviole !

Ludo se força à rire, mais le cœur n'y était pas. Il détestait qu'on menace ses hommes, encore plus ce pauvre Joe qui s'était toujours occupé de lui avec bienveillance, à la façon d'un père.

- Viens-en au fait, Freddy, par l'Empereur ! Qu'est-ce que tu attends de moi ?

- Mais que tu sois doux et servile comme un agneau, bien sûr ! Se gaussa l'autre, sans se départir de son rictus malsain. Comme je l'ai été pour toi ces dernières années. Aurais-tu déjà oublié, Ludo ? Tout ce que tu as, tout ce que tu possèdes, c'est à moi que tu le dois ! Sans moi, ta petite bande pitoyable comporterait une dizaine de clochards qui écumerait les rues pour reverser les trois-quarts de la récolte au padrón Escodiaz !

Il se tut, l'œil pétillant, et leva un doigt au ciel comme s'il venait d'avoir une idée géniale.

- Au fait, Ludo, je t'ai déjà raconté comment j'ai résolu ton problème avec Escodiaz ?

- Non, répondit prudemment Willys. Je crois me souvenir que tu m'avais épargné les détails.

- Tu te souviens de ses deux énormes chiens, les mastiffs qui l'accompagnaient partout où il allait ? Eh bien figures-toi que je l'ai éventré de haut en bas, je l'ai saigné comme un porc, et je l'ai donné à bouffer à ses molosses !

Il éclata d'un rire gras, puis se figea soudain et jeta à Ludo un regard glacé et cruel.

- Dis-moi, tu as des chiens, Ludo ? »

Il laissa planer un long silence, pendant lequel les deux hommes se défièrent. La tension dans l'air était palpable, et il n'aurait pas fallu grand-chose pour que l'un décide

soudainement d'égorger l'autre. Finalement, ce fut l'Irotien qui craqua. Willys se jeta sur Freddy et lui décocha un uppercut qui aurait mis K.O. un orang-outan. Le mafioso l'encaissa sans broncher, et un filet de sang se mit à couler le long de son menton. Pour toute réaction, il se contenta de claquer des doigts. Deux de ses hommes se ruèrent sur le padrón déchu, et se mirent à le frapper de toutes parts. En une fraction de seconde, Ludo se retrouva prostré au sol, encaissant des dizaines de coups de pied rageurs. Les deux gorilles n'eurent aucune pitié pour sa hanche blessée.

« Assez, messieurs, il suffit ! Lança Freddy d'un ton condescendant, tout en s'essuyant avec un mouchoir blanc. J'ai encore besoin de ce cloporte en vie.

Il s'avança jusqu'à Ludo qui gisait par terre, terrassé par la douleur, et se pencha près de son oreille.

- Alors, Willys, tu as encore envie de défier mon autorité ?

Pour toute réponse, le padrón Irotien fit entendre un borborygme écœurant et avala une bonne partie du sang qui s'écoulait de sa pommette éclatée.

- C'est bien ce qu'il me semblait, confirma Freddy d'un ton ravi. Alors, tu vas faire bien gentiment tout ce que je te demande, pas vrai ?

Ludo geignit, et le Boucher de Lugori l'interpréta comme une manière singulière d'acquiescer.

- Alors écoute-moi bien, sale petite vermine, écoute attentivement parce-que je ne me répéterai pas. Ta petite copine la Mort Rouge a disparu de chez elle, hier soir, après que j'ai fait sauter sa baraque. Je m'attendais à trouver un joli cadavre fumant dans les décombres, mais mes amis de la sécurité civile m'ont confirmé qu'elle s'était échappée.

- Qu'est-ce que tu espérais, sombre connard ? grommela Ludo en crachant du sang. La faire rôtir comme un poulet ?

Sa remarque incisive lui valut une nouvelle rossée, que Freddy lui administra en personne. Le Lugorien, par pur sadisme, s'appliqua à le frapper uniquement aux endroits les plus douloureux. Au troisième coup, Willys se mit à pleurer.

- J'ai besoin de faire sortir la Mort Rouge de sa planque, gronda Norman près de son oreille. Et tu vas t'en charger pour moi. Je sais que tu as des hommes à toi dans les casernes, parmi les *Gingers*. Alors tu vas m'organiser un joli petit attentat contre le général, et tu vas faire en sorte que sa fille chérie soit mise au courant.

- Tu joues avec une force que tu ne contrôles pas, Freddy, haleta Ludo en reprenant désespérément son souffle. Oni Keltien est bien plus dangereuse que tu ne le crois. Elle va te retrouver, tu m'entends ? Elle va se lancer à ta poursuite, et tous les mafieux de ce putain d'Empire ne suffiront pas à te protéger.

- Dans ce cas, ricana le cinglé, je vais me charger d'elle avant qu'elle ait l'occasion de m'approcher. Contacte tes hommes. On va fabriquer une nasse tellement énorme qu'elle ne pourra pas résister à l'envie de s'y jeter joyeusement.

- Et pourquoi tu n'enverrais pas ta petite pute de changepeau faire le travail, hein ? Lança Willys d'une voix cassée. Tu as trop peur qu'elle finisse par se faire prendre ?

Freddy grogna, et pour la première fois Ludo eut le sentiment d'avoir marqué un point. *Il s'est attaché à cette gamine.* Voilà une chance à ne pas laisser passer. Il n'hésiterait pas un seul instant à se servir d'elle pour se venger. Freddy avait déclaré la guerre, alors il n'y aurait pas de pitié.

- J'ai d'autres projets pour Amina, finit par répondre le lugorien d'un ton mi-figue, mi-raisin. Mais pour l'heure, elle doit avant tout se reposer. Trop de métamorphoses successives pourraient bien la tuer. C'est un être humain, tu sais, pas un animal ou un objet. Changer de sexe, en particulier, est très difficile pour elle.

- Et donc, tu préfères sacrifier mes hommes pour protéger ta chère petite catin ? »

Cette fois, Ludo était allé trop loin. Freddy poussa un cri de rage, et lui décocha un coup tellement puissant que le truand prostré au sol perdit immédiatement connaissance.

Il revint à lui quelques temps plus tard, lorsque deux hommes de la Murcia lui vidèrent un baquet d'eau glacée sur la tête. Des heures entières avaient pu s'écouler, pour ce qu'il pût en juger. Freddy était toujours là, bien sûr, mais il s'était changé. Le mafioso avait troqué son costume blanc taché de sang pour un complet deux pièces bleu marine réhaussé d'une épingle en or, et deux imposants holsters pendaient en bandoulière en dessous de ses épaules comme des bretelles. Il était attablé sur le fond d'un grand fût de chêne, et dégustait une pièce de viande saignante accompagnée d'une purée de tubercules de fricin. Le tout, nageant dans la sauce, dégoulinait à chaque fois qu'il coupait un morceau pour l'enfourner dans sa bouche. N'a-qu'un-œil était de retour, dans une livrée de majordome trop grande pour lui, et lui servait bien maladroitement d'échanson.

« Ah, le terrible padrón Irotien est de retour parmi nous ! S'esclaffa le P'tit Freddy en mâchonnant son steak. On a fait de beaux rêves, princesse ?

- Je dirais plutôt que mon réveil ressemble à un cauchemar, grommela Ludo, trempé jusqu'aux os.

Il était fourbu d'être resté par terre pendant des heures, et une douleur sourde et insidieuse lui tiraillait le flanc droit, de l'épaule jusqu'à la cuisse.

- Une bien dure leçon, confirma Freddy, mais qui était méritée. J'ose espérer que tu t'en souviendras, à l'avenir.

Willys grogna, et entreprit bien difficilement de se mettre debout. Dès qu'il se redressa, Joe N'a-qu'un-œil se précipita pour l'aider.

- Bon, reprit le lugorien quand il fut installé à côté de lui. J'imagine que tu as vu les nouvelles ? Ce bon vieux commissaire Hobbs est parti en fumée. BOOM !

Il éclata d'un rire hystérique en mimant une grosse explosion, et enfourna un énorme morceau de viande juteux.

- T'es vraiment un fou furieux, lui répondit Willys du tac-au-tac. Y'avait des familles, dans ce vaisseau. Des enfants.

- Et alors ? Crois-tu que la foule se serait indignée, si j'avais seulement fait sauter une vieille coquille en métal ? J'ai besoin de marquer les esprits, Ludo, de traumatiser Irotia comme jamais elle ne l'a été.

- Et quel est le but de tout ça, au juste ? Tu vises un génocide, pour satisfaire tes pulsions morbides ?

Freddy le dévisagea, un demi-sourire aux lèvres. Le genre de regard pétillant qui laissait craindre que l'idée ne lui déplairait pas. Bien au contraire.

- Désolé, mon bon Ludo, mais je n'ai pas le droit de te mettre dans la confidence. Contente-toi de m'obéir, et tant qu'à faire, essaye de prendre ton pied, veux-tu ?

L'Irotien ravala une réplique salée de son cru qui lui aurait expliqué en détail à quel endroit il aurait aimé lui coller son pied.

- Tragique, la disparition du commissaire, reprit Freddy en faisant semblant de verser une larme. J'ai entendu dire que ça t'avait coûté pas mal de pognon, pour le convaincre de ne pas se mêler de tes affaires. Tu en veux ?

Il désigna son assiette presque terminée, au fond de laquelle nageaient encore des nerfs et quelques morceaux de gras. Ludo déclina, préférant se servir un verre de vin. Du coin de l'œil, il lorgnait sur les couverts de son comparse, avec l'envie malsaine de les lui planter dans le dos.

- Mais dans tout drame se cache une opportunité à saisir, reprit Freddy comme si de rien n'était. Alors, voilà ce que je te propose. Puisque le bâton ne semble pas t'enthousiasmer, que dirais-tu d'une carotte bien juteuse ?

- Une... carotte ? Releva Willys, qui n'avait pas saisi la référence.

- Une récompense, si tu préfères. Si tu m'aides, si tu t'associes à moi, je te promets que dans quelques mois, tu n'entendras plus jamais parler de la Murcia. Nous te rendrons ta chère Irotia, et ton emprise sur cette planète sera bien plus solide qu'elle ne l'a jamais été.

Intrigué, Ludo le dévisagea. Qu'est-ce que ce tordu avait encore imaginé ?

- J'ai eu une petite discussion avec mes employeurs, poursuivit-il. Je dois t'avouer qu'ils sont très peu enthousiastes à l'idée d'une guerre ouverte entre nos deux familles, qui risquerait de ruiner une partie de leurs projets. Alors, en échange de la pleine et entière coopération de la pègre irotienne, ils t'offriront le poste de gouverneur.

Cette fois, Ludo s'étrangla dans son vin. Il avala de travers et en recracha la moitié, toussant à en perdre haleine. N'a-qu'un-œil se précipita pour lui asséner quelques tapes dans le dos.

- Gouverneur ? répéta-t-il tant bien que mal en reprenant son souffle. Mais le vieux Maz Keltien est gouverneur d'Irotia, et Minatobi est pressentie pour prendre sa succession. Comment diable... ?

- Une simple formalité, vraiment, déclara froidement Freddy en haussant les épaules. Un cadavre de plus ou de moins, pour moi, ça fait peu de différence. »

Là, Willys devait bien admettre que le Boucher avait piqué son intérêt. Il détestait ce type, certes, et ne manquerait pas la première occasion de soulager sa frustration en lui explosant la cervelle. Néanmoins, depuis son plus jeune âge, Ludo considérait Irotia comme sa ville. Ces rues, ces immeubles, les vastes étendues de plaines tout autour... Oui, gouverner Irotia, il en rêvait. Un rêve de même, lointain, inaccessible. Pendant des années, il s'était contenté de dominer un monde de l'ombre, celui de l'obscurité, des ruelles sinistres, du meurtre et de la contrebande. Peut-être, après tout, était-il enfin temps pour lui d'entrer dans la lumière. D'aller défier la vieille aristocratie militaire de l'Empire, et de leur cracher à la figure.

« Qu'attendrais-tu de moi, exactement, pour m'offrir ce job de rêve ? S'enquit-il sans avoir l'air de trop s'y intéresser.

Freddy, qui contemplait son assiette, prit le temps de la saucer avec un morceau de pain. Quand il eut fini, il se purlécha le bout des doigts et fit raisonner sa langue contre son palais d'un air satisfait.

- Oh, mais trois fois rien, tu verras. Pour commencer, ce petit attentat contre le général Keltien, dont nous avons parlé... Et puis, bien sûr, quelques nominations de mes amis. À des postes... stratégiques.

Il lui sourit, et lui lança un clin d'œil complice. Au fond, Ludo ne savait pas ce qui le mettait le plus mal à l'aise chez ce type : sa démence profonde et avérée, sa brutalité sans pareille, ou simplement les moments comme celui-ci où il avait presque l'air normal.

- Ces nominations, bien entendu, ont déjà été décidées, poursuivit Freddy sur le ton de la confiance. Mais pour des raisons évidentes liées à ma sécurité, j'ai besoin que tu continues de donner les ordres, de faire croire que c'est encore toi qui diriges. Alors, tu te chargeras de les annoncer auprès de ta famille.

Il se tut un instant, mais comme Ludo ne fit pas de commentaire, il continua sa tirade d'un ton lascif.

- Le premier poste à pourvoir, bien entendu, est celui de ce pauvre commissaire Hobbs. J'ai ouïe dire que le régent civil, Mark von Grigger, te mangeait dans la main, Ludo ?

- Il m'a rendu quelques services contre une partie de mes revenus, confirma Willys en grimaçant. Mais je doute qu'il soit disposé à entendre nos idées après ton joli coup d'éclat de la nuit dernière.

- Ne t'inquiète pas, reprit Freddy en souriant. Nous avons déjà anticipé ce possible désagrément. Nous te fournirons un moyen de pression suffisant. Crois-moi, avec ça, il n'aura d'yeux que pour toi.

Il éclata d'un rire vraiment malsain, qui laissait présager le pire. Ludo haussa un sourcil intrigué, mais le Boucher de Lugori n'avait apparemment pas l'intention de s'expliquer davantage.

- Alors, Ludo ! Dis-moi... Tu ne verras aucun inconvénient à lui suggérer un candidat approprié pour ce travail... n'est-ce pas ?

- Accouche, Freddy. On ne va pas y passer la nuit. À qui dois-je faire attribuer le poste ? »

Pour toute réponse, le Boucher lui adressa un sourire énigmatique. Il se leva et, d'un pas théâtral, s'en alla jusqu'à la porte du bunker, qu'il déverrouilla en plaçant son œil devant le boîtier d'un faisceau laser. L'énorme sas métallique s'ouvrit dans un chuintement, révélant dans le même temps la silhouette de celui qui patientait derrière depuis un long moment.

« Ludo, annonça Freddy avec emphase, permet-moi de te présenter le nouveau commissaire supérieur de la sécurité civile irotienne. Mon très cher ami au caractère explosif : l'agent spécial Fernando Fores. »

Chapitre 24 – Le professeur

Irotia, à proximité de la place Saturnale, 14 septembre 3224.

« Franz ! »

Le professeur Anabellis se retourna en entendant son nom. Cela faisait plus de quatre heures que l'explosion avait eu lieu, et l'activité autour du cadavre fumant du locomotor n'avait pas diminué un seul instant. Les hommes des secours civils se relayaient sans cesse, leurs effectifs désormais renforcés par des militaires et quelques baltringues, dans le but de sortir les derniers survivants des décombres. La tâche était colossale puisqu'un pâté de maisons et d'immeubles entier avait été rasé. À la demande de l'amiral Tyu, les responsables des équipes de fouille s'étaient connectés dans la banque de données numérique impériale, pour y télécharger le fichier du dernier recensement du quartier sud d'Irotia. De cette façon, les sauveteurs savaient avec exactitude combien de résidents vivaient ici avant l'attentat. À chaque fois qu'un rescapé était retrouvé, un agent se chargeait de recueillir son identité et d'indiquer son nom en surbrillance sur le document, qui se mettait alors automatiquement à jour dans les terminaux de tous ses collègues. Le nom des morts, quant à lui, était systématiquement grisé pour indiquer que l'on avait extrait leur cadavre. Les terminaux numériques disposaient également d'une fonction scanner qui permettait d'analyser le visage d'un défunt au rayon X pour obtenir son identité quelques secondes plus tard. C'était précisément la tâche à laquelle était occupé Franz Anabellis au moment où on l'interpella.

Un visage familier fendait la foule dans sa direction, celui d'un jeune homme d'une trentaine d'années aux cheveux noir charbon noués en catogan, revêtu de la grande combinaison antiplasmique des baltringues que Park avait imposée à tout son petit groupe. Sur son épaule gauche, un simple bout de tissu de couleur rouge marquait son rang dans l'organisation : Saul Valori, commandant de la flotte. L'un des bras droits de Feris et des membres fondateurs de leur association. En le voyant débouler au pas de course, flanqué comme toujours de son éternelle second Ellen Riley, le professeur eut un soupir de soulagement. Certes, l'attentat avait eu lieu des heures plus tôt et aucune autre attaque n'avait été signalée dans les rues de la ville ; mais il avait appris qu'avec la Murcia, les choses n'étaient malheureusement jamais aussi simples qu'elles n'y paraissaient. Savoir qu'il pouvait compter sur Valori et leurs hommes si la situation dégénérait à nouveau le rassurait.

« Bonjour, commandant ! Salua le scientifique. Tu as eu mon message ?

Valori jeta un regard attristé sur la rue et sur la carcasse encore fumante de l'immense vaisseau de la sécurité civile irotienne.

- Oui, confirma-t-il, mais je n'ai pas vraiment eu besoin de le décrypter. Est-ce que c'est vrai, ce qu'on raconte ? L'attentat serait commandité par les Primaux polarians ?

- Rien n'est moins sûr, répondit Anabellis en réfléchissant. Il pourrait très bien s'agir d'un mensonge pour envenimer le conflit.

Le jeune baltringue approuva du chef.

- C'est bien ce que je me disais. Et puis, ça ressemblerait davantage à la Murcia, en fin de compte. La question est : pour qui travaillent-ils ?

- Ça, annonça le professeur, c'est ce que nous allons devoir découvrir. Mais avant, tes équipes ont du pain sur la planche. L'amiral Tyu a pris la tête des secours civils, il t'indiquera comment aider au mieux.

- Entendu, je vais aller à sa rencontre. Où est Feris ? »

Le cœur d'Anabellis se serra quand il repensa au chef des mercenaires et à l'état dans lequel Arund Terk l'avait évacué des décombres de l'Hôtel de l'Impératrice. Apparemment, le docteur Miller qui dirigeait le dispensaire avait fait du bon travail pour le stabiliser, et la vie de Park n'était plus en danger. Mais cela faisait des années que le professeur n'avait pas vu son ami aussi gravement blessé, et même en connaissant les formidables capacités de récupération des Ugliens, il demeurait inquiet. Si la Murcia découvrait que le chef des baltringues était dans le coma et vulnérable, elle ferait tout pour essayer de se débarrasser de lui.

« Il a reçu un mauvais coup sur le crâne, indiqua Franz sans plus de détail. Mais ne t'en fais pas, il a seulement besoin de repos. En son absence, considère que l'amiral Tyu dirige notre unité. Je compte sur toi pour mettre tous nos hommes et tous nos vaisseaux à la disposition d'Irotia.

- Aucun problème, répondit Valori en souriant. À plus tard, professeur. »

Il se détourna et repartit en direction du locomotor éventré pour recueillir ses instructions. Anabellis le regarda s'éloigner, mais fit signe à Ellen Riley de rester près de lui. Comme à son habitude, il préférait discuter des sujets graves directement avec elle ; il était encore trop tôt pour confier au jeune commandant tous les secrets de leur organisation.

« Comment s'en sort-il ? demanda le professeur pour engager la conversation.

- Plutôt bien, je dirais. Il a l'étoffe d'un dirigeant, ça ne fait aucun doute. Feris a eu raison de lui confier le commandement de nos vaisseaux.

- Et toi, Ellen ? Pas trop frustrée d'être reléguée à la seconde place ?

Elle lui lança un sourire espiègle.

- Tu me connais, Franz. La cause que nous défendons va bien au-delà du reste.

- Si seulement tout le monde dans l'Empire pouvait être aussi dévoué que toi ! Ironisa le scientifique.

Il l'attira soudainement et lui vola un baiser furtif mais passionné.

- Oh ! S'exclama-t-elle en riant. Je croyais qu'il fallait rester discret, pour ne pas faire jaser toute l'organisation ?

- Santiago n'est pas ici, répondit Anabellis, alors il y a peu de risques. Et j'ai vu trop de morts aujourd'hui pour me soucier d'une chose aussi futile que les apparences.

- Alors, c'est officiel ? Nous sommes enfin ensemble ?

Le professeur lui sourit du coin des lèvres.

- Si tu espères que je mette un genou à terre, il va falloir patienter un peu, ma chère. Le mariage est une entrave à laquelle mon esprit brillant ne saurait aucunement se plier.

Elle éclata de rire, et l'embrassa de nouveau, plus longuement cette fois.

- Toujours aussi modeste, à ce que je vois ! Lança-t-elle pour le taquiner. Fais attention, tu vas finir par faire de l'ombre à Darmano !

- Ça, rétorqua le professeur, c'est impossible. Ce Rosamondain a l'égo le plus démesuré qui puisse exister dans cette galaxie.

- Dit celui qui se considère comme le plus grand génie de tous les temps !

- Non, mon cœur. Désolé de te contredire, mais Aristote est de très loin le plus grand penseur de l'humanité.

- Ari qui ?

- Aucune importance, déclara Franz en souriant. C'est de l'histoire ancienne. »

Il se tut, et ils prirent ensemble quelques instants pour savourer leurs retrouvailles. La pluie s'était enfin arrêtée, cédant la place à quelques timides rayons de soleil qui apportaient un peu de baume au cœur pour les témoins du drame de la place Saturnale. Instinctivement, le regard d'Anabellis remonta la grande avenue en direction du mastodonte éventré et des centaines de corps allongés qu'il devinait autour de lui. Sa bonne humeur passagère s'envola aussitôt.

« La situation est bien plus grave que ce que nous pensions, Ellen, confia-t-il à mi-voix. Je suis à peu près convaincu que la Murcia a un nouveau padrón, et que quelqu'un dirige toute cette opération en sous-main.

- Alors tu penses vraiment qu'un fou essaye de déclencher une guerre contre Polaria ?

- Oui, confirma Anabellis d'un air grave. Et qui que ce soit, il est en train d'y parvenir. Notre cerveau fantôme a certainement glissé quelques mots dans l'oreille de Maz Keltien pour le convaincre de prendre sa vieille revanche, et il se sert maintenant de la Murcia pour retourner l'opinion publique en sa faveur. Officiellement, l'Empereur n'a pas donné son accord pour la campagne militaire du vieux général, mais après ça...

- Ça ne saurait tarder, conclut Riley en se mordant nerveusement les lèvres.

- En effet, reprit le professeur. De plus, notre mystérieux ennemi a prévu un plan B, pour s'assurer que le vieux Maz ne revienne pas en arrière. Nous faisons face à quelqu'un de très intelligent et d'extrêmement prudent.

- Et cette solution de rechange, c'est Oni Keltien ? s'enquit la second de Valori.

- Tout juste. Ce n'est pas un hasard si elle a été attaquée trois fois en quarante-huit heures. Quelqu'un veut mettre la pression sur le général. Pour lui forcer la main. Est-elle toujours à bord de la *Fidelia* ?

- Oui, confirma Riley. Elle se repose, Doc a pris soin de ses blessures.

- Parfait. J'ai envoyé Liseth là-bas pour la protéger. Phylie a encore fait une crise, tout à l'heure. Elle a de plus en plus de mal à se contrôler.

- Tu crois qu'une de ses sœurs est ici ? Sur Irotia ?

- J'en mettrais ma main au feu, répondit le scientifique en se grattant la tête. J'ignore exactement l'origine des pouvoirs extraordinaires des Changepeaux, mais tous les tests confirment que leurs transformations deviennent erratiques lorsqu'ils sentent la présence de leurs congénères.

- Alors l'autre Changepeau... elle était là, dans la foule ? En train de vous surveiller ?

- Oui, confirma Franz à voix basse. Et elle n'a probablement pas quitté les lieux. Mais sans Ophélia, nous ne parviendrons jamais à l'identifier.

- Dans ce cas, questionna Ellen, pourquoi la renvoyer ?

Le professeur la dévisagea d'un air grave en triturant ses lunettes.

- Elle a eu recours à la morphogénèse devant l'amiral.

La révélation jeta un froid glacial sur le couple, et la sexagénaire manqua défaillir. Son teint vira au blanc crème, et son masque inflexible, d'ordinaire inébranlable, s'effaça peu à peu.

- Johan Tyu est au courant ? Demanda-t-elle, comme pour digérer cette information et les conséquences dramatiques qu'elle pouvait avoir.

- Pas vraiment, la rassura Franz. Ophélia ne s'est pas complètement transformée, elle a seulement eu un moment... d'égarement. Mais ce qui est certain, c'est que l'amiral est loin d'être un imbécile. Il a forcément fait le rapprochement.

- Alors quoi ? S'enquit Riley en se mordant les lèvres. On renvoie Liseth sur Lugori, sous une autre apparence, et on prie pour que les traqueurs impériaux ne retrouvent pas sa trace ?

- Non, répondit le professeur. Je ne crois pas que ce soit une solution. L'amiral sait déjà qu'elle fait partie des baltringues, c'est l'organisation tout entière qui est compromise. Nous n'avons pas le choix, malheureusement. Il va falloir lui faire confiance pour ne pas nous dénoncer.

- Par l'Empereur ! Jura Ellen. Si seulement Feris était là !

- Je ne suis pas sûr qu'il ait une meilleure idée que nous concernant Liseth. La priorité, c'est de déjouer les plans de la Murcia. Il va falloir mettre l'amiral de notre côté le temps que cette sordide affaire soit terminée. On a trop besoin d'Ophélia pour la perdre maintenant.

- C'est pour ça que tu as demandé à Saul d'aller trouver l'amiral ? Demanda Riley en réfléchissant. Tu veux l'impliquer au maximum, pour qu'il soit compromis aussi s'il nous dénonce aux Judicieux ?

- Johan Tyu est un carriériste, expliqua Franz à mi-voix. Il ne prendra pas le risque de perdre tout ce pour quoi il s'est battu pendant toutes ces années. Il rêve du poste de gouverneur, et il a de bonnes chances de l'obtenir. S'il parle, il tombera avec nous.

- Très intelligent de ta part, reconnut la baltringue. Espérons que cela suffira à limiter les dégâts. »

Ellen Riley se força à reprendre le contrôle de ses nerfs, mais la révélation de son amant avait de quoi faire froid dans dos. Depuis la reconnaissance officielle de leur existence, les Changepeaux étaient considérés comme une menace de premier ordre par l'Empire. À l'origine, ils n'étaient pourtant qu'une expérience scientifique de l'armée qui avait mal tourné. Mais leurs pouvoirs de transformation faisaient d'eux une arme excessivement dangereuse, capable d'infiltrer n'importe quel réseau pour recueillir des informations sensibles, ou d'assassiner une cible sans risque d'être démasqué. Lorsqu'Utar Mogli était arrivé au pouvoir, après l'extinction de la dynastie des Solari, il avait promulgué un édit contre Liseth et ses semblables, et créé un corps de chasseurs spécialisé dans la traque de ces Ugliens particuliers. Désormais, quiconque dissimulait l'identité d'un Changepeau ou cherchait à leur venir en aide était passible de la peine de mort, et les traqueurs avaient le pouvoir d'appliquer la sentence sans passer par un tribunal. Ce qui signifiait que d'un seul mot, Johan Tyu pouvait tous les faire condamner. À cet instant, l'amiral irotien détenait un droit de vie ou de mort sur l'ensemble des baltringues. L'inclure dans le lot des potentiels décapités constituait un bien mince filet de sécurité. Mais au fond, Anabellis avait raison :

plus longtemps l'amiral garderait leur secret, plus il serait impliqué. Et donc, plus il hésiterait à les dénoncer. De ce point de vue, les prochaines heures allaient s'avérer décisives.

« Le problème, reprit Anabellis d'un air sombre, c'est que si notre ennemi a bel et bien un Changepeau à son service, les traqueurs impériaux ne vont pas tarder à débouler sur Irotia. Et ce, qu'ils aient eu vent de la présence de Liseth ou pas.

- Donc, résuma Ellen d'une voix tremblante, nous n'avons que peu de temps pour trouver cette Changepeau et la neutraliser.

- Quelques jours, tout au plus. Phylie et ses sœurs sont très douées pour ne pas se faire remarquer, mais si nous avons pu deviner sa présence, d'autres que nous parviendrons bientôt à la même conclusion.

- Espérons que sa consœur soit un véritable prodige de la disparition, déclara Riley avec cynisme.

- Cela n'y changerait pas grand-chose, Ellen. Par expérience, lorsqu'ils endossent d'autres identités, les espions finissent toujours par se confondre tôt ou tard. Ils commettent une erreur, mélangent leurs personnages, tiennent des propos qui n'ont pas de sens. Des contradictions. Cette altération de la capacité de notre cerveau à assimiler plusieurs personnalités est encore plus prononcée chez les Changepeaux, car ils en changent très fréquemment, parfois au point d'oublier qui ils sont. Rappelle-toi l'état dans lequel Liseth est revenue, après avoir passé trois mois en infiltration dans les rangs de la Murcia, l'an dernier. Son histoire devenait tellement incohérente qu'il a fallu l'exfiltrer en urgence.

- Et donc, tu penses que l'autre Changepeau pourrait commettre une erreur de ce genre ?

- Réfléchis, Ellen. Liseth est une surdouée. Elle a été spécialement entraînée par Feris pour ce genre de missions, ils ont passé des centaines d'heures à simuler des interrogatoires. Elle ne s'est jamais fait prendre, mais à deux reprises déjà, il s'en est fallu de très peu. Sa congénère n'a sans doute pas bénéficié de la même formation. Elle va fatalement faire un pas de travers, ce n'est qu'une question de temps.

- Donc, récapitula Riley, nous devons être prêts à intervenir quand ça arrivera, avant que quelqu'un d'autre ne la remarque.

- Exactement. Plus notre ennemi aura recours à ses services, plus vite elle sera démasquée. Et j'ai dans l'idée qu'après un attentat de cette ampleur, la Murcia ne compte pas en rester là.

- Bon sang, grogna la baltringue en serrant les poings. On avait bien besoin de ça ! Tout faire pour empêcher une guerre, c'est déjà une chose, mais débusquer une Changepeau instable en même temps ? Nous n'avons pas assez d'hommes pour réussir.

- Tu oublies que nous avons avec nous le meilleur traqueur des services impériaux, mon cœur.
- Feris va devoir se surpasser pour coiffer au poteau ses anciens équipiers. Il lui a fallu des années pour retrouver Liseth après avoir découvert ses traces. Un homme seul ne peut pas être aussi rapide qu'une équipe surentraînée.
- Heureusement pour nous, il n'est pas seul dans cette histoire, confia Anabellis à voix basse. La Mort Rouge est avec lui.
- La Mort Rouge ? répéta Riley. Tu veux parler de la célèbre criminelle ?
- Garde ça pour toi, Ellen. À l'heure qu'il est, la Mort Rouge se repose tranquillement dans l'infirmerie de la *Fidelia*. Si on arrive à en faire une alliée, ça pourrait accroître considérablement nos chances de retrouver la Changepeau et les mafieux.
- Oni Keltien ? bredouilla la baltringue. La Mort Rouge ? Tu n'es pas sérieux ?
- Hélas, si. Je pense que nos amis de la Murcia n'ont aucune idée du pétrin dans lequel ils se sont fourrés, quand ils ont décidé de s'en prendre à la fille du général. Feris dit qu'elle a la rancune tenace, et elle sera prête à tout pour protéger son père. Il va falloir en abuser.
- Comment ?
- En lui révélant qu'une tueuse capable de changer d'apparence est dans l'entourage de Maz, suggéra Franz. Ensuite, on attend. Et on la regarde mettre un grand coup de pied dans la fourmilière.
- Mais tu ne crains pas qu'elle aille semer des cadavres ? s'horrifia Riley. C'est de la Mort Rouge, dont on parle ! La criminelle la plus recherchée depuis la mort du Boucher !
- On pourra toujours la livrer aux Judicieux après, grogna le professeur, visiblement peu convaincu lui-même. Ça, il appartiendra à Feris d'en décider. On pourrait même en faire une monnaie d'échange, si jamais Liseth est identifiée.
- Par l'Empereur ! Jura Riley entre ses dents. Je n'arrive pas à croire qu'on s'apprête à faire un truc pareil.
- Regarde autour de toi, Ellen. Tu as sous les yeux un exemple de ce dont la Murcia est capable. Et tu sais comme moi qu'ils feront bien pire, si personne ne se dresse contre eux. On parle d'une guerre, mon cœur. De centaines de milliers de vies. Et qui sait quels autres objectifs ils cherchent à atteindre ? Cette famille ne joue jamais un seul pion à la fois. Ils anticipent, prévoient tous les débouchés possibles à chacune de leurs opérations. Nous les combattons depuis bientôt dix ans, et ils ont toujours eu un coup d'avance. Avec un nouveau padrón à leur tête, qui peut dire où ils comptent s'arrêter ? »

La sexagénaire demeura silencieuse, méditant ces paroles pleines de sens. Le professeur avait raison. La Murcia était de très loin la famille criminelle la plus dangereuse de l'Empire, même après la mort du Boucher de Lugori. D'une manière ou d'une autre, ils parvenaient toujours à leurs fins. Certes, les baltringues et les militaires de Solaria avaient stoppé la Révolte des Quarante Jours, sept ans plus tôt. Mais la Murcia avait tout de même réussi d'un seul coup à renverser toutes les familles concurrentes de la planète-mère, et à assassiner les deux héritiers du couple impérial. Cette affreuse guerre civile demeurerait le pire échec que les baltringues avaient connu depuis leur création.

« Soit, consentit-elle avec froideur. On s'associe avec un démon pour décapiter le diable en personne. Ça ne rend pas nos actions louables pour autant.

- Je le sais bien, mon cœur. Mais la Murcia n'a rien planifié d'aussi ambitieux depuis les Quarante Jours, et tu sais à quel point nous avons été proches de les neutraliser définitivement. Quand ils jouent aussi gros, ils se découvrent, ils dévoilent leurs intentions, leur organisation. Cette fois-ci, on les fera tomber de l'intérieur.

- Et la carte qui nous permettra d'y parvenir, c'est cette fameuse Changepeau ?

- Je le crois. Imagine, si on parvient à remplacer leur espionne par Liseth ? On aurait alors un accès direct à leur hiérarchie, ce qui nous a toujours fait défaut jusqu'à présent. Mais on a besoin de la Mort Rouge pour la trouver. Et on ne peut pas attendre. »

Cette fois-ci, Ellen Riley dut s'avouer vaincue. Elle n'aimait toujours pas l'idée de s'associer avec la criminelle la plus recherchée de la galaxie, mais la logique du professeur était indiscutable. D'une manière ou d'une autre, la Mort Rouge et cette mystérieuse Changepeau étaient les clés du puzzle, les deux pièces centrales qui permettraient d'assembler les morceaux. Ils en détenaient une : autant ne pas la laisser filer entre leurs doigts.

« Et les Primaux polarians ? Interrogea-t-elle, encore troublée. Tu crois sincèrement qu'ils n'ont rien à voir avec tout ça ?

- Plus j'y pense, et plus je suis convaincu qu'ils sont autant victimes de cette machination que nous, dévoila Franz. Néanmoins, l'implication du Conseil des Primautés est une piste que nous ne pouvons pas totalement écarter. Neuf Primaux siègent au Conseil, et il est tout à fait possible que l'un d'entre eux se soit allié à la Murcia sans en tenir informés ses petits camarades. Tu connais comme moi les ravages de l'ambition et du pouvoir.

- Tout comme ceux de l'appât du gain, compléta-t-elle. Nous devrions chercher du côté des entreprises qui bénéficieraient de la vente d'armes, ou de l'instauration d'un marché noir pendant la guerre.

- Excellente idée, détective Riley ! Ironisa Anabellis. Malheureusement, je ne vois qu'une seule réponse à cette question, et nous la connaissons : Park Industries.

Tous deux s'immobilisèrent, parcourus soudain par le même redoutable doute.

- Et si ... ? Commença Riley d'un ton alarmé.

- Non, répondit Anabellis comme pour se rassurer. Non. Aucun des baltringues ne ferait jamais ça.

Il y eut un terrible silence, chacun d'eux passant mentalement en revue les visages de tous leurs collègues. Ce fut Riley qui, la première, entrevit une solution qui paraissait pourtant évidente.

- Alors, que penses-tu d'un homme qui possédait autrefois cette compagnie, mais qui a tout perdu ? Un sale type, qui chercherait à se venger en nous faisant porter la responsabilité d'une guerre ?

Le professeur la dévisagea, incrédule. Et puis, la lumière se fit soudainement dans son esprit. Qui d'autre que l'ancien PDG de Park Industries, évincé par Feris, pourrait vouloir se venger du mercenaire ?

- J'en dis, ma chère, que nous allons devoir nous pencher d'un peu plus près sur les activités de notre vieil ami Ruth Mac Powell. Peut-être qu'en fin de compte, il ne s'est pas contenté de récurer nos vaisseaux ces dix dernières années. »

Chapitre 25 – Le héros déchu

Irotia, appartements du gouverneur. 14 septembre 3224.

Midi venait de sonner lorsque Maz pénétra d'un pas pesant dans ses appartements, en face de la place Geneter. Le vieux général se sentait toujours extrêmement faible et fatigué, mais il ne pouvait se permettre de rester à l'hôpital pendant une éternité. Un sentiment d'urgence et de peine lui tordait l'estomac, l'empêchant de trouver le repos. Ces dernières quarante-huit heures avaient été éprouvantes, mais rien ne l'avait préparé à encaisser un tel séisme. Le Boucher de Lugori, toujours en vie. Le Changepeau qu'on avait envoyé contre lui. La disparition d'Oni. Et, bien sûr, cet horrible attentat dans le centre-ville, survenu pendant la nuit. Cette fois, il n'y avait plus de doute possible. Quelqu'un se servait de la Murcia pour déclarer la guerre à Irotia, pour détruire la famille Keltien. Mais Maz n'était pas du genre à se laisser faire. Jusqu'ici, il pensait avoir affaire à un espion isolé, un traître travaillant pour les Primaux de Polaria, qui aurait eu pour mission d'affaiblir Irotia avant le début de la guerre.

Il n'en était plus du tout certain.

Toute cette histoire respirait le parfum de la vengeance, minutieusement mûrie et préparée pendant de longues années. C'était comme si tout avait été anticipé, prévu dans les moindres détails, de la planification à l'exécution. Et maintenant, la vie de centaines d'irotiens était détruite, alors que Maz avait fait le serment de les protéger. Il avait fait le choix d'embaucher Feris Park, de lui demander d'enquêter. Discrètement, sans faire de vagues. Il aurait mieux fait de prendre la menace au sérieux dès le départ. D'une certaine manière, le sang des irotiens qui avaient péri dans cette explosion était aussi sur ses mains. Il était à la fois le général-en-chef des armées impériales et le gouverneur de cette planète, il avait donc une responsabilité vis-à-vis de la population qui allait bien au-delà de son devoir. Ce sentiment profond et puissant d'amour qui l'unissait aux Irotiens, il le ressentait jusque dans ses entrailles. Chacun d'entre eux, du plus âgé au plus jeune, de la plus fragile au plus déterminé ; chacune des âmes solitaires et tourmentées, rayonnantes de joie ou d'espoir ; même le plus insignifiant d'entre eux, vivant dans les bas-fonds de la société. Ils étaient tous ses enfants. Sa famille.

« Faites attention, général. Vous n'êtes pas totalement remis. Vous avez entendu le docteur, il faut vous reposer.

- Me reposer ? »

Maz jeta un regard glacial à Mili Kirkov, qui le suivait comme son ombre depuis l'hôpital. Brave, fidèle Mili, mais qui depuis la veille et l'empoisonnement du vieux général, était devenue un peu trop prévenante et envahissante à son goût. Si seulement elle pouvait retourner au travail, se préoccuper davantage de ses unités, de sa future femme, ou de

n'importe-quoi qui l'emmène loin de cet endroit ! Mais non. Elle avait visiblement décidé de se changer en garde-malade, et rien de ce que pouvait dire Maz Keltien ne la ferait changer d'avis. Le père d'Oni poussa un profond soupir et serra les poings pour contenir sa colère.

« Quand l'ordure qui a fait exploser ce vaisseau aura ce qu'il mérite ! Tempêta-t-il soudain, ivre de rage. Quand ce salopard de Boucher, qui a osé s'en prendre à ma fille, se retrouvera pour de bon sous une pierre tombale ! Quand leur saleté de Changepeau sera emmenée au bagne par les traqueurs impériaux !

Il la dévisagea, le souffle court, et sentit une larme perler au coin de ses yeux.

- À ce moment-là, termina-t-il. Oui, peut-être qu'à cet instant, je prendrai du repos. »

Le teint livide, l'amirale demeura figée à l'entrée de la pièce. Une sensation désagréable s'empara d'elle tandis que son supérieur épanchait sa colère. Quelque-chose avait changé chez lui. Depuis peu, elle voyait le général sous un jour nouveau, et lui découvrait un tout autre visage. Celui d'un homme usé, fatigué jusqu'à la corde, brisé par l'alcool et le triste destin de sa famille. Mais là, en cet instant, ce qu'elle entrevit était bien pire encore. Maz Keltien était connu de tous ceux qui le côtoyaient pour ses accès de fureur aussi violents qu'impromptus, qui pouvaient éclater à tout moment et se terminaient aussi vite qu'ils étaient apparus. Toujours, aussi loin que l'emporte son ire, il demeurait en lui une étincelle de fragilité, comme un fragment de celui qui se réfugiait sous ce masque et qui demandait vainement qu'on l'apaise. Mais cette fois, ce que Mili voyait au fond de ses yeux, c'était le vide. Un vide immense, absolu, reflet du désespoir et de la volonté farouche de celui qui n'a plus rien à perdre. De celui qui est prêt à tout sacrifier pour atteindre son but. Pour la première fois dans sa vie, Mili observa le général et réprima un frisson. Cet homme, cette carapace brisée que la vie avait jeté sur le côté du chemin sans un regard en arrière, elle ne le reconnaissait plus.

Pour la première fois, elle avait peur de lui.

Peur de ce qu'il pourrait faire, si personne ne le ramenait à la raison. Ce regard, il la terrifiait, car elle le connaissait. Elle l'avait déjà vu, douze ans auparavant, dans le reflet d'une glace. Ce jour où, libérée de l'enfer des prisons polariennes, on l'avait ramenée sur Irotia pour lui apprendre le sort funeste de sa compagne et de leur fils. Ce jour où, convaincue que sa vie s'était arrêtée, Mili Kirkov avait choisi d'en finir. Ce qu'elle aurait certainement fait, si Charles Dell ne s'était pas précipité dans la pièce pour lui retirer son couteau des mains.

Oui, plus que quiconque, Mili pouvait comprendre la peine et le chagrin qu'endurait le général en cet instant. Et elle savait aussi à quelles horribles extrémités la folie pouvait conduire un homme. Maz n'était pas du genre à mettre fin à ses jours, il détestait bien trop l'échec pour se résoudre à une telle décision. Mais l'amirale craignait qu'il ne se lance dans une croisade contre le Boucher et la Murcia, comme un forcené, sans plus réfléchir ni regarder en arrière ; au péril de sa vie et de ceux qui l'entourent, de ses proches et des

Irotiens. Quoi de pire qu'un capitaine insouciant et téméraire à la barre, quand on s'apprêtait à traverser une horrible tempête en ignorant la position des récifs ?

« Rien ne prouve que votre fille soit décédée, hasarda Mili dans une vaine tentative d'apaiser la colère du vieux général.

- Son immeuble a explosé ! gronda Maz en massacrant le cadavre d'une bouteille sur son bureau. Où voulais-tu qu'elle soit, au beau milieu de la nuit ?

- Peut-être qu'elle s'est rendue du côté de la prise d'otages ? Suggéra l'amirale, elle-même peu convaincue.

- Et que serait-elle allée faire là-bas, hein ?! Par l'Empereur, Mili, réfléchis un peu !

Il attrapa une petite statuette à l'effigie d'Utar Mogli et l'envoya brutalement contre le mur opposé. Le plâtre vola en éclats.

- Cet idiot de Feris m'avait promis qu'elle serait en sécurité ! Hurla-t-il, tremblant de tous ses membres. Il avait fait le serment de protéger ma fille !

- Du calme, général ! S'écria Kirkov, paniquée. Vous connaissez Feris mieux que moi, vous savez que lorsqu'il fait une promesse, il la tient jusqu'au bout. Pensez à ce qu'il a déjà fait pour vous, il a endossé la responsabilité à votre place il y a douze ans ! Je suis certaine qu'il aura trouvé une solution pour mettre Oni à l'abri.

Le vieux militaire se figea soudain au beau milieu de la pièce, comme traversé par un élan de raison. Il hésita, s'apprêtant à fracasser un cruchon contre le mur, et reposa finalement le récipient sur la table basse à côté de lui.

- Tu as raison, Mili, reconnut-il d'une voix triste. Comme toujours. Je n'aurais pas dû m'énerver contre toi, je suis désolé. »

Il se tut, et contourna son grand bureau avant de s'affaler dans son siège de travail. Au sol, l'amiral remarqua les zébrures laissées dans le parquet par les ongles du général qui se débattait pour ne pas mourir étouffé. Ces traces lui firent un pincement au cœur, et son regard se porta instinctivement vers la porte, en direction de l'extérieur. Le Changepeau était-il là, tout proche, à les observer ? Combien de fois encore attenterait-on à la vie du général avant que cet enfer prenne fin ? Pourraient-ils seulement lancer la campagne contre Polaria dans ces conditions ?

« C'est juste qu'Oni est tout ce qu'il me reste, reprit le vieux militaire en attrapant une bouteille d'alcool fort pour se servir un verre. S'il lui arrivait malheur, s'il s'avère qu'elle était dans cet appartement...

- Je sais, général, compatit Milicent d'une voix douce. Croyez-moi, je sais ce que cela fait de perdre un être cher. C'est une blessure dont on ne guérit jamais totalement. Mais s'il existe

une chance qu'Oni soit encore en vie, aussi faible soit-elle... Ne devriez-vous pas vous battre pour elle, tout faire pour la retrouver, plutôt que vous morfondre ou châtier ses assassins ?

Maz la dévisagea un long moment, impassible, avant de vider d'un trait le contenu de son verre. Il sortit alors d'un de ses tiroirs un mouchoir en tissu, et s'en servit bruyamment.

- Vous êtes décidément la voix de la sagesse, amirale Kirkov, souligna-t-il avec emphase.

Il lui sourit, et pour la première fois depuis deux jours, Mili eut l'impression de voir briller dans le fond de ses yeux une lueur de reconnaissance.

- Contacte Feris dès que tu le pourras ! Poursuivit Maz, retrouvant instinctivement l'autorité naturelle de son rang. Il faut à tout prix retrouver ma fille et la mettre en sécurité loin du Boucher. Envoie également un message d'alerte maximale en direction de la capitale. Sa Majesté et le Chancelier Hykel doivent être mis au courant que Frederic Norman est encore en vie. Des nouvelles de Jens et de Johan ?

L'amirale l'observa avec un sourire de soulagement. Pour le moment, elle avait réussi à contenir sa folie intérieure, et le véritable général des armées avait repris sa place. Mais combien de temps cela allait-il durer ?

- Mili ? Tu es avec moi ?

- Mes excuses, général ! S'écria-t-elle en sortant de ses pensées. Contacter l'Empereur, excellente idée. Dois-je aussi faire venir les traqueurs sur Irotia, concernant le Changepeau qui vous surveillait ?

Maz Keltien prit le temps de réfléchir, et se resservit un verre.

- Non, trancha-t-il en sirotant son whisky du bout des lèvres. Cet Uglien métamorphe n'est pas venu ici de son plein gré, il a forcément reçu des ordres. Laissons-le m'espionner à sa guise pour le moment. Tôt ou tard, il commettra une erreur et nous le démasquerons. Et, avec un peu de chance, il nous conduira directement à son commanditaire.

- Dans ce cas, suggéra Mili, nous devrions convenir d'un mot de passe, quelque-chose qui nous permette de confirmer notre identité à chacune de nos rencontres. Je suis persuadée qu'il ne s'écoulera pas longtemps avant que ce polymorphe ne cherche à prendre l'apparence d'un gradé.

Le général approuva du chef.

- Cela me semble nécessaire. Où se trouvent Tyu et Harold ?

- Sur les lieux de l'attentat, lui apprit l'amirale. Johan coordonne les équipes de secours, et Jens s'est mis en tête de retrouver celui qui a pressé le détonateur.

- Une taupe de la sécurité civile ?

- Il semblerait. Nous n'avons pas de certitude, et la moitié de leur Etat-Major se trouvait dans le vaisseau au moment de l'explosion. Mais les équipes de Park nous ont communiqué un nom : Fernando Fores.

Le vieux général soupira, et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Il n'osait l'avouer devant son amirale, mais la situation le préoccupait particulièrement. Certes, l'attentat de la nuit précédente avait ébranlé Irotia tout entière, et plongé les habitants dans l'horreur. Mais Maz redoutait surtout que les auteurs de cet acte barbare ne s'en tiennent pas à un locomotor. S'il s'agissait du même groupe qui était responsable des attaques de la station Revitalis, de son empoisonnement et des tentatives d'assassinat sur sa fille, il y aurait probablement d'autres victimes avant que cette sombre histoire ne se termine. Et cela, il ne pouvait pas le permettre. Il était de son devoir, en tant que gouverneur d'Irotia et général des armées, de mettre fin à cette menace et de traduire les responsables devant la justice. Pour y parvenir, il aurait besoin de ses plus proches soutiens. Ceux dont la loyauté n'était pas remise en question.

« Mili, demanda-t-il à l'amirale avec un petit sourire. Crois-tu que nous puissions préparer le hangar technique de l'Ultima pour demain soir ?

La quarantenaire le dévisagea sans comprendre.

« Général, si je peux me permettre... Vous n'envisagez tout de même pas d'organiser votre jeu, après de tels événements ? Il faut mettre Irotia en état d'alerte, mobiliser chaque *Ginger* disponible pour traquer le Boucher et ses complices ! Nous n'avons pas de temps à perdre avec ce genre de divertissement !

- Justement, asséna Maz d'une voix forte en tapant du poing sur son bureau. Quel est le meilleur moyen de capturer et de neutraliser des criminels en fuite ?

- Balayer la ville, répondit-elle sans hésiter. Organisons des patrouilles, en nous concentrant sur les lieux qu'ils ont fréquenté depuis leur arrivée ici. En visionnant les images de vidéosurveillance des heures qui ont précédé l'attentat, nous pourrions peut-être les localiser.

- Astucieux, mais laborieux, trancha le général. Non, Mili. Nous allons leur tendre un piège. Pourquoi sommes-nous vulnérables, pourquoi cédon-nous à l'horreur et à la panique face à une attaque de ce genre ?

- Parce qu'on ne pouvait pas s'y attendre ?

Le général sourit.

- Précisément. Mais si nous parvenons à les attirer dans une souricière, cette fois les cartes seront redistribuées en notre faveur. Nous les attendrons de pied ferme, et nous mettrons tout en œuvre pour qu'ils ne puissent pas nous échapper.

- Et donc, votre jeu...

- C'est le cadre idéal ! S'exclama le général. Ils ont déjà essayé de m'éliminer, et de faire porter le chapeau à Jens Harold. Nous n'allons pas seulement leur offrir la cerise sur le gâteau, mais le dessert tout entier ! L'ensemble de nos états-majors, réunis au même endroit pour assister à un entraînement grandeur nature ! »

Kirkov le dévisagea, incrédule. C'était précisément le genre de décisions qu'elle redoutait quelques instants plus tôt. Tout parier sur un coup de poker, mettre en danger la vie de centaines de personnes en espérant que les criminels mordraient à l'hameçon. Clairement, le général était en train de céder à sa folie intérieure et de perdre tout son discernement. Et pourtant...

Pourtant, l'amirale devait bien admettre que son idée ne manquait pas d'intérêt. Un plan de cet acabit demanderait une bonne dose d'audace et de préparation. Mais s'il réussissait, ils pourraient faire tomber toute l'organisation mafieuse d'un seul coup. Un pari risqué, mais sacrément ingénieux.

L'espace d'un instant, Mili Kirkov observa le général et crut entrevoir chez lui l'ombre de l'homme puissant qu'il était autrefois. Ce genre de manœuvre un peu folle était ancré dans ses habitudes, et dans sa façon de diriger. Après tout, le grand Maz Keltien avait remporté nombre de ses batailles contre Polaria et le Protectorat Edonien grâce à des opérations similaires, des années plus tôt. Pourquoi celle-ci ne fonctionnerait-elle pas ? En quoi était-ce différent ? L'amirale devait faire confiance à son supérieur hiérarchique, mais elle ne pouvait s'empêcher d'écouter cette autre voix dans un recoin de sa tête, celle qui lui soufflait que le gouverneur d'Irotia avait complètement perdu l'esprit, et serait incapable de garantir leur sécurité. Oui, pour que leur stratégie fonctionne, elle allait devoir en discuter sérieusement avec ses collègues, et tout organiser dans les moindres détails. L'expérience de Park serait également la bienvenue, car le mercenaire avait déjà affronté la Murcia à de nombreuses reprises.

« C'est sacrément osé, finit-elle par concéder en observant la place Geneter en contrebas du grand balcon de marbre. Mais je crois que oui, ça pourrait fonctionner.

- Ah, tu vois ! S'exclama le général derrière elle. Avec un peu de chance, on pourrait mettre la main sur cette enflure de Boucher ou sur la saleté de Changepeau qu'il m'a envoyé !

- Oui, confirma Mili, je pense effectivement que Norman mordra à l'hameçon. Il ne pourra pas résister à la tentation d'abattre un général des armées, trois amiraux et son plus vieil ennemi d'un seul coup.

En faisant ainsi référence à Feris Park, Kirkov réalisa soudain que c'était lui, leur meilleur appât. C'était en grande partie grâce à l'ingéniosité du mercenaire que le P'tit Freddy avait

pu être capturé et mis sous les verrous au terme de la révolte des Quarante Jours. Un psychopathe tel que lui devait rêver de sa vengeance depuis des années.

- Il s'en prendra probablement à Park en premier, fit remarquer l'amirale à voix haute. Ce qui nous laissera le temps d'intervenir pour neutraliser ses hommes. Mais je doute qu'il soit idiot au point de se déplacer en personne ; ou alors il aura prévu un échappatoire.

- Nous l'aurons arrêté bien avant, grogna Maz en se resservant un verre d'alcool fort. Toutes nos casernes sont équipées du dispositif de caméras à reconnaissance faciale qui nous a déjà permis de l'identifier. Il suffira de les programmer pour déclencher une alarme quand il aura été repéré.

- Norman n'est pas né de la dernière pluie, contra Kirkov. S'il s'aperçoit qu'on est sur le qui-vive, il prendra la fuite sans demander son reste, quitte à laisser ses fidèles derrière. Il se moque complètement de la vie de ses subalternes.

- C'est pour cela que notre système d'alerte sera relié uniquement à nos terminaux privés, expliqua le général. On ne peut pas prendre le risque que le signal soit intercepté par un tiers, ou par son Changepeau. Il ne faudra compter que sur quelques personnes, et vérifier scrupuleusement l'identité de chacun avant le début des opérations. Ensuite, une fois que cet enfoiré de Boucher sera localisé, on pourra relayer l'ordre de le neutraliser.

Il vida son verre d'un trait, et le reposa sur son bureau d'un geste rageur.

- C'est décidé ! S'écria-t-il en retrouvant toute sa hargne. Nous allons montrer à ce mafieux de bas-étage ce qu'il en coûte de s'attaquer à ma famille, et le châtiment que je réserve à ceux qui osent toucher à un cheveu de ma fille !

Il se tourna vers Mili, et brandit vers elle un doigt tremblant.

- Convoque immédiatement tes adjoints dans mon bureau ! Fais donner l'ordre à Jens et à Johan de rentrer aux casernes séance tenante, et que Feris les accompagne aussi.

L'amirale salua d'un poing sur le cœur, comprenant qu'il la congédiait.

- À vos ordres, général.

Elle se détourna et traversa la pièce pour rejoindre sa navette privée, qui la conduirait vers les casernes. Au dernier moment, Maz l'interpella à nouveau.

- Au fait, Mili ?

- Mon général ?

Il lui lança un clin d'œil éloquent, accompagné d'un sourire radieux.

- N'oublie pas les essayages de ta robe. Je suis certain que tu feras une mariée éblouissante. »

L'amirale s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux, et se permit de lui adresser un baiser discret en refermant la porte.

Chapitre 26 - Doc

Irotia, quai orbital n°9, à bord de la Fidelia. 14 septembre 3224.

D'un geste délicat, l'automate infirmier écarta une mèche de cheveux du visage de la jeune femme, et y appliqua un peu de baume réparateur. Bien entendu, Doc n'était qu'un robot, dépourvu de ce que ses créateurs appelaient les émotions humaines ; cependant, sa programmation l'autorisait tout de même à ressentir un semblant de satisfaction face à un travail bien fait. Cela se traduisait par une faible impulsion électrique, qui partait du neurocapteur installé en haut de son dos, et remontait jusqu'au processeur de l'unité centrale de Résine, l'intelligence artificielle de bord. Ce signal lui était ensuite renvoyé, agrémenté d'une infime variation d'amplitude qui lui confirmait qu'il avait correctement rempli la mission qu'on lui avait confiée. La séquence de travail s'achevait alors, et le petit automate obtenait l'autorisation de passer à sa prochaine tâche. C'était l'instant qu'il préférait dans son quotidien morne et répétitif, car le professeur Anabellis avait inclus dans ses lignes de code l'obligation d'être heureux de rendre service à ses maîtres. Alors, même s'il ne savait pas vraiment ce qu'être heureux voulait dire, le petit robot s'exécutait. Il avait pris l'habitude d'attendre impatiemment que ce signal arrive, signe que son créateur serait content du travail qu'il avait effectué en son absence. Doc ignorait ce qu'était le plaisir, mais rien ne comptait plus pour lui que l'approbation du commandant Valori et du professeur.

Pour la cent-douzième fois ce jour-là, l'infirmier de bord s'en retourna en direction de son socle près de la porte, et s'y connecta pour déchiffrer ses prochaines instructions. Il profitait également de ce bref instant de répit pour recharger sa batterie, ce qui lui assurait de pouvoir travailler sans discontinuer vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pourvu que le commandant fasse appel à lui. Et, justement, les dernières heures de Doc avaient été bien remplies. La jeune femme qui avait atterri dans son petit sanctuaire était dans un état épouvantable. C'était l'ingénieur Santiago, cet individu étrange recouvert de couleurs fantaisistes et qui parlait une langue incompréhensible, qui l'avait déposée sur la couchette de l'infirmierie au beau milieu de la nuit. Habitué à s'occuper des blessures mineures que contractaient les matelots à bord de la corvette, Doc avait été surpris de voir arriver une jeune femme qui ne faisait pas partie de l'équipage, et qui arborait tout un panel de brûlures et de contusions qu'il n'avait encore jamais examinées. Cette stupeur, il l'avait manifestée sous la forme d'une question cryptée adressée à Résine, qui lui avait répondu d'une impulsion électromagnétique à faible fréquence. Non, elle ne connaissait pas cette femme, et c'était bien la première fois qu'une étrangère était admise dans l'infirmierie de bord. Mais Doc n'avait pas eu à s'interroger sur le pourquoi du comment bien longtemps. Une minute plus tard paraissait le commandant Valori, précédé de la second Riley, qui lui ordonnèrent de prendre soin de l'inconnue et de la remettre sur pied par tous les moyens possible, sans regarder à la dépense. Ce qui, dans le langage humain, signifiait que Doc pouvait vider les stocks de la réserve s'il en avait besoin.

Rien dans le codage de son unité centrale ne l'obligeait à être économe, mais malgré tout le petit robot s'appliquait d'ordinaire à n'utiliser que le strict nécessaire pour préserver les produits. Résine avait compulsé dans ses données qu'un voyage spatial pouvait durer plusieurs mois, et qu'il fallait par conséquent rationner toutes les denrées mises à disposition. Lorsque Doc avait consulté ces fichiers, il avait naturellement compris que la restriction s'appliquait aux baumes du professeur et aux onguents et bandages que contenait sa petite infirmerie, raison pour laquelle il mesurait toujours au millimètre près la quantité de tissu qu'il utilisait pour faire un pansement. Mais, pour la première fois depuis sa mise en service, le commandant en personne lui avait ordonné de ne pas tenir compte de cette règle tacite. Il devait juste « la remettre sur pied, par tous les moyens à sa disposition ».

Doc avait donc fait de son mieux, n'hésitant pas à étaler sur le dos brûlé de la jeune femme plusieurs pots d'onguents réparateurs, jusqu'à obtenir une couche de plusieurs centimètres. Il l'avait ensuite bandée littéralement des pieds à la tête, lui laissant simplement un peu de place au niveau de son nez pour qu'elle puisse respirer. Une notion étrange, que le petit robot ne comprenait pas trop, mais qui apparemment était essentielle à l'espèce humaine. Pourtant, malgré tous ses efforts, quand le commandant était revenu quelques heures plus tard, il avait éclaté de rire en voyant le résultat. Était-ce là une forme de satisfaction, où une manière de lui faire des reproches ? Doc avait étudié attentivement les plis de son visage, et en avait conclu qu'il ne s'agissait pas d'une réaction de contentement. Et ce d'autant plus que l'impulsion de Résine signifiant « tu as bien fait ton travail » n'était pas arrivée.

L'automate s'était donc empressé de démomifier sa patiente, et de lui refaire proprement un bandage humide localisé au niveau des plaies principales. Par la suite, il avait fallu plusieurs heures de travail acharné à l'aide d'un microscope pour réussir à reconstituer les os de ses genoux, qui s'étaient brisés à plusieurs endroits. La cause de cette étrange blessure était, d'après l'ingénieur Darmano, un choc très violent que la jeune femme avait reçu contre un mur. Etrange idée que de foncer dans un mur avec une telle force, mais il n'était pas du ressort de Doc de critiquer la programmation des humains. Il s'était donc appliqué, à l'aide de nano-pinces et d'un microscope, à reformer les os de l'articulation et à les ressouder entre eux. Pour cela, il n'avait eu besoin que d'une petite incision d'un centimètre de large. La nanotechnologie du professeur Anabellis, appliquée au domaine médical, faisait véritablement des merveilles.

Cette fois, le petit robot avait reçu les félicitations du commandant, qui lui avait ordonné en quittant l'infirmerie de le prévenir s'il y avait du nouveau. Doc surveillait donc avec la plus grande assiduité les constantes de sa patiente, et interrogeait Résine à chacune des micro-variations enregistrées sur le moniteur pour savoir s'il devait appeler Valori ou non. Mais, invariablement, l'unité centrale de la corvette lui renvoyait la même réponse.

« Le commandant a quitté le vaisseau. L'unité Doc doit veiller sur sa patiente et la remettre sur pied par tous les moyens à sa disposition ».

Comprenant finalement qu'il n'obtiendrait pas davantage d'aide de la part de Résine, Doc s'était résolu à rester près de la jeune femme aussi longtemps que nécessaire, et à l'immobiliser jusqu'au retour du commandant si elle venait à se réveiller, afin de lui prouver qu'il avait bien effectué son travail.

Or, justement, Jolie Brune venait de bouger.

Elle n'était pas spécialement attirante, du moins pas pour le petit robot. Elle était simplement humaine, avec un nez et des yeux totalement ordinaires, de longs cheveux qui ne servaient absolument à rien, et disposait comme tous ceux de son espèce de deux jambes terminées par des grands pieds et d'une paire de mains greffées sur des bras, qui ne fonctionnaient pas aussi bien que ceux du petit automate. Il n'avait pas trouvé chez elle de batterie au deutérium, et son processeur enfermé dans ce qu'on appelait la boîte crânienne n'utilisait pas d'électricité pour fonctionner, ce qui était immanquablement une preuve de son infériorité sur les mécanoïdes. Mais il avait entendu le commandant la qualifier de jolie quand il parlait tout seul, et le commandant détenait la vérité. Donc, elle était la jolie brune, et c'est ainsi que Doc continuait à la nommer quand il interrogeait Résine à son sujet.

Et Jolie Brune venait de bouger.

Elle avait entrouvert un œil, ce qui était étrange en soit, car la programmation ordonnait généralement à une unité robotique d'ouvrir les deux en même temps, mais Doc avait déjà vu ce phénomène se produire chez les humains. Plus inquiétant en revanche, les doigts de sa main s'agitaient convulsivement dans le vide, comme si son processeur lui avait donné l'ordre d'attraper un objet invisible. Et elle émettait des sons. Tout juste perceptibles, du bout des lèvres, mais ils semblaient bien correspondre à ce que Résine définissait comme du langage lugorien. Ce qui signifiait qu'en augmentant le volume de ses capteurs, Doc devrait être en mesure de décrypter ces sons et d'en comprendre le sens. Mais avait-il le droit de prendre une telle initiative ?

« Unité Résine, écrivit-il sur leur canal de communication privé. Jolie Brune semble émettre des vibrations sonores qui correspondent à des éléments du langage humanoïde. Le commandant m'a-t-il donné la permission de les traduire ?

- Le commandant a quitté le vaisseau. L'unité Doc doit veiller sur sa patiente et la remettre sur pied par tous les moyens à sa disposition. »

La même réponse, formulée à cent-dix-sept reprises, et qui hélas ne l'aidait guère à prendre une décision. Dans de rares circonstances, comme lorsque Saul Valori quittait la *Fidelia*, le petit robot était autorisé à prendre des initiatives, mais à condition qu'elles n'entrent pas en contradiction directe avec les ordres reçus précédemment. Dans une telle situation, peut-être les paroles de Jolie Brune l'aideraient-il à comprendre comment la « remettre sur pied » ? Doc fit le choix de s'approcher de sa patiente, et augmenta la sensibilité de ses nanocapteurs à vibrations.

« Qu'est-ce que... je fais ici ? » Semblait dire l'inconnue.

Une question. Rien, dans son immense base de données, ne l'autorisait à répondre à une question de Jolie Brune. Le petit robot se figea, envoyant malgré lui des signaux de détresse à toutes les unités capables de le réceptionner sur le vaisseau. Il avait jugé utile, de son propre chef, de décrypter les sons émis par l'étrangère, afin de pouvoir lui porter secours. Mais là, il s'agissait de *communiquer*. Or, son protocole de sécurité stipulait qu'il ne devait obéir à aucun ordre qui n'émane pas directement d'un membre du personnel.

Mais, réalisa-t-il en réécoutant la séquence de vibrations, Jolie Brune ne lui avait pas explicitement donné l'ordre de lui répondre, pas vrai ?

« Le commandant a quitté le vaisseau. L'unité Doc doit veiller sur sa patiente et la remettre sur pied par tous les moyens à sa disposition. »

C'était devenu un réflexe, d'envoyer toutes ses interrogations en direction de l'unité centrale. Et heureusement pour lui qu'il ne pouvait pas ressentir d'émotion humaine, car Résine aurait pu sacrément l'énerver. Comment diable une intelligence artificielle pouvait-elle être aussi bornée ?!

« Bonjour, Jolie Brune. Le commandant a dit que vos cheveux sentaient bon. Il a aussi dit que je devais le prévenir de toute modification préoccupante concernant votre état de santé. Soyez la bienvenue à bord de la Fidelia.

Elle le dévisagea, incrédule. Ses paupières se soulevèrent, et une ride anormale apparut au coin de sa joue. Ce n'était pas vraiment ce que le traité d'anatomie du professeur appelait un sourire, mais le plissement se situait incontestablement au même endroit.

- Je suis ravie d'avoir suscité chez vous une réaction de plaisir, poursuivit Doc en choisissant précautionneusement ses mots. Il faut à présent vous remettre sur pied, sinon le commandant ne va pas être content.

- Quel... commandant ? Peina-t-elle à articuler.

- Le commandant Valori, bien sûr ! En existe-t-il un autre dans vos lignes de programmation ?

À nouveau la même expression sidérée, caractérisée par une moue et un froncement de sourcils. Doc n'aimait pas ces réactions étranges, car il ne savait jamais s'il avait ou non déçu son interlocuteur. Il envoya donc une requête, et chercha dans ses fichiers à la vitesse de l'éclair.

- Oh, s'exclama-t-il, je crois que je comprends l'origine de votre trouble ! Il est vrai que, jusqu'au 12 juillet 3222, Elen Riley était le commandant de la Fidelia. Mais elle a renoncé à son grade en faveur du commandant Valori, dont elle est désormais le second. D'ailleurs, le commandant a aussi dit que vous aviez un joli sourire. Mais moi, je le trouve simplement ordinaire, et je ne suis pas certain de saisir l'utilité de vos dents.

Il attendit, guettant chez elle une réaction qui ne tarda pas à arriver. Hélas, ce ne fut pas celle que le petit robot espérait, puisque Jolie Brune se contenta d'éclater de rire.

- Pardonnez-moi, Jolie Brune. Ai-je dit quelque chose de mal ?

- Non, lui répondit-elle en reprenant son souffle. C'est juste que je ne comprends pas un traître mot de ce que tu racontes !

Elle se tut et examina son corps, ses bandages le long de ses bras et l'attelle électronique qui maintenait sa jambe immobile.

- C'est toi qui m'as soignée ?

- Le commandant m'a donné l'ordre de vous remettre sur pied, Jolie Brune. Mais d'après mes calculs, si j'essayais de vous mettre debout par moi-même, vous seriez retombée comme une enclume. J'ai donc préféré attendre que vous soyez réveillée pour m'aider dans cette tâche.

- Pourquoi diable m'appelles-tu tout le temps Jolie Brune ?

Elle essaya de se redresser sur sa couchette, mais ne parvint qu'à grimacer et finit par s'avachir sur son oreiller. Doc était insensible à la douleur, mais devina que c'était probablement ce qu'elle ressentait.

- J'ai entendu le commandant vous appeler comme ça, quand il croyait être seul.

- Tu parles beaucoup de ton commandant, fit-elle remarquer en soupirant. Tu dois énormément l'apprécier.

- J'ai été programmé pour lui obéir aveuglément, Jolie Brune. Résine m'envoie un signal agréable lorsque le commandant est content, et alors je suppose que je le suis aussi.

- Ça doit être triste d'être un robot, pas vrai ? De ne rien pouvoir ressentir à longueur de journées.

- Au contraire, Jolie Brune ! Je trouve cela merveilleux ! Vous autres les humains, vous êtes si compliqués ! Toutes ces émotions perturbent votre processeur, et votre unité centrale ne parvient plus à vous faire fonctionner correctement !

Elle rit à nouveau, et posa affectueusement une main sur sa tête. Ne sachant trop ce que ce contact signifiait, Doc recula prudemment.

- Merci, lui dit-elle avec ce qu'il interpréta comme de la sincérité. Merci de m'avoir remise sur pied.

- Mais je n'ai pas reçu le signal comme quoi j'avais réussi ! S'exclama le petit robot. Et puis, si vous me demandez mon avis, vos pieds sont encore sur la couchette et n'ont pas du tout l'air de pouvoir vous supporter.

Nouveau rire, accompagné cette fois d'un large sourire.

- T'es un marrant, toi. Je t'aime bien. C'est quoi ton petit nom ?

- Unité médicale CZP6-DW891. Mais ici, tout le monde m'appelle Doc.

- Enchantée, Doc. Moi je suis Oni.

Il se figea, et envoya une requête paniquée en direction de Résine. Même réponse lancinante de la part de son unité centrale, elle n'avait jamais entendu parler d'une Oni. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

- Dans ce cas, s'enquit-il, dois-je vous appeler Oni Jolie Brune ou Jolie Brune Oni ?

- Oni suffira. Doc, tu veux bien me rendre un service ? J'avais des armes et des outils dans les poches de mon pantalon...

- Je crains de ne pas avoir été programmé pour vous obéir, Oni Suffira. Mon protocole de mise en activation ne comprend que des fonctionnalités médicales, et tout ordre doit m'être transmis par le commandant ou un membre de son équipage.

- Mais je suis son invitée, pas vrai ? Est-ce que cela ne fait pas de moi un membre de l'équipage, tant que je reste sur ce vaisseau ?

L'automate la fixa un instant, et se précipita sur son socle. Il devait absolument envoyer une nouvelle requête à Résine pour obtenir la réponse à cette question. Mais non, d'après l'intelligence artificielle de la *Fidelia*, Jolie Brune Oni Suffira ne faisait pas partie de la liste des membres d'équipage.

- Résine n'est malheureusement pas d'accord avec vous, Jolie Brune. Vous êtes une passagère, et je dois vous remettre sur pied par tous les moyens à ma disposition. Mais je n'ai pas reçu l'ordre de vous obéir.

- Je vois. Tant pis, j'aurais essayé.

- Je lis de la déception sur votre visage, ai-je échoué dans la mission confiée par le commandant ?

- Non, répondit-elle. Au contraire, Doc, je trouve que tu la remplis parfaitement.

Le petit robot s'immobilisa, et consulta ses canaux de communication dans l'attente de l'habituel signal approbateur. Mais rien. Son travail n'était donc pas terminé.

- Je crois que je vais devoir examiner vos pansements, et vérifier les brûlures dans votre dos.

- Tu parles bizarrement et tu passes du coq à l'âne, fit-elle remarquer. Mais c'est d'accord. Tu peux approcher. »

L'automate roula silencieusement jusqu'à la jeune femme, et lui fit signe de se retourner. Elle s'exécuta sans protester, et il décolla méticuleusement les bandages qu'il lui avait appliqués. Ils passèrent ainsi les quinze minutes qui suivirent dans le silence, le petit infirmier vérifiant scrupuleusement l'effet de ses onguents et autres pommades

réparatrices. Il lui demanda de plier les genoux dans les deux sens, et elle lui affirma qu'un être humain ne pouvait pas le faire vers l'extérieur, ce que Résine lui confirma en consultant l'encyclopédie anatomique du professeur. Ensuite, Doc insista pour vérifier un par un que tous ses cheveux se portaient bien, et lui posa une cinquantaine de questions portant sur ses habitudes de vie et son régime alimentaire.

- Je crois qu'on va s'arrêter là, Doc, lui dit-elle d'un air amusé. Mes orteils vont bien, et je n'ai pas besoin d'une grille pour ventiler mon cerveau.

- Je veux seulement faire en sorte qu'Oni Suffira soit remise sur pied, Jolie Brune.

- Et tu t'y prends admirablement bien, lui confia-t-elle en souriant. Je crois que tu es le docteur le plus gentil que j'ai consulté ces dix dernières années.

- Je ne suis pas médecin, Jolie Brune. Je suis un automate infirmier de quatrième génération. J'ai été programmé par Park Industries sur le moniteur CZP6-DV81.

- Tu devrais te faire programmer pour être psychologue, si tu veux mon avis.

- Psychologue ? interrogea-t-il, se préparant à questionner Résine pour obtenir la définition du mot.

- Un infirmier du processeur, si tu préfères. Un robot spécialisé sur ce qui se passe dans nos têtes.

- Oh, je vois ! Il répare vos lignes de programmation et administre les protocoles de sécurité ?

Elle éclata à nouveau de rire, ce qu'il avait appris à interpréter comme un signe encourageant.

- C'est un peu ça, confirma-t-elle. En tout cas, il se charge de nos émotions quand on disjoncte un peu. Et toi, tu m'as redonné le sourire. »

Oni se tut, et laissa le petit robot finir de l'examiner en silence. Pendant un bref moment, elle avait chassé grâce à lui tout ce qui venait de lui arriver, et les malheurs qui s'abattaient sur Irotia et dans sa vie. Elle se moquait un peu d'avoir perdu sa résidence dans la rue des Hauts-Jardins ; elle n'y passait de toute façon que quelques jours par an, pour donner le change. Elle était beaucoup plus attachée à ses différentes planques qu'elle avait acquises et aménagées un peu partout en ville, en se servant comme couverture de la société de logistique que lui avait léguée sa mère. Ces mêmes planques que le P'tit Freddy connaissait par cœur, et dans lesquelles elle ne pourrait sans doute plus poser le pied avant longtemps. Car elle devait bien l'admettre, même la célèbre Mort Rouge avait ses faiblesses, et ce psychopathe dégénéré l'effrayait au plus haut point. Elle n'avait pas vraiment peur pour sa vie, même si elle avait eu beaucoup de chance la veille au soir d'échapper à l'explosion. Elle craignait surtout que, dans son obsession de la contrôler ou de la détruire, ce tordu ne s'en prenne aux personnes chères à son cœur.

Son père, tout d'abord, qu'il avait déjà essayé d'empoisonner sans succès. Savoir que le Boucher de Lugori avait eu accès aux casernes des *Gingers* sans difficulté l'inquiétait terriblement. Elle repensa à l'ordre qu'il lui avait donné d'assassiner l'Empereur, et à la menace qui avait suivie. Maz courait un grave danger, et serait probablement la prochaine cible de ce taré de Frédéric Norman. D'une manière ou d'une autre, Oni devrait protéger son père. Et puis il y avait son amie de toujours, la jeune et courageuse détective de la Sécurité Civile, Moïra Scopuli. Oni l'aimait comme une sœur, et elle craignait pour elle car Moïra ne lui avait plus donné de nouvelles depuis le début de cette fameuse prise d'otages. Oui, la jeune femme s'était toujours efforcée de limiter ses fréquentations et les personnes qu'elle laissait gagner une place dans son cœur, car elle redoutait qu'un jour ces relations se retournent contre elle. Ce qui, malgré tous ses efforts, était exactement en train de se passer. À tout moment, le Boucher de Lugori pouvait décider de rendre une petite visite à Moïra ou à son père, et tant qu'elle serait cloîtrée dans cette infirmerie exiguë, elle ne pourrait rien faire pour les protéger.

« Doc, s'enquit-elle auprès du petit robot qui l'avait soignée. À qui appartient ce vaisseau sur lequel nous nous trouvons ?

- Au commandant Valori, évidemment ! Bien que techniquement, j' imagine que Feris Park en est légalement le propriétaire, puisque c'est lui qui paye le commandant.

Feris Park. Décidément, ce fichu mercenaire s'était mis en tête de lui coller aux basques. Mais la jeune femme ne pouvait pas vraiment lui en tenir rigueur : sans cet ange gardien inattendu, elle serait probablement morte à l'heure actuelle.

- Et où sommes-nous stationnés ? »

Elle avait déjà sa petite idée. Lorsqu'elle avait quitté le bureau de son père, quelques jours plus tôt, elle s'était renseignée discrètement sur la présence du mercenaire et de son étrange compagnie sur Irotia. Elle avait alors appris qu'un quai orbital entier, tout proche du centre de la mégapole, avait été loué et privatisé au nom du professeur Franz Anabellis, pour accueillir pas moins d'une trentaine de vaisseaux de guerre. Quelle que fut la raison de la venue de Park et de ses acolytes, il avait embarqué avec lui l'ensemble de son artillerie. Si la corvette *Fidelia* faisait partie de sa flotte, alors elle devait se trouver...

- Nous sommes sur le quai n°9 de l'apportement Est d'Irotia, lui confirma l'automate de sa voix monocorde. La *Fidelia* se situe en orbite stationnaire à exactement une heure et dix-huit minutes du cœur de la ville, à condition d'emprunter une navette de transport standardisée.

- Merci, Doc. »

Une heure de vol. Les choses auraient pu être bien pires. Si Park avait souhaité la mettre à l'écart pour la protéger, il lui aurait été facile d'expédier le petit vaisseau à plusieurs journées-lumière d'Irotia. Mais au lieu de cela, il avait ordonné à ses subordonnés de

l'enfermer à bord d'une boîte de conserve qui flottait à seulement une heure de l'immense cité. Dans le monde des sous-entendus d'Oni, cela signifiait clairement « Vas-y ma grande, vole-leur dans les plumes ». Et justement, la Mort Rouge n'allait pas se faire prier davantage. Oni avait déjà son plan en tête : rejoindre la terre ferme en déroutant une navette de la flotte du mercenaire, puis s'assurer que son père et Moïra étaient en sécurité. Ensuite... elle irait trouver cet enfoiré de lugorien, et cette fois elle s'assurerait de ne pas avoir affaire à un hologramme avant de presser la détente.

« **Jolie Brune !** S'exclama soudain le petit robot en la faisant sursauter. **Vous êtes sur vos pieds !** »

Elle ne s'en était même pas aperçue. Dans sa rage et son impatience de retrouver le P'tit Freddy, elle avait bondi de sa couchette et se tenait à présent au beau milieu de la pièce, en position de garde, prête à repousser n'importe quel assaillant qui surgirait à proximité. La jeune femme jeta au robot un regard gêné, et se rassit docilement sur sa station médicalisée. De toute évidence, le petit mécanoïde avait seul la charge de l'infirmierie et avait reçu l'ordre direct de ne pas la laisser partir. Oni ne doutait pas qu'il soit capable de verrouiller tous les sas de sécurité du vaisseau si elle tentait de s'échapper. Elle allait donc devoir se montrer plus maline que lui, et vite. À tout moment, un membre du personnel de bord pouvait débouler dans la pièce et signaler aux autres qu'elle était réveillée. Elle ne pouvait pas perdre de temps.

« Doc, tu n'as pas encore prévenu le personnel naviguant que j'avais repris connaissance, pas vrai ?

- Pas encore, Jolie Brune. Mes ordres sont d'avertir directement le commandant Valori à son retour sur le vaisseau.

- Parfait. »

Elle se jeta soudain sur lui, et avant que le robot ne comprenne qu'il était victime d'une agression, elle arracha le terminal de communication qui avait été implanté au niveau de son dos. Doc erra un instant, déboussolé, puis se précipita en direction de sa base de recharge, comme le prévoyaient ses protocoles de sécurité. En cas d'attaque, un automate naviguant était censé établir par tous les moyens possibles une communication avec l'unité centrale du vaisseau, afin de prévenir le personnel de bord. Mais Oni avait anticipé la manœuvre, car elle connaissait ce genre d'intelligences artificielles. Trop prévisible, le petit robot traça sa trajectoire directement dans sa direction, et la Mort Rouge n'eut aucune difficulté à l'immobiliser pour désactiver cette fois son alimentation électrique. Une vive douleur transperça son bras lorsqu'elle le souleva, et elle ne pouvait plier ses jambes qu'avec beaucoup de mal, mais elle devrait s'en contenter. Elle allongea précautionneusement Doc sur une couchette médicale, et activa le petit bouton qui commandait les sangles de sécurité. Avec le peu d'énergie qu'il avait en stock, le petit robot s'agitait vainement sans comprendre qu'il était ligoté, ce qui était parfaitement grotesque.

« Désolée, Doc, souffla Oni en lui caressant le crâne. Mais je ne peux laisser quiconque se dresser sur mon chemin. »

Avant de quitter l'infirmierie, la jeune femme s'empara d'une trousse de bandages et d'une boîte d'onguent réparateur pour ses brûlures. La crème en question avait fait des merveilles, car si l'on devinait encore la présence d'une cicatrice un peu plus foncée sur sa peau, celle-ci s'était régénérée à une vitesse incroyable. Oni passa ensuite dans la pièce attenante, un petit bureau destiné au médecin de bord, visiblement peu utilisé. Ses affaires l'attendaient là, éparpillées comme si quelqu'un les avait inspectées avec minutie. Oni se renfrogna. Elle détestait que l'on touche à son matériel : un amateur risquait d'enrayer ou de bloquer certains de ses mécanismes. La plupart de ces outils avaient été conçus et réalisés sur mesure à sa demande, en utilisant diverses sociétés écran pour que personne ne puisse remonter jusqu'à elle. Une précaution qui ne s'avèrerait pas excessive, si un enquêteur décidait un jour de se pencher d'un peu trop près sur ses activités. Les propulseurs sous ses chaussures ? Une innovation destinée aux chantiers orbitaux, afin que les ouvriers qui fabriquent les vaisseaux puissent escalader plus facilement leurs immenses carlingues. Ses lentilles électroniques qui lui proposaient onze types de visions différentes, dont la vision thermique ? Elle les avait commandées via la compagnie qui gérait le bain impérial de Dortamund, faisant croire qu'elles étaient destinées aux contremaîtres qui encadraient les ouvriers des mines de neutronium. Au fil des ans, elle avait ainsi accumulé un arsenal impressionnant de gadgets et d'armes qu'elle dissimulait soigneusement dans ses planques, et qu'elle utilisait pour mener à bien ses contrats. C'était son petit trésor à elle, et l'un de ses nombreux passe-temps.

Le joyau de sa collection était une combinaison fabriquée avec des fibres microscopiques d'un nouvel alliage dérivé du tungstène, capable de résister à une température de plusieurs milliers de degrés. L'ensemble était souple et bien articulé, pouvait dévier à peu près tous les types de découpeuses à vibration en circulation, et n'était pas plus encombrant que les actuelles combinaisons antiplasmiques des uniformes de l'armée. Evidemment, Oni avait expressément choisi un modèle recouvert d'un tissu rouge pour aller avec le reste de sa garde-robe. Cette armure d'un nouveau genre, elle avait dépensé une fortune considérable pour l'obtenir, mais ne l'avait encore jamais revêtue en dehors de ses séances d'essayage. Sans doute était-elle trop exigeante, mais elle n'appréciait pas du tout le contact de l'étrange métal avec sa peau. Hélas, elle n'aurait peut-être plus jamais l'occasion de la porter, car désormais le Boucher de Lugori était libre de se servir dans l'ensemble de ses arsenaux et coffres-forts. Tout ce qu'elle possédait encore se trouvait donc dispersé sur le petit bureau devant elle, une trentaine de pièces qu'elle rangea précautionneusement une par une dans son pantalon et son grand manteau rouge. Ses vêtements avaient d'ailleurs souffert de l'explosion eux aussi : les fibres avaient brûlé ou franchement noirci à plusieurs endroits, les dégâts les plus impressionnants se trouvant naturellement au niveau du dos. Oni choisit donc de ne pas se rhabiller avec ; non seulement ils étaient bien trop abîmés en l'état, mais ils la rendraient reconnaissable. Elle les roula donc méticuleusement et les fit

entrer dans un petit sac à dos qu'elle dénicha dans un placard, et revêtit à la place une combinaison de baltringue qu'elle emprunta au même endroit. Elle préféra toutefois conserver ses bottes montantes plutôt que de choisir les lourdes chaussures équipées d'un compensateur de gravité, trop peu pratiques pour se déplacer en dehors des vaisseaux.

« À nous deux, Freddy ! » grogna-t-elle pour se motiver.

L'étape la plus dure de son plan d'évasion était venue. Elle allait devoir traverser la corvette sans se faire repérer jusqu'au pont des ops, trouver la commande qui permettait le déverrouillage de l'écoutille extérieure, et s'emparer d'une combinaison pressurisée avant de déboucher sur les quais. Ensuite, il lui faudrait gagner une navette de transport pour rallier le centre-ville, le tout sans se faire remarquer au milieu d'un embarcadère rempli de baltringues. Et, bien sûr, la jeune femme n'était absolument pas certaine que ses jambes la porteraient jusque-là.

D'un pas hésitant, elle se dirigea vers le sas qui clôturait la petite infirmerie. Ses jambes lui paraissaient affreusement lourdes, et une sourde douleur irradiait de son genou gauche à chaque fois qu'elle posait le pied au sol. Oni serra les dents, et progressa pas à pas, prenant garde de ne pas trop solliciter ses articulations abîmées. Elle tanguait plus qu'elle n'avancait, comme le ferait un homme qui marcherait pieds nus sur un tapis de clous ou de rochers escarpés. Par l'Empereur ! Comment pourrait-elle affronter la Murcia si elle boîtaït comme une infirme ? Arrivée à mi-chemin, elle s'écroula brutalement par terre. L'attelle électronique fournie par Doc ne l'aidait absolument pas, car elle faisait tout pour essayer d'immobiliser sa rotule endommagée. Même en programmant l'engin pour se desserrer au maximum, elle peinait à mettre un pied devant l'autre. Du bout des doigts, Oni réussit à agripper le bord d'une table, et se redressa en serrant les dents. La souffrance lui tira des larmes aux yeux, mais elle se cramponna malgré tout et poussa sur ses cuisses pour parvenir à se relever.

« Impressionnant, mademoiselle Keltien. Vous vous rétablissez à une vitesse stupéfiante. »

Oni sursauta. Par réflexe, elle dégaina son seize-coups et fit le tour de la pièce. Personne n'avait pu pénétrer par le sas, et l'unité médicale Doc était toujours solidement immobilisée sur sa couchette, privée d'énergie. Qui donc venait de lui parler ? Avait-elle des hallucinations, en plus du reste ?

« Vous vous demandez probablement qui je suis, poursuivit la voix sur un ton jovial. Permettez-moi de me présenter. Je me nomme Franz Anabellis. Je communique avec vous depuis la place Saturnale, sur Irotia, grâce à notre intelligence artificielle de bord que j'ai moi-même programmée.

- Vous êtes le bras droit de Park, grogna Oni qui peinait à rester debout.

- Oui et non, répondit le professeur. Disons plutôt son consultant. Je dirige pour lui les comités scientifiques de Park Industries, et je lui fournis l'essentiel du matériel et des technologies de pointe dont il a besoin.

- Ouais, c'est ce que je disais. Vous êtes son larbin. »

Il y eut un long silence, pendant lequel la jeune femme essaya de se déplacer discrètement en direction de la sortie. Si le professeur avait pu commenter ses performances, c'est qu'il disposait de caméras dissimulées dans l'infirmerie. Il avait donc probablement déjà appelé des membres du personnel pour venir la prendre en charge. Oni profiterait de leur arrivée pour les neutraliser par surprise, et pourrait ainsi s'échapper avant que le sas ne se referme.

« Où comptez-vous donc aller ainsi, mademoiselle Keltien ? Résine contrôle l'ouverture des portes sécurisées. Faites-moi confiance quand je vous affirme que personne ne viendra.

- Espèce d'enfoiré ! Hurla Oni en direction du plafond. Vous n'avez pas le droit de me retenir contre ma volonté !

- Oh, mais vous n'êtes pas notre captive. Vous êtes simplement notre invitée. Pour votre sécurité. »

De rage, Oni attrapa un plateau sur lequel Doc avait posé un tensiomètre, et l'envoya s'écraser contre le mur. Puis ce fut au tour de la base d'alimentation du petit robot, qui eut le malheur de se trouver à proximité. Elle s'empara du socle électronique et le fracassa à plusieurs reprises par terre, déversant sur lui toute la colère née de sa frustration.

« Quelle élégante manière de nous remercier pour les soins qu'on vous a prodigués, ironisa le professeur. Je commence à comprendre pourquoi les mafieux apprécient tellement de faire affaire avec vous. »

Oni hurla, laissant échapper toute sa rancœur et ses larmes, la souffrance et la peur qui envahissaient son cœur. Adieu, thérapie du bonheur ! Le petit robot avait fait des merveilles, que son créateur venait de balayer en un instant. Le professeur avait raison, il n'était pas son ennemi. Mais bon sang, pourquoi fallait-il toujours que quelqu'un se dresse sur son chemin ?

« Vous ne comprenez rien, sanglota Oni, qui commençait sérieusement à craquer. Si je ne retrouve pas ce cinglé de lugorien, mon père, mon amie... des centaines de personnes vont trouver la mort. Et ce sera ma faute !

- Il est déjà trop tard, annonça froidement Anabellis. Il n'y a rien que vous puissiez faire.

- Que voulez-vous dire ?

- Il y a eu un attentat, cette nuit. Un locomotor de la Sécurité Civile a détoné. La Murcia l'avait piégé avec plusieurs tonnes d'explosifs. Un quartier entier a été rasé.

- Au nom d'Utar ! Jura Oni, qui ne put s'empêcher de porter ses mains devant son visage. Tous ces gens...

- Les victimes se comptent par centaines, et nous faisons de notre mieux pour leur venir en aide. Mais maintenant, celui qui commandait l'opération voudra s'en prendre à vous. Et, comme vous le devinez, il ne reculera devant rien pour vous retrouver. Nous devons absolument vous garder en sécurité jusqu'à ce que vous soyez rétablie et en mesure de l'affronter.

- Alors vous n'êtes pas de ceux qui rêvent de livrer à la justice une célèbre meurtrière ? Ironisa Oni.

- Notre organisation n'accueille personne d'aussi célèbre que vous, mais je peux vous assurer que nombre de nos baltringues ont eu du sang sur les mains, dans le passé. Je suis de ceux qui croient en la rédemption, mademoiselle Keltien, pourvu qu'on leur laisse une chance de se racheter. Aujourd'hui, le destin a visiblement décidé de vous en offrir une.

Il se tut, comme pour choisir avec soin les mots qu'il prononcerait ensuite. Oni se le représenta tel qu'elle le connaissait, en photo sur des magazines électroniques, et s'imagina l'intellectuel qui jouait nerveusement avec ses grosses lunettes à monture écaillée.

- Irotia a besoin de vous, Oni. Le général a besoin de vous. Et les baltringues aussi. Je pense deviner l'identité de celui qui se cache derrière l'attentat d'hier, et si j'ai raison, alors nous sommes face à un adversaire qui ne montrera aucune pitié.

- Frederic Norman, murmura la jeune femme entre ses dents. Il s'est fait passer pour mon domestique pendant quatre ans. C'est lui qui a fait exploser mon domicile, et qui a essayé d'empoisonner mon père. Le Boucher de Lugori est de retour, et il a déjà la pègre irotienne derrière lui.

- C'est ce que je craignais, confirma le professeur. Oni, vous ne le connaissez pas comme nous le connaissons. Cet homme est dangereux, bien plus que vous ne le croyez. Il n'est pas seulement violent et imprévisible, il est aussi dépourvu de toute notion de bien ou de mal. La seule chose qui l'intéresse, c'est le chaos, et peu importe celui qui le paye ou la manière de le semer. C'est un individu sans pitié qui ne se complait que dans la destruction.

- J'ai eu un solide aperçu de sa personnalité la nuit dernière, soupira la tueuse en s'asseyant. Ce cinglé a installé un dispositif holographique chez moi, et a pris son pied en me révélant comment il avait torturé et assassiné l'homme qui devait être mon majordome. Il a passé quatre ans à m'observer, il connaît chacune de mes planques, toutes mes méthodes et ma façon de penser. Il est loin d'être aussi imprévisible et fou à lier que vous me le décrivez. C'est un tueur implacable et intelligent, qui traque ses proies avec une détermination féroce, et qui ne s'arrêtera pas avant d'avoir atteint son but.

Nouveau silence.

- Je perçois un léger tremblement dans votre voix, souligna finalement le professeur. La célèbre Mort Rouge aurait-elle peur ?

- Oui, j'ai peur, avoua Oni sans détour. J'ai peur de ce qu'il pourrait faire à mes proches, mais aussi parce-que je connais sa réputation. Contrairement à vous, je n'étais pas sur Lugori pendant la Révolte des Quarante Jours, mais j'ai suivi les infos. Je sais comment il a manipulé les chefs de la pègre pour déclencher une guerre civile qui a bien failli mener l'Empire à sa perte. Je sais aussi qu'il a assassiné les enfants du couple impérial, et qu'on les a retrouvés cloués aux portes du palais. Je sais mieux que quiconque l'effet grisant que procure l'adrénaline au moment de tuer. Et je sais aussi qu'il ne pourra pas s'empêcher de recommencer. Combien de victimes y aura-t-il encore, avant qu'on ne parvienne à l'arrêter ?

- Hélas, je ne peux que partager vos craintes, confia le professeur.

- Alors vous comprenez que j'ai besoin de voir mon père ! Je dois savoir s'il va bien, je dois pouvoir veiller sur lui !

- J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous laisser partir, rétorqua le savant. Feris a expressément demandé qu'on vous garde en sécurité.

- Où est-il ? S'écria Oni, qui s'énervait à nouveau. Je veux lui parler !

- Il n'est pas disposé à vous répondre, l'informa Franz, sans mentionner la blessure reçue par le mercenaire. D'ailleurs, sans vouloir vous offenser, je vais devoir interrompre cette communication. »

La Mort Rouge soupira profondément, et frappa du poing sur une couchette. Ce n'était plus vraiment de la haine, mais davantage de la fatigue et de l'exaspération. Depuis quarante-huit heures, la jeune femme avait l'impression de passer par toutes les émotions, sans jamais avoir un moment de répit.

- Très bien, consentit-elle finalement. Je resterai dans votre coquille de noix quelques temps. Mais je veux que vous me teniez au courant des événements, et si j'apprends qu'il est arrivé quelque-chose à mon père pendant que vous me gardiez enfermée ici, personne ne pourra vous protéger de ma colère.

- Ça me semble un marché acceptable. Je vais déverrouiller les portes de l'infirmerie, si vous me promettez de ne pas quitter le vaisseau. Pendant votre séjour à bord, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à solliciter Résine ou un membre d'équipage. Et, par pitié, évitez de casser le matériel. »

Sa voix se tut, et un bip strident annonça la fin de la conversation. L'instant suivant, les portes du sas de sécurité coulissèrent, et l'intelligence artificielle prit le relais pour souhaiter à Oni la bienvenue à bord de la corvette. Ce qui, en langage de mécanoïde, signifiait qu'elle

avait à présent l'autorisation de se déplacer à bord. Épuisée, la jeune femme s'appuya contre une couchette médicale pour se remettre debout, et afficha un sourire espiègle.

Le professeur lui avait demandé de ne pas quitter le vaisseau.

Mais il n'avait pas interdit de le piloter.

Chapitre 27 – Sacha Béryl

Irotia, place Saturnale. 14 septembre 3224.

« Amiral ! Venez voir par ici ! »

Pour la dixième fois de la journée, Johan Tyu poussa un soupir éreinté et se dirigea vers le brigadier des secours civils qui lui faisait de grands signes de la main. Cela faisait à présent trois heures qu'il avait pris la direction des opérations de recherche pour venir en aide aux survivants de la catastrophe, encore enfouis sous les décombres. Ils ne déterraient plus grand-chose, désormais, rien d'autre que des corps calcinés ou affreusement mutilés par l'effondrement des immeubles et la force de propulsion des débris métalliques dans l'air. Pourtant, l'amiral des *Gingers* gardait espoir. D'après les recensements menés par le bureau du régent civil, quarante-quatre personnes manquaient encore à l'appel. Et il restait tout un bloc, dans une rue transversale, qu'aucun secouriste n'avait encore inspecté. C'était justement dans cette direction qu'on l'avait appelé, et Johan Tyu s'y rendit avec appréhension. Il parvint finalement sur place, où trois hommes s'acharnaient à soulever une poutre métallique noircie pour dégager ce qui ressemblait à un corps de femme bloqué en-dessous.

« Ce n'est pas elle, grogna Tyu en se détournant. La femme que nous cherchons est beaucoup plus jeune. Vous pouvez l'emmener avec les autres. »

Il avait personnellement insisté pour voir le visage de chacun d'entre eux. En premier lieu, pour lui rappeler la responsabilité qu'il avait eu envers ces gens, et pour graver leurs traits dans sa mémoire. De cette façon, pensait-il, il ne les oublierait pas, et redoublerait d'efforts pour s'assurer que le coupable de cet acte abominable soit mis derrière les barreaux. Mais aussi parce-que l'amiral avait fait une promesse, quelques heures plus tôt, à un petit garçon. Et il entendait bien ramener sa mère à Tom, par tous les moyens. Il n'avait pas oublié sa lâcheté d'antan, ce jour où il avait choisi de battre en retraite avec le *Gardien*, lorsque Maz et le gros des troupes irotiennes s'étaient retrouvés piégés sur Edidris. Une décision qu'il justifiait, mais qu'il ne parvenait pas à se pardonner. Certes, retrouver la mère d'un gosse, probablement étouffée sous les décombres, n'allait pas lui ôter le poids de sa culpabilité. Mais il espérait – plus que tout, il voulait y croire – qu'il existait encore des hommes d'honneur en ce monde, et qu'il avait toujours sa place parmi eux.

« Amiral ! On en a trouvé un autre ! »

Et voilà. C'était la même rengaine, encore et toujours. Combien de morts ramenaient-ils à la surface pour un seul blessé qu'ils parvenaient à sauver ? Honnêtement, Tyu avait depuis longtemps perdu le compte. Le bilan officiel avoisinait désormais les sept-cent cinquante décès, sans compter tous les pauvres bougres qui ne survivraient pas à la prochaine nuit

dans les hôpitaux. De mémoire d'Irotien, c'était la plus grave catastrophe survenue sur le territoire de la ville depuis sa fondation. Et, depuis cette incroyable explosion, les militaires demeuraient en permanence sur le qui-vive, car le responsable de cet acte terroriste n'avait toujours pas été interpellé.

« J'arrive, brigadier ! »

Il y avait autre-chose, bien sûr, qui torturait l'esprit de Tyu. Il ne s'était jamais bien entendu avec Feris Park, mais le grand mercenaire aux cheveux filasse avait autrefois été son frère d'armes, et le voir dans un état d'urgence absolue sur ce brancard l'avait profondément marqué. Peut-être réalisait-il enfin, après toutes ces années, que Feris et lui avaient plus en commun qu'il ne l'aurait cru. Ou bien était-ce une forme naturelle d'empathie envers un individu qu'il connaissait, une façon comme une autre de transposer la douleur et le choc effroyable des événements sur la condition d'un seul homme. Rationnaliser l'impensable, pour mieux le digérer. S'il était seulement possible d'assimiler un truc pareil.

Une heure plus tôt, l'immense hôtel de l'impératrice s'était effondré, ajoutant encore au chaos ambiant qui régnait sur la place Saturnale. Une opération programmée et soigneusement préparée par les ingénieurs de la scientifique, car les fondations du grand palace avaient été trop sévèrement endommagées. On avait fini d'extraire les otages, bien sûr, avant de tout précipiter. Malgré la blessure de son leader, le commando de Park avait réussi un joli coup de filet. Un groupe de *Gingers* avait retrouvé dans l'immeuble abandonné le corps sans vie de Paquito Gonzalez, l'un des hommes de main de la Murcia les plus recherchés. Mieux encore, l'un des lieutenants de la terrible famille du crime, le jeune Lascò Ramon, avait été interpellé et conduit dans les locaux ultra-sécurisés du centre de détention des casernes, où il serait prochainement interrogé par une brigade d'enquêteurs spécialisés. La disparition du commissaire Hobbs, bien sûr, se faisait cruellement sentir du côté de la sécurité civile, d'autant que son adjointe directe, l'inspectrice Moïra Scopuli, souffrait d'une cécité post-traumatique sévère qui la tiendrait éloignée du service actif pendant plusieurs semaines. Le troisième homme qui aurait pu prétendre à l'intérim était malheureusement l'auteur présumé de cet attentat, l'agent Fernando Fores. Celui-ci, toujours en cavale, venait d'être déclaré ennemi public numéro un par les bureaux du régent civil, et des affichages à son effigie étaient à ce moment-même placardés un peu partout dans l'immense cité. À tous les coins de rue, des hologrammes diffusaient un avertissement sonore accompagné de son visage, et l'ensemble des gares et des stations de navette du centre-ville avaient été fermées et placées sous surveillance militaire pour l'empêcher de s'échapper. L'accès aux quais orbitaux était également contrôlé, ce qui donnait la désagréable impression qu'Irotia tout entière venait de se mettre en état de siège. Maz n'était pas du genre à prendre à la légère la menace qui pesait sur ses concitoyens.

« Il est là ! Hurla le brigadier à l'intention de l'amiral, ce qui le ramena brutalement à la réalité. Aidez-moi à dégager ce véhicule ! »

Effectivement, il y avait bien quelqu'un là-dessous. Les tonnes de gravats et de métal sur lesquelles se tenait Johan Tyu appartenaient autrefois à un ponton d'alunage privé, et il pouvait clairement distinguer ce qui ressemblait au cockpit d'une navette de transport familiale sous ses pieds. Une main inerte dépassait de la vitre défoncée. Ou plutôt, la main d'un blessé, car à l'approche de l'équipe de secouristes, son majeur venait de bouger.

« Il faut faire venir un treuil mécanique ! Ordonna Tyu, saisi par l'urgence de la situation.

- Nous n'aurons pas le temps. Il va falloir le dégager nous-même. Allez, à trois ! »

Ils se mirent en position, genoux fléchis, huit hommes répartis autour d'une pièce de moteur beaucoup trop lourde pour qu'ils puissent seulement espérer la faire basculer. Mais la rage de vaincre pouvait transformer un homme, et lorsqu'ils se mirent à pousser à l'unisson, lentement, le métal râcla la pierre, et le propulseur se déplaça en crissant.

« On y est presque ! Encouragea le brigadier. Oh hisse ! »

Ils poussèrent, poussèrent encore comme des forcenés. Johan Tyu ne sentait plus ses muscles tétanisés par l'effort, seulement une affreuse brûlure qui traversait ses deux bras. Lorsqu'il leva les yeux pour juger du résultat de leur manœuvre, il s'aperçut que le châssis métallique avait glissé de quelques centimètres sur le côté. Hélas, il leur restait un bon mètre à parcourir afin de libérer l'accès au cockpit fracturé où se trouvait le passager.

« Nous n'y arriverons pas seuls, constata-t-il en grognant. Il nous faut du renfort !

- Poussez-vous, les fillettes ! On vous entend hurler jusqu'à un kilomètre. »

Les secouristes se retournèrent, et eurent un franc mouvement de recul face au géant hirsute qui venait de faire son apparition. Arund Terk ne s'en offusqua pourtant pas, sans doute habitué depuis longtemps à ce genre de réaction. Il leur adressa un sourire moqueur, et prit la place de deux d'entre eux dans le rang.

« Allez, tous ensemble ! » Gronda-t-il pour les motiver.

Mais les autres étaient bien trop stupéfaits pour réagir, et le colosse se mit à pousser seul l'énorme morceau de réacteur, qui devait peser au bas mot huit ou neuf-cents kilos. Ils assistèrent alors, sidérés, à ce que tout homme aurait juré impossible. Le géant hurla, tous ses muscles bandés à l'extrême, et le débris se mit à glisser en crissant. D'abord il oscilla, puis se déplaça franchement, avant de finir par dévaler la pente de gravats, emporté par son propre poids. Il s'écrasa finalement sur le bitume cinq mètres plus bas, et le mercenaire barbu se redressa en suant.

« Oui ! Bravo l'équipe ! Scanda-t-il avec un énorme sourire. Ça, c'est ce que j'appelle du super boulot. »

Il était tellement enthousiaste qu'il asséna une tape dans le dos de son voisin, et l'homme qui ne s'y attendait pas du tout fut projeté à terre.

« Par l'Empereur ! Jura le brigadier en observant le grand baltringue, les yeux écarquillés. Ça, c'est un putain de prodige ! »

Johan Tyu devait bien admettre, lui aussi, qu'il était bluffé. Il eut un moment d'inquiétude en se remémorant que ce colosse, capable d'ébranler à lui seul près d'une tonne de métal, avait passé plusieurs heures enfermé dans sa salle d'interrogatoire, après l'explosion du Troquet des Parieurs. Des événements qui lui paraissaient maintenant dater d'une éternité, mais il espérait de tout cœur que le garde-du-corps bodybuildé de Feris Park ne lui en tiendrait pas rancœur.

« Allez ! Grogna Terk en les dévisageant un par un. Ne me regardez pas bêtement comme ça, y'a encore du travail ! »

Nul besoin d'être devin pour comprendre que le géant venait de prendre la tête des opérations. Chacun se mit donc à la tâche, en silence, et une chaîne humaine se forma entre les sept secouristes et l'amiral, qui réceptionnait tout en bas du monceau les divers gravats qu'on lui envoyait. Rapidement, malgré la pluie battante qui s'était remise à tomber, Tyu étouffa dans son uniforme. Il demanda une pause, le temps d'ôter sa combinaison grise et ses galons, qu'il déposa précautionneusement contre une pièce de carlingue un peu plus loin. Il continua ainsi de travailler, torse nu, sentant la pluie qui ruisselait le long de ses épaules et de son dos, et cela lui fit un bien fou. Depuis combien de temps n'avait-il pas fait de sport, partagé un moment avec ses hommes ? À force de se concentrer sur la gestion des casernes, il en oubliait parfois l'essentiel, et tout ce que des plaisirs simples ou des moments de camaraderie pouvaient lui apporter. Peut-être était-ce là le secret de Jens Harold, qui était bien plus aimé de ses soldats que lui. Outre sa jeunesse, il faisait partie du commando d'élite Vipère-II, et retournait chaque soir à la fin de sa journée partager le quotidien de son unité au dortoir. Lui et ses hommes prenaient leurs repas ensemble, il participait à chacun de leurs entraînements dès qu'il le pouvait ; en bref, il était l'un des leurs, là où Johan Tyu s'était appliqué à maintenir une barrière entre lui et les *Gingers* de rang inférieur, qu'il estimait salutaire pour son autorité.

« Encore un effort, nous y sommes presque ! »

L'amiral Irotien avait perdu le décompte du temps. Pour la première fois depuis le lever du soleil, il avait la sensation d'accomplir quelque-chose de véritablement utile avec ces hommes. Il ne connaissait même pas leurs noms, aurait sans doute oublié leurs visages dans moins d'une semaine. Mais il se rappellerait toujours ce brigadier des secours civils, et cette chaîne humaine qui leur avait permis de sortir un pauvre citoyen des décombres.

« Le voilà ! S'exclamait justement le chef d'escouade, en attrapant la main de la victime pour tenter une extraction.

- Amiral ! »

Johan Tyu se retourna vivement. Un *Gingers* en uniforme noir et portant un badge en forme de serpent accourait dans sa direction. Grand, large d'épaules, avec un front trop plat que soulignaient exagérément ses cheveux ras, il avait un regard dur et des yeux bruns perçants. À sa hanche se balançait un terminal électronique dans une sacoche en cuir, à côté d'une arme de service de modèle P90b, une gamme réservée aux officiers. Il s'agissait en effet de Will Butler, capitaine du commando d'élite Vipère-II, et principal adjoint de l'amiral Harold au sein de ses unités.

« Mes respects, amiral ! S'exclamait justement le capitaine en saluant. Nous vous cherchons depuis une bonne demi-heure. Jens vous attend près du dispensaire.

- Je suis occupé, Butler ! Répondit Tyu, un peu trop sèchement.

- J'en conviens, mais je pense que vous voudrez absolument voir ça. »

Intrigué, l'amiral haussa un sourcil. Il se tourna vers son voisin, dont il ne connaissait toujours pas le nom, qui lui fit signe d'y aller. Il récupéra donc sa veste trempée, remit ses galons en place, et s'éloigna à la suite du grand officier. En partant, il entendit le brigadier annoncer que l'homme était mort, et qu'il y avait trois autres passagers à côté. Sans doute une famille entière qui avait tenté de fuir lorsque l'évacuation avait été ordonnée. Arund Terk bredouilla quelques mots de consolation, et les encouragea à continuer. L'instant d'après, une navette carcérale passa au-dessus d'eux en grondant, et Tyu perdit le fil de la conversation.

« Nous avons trouvé le fugitif, expliqua Butler en marchant d'un pas vif. Mais Jens doute fortement que ce soit lui notre coupable.

- Pourtant, Feris Park et le professeur l'ont formellement identifié.

- Ouais, mais sauf votre respect, ils ont pu se tromper. Venez, vous allez comprendre. »

Ils parvinrent à proximité du dispensaire, et le capitaine des commandos le mena de l'autre côté de la grande tente médicalisée, à l'endroit où la navette carcérale venait d'atterrir silencieusement. Là se tenait le lieutenant Fores, encadré par quatre hommes de l'unité Vipère, arme au poing. On lui avait passé des menottes électriques et ses jambes étaient elles aussi entravées par des liens solides. Mais ce qui interpella immédiatement Johan Tyu, ce fut de voir le capitaine Miller s'activer pour cautériser plusieurs plaies de la cuisse du détenu, qui saignait abondamment. Des blessures dues à un tir de plasma à très haute concentration, or l'armée n'en utilisait que pour les missions à l'extérieur du territoire. Qui donc avait bien pu ouvrir le feu sur le suspect en cavale ?

« Par ici, amiral. Jens va tout vous expliquer. »

La surprise de Tyu s'accrut encore lorsqu'il pénétra dans l'antichambre du dispensaire, où se trouvaient une mère et ses deux enfants dans un profond état de choc. L'amiral Harold circulait auprès d'elles, un pichet rempli d'un breuvage fumant dans la main, et leur proposait également des couvertures autochauffantes. L'œil avisé de Tyu repéra tout de suite les traces de brûlure sur le bras de la jeune femme, qui correspondaient au même modèle de munitions que les blessures aperçues plus tôt sur le prévenu. Elles aussi avaient été prises dans la fusillade ? Que signifiait cette comédie ?

« Ah, Johan ! S'exclama Jens lorsqu'il le vit entrer. Tu tombes bien ! Will, tu veux bien aller me chercher une infirmière ? »

Le capitaine salua, et s'éloigna discrètement. C'était un homme intelligent, et il avait immédiatement compris qu'on lui demandait poliment de ne pas revenir avant un bon moment. Son amiral posa les couvertures et le cruchon qu'il transportait, et vérifia avec minutie que tous les battants de la grande tente étaient correctement fermés. Il ligatura même les cordes, pour s'assurer que personne ne viendrait les déranger. De plus en plus étrange, songea Tyu.

« Excuse-moi de t'avoir dérangé, déclara Jens en guise de préambule. Mais on a du nouveau concernant l'attentat, et ça risque de ne pas te plaire.

Tyu pivota à moitié, et désigna la femme et ses enfants qui patientaient en tremblant juste à côté.

- Qui sont-elles ?

- Une famille que le lieutenant Fores a sauvée de la mafia, grogna Harold. Enfin, presque sauvée. Le père des petites est décédé. Nous sommes arrivés trop tard.

Cette fois, Johan Tyu n'y comprenait plus rien. L'officier démineur ne travaillait-il pas justement pour le compte de la Murcia ?

- Fores affirme qu'il n'a pas pressé le détonateur, expliqua Jens avec une moue. Il a été enlevé par des mafieux qui se cachaient parmi la foule, peu avant l'explosion. Selon lui, la taupe était un type de son unité, un certain Rozetto.

- Une version pratique pour se dédouaner, tu dois bien le reconnaître.

- Oui, mais on a des témoins. Apparemment, les mafieux l'ont conduit jusqu'à une de leurs planques, un ancien abri antiatomique de l'armée. Ils avaient aussi embarqué cette famille, et ils voulaient s'en servir comme monnaie d'échange pour récupérer Paquito et Lascò Ramon.

- Y'en a qui croient encore au Père Noël, commenta Tyu. Continue.

- D'après Fores et ces dames, ils ont été retenus à peine une heure dans les souterrains. Ensuite, des hommes de main les ont fait sortir pour les déplacer vers un autre endroit. C'est là que le lieutenant Fores a tenté de s'évader.

Il se tourna vers la femme, qui tremblait dans ses couvertures, et lui fit signe d'approcher.

- Nora ! Venez donc raconter à l'amiral ce que vous m'avez déjà narré plus tôt.

La mère de famille serra ses deux enfants contre elle, et s'avança timidement de quelques pas. Elles étaient en état de choc, constata Tyu. Mais qui ne le serait pas, après avoir perdu un père ou un mari dans une fusillade avec la mafia ?

- Bonjour, monsieur l'amiral, dit-elle d'une voix douce en cherchant une forme de salut approprié.

- Bonjour, Nora, répondit Tyu avec bienveillance. Vous pouvez parler sans crainte.

- C'était exactement comme monsieur Harold l'a raconté, commença-t-elle. Hier soir, des officiers de la Sécurité Civile sont arrivés chez nous en disant qu'il fallait évacuer, qu'il y avait un risque que le grand hôtel soit dynamité. Mon mari a fait nos valises, et je me suis occupée des enfants. Mais, avant qu'on ait pu s'en aller, d'autres hommes ont fracassé notre porte d'entrée. Ils avaient des armes, de gros fusils un peu comme ceux que vous utilisez. Ils nous ont frappés, nous ont jetés par terre et nous ont mis une cagoule sur la tête.

Elle se tut un instant, cherchant par tous les moyens à reprendre son souffle et à contrôler ses tremblements. De grosses larmes coulaient le long de ses joues. Ce genre de témoignage, on ne pouvait pas le simuler, jugea Tyu.

- Ensuite, on nous a conduits dans un véhicule. C'était une navette, car ça tanguait beaucoup et j'ai entendu le bruit des propulseurs. Il y avait deux autres personnes avec nous, l'homme que vous avez arrêté, et une autre femme. Nos ravisseurs nous ont emmenés dans un genre de bunker, et on nous a retiré nos masques.

- Est-ce que vous pourriez nous décrire les hommes qui vous ont enlevée ?

- Inutile, intervint Jens. Elle l'a déjà fait, ils sont tous morts dans la fusillade. Continuez, Nora.

- Nous étions dans un genre de cellule improvisée, avec deux gardes à l'entrée. Il faisait noir, l'éclairage était mauvais, et ça sentait le renfermé. Mon mari a reconnu un ancien abri de l'armée, parce qu'il avait déjà livré du matériel dans ce genre d'endroits, par le passé.

- Et ensuite ? S'impatienta Tyu. Que vous est-il arrivé ?

- À un moment, ils sont venus chercher l'homme et la femme, dit-elle. Ceux qui étaient retenus avec nous. Lui, ils l'ont ramené un peu plus tard, ils l'avaient roué de coups. Elle, on

ne l'a jamais revue. Après ça, on nous a remis les cagoules, et ils nous ont fait sortir pour nous conduire à un autre endroit.

- Et c'est là que le lieutenant Fores a tenté de s'échapper ?

- Oui, confirma Nora. Il a dit à mon mari qu'il était militaire, et que s'il parvenait à défaire ses liens, il pourrait leur prendre une arme. Il voulait faire diversion, pendant que nous prendrions la fuite. Jake s'est approché, et ils se sont mis dos-à-dos. J'ignore comment ils s'y sont pris, mais le lieutenant Fores a réussi à se dégager. Alors, il a fait exactement ce qu'il avait planifié.

Elle se tut un moment, victime d'une nouvelle attaque de panique. Tyu se surprit à poser spontanément une main compatissante sur son épaule.

- Tout va bien, Nora, murmura-t-il. Si vous préférez vous arrêter, je comprendrai.

- Non, il faut que vous sachiez. Il faut que vous les arrêtiez, amiral, sinon il y aura d'autres victimes.

Elle prit une inspiration, et souffla profondément pour se calmer. Elle poursuivit son récit d'une voix hachée mais déterminée.

- Je n'y voyais rien, mais j'ai entendu des coups de feu. Un garde est tombé, et mon mari nous a dit de courir. Alors, c'est ce que j'ai fait. Il a retiré nos masques, nous avons pris nos filles, et nous sommes partis droit devant nous, aussi vite que nous le pouvions.

- Est-ce que vous pourriez nous décrire l'endroit où vous étiez ?

- C'était dans l'ancienne zone industrielle, affirma-t-elle avec certitude. Le bitume au sol était craquelé, et il y avait des tas d'usines et d'entrepôts abandonnés.

- J'ai déjà envoyé l'unité Vipère quadriller le périmètre, l'informa Jens. Nous avons trouvé le bunker, mais il était abandonné. Ils ont laissé quelques couchettes sales, des tonneaux renversés, mais tout le reste a été brûlé ou emporté. Ils sont partis dans la précipitation, peu de temps avant notre arrivée.

- Pas de chance ! commenta Tyu. On dirait qu'ils sont bien organisés.

- Ça, c'est une certitude, grogna Jens. Ils avaient prévu toute leur opération de A à Z, et ils avaient même pensé à prendre des otages au cas où les choses tourneraient mal. Poursuivez, Nora, je vous prie.

- À un moment donné, le lieutenant nous a rattrapés. Il y a eu des tirs, dans notre dos, et j'ai senti une douleur atroce au niveau de mon bras. Fores a riposté, mais il s'est écroulé. Mon mari est tombé aussi. Alors j'ai pris les petites, et on a couru vers un bâtiment désaffecté.

- Et c'est là que nous sommes arrivés, conclut Jens avec un air grave. Fores était à terre, il continuait de faire feu vers les hommes de la Murcia. On s'est déployés, et on les a neutralisés. Le lieutenant s'est rendu sans résistance, et Will est allé chercher Nora et ses enfants là où elles s'étaient réfugiées.

- Donc, résuma Tyu, Fernando Fores ne serait pas notre coupable. Voilà qui va singulièrement compliquer les choses.

- Nous allons le placer en détention à titre provisoire, expliqua Jens, le temps de tirer toute cette histoire au clair. Mais si les choses se sont bien déroulées tel que Nora les a contées, alors oui. Fores n'est pas un meurtrier. C'est un héros qui a sauvé une mère et ses deux filles au péril de sa vie.

- Par l'Empereur ! Jura Tyu entre ses dents. Nous revoilà à la case départ.

- Il nous reste Lascò Ramon, fit remarquer son collègue en haussant les épaules. Je doute que le gamin soit disposé à parler, mais on fera de notre mieux pour le faire craquer.

Tyu se détourna, et observa à travers la toile de tente la silhouette du lieutenant Fores qui montait à bord de la navette carcérale.

- Je ne le sens pas, ce type, grogna-t-il à mi-voix. Il est démineur à la Sécurité Civile, et c'est leur vaisseau qui part en fumée ? Il y a anguille sous roche, si tu veux mon avis.

- Moi je trouve que ça se tient, contra Jens en réfléchissant. Les mafieux l'ont probablement enlevé pour qu'il ne puisse pas désamorcer les explosifs à l'intérieur du locomotor.

- Possible », reconnut Tyu.

Il se tut un moment, cherchant à percer ce nouveau mystère. Lorsqu'il les avait interrogés sur la question, le professeur Anabellis et l'inspectrice Scopuli s'étaient montrés catégoriques : Fores avait trahi Irotia et avait lui-même installé les bombes dans le locomotor. Scopuli avait même affirmé que Lascò Ramon, le gamin qui dirigeait la prise d'otages, avait mentionné le nom de Nándó. Pourquoi diable aurait-elle inventé un truc pareil ?

« Nora, questionna Tyu en revenant vers la mère des deux enfants. Savez-vous qui était l'autre femme, celle que les mafieux ont enlevée en même temps que vous ?

Pour toute réponse, un hochement de tête négatif.

- Pourriez-vous nous la décrire ?

- Je ne sais pas trop, hésita la femme. Il faisait très sombre. Je dirais qu'elle était grande, environ dix ou quinze centimètres de plus que moi. Elle avait les cheveux bruns et bouclés,

une taille fine et les yeux clairs. Bleus, peut-être. Ou bien verts. Et elle avait aussi la peau sombre, je crois qu'elle venait des planètes extérieures. Rosamondaine, peut-être ? »

L'amiral ne l'écoutait que d'une oreille, car ses pensées étaient toujours tournées vers le lieutenant Fores et cette invraisemblable histoire d'enlèvement. Pourtant, soudain, il se figea. Il dévisagea Nora, incrédule, persuadé d'avoir déjà vu quelqu'un qui correspondait à cette description, peu de temps auparavant. Était-ce un visage anonyme parmi les victimes qu'il avait secourues ? Non, leurs traits figés par l'horreur étaient restés gravés dans sa mémoire. Mais alors...

Sa main descendit machinalement jusque dans sa poche, et effleura quelque-chose. Un objet doux, tout en longueur, qu'il ne se rappelait pas avoir placé là. Par curiosité, il l'en sortit et constata qu'il tenait entre ses doigts serrés l'oreille d'un petit lapin en peluche. C'était le sergent Bunny, que le jeune Tom Béryl lui avait offert un peu plus tôt dans la journée. Soudain, Tyu ouvrit de grands yeux ébahis, et se précipita sur son terminal électronique. Il ne comprenait pas comment c'était possible, mais il était soudain saisi d'une froide certitude. D'un doigt fébrile, il déverrouilla la sécurité, et se connecta sur le serveur des secours civils. Il ne lui fallut que quelques secondes pour retrouver le dossier de Sacha Béryl, dont il afficha une photographie en plein écran. Pas de doute, elle correspondait trait pour trait avec la description donnée par Nora.

« Nora, avez-vous déjà vu cette femme ?

- C'est elle ! S'exclama la mère d'un ton catégorique. C'est elle que les mafieux ont enlevée.

- Que se passe-t-il, Johan ? Interrogea l'amiral Harold, complètement perdu. Tu connais cette femme ?

- Viens avec moi, Jens. Nora, vous voulez bien nous excuser une minute ? »

Il n'attendit pas sa réponse, bien trop grisé par sa découverte. L'amiral se rua vers l'intérieur du dispensaire, et déboula dans l'unité médicale comme une furie. Un à un, il parcourut les lits du regards, et fut soulagé d'y trouver celui qu'il cherchait. Le petit Tom Béryl était assis en tailleur, en train de dessiner avec des feutres effaçables sur un morceau de serviette. À ses côtés, une infirmière le complimentait sur sa création. L'endroit, qui s'était grandement vidé avec la répartition des blessés dans les hôpitaux irotiens, était toujours aussi lugubre, éclairé seulement par les grands flambeaux qui projetaient des ombres sinueuses et tremblantes dans tous les coins.

« Tom ! » S'exclama Tyu en faisant un geste pour attirer son attention.

Le gamin leva la tête, et lorsqu'il découvrit l'amiral dans son uniforme trempé, un grand sourire apparut sur son visage. Il posa ses feutres sans même les refermer, et se précipita vers lui. Tyu, qui ne s'attendait pas à une telle réaction, ouvrit les bras au dernier moment lorsque l'enfant se jeta sur sa poitrine et le serra de toutes ses forces.

« Monsieur le soldat ! S'écria-t-il de sa voix nasillarde. J'étais sûr que tu reviendrais ! Je l'avais dit à Farissa, mais elle ne me croyait pas. Tu as retrouvé ma maman ?

Tyu leva un œil intrigué vers la dénommée Farissa, mais l'infirmière s'était déjà éloignée au chevet d'un autre patient. Le cœur lourd, il soupira.

- Je crois que oui, Tom, répondit-il. Mais on ne sait pas encore où elle est, précisément.

Le gamin le regarda, complètement perdu.

- C'est n'importe-quoi, ce que tu racontes ! Si tu l'as trouvée, tu sais forcément où elle est.

Ce fut Jens qui vint au secours de Tyu, comprenant enfin le pourquoi du comment de cette étrange situation.

- Ta maman est partie avec des étrangers, Tom, expliqua-t-il d'une voix bienveillante. On ne l'a pas encore retrouvée, mais on sait qu'elle est vivante, et on va pouvoir te la ramener très bientôt.

Le garçon tourna la tête vers Jens, et son sourire perdit un peu de son éclat.

- Elle est toujours avec les méchants qui sont venus la chercher, c'est ça ?

Cette fois, ce furent les deux amiraux qui essayèrent une douche froide. Johan Tyu et Jens Harold se dévisagèrent, interloqués.

- Tom, reprit Johan d'un ton grave, de quels méchants tu parles, exactement ?

- Des hommes qui sont venus chez nous hier soir ! répondit l'enfant comme si c'était une évidence. Ils ont cassé la porte de ma maison pendant qu'on était en train de manger. Ils avaient des pistolets et des fusils, comme à la télé, et maman m'a dit d'aller vite me cacher dans ma chambre pour pas qu'ils me trouvent.

Les deux militaires écoutaient son récit, sidérés, ne sachant pas très bien quelle attitude adopter. Mais Tom n'avait pas terminé son histoire, et continua de la narrer comme s'il racontait sa journée à l'école.

- Quand je suis sorti, ma maman était partie. J'ai eu très peur, mais je n'ai pas pleuré parce que j'avais Bunny avec moi. Je suis resté tout seul très longtemps, et quand il a fait nuit, des soldats sont venus me chercher, et ils ont dit qu'il fallait que je sorte de chez moi, parce-que l'hôtel en face allait exploser. »

Tyu n'en croyait pas ses oreilles. Pendant tout ce temps, il avait cherché Sacha Béryl dans les décombres comme un forcené, alors que le gamin avait assisté à son rapt depuis le début. C'était impensable, et pourtant le récit de Tom corrélait avec le témoignage de Nora, validant la thèse de l'enlèvement par des mafieux.

- Mais enfin, Tom ! S'exclama Tyu, véritablement en colère contre le même. Pourquoi tu ne m'as pas dit tout ça plus tôt ?! Tu te rends compte que j'ai passé tout l'après-midi à chercher ta maman dans les immeubles qui se sont écroulés ?

- Bah, c'est ta faute aussi, tu ne m'avais pas demandé ! »

La réponse de l'enfant, d'une franchise sans pareille, déstabilisa le militaire. Soudain, il ne parvenait plus à en vouloir à ce petit bonhomme, qui avait perdu sa mère et qui devait être mort d'inquiétude à l'idée de ne pas la revoir. Comment pouvait-il, à tout juste dix ans, avoir le discernement nécessaire pour comprendre que raconter son histoire aurait été important ?

« Ce n'est pas grave, Tom, le rassura Jens d'un ton paternel. On a trouvé où ils avaient emmené ta mère, mais les méchants étaient déjà partis quand je suis arrivé. C'est comme un jeu de cache-cache, tu comprends ? Et moi, je suis très fort à ce jeu-là.

- Il dit la vérité, confirma Tyu, qui n'était pas aussi confiant qu'il le laissait croire. Il n'y a pas meilleur que mon ami Jens pour retrouver quelqu'un. Alors on va repartir chercher ta maman, et la prochaine fois qu'on viendra te voir, je te promets qu'elle sera là avec nous. Ok, champion ?

- Mais tu avais déjà dit ça la dernière fois ! »

La réponse était cinglante, et l'enfant se mit à pleurer. En voyant ça, l'infirmière Farissa se précipita pour le prendre dans ses bras, et l'éloigna des deux militaires en lui murmurant des paroles de réconfort. Tyu regarda son collègue, et haussa les épaules, estimant qu'ils n'avaient plus rien à faire ici. Tous deux repartirent donc d'un pas lourd, remontant l'allée du dispensaire en silence. Ils ne le rompirent pas avant d'avoir quitté la tente, retrouvant du même coup la pluie glacée qui continuait de s'abattre au-dehors.

« Pauvre même, lâcha Jens d'un ton désabusé. Il doit être mort d'inquiétude.

- Je le trouve plutôt courageux, pour son âge.

- Je comprends mieux pourquoi tu écumais les décombres avec un tel acharnement, renchérit Harold en resserrant les pans de son manteau. Tu avais promis de lui ramener sa mère, et tu voulais tenir parole.

- Au moins, maintenant, on sait que la Murcia l'a enlevée, compléta Tyu en se dirigeant vers leur navette. Hélas, je ne suis pas certain que ce soit une bonne nouvelle.

- Ce qui me chiffonne, c'est la raison pour laquelle les mafieux ont décidé de transférer tous leurs prisonniers ailleurs, sauf elle. C'est à croire qu'ils voulaient absolument la garder captive, et qu'ils savaient que les autres allaient s'échapper.

Il se tut subitement et s'immobilisa, forçant Tyu à faire un écart pour ne pas lui rentrer dedans.

- Bon sang, Johan, c'est ça ! Et si cette histoire d'évasion avait été organisée de toute pièce, pour nous faire croire que le lieutenant Fores est une victime ? La famille de Nora aurait été enlevée pour servir de témoins, et les mafieux auraient gardé avec eux la seule otage qui avait vraiment de la valeur : la mère du gosse. »

Tyu le dévisagea, bouche bée. Le raisonnement de Jens était parfaitement cohérent, et il ne lui avait fallu que quelques instants pour percer le mystère. Enoncée avec une telle simplicité, la solution lui paraissait maintenant évidente, et l'amiral se fustigea de ne pas y avoir pensé plus tôt. Cependant, il restait une question en suspens, et elle était de taille.

« Mais pourquoi choisir la mère de Tom comme otage ? Se demanda Tyu à haute voix. Je veux dire, pourquoi spécifiquement cette femme, parmi tous les habitants du quartier ? Elle doit avoir une importance, jouer un rôle dans cette histoire. Nous devons comprendre lequel.

- Je suis bien d'accord, approuva Jens. C'est le dernier maillon manquant à cette journée de folie. Comment as-tu dit qu'elle se nommait, déjà ?

- Sacha Béryl.

À nouveau, l'amiral des commandos irotiens marqua un temps de pause, et dévisagea Tyu avec un masque d'inquiétude.

- Par l'Empereur, Johan ! Sacha Béryl, du protectorat Edonien ?

- Tu la connais ?

- Pas personnellement, murmura Jens d'un ton soucieux. Mais je sais qu'elle est la fille de l'ambassadeur Iñacio Béryl, lord à la cour impériale, et qu'elle doit épouser le régent civil d'Irotia le mois prochain.

- Attends, s'exclama Tyu d'un ton incrédule. C'est la fille d'un noble ET la fiancée de Von Grigger ?!

- Exactement, confirma Jens avec gravité. Je crois que, finalement, la Murcia ne pouvait choisir meilleur otage. Voilà qui va compliquer sérieusement la suite de nos opérations. »

Chapitre 28 : Amina

Irotia, ancien chantier orbital désaffecté. 14 septembre 3224.

Farissa monta d'un pas angoissé les dernières marches qui la séparaient de la grande salle de maintenance, dans laquelle ils avaient élu leurs quartiers. Dans son dos, un homme de faction referma manuellement le sas de sécurité avec un *clang* métallique. Ne pouvant rétablir la liaison électrique avec la centrale deutérée de la ville, ils avaient apporté avec eux des générateurs de secours. Ceux-ci étaient suffisants pour diffuser une faible lueur dans les couloirs, mais incapables d'alimenter les dispositifs les plus énergivores. La pénombre donnait aux lieux un aspect lugubre et hanté qui ne lui déplaisait pas. En contrebas, sur la piste d'assemblage des carlingues extérieures, les squelettes des automates bâtisseurs abandonnés étaient autant de spectres qui montaient la garde pour dissuader des inconnus d'entrer. Nul vaisseau n'était sorti de cet appontement depuis des lustres, les ingénieurs de la construction navale ayant des nouveaux chantiers ultramodernes. Cet endroit, à en croire Ludo Willys, était désormais la propriété d'une société de logistique détenue par la famille Keltien, mais qui servait en réalité de couverture à la Mort Rouge pour ses activités d'assassinat. Aucun ouvrier n'avait foulé du pied les parterres poussiéreux et les immenses passerelles de cuivre au cours des dix dernières années.

La Changepeau inspira profondément, et souffla longuement pour se détendre. Elle n'avait pas vraiment de raison de s'inquiéter, car toute l'opération était un franc succès. Mais elle avait appris, après plus de dix ans à travailler à ses côtés, que le Boucher de Lugori était d'humeur très changeante, et qu'il était capable d'infliger les pires sévices à n'importe-qui, sans réel motif. S'il ne levait jamais physiquement la main sur elle, il connaissait en revanche d'innombrables moyens de la torturer elle aussi, à sa manière.

« N'est-ce pas magnifique ? Demanda N'a-qu'un-œil à sa droite.

- Quoi ?

- L'univers. Ce ciel étoilé, à perte de vue. Petit, je rêvais d'être un pilote de chasse.

- Ah. »

Il y avait bien longtemps qu'elle avait perdu tout intérêt pour les autres individus et leurs histoires pathétiques. Elle laissa donc le mafieux plonger dans ses souvenirs, faisant mine de lui prêter une oreille attentive, et se concentra sur la seule personne qui ne quittait pas son esprit depuis plusieurs semaines. Comme toujours, cette pensée agréable la rasséna et lui redonna du courage pour affronter son maître. Tout en montant les dernières marches d'un pas altier, elle se défit négligemment de son uniforme d'infirmière dont elle n'avait plus besoin, et se saisit d'une tenue laissée sur un crochet à son intention.

« Et donc, continua N'a-qu'un-œil, j'ai fini par intégrer la Bande à Ludo, et je n'ai plus lâché le gamin depuis.

- Une histoire fascinante, commenta-t-elle distraitement en terminant de se dévêtir.

- Et vous, alors ? Vous ne m'avez jamais dit comment vous vous êtes retrouvée au service de ce...

Il se tut, réalisant soudain qu'il s'apprêtait à dire du mal de Freddy, alors que celui-ci était de l'autre côté de la porte. Ou peut-être était-ce la vue de Farissa, entièrement nue devant lui, qui lui fit monter le rouge aux joues.

- De ce goujat violent, complètement cinglé, de ce psychopathe meurtrier qui ne m'a jamais accordé l'affection que je mérite ? suggéra-t-elle pour le décoincer.

Il la dévisagea d'un air effaré, et toussota pour masquer sa gêne.

- Hum, oui. Oui, je suppose que c'est à peu près ça.

- Je m'ennuyais. »

C'était la vérité, mais elle avait bien sûr d'autres raisons qu'elle tenait secrètes. La volonté de retrouver ses sœurs n'était pas la moins importante parmi elles. Depuis que la législation Mogli avait lancé les Traqueurs impériaux à leurs trousses, Farissa s'était toujours sentie affreusement seule. Obligée de fuir, sans cesse, et de changer d'identité pour survivre. Un éternel recommencement qu'elle vivait comme une malédiction. Oui, Freddy Norman était peut-être cruel et cinglé, mais il la protégeait. Ce que personne d'autre, avant lui, n'avait été en mesure de lui offrir.

« Excusez-moi, Joe. J'apprécie énormément votre compagnie, mais... je dois me génomorpher avant de le rencontrer.

- Oh, bien sûr ! Quel idiot je fais ! »

Le lieutenant de Willys lui lança un clin d'œil, et repartit de son pas claudiquant vers la station d'assemblage. Farissa demeura seule dans le couloir sinistre, et vérifia que personne n'approchait avant d'entamer sa transformation. La méfiance était devenue chez elle une habitude, rendue nécessaire car seuls quelques élus parmi les hommes de la pègre connaissaient sa vraie nature. Désormais certaine que nul ne l'observait, elle s'assit en tailleur et fit le vide dans ses pensées. La morphogénèse était un processus rapide mais extrêmement douloureux, qui lui faisait perdre momentanément l'usage de ses sens, incluant son équilibre. Elle l'avait appris à ses dépens lorsque, toute petite, elle s'était transformée pour échapper à une escouade de Traqueurs et avait bien failli chuter d'un quai de navettes situé à une quinzaine de mètres de hauteur. Depuis cet incident, elle vérifiait avec soin que l'endroit choisi pour changer de peau lui convenait. Elle jeta donc un dernier

regard derrière elle, pour s'assurer qu'elle ne s'écroulerait pas par mégarde dans les escaliers.

Alors, lentement, sans qu'elle ne bouge un muscle, elle sentit un fourmillement gagner les extrémités de son corps, partant de ses doigts de pied pour remonter progressivement dans ses jambes, avant de faire jonction avec ses bras et de l'envahir tout entière. Elle serra les dents pour ne pas hurler lorsque son épiderme se desquama de lui-même, chutant au sol par morceaux, comme du papier carbonisé que l'on serrerait trop fort entre ses mains. Elle sentit sur ses joues la caresse de ses cheveux qui tombaient, immédiatement remplacés par d'autres beaucoup plus longs. Durant toute l'opération, il était crucial qu'elle garde en mémoire le visage et l'allure de la personne qu'elle souhaitait devenir, sans quoi la ressemblance ne serait pas parfaite. Parfois, des détails saugrenus pouvaient apparaître à cause d'une déconcentration : ainsi, il lui était déjà arrivé de renaître avec un pied manquant, une bouche à l'envers, ou des dents qui se déchaussaient immédiatement de sa gencive. Il fallait alors reprendre la genèse depuis le début, ce qui était une épreuve extrêmement pénible et éreintante. Ainsi, même s'il lui arrivait encore régulièrement de perdre connaissance, il lui fallait impérativement endurer la douleur jusqu'à la fin de sa transformation avant de défaillir, sous peine de devoir tout recommencer. La douleur, justement, Farissa la sentit déferler sur elle comme un raz-de-marée, sur chaque parcelle de son corps écorché pendant que sa nouvelle peau se reconstituait. Elle ne retint pas ses larmes lorsque ses os se déformèrent, s'étirant de quelques précieux centimètres par l'ajout de millions de cellules tout juste créées. Ses yeux changèrent de couleur, ses mains grandirent elles aussi, sa poitrine enfla. Enfin, après de longues secondes cauchemardesques, l'horrible sensation s'estompa, laissant la Changepeau prostrée au sol sous sa nouvelle apparence. Elle baignait dans une flaque gluante constituée d'eau, de sang et de cellules mortes, qu'il faudrait nettoyer.

Elle resta là, engourdie et tremblante, pendant ce qui lui sembla une éternité. Son maître l'avait énormément sollicitée dernièrement, et chacune de ses morphogénèses devenait un supplice pire que la précédente. Quand elle eut enfin réussi à calmer ses frissons et sa nausée, elle ouvrit prudemment un œil, puis l'autre, et vérifia que son nouveau corps ne comportait aucune anomalie. Pour cela, elle usa d'un petit miroir enchâssé dans une coque en fer forgé, unique marque de tendresse offerte jadis par un amant éconduit. Ce qu'elle y découvrit fut le visage d'une femme d'âge mûr, aux cheveux d'un noir de jais et aux yeux pervenche. Freddy ayant un faible pour les Édoniennes, Amina avait pris soin de s'octroyer une peau au teint subtilement halé. Amina, tel était le nom qu'elle employait le plus fréquemment désormais, celui que son protecteur lui avait donné. Encore flageolante, la Changepeau fit néanmoins l'effort de se redresser, sachant que son maître n'aimait pas attendre. Elle se sécha avec une serviette, et enfila maladroitement la tenue qu'il lui avait sélectionnée ce jour-là, une robe de soirée bleue marine agrémentée de fils d'or, le tout maintenu à la taille par une ceinture en étoffe précieuse qu'elle noua avec plaisir. La soie et les broderies ne compensaient jamais ce que Freddy lui faisait subir, mais c'était bien là l'un

des instants préférés d'Amina lorsqu'elle avait recours à sa transformation pour reprendre son apparence coutumière. Pour parfaire l'illusion, elle attacha autour de son cou un collier de perles artificielles, et passa à son oreille gauche un simple anneau de cuivre rougi, signe qu'elle lui appartenait.

Enfin, elle inspira profondément pour se donner du courage, et frappa à la porte.

« Tu peux entrer, Amina. »

Ce fut Willys en personne qui vint lui ouvrir, revêtu d'un complet cravate flambant neuf. Depuis qu'il avait accepté l'offre de partenariat proposée par Freddy, l'ancien padrón irotien avait retrouvé de son allure. Le Boucher avait fait enlever un médecin des universités pour s'occuper de sa hanche, et le traitait à présent comme si Ludo avait toujours été son plus fidèle allié. Amina sourit à celui-ci, qui la détailla d'un air approbateur. L'irotien n'était pas insensible à ses charmes, et elle prenait un malin plaisir à exagérer ses formes lorsqu'elle savait qu'il serait dans le coin. Ce genre de petits jeux innocents, qu'elle pouvait se permettre grâce à son étrange pouvoir, faisaient partie des routines qui la tenaient éloignée de la folie. Un mal silencieux et fourbe dont plusieurs de ses frères et sœurs avaient souffert, à force de changer sans cesse de corps et d'identité. Certains avaient même fini par se livrer d'eux-mêmes aux Traqueurs impériaux pour s'éviter une lente et atroce perte de raison.

« Ma chère, tu es ravissante. Te redécouvrir est chaque jour un émerveillement. »

Oh, pitié ! Freddy et ses belles paroles ! Il donnait du change, mais elle savait ce qui l'attendait sitôt que la porte serait fermée. Ludo disparu, le Lugorien se jetterait sur elle pour la déshabiller sauvagement, et la prendre comme si elle n'était qu'un morceau de viande alléchant sur l'étal d'un boucher. Certes, jamais il ne la frappait ; mais ses pulsions de violence se retrouvaient dans leurs ébats, car il n'était pas le plus tendre des amants. Willys, comme s'il savait justement ce qu'elle allait subir, inclina imperceptiblement la tête pour la soutenir silencieusement.

« Vous vouliez me voir, maître ? » demanda-t-elle d'une voix suave et résignée.

Le P'tit Freddy eut un rire nerveux, et approuva du chef. Il se tenait derrière le poste de contrôle qui permettait autrefois de piloter l'ensemble des robots utilisés pour assembler les vaisseaux. Aujourd'hui, tous les terminaux électroniques étaient désactivés et certains écrans avaient été fracassés. La présence de nombreux déchets sur le sol, balayés à la hâte dans un coin de la pièce, suggérait que l'endroit avait servi de squat ou de refuge à des vagabonds.

« En effet. Ludo, tu peux nous laisser. Va me chercher l'infirmière, s'il-te-plaît. »

L'ancien padrón obtempéra et s'éloigna d'un pas lourd. La porte de la salle se referma sur son passage, et Amina jeta à son maître un regard inquiet. C'était le moment qu'elle redoutait, mais elle affronterait cette nouvelle épreuve la tête haute. Elle inspira

profondément, chassa la vague de dégoût qui lui tordait les entrailles, et s'avança vers lui d'une démarche sensuelle tout en relevant les pans de sa robe.

« Pas maintenant, Amina. »

L'ordre avait fusé, tellement inespéré qu'elle se figea sur place et laissa échapper un soupir. Ce bref sursis était mille fois le bienvenu.

« Approche, viens t'asseoir. Je dois d'abord entendre ton rapport. »

La Changepeau se détendit imperceptiblement, et rejoignit le mafieux d'un pas désormais plus serein. Freddy lui indiqua la chaise qui se trouvait à côté de lui, et Amina se laissa tomber dessus avec gratitude, prenant soin de ne pas froisser ses vêtements. Sa morphogénèse dans le couloir l'avait épuisée. Elle ferma les yeux un instant, avant d'entamer son récit.

« Je n'ai pas vu grand-chose, narra-t-elle, car j'ai passé toute la journée au chevet des blessés. Mais les amiraux sont entrés dans le dispensaire une ou deux fois, et j'ai pu espionner un peu leurs conversations.

- Est-ce qu'ils ont cru à l'histoire de Nando ?

- Pas entièrement, répondit-elle. Je crois que l'un des deux amiraux, Johan Tyu, suspecte la vérité. Ça me paraît compromis pour le poste de commissaire que vous lui avez promis.

Freddy ricana, et passa lentement sa main dans ses cheveux. Il renifla son parfum, et lui caressa la joue du bout des doigts, dans une parodie de geste affectueux. Amina frémit.

- Nous avons la fiancée du régent civil, énonça-t-il au creux de son oreille. Je doute que ce cher Von Grigger désigne un autre candidat, il a bien trop à perdre.

Il lui mordilla le lobe de l'oreille sans douceur, et glissa sa main gauche entre ses cuisses. Même à travers le tissu épais, Amina pouvait sentir ses doigts calleux qui approchaient son intimité. Elle se raidit imperceptiblement et ferma les yeux, s'efforçant de restée concentrée sur leur conversation.

- Peut-être, reconnut-elle, mais je pense que le lieutenant Fores sera jugé. À mon avis, l'amiral Tyu fera tout pour qu'il soit condamné.

- Dans ce cas, nous tuerons le juge chargé du procès, et tu prendras sa place. Tu te fais trop de soucis, Amina. Tout va très bien se passer. »

Freddy l'empoigna par les cheveux, et la força à basculer sa tête en arrière. Amina se crispa, convaincue qu'il allait la violer sur cette chaise, une fois de plus. Mais le truand se contenta de déposer un baiser sonore dans son cou avant de se redresser. C'était là l'un de ses jeux préférés : il adorait ressentir la crainte de ses victimes avant de les briser. Freddy ricana et se

dirigea vers une armoire métallique au verrou fracassé, pour y prendre une bouteille et un verre. Il en sortit également une boîte de pâté d'insectes et une miche de pain, et revint près du poste de travail pour entamer sa collation. Amina observa la nourriture d'un œil avide, son corps ayant besoin de reconstituer ses réserves d'énergie après la dépense phénoménale de sa transformation. Le Lugorien remarqua vraisemblablement son manège, car il lui fit signe de se servir si elle en avait envie. La Changepeau ne se fit pas prier. Elle attrapa une tranche de pain, et étala dessus une large quantité de terrine, qu'elle dévora goulûment. Freddy la regarda faire, amusé.

« As-tu pu en apprendre davantage sur le déroulement de la prise d'otages ? Questionna-t-il en mâchonnant sa propre tartine.

- Oui, maître. Le mercenaire est intervenu, comme vous l'aviez prévu. Tous vos hommes ont été tués, sauf le jeune Ramon qu'ils ont fait prisonnier.

- Ils ont eu Paquito aussi ? Grogna le Boucher en fronçant les sourcils.

- Il semblerait. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous donner. Feris Park est gravement blessé. »

Le P'tit Freddy releva la tête, soudain très intéressé. Son visage se fendit d'un sourire torve, et ses yeux s'animèrent d'une lueur mauvaise. Le genre de regard qu'Amina détestait chez lui, car il ne présageait jamais rien de bon.

« Excellent ! S'exclama-t-il sans cacher sa joie. Espérons que ce foutu baltringue ne s'en sortira pas, cette fois.

- Je l'ai vu passer sur un brancard, raconta Amina. Tous les médecins se sont précipités vers lui. Apparemment, il a reçu un sacré coup à l'arrière du crâne pendant qu'il libérait les otages. Le capitaine Miller avait l'air très inquiet à son sujet.

- Et tu n'as pas pu l'approcher pour finir le travail ?

- Non, maître. Il y avait beaucoup trop de monde, on m'aurait aussitôt arrêtée.

- Nous aurons d'autres occasions, commenta Freddy en souriant. Sais-tu dans quel hôpital il a été transporté ?

La Changepeau hocha négativement la tête.

- Non, mais je peux me renseigner, si vous voulez.

- D'autres s'en chargeront, lui dit le Lugorien. Tu sais où est ta place, on doit absolument s'en tenir au plan. »

Il se tut soudain car on frappa à la porte. Trois coups brusques qui firent trembler le lourd battant sur ses gonds.

« Qu'est-ce que c'est ?!

- Padrón, le régent civil d'Irotia sollicite une entrevue.

- Qu'il entre ! »

La poignée pivota et deux mafieux pénétrèrent à l'intérieur, traînant derrière eux un homme entravé au visage couvert par un capuchon. Le captif portait un costume trois pièces composé d'une chemise blanche maculée de sang, d'un pantalon de flanelle beige et d'une veste sans manches assortie. Ses vêtements étaient déchirés à plusieurs endroits, et Amina aperçut plusieurs hématomes qui viraient déjà au violet sur ses bras. Il peinait à tenir debout, du reste, et laissait entendre sous son bâillon des râles de souffrance. En le découvrant ainsi, le Boucher lugorien attrapa son verre et l'envoya se briser avec hargne contre le mur.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?! S'écria Freddy à l'adresse de ses hommes de main.

- Bah, c'est le régent Von Grigger, padrón. Vous aviez dit de le ramener ici...

- Et n'avais-je pas insisté lourdement sur le fait qu'il devait être INDEMNE ?! »

Il avait littéralement hurlé ce dernier mot, à s'en briser les cordes vocales. Les deux lascars se regardèrent, paniqués, et le plus grand des deux recula prudemment vers la sortie.

- On ne voulait pas vous décevoir, padrón, bégaya-t-il en guise d'excuses. C'est juste que, votre mot, là, on ne sait pas vraiment ce que ça veut dire...

- ÇA VEUT DIRE SANS UNE ÉGRATIGNURE, BANDE D'ABRUTIS !!! »

Freddy se saisit du long couteau qu'il utilisait pour tartiner son pain, et le lança violemment dans leur direction. Le deuxième mafieux, qui n'avait encore rien dit, le reçut en travers de la gorge et s'écroula par terre en crachant du sang.

« Emmène ce déchet et disparais de ma vue ! ordonna le maître d'Amina à son laquais. Et la prochaine fois que je te donne un ordre, tâche de ne pas me décevoir ! »

Le truand ne se le fit pas dire deux fois. Le cœur battant la chamade, il ramassa son comparse agonisant, le jeta en travers de son épaule, et se hâta de quitter la pièce en claquant la porte. Ne restait que le régent civil, à genoux, qui tremblait de tous ses membres en se demandant sans doute ce qui allait lui arriver. Freddy s'avança jusqu'à lui et lui retira sa cagoule d'un geste théâtral. En-dessous, la Changepeau découvrit un visage tuméfié, avec une pommette éclatée et les lèvres gonflées. L'homme avait visiblement reçu une sévère correction.

« Monsieur le régent. Veuillez excuser mes hommes pour leur manque de délicatesse, ils n'ont malheureusement aucun savoir-vivre. »

Mark Von Grigger était un homme de la cinquantaine au front large et à la mâchoire proéminente, affublé d'une solide calvitie sur le haut du crâne. Il avait un gros nez en trompette, de petites oreilles tordues vers l'intérieur, et un vrai cou massif de taureau qui donnait l'étrange impression que sa tête était positionnée trop loin de ses épaules. Il était, depuis quatre ans, le régent civil d'Irotia. En clair, son travail consistait à administrer la ville, gérer les dépenses liées à la voirie et aux navettes publiques, et à obéir bien gentiment à tous les ordres que le gouverneur Keltien lui donnait. En l'absence de celui-ci, il devenait aussi le représentant de l'Empereur sur Irotia et obtenait donc les pleins pouvoirs, à l'exception de la direction des armées qui revenait à un militaire désigné par le vieux général. Mais, surtout, le régent disposait d'une prérogative qui intéressait tout particulièrement le padrón de la redoutable Murcia lugorienne : il avait le pouvoir de nommer les juges et les commissaires de la Sécurité Civile. Autant dire que les trois principales villes de la planète, Astara, Galanée et Irotia, dépendaient directement de son autorité.

Mark von Grigger, justement, pâlit à vue d'œil lorsqu'il posa les yeux sur son interlocuteur.

« Vous...

- Moi-même, s'amusa Freddy. En chair et en os !

- C'est impossible ! Vous êtes mort ! J'ai vu votre cadavre dans une prison de la capitale !

- Ah, ah, ah, je vous arrête ! Coupa le mafieux en agitant son index de gauche à droite. Vous avez *cru* voir mon cadavre.

Le régent civil l'observa avec horreur, les yeux révoltés, comme s'il se tenait devant le maître des Enfers en personne. Et pour cause, tout le monde croyait le Boucher de Lugori enterré depuis bon nombre d'années.

- L'ADN correspondait ! S'écria Von Grigger, qui n'y comprenait rien. C'est ce qu'a dit la scientifique ! Ils ont aussi comparé la dentition du corps avec celle de vos dossiers médicaux !

- Oui, reconnut Freddy en haussant les épaules, il est possible que les tests aient révélé une certaine similitude.

- Comment diable avez-vous fait ?!

- Il a ordonné à ma sœur de prendre son apparence, et il l'a brûlée vive dans sa cellule. »

C'était Amina qui venait de s'exprimer, d'un ton totalement détaché. Le regard du régent civil s'arrêta sur elle, comme s'il la découvrait soudain pour la première fois. Il la détailla des pieds à la tête avec stupéfaction, ne s'attendant pas à croiser une femme aussi élégamment vêtue en compagnie d'un pareil psychopathe.

« Amina est une Changepeau, l'informa Freddy avec emphase, et elle a voué sa vie à mon service. Aussi, monsieur le régent civil, j'ai un marché à vous proposer. Et je vous conseille vivement de l'accepter, si vous ne voulez pas que j'ordonne à cette charmante demoiselle de prendre votre place, pendant que mes hommes vous emmènent en excursion dans le vide sidéral.

Il se tut, et ajouta d'une voix volontairement caverneuse :

- Vous savez qui je suis, Mark Von Grigger. Ne jouez pas au plus malin avec moi. »

Le prisonnier recula en rampant contre le mur, complètement terrorisé. Il tremblait des pieds à la tête, convulsivement, et plaça ses bras devant son visage pour essayer de se protéger.

« C'est ça, le régent civil d'Irotia ? Commenta Amina avec dédain. Il a l'air pitoyable. Vous feriez mieux de le tuer immédiatement.

Freddy lui jeta un regard, et se fendit d'un sourire cruel.

- Tu as sans doute raison, ma chère. Je crois qu'il ne nous servira à rien.

Il s'avança vers Von Grigger, tout en écartant délicatement les pans de sa veste, révélant les deux holsters qui ne quittaient jamais ses hanches. Ce dernier craqua et fondit en larmes.

- Pitié, je vous en prie ! Je ferai tout ce que vous voudrez, je le jure !

Freddy s'immobilisa, et se retourna vers la Changepeau.

- Tu le crois, Amina ? Est-ce qu'il est sincère, selon toi ?

- Je ne sais pas, mentit la Changepeau avec froideur. Laissez-moi l'entailler un peu, pour bien lui faire comprendre qu'on ne plaisante pas.

Ce disant, elle s'empara de son propre couteau, et le brandit d'un air menaçant. Le régent civil gémit et se recroquevilla davantage encore.

- Non, pitié ! Je promets de vous obéir, sur la vie de mon fils ! Laissez-moi vivre, je vous en supplie !

À ces mots, Freddy éclata d'un rire sardonique, les yeux complètement exorbités. Il n'avait même pas besoin de se forcer, ou de jouer la comédie : lorsqu'il riait ainsi, tous ceux qui le voyaient le prenaient pour un dément. Et à juste titre.

« Oh, mais ça alors ! s'exclama-t-il sans se départir de son regard de fou à lier. Quelle coïncidence ! Amina, veux-tu bien raconter à notre cher ami où tu as passé le reste de la journée ?

- Avec plaisir, maître.

Elle s'avança vers Von Grigger, et se mit accroupie pour être à sa hauteur. Alors, d'un ton glacial, elle asséna le coup de grâce.

« J'ai passé un après-midi génial, murmura-t-elle comme si c'était une confidence. Voyez-vous, j'ai pris l'apparence d'une infirmière des secours civils, et je me suis précipitée au chevet des blessés.

- Des... des blessés ?

- Oui, des blessés. Et j'y ai fait la connaissance d'un petit garçon formidable. Il s'appelle Tom, il a dix ans, et il m'adore. Mais le pauvre petit Tom a perdu sa maman, alors j'ai pris soin de lui une bonne partie de la journée.

- Vous bluffez ! bredouilla Von Grigger, mais la crainte se lisait dans son regard.

- Oh, mais attendez ! S'exclama la Changepeau, en fouillant dans sa poche. Il m'a fait un dessin, regardez ! Là, vous voyez ? Ça, c'est vous, et là, sa maman. Et là, son petit lapin en peluche. Comment l'appelait-il, déjà ?

Elle fit semblant de réfléchir une seconde.

- Bunny, murmura le régent, au comble de l'horreur. Je vous en prie, ne vous en prenez pas à ma famille. Ils sont tout ce que j'ai de plus cher au monde.

- Alors, susurra Amina, il faudra être bien sage, pas vrai ? Parce-que Tom et moi, nous allons nous voir tous les jours pendant un bon moment...

- Oh, renchérit Freddy d'un ton cassant, j'ai failli oublier. Votre chère et tendre Sacha est ici aussi. Elle prend le frais dans l'une de nos cellules. »

Il s'en était retourné contre le poste de contrôle, et croquait négligemment dans une nouvelle tartine de pâté d'insecte, comme s'il s'agissait d'une quelconque discussion entre amis.

« Bien, monsieur le régent, revenons-en aux choses sérieuses. J'ai des noms à vous proposer. Quelques-uns de mes amis, qui espèrent obtenir des récompenses pour leurs bons et loyaux services. Je suis certain qu'un poste de juge et de commissaire leur conviendrait à ravir.

Il jeta un coup d'œil sur Von Grigger à la dérobée, et celui-ci approuva vigoureusement du chef, mais resta muet. Si le régent civil d'Irotia avait jamais possédé une paire d'attributs masculins, leur petite démonstration théâtrale venait complètement de l'émasculer.

« En premier lieu, reprit Freddy en se pelant une pomme, il faudra bien entendu désigner un nouveau commissaire supérieur à la Sécurité Civile. J'ai le candidat parfait pour vous.

Il marqua une courte pause pour ménager son petit effet.

- Le lieutenant du génie civil et de la brigade des démineurs, mon très cher ami Fernando Fores.

- Fores ?! S'exclama Von Grigger, atterré. Mais c'est impossible ! L'armée le soupçonne d'avoir fait exploser le locomotor qui...

- Et à juste titre, s'amusa Freddy. Vous imaginez ? Il a dissimulé dans ce vaisseau plusieurs tonnes de dynamite, au nez et à la barbe de toute son unité ! J'ai juste eu à appuyer sur un petit bouton qu'il m'avait confié, et ... BOOM !!

Il mima une énorme détonation, et lança à Von Grigger un sourire complice.

- Honnêtement, du si bon travail mérite une juste récompense, ne croyez-vous pas ?

Le regard du régent passa alternativement du mafieux qui croquait dans sa pomme à la femme qui l'accompagnait, et s'attarda sur le dessin de son fils.

- Tout ce que vous voudrez, murmura-t-il d'un ton dépité.

- Parfait ! S'exclama Freddy en frappant dans ses mains. Ah, mon cher Mark, je sens que nous allons bien nous entendre !

Il se précipita vers le bureaucrate, et l'empoigna par sa veste pour l'aider à se redresser. Von Grigger eut un mouvement de recul, mais Freddy se contenta de l'épousseter.

- Allons, ne restez pas assis par terre ! S'esclaffa le Boucher d'un air désolé. Venez plutôt par ici ! »

Il poussa devant lui un Mark Von Grigger tétanisé, et l'assit de force sur la chaise qu'avait occupée Amina quelques minutes avant. Là, Freddy s'empara d'un troisième verre, et servit à son invité une généreuse quantité de liqueur de fricin.

« Trinquons à notre belle collaboration ! Scanda-t-il, en remplissant le sien également. Puissions-nous faire le bonheur d'Irotia, et... QUOI ENCORE ?! »

On avait frappé, pour la deuxième fois de la soirée. Deux coups discrets, comme par politesse. La porte pivota, et Ludo Willys parut, tenant fermement par le bras une femme d'une trentaine d'années en sous-vêtements crasseux. C'était une blonde au visage quelconque et aux cheveux coupés courts, avec des dents franchement en avant. Amina sourit en reconnaissant celle dont elle avait emprunté l'identité tout l'après-midi.

« Ah ! S'exclama Freddy lorsqu'il la vit lui aussi. Farissa ! Entrez, ma chère !

Il la détailla des pieds à la tête d'un air lubrique, et la pauvre infirmière fit de son mieux pour essayer de cacher sa nudité avec ses mains. Ludo la poussa dans le dos, et elle avança bien malgré elle en trébuchant. Ses pieds nus étaient noirs de crasse, et mordillés par endroits ; ce qui laissait croire que l'endroit où elle séjournait était rempli de vermine.

« Mon cher régent, poursuivit le Boucher de son ton théâtral, permettez-moi de vous présenter Farissa Belani, qui a partagé quelques temps la cellule de votre fiancée. »

Les deux détenus s'observèrent en silence, trop effrayés pour oser prendre la parole. Amina s'amusait à lire la détresse sur leur visage, et à imaginer ce qui pouvait se passer dans leurs têtes. Farissa, par exemple, avait l'air d'une femme plutôt autoritaire et sûr d'elle, mais se retrouvait subitement à la merci des mafieux et complètement brisée par son séjour en captivité. La situation devait être très difficile à accepter pour une femme de son tempérament, et ce d'autant plus qu'elle ignorait totalement les raisons de son enlèvement. Elle n'avait aucune famille à part un grand-oncle âgé qui résidait dans un hospice. Elle vivait pour son travail et n'avait pas de petit-ami, raisons pour lesquelles Freddy l'avait choisie. Elle n'était pas non plus très appréciée de ses collègues, quoique bienveillante envers ses patients, et donc il y avait peu de risques qu'Amina éveillât les soupçons en s'emparant de son identité et de son apparence. L'esprit paniqué de la trentenaire devait imaginer une foulditude d'hypothèses quant à la raison de sa présence ici, et réfléchir à un moyen de s'échapper.

Le régent, en revanche, était d'une autre trempe. Il fulminait, c'était certain, à la fois honteux et en colère de s'être fait imposer une telle soumission par un homme qu'il considérait comme un dangereux psychopathe. Il s'inquiétait également pour sa famille, et cherchait la meilleure manière d'assurer leur sécurité et de faire libérer sa fiancée. Rien qui ne puisse être qualifié de véritable courage, mais Von Grigger pensait aux autres avant sa propre personne. Une qualité qu'Amina était forcée de lui reconnaître.

« Si c'est une rançon que vous espérez, sachez que je n'ai rien à vous donner ! S'exclama finalement l'infirmière d'une voix chevrotante.

- Oh, mais nous avons déjà pris ce que nous voulions, s'amusa Freddy. En fait, ma chère, nous n'avons plus besoin de vous. Je vous ai fait venir pour vous présenter mes excuses, pour la façon dont vous avez été traitée.

Elle ouvrit de grands yeux ébahis, s'attendant visiblement à tout sauf à un escroc-gentleman.

- Alors... je peux partir ? demanda-t-elle, soudain pleine d'espoir.

- Mais évidemment ! Ludo, veux-tu bien raccompagner mademoiselle Belani à son domicile ? »

Le truand s'avança, et posa une main ferme mais rassurante sur son épaule. D'un geste ample de la main, il lui désigna la sortie et lui fit signe de passer la première. Farissa s'éloigna d'un pas vif, bien trop pressée de quitter cet horrible endroit. C'est alors que Freddy sortit un revolver, et l'abattit d'un seul tir à l'arrière du crâne. Farissa s'écroula par terre et le sol se couvrit d'une mare de sang.

« Mais... vous venez de dire qu'elle était libre de partir ! S'insurgea Von Grigger, sidéré.

- Voyons, Mark, soyons sérieux. Vous et moi savons que je ne pouvais la laisser en vie. Elle représentait un risque pour toute mon organisation.

- Alors, grogna le régent civil, vous ne libérerez pas Sacha non plus, pas vrai ? Vous comptez tous nous tuer une fois votre sale boulot accompli !

- C'est bien possible, reconnut Freddy en haussant les épaules.

- Dans ce cas, descendez-moi, qu'on en finisse ! Vous n'obtiendrez rien de moi, scélérat ! »

Il se redressa bravement, et s'avança jusqu'à une dizaine de centimètres du canon du revolver. Le Boucher le regarda faire, amusé, et secoua la tête de gauche à droite en émettant un claquement de langue désapprobateur.

« L'ennui, monsieur le régent, c'est que si vous ne m'obéissez pas, Sacha et Tom ne vont pas seulement mourir.

Le Lugorien baissa son arme, et fit un pas menaçant vers Von Grigger. Son sourire se changea en un rictus sadique, et ses yeux se firent soudain cruels et impitoyables.

- Je vais les torturer, Mark. Oh, oui, je vais m'amuser avec eux. Il y a tant de manières de faire hurler une femme, et si peu de résistance à la douleur chez un enfant... Vous n' imaginez pas tout ce que je suis capable de leur faire subir. Je vais les écorcher vifs, lentement, avant de les donner à manger aux rats qui infestent cet endroit... à moins que je ne sectionne leurs doigts, un par un, jour après jour, en vous obligeant à les regarder mourir... Qu'en dites-vous ?

Le régent recula, horrifié, son visage devenu plus blême qu'un linge.

- Je crois que nous n'avons pas été assez clairs la première fois, poursuivit le mafieux sans s'interrompre. Mais je suis convaincu qu'un avant-goût de mes talents saura vous rendre plus coopératif.

Il se tourna vers la Changepeau, et ordonna d'un ton sec :

- Amina ! Demain matin, avant de partir, tu trancheras une oreille de Sacha Béryl. Ensuite, tu l'emmèneras avec toi au dispensaire, et tu l'offriras en cadeau au petit Tom. »

Von Grigger dévisagea tour à tour Freddy et la femme qui l'accompagnait, incrédule. Au nom d'Utar, ce taré n'était pas sérieux ! Il ne pouvait tout de même pas... La dénommée Amina acquiesça, et joua négligemment avec la pointe de son couteau en souriant. C'en était trop pour le pauvre régent. Ces gens étaient pires que des psychopathes. Leur folie ne connaissait aucune limite.

« Ce... ce ne sera pas nécessaire, murmura-t-il penaudement.

- Pardon ?

- Ce ne sera pas nécessaire ! Répéta-t-il plus fort. Je ferai ce que vous voudrez. Laissez ma famille en dehors de ça.

Il jeta un regard révolté au cadavre de Farissa, allongé en travers de l'entrée.

- Ils vous feront payer pour ça, murmura-t-il. Pour tout ce que vous avez fait. Dès que le général Keltien saura que vous êtes en vie, il vous traquera. Il n'aura de cesse de vous arrêter, et vous aurez toutes les polices de l'Empire sur le dos. Quel que soit votre plan tordu, il échouera.

- Nous verrons le moment venu, répliqua Freddy d'un ton glacial. Mais à votre place, je ne compterais pas là-dessus. »

Il fit un geste sec en direction de la porte. Ludo Willys se précipita pour empoigner le régent sans douceur et le mener vers la sortie. Amina les regarda s'éloigner, impassible. Elle détestait que son maître se livre à ce genre de joutes, où se mêlaient manipulation et torture psychologique, encore plus lorsqu'il faisait démonstration de toute sa violence pour briser l'une de ses victimes. Le Lugorien avait exécuté Farissa comme une vache à l'abattoir, dans le seul et unique but de traumatiser Von Grigger et de lui faire peur. Un jeu particulièrement cruel dans lequel le Boucher de Lugori prenait son pied.

« Je suis fier de toi, Amina, disait justement celui-ci. Tu as joué ton rôle à la perfection.

- Croyez-vous vraiment que le régent sera docile, maître ?

- Nous allons nous en assurer, grogna Freddy en retournant s'asseoir. Maintenant, va te préparer. Tu es attendue à ton poste dans les casernes. Ne sois pas en retard. »

La Changepeau acquiesça, et retint un soupir de soulagement en comprenant qu'il la congédiait, et qu'il n'abuserait pas d'elle ce jour-là. De son pas altier, elle gagna à son tour la sortie, non sans poser les yeux sur le corps immobile de l'infirmière qui gisait sur son chemin.

Et, secrètement, elle se prit à souhaiter que quelqu'un mette fin aux agissements de son maître pour de bon.

Chapitre 29 – Bienvenue chez les baltringues

Irotia, place Saturnale, 14 septembre 3224

« Surtout, restez immobile et regardez droit devant vous. C'est indolore et ça ne durera pas longtemps. »

Le docteur Miller faisait de son mieux pour la rassurer, mais Moïra savait que quelque-chose n'allait pas. L'opération contre le commando terroriste avait eu lieu presque vingt-quatre heures auparavant, et la jeune inspectrice ressentait toujours une vive brûlure au niveau des yeux, accompagnée de migraines insoutenables qui la prenaient de temps à autres de manière erratique. Elle avait dû patienter sur un lit inconfortable dans le dispensaire pendant ce qui lui avait paru une éternité. L'amiral en charge des secours, Johan Tyu, avait catégoriquement refusé qu'elle participe aux recherches et au démantèlement du locomotor. Elle avait eu beau protester, hurler que tous ses collègues reposaient sous ce monceau de ferraille, que tout cela était sa faute ; rien n'y avait fait. Pire encore, Feris Park avait lui aussi été sévèrement touché. Scopuli avait très vite compris que la blessure du mercenaire était grave. Elle l'avait su dès l'instant où l'explosion avait retenti, quand la moitié du plafond de la suite impériale s'était écroulé sur eux. Elle-même avait reçu un objet lourd sur le bras, qui lui avait déboîté l'épaule. Le capitaine des secours civils s'était chargé de la lui remettre en place d'un coup sec. Mais Park...

Oui, le mercenaire était mourant. Les infirmiers avaient parlé d'hémorragie cérébrale, et d'un transfert de toute urgence vers un hôpital. C'était très mauvais signe, nul besoin d'avoir fait des études de médecine pour le comprendre. À la manière dont Arund Terk avait hurlé « Feris ! » en se précipitant sur lui, Moïra avait deviné. Le géant s'était rué au secours de son ami, avait déplacé une quantité incroyable de gravats pour le libérer, avant de réclamer une navette de secours dans son oreillette, complètement paniqué. Il avait ensuite utilisé un kit médical que les baltringues conservaient sur eux dans ce genre d'opérations. Moïra ignorait exactement quels soins le colosse lui avait prodigué, mais cela avait permis au mercenaire de tenir jusqu'à l'arrivée des renforts. De gagner de précieuses minutes, le temps qu'il soit évacué et transporté au poste de secours. Ç'avait été une terrible course contre la montre, mais aussi de longues heures de cauchemar. Le souffle de l'explosion, les bâtiments qui s'effondraient. Le crépitement des flammes, les hurlements de la population. Les sirènes des navettes anti-incendie, les cris des blessés, des otages dans la salle à côté. Moïra avait tout entendu. Elle avait senti, aussi. L'horrible odeur de soufre et de poudre, des tissus calcinés qui se consumaient en crépitant. Le sol, qui avait tremblé longtemps après la fin de l'explosion. La poussière et le déluge de gravats qui s'étaient abattus sur elle. La peur qui l'avait saisie aux tripes, jusqu'à ce qu'un sauveteur vienne la dégager et la soutenir pendant toute la durée de son extraction. La souffrance et la douleur. Celle des victimes, de leurs proches, des familles brisées. Plus difficile encore à supporter que celle de son propre corps.

Et le poids de la culpabilité.

Ce désastre, elle y avait contribué. Parce qu'elle avait offert sa confiance à un homme qui ne la méritait pas, qui avait trahi Irotia pour le compte de la mafia lugorienne. Parce que malgré des années d'entraînement intensif, lorsque son unité avait été prise dans une embuscade meurtrière, elle n'avait rien fait. Elle était restée là, paralysée par la peur, incapable de les aider. Inutile. Ces hommes, qui étaient placés sous son commandement depuis plus de six ans, elle revoyait leurs visages dans ses divagations fiévreuses, elle les entendait la maudire jusqu'à la fin des temps. Elle avait partagé leur vie, leurs repas, leurs chagrins et leurs joies. Quand Valeo s'était marié, elle avait eu l'immense honneur d'être choisie pour lui servir de témoin. Elle avait accompagné Siméon jusqu'au cimetière d'Irotia, pour déposer une gerbe de fleurs sur la tombe de ses parents. Elle avait vécu des moments forts, avec chacun d'entre eux. Ils l'aimaient, la respectaient. Lui faisaient confiance. Et elle les avait laissés mourir.

« Gardez la tête droite ! » Lui ordonna sèchement le médecin.

Elle se tenait assise au bord d'un lit de fortune, le menton reposant sur quelque-chose de dur, et elle entendait les petits moteurs d'un drone médical qui voletait tout près de son visage. L'espace d'un instant, elle eut l'impression de distinguer un peu de lumière, lorsque le faisceau lumineux du scanner de l'appareil se posa sur ses pupilles dilatées. Mais elle déchantait rapidement car ce n'était qu'une invention de son esprit. Combien de temps encore allait-elle vivre ainsi, plongée dans les ténèbres ?

« Mademoiselle Scopuli, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, annonça le capitaine Miller d'un ton fatigué.

- Commencez par la pire. Je peux l'encaisser, j'ai déjà eu mon compte de catastrophes pour la journée. »

Le médecin des secours civils la dévisagea. Nul doute que cette jeune femme avait eu son lot de malheurs depuis la veille. Elle avait une vilaine éraflure au niveau du nez, ses cheveux étaient raides et complètement décoiffés. Son uniforme bleu marine affichait désormais une teinte méconnaissable, rapiécé en plusieurs endroits et encore couvert d'une pellicule de poussière. Mais surtout, son attitude reflétait son désarroi et son impuissance. Elle se tenait voûtée, tête basse, les bras ballants, et se laissait manipuler avec nonchalance comme un pantin. Du maquillage noir avait coulé le long de ses joues, signe qu'elle avait beaucoup pleuré. Et, à en juger par les nombreuses contusions sur le dos de ses mains, l'inspectrice avait violemment cogné dans un mur pour calmer ses nerfs. Il puisa donc dans tout ce qui lui restait de douceur et de gentillesse au moment de lui annoncer son diagnostic.

« Votre cécité risque certainement de se prolonger, inspectrice. Combien de temps, je ne saurais le dire. Ce peut-être une semaine, un mois, ou bien des années.

Malgré son assurance feinte, Moïra se raidit et serra les poings. Son cœur battait la chamade et elle sentit un poids immense lui tordre l'estomac.

- Et la bonne nouvelle... ? murmura-t-elle en sentant une larme couler sur sa joue.

- Je n'ai pas constaté de lésion irréversible. Vous avez eu énormément de chance, car la grenade qui vous a frappée n'a causé aucun dommage irréparable. Je pense que votre cécité est en partie due à un choc post-traumatique. Cela prendra du temps, mais vous finirez tôt ou tard par recouvrer la vue. »

Moïra demeura muette et figée, ne parvenant pas à assimiler cela à quelque-chose de positif. Des centaines de personnes avaient trouvé la mort dans cet attentat, et elle-même serait mise en marge du service actif pendant des semaines à cause de son handicap. L'essentiel de ses amis les plus chers étaient décédés dans l'embuscade du palace, et ce médecin lui demandait de rester positive parce qu'un jour – dans un an, peut-être, sinon plus – elle finirait par retrouver la vue. C'était plus qu'elle ne pouvait en supporter. Elle se leva, remercia le docteur Miller d'un ton rêche, et marcha en trébuchant vers la sortie. Elle ne pouvait accepter cela. Elle avait besoin de faire quelque-chose, de se rendre utile, sans quoi elle allait devenir folle.

« Attends ! S'exclama une voix qu'elle connaissait, non loin d'elle. C'est la fille d'un noble, et la fiancée de Von Grigger ?!

Elle se figea, intriguée. Le timbre grave, légèrement chevrotant, appartenait incontestablement à l'amiral Johan Tyu. Son interlocuteur ne mit qu'une seconde à lui répondre.

- Exactement, confirma-t-il. Je crois que, finalement, la Murcia ne pouvait choisir meilleur otage. Voilà qui va compliquer sérieusement la suite de nos opérations. »

Un otage ? L'inspectrice crut un instant avoir mal entendu. N'avaient-ils pas justement libéré tous les civils capturés dans l'Hôtel de l'Impératrice ? La mafia lugorienne avait-elle frappé de nouveau ?

« Bon sang, reprit Tyu en faisant les cent pas. Cette affaire est en train de prendre une tournure politique qui ne me plaît guère. Si l'ambassadeur Béryl apprend que sa fille aînée est détenue par un gang, c'est toute la caste nobiliaire d'Edona qui va nous mettre des bâtons dans les roues.

- Je suis bien d'accord, reprit le second homme. Il faut trouver un moyen de libérer cette femme, et garder l'information confidentielle. La presse ne doit surtout pas s'en emparer. »

Scopuli retint son souffle, et son sang ne fit qu'un tour dans ses veines. Avant même de comprendre ce qu'elle était en train de faire, elle se précipita à l'extérieur et déboula face aux deux amiraux, qui s'interrompirent brusquement.

« Je peux vous aider ! proposa-t-elle tout-de-go.

Si elle ne vit pas leur réaction sur leur visage, le ton glacial et cassant de leurs voix lorsqu'ils s'adressèrent à elle permit à l'inspectrice de comprendre qu'elle venait d'outrepasser ses droits et d'espionner une conversation privée.

- Et vous êtes ? s'enquit sèchement le second gradé, qu'elle n'avait toujours pas identifié.

- C'est l'inspectrice Moïra Scopuli des services civils, grogna Tyu avec mépris. C'est elle qui a dirigé l'intervention pour faire cesser la prise d'otages dans l'Hôtel de l'Impératrice. Depuis que les secours l'ont dégagée des gravats, elle éprouve le besoin maladif de se rendre utile.

- Pardon, murmura-t-elle, soudain honteuse. Je ne voulais pas vous épier, je...

- Et bien, le mal est fait ! S'exclama le deuxième homme en soupirant. Au moins, ce n'est pas une journaliste.

- Je ne dirai rien ! promit Moïra, au comble de la gêne. Je ne vais pas vous importuner plus longtemps. Mes respects, amiral.

- Attendez, l'appela Tyu tandis qu'elle tournait les talons pour s'éloigner. Vous dîtes pouvoir nous aider. Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? »

Les derniers mots du militaire furent noyés par le bruit des propulseurs d'une navette en train de décoller non loin. À sa droite, Moïra reconnut aussi le son d'une lance à mousse carbonique, signe que les brigades anti-incendie continuaient de lutter contre les éventuelles reprises de feu. Plus loin, c'était le vacarme assourdissant d'un robot D32 de l'armée qui entreprenait le découpage du locomotor éventré avec sa scie électrique. Des gens criaient, une journaliste prononçait en direct des paroles relayées par tous les écrans HD de la ville que l'inspectrice ne comprenait pas. Une douleur sourde envahit son crâne et elle se prit la tête à deux mains. La violence des acouphènes lui donna envie de vomir, mais elle parvint à se contrôler en serrant les dents.

« Vous avez besoin de quelqu'un pour mener une enquête, pas vrai ? Se força-t-elle à répondre, avec bien du mal. Quelqu'un qui ne risque pas de tout balancer à la presse, et qui ne craint pas d'agir dans le dos de ses supérieurs ? Quelqu'un qui n'a plus rien à perdre, et qui est prêt à tout sacrifier pour réussir cette mission ?

À sa grande surprise, l'amiral et son vis-à-vis approuvèrent.

- Dans ce cas, je suis la femme qu'il vous faut. »

Silence. Ils l'évaluaient, comprit-elle, et elle réalisa soudain tout ce que sa proposition avait de saugrenu. Elle était blessée, venait de perdre son unité, souffrait d'un handicap suffisant pour qu'un médecin décide de la mettre au placard pendant les six prochains mois. Aveugle, elle serait parfaitement incapable de diriger un raid, et encore moins d'utiliser une arme

pour défendre sa peau. Les deux amiraux parvinrent à la même conclusion, car leur examen ne dura pas.

« J'admire votre bravoure et votre audace, mademoiselle Scopuli, déclara Johan Tyu. Mais je doute fort que dans votre état, vous soyez utile à quiconque. Rentrez chez vous, prenez du repos. Et surtout, pas un mot de ce que vous avez entendu ici. Compris ? »

Elle acquiesça, sans chercher à dissimuler sa déception. Au fond, elle savait que les militaires avaient raison. Elle n'avait pas réfléchi et s'était rendue ridicule. Sa crainte d'être écartée des forces de police la poussait à faire n'importe-quoi. Le gouverneur Keltien allait la remercier pour sa bravoure au cours de la prise d'otages, lui remettre une médaille et la congédier sans autre forme de procès. Elle ne pouvait rien y faire. À moins que...

« Amiral ! Appela-t-elle en interrompant une nouvelle fois leur conversation.

- Oui, inspectrice ?

- Savez-vous où se trouve le professeur Anabellis ? S'il vous plait ?

- La dernière fois que je l'ai vu, il aidait une équipe du génie civil à sonder les fondations d'un immeuble, répondit Tyu. Descendez la rue, vous trouverez sans doute quelqu'un pour vous renseigner.

- Merci, amiral. Bon courage. »

Elle laissa là les deux militaires, tout en espérant dans un coin de sa tête qu'ils reconsidèreraient sa proposition. Car au-delà de sa blessure physique, ce que Moïra ressentait, c'était une rage froide comme elle n'en avait jamais connue. Son sentiment de culpabilité la dévorait, et elle brûlait de se confronter de nouveaux aux sbires de la Murcia pour prouver qu'elle était capable de les affronter et de réparer ses erreurs. Sa formation lui avait appris à se méfier de ce désir de vengeance et de cette rancœur qui pouvaient la consumer, la pousser à commettre des bavures. Quand une intervention tournait mal, quand son unité échouait à accomplir une mission, elle devait en assumer l'entière responsabilité. C'était là le rôle et le devoir d'un chef d'équipe. Mais jamais encore elle n'avait connu de tel échec. Désormais, elle devrait vivre en sachant que la mort de ses hommes était totalement sa faute. Comment pourrait-elle continuer avec un tel fardeau à porter ?

Hébétée, Moïra se mit à courir à l'aveugle, mains tendues devant elle comme un mort-vivant dans un mauvais film de science-fiction, essayant avec bien du mal de ne percuter personne. Ce n'était pas un exercice facile que de se repérer dans son environnement immédiat en se fiant uniquement à ses oreilles. Les bruits l'assaillaient confusément de toutes les directions à la fois, empêchant son cerveau dérangé de localiser précisément leur origine. C'était un maelström de cris et de grincements, le son d'une découpeuse à laser qui détranchait une plaque de métal, le fracas tonitruant de la massue d'un robot D32 qui s'abattait violemment contre un mur pour l'effondrer et dégager un accès aux secouristes. Plus subtil, elle

percevait aussi le chuintement des propulseurs des navettes de l'armée, qui faisaient des aller-retours continus entre les lieux du drame et les trois hôpitaux militaires pour évacuer les derniers blessés. Par-dessus ce vacarme, elle pouvait entendre la cohue des journalistes qui se pressaient contre le cordon des forces de sécurité pour essayer d'obtenir en exclusivité les déclarations d'un otage ou de Johan Tyu. Il y avait aussi des véhicules et automates qui progressaient au sol : drones de communication, androïdes transporteurs, et d'immenses convois de bennes à déchets tractés par un blindé, dont le bruit des chenilles sur le goudron était reconnaissable entre mille. Le visage ruisselant autant de pluie que de larmes, Scopuli ne s'arrêta pas de courir. Elle courut à en perdre haleine, comme une folle, comme si sa vie en dépendait. Elle voulait chasser ses remords, le poids qui entravait son estomac et la colère qui brouillait sa raison. Comme si par le simple fait d'épuiser son corps, elle pouvait laisser derrière elle les plaies qui s'étaient ancrés profondément sous la surface de sa peau.

Un choc violent et inattendu la cloua sur place, et elle bascula en arrière. Une voix d'homme passablement énervé lui hurla de faire attention, et l'instant suivant elle entendit une cohorte de pas qui se remettait en marche devant elle. Des terrassiers, comprit-elle, qui transportaient probablement une poutrelle en acier pour renforcer les fondations d'un immeuble. De toute évidence, elle venait de percuter ledit madrier de plein fouet. Soudain, elle se sentit affreusement seule et perdue au milieu de toute cette agitation, plongée dans les ténèbres les plus noires. Était-ce là ce que ressentaient les personnes aveugles au quotidien, quand elle les voyait se déplacer avec leurs étranges appareils à sonar dans les rues ? La ville se transformait-elle, pour eux, en une effroyable jungle hostile et inconnue dans laquelle le moindre trajet devenait une épreuve insurmontable ? Après tant d'années d'efforts et d'entraînement, après tous les sacrifices qu'elle avait consenti pour son métier et pour protéger Irotia, comment pouvait-elle en arriver là ? Seule, aveugle, sans famille ni amis pour l'accompagner, incapable de se déplacer ou d'utiliser une arme. Comment ferait-elle ses courses, la cuisine, si elle n'y voyait rien ? Comment pourrait-elle s'habiller, vaquer à ses occupations, dans son appartement qui n'était pas du tout pensé pour une personne atteinte de handicap ? La perspective d'une vie faite d'obscurité la terrifiait plus qu'elle ne l'avait jamais été. Elle gisait là, au sol, épuisée et tremblant de tous ses membres, pleurant toutes les larmes de son corps. Misérable. Abandonnée de tous, comme un rebus abject que le destin avait décidé de balayer hors de son chemin.

« Inspectrice ? Que faites-vous par terre dans cette flaque de boue ? »

Cette voix. Elle reconnut tout de suite le professeur Anabellis à son timbre rauque si particulier et à sa gentillesse. Le savoir près d'elle la réconforta un peu. Finalement, en dépit de sa misérable course, elle avait atteint son objectif. Un bien piètre succès, mais qui lui remit du baume au cœur.

« Je vous cherchais, répondit-elle faiblement, et je me suis refait une beauté en vous attendant. »

Elle entendit un rire, chaleureux et sincère, et comprit aussitôt qu'elle s'était trompée. Cet homme, devant elle, n'était pas le professeur Anabellis. Il était beaucoup plus jeune que le savant, et beaucoup plus démonstratif. Qui pouvait bien être cet inconnu qui prenait le temps de s'intéresser à elle ?

« En toute honnêteté, je doute être celui que vous cherchiez. Nous n'avons pas encore été présentés. Mais venez plutôt, nous allons vous offrir un chocolat chaud pour vous requinquer. »

Il lui tendit une main secourable, qu'elle accepta quand elle l'eut trouvée. En véritable gentleman, il l'aida à se relever et épousseta son uniforme tâché de boue, allant même jusqu'à déposer une veste propre sur ses épaules trempées. Ce fut à cet instant que Moïra prit conscience qu'elle était frigorifiée. Où diable se trouvait-elle, et combien de temps avait-elle couru à l'aveugle comme une folle ?

« Je suis le commandant Saul Valori, de l'équipage de Feris Park. Venez avec moi, je vais vous conduire à notre vaisseau.

- Moïra Scopuli, murmura-t-elle avec reconnaissance en levant ses yeux aveugles vers lui.

- Je sais qui vous êtes, inspectrice. Et je sais aussi ce que vous avez fait. Si vous voulez mon avis, la nation irotienne devrait vous être reconnaissante, au lieu de vous laisser patauger dans ses caniveaux.

- Vous vous trompez, commandant, objecta-t-elle. J'ai échoué lamentablement. Je suis responsable de la mort de mes collègues. Si je n'avais pas été prise dans cette embuscade, j'aurais pu les sauver. J'aurais pu les empêcher d'activer le détonateur, faire évacuer le vaisseau avant que...

- Vous avez sauvé la vie de quatre-vingt-trois otages au péril de la vôtre, inspectrice. Croyez-moi, vous ne pouviez rien faire pour le commissaire Hobbs et les civils dans ce vaisseau.

- Non, non, non ! S'écria-t-elle en pleurant. Je n'ai sauvé personne, vous m'entendez ? Personne ! J'ai vu mes hommes mourir devant moi, j'ai été prise en otage, je n'ai servi à rien !

- C'est encore faux, Moïra. En essayant de vous échapper, vous avez créé une diversion qui a permis à Feris et Arund de rentrer dans la suite impériale pour neutraliser les gardes. Si vous n'aviez pas été là, Lascò Ramon aurait tué des dizaines d'otages avant que Park ne parvienne à l'arrêter. »

Elle ne le croyait pas vraiment, mais ses efforts pour la rassurer avaient quelque-chose de touchant. Elle se laissa donc guider par cet inconnu pendant plusieurs minutes, jusqu'à l'entrée d'un sas de vaisseau qu'elle identifia au raclement métallique de ses chaussures de sécurité sur la passerelle. Là, une porte se referma derrière eux et une grande soufflerie se

mit en marche pour sécher leurs vêtements. La voix d'une intelligence artificielle leur souhaita la bienvenue à bord de la corvette *Rosalina* lorsque Valori apposa ses empreintes sur le lecteur digital, et un membre de l'équipage franchit la deuxième extrémité du sas pour les accueillir.

« Olá, commandánte ! Lança-t-il avec l'accent chantant de Rosamund. E finido la analizía. N'y a plus alcún bombas nulle parte.

- Merci, Santiago. Bon travail.

- Con si permission, señor commandánte, je voy analizar la immobile de la señora Keltien que a esplosado.

- Oui, c'est une bonne idée, approuva Valori. Emmène deux de nos hommes avec toi, vous irez plus vite pour examiner les décombres.

Le rosamondain salua et partit précipitamment. Saul Valori voulut lui emboîter le pas, mais Moïra le retint par la manche.

- C'est vrai, ce qu'il dit ? La résidence d'Oni a explosé ?

Le baltringue soupira, et se retourna vers elle. L'inspectrice s'aperçut que, dans un environnement confiné, elle parvenait à deviner les déplacements de son vis-à-vis en écoutant le bruit de ses pas.

- Oui, confirma-t-il. On pense que ça a un lien avec l'attentat, mais nous n'avons pas de certitudes pour le moment. Vous la connaissez ?

- Nous sommes amies depuis l'enfance, expliqua Moïra sans contenir son émotion. Mes parents habitaient un appartement mitoyen des Keltien. Comment va Oni ?

Valori hésita à répondre, un silence de quelques secondes à peine mais qui en disait long. Le cœur de Moïra se serra, et elle craignit un instant le pire.

- Elle va bien, rassurez-vous. Cependant, je ne suis pas autorisé à vous en dire davantage. Feris l'a mise sous protection.

De nouveau, l'inspectrice perçut son trouble évident. Ce commandant, aussi gentil qu'il fut avec elle, ne lui dévoilait pas tout. Et pourquoi diable Feris Park aurait-il ordonné à ses mercenaires de protéger Oni Keltien ? Était-elle en danger, d'une quelconque manière ?

- Des hommes de main de la Murcia se sont introduits chez elle en début de semaine, expliqua Valori qui devinait ses inquiétudes. On pense que les mafieux essayent de s'en prendre au général en attaquant sa fille. Mais rassurez-vous, votre amie va bien. Maintenant, suivez-moi, s'il vous plait. Le professeur nous attend. »

Moïra comprit que le baltringue ne lui en dirait pas davantage, et se laissa donc à nouveau guider dans les couloirs étroits et les écoutilles de la petite corvette. Ils franchirent ainsi deux autres portes blindées et grimpèrent une échelle, avant de déboucher sur un pont intérieur qui fourmillait d'activité. Là, la jeune femme compta au moins six hommes qui allaient et venaient en faisant de grands pas et conversaient à voix basse, assistés par plusieurs automates dirigés par l'unité centrale.

« Faites attention où vous marchez, inspectrice, la pria Valori. Nous accueillons ici certaines victimes de l'attentat d'hier. Il y a des couchettes en travers de notre chemin. »

C'était donc ça ! À présent, elle les distinguait. La respiration sifflante d'une femme blessée au poumon. Le grognement d'un homme à côté duquel s'activait un automate infirmier équipé d'une paire de ciseaux qui grinçaient légèrement. Les pulsations, reconnaissables entre mille, d'un électrocardiogramme portable. Il y avait là une dizaine de personnes, alitées sur des matelas tout au long de la coursive, dont le personnel de bord s'occupait du mieux possible.

« Nous avons notre propre équipe médicale, expliqua Valori avec fierté. Mais c'est Franz Anabellis qui se chargera des opérations. La *Rosalina* est notre corvette médicale, Feris y a fait installer un bloc de chirurgie l'an passé.

- Je croyais que vous étiez un genre d'organisation militaire ?

- C'est en partie vrai, reconnut le commandant. Mais nos objectifs s'étendent bien au-delà des lignes de front. Le seul et unique but des baltringues, c'est la protection et la prise en charge des populations civiles. Quand l'armée impériale se concentre sur les menaces extérieures, nous nous préoccupons des habitants et des risques qu'ils encourent.

- Et eux ? questionna Moïra en désignant du bras l'espace devant elle. Quel genre d'opérations doivent-ils subir ?

- Des implantations de prothèses électroniques. C'est la spécialité de Franz, vous savez. Avant de travailler dans les nanotechnologies militaires, il était professeur émérite des universités de médecine de Stène.

- J'en ai entendu parler, confirma l'inspectrice. On raconte que c'est lui qui a sauvé le général Keltien après le massacre d'Edidris.

- En effet. Feris a réussi à évacuer le général blessé, et Franz l'a opéré à bord de la *Fidelia*. Et croyez-moi, son infirmerie de bord ressemble davantage à un placard à balais dans lequel on aurait ajouté des couchettes médicales. D'ailleurs, c'est à la suite de ce désastre que Feris a décidé d'implanter une infirmerie dans chacun de nos vaisseaux, et de faire construire une corvette médicale. »

Il se tut à nouveau et proposa son bras à Moïra pour traverser l'étroit couloir sans heurter les blessés. La jeune femme en compta onze, et Valori lui apprit que le pont supérieur en accueillait davantage encore. Une chose était certaine devant un tel afflux de victimes : le professeur Anabellis ne se reposerait pas beaucoup pendant les prochains jours.

« Nous avons fait appel à ses anciens collègues de Stène pour nous prêter main-forte, expliqua Saul lorsque Moïra lui fit part de sa remarque. Si tout va bien, ils arriveront sur Irotia dans les quarante-huit heures. Sa Majesté leur a donné l'autorisation d'ouvrir un portail pour l'occasion. »

Ils continuèrent leur chemin et prirent à droite, traversant un long couloir abritant des cabines pour les membres d'équipage. Celui-ci leur permit de rejoindre le pont tribord du vaisseau, où était installée la salle des ops et la console des communications. Une grande quartier-maître à la peau sombre et aux cheveux châtons bouclés était installée derrière le terminal, occupée à diriger la sonde de la corvette. Sur la table de modélisation à côté d'elle, le projecteur holographique imprimait en grésillant une reproduction en trois dimensions de la place Saturnale et des artères environnantes, ainsi que du locomotor éventré et des immeubles effondrés. Fascinée par la rapidité de l'engin dont elle pouvait entendre le laser, Moïra s'approcha pour vérifier le niveau de détail du diatope transparent qui en émergeait. Lorsqu'elle approcha sa main de l'appareil, elle sentit une légère vibration sur sa peau en entrant en contact avec l'hologramme. Cela lui permit de caresser les contours de la coupe schématique et d'en apprécier la qualité d'exécution.

« C'est incroyable ! S'exclama-t-elle, émerveillée. Ce modèle est beaucoup plus rapide et plus précis que celui dont dispose la Sécurité Civile ! Et il imprime même les structures souterraines et les canalisations ! »

Surprise de son intervention, l'officier de pont se retourna et lui adressa un large sourire que Moïra ne vit pas. C'était une femme de la quarantaine, dont les yeux vert clair contrastaient joliment avec sa peau couleur d'ébène. Même assise sur son fauteuil de travail, elle dépassait Moïra de près d'une demi-tête, ce qui trahissait des origines des planètes extérieures, ou une appartenance à la communauté uglienne. Elle adressa un bref salut à son commandant, avant de répondre à l'inspectrice.

« C'est un nouveau prototype, expliqua-t-elle de sa voix chaude et bienveillante. La sonde de *Rosalina* a été amplifiée pour permettre une analyse de la structure des sols et des réseaux souterrains, ou l'étude de la composition minéralogique des astéroïdes. Elle permet aussi d'imprimer l'intérieur des bâtiments, et détecte la signature thermique des êtres vivants jusqu'à une taille de deux centimètres.

- Attendez, coupa Moïra avec stupéfaction. Vous êtes en train de me dire que ce truc est capable de détecter des *insectes* ?

- Sur une distance maximale de quatre journées-lumière depuis l'espace, et d'environ trois-cent cinquante kilomètres dans un atmosphère. Vous voulez essayer ?

- Désolé, Najima, intervient Valori. L'agent Scopuli devra patienter un peu avant de faire le tour du propriétaire. Le professeur a demandé à la voir dès qu'elle serait à bord. Reprends ton travail.

- À vos ordres, commandant. »

La dénommée Najima fit pivoter son fauteuil pour se replonger sur son écran, non sans adresser poliment à Moïra une invitation à revenir. Etrangement, ces baltringues qu'elle s'était représentée comme un groupe d'amateurs austère et presque sectaire semblaient tous prévenants et agréables à son égard, et disposaient de matériel et de vaisseaux plus performants que ceux de l'armée ou des forces de police.

« Moïra ? Vous venez ? »

Elle reprit ses esprits et accepta le bras du commandant qui lui servait de guide d'aveugle. Aurait-elle besoin de s'acheter un automate pour la guider comme un toutou ? Cette pensée la fit frissonner. Elle n'avait rien contre les personnes à handicap, contre ceux et celles qui avaient perdu la vue, mais ce n'était pas ainsi qu'elle avait imaginé sa vie. Son trouble dut se lire sur son visage, car Saul Valori lui chuchota à l'oreille :

« Ne vous inquiétez pas, inspectrice. Bientôt, vous serez capable de vous déplacer toute seule.

- Mais comment ? Sans y voir, je me cogne partout !

- Ça, murmura-t-il sur le ton de la confidence, c'est une surprise. »

Le bruit d'un scanner rétinien se fit entendre, et une porte coulissante s'activa, révélant une activité importante derrière. À l'instant même où la porte s'ouvrit, les conversations se turent brusquement.

« Je vous en prie, inspectrice. Après vous. »

Le cœur battant, Moïra lâcha Valori et pénétra dans la pièce d'un pas hésitant. Mains tendues devant elle, dans le noir, elle progressa à l'intérieur de ce qui lui semblait être le poste de pilotage du vaisseau. Et en effet, quelques secondes plus tard, ses doigts rencontrèrent la surface dure et métallique d'une table de navigation à hologrammes. Celle-ci était de forme ovale, comme elle put le constater tandis qu'elle la contournait prudemment, et de dimensions assez impressionnantes. Il n'y avait cependant aucun grésillement audible, ce qui signifiait qu'elle n'était pas en fonctionnement pour le moment.

« Soyez la bienvenue à bord de la *Rosalina*, inspectrice Scopuli.

Cette fois, c'était la bonne. Le professeur Anabellis s'avança jusqu'à elle et l'accompagna galamment jusqu'à un siège, où elle se laissa tomber avec un soupir de gratitude.

- Permettez-moi de vous présenter les participants de cette petite réunion, poursuivit le scientifique en reculant. Sur votre gauche, le commandant Valori qui vous a menée jusqu'à nous. Il est le responsable de notre modeste flotte. N'hésitez pas à vous adresser à lui si vous avez besoin de quoi que ce soit pendant votre séjour à bord.

- Je... merci.

- Face à vous, son officier-en-second et notre fidèle amie de toujours, Ellen Riley.

- Franz ? Elle y voit que dalle, tu sais. Il vaudrait mieux lui donner ton machin avant de t'embêter à faire les présentations.

La voix qui venait de l'interrompre était grave et rauque, indubitablement masculine. Le professeur se figea, et Moïra l'entendit se passer nerveusement la main dans les cheveux avant de triturer ses lunettes.

- Veuillez m'excuser, ma chère, marmonna-t-il. Avec tous ces évènements, j'avais complètement oublié que vous...

- Ce n'est pas grave, professeur, l'interrompit Moïra.

Il se racla la gorge, et s'empara de quelque-chose sur une console. La jeune femme l'entendit appuyer sur un bouton pour mettre un mécanisme en route, et il s'approcha d'elle d'un pas plus assuré.

- Voici. Essayez-les, et dites-moi ce que vous en pensez. S'il faut les faire ajuster, nous pourrions nous en occuper. »

Intriguée, Moïra tendit sa main en avant, et le professeur y déposa ce qui ressemblait fort à une paire de lunettes. Oui, il y avait là les deux branches, et elle sentit distinctement sous ses doigts une surface lisse et légèrement incurvée qui devait être un verre. Perplexe, elle les déplia et les approcha de son visage. Lorsqu'elle les déposa sur son nez, elle faillit tomber de son siège sous l'effet de la surprise.

« Ça alors ! S'exclama-t-elle. Je vous vois ! »

Mais elle se rendit compte immédiatement que voir n'était pas le terme approprié. Elle parvenait en fait à distinguer des silhouettes autour d'elle, ainsi que les contours des meubles et la disposition globale de la pièce, mais tout cela lui apparaissait sous la forme d'ombres étranges sur un fond noir toujours aussi désespérément terne.

« Comment est-ce possible ? murmura-t-elle, malgré tout ébahie.

- Cet appareil fonctionne comme un sonar, à la manière de celui que nous utilisons sur nos vaisseaux pour détecter les champs de force ou les astéroïdes. Je l'ai miniaturisé et j'ai fait en sorte qu'il renvoie les ondes directement vers votre cortex cérébral au lieu de les transmettre à une table de modélisme. Cela fait plusieurs mois que je travaille à son développement, et il n'est pas tout à fait prêt à la commercialisation, mais... j'imagine que vous en aurez quand même l'utilité.

- Professeur, je ne sais pas quoi dire, balbutia Moïra. Je vous remercie vraiment du fond du cœur. C'était... inespéré.

- Ma chère, s'amusa Anabellis, ce n'est pas moi qu'il faut remercier. C'est Feris qui a décidé de vous offrir cet objet.

- Feris Park ? S'étonna l'inspectrice. Mais, c'est impossible ! Depuis l'explosion, il est...

- À l'article de la mort ? »

Cette voix goguenarde. Cette silhouette, grande et filiforme, qui fit un pas en avant depuis le mur contre lequel elle était appuyée. Cette attitude nonchalante, mais charismatique à la fois. Ce manteau, comparable à une cape, et cette paire de rangers si caractéristique...

Non. C'était impossible. Et pourtant...

« Vous ne semblez pas ravie de me voir, inspectrice ! lança Park d'une voix amusée. J'aurais espéré des retrouvailles plus chaleureuses.

- Vous ! Vous êtes...

Elle se leva, s'avança brusquement dans sa direction, et lui décocha un formidable uppercut dans la mâchoire.

- Vous êtes vraiment le pire connard de cette galaxie ! Explosa-t-elle en hurlant. Vous vous rendez compte que je vous ai cru mort ?! MORT ! Par ma faute ! Je culpabilise depuis des heures, et vous vous pointez là, l'air de rien ? Non mais pour qui vous prenez-vous ?! »

Elle martela son torse de toutes ses forces, et fondit en larmes. Toute sa rage, sa frustration et sa culpabilité se déversèrent sur le mercenaire, qui encaissa cette colère sans broncher. Il attendit patiemment qu'elle ait épanché sur lui son impuissance et sa douleur, et la prit doucement dans ses bras lorsqu'elle s'écroula enfin en haletant.

« Comment ? Finit-elle par demander, épuisée, lorsqu'elle retrouva finalement ses esprits. Comment pouvez-vous vous tenir là, devant moi, alors que tout le monde vous a vu dans une civière, baignant dans votre sang ? Quel miracle est-ce là ?

- Juste un petit tour de passe-passe, Moïra. Rien de plus. »

Il s'interrompit le temps de l'aider à regagner son siège, aidé par Anabellis qui l'assit délicatement. Les autres protagonistes demeuraient immobiles, attendant impatiemment la suite. Il y avait cinq autres personnes dans la pièce, réalisa Scopuli grâce à son tout nouveau sonar. Les deux qui se tenaient à sa gauche étaient Valori et son adjointe, mais elle reconnut également la silhouette massive du géant qui ne quittait pas Feris d'une semelle. C'était sans doute lui qui avait fait remarquer au professeur qu'elle était aveugle, car seul Arund Terk pouvait avoir une voix aussi grave et puissante dans cette petite assemblée. Les deux autres participants lui étaient pour le moment inconnus, mais Moïra ne leur prêta guère plus d'attention qu'un regard en coin. Elle voulait comprendre comment et pourquoi le mercenaire avait fait croire à tout le monde qu'il était à l'agonie.

« J'ai bel et bien reçu un mauvais coup à l'arrière du crâne, expliqua justement Park à son intention. Mais ma blessure était beaucoup moins grave que ce que vous auriez pu croire. Il ne m'a fallu que quelques minutes pour reprendre connaissance quand Arund est venu à mon secours, et nous avons décidé ensemble de monter cette petite supercherie.

- Voyez-vous inspectrice, notre amie Liseth est une femme extraordinaire, continua le professeur Anabellis. Vous vous souvenez sans doute de cette jeune femme trop maquillée et toute vêtue de noir, qui vous a aidée à interpellier les mafieux dissimulés dans la foule des badauds ?

Moïra acquiesça du chef, sans comprendre pour autant où ils voulaient en venir.

- Ophélia est une Changepeau, lâcha Feris en toute désinvolture. Ses cellules ont subi une transgénèse violente qui les a rendues particulièrement instables, et qui lui donne la capacité de prendre l'apparence d'à peu près n'importe-qui. Il a suffi que mon équipe m'évacue discrètement vers la corvette, et Liseth a pris ma place dans le brancard pour jouer la comédie. Auparavant, elle a pris soin de simuler un esclandre avec l'amiral Tyu en place publique, pour que tout le monde s' imagine que nous l'avions congédiée. C'est aussi simple que ça.

- Mais, le capitaine Miller...

- Ce cher docteur est un collègue de Franz depuis des années, précisa Park. Ils ont fait leurs études ensemble à l'université, et il était évidemment dans la confidence. Il a d'ailleurs joué son rôle à la perfection.

- Mais... je ne comprends pas... pourquoi faire croire à votre mort ?

- Ça, inspectrice, c'est justement la raison de cette petite réunion, intervint Valori. Mais ne vous inquiétez pas, on va tout vous expliquer. Feris, tu permets ... ?

- À toi l'honneur, commandant. »

Le chef des baltringues s'étira et retourna nonchalamment au fond de la salle, où il s'assit en tailleur à même le sol, dos contre le mur, et bailla ostensiblement. Anabellis, lui, resta près de Moïra et posa une main ferme sur l'accoudoir de son fauteuil. Etonnamment, auprès de ces gens qu'elle connaissait à peine, la jeune femme se sentait en sécurité. Comme si elle faisait partie de cette équipe depuis toujours.

Non, Moïra, se sermonna-t-elle. Ils ne sont pas de ta famille. Tes coéquipiers sont morts dans cet enfer, par ta faute. Tu perds les pédales, ma fille.

« Tout d'abord, inspectrice, permettez-moi de terminer les présentations, pérora Valori de son timbre avenant et clair. Cet homme, à côté de la console, est l'amiral Travis Senghor, des forces de renseignement et d'espionnage de Sa Majesté. Il a généreusement accepté de nous prêter main-forte pour identifier les auteurs de cet attentat.

- Mais, je croyais que c'était la Murcia et Fernando Fores qui...

- Un instant, inspectrice. Faites-moi confiance, tout va devenir plus clair, si j'ose dire. Mais pour finir, celui qui se tient à votre droite, contre la vitre panoramique, est le propriétaire de la *Rosalina* et le meilleur pilote qu'il m'ait été donné de rencontrer. Bien que le lieutenant Dell travaille toujours au sein de l'armée irotienne, il a fait partie des baltringues pendant près de deux ans, et continue de nous aider lorsque nous avons besoin de ses talents. »

Evidemment, Moïra avait entendu parler du célèbre lieutenant Dell. On disait de lui qu'il était le meilleur pilote qui ait vu le jour depuis des générations. Il détenait d'ailleurs le record impressionnant de huit victoires consécutives aux grandes courses de chasseurs monoplaces organisées par le général Keltien dans le désert des Galates. À eux deux, cet homme et le professeur Anabellis étaient tout simplement des légendes vivantes. Mais il en fallait beaucoup plus pour impressionner l'inspectrice qu'une avalanche de médailles et de trophées. Moïra salua les deux hommes d'un hochement de tête, et Senghor lui rendit sa politesse d'un simple grognement. Dell, pour sa part, opta pour le salut militaire, le corps droit et un poing sur le cœur. Un protocolaire, donc.

« Bien, poursuivit Valori avec gravité. Maintenant que les formalités d'usage sont terminées, revenons au sujet qui nous préoccupe. Messieurs, si vous le voulez bien, je vais faire un résumé rapide pour mademoiselle Scopuli.

- Allez-y, Saul, qu'on en finisse ! Tonna Senghor d'une voix rêche. Cette réunion s'éternise, et la Murcia aura le temps d'organiser trois autres attentats avant qu'on puisse l'en empêcher, si on continue à palabrer.

- Très bien. Voici donc ce que nous avons découvert.

Il croisa ses mains dans son dos et, machinalement, se mit à faire les cent pas tout en parlant très vite.

- Il y a environ trois semaines, nous avons été contactés par le général Keltien car des membres de la mafia lugorienne avaient été repérés sur Irotia. À notre connaissance, il s'agit de la première fois que la Murcia quitte la planète-mère de l'Empire, et nous y avons tout de suite vu le spectre de la Révolte des Quarante Jours. Cela faisait des années que cette famille criminelle était en sommeil, mais nous avons constaté une recrudescence massive de leurs recrutements dans les rues, ainsi qu'une reprise importante du marché noir et des trafics de stupéfiants ces derniers mois. Le général a senti le danger aussi, alors il a fait appel à nous pour surveiller l'activité des mafieux et découvrir leurs objectifs. Hélas, nous avons été pris de court, et ils nous ont manipulés de bout en bout. »

Il marqua une pause, comme s'il pesait ses mots pour déterminer ce qu'il avait ou non le droit de révéler. Au fond de la pièce, Feris lui adressa un discret signe de tête pour l'encourager.

« L'attaque qui a eu lieu sur l'Hôtel de l'Impératrice visait probablement le couple impérial, poursuivit Valori après s'être râclé la gorge. Mais leur visite sur Irotia a été annulée, et les mafieux ont décidé d'organiser cet attentat à la place. Ils ont posé un mouchard dans le bureau du général Keltien dans le seul but d'attirer Feris ici. Nous pensons que leur objectif était de faire un maximum de victimes, et d'éliminer Park par la même occasion.

- Mais, objecta Moïra, les familles criminelles comme la *Murcia* n'agissent que pour leur propre compte et visent à faire du profit. Ce ne sont pas des terroristes ; je n'imagine pas un seul instant que ce genre d'opération bénéficie à leur commerce illégal.

- Nous savons que c'est difficile à croire, intervint Park en se redressant. Mais c'est la meilleure hypothèse que nous ayons. Pour une raison qui nous échappe, la *Murcia* semble obéir à un commanditaire. Et ce mystérieux donneur d'ordres déploie beaucoup d'efforts pour qu'Irotia accuse les polarians de ces attaques. »

L'inspectrice prit le temps de réfléchir. La théorie du mercenaire pouvait sembler bancale au premier regard, mais elle devait bien admettre que rien dans cette mission ne s'était déroulé comme prévu. À commencer par l'embuscade dont son unité avait été victime, qui n'était pas improvisée. La façon dont les mafieux s'étaient repliés dans le bâtiment aussi, en prenant en otage le personnel et en minant les conduits de ventilation avec des explosifs pour gagner du temps. Tout ça ne collait pas du tout avec le profil d'un gang urbain qui faisait dans la drogue industrielle et le marché noir.

« Mais pourquoi faire accuser Polaria ? Interrogea Moïra, qui ne voyait pas où le baltringue voulait en venir.

- Probablement pour déclencher une nouvelle guerre, asséna Travis Senghor. La prétendue attaque polarienne sur la station Revitalis a poussé le général Keltien à proclamer la conscription et à armer sa flotte. Après un tel attentat, l'Empire ne pourra plus faire marche arrière.

- Alors quoi, ils espèrent vendre des armes issues du marché noir aux belligérants ?
- Avouez que ça se tient, soupira Feris qui ne semblait pas particulièrement ravi à cette idée. Leur commanditaire veut déclencher une guerre pour une raison qui nous échappe, et il promet aux mafieux de nouveaux débouchés pour leurs affaires en échange de leur aide.
- Il faudrait donc découvrir l'identité de celui qui les emploie, conclut l'inspectrice. C'est lui le responsable de toute cette tragédie. Nous devons le traduire en justice.
- Nous ? Releva Park avec un rire nerveux. Je ne crois pas que vous fassiez partie des baltringues, même si je vous ai invitée à cette petite réunion.
- Alors pourquoi me raconter tout ça ? S'énerva Moïra, qui sentit qu'on la mettait à nouveau sur la touche. Pourquoi feindre votre mort, si ce n'est parce-que vous préparez quelque-chose ? Si vous envisagez une opération contre ceux qui ont détruit mon unité, je veux en être. Je rêve de les faire tomber au moins autant que vous.
- La vengeance peut conduire à bien des excès, fit remarquer Dell qui était resté silencieux jusque-là. Nous comprenons votre implication dans cette affaire, inspectrice. Plus que des collègues, ce sont des frères d'armes que vous avez perdus. C'est par égard pour votre perte et votre douleur que Feris a autorisé votre présence ici. Mais je vous en prie, ne vous lancez pas dans une vendetta pour de mauvaises raisons.
- Non ! décida Moïra fermement. Je refuse d'être mise à l'écart. Cette affaire a été confiée à la Sécurité Civile d'Irotia, et nous avons chèrement payé notre implication. Je veux aller au bout de cette enquête, et identifier celui ou celle qui a ordonné la mort de mes coéquipiers ! »

Elle se figea soudain en constatant que tout le monde, dans la pièce, la dévisageait. Ou plutôt, que toutes les silhouettes qu'elle pouvait distinguer grâce à son nouvel appareil étaient tournées vers elle. Elle prit alors conscience qu'elle s'était brutalement redressée, et qu'elle avait hurlé sa dernière phrase.

« Pardon, murmura-t-elle. C'était déplacé, je n'aurais pas dû m'emporter de cette façon.

- En effet, grogna Senghor en se renfrognant. Si j'étais votre supérieur, mademoiselle Scopuli, vous seriez déjà mise à pied. Feris, êtes-vous sûr de votre décision concernant cette petite ? »

Le mercenaire s'étira bruyamment, et se rapprocha de Moïra d'un pas lent et mesuré. Debout face à elle, il la dominait de plus de deux têtes. Il se pencha vers elle, l'examina attentivement, et murmura à son oreille :

« Qu'est-ce que vous recherchez, Moïra ? Répondez-moi sincèrement. La vengeance, ou l'absolution de votre culpabilité ?

L'inspectrice hésita, prenant conscience qu'elle faisait l'objet d'un genre de test. Et elle sentit que cette question était loin d'être anodine dans la bouche du mercenaire.

- La justice, répondit-elle finalement. Je veux arrêter ces criminels, pour protéger les Irotiens. C'est la raison pour laquelle je suis entrée dans la Sécurité Civile, et ce n'est certainement pas vous qui allez m'en empêcher.

Park recula et prit quelques secondes pour étudier sa réponse. Puis il se tourna vers Senghor, et confirma sa décision.

- Elle reste. Vous ne l'appréciez peut-être pas encore à sa juste valeur, Travis, mais cette jeune femme est déterminée et je suis convaincu qu'elle nous sera d'une aide précieuse.

Revenant vers Moïra, il ajouta d'un ton satisfait et enjôleur :

- Bienvenue chez les baltringues, ma chère. »

Etonnamment, Scopuli ne se rappelait pas avoir demandé une intronisation. Pourtant, lorsque Feris la félicita, tous se mirent spontanément à applaudir avec chaleur. Moïra voulut protester, mais le bruit des grosses paluches d'Arund Terk suffit à couvrir toute forme de contestation.

« Et maintenant, reprit Feris en retrouvant toute sa gravité, écoutez-moi attentivement. »

Sa voix était posée, sa posture toujours aussi détachée, mais on sentit au ton qu'il employait que quelque-chose avait changé. Enfin, le mercenaire semblait décidé à aborder le véritable sujet qui les avait réunis dans la corvette. D'un pas ample, il s'approcha de la console au centre de la pièce, et l'activa. Le projecteur holographique s'anima en grésillant, et un visage apparut en suspension dans les airs. Tous, hélas, ne le connaissaient que trop bien.

« Voici Frédéric Norman, plus connu sous le nom du Boucher de Lugori. Je ne vais pas vous détailler l'ensemble de son curriculum, je pense que vous avez tous entendu parler de ce joyeux luron.

Ils acquiescèrent en silence, et le mercenaire fit glisser son doigt sur l'hologramme pour passer à la projection suivante. La machine fit apparaître un organigramme sous forme d'arbre généalogique, chacune des branches comprenant un nom et une photographie.

- Ce que vous avez à présent sous les yeux, c'est une représentation des niveaux de hiérarchie que nous avons pu identifier au sein de la Murcia ces dix dernières années. Comme vous pouvez le constater, bon nombre de leurs lieutenants sont encore en cavale, mais nous avons réussi à faire un peu de ménage dans leurs rangs.

D'un geste rapide, Feris dessina un X dans les airs, et le visage du dénommé Paquito Gonzalez se recouvrit d'une croix rouge. Puis, il pianota quelques instants sur la console, et

le faciès de Fernando Fores vint s'ajouter en marge de l'organigramme, avec un grand point d'interrogation au-dessus.

- Les récents événements confirment que la Murcia travaille désormais de pair avec la mafia irotienne, dirigée par Ludo Willys. Au début de cette affaire, nous pensions que Willys avait pris du galon et endossé le rôle de padrón pour les deux familles. Mais nous nous trompons.

Moïra suivit les explications du mercenaire, fascinée par le niveau de connaissances que son unité avait accumulé sur les gangs urbains. Chacune des projections que l'holographe affichait lui apparaissait sous forme de relief 3D dans ses nouvelles lunettes.

- La nuit dernière, le général Keltien a fait l'objet d'une tentative d'empoisonnement, poursuit Park, désireux d'aller au bout de sa démonstration. L'analyse de la vidéosurveillance des casernes a permis de révéler ce qui, hier encore, nous semblait impossible : le Boucher est en vie.

Il y eut un long silence, ponctué de murmures inquiets que Moïra ne saisit pas. Ce fut l'amiral Senghor des services de renseignement impériaux qui le rompit en tapant violemment du poing sur le tableau de bord.

- Foutaises ! S'exclama-t-il de sa voix rauque. Frederic Norman est mort, il s'est immolé dans les geôles impériales ! Si un criminel aussi dangereux avait refait surface, j'en aurais été averti depuis longtemps !

- C'est pourquoi je vous suggère de mener une enquête sur les hommes de votre unité, Travis. Si le Boucher a réussi à échapper à votre surveillance pendant des années, il a forcément bénéficié de complicités en interne.

Senghor se retint d'envoyer au mercenaire une pique cinglante de son cru, et parut se raidir. L'idée qu'une taupe de la *Murcia* ait pu infiltrer les services d'espionnage de Sa Majesté ne le ravissait guère.

- Je ne vais pas vous révéler tout de suite comment ce cinglé a réussi à falsifier les vérifications ADN, poursuit Park, même si je pense l'avoir découvert. Néanmoins, vous conviendrez après avoir visionné ces images qu'aucun doute n'est permis. Moïra, je suis désolé, mais nous n'avons pas eu le temps d'intégrer cette vidéo dans votre dispositif. Il faudra nous croire sur parole. »

L'inspectrice acquiesça, et se concentra pour discerner à l'oreille le sujet de la projection. Elle entendit distinctement un homme se mettre à tousser, des meubles se renverser, et la voix d'une femme prise de panique à côté. L'homme à terre, à en croire la bande son, était le général Keltien, en train de s'étouffer. Sa toux devint un raclement immonde, et la femme qui l'accompagnait hurla. Une porte s'ouvrit, et un homme entra. Moïra reconnut aussitôt la voix de celui qui devisait avec l'amiral Johan Tyu à l'extérieur du dispensaire. L'amiral Jens Harold – puisqu'il s'agissait de lui – envoya la dénommée Mili chercher du secours. Quelques

instants plus tard, le bruit d'une cohorte de pas précipités se fit entendre, et la porte du bureau du général claqua. Feris interrompit alors la vidéo, et tous les baltringues présents dans la pièce eurent un hoquet de stupeur.

« Par l'Empereur ! Jura Dell en découvrant les images. C'est bien lui ! Le Boucher est de retour !

- Il s'est fait passer pour le nouveau médecin du général, expliqua Feris avec gravité. Depuis plusieurs jours, il venait voir Maz tous les matins pour lui administrer ses injections. Comme vous pouvez le constater, Norman portait un visage factice imprimé au laser, ce qui explique que personne ne l'ait reconnu plus tôt.

- Comment va le général ? S'enquit le professeur, lui aussi atterré.

- Il est sorti d'affaire. Bénie fut la présence à ses côtés de Jens et de Mili, sans quoi la toxine n'aurait sans doute pas été éliminée assez vite de son organisme.

- Mais alors, intervint Valori, ça signifie que la prise d'otages qui a eu lieu ici leur a également servi de diversion pour que Norman puisse empoisonner le général ?

- Oui, confirma Park avec une grimace. Ce qui prouve à quel point leur plan avait été minutieusement réfléchi et préparé à l'avance. Je suis convaincu qu'ils avaient envisagé tous les scénarios possibles dans le but de nous piéger, quoi qu'il arrive.

- Ça ne ressemble pas à la Murcia, Feris ! Grogna Terk en se grattant la barbe. Je veux dire, c'est sûr qu'ils sont vachement bien organisés, mais là...

- Tu as parfaitement raison, Arund. Un tel niveau de planification dépasse largement les compétences d'un cinglé comme Frederic Norman. Le Boucher agit d'instinct, il saisit les opportunités au vol quand elles se présentent. Dans le cas présent, nous avons affaire à quelqu'un de très intelligent, qui a pensé et mûri chaque détail de ce plan en amont de son exécution.

- Donc, comprit Moïra, on en revient à la théorie de votre mystérieux commanditaire ? Celui qui essaye de déclencher une guerre ?

- Tout à fait, inspectrice. Qui que soit notre inconnu, il est suffisamment malin pour ne pas laisser de traces, et assez important pour qu'un gang comme la Murcia le respecte et obéisse à ses directives. Je pense – et j'attends votre avis sur la question – que nous sommes face pour la première fois au véritable padrón de la mafia lugorienne. Celui qui les finance, qui les dirige dans l'ombre depuis bientôt dix ans.

- Mais le Boucher était le padrón de la Murcia pendant les Quarante Jours ! contra Senghor avec véhémence. Sa capture a mis fin à la guerre civile en moins d'une matinée !

- Possible. Mais c'est plus vraisemblablement ce qu'on a voulu nous faire croire. Lorsque Norman a été arrêté, leur véritable chef a dû se sentir menacé. Il a donc mis fin à l'insurrection pour nous faire croire que nous avons décapité le serpent. Ainsi, il a évité qu'on ne pousse plus loin nos investigations.

- J'avoue que ça se tient, reconnut le professeur. Mais si tout cela est vrai, ça n'arrange pas nos affaires. Non seulement nous voilà avec ce malade de Boucher dans la nature, mais il nous faut aussi identifier la personne qui lui donne ses ordres. Et le temps presse, si on veut les empêcher de commettre un deuxième attentat.

- Notre situation n'est pas idéale, admit Park à contrecœur. Ils sont bien préparés, ils ont un plan à suivre, et des complices infiltrés partout dans les casernes et dans l'administration. Mais nous aussi, nous disposons d'un avantage.

- Eclairez-nous alors, mercenaire ! exigea Senghor. Moi, pour ma part, je n'en vois aucun.

Feris hésita un instant, et se tourna vers l'amiral lugorien.

- Avant d'aller plus loin, Travis, vous devez me faire la promesse de ne pas chercher à incarcérer cette personne, et de me laisser agir comme je l'entends. C'est capital.

- Si c'est de votre petite protégée Changepeau que vous parlez, Park, nous avons déjà un accord. Votre collaboration pour faire tomber la Murcia contre mon silence. Je suis un homme d'honneur.

- Je le sais, amiral. Mais je vais devoir vous demander une fois de plus de renier vos convictions et votre devoir. Vous m'en voyez navré.

Le Lugorien se retourna vers le cockpit, mains croisées dans le dos, et prit quelques instants pour réfléchir. Le lieutenant Dell, qui se tenait à côté de lui, s'approcha et lui murmura quelques mots. Senghor acquiesça du chef, et fit de nouveau face au chef des mercenaires.

- C'est entendu. Quel que soit ce nouveau secret à porter, la capture du Boucher et l'empêchement d'une guerre le justifieront certainement. Je vous donne ma parole de ne nuire en aucune façon à tous ceux qui accepteront de nous prêter main-forte dans cette affaire.

Feris laissa entendre un profond soupir de soulagement. Ou bien s'agissait-il d'appréhension ? Moïra n'aurait su le dire avec certitude.

- Très bien, reprit le mercenaire. Je puis donc abaisser mes cartes devant vous en toute confiance. »

Il retourna à la console, et glissa une dernière fois son doigt sur l'hologramme pour faire apparaître une nouvelle image. Cette fois, elle représentait l'intérieur d'une petite infirmerie de bord, pourvue d'un automate et de deux couchettes de taille modeste. Le décor de la

pièce apparut à Moïra sous forme d'un flash dans son esprit, comme la réminiscence d'un rêve étrange qu'elle aurait fait la veille et dont elle n'aurait pas totalement émergé. Saisir l'ensemble de ce tableau lui demanda un véritable effort, car l'image disparut de sa tête en quelques secondes à peine. Néanmoins, elle eut le temps de reconnaître la personne qui bénéficiait des soins du petit robot.

« Mais, c'est Oni ! S'exclama-t-elle en découvrant son amie d'enfance.

- En effet, confirma le mercenaire. Mes amis, je vous présente la fille cadette du général, Oni Keltien. Elle sera, je crois, notre meilleur atout pour faire tomber la Murcia définitivement.

Senghor ricana.

- Et comment diable espérez-vous capturer le criminel le plus recherché de la galaxie avec cette jolie brunette, Park ? Aurait-elle des pouvoirs magiques ?

- Pardonnez-moi, Travis, mais j'aime ménager mes effets de style. Permettez-moi de reformuler mon introduction.

Il se tut, compta jusqu'à trois et, d'une voix légèrement tremblante, déclara :

- Chers amis baltringues, je vous présente la tristement célèbre Mort Rouge d'Irotia. »

Chapitre 29 – Un poisson au curry

Solaria, café « Chez Jojo », 14 septembre 3224.

« C'est exactement ce que je vous dis, mon colonel ! Affirma une fois encore le gros capitaine. Il voulait m'avoir, pour sûr ! Au début, je ne me suis pas méfié de son invitation, mais les choses sont vraiment devenues bizarres. Après la partie de cik, je veux dire. Dès que le lieutenant Sanders est venu le chercher, sa femme a commencé... et bien, à m'allumer, ça ouais ! Et elle ne faisait pas semblant ! Je vous jure, j'ai même été obligé de la secouer un peu pour qu'elle me lâche et qu'elle me laisse partir. Ça m'a mis la puce à l'oreille, aussi vrai que je m'appelle Barry. Et c'est que le capitaine Barry, il est connu pour être futé, ça oui ! »

Un sourire triomphal apparut sur le visage de Rickardo Nasir, colonel de la première unité des *Slayers* de Solaria et chef de la garde impériale. C'était un homme grand mais fin au teint blafard, qui avait le crâne chauve depuis plusieurs années et des joues creuses. Parfois, à le regarder, on aurait dit une loque, le genre d'individu qu'on envoie à l'hôpital à cause d'une carence alimentaire. Mais le colonel Nasir était connu pour sa force de caractère et sa détermination sans faille. Depuis la mort de sa fille l'année précédente, il avait juré qu'il se relèverait de sa maladie pour lui faire honneur, et il n'avait pas faibli. Au contraire, le crabe perdait du terrain. Il avait dans le même temps arrêté de fumer et s'était trouvé une compagne. Mais c'était encore et toujours dans l'armée que Rick Nasir trouvait son bonheur, lui qui servait Utar Mogli depuis le commencement de son règne et protégeait déjà son prédécesseur.

« Cette invitation à dîner pue la tentative de corruption d'un membre de l'état-major, articula-t-il distinctement. Roots prépare un coup tordu !

- C'est bien ce que j'ai pensé, colonel ! S'exclama Barry en pointant son gros doigt vers lui. Pour être franc avec vous, j'ai toujours pensé que son ascension avait été trop rapide. Ça cache forcément quelque-chose de louche. Moi, par exemple, je sers dans l'armée depuis plus longtemps que lui, j'ai des états de service exemplaires, et ça n'empêche que je suis bien loin d'obtenir un grade d'officier supérieur... »

Le gros militaire s'arrêta quelques instants pour napper une généreuse bouchée de poisson avec de la sauce, et enfourna le tout sans aucun raffinement. Nasir l'observa avec un certain écœurement, et se retint de lui faire remarquer sèchement que la surveillance des quais orbitaux de Stène constituait en réalité une voie de garage sans aucune perspective d'évolution de carrière. Il comprenait d'ailleurs pourquoi le groupement des affectations avait envoyé Stevens Barry au placard : à le voir ainsi se goinfrer comme un porc devant son auge, on aurait difficilement pu l'associer à l'idéal d'ordre et de discipline que l'on exigeait d'un chef militaire.

« J'ai tout de suite été en alerte, reprit Barry après avoir avalé bruyamment sa nourriture. En fait, ça faisait un moment que mes équipes surveillaient les quais d'alunage privés du colonel Roots. Le flair légendaire du capitaine Barry avait senti un truc pas net, et il faut croire que j'avais raison !

- Dois-je vous rappeler, souleva Nasir d'un ton détaché, qu'espionner les activités de votre supérieur hiérarchique sans l'autorisation des services de renseignement de Sa Majesté est un crime passible de la dégradation et de trois années de bagne sur Dortamund ? »

Victoire ! Le gros lourdaud se décomposa en un instant sur sa chaise, comme s'il venait de perdre une bonne trentaine de kilos. Son regard balaya la pièce d'un air paniqué, cherchant désespérément une porte de sortie ou la trace d'un quelconque commando venu l'interpeller pour sédition. À voir son teint livide et la panique s'emparer de lui, Nasir se dit que finalement, cette entrevue n'était pas qu'une perte de temps. Plutôt une distraction bienvenue à l'heure du repas.

« Je plaisante, capitaine, finit-il par expliquer, tant son vis-à-vis lui faisait pitié.

- Ah ! Je... bon, très bien. Pendant un instant, j'ai bien cru que vous alliez m'arrêter, colonel ! Foi de Barry ! »

Il partit d'un gros éclat de rire, qui devait plus à son état de nervosité qu'à une véritable envie de se déridier les zygomatiques. Par l'Empereur, quel bonhomme pathétique ! Comment ce gros imbécile avait-il fait pour obtenir un grade de capitaine ? Et puis, cette manie de jurer sans cesse sur son propre nom ! Nasir s'étira, et croisa les bras devant lui sur la table.

« En réalité, votre insubordination est passible d'une arrestation, assortie d'une comparution immédiate devant la Haute-Cour des Judicieux pour trahison, reprit Nasir, qui ne pouvait résister au plaisir de le torturer encore un peu. Mais vous avez de la chance, Stevens, je suis d'humeur magnanime. Je suis donc tout disposé à oublier ce petit écart, si vos informations sur Roots justifient mon déplacement.

- Merci, colonel !

- Alors, dites-moi tout, capitaine. Ce petit dîner. Vous aviez déjà des soupçons ?

- Ah, ça oui, colonel ! S'exclama le gros soldat en s'essuyant les doigts sur son uniforme. Comme je vous le disais, mes gars surveillaient discrètement les quais privés du colonel Roots depuis environ un mois.

- Le motif de cette surveillance illégale ?

- J'avais reçu un tuyau de mon copain Tod, qui bosse au service de maintenance de nos champs de force. Un sacré lascar, ce vieux Toddy, on avait fait les quatre-cents coups à

l'école militaire, je ne vous raconte pas ! Tenez, une fois, notre officier instructeur était sorti de son bureau pour aller au petit coin, et...

- Capitaine, vous comprendrez certainement que je suis un homme occupé, et que je n'ai malheureusement pas toute la journée devant moi pour écouter vos histoires passionnantes. »

Barry s'empourpra, et se mit à bafouiller en cherchant ses mots. Cet empoté avait déjà perdu le fil de ce qu'il racontait ! Nasir soupira ostensiblement. Devait-il vraiment prendre au sérieux les balivernes d'un tel énergumène ? Il n'en avait certes pas l'envie, mais son instinct lui hurlait que ce capitaine maladroit et bedonnant était bien plus malin qu'il ne voulait le paraître. Il prit donc son mal en patience, et l'encouragea à poursuivre.

« Donc, votre ami Tod travaillait à la maintenance des champs de force énergétiques... ?

- C'est ça, mon colonel ! S'exclama Barry, visiblement soulagé qu'on lui vienne en aide. Y'a environ un mois, en faisant le ménage dans des bureaux le soir, il est tombé sur un registre de fréquentation des quais privés de la capitale.

- Des données hautement confidentielles, qu'il n'aurait en aucun cas dû consulter, déplora Nasir dans un soupir. Mais je vous en prie, poursuivez.

- Et bien, voyez, colonel, Tod y a découvert une similitude troublante... Pour faire simple, son service était régulièrement en alerte sur les quais principaux parce-que des bâtiments inconnus approchaient de nos champs de force sans s'identifier. Or, à chaque fois que cela s'est produit au cours de l'année passée, le colonel Roots a reçu au même moment une livraison sur ses quais d'alunage privés.

- Un bien maigre faisceau de présomption...

- Ça oui, colonel ! Mais Tod, il a trouvé ça bizarre. Alors un soir, il a contacté le célèbre capitaine Barry, en se disant que son vieux copain pourrait peut-être tirer ça au clair, voyez ?

- Je crois que je vous suis, confirma Nasir. Donc, vous avez creusé cette théorie ?

- Affirmatif, colonel ! »

Le gros capitaine marqua une nouvelle pause, cette fois pour engloutir la moitié de son filet de poisson sans plus de cérémonie. Il mâcha ostensiblement la bouche ouverte, s'en imprégna largement la moustache, avant de déglutir goulûment et de se lécher les babines. À cet instant, Nasir eut la désagréable impression de voir un molosse se jeter sur sa gamelle. Il réprima un haut-le-cœur, et repoussa sa propre assiette à peine entamée.

« J'ai envoyé mes deux meilleurs éléments inspecter les vaisseaux qui alunaient chez Roots, reprit Barry avec du jus de poisson plein le visage. En surface, mes gars n'ont rien trouvé qui

sortait de l'ordinaire. Les matricules de vol étaient parfaitement valides, mais le contenu de leurs cargaisons m'a quand même mis la puce à l'oreille.

- Et que transportaient-ils donc de si suspect, capitaine ?

- Des fusées d'artifice, mon colonel. Je veux dire, des tonnes et des tonnes de fusées d'artifice. Y'avait de quoi recouvrir toute la capitale pendant des heures, et toutes de la même couleur ! Absolument identiques !

Cette fois, le commandant de la garde impériale ne dissimula pas son intérêt pour cette histoire invraisemblable. Il ouvrit de grands yeux incrédules, et demanda aussitôt des explications.

- Des fusées d'artifice... ? Ne sont-elles pas prévues pour célébrer l'ouverture des Grands Jeux Galactiques, ou l'anniversaire de Sa Majesté le mois prochain ?

- C'est ce que j'ai cru, répliqua Barry d'un air important. Mais si c'était le cas, le fournisseur se serait sacrément trompé en envoyant quinze caisses de la même couleur ! J'ai donc mené ma petite enquête, et devinez quoi ? Le Département de la Vie Culturelle est en charge des célébrations prévues en valembe, et il a déjà reçu toutes les fusées dont il aura besoin.

- Ça alors, murmura Nasir en fronçant les sourcils. Et les chargements du colonel Roots ? Vos hommes ont-ils pu les inspecter de près ?

- On leur a refusé l'accès aux vaisseaux, colonel. Tout ce que l'intendant des quais a bien voulu nous montrer, c'était le manifeste de vol tamponné par les autorités des douanes impériales.

- Evidemment, grogna Nasir. Ça aurait été trop simple.

- C'est certain, mon colonel ! Et, comme je vous disais tantôt, ce n'est que trois jours plus tard que le colonel Roots m'a invité à dîner chez lui, sans raison valable. Il ne m'avait jamais adressé la parole avant ça, aussi vrai que je m'appelle Barry ! Je ne suis même pas sûr qu'il connaissait mon existence.

- S'il a tenté d'acheter votre silence, commenta Nasir, c'est parce qu'il a eu peur de ce que vous pouviez découvrir. Vous a-t-il interrogé sur ces mystérieuses cargaisons au cours de ce dîner ?

- Maintenant que vous le dites, colonel, ça se peut bien qu'il m'en ait parlé ! S'exclama Barry, comme s'il tombait des nues. Mais pour être honnête, il m'avait fait boire, et son vin était sacrément bon ! Je ne me souviens plus vraiment du détail de la conversation... »

Le chef des gardes impériaux pesta par-devers lui. Si le gros capitaine en face de lui n'avait pas un tel penchant pour la bouteille, peut-être aurait-il déjà les réponses aux dizaines de questions fâcheuses qui lui venaient à l'esprit. Que pouvait bien manigancer son homologue,

le colonel Roots ? Ces étranges cargaisons contenaient-elles vraiment d'innocents feux d'artifice ? Était-ce lui qui créait une diversion sur les quais principaux de la ville en simulant un raid de pirates, pour faire aluner ses vaisseaux sans attirer l'attention des services de la douane impériale ? Il y avait là matière à réflexion, et Nasir comprenait mieux pourquoi le capitaine Barry avait tellement insisté pour le rencontrer en dehors de tout cadre officiel. Si ses allégations s'avéraient exactes, l'un des plus hauts gradés de l'armée impériale se rendait peut-être coupable de trafic au marché noir, ou pire encore. Voilà qui méritait amplement de diligenter une enquête, cette fois en toute légalité. Mais avant, il lui faudrait des preuves concrètes pour convaincre les Judicieux de le soutenir...

« En revanche, il y a autre-chose que vous devriez savoir, colonel ! S'exclama Barry, visiblement ravi d'avoir capté toute son attention.

Nasir redressa la tête, intrigué. Quelle autre pépite allait lui servir le gros capitaine ?

- Vos informations valent de l'or, Stevens, le flatta-t-il. Je suis tout ouïe.

- Eh bien, mon colonel, j'ai beaucoup réfléchi et je me suis dit que ce serait peut-être une bonne chose d'éplucher les fiches du personnel de bord, voyez ? Pour trouver des informations.

- Vos talents d'enquêteur m'impressionnent, capitaine ! C'est en effet une excellente idée !

Il se garda bien de dire que n'importe quel inspecteur aurait commencé par vérifier directement les registres du personnel naviguant. L'heure n'était pas à rire sur le dos de ce benêt de capitaine. L'affaire qu'il soulevait se révélait d'une importance majeure.

- Merci, colonel. Donc, j'ai vérifié toutes les données connues sur les pilotes et les mécanos de bord. Depuis que l'Etat Civil est archivé dans la banque de Rosamund, c'est devenu une simple formalité, mais je n'ai rien trouvé d'anormal de ce côté-là.

- Attendez, capitaine... le coupa Nasir, qui ne comprenait plus. N'aviez-vous pas une autre information essentielle à me confier ?

- J'y viens, mon colonel ! Vu que mon enquête sur les occupants des corvettes a fait chou blanc, je me suis rabattu sur les dockers et les ouvriers manutentionnaires. Ceux qui déchargeaient les caisses et les acheminaient vers les entrepôts sécurisés de la famille Roots. »

Cette fois, c'était vraiment bien vu de la part du gros capitaine. Les dockers étaient généralement des saisonniers ou des gens pauvres venus des campagnes, et les inspecteurs des quais ne se donnaient que rarement le mal de contrôler une masse salariale méconnue des services de l'Etat.

« Et... ? Questionna Nasir, sans cacher son impatience. Qu'avez-vous découvert ?

- Que la plupart d'entre eux sont d'anciens bagnards condamnés par la justice impériale, colonel. Ils ont presque tous fait leur temps sur Dortamund, dans les nouvelles mines de neutronium. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est le chef d'inculpation qui les avait envoyés là-bas...

- Oui ? Le pressa Nasir, qui ne tenait plus en place.

- Ils ont tous participé à la Révolte des Quarante Jours, lâcha Barry. Ce sont d'anciens hommes de main de la *Murcia*, relâchés officiellement pour bonne conduite. Alors, vous pensez bien que quand j'ai appris pour l'attentat sur Irotia, j'ai vite fait le rapprochement... »

Cette fois, le chef des gardes impériaux manqua s'étrangler en avalant sa propre salive. Roots, associé avec des mafieux ? L'ampleur de cette histoire dépassait décidément tout ce qu'il s'était imaginé.

« Par l'Empereur ! Jura-t-il lorsqu'il eut retrouvé son souffle.

- Comme vous dîtes, mon colonel. C'est pour ça, foi de Barry, j'ai aussitôt pensé à vous rencontrer pour vous en informer. Je ne dis pas que le colonel a à voir avec les attentats sur Irotia, mais...

- Vous avez eu raison de m'avertir, capitaine, confirma Nasir. L'attitude de mon collègue laisse en effet émerger davantage que des soupçons. S'il s'est véritablement compromis avec une organisation criminelle... »

Il laissa en suspens sa phrase, et s'humecta les lèvres avec son verre d'eau. Puis il le reposa devant lui et s'essuya délicatement avec un linge chaud parfumé au citron. Son regard bleu si pénétrant se planta sur le fond de son assiette, et il croisa ses mains sous son menton pour réfléchir.

« L'ennui, grogna-t-il, c'est qu'on ne dispose d'aucune preuve pour le moment. Et on ne sait pas exactement ce qu'il mijote.

- Non, admit Stevens Barry à contrecœur. Mais quand je suis arrivé chez lui avant-hier, il travaillait sur un vieux plan du palais impérial. Et il traçait des lignes dessus, avec une règle et un compas à l'ancienne.

- À l'ancienne, vous dîtes ? Releva le commandant de la garde. Sans doute pour que ces mesures ne soient pas enregistrées dans la banque de données. S'il avait utilisé un matériel plus sophistiqué, quelqu'un risquait de tomber dessus et de trouver quelque-chose. Mais quoi ? »

Le colonel avança un doigt squelettique et gratta une trace de sauce au fond de l'assiette du bout de son ongle. Ils avaient déjeuné d'un excellent gratin accompagné d'un poisson au curry, une spécialité de *Chez Jojo*. Pas aussi raffiné que les repas servis dans les

appartements impériaux, mais il n'y avait pas meilleur que John Jowin pour préparer un poisson au curry.

« Quel peut bien être le lien entre une cargaison importée de fusées d'artifices et de vieux plans sur papier cadastré du palais impérial ?

- Ça, je n'en ai strictement aucune idée, mon colonel ! Mais ce que je peux vous dire, c'est que le colonel Roots, il ne doit vraiment pas être tranquille. Pas plus tard que ce matin, j'ai surpris son sommelier en train de m'espionner sur mon lieu de travail.

- Son sommelier ? Répéta Nasir, dubitatif.

- Il a sûrement pensé qu'un militaire attirerait trop l'attention, ou que je ne reconnaîtrais pas son caviste. Mais on ne dupe pas le capitaine Barry aussi facilement, ça non !

- Il est sur la défensive, commenta le colonel à voix haute. Quoi qu'il cache, il va chercher à effacer ses traces et se montrer prudent désormais. Il va falloir vous montrer plus malin que lui, capitaine. Je ne crois pas que Marten osera s'en prendre directement à un gradé de l'armée impériale, mais s'il fait affaire avec la *Murcia*, c'est une autre paire de manche. Leurs sbires ne reculent devant rien. »

Il se tut un instant, réfléchissant à la meilleure façon d'en apprendre plus sur les projets de son homologue. Il pouvait certes courir le risque de le sommer de s'expliquer, mais si Roots dissimulait vraiment quelque activité subversive, il s'empresserait alors d'en faire disparaître toutes les preuves. Non, ce dont Nasir avait besoin, c'était d'une personne qui parvienne à gagner la confiance de Roots pour lui soutirer discrètement des informations. Quelqu'un qui n'attirerait pas les soupçons, à qui il pourrait faire entièrement confiance... Il ne pouvait, hélas, pas confier ce travail de surveillance à l'un de ses hommes, car Marten les connaissait tous depuis longtemps. Quant à se fier à un inconnu... le former prendrait trop de temps, et Rickardo Nasir avait déjà bien trop de travail avec l'arrivée prochaine des Grands Jeux Galactiques et de l'anniversaire de Sa Majesté. Restait la solution Travis Senghor. L'amiral qui commandait aux services d'espionnage secrets de Sa Majesté était d'une probité exemplaire, et disposait des moyens nécessaires pour mener une telle enquête. Hélas, Senghor avait quitté la capitale avec ses hommes pour démanteler le réseau mafieux qui terrorisait Irotia. Nasir le mettrait évidemment au courant de la situation, mais n'obtiendrait aucune aide de sa part avant plusieurs jours, voire des semaines.

Son regard se posa une nouvelle fois sur le gros capitaine qui terminait d'engloutir son repas sans la moindre forme de délicatesse. Il se lécha les doigts un par un en produisant un bruit de succion écœurant, et pointa son index boudiné sur l'assiette du colonel en face de lui.

« Vous ne mangez plus, colonel ?

- Servez-vous, Stevens. Si le cœur vous en dit. »

Barry lui adressa un large sourire, ses chicots recouverts de curry. Nasir pouvait-il vraiment se fier à lui ? Il l'observa longuement tandis que le goinfre se jetait sur sa part de poisson refroidie. Après tout, Marten Roots avait déjà tenté de rattacher Barry à sa cause. Le gros capitaine gagnerait sans doute sa confiance bien plus rapidement que tout autre. S'il s'était montré assez malin pour démasquer le colonel félon en premier lieu, il serait certainement apte à jouer les espions le temps de récolter quelques informations.

« Bien, déclara Nasir à l'issue de sa réflexion. Voici ce que nous allons faire, capitaine. Je veux que vous soyez auprès du colonel Roots aussi souvent que possible. Faites-lui croire que vous avez mordu à son appât et que vous lui êtes dévoué corps et âme.

- Vous n'avez pas l'intention d'avertir les Judicieux, mon colonel ?

- Pas dans l'immédiat. Vous m'avez convaincu, Stevens, mais il nous faut des preuves. Je veux donc que vous soyez mes yeux et mes oreilles auprès de Marten Roots. Faites de votre mieux pour découvrir ce qu'il cache, et le contenu réel des livraisons qu'il reçoit. Le plus tôt sera le mieux.

- Ne pourrait-on pas faire appel à quelqu'un d'autre ? Hasarda Barry, dont le teint se fit soudain sensiblement plus pâle.

- Je ne crois pas, capitaine. D'après vos états de service, vous commandiez auparavant à une unité de renseignements, exact ? Dans ce cas, qui d'autre serait plus qualifié que vous ?

- Certes, mon colonel, cependant laissez-moi vous suggérer...

- Et puis, continua Rick Nasir comme s'il n'avait pas été interrompu, si d'aventure ce cher Marten Roots complotait contre l'empereur... Je me verrais obligé de le mettre aux arrêts et de prononcer sa dégradation. Il y aurait alors un poste de colonel vacant.

- Oui, pour sûr mon colonel, mais quel rapport avec ...

- Ne trouvez-vous pas que ça sonnerait bien ? Colonel Stevens Barry, chef d'état-major des *Slayers* de Solaria ? »

Cette fois, le gros capitaine comprit où Nasir voulait en venir. Il s'empourpra, toussa, dut cracher à deux reprises dans sa serviette pour ne pas s'étrangler, puis finit par bredouiller :

« M... m... moi ? Colonel ?

Nasir sourit, comprenant qu'il était en train de ferrer le poisson. Un peu plus tôt, Barry lui-même lui avait confié déplorer le peu d'avancement que connaissait sa carrière ces dernières années. Visiblement, le chef de la garde impériale venait de toucher une corde sensible.

- Oui, Stevens, appuya Nasir d'une voix douce. Depuis combien de temps êtes-vous capitaine au service de l'Empire ? Huit ans ? Dix ans ?

Le gros capitaine fit mine de compter sur ses doigts, mais ne réussit qu'à étaler des gouttes de sauce grasse sur la nappe et son uniforme.

- Ça fera quatorze ans et cinq mois après-demain, mon colonel. Et jamais un seul étudiant ivre n'a été retrouvé errant dans nos rues après l'aube, parole de Barry !

L'homme semblait véritablement fier de son palmarès. Pour Nasir au contraire, il n'était rien de plus désobligeant que celui qui se vantait à l'excès d'avoir accompli correctement son travail. Hélas, il devrait supporter la vanité de son nouvel associé.

- Ne pensez-vous pas qu'une telle dévotion mérite récompense ? Lança-t-il pour finir de l'amadouer. Réfléchissez, capitaine. Une telle opportunité ne se représentera pas avant des années. Colonel des armées impériales, voilà un poste pour lequel beaucoup d'hommes vendraient leur propre mère. »

Barry suspendit sa fourchette en l'air, et un gros morceau de poisson translucide retomba dans son assiette. Nasir pouvait sentir que le gros capitaine était tiraillé. D'un côté, la fierté d'avoir été choisi par le commandant de la garde impériale en personne pour mener une enquête. De l'autre, la pression que représentait une mission de cette ampleur sur le terrain. Cette fois, il ne s'agirait plus de jeunes fêtards éméchés à reconduire hors de la capitale ; s'il acceptait, Barry serait confronté à une vraie tâche de surveillance, ce qui signifiait trahir son plus haut supérieur hiérarchique. Et, planant au-dessus de tout ça, la perspective d'une montée en grade extraordinaire, qui ferait de lui l'un des hommes les plus puissants de l'Empire...

Un large sourire fendit le visage porcine du capitaine, et il récupéra son poisson d'un vigoureux coup de fourchette.

« Je ferai de mon mieux pour ne pas vous décevoir, mon colonel. »

Nasir se retint de pousser une exclamation de joie. Il le tenait ! Voilà des années qu'il cherchait à se débarrasser de l'opportuniste Marten Roots, et cet imbécile de Barry venait de lui apporter toutes les cartes dont il avait besoin. Nul doute que, s'ils réussissaient, cet énergumène-là serait plus facile à manipuler que son homologue actuel. Enfin, Nasir allait pouvoir reprendre le contrôle de la capitale et des régiments de *Slayers* qui en assuraient la sécurité.

« Excellent, conclut-il avec un air de triomphe dans la voix. Alors l'affaire est entendue. Je double votre solde le temps que durera cette mission. Je veux un rapport quotidien des faits et gestes de Marten Roots, que vous me remettrez en main propre. Il devra être manuscrit et dissimulé dans une pile de paperasses pour ne pas attirer l'attention.

- Je pourrais vous communiquer les états civils des étudiants expulsés, mon colonel.

Nasir approuva d'un signe de tête.

- Cela fera l'affaire. Nous allons organiser une petite échauffourée sur les quais dont vous avez la charge, afin de raviver la crainte des activistes à quelques semaines du jubilé impérial. Aux yeux de Roots, cela justifiera que vous me transmettiez les résultats de votre unité. Je suis même prêt à parier que ce cher Marten sautera sur l'occasion pour vous demander de m'espionner.

- Vous espionner, mon colonel ?

- Réfléchissez, Stevens. Quoi que mon homologue prépare, ses projets ont un lien avec le palais. J'en suis à la fois le majordome, le chambellan et le protecteur, je dispose de tous les codes d'accès et je décide des procédures de sécurité. Marten a forcément prévu un plan pour s'en emparer. Avec tout ce que vous m'avez raconté, je doute fortement que ses intentions soient louables.

- Vous pensez à... une trahison ? Colonel ?

- Je ne l'exclue pas, maugréa Nasir. C'est mon travail de parer à toutes les menaces, capitaine. Ne l'oubliez pas. La *Murcia* refait surface, nos relations avec Polaria s'enveniment à chaque jour qui passe. Je peine à croire que le colonel Roots soit étranger à tout cela. Il n'a peut-être pas trahi l'Empire, mais il est possible que sa cupidité et son ambition le poussent à s'associer avec le mauvais camp tôt ou tard. »

Le chef de la garde impériale s'interrompit en voyant le patron de l'établissement approcher pour prendre la commande des desserts. Nasir demanda une infusion légèrement alcoolisée, tandis que Barry opta pour une généreuse portion de gâteau à la crème. De toute évidence, deux assiettes de poisson et de gratin n'avaient pas suffi à calmer l'appétit de l'ogre joufflu. Jowin se frotta les mains et proposa de leur offrir l'infusion. Il repartit derrière son comptoir au petit trot, et transmit la commande à l'un de ses automates qui travaillaient en cuisine.

« Nous devons aussi trouver un moyen d'approcher son quai d'alunage sans éveiller les soupçons, poursuivit Nasir en observant distraitemment le patron du coin de l'œil.

- Je pourrais fabriquer un faux mandat pour saisir ses fusées d'artifice et les transmettre au Département Culturel ?

- Non, capitaine. Marten vous a déjà vu tourner autour de ses corvettes à plusieurs reprises, il ne serait pas très judicieux de l'aborder de front. Nous allons plutôt nous servir de ce petit incident sur les quais, dont je vous parlais précédemment. Demain matin, un groupe d'activistes viendra manifester dans les spatioports et près du palais impérial. Je veux que vous les repoussiez, en utilisant la force si nécessaire. Marten doit impérativement croire

que le danger est authentique. Certains de vos hommes seront probablement blessés, mais je m'assurerai qu'aucune des armes employées ne présente un risque létal.

- Excusez-moi de vous interrompre, mon colonel, mais je ne vois pas bien comment un rassemblement d'extrémistes va me permettre de fouiller les corvettes du colonel...

- Réfléchissez, Barry. Un déchaînement de violence sur les quais, avec des affrontements entre les manifestants et les militaires. Solaria n'a plus connu ça depuis des années. Quand il l'apprendra, l'Empereur ordonnera une enquête, et je serai chargé de la conduire main dans la main avec les services de la Sécurité Civile. Roots va paniquer, car nous aurons officiellement le droit de fouiller tous les vaisseaux qui pénétreront dans l'enceinte des champs de force de la capitale.

- C'est très malin, mon colonel ! S'exclama Barry en tapant du poing sur la table. Cette fois, il ne pourra plus refuser l'inspection des cales de ses corvettes !

- Nous allons épargner les quais privés des gradés, poursuivit Nasir, ainsi que ses entrepôts.

- Quoi ? S'étrangla le capitaine. Mais, enfin, colonel...

Le chef de la garde soupira, et se résigna à expliquer le détail de son raisonnement à son vis-à-vis.

- Si nous débarquons sur ses quais avec une trentaine de militaires pour écumer ses vaisseaux, Marten aura tout prévu pour nous recevoir. Il est malin, et soyez sûr qu'il a des informateurs dans chacune de nos unités. Avant même que la Sécurité Civile ne pose une botte sur le parvis de sa résidence, il aura déplacé les caisses de marchandises à l'autre bout de la ville, et nous aurons perdu toute chance de le confondre.

- Alors, comment comptez-vous avoir accès à...

- Pas moi, Stevens. Vous. »

Nasir s'interrompit une fois encore, tandis que John Jowin approchait avec une bouilloire fumante et une énorme part de marmandine à la framboise, une pâtisserie qui dégoulinait littéralement de crème liquide et de sirop de glucose industriel. Son estomac se retourna à la seule vue du dessert, ce qui n'empêcha pas le gros capitaine de saisir l'assiette et de se jeter sur son contenu.

« À qui dois-je adresser la note, messieurs ?

- Mettez-ça sur le compte du palais impérial, Jowin. Vous serez réglé à la fin du mois. Tenez, voilà pour le service. »

Le patron tendit la main et écarquilla les yeux en y découvrant une marque d'or de dix toscains, qu'il rangea précipitamment dans sa poche. Barry lui-même cessa de se goinfrer

lorsqu'il entrevit la frappe en métal précieux. Ce que Nasir venait de lui offrir, c'était l'équivalent de trois mois de salaire pour un petit restaurateur comme Jowin. Une somme faramineuse, qui aurait presque suffi à racheter l'ensemble de son établissement si le colonel l'avait voulu.

« Nous prendrons une table chez vous chaque jeudi à douze heures trente précises, indiqua Nasir en faisant signe au patron de se rapprocher. Vous recevrez une marque d'or comme celle-ci chaque semaine, en dédommagement de la perte de vos autres clients.

- Mes autres clients, colonel ?

- Mon ami Barry et moi-même aimons être seuls lorsque nous déjeunons, Jowin. J'espère que vous comprendrez cette exigence...

Le propriétaire de *Chez Jojo* se fendit d'un sourire mielleux, et porta le poing sur son cœur pour imiter le salut militaire en vigueur.

- Bien, reprit Nasir. Cette seconde frappe – il en déposa une autre dans la main du patron, qui manqua défaillir à la vue d'une telle somme – m'assure que vous ne parlerez à quiconque de notre venue ici. N'est-ce pas ?

- Je serai muet comme une tombe, colonel ! Promit Jowin avec des étoiles dans les yeux. Vous avez ma parole !

Il s'inclina bien bas, et repartit à toute vitesse dissimuler son trésor. Barry le regarda faire, médusé, en songeant avec regret que ces deux marques d'or représentaient pour lui presque une année de solde.

- Veuillez m'excuser ce contretemps, capitaine, susurra Nasir en sirotant sa boisson. Je devais m'assurer que ce cher Jowin n'irait pas directement frapper à la porte de Marten Roots après notre départ.

Barry cligna plusieurs fois des yeux, s'aperçut qu'il avait toujours la bouche ouverte, et se replongea dans la contemplation de son gâteau immonde.

- Bien, reprit le colonel en s'essuyant les lèvres. Reprenons, voulez-vous ? Comme je le disais, nous ne fouillerons pas les vaisseaux de Roots après la manifestation. Le fait qu'il craigne une descente des douanes ou de la Sécurité Civile nous suffit amplement.

- Comment cela, mon colonel ?

- Marten aura besoin de sécuriser sa cargaison, capitaine. La faire transporter dans un autre endroit serait pour lui une opération coûteuse et risquée. Je doute qu'il mette en œuvre cette solution, à moins qu'il y soit contraint. Il préférera s'assurer que ses entrepôts ne sont pas menacés.

- D'accord, mon colonel, mais je ne vois toujours pas comment...

- Il devra se tourner vers vous, Barry. Réfléchissez. Le couvre-feu sera certainement déclaré, il y aura des militaires partout en ville, et la Sécurité Civile sera plus que jamais sur le qui-vive. Il ne pourra pas se risquer à déplacer sa marchandise. Autrement dit, sa seule chance d'éviter la fouille intégrale de ses cargaisons, ce sera de faire appel à vous. Il vous contactera, et vous demandera de falsifier les rapports des enquêteurs pour faire croire que ses corvettes ont déjà été inspectées. Et vous allez accéder à sa requête.

- Je vais ... quoi ?

- Oui, Stevens. Si nous voulons découvrir ce que prépare Marten Roots, il est impératif que vous gagniez sa confiance. Quel que soit le contenu de ces chargements, je doute qu'ils nous apprennent le détail de ses plans. Mais si vous devenez indispensable à ses yeux, un fidèle allié qui protège ses activités illicites...

- Oh, je vois ! S'exclama le gros capitaine. C'est bougrement futé, mon colonel ! Vous pouvez compter sur moi ! Je ne vous décevrai pas, aussi vrai que je m'appelle Barry !

- Soyez vigilant, capitaine. Roots est très intelligent, et il ne doit pas soupçonner que vous travaillez pour moi en réalité. Vous devez absolument le convaincre de votre loyauté.

- Entendu, colonel. Je ferai de mon mieux.

- J'attends bien plus que ça de votre part, Stevens. Ne me décevez pas. »

Nasir se leva, replia délicatement sa serviette et la déposa au fond de son verre. Il vérifia que son uniforme n'était pas souillé par son déjeuner, salua brièvement le capitaine, et sortit du restaurant. Quelques instants plus tard, Stevens Barry ramassa sa panse et s'apprêta à la conduire en direction de la porte, lorsqu'il remarqua un détail insolite. Dans un coin, une femme vêtue d'un chapeau à larges bords et de lunettes de soleil opaques sirotait un verre en lisant le journal électronique. C'était étrange, pensa Barry, car il était convaincu qu'elle ne s'y trouvait pas quelques instants plus tôt. Était-elle entrée par la porte de derrière ? S'agissait-il de madame Jowin, la femme du propriétaire des lieux ?

Il était sur le point d'aller la saluer lorsque celle-ci reposa son terminal et ôta ses lunettes noires. Stevens Barry déglutit.

À l'autre bout du restaurant, Séléna Roots lui sourit et porta un toast dans sa direction.

Chapitre 30 - Confidences

Irotia, poste de commande de la Rosalina, 14 septembre 3224

« La MORT ROUGE ?! S'exclama Travis Senghor en écarquillant les yeux. La propre fille du général ? Par l'Empereur, Park, vous divaguez ! Reprenez-vous, mon vieux ! »

Il faisait de grands gestes de ses deux bras et tournait comme un lion en cage, incapable de maîtriser ses nerfs. Feris, qui se tenait tranquillement debout face à eux, haussa les épaules.

« Bon sang, reprit Senghor qui semblait bouillir dans son uniforme. Je suis amiral des services secrets de Sa Majesté, Park ! DES SERVICES SECRETS ! Avez-vous la moindre idée du nombre d'années pendant lesquelles j'ai traqué cette criminelle ?! Je devrais la faire arrêter sur-le-champ !

- Vous avez donné votre parole, amiral. »

C'était Terk qui venait de l'interrompre, et le géant fit un pas en avant pour s'interposer entre Feris et le militaire, toisant ce dernier de toute sa hauteur. L'énorme paluche du colosse vint négligemment se poser à côté de son holster, et l'amiral lugorien déglutit. Le regard noir qu'Arund Terk posa sur lui aurait suffi à faire fuir de terreur la moitié d'un régiment.

« Je... je... bégaya-t-il, tout à coup hésitant.

- Vous n'envisagez tout de même pas de nous trahir, amiral ? Grogna Terk, qui défit lentement les sangles de sécurité qui entouraient son arme.

- Non, voyons ! Bien sûr que non !

- Tant mieux. Parce que moi non plus, je n'envisage pas de vous plomber la cervelle. Mais le cran de sûreté se débloque si facilement sur ces nouveaux modèles... »

Il y eut un instant de flottement, qui parut durer une éternité. Grâce aux capteurs de ses nouvelles lunettes, Moïra entrevit l'amiral Senghor qui glissait sa main gauche dans son dos et la refermait sur un objet de forme rectangulaire, probablement la crosse de son P41. Son attitude avait changé également, et l'inspectrice devina qu'il se tenait sur ses gardes, prêt à dégainer au moindre mouvement un peu brusque du colosse. Elle retint son souffle.

« Arund ! Travis ! Ça suffit. »

Le ton impérieux de Park prit tout le monde de court, et les deux adversaires parurent se détendre un peu. Terk fut le premier à faire un pas en arrière en haussant les épaules, obéissant à l'ordre direct de son chef. Il resta néanmoins tout près, le dos bien droit, et

croisa les bras d'un air menaçant. De son côté, Senghor délaissa son arme de poing pour triturer nerveusement la boucle de sa ceinture.

« Je sais que je vous en demande beaucoup, Travis, reprit Feris en s'appuyant contre la table de navigation. Mais notre priorité absolue est de mettre Frédéric Norman et ses sbires hors d'état de nuire. C'est pourquoi vous devez me faire confiance.

L'amiral jeta au chef des baltringues un regard en coin, et acquiesça lentement.

- C'est entendu, dit-il. Je m'en remets à vous, Feris Park. Mais si vous décidez d'inclure cette criminelle à l'un de vos plans, je veux la surveiller personnellement.

- Alors, c'est vrai ? Intervint Moïra d'une voix tremblante. Vous en êtes convaincus, n'est-ce pas ? Oni serait la Mort Rouge ?

- J'en ai bien peur. »

Le ton de Park était sans appel. Effondrée, Moïra repensa à la jeune femme qu'elle connaissait depuis toutes ces années. Oni représentait tout ce qu'elle avait toujours rêvé d'être. Grande, ravissante, pétillante, elle savait charmer les hommes et naviguait dans le monde hostile de l'aristocratie avec l'aisance d'une princesse. Elle était à la fois douce, rieuse et pleine de vie, capable de passer des heures entières à écouter les problèmes des autres sans jamais se plaindre. Elle aimait la mode, l'ingénierie mécanique et la musique, et pouvait aussi bien courir les défilés de haute-couture que mettre les mains dans la graisse d'un propulseur pour réparer un système d'injection défaillant. Certes, elle avait parfois mauvais caractère, et s'était renfermée sur elle-même après le décès de sa mère, mais de là à devenir une célèbre meurtrière...

Moïra avait à peine quatre ans lorsqu'elle avait fait la connaissance des Keltien pour la première fois. La petite famille venait d'emménager dans l'appartement voisin, sur le même palier d'un immeuble du centre-ville, non loin de la place Saturnale. Maz et Valériane avaient deux filles : Séléna, la plus grande, avait déjà quinze ans et fréquentait un institut privé de renom dans lequel ses parents l'avaient inscrite pour la préparer à endosser des responsabilités à la cour impériale. Oni, qui n'en avait que cinq, était une petite enfant brune espiègle et un peu écervelée qui laissait souvent traîner ses jouets dans le couloir. Moïra et elle s'étaient tout de suite entendues à merveille, et Valériane avait généreusement proposé aux Scopuli de leur offrir les services du précepteur qui s'occupait de leur fille. Pendant quatre ans, elles avaient donc passé l'essentiel de leurs journées ensemble, jusqu'à ce que Maz obtienne un poste de gradé important à la capitale et décide de partir pour faire avancer sa carrière. Les Keltien déménagèrent, et Moïra ne revit plus Oni pendant huit longues années.

Mais cette séparation ne fut que temporaire, car les deux adolescentes finirent par se retrouver sur Solaria, à l'école de formation de la Sécurité Civile. Moïra avait alors seize ans,

Oni en comptait dix-sept, et elle était devenue la plus belle jeune femme que la future inspectrice ait jamais vue. La joie de leurs retrouvailles les conduisit à partager une chambre, dont le loyer était généreusement payé par les parents d'Oni. Maz Keltien venait alors d'être nommé général des armées de la capitale, en récompense de ses victoires tonitruantes contre la Confédération Edonienne. Grâce à l'action conjointe du père d'Oni et de sa subordonnée directe, Ravena Minatobi, l'Empire avait achevé sa conquête du système Edonien et fondé le premier Protectorat. Cette année-là, les écoles militaires de la capitale et celles de la Sécurité Civile avaient reçu un afflux historique de candidatures, boosté par l'aura exceptionnelle du général conquérant et de son état-major. Si Oni s'était inscrite pour faire plaisir à son père, Moïra avait de son côté embrassé la carrière d'agent de police par vocation. Depuis toute petite, elle rêvait de porter l'uniforme pour protéger les gens et arrêter les criminels. Aussi, pendant qu'Oni passait son temps à faire les boutiques et à fréquenter les héritiers des grandes familles de la cour impériale, sa colocataire avait travaillé dur, jour et nuit, pour obtenir le diplôme tant convoité. Et, deux ans plus tard, Moïra Scopuli avait été promue au service actif avec les félicitations de ses instructeurs ; sa meilleure amie, elle, avait été recalée. Oni avait quitté l'école de Sécurité Civile pour travailler dans une entreprise de logistique achetée par sa mère, et avait une nouvelle fois déménagé pour retourner vivre sur Irotia lorsque le vieux Maz Keltien avait été nommé général-en-chef et gouverneur. C'était en 3209, trois années avant la grande campagne militaire contre Polaria, qui avait marqué la consécration de Minatobi et la chute de Maz au cours de la terrible bataille d'Edidris.

Moïra ne revint sur Irotia qu'en 3213, une fois sa formation de terrain achevée. Elle y retrouva les Keltien, qui portaient le deuil de Valériane. La mère d'Oni et de Séléna avait trouvé la mort un mois plus tôt, des suites d'une maladie incurable. Cet événement tragique creusa un fossé entre Moïra et son amie, qui ne se revirent que de temps à autres. Moïra devint inspectrice à la Sécurité Civile sous les ordres du commissaire Hobbs, et Oni continua seule de présider l'entreprise de logistique de sa mère. La jeune femme connut même un certain succès trois ans plus tard, lorsqu'elle sortit un nouveau modèle de corvette de transport de marchandises, qu'elle nomma *Valériane*. Mais rien, dans sa vie, ne laissait présager qu'elle ait pu entrer dans la peau d'une tueuse à gage sanguinaire qu'Irotia tout entière s'était mise à craindre.

Non, décidément, Moïra ne pouvait le croire.

« C'est impossible, murmura-t-elle à mi-voix, sentant de nouvelles larmes perler au coin de ses yeux. Pas Oni...

- La culpabilité de mademoiselle Keltien ne fait aucun doute, inspectrice, trancha Anabellis. Elle a reconnu être la Mort Rouge lorsque Feris l'a hébergée chez lui, et ne s'en est pas cachée non plus devant moi. Si vous souhaitez travailler avec nous pour empêcher un attentat, il faudra bien l'admettre.

- Mais, comment ? s'effondra Moïra. Comment est-ce possible ? Elle qui aimait la mode, et les bals à la cour...

- Parfois on croit connaître ceux qui nous sont chers, murmura Dell d'un ton compatissant. Mais si votre amie est bien la célèbre Mort Rouge, elle pourrait être notre meilleur atout pour capturer le Boucher et faire tomber la pègre de l'intérieur. »

Moïra ne répondit pas, prenant quelques secondes pour digérer l'information. Ce qu'elle venait de vivre la dépassait totalement. La veille encore, elle était à la tête de son unité, avec ses frères d'armes, et le commissaire Hobbs était toujours en vie. Et aujourd'hui... Elle se retrouvait seule, aveugle, et sa meilleure amie s'avérait être une dangereuse tueuse que sa brigade avait pourchassée sans relâche ces douze dernières années. Décidément, sa vie entière était en train de virer au cauchemar.

« Il dit vrai, inspectrice, renchérit Saul Valori avec douceur. Lorsque je l'ai recueillie à bord de la *Fidelia* pour soigner ses blessures, j'ai découvert dans son manteau rouge tout un arsenal d'ustensiles étranges, ainsi qu'une arme à feu. Un seize-coups, calibre P44, doté d'un chargeur modulaire. Je n'ai pas compris ce que la fille du général Keltien pouvait faire d'un tel équipement. Mais vous devez bien admettre que s'il s'agit de la Mort Rouge, tout cela prend du sens.

- Oni connaît bien le milieu de la pègre, intervint Feris, et je la soupçonne d'avoir été en contact avec le Boucher de Lugori. Soit ils ont fait affaire, soit elle représente un caillou dans sa botte ; sans quoi il n'aurait jamais fait exploser son immeuble pour tenter de la brûler vive. Quoi qu'il en soit, la fille de Maz en sait plus qu'elle n'a bien voulu le révéler jusqu'ici. J'ai besoin que vous la fassiez parler, Moïra. Vous êtes son amie. Elle vous fait confiance. »

L'inspectrice releva la tête, incrédule. Alors, c'était ça le grand projet de Feris Park pour Moïra Scopuli au sein des baltringues ? Trahir sa meilleure amie, recueillir des infos avant de la livrer en pâture aux Judicieux ? Elle frissonna. Etrangement, le chef des mercenaires lui paraissait soudain bien plus intimidant et plus menaçant que le géant qui lui servait de garde du corps.

« Dites-moi d'abord pour quelle raison vous avez simulé votre mort, ordonna-t-elle. À quoi rime toute cette comédie ? »

Park la dévisagea, inexpressif. Il croisa ses mains derrière son dos, et se redressa pour traverser la pièce. Moïra avait vu juste. Oni Keltien était peut-être une redoutable tueuse à gage, mais cet homme-là, elle le pressentait, ne lui dévoilait pas tout non plus. Cette affaire était bien trop complexe, il y avait trop de parties impliquées. Pouvait-elle réellement faire confiance à cette bande de mercenaires ?

« Vous doutez, Moïra, et c'est bien normal. Mais permettez-moi de répondre à votre question par une autre : à votre avis, que fera Frédéric Norman lorsqu'il apprendra que je suis à l'article de la mort ? »

L'inspectrice réfléchit quelques instants, repensant à l'organigramme que Feris leur avait présenté, à la quantité d'informations dont il disposait sur l'organisation criminelle. Ses baltringues et lui devaient surveiller la *Murcia* depuis des mois, voire des années pour en connaître autant sur son fonctionnement. Deux déductions logiques s'imposèrent à son esprit. Ou bien Feris Park cherchait effectivement à faire tomber la mafia lugorienne, comme il le prétendait. Dans ce cas, le Boucher de Lugori le considérait sans doute comme son pire ennemi. Quant à l'autre possibilité qui justifie une telle connaissance de la famille mafieuse, Moïra préférait ne pas y penser.

« J'imagine qu'il voudra vous tuer, répondit-elle finalement. Il vous considère sans doute comme un ennemi.

- Précisément. »

Le mercenaire fit un geste vers le professeur, qui s'en alla rallumer le projecteur holographique de la table de navigation.

« Lorsque le Boucher de Lugori s'est évadé de la prison impériale, il y a sept ans, il a laissé derrière lui un corps calciné dont les traces ADN exploitables correspondaient avec le sien. La dentition, elle aussi, était catégorique : il s'agissait bel et bien de Frédéric Norman.

- C'est impossible, contra l'inspectrice. Personne ne peut fausser de telles analyses.

- Il l'a pourtant fait, affirma Park, catégorique. Et, comme je vous le disais plus tôt, nous pensons avoir découvert comment. Franz ? »

Le scientifique pianota quelques instants sur la console, et bientôt deux prises de vue s'affichèrent simultanément, l'une à côté de l'autre. Quelques instants plus tard, Moïra les vit également se dessiner dans le rendu de ses lunettes. Il s'agissait en réalité de clichés de surveillance, apparemment pris dans un long couloir terne. Tous deux montraient le même homme, revêtu d'un complet gris anthracite, qui marchait d'un pas vif en transportant une sacoche en cuir.

« Voici le major John Brixon, commenta Park en venant s'asseoir près du projecteur. Ou plutôt, voici le Boucher de Lugori lorsqu'il avait endossé son identité. Ces photos ont été prises par une caméra d'angle, à l'entrée des appartements réservés aux officiers. Sur votre droite, au bout du couloir, se trouve le bureau de Maz.

Tous acquiescèrent en silence, prenant le temps de détailler les traits de l'homme qui s'était fait passer pour le médecin du général. Ce fut finalement Senghor, en bon professionnel, qui remarqua un détail anormal.

« Attendez, Park ! Ces deux hommes ne font pas la même taille !

- En effet, Travis. Si vous observez attentivement les deux clichés, vous constaterez que notre John Brixon de gauche mesure environ sept centimètres de moins que celui de droite.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Interrogea Moïra, sceptique. Et quel rapport avec votre simulation macabre dans le dispensaire ?

- Patience, inspectrice. J'y viens. »

Il se tourna de nouveau vers Anabellis, et le professeur opéra un léger zoom sur le visage des deux imposteurs. Cette fois, la différence était encore plus frappante.

« On dirait que celui de gauche porte un masque, remarqua Moïra lorsque ses nouvelles lunettes eurent capté le rendu final de la projection. Il y a des rides anormales au coin des lèvres, et un plissement en bas du front qui pourrait correspondre à de l'élastomère mal fixé.

- C'est le cas, grogna Feris. L'homme sur la photo de gauche est Frédéric Norman, revêtu d'un simulie-chair façonné avec une imprimante 4D pour ressembler au visage de John Brixon.

- Par l'Empereur ! Jura Senghor. C'est foutrement réaliste !

- Et le cliché de droite ? S'enquit Charles Dell. Il s'agirait du vrai John Brixon, selon toi ?

- Non, répondit Feris. Milicent Kirkov a lancé des recherches, et elle a été en mesure de nous confirmer que John Brixon est mort, assassiné dans son appartement sur Solaria depuis au moins trois ans.

- Mais celui de droite ne porte pas de masque ! S'exclama Senghor. Au nom d'Utar, Park, quel est ce maléfice ?

- Nous pensons qu'il s'agit d'un Changepeau. »

Un grand silence s'abattit sur la petite assemblée. Toujours assise au fond de sa chaise, l'inspectrice frissonna. *Un Changepeau ?* Au service de leurs ennemis ? La nouvelle avait de quoi faire froid dans le dos.

« Attendez... poursuivit le lugorien, qui commençait à comprendre. Vous n'êtes quand même pas en train d'insinuer que cet espèce de cinglé a fait cramer un Changepeau dans sa cellule pour pouvoir nous échapper ?

- Je ne l'insinue pas, Travis. Je l'affirme. Lorsqu'il a déclenché la Révolte des Quarante Jours, le Boucher avait probablement deux génomorphes à son service. L'un d'eux a revêtu son apparence, et s'est immolé dans les prisons impériales pour lui permettre de s'évader. Le second... Eh bien, vous l'avez sous les yeux. Il continue de travailler pour Norman, et l'a aidé à mettre au point cette mascarade visant à empoisonner le général. »

L'amiral pesta, et mit un grand coup de pied contre ce qui devait être le tableau de bord de la corvette. Tétanisée, Moïra essayait de faire le point sur ce que la présence d'un génomorphe au service de la mafia pouvait impliquer. Elle n'en savait que très peu sur ceux que l'on appelait parfois les Enfants Maudits des Solari, car leur existence relevait presque de la légende populaire. Les rumeurs courant à leur sujet affirmaient qu'ils étaient issus d'une expérience militaire ratée, ordonnée par le dernier empereur de la dynastie Solari. Le prédécesseur d'Utar Mogli souhaitait créer un modèle unique de mutants, capables de changer d'apparence et de voix à volonté pour effectuer des missions d'espionnage au sein de la Confédération Edonienne. Hélas, ces prodigieux enfants-caméléon représentaient un risque énorme pour leur créateur, car il apparut rapidement que leurs talents de génomorphes faisaient d'eux de redoutables assassins. Jonas Solari dut se résoudre à les déclarer ennemis de l'Empire, et ordonna à ses *Slayers* de tous les massacrer. Plusieurs Changepeaux échappèrent à cette première purge, et Utar Mogli créa à son tour un corps de Traqueurs d'élite pour retrouver et capturer les derniers d'entre eux.

« Mais alors... dit Moïra, qui commençait à comprendre le plan du mercenaire. Si le Boucher apprend que vous êtes grièvement blessé, et qu'on vous a transféré en urgence vers un hôpital...

- Il enverra son Changepeau finir le travail, conclut Dell. Et Feris compte là-dessus pour réussir à le capturer.

- Exactement. »

Park acquiesça, et fit un geste en direction du professeur pour qu'il manipule une fois encore le projecteur. Les deux photographies de John Brixon disparurent, remplacées par un nouvel hologramme que Moïra ne pouvait distinguer.

« Le Boucher est rusé, commenta le mercenaire. Mais son commanditaire l'est sûrement encore plus. Si nous voulons leur tendre un piège, il faut réussir à les manipuler sur plusieurs tableaux, pour les forcer à commettre une erreur. Et, comme vous pouvez le voir, nous avons choisi de les attaquer sur trois fronts.

- D'abord, poursuivit Franz Anabellis, nous faisons croire que Feris est gravement blessé dans un hôpital, et on se prépare à accueillir les assassins qu'il ne manquera pas de lui envoyer. Avec un peu de chance, cette ruse nous débarrassera de son génomorphe. Ensuite, une fois le danger du Changepeau écarté, on monte une souricière dans les casernes.

- Une souricière ?

- J'ai eu le temps de m'entretenir longuement avec Maz tout à l'heure, expliqua Park. Le général a eu une idée que je qualifierais de géniale pour attirer notre loup hors de sa tanière. Ça va demander une sacrée préparation, et les risques ne sont pas négligeables, mais si tout fonctionne comme prévu... Nous pourrions réussir un sacré beau coup de filet.

- Enfin, reprit Anabellis, il y a leur planque. »

Le professeur appuya sur un bouton, et le projecteur chargea le schéma suivant. Cette fois, Moïra eut droit à une numérisation 3D pour ses lunettes : il s'agissait du plan élargi d'Irotia et de ses faubourgs, avec leur forme caractéristique de rosace. Des épingles avaient été disposées à des emplacements stratégiques, majoritairement autour du Quartier Est et de la grande banlieue d'Adorane.

« Nous ignorons pour le moment où ils se cachent, expliqua Feris, mais nous devons le découvrir. Cet endroit sera notre troisième angle d'attaque, pour couper le chiendent à la racine.

- Quand j'ai quitté le dispensaire tout à l'heure, intervint Moïra, j'ai surpris une conversation entre l'amiral Tyu et l'amiral Harold. Apparemment, la *Murcia* détiendrait au moins un otage supplémentaire. »

Elle se tut, consciente que tous les regards venaient de se braquer une nouvelle fois sur elle. À sa décharge, l'inspectrice avait l'habitude de diriger ce genre de briefings lorsqu'elle était à la tête de son unité. Poliment, elle s'excusa d'avoir interrompu Feris Park et le professeur.

« En êtes-vous sûre, inspectrice ? la questionna Ellen Riley, visiblement soucieuse.

- Absolument certaine. Je ne peux pas vous donner l'identité de l'otage, car l'amiral Tyu me l'a interdit. Mais je crois qu'il s'agit de quelqu'un d'important.

- Dans ce cas, reprit la sexagénaire, il va falloir agir vite. Nous devons profiter de l'attaque sur leur repaire pour libérer le captif. Notre premier filet est déjà en place, mais le piège que nous envisageons de leur tendre aux casernes prendra du temps à organiser. Il faudra le mettre à profit pour découvrir le lieu où ils se terrent.

- Je suis d'accord avec Ellen, approuva Park. Travis, voyez si vous pouvez coordonner vos efforts avec Jens Harold pour quadriller le Quartier Est, en particulier autour des lotissements marqués par des épingles sur la carte.

- Entendu. Nous irons en civil, afin de ne pas se faire remarquer, et je demanderai à mes hommes de surveiller les bars et les aérogares.

- Parfait. Saul, je veux que tu te concentres sur la banlieue d'Adorane au nord. Il y a d'immenses entrepôts abandonnés là-bas, et les anciens chantiers orbitaux de l'armée ne sont qu'à une encablure à vol de navette. Prend Ellen avec toi, et ratissez le périmètre. Utilisez les scanners de la corvette pour passer les bâtiments au peigne fin. Je ne veux pas que vous vous fassiez surprendre par une bande de *gringos* armés jusqu'aux dents.

- À ce propos, Park, ce gamin que vous avez neutralisé lors de la prise d'otage... A-t-il livré des informations intéressantes ?

- Lascò Ramon ? Pas encore, mais on va le garder au frais quelques temps. Les hommes de Senghor se relaient pour l'interroger, et je ne doute pas qu'il finira par craquer si on le cuisine assez longtemps. J'ai appris également que l'armée avait réussi à mettre la main sur Fernando Fores, la taupe présumée de la Sécurité Civile. Peut-être pourra-t-il nous en dire plus sur l'endroit où se cachent Freddy et ses hommes. »

Il marqua une pause, prenant le temps de dévisager avec gravité chacun de ses alliés.

« J'ai confiance en chacun de vous, ajouta-t-il, mais n'oubliez pas que notre ennemi dispose d'un espion capable de changer de visage. En cas de doute sur l'identité d'un proche, posez-lui une question personnelle à laquelle lui seul saurait répondre. Pour ma part, quand j'étais enfant, je rêvais de devenir danseur d'opéra.

Moïra faillit éclater de rire, tant la révélation du mercenaire semblait incongrue. Feris, danseur de lyrique ? Elle aurait volontiers échangé tout l'or d'Irotia pour voir ça, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie.

- Moi, fit Terk de sa voix puissante, j'avais un petit frère. Il s'appelait Siméo, mais je n'ai pas su le protéger. La *Murcia* l'a enrôlé, et il s'est fait tuer dans une fusillade de quartier.

Sa déclaration jeta un froid sur la petite assemblée. Tous avaient entendu parler des enfants que la mafia recrutait dans les rues de Stène et de la capitale, pour livrer de la drogue ou détrousser les habitants. Mais de là à faire d'eux des combattants...

- J'ai été formé par Feris Park, déclara Senghor, à l'époque où il dirigeait les Traqueurs Impériaux de Sa Majesté. Nous nous sommes rencontrés sur Alvoraz, une lune déserte de la Confédération Edonienne. Mes parents étaient des prospecteurs d'or. »

De nouveau, l'inspectrice ne put s'empêcher de dévisager le chef des mercenaires. Décidément, Feris Park se révélait un bien étrange personnage, entouré de mystères et de secrets. Les Traqueurs Impériaux, vraiment ? Mais quel âge pouvait-il avoir ? L'amiral lugorien n'était plus dans sa première jeunesse, il devait au moins avoisiner les cinquante ans. Donc, si Park avait été son instructeur...

« Je suis née sur Edona, intervint Ellen Riley de sa voix pure. J'aime mon pays, et je l'ai défendu avec acharnement contre l'Empire pendant des années. Mais rejoindre les baltringues et servir sous les ordres de Feris a été la meilleure décision de ma vie.

- Ellen et moi sortons ensemble depuis six mois.

Il y eut un instant de stupeur général, et Franz Anabellis ne put contenir un petit rire gêné.

- Quoi ? Ajouta-t-il en triturant nerveusement ses lunettes. Vous auriez bien fini par l'apprendre un jour ou l'autre.

Il se tut et alla rejoindre l'adjointe de Valori, qui posa la tête sur son épaule. Ellen sourit, et le professeur lui caressa amoureusement les cheveux.

- Saul, à ton tour ! Ordonna Park sans faire de commentaire.

- Eh bien, ce n'est pas très gai, mais... ma mère s'est tuée en se jetant d'une navette de transport public quand j'avais cinq ans. C'est Feris qui m'a recueilli. Ensuite, j'ai été adopté par les parents de Jens Harold.

- Ça fera l'affaire. Dell ? »

Le lieutenant s'étira et fit mine de réfléchir. Etrange bonhomme aussi que ce Charles Dell. Reconnu dans tout l'Empire comme un as du pilotage, bras droit d'une amirale des *Gingers* à seulement quarante ans – les avait-il déjà ? –, Moïra se l'était imaginé plus fanfaron, plus orgueilleux également. Mais non. Le lieutenant Dell se contentait de rester paisiblement dans son coin et d'écouter les conversations en silence, donnant son avis lorsqu'il y était convié. Il se tenait bien droit, affichant fièrement son uniforme, et croisait les bras comme pourrait le faire un pingouin endimanché. Un militaire de la vieille école, à n'en pas douter, qui aurait bien besoin de se déridier un peu.

« Mili Kirkov est mon amie la plus chère, répondit-il de sa voix laconique. Elle m'a sauvé la vie il y a quinze ans, et je lui dois tout ce que j'ai.

- Tout le monde dans les casernes connaît cette histoire, Charles. Trouve autre-chose.

Le *Gingers* soupira, comme si toute cette comédie l'exaspérait. Mais face au regard insistant de Park, il n'eut d'autre choix que de réfléchir à nouveau pour proposer une meilleure confidence.

- J'ai raconté à tout le monde qu'on m'a tranché l'oreille lors d'un interrogatoire sur Edona, quand j'étais prisonnier, finit-il par avouer. Mais c'est faux. La vérité, c'est que je me suis crashé sur la planète, un tir de mortier avait touché mon chasseur au niveau de l'aile. Mili est venue me sauver, mais un morceau de la carlingue avait arraché le lobe de mon oreille et transpercé mon tympan. C'est Franz qui m'a fabriqué la prothèse que je porte aujourd'hui. Ils n'ont jamais trahi ce secret.

Il y eut un blanc, chacun observant le lieutenant d'un air sceptique. Ce fut Travis Senghor qui posa tout haut la question qui leur brûlait les lèvres.

- Pourquoi ne pas avoir raconté ça plus tôt, soldat ? Il n'y a aucune honte à avoir.

- Vous connaissez ma renommée, amiral. Je suis l'as des as, le pilote légendaire qui n'a jamais déçu. Les instructeurs des écoles navales enseignent aux jeunes mes techniques de pilotage, ils leur racontent comment j'ai rasé un trou noir à bord de mon vaisseau pour engloutir tous les chasseurs ennemis dans son vortex.

Il se tut, et serra les poings à s'en faire bleuir les phalanges. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix s'était mise à trembler.

- Je suis l'idole de toute une génération de pilotes, poursuivit-il, dont l'Empire a cruellement besoin. Imaginez que tous ces gens apprennent que je suis juste un type ordinaire, qui a eu énormément de chance, et que tous mes échecs ont été gommés dans les histoires qui circulent à mon sujet ? Ma carrière serait fichue, et je ne pourrais jamais me le pardonner. »

Nouvelle pause. Moïra comprit à quel point ce qu'il venait de leur révéler était important à ses yeux. Sa renommée était un fardeau à porter, et la confiance que les gens lui accordaient lui faisait peur. Oui, plus que tout, le lieutenant Dell avait peur de décevoir ses proches, et ceux qui croyaient en ses capacités.

« Inspectrice ? Appela Park pour changer de sujet. Je crois qu'il ne reste que vous. »

Moïra déglutit. Qu'allait-elle bien pouvoir raconter à ces gens qu'elle connaissait à peine ? Sa vie n'avait rien d'extraordinaire, et elle refusait de leur révéler les détails les plus intimes de sa vie privée. Elle repensa alors à Oni, à leur histoire partagée et à ce que la jeune femme était devenue. Le cœur serré, elle comprit que la Mort Rouge représentait sa plus grande peur désormais, et qu'elle devrait tôt ou tard s'y confronter.

« Je n'ai pas vraiment de secret à vous dévoiler, s'excusa-t-elle à mi-voix. Mais aujourd'hui, je vais vous faire une promesse. J'aime Oni Keltien comme si c'était ma sœur. C'est sans doute la personne la plus chère à mon cœur sur cette planète. »

Elle marqua une pause, le temps de reprendre son souffle. Elle tremblait, s'aperçut-elle, et des larmes coulaient abondamment le long de ses joues. Qu'importe, elle devait à présent finir ce qu'elle avait commencé.

« Hélas, reprit-elle, j'ai fait serment de protéger Irotia et ses habitants de tous les criminels, et la Mort Rouge en fait partie.

Nouveau silence. Elle inspira profondément pour se donner du courage, et se jeta à l'eau.

- Le jour où cette affaire sera terminée, dit-elle, je vous fais le serment de livrer moi-même Oni Keltien aux Judicieux pour recevoir la condamnation à mort qu'elle mérite. »

Chapitre 32 – Le Bachelor

Irotia, quai orbital n°9, à bord de la corvette Fidelia. 14 septembre 3224.

Oni grimpa maladroitement les barreaux de l'échelle qui conduisait au pont supérieur, où se trouvaient normalement les opérateurs de bord. Elle était épuisée, et avait le sentiment que chaque centimètre-carré de muscle dans son corps la faisait souffrir. Son genou ressemblait à un vase qu'on aurait fracassé au sol avant d'essayer de le recoller, et son crâne vibrait d'une solide migraine qui lui donnait le vertige. Mais malgré cela, elle était plus déterminée que jamais à désobéir à l'injonction du professeur et à retrouver le P'tit Freddy, coûte que coûte. D'après ses calculs, une douzaine d'heures avaient suffi à son organisme pour régénérer en grande partie ses brûlures et lui permettre de se tenir debout. Elle devait bien l'admettre, Doc avait fait du bon travail. Sans ce petit mécanoïde infirmier, elle aurait dû en passer par plusieurs semaines de convalescence, et n'aurait sans doute plus jamais marché correctement. Oni sourit en repensant au petit automate, et à sa manière de l'appeler Jolie Brune. Il lui rappelait un peu Villock, son écureuil ménager, qui avait lui aussi été programmé avec une bonne dose de gentillesse. Pourquoi fallait-il toujours que, dans ce monde cruel et cynique, les robots fassent preuve de plus d'humanité que les hommes ?

Car c'était bien à cause des hommes et de leur esprit malsain qu'elle était devenue la célèbre Mort Rouge. Aussi loin qu'elle se rappelle, Oni avait toujours détesté les gens, en particulier ceux qui avaient du pouvoir. Petite, les ambassadeurs et autres aristocrates de la cour retenaient son père loin de la maison, et elle ne le voyait que très peu. Vers l'âge de quatre ans, Maz avait choisi de faire venir pour elle un précepteur dans leur appartement, situé dans un immeuble de la place Saturnale, juste à côté de celui des Scopuli. Ce vieil homme taciturne, qui portait un costume bon marché et s'imbibait d'eau-de-toilette à en faire vomir un putois, avait passé presque six ans à lui apprendre le nom de toutes les familles puissantes qui fréquentaient la cour impériale, ainsi que les formules de politesse nécessaires pour s'adresser à une personne d'un rang supérieur au sien. Alors oui, grâce à lui, Oni maîtrisait aussi l'art des essais et l'anatomie, elle avait appris à lire et à chanter, à compter et à écrire. Mais cela n'excusait pas tout. Pendant des heures entières, enfermée dans sa chambre, elle avait dû répéter par cœur les noms et les devises de la famille Hykel, des Solari et des Mogli, des Roots et des Béryl, ou encore de ces prétentieux Nasir. Jamais elle ne les avait rencontrés, mais elle les détestait déjà tous de lui avoir gâché son enfance.

Finalement, Maz avait obtenu le galon d'amiral de la flotte, et ils avaient déménagé sur Solaria. Oni aurait dû, comme toutes les gamines de son âge, s'émerveiller de découvrir la capitale de l'Empire, avec ses immenses artères illuminées du soir au matin, ses boutiques gigantesques et ses parcs d'attraction féériques. Au lieu de cela, elle vécut son départ d'Irotia comme un déchirement, d'abord parce qu'elle laissait derrière elle son amie de toujours, Moïra, mais surtout parce qu'elle savait ce qui l'attendait. La jeune fille n'était pas

stupide. Sa sœur Séléna, de dix ans son aînée, fréquentait la capitale depuis bon nombre d'années déjà, envoyée très tôt par Maz dans un institut spécialisé qui formait les futures élites aristocratiques de l'Empire. Elle y apprenait tout le cérémonial de cour, les usages et les bonnes mœurs pour devenir une parfaite dame de compagnie de l'Impératrice et, un jour, une parfaite épouse pour un snobinard pompeux marié à son costard-cravate. Finalement, Séléna avait fait le choix de l'uniforme en célébrant ses fiançailles avec le colonel Marten Roots. Telle une bonne petite fille prodigue, elle avait suivi la voie tracée par leur paternel en devenant une aristocrate influente à la cour, et la première dame de compagnie de sa Majesté Pietra Mogli. Un destin sordide dont Oni, plus que tout, rêvait de s'échapper.

Car en dépit de ce qu'elle fit croire à tous pour donner le change, la fille cadette de Maz et de Valériane détestait les bals et les visites à la cour, de même que les défilés de mode et autres mondanités stupides que son nom de famille lui imposait. Elle n'était heureuse que lorsqu'elle courait librement dans les rues, sans fard ni maquillage, pour explorer le moindre recoin caché de la capitale ; ou quand l'un des mécanos de son père l'autorisait à mettre les mains dans le cambouis d'un moteur pour l'aider à réparer un système de propulsion à deutérium. La jeune Oni, en effet, était passionnée de vaisseaux en tout genre et d'ingénierie mécanique. Plus tard, elle s'imaginait opératrice technique à bord d'une corvette de transport, qui voguerait sous pavillon libre aux quatre coins de l'univers ; ou bien commandant d'un vaisseau locomotor au sein des équipes de la Sécurité Civile, pour avoir le plaisir d'ordonner elle-même le déploiement du bouclier énergétique de son mastodonte. Ce fut ce désir de liberté qui la poussa, un beau matin, à tenir tête à son père pour se présenter aux examens d'entrée à l'école de la Sécurité Civile. La colère de Maz fut terrible, mais Oni ne céda pas, et le général dut se résoudre à accepter l'inévitable : sa fille cadette ne ferait jamais partie du monde de l'aristocratie.

Cette année-là, Oni fut reçue au sein de son école avec les félicitations du jury. Fuyant le courroux paternel, elle décida de prendre pour la première fois une chambre en ville, qu'elle partagea avec Moïra Scopuli, elle aussi candidate. Son amie d'enfance, qui rêvait d'intégrer les forces de police depuis son plus jeune âge, venait de rejoindre la capitale pour y terminer ses études, avec l'espoir d'être promue rapidement sur le terrain. Mais il ne fallut pas longtemps à la fille du général pour déchanter cruellement : lever quotidien aux aurores, marche forcée dans les rues de Stène au son de l'hymne impérial, uniforme impeccable et apprentissage obligatoire des législations eurent raison de sa motivation. Elle commença donc à sécher les cours, et s'obligea à fréquenter la cour impériale et les héritiers barbants des grandes familles de temps à autres, pour que son père continue de lui payer son loyer. Mais en réalité, Oni passait l'essentiel de ses journées sur les quais orbitaux de la capitale, avec les mécaniciens et les techniciens opérateurs de corvettes, à apprendre les moindres secrets de leur profession. C'est ainsi qu'elle acquit clandestinement des connaissances poussées en ingénierie mécanique et qu'elle reçut ses premiers cours de pilotage.

Mais la jeune femme ne s'arrêta pas là. Elle n'avait pas oublié les valeurs et les idéaux qui l'avaient poussée à s'inscrire au sein de l'école de police quelques mois plus tôt : respect de l'autre, volonté de servir et de protéger le peuple, ainsi qu'un sens aigu de la justice. Elle prit donc une décision radicale : puisque le cadre de sa formation ne lui convenait pas, elle deviendrait autodidacte. À dix-sept ans, elle falsifia les données d'identification de sa puce électronique pour obtenir l'autorisation de s'inscrire dans un club de tir ; elle se mit également à fréquenter une grande partie des salles de lutte et de sports d'autodéfense de la capitale. Pour s'offrir les meilleurs professeurs, elle s'engagea dans des combats de rue illégaux qu'elle remporta haut-la-main, et ramassa une petite fortune. Elle fit la course contre des drones de livraison, s'entraîna à escalader les yeux bandés les plus grands immeubles de la ville, y compris le palais impérial en évitant les gardes. En quelques mois à peine, elle parvint à atteindre une forme physique et un niveau de connaissance des arts martiaux qui devaient lui permettre de se qualifier haut-la-main pour rejoindre le service actif. Ce fut donc avec une confiance absolue qu'elle se présenta, en mai 3209, aux examens terminaux de l'école de la Sécurité Civile.

Hélas, aveuglée par son orgueil et son sentiment de supériorité aux autres candidats, Oni fut recalée dès les premières épreuves. Les inspecteurs chargés d'évaluer leurs capacités lui accordèrent les meilleures notes de la promotion en sport, sur le pas de tir et en autodéfense. Mais elle échoua lamentablement aux épreuves théoriques et à l'examen psychologique, qui devaient sanctionner sa capacité à travailler au cœur d'une brigade et son obéissance à un supérieur hiérarchique. Non, elle ne savait pas comment gérer au mieux l'encadrement d'une manifestation, et ne connaissait pas les mesures préventives pour disperser la foule. Elle ne savait pas non plus comment fonctionnait un spectromètre de masse, ou comment utiliser un scanner corporel pour déterminer le taux d'alcoolémie d'un suspect ou le degré de décomposition d'un cadavre. Non, elle n'avait pas appris les rudiments des manœuvres d'escorte pour transférer des prisonniers d'un centre de détention vers un palais de justice impérial. Et non, elle était incapable de configurer un automate-vigile pour lui ordonner d'effectuer une patrouille à partir d'un terminal électronique et d'un tracé déterminé. Moïra, elle, connaissait ces choses-là. Sa meilleure amie fut reçue majeure de la promotion avec un score total que les formateurs qualifièrent d'exceptionnel ; Oni, pour sa part, ne fut même pas convoquée à la cérémonie de remise des diplômes. Elle quitta son école la tête basse et s'en retourna vivre sur Irotia, n'emportant avec elle que de la rancune et une immense déception.

Mais le parcours initiatique de la Mort Rouge était loin d'être terminé. Car cette année-là, Maz Keltien venait d'être décoré du Soleil d'Or Impérial pour ses victoires retentissantes contre la Confédération Edonienne. En récompense de l'annexion d'Edona et de ses alliés, l'Empereur Mogli avait fait de lui le général-en-chef des armées, et l'avait nommé gouverneur civil d'Irotia. Une aubaine pour sa carrière, qui s'accompagnait d'une généreuse dotation versée par le trésor impérial. Cet argent, Maz décida de l'investir dans le rachat d'une entreprise de logistique et de construction de vaisseaux, dont il confia la présidence à

sa chère épouse. Lorsque Valériane apprit qu'Oni avait été rejetée des écoles de la Sécurité Civile, elle lui proposa de venir travailler à ses côtés dans sa société, à condition que les revenus qu'elle tirerait de cette activité lui servent à se financer une nouvelle formation. La jeune femme accepta et, pendant les trois années qui suivirent, partagea son temps entre son emploi d'ingénieure mécanique sur les chantiers orbitaux et une haute école d'électrotechnique irotienne. Elle n'abandonna pas non plus ses entraînements au tir et aux arts martiaux, qui lui permettaient de se détendre et de se vider la tête. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait enfin heureuse et apaisée, convaincue d'avoir trouvé sa voie.

C'est alors que survint la campagne polarianne, et que l'issue de la bataille d'Edidris bouleversa à jamais le cours de son existence.

Si l'Empire gagna la guerre grâce à l'impétueuse générale Minatobi, ce conflit n'en fut pas moins une terrible défaite pour les forces irotiennes et pour le vieux Maz, qui fut rapatrié avec le reste de son armée entre la vie et la mort. Pendant des mois, le père d'Oni demeura dans un coma fragile, un tir de l'artillerie polarianne lui ayant arraché le bras gauche et brisé la hanche. Sans l'intervention miraculeuse du professeur Anabellis, qui était parvenu à lui greffer une prothèse électronique, Maz n'aurait pas survécu. Oni abandonna ses études pour se porter au chevet de son père, et le veilla avec courage et acharnement jusqu'au jour où il ouvrit finalement les yeux. Avec l'aide de sa mère, elle l'assista dans sa convalescence, joua les garde-malade et dut lui réapprendre à marcher, à se servir de son bras artificiel. Elle crut alors que le malheur qui s'était abattu sur sa vie en avait terminé avec sa famille. Hélas pour les Keltien, le destin n'entendait pas s'arrêter là.

Tourmenté par le spectre de la défaite et le souvenir du champ de bataille, Maz se mit à boire. Au début, ce ne furent que quelques verres, sirotés de temps à autres pour oublier la douleur et se donner le courage de se remettre au travail. Puis, le temps passant, les verres devinrent des bouteilles, et la bière céda place au whisky et autres alcools forts. Tous les matins, avant le déjeuner, Oni découvrait son père à moitié ivre-mort, et le tempérament du vieux général acariâtre devint de plus en plus agressif. Il finit par se disputer avec Séléna le jour de son mariage, refusant de la conduire devant l'autel et faisant fuir de terreur la moitié des invités de la cérémonie. Sa fille aînée le maudit et le chassa des festivités, jurant au nom de tous les Empereurs qu'elle ne voulait plus jamais le revoir ni lui adresser la parole. Le lendemain, elle fit ses valises et s'en alla définitivement vivre à la capitale avec son époux, le colonel Marten Roots.

Un mois plus tard, la fièvre s'empara de Valériane.

La mère d'Oni ne quittait plus leur appartement dans les casernes, dévastée par le départ de sa fille aînée et par le chagrin. Le vieux général, bien trop saoul pour s'en apercevoir, la délaissait presque quotidiennement, passant ses journées reclus et enfermé dans son bureau à boire et à cuver. Une colère sourde et profonde envahit alors le cœur de la jeune Oni, contre les hommes et leurs guerres de malheur, contre tous ceux qui étaient, selon elle,

responsables du triste sort de sa famille. Elle se mit à haïr toute forme d'autorité, à détester l'Empire, et à maudire les criminels qui faisaient vivre à d'autres les mêmes tourments que les siens. Son désarroi et son désespoir faillirent la pousser à se rengager dans la Sécurité Civile, en dépit de ses idées anarchistes, pour avoir l'impression dérisoire de faire quelque-chose d'utile de son existence. Mais, là encore, le destin vint contrecarrer ses projets et l'en dissuada.

Valériane Keltien prit son envol le seize décembre 3212.

Était-ce la folie liée à la solitude, son chagrin ou la maladie qui la rongait depuis l'été précédent ? Oni n'aurait su le dire. Sa mère rendit son dernier soupir soudainement, par une froide nuit d'hiver, et la jeune femme n'eut jamais l'occasion de lui faire ses adieux. En apprenant le décès de sa femme, Maz sombra dans une colère noire comme jamais encore il n'en avait eu. Il ordonna que Valériane soit incinérée et enterrée sur le champ, sans aucune forme de cérémonie, et fit ériger un monument à sa mémoire au cœur du grand cimetière d'Irotia. Le lendemain matin, habitée par une rage incontrôlable, Oni commit l'irréparable. Elle se taillada les veines avec un couteau, seule dans sa baignoire, et serait probablement morte si son amie de toujours, Moïra Scopuli, ne l'avait pas découverte en venant lui présenter ses condoléances. En urgence, la jeune femme fut conduite dans un hôpital, où elle demeura convalescente pendant plusieurs semaines. Par trois fois, elle tenta à nouveau de mettre fin à ses jours, mais les infirmiers et les automates de garde ne lui permirent pas de se libérer de sa souffrance.

Elle finit par sortir du centre de soins, plus seule et plus triste que jamais. Ce jour-là, elle décida finalement que toute sa haine et sa rancœur devaient trouver un autre exutoire, qu'elle devait réussir à les canaliser pour en faire quelque-chose d'utile, pour ne pas sombrer à nouveau. Elle fit le choix de débarrasser Irotia du malheur, de ses criminels et des aristocrates véreux qui profitaient du système impérial pour s'enrichir au détriment des habitants. Elle s'inventa alors un personnage, celui d'une femme vengeresse vêtue de rouge, qui parcourrait la ville pour éliminer les truands que la Sécurité Civile ne parvenait pas à incarcérer. Elle contacta Ludo Willys pour lui acheter du matériel, et repartit de chez lui avec son premier contrat d'assassinat en poche. Il s'agissait d'un sale type, une ordure qui avait rossé et violé une fillette dans une ruelle un soir de cuite. Oni le traqua sans pitié, et l'abattit froidement de trois balles dans la poitrine.

Ce jour-là, pour la première fois de sa vie, elle avait tué un homme. Adieu la justicière masquée qu'elle rêvait de devenir. Elle serait désormais une tueuse à gages, une redoutable meurtrière. Et elle adorait ça.

Emergeant de ses souvenirs, elle parvint finalement sur le pont de la corvette *Fidelia*, et se lança à la recherche des membres d'équipage. D'ordinaire, le pont des techniciens opérateurs, plus communément appelés ops, grouillait d'activité sur un vaisseau. C'était là que le personnel naviguant calculait les trajectoires lors des voyages dans l'espace, là aussi

que se manipulaient les scanners de l'appareil et les lance-torpilles. L'officier-radio y avait sa propre station, connectée directement avec le faisceau de ciblage qui permettait de recevoir les transmissions extérieures et de les décrypter instantanément. Enfin, c'était également à l'arrière de ce pont immense que l'on accédait à la salle des machines où travaillaient les mécaniciens, et de là aux réservoirs à deutérium et à la salle des propulseurs. Or, au moment où Oni pénétra dans cette immense salle qui longeait le flanc du vaisseau, seuls quelques drones et automates s'y activaient. Quelques instants plus tôt, pendant leur conversation, le professeur Anabellis avait évoqué un attentat en plein cœur d'Irotia, qui aurait fait des centaines de victimes. Un incident dramatique, certes, mais qui avait le mérite d'aider la jeune femme dans l'exécution de son plan. Car il ne faisait aucun doute, à voir le pont ainsi désert, qu'une grande partie du personnel de la *Fidelia* avait été dépêché au secours des blessés sur la place Saturnale. Une chance pour Oni, qui se retrouvait seule à bord.

Mentalement, elle se répéta les différentes étapes pour atteindre son but. D'abord, elle devait trouver un moyen de détourner l'attention de Résine, l'intelligence artificielle du vaisseau. N'étant jamais venue dans cette corvette auparavant, Oni ne connaissait pas l'emplacement des caméras et des micros qui lui permettaient de communiquer et de surveiller les différents couloirs. Ensuite, il faudrait réussir à la convaincre qu'elle avait une bonne raison de démarrer les propulseurs et de quitter l'arrimage des quais. Le professeur avait seulement spécifié qu'Oni ne devait pas quitter le vaisseau ; donc si elle avait vu juste, Résine ne l'empêcherait pas de prendre les commandes pour le piloter puisque techniquement, elle serait toujours à l'intérieur de celui-ci. La troisième étape serait certainement la plus difficile de toutes : sortir la corvette de sa gravité stationnaire et quitter les quais de la flotte des baltringues sans être vue ni poursuivie. Si elle parvenait à surmonter ces obstacles, Oni pourrait alors effectuer un vol de reconnaissance au plus près de la ville d'Irotia, et utiliser les puissants scanners à infrarouge de la *Fidelia* pour localiser la planque des mafieux. Ensuite, eh bien... elle aviserait. L'idée d'utiliser les lance-torpilles pour réduire le P'tit Freddy et ses hommes en tas de cendre lui traversa brièvement l'esprit, mais elle avait un solide bémol : dès l'instant où elle ouvrirait le feu, l'artillerie de défense irotienne, croyant à une attaque, la prendrait pour cible. Or, Oni avait une vague idée de la puissance de la DCA déployée par son père pour protéger la ville. Vague, certes, mais suffisante pour savoir qu'elle serait pulvérisée jusqu'à l'échelle atomique. Elle devait trouver autre chose, mais quoi ? Le plus simple serait sans doute de transmettre les coordonnées de leur planque aux casernes des *Gingers* pour qu'un commando se charge de les arrêter.

Mais ce n'était pas la façon de faire de la Mort Rouge.

Oni voulait retrouver Freddy pour l'éliminer, et non le remettre aux autorités. Elle voulait voir la peur dans le regard de cet enfoiré de lugorien avant de presser la détente. Pour lui prouver qu'il avait eu tort de s'attaquer à sa famille, que la Mort Rouge était plus forte que lui. C'était une réaction orgueilleuse, dictée par son féroce désir de vengeance ; mais sa réputation de tueuse à gage était également en jeu. Il ne s'agissait pas seulement de sauver

sa vie et de protéger les siens ; en tuant Freddy, Oni défendrait l'honneur de son nom. Elle prouverait ainsi au monde qu'elle était bien la justicière qu'elle rêvait de devenir quand elle était gamine. La redoutable Mort Rouge cesserait définitivement d'être un monstre pour gagner le cœur des Irotiens, comme l'héroïne qu'elle était censée incarner. Cette perspective lui redonna le sourire.

« Résine ! Appela-t-elle à haute et intelligible voix. Trouve-moi un membre de l'équipage, s'il-te-plaît.

- Je suis désolée, je n'ai pu trouver aucun membre d'équipage à bord du vaisseau *Fidelia*. Souhaitez-vous que je transmette un message au professeur Anabellis ?

- Non merci, ça ira. »

C'était parfait. Comme elle le soupçonnait, le commandant Valori avait vidé les lieux. Avec un peu de chance, les baltringues ne reviendraient pas à bord de la *Fidelia* avant plusieurs heures. Tout en clopinant à cause de son genou blessé, Oni se dirigea vers la tête de pont où devait normalement se trouver le poste de pilotage de l'appareil. Elle connaissait le plan de ce vaisseau, bien qu'elle n'y ait jamais mis les pieds auparavant : cette corvette était un modèle militaire très répandu, dont la jeune femme s'était beaucoup inspirée lorsqu'elle avait lancé la conception de sa propre gamme à destination des marchands. Ce qui signifiait aussi qu'elle savait comment forcer la sécurité des portes blindées et des sas intérieurs. À condition, bien sûr, que Franz Anabellis ne soit pas passé par-là pour l'améliorer.

Parvenue à l'extrémité du pont des ops, Oni tourna à gauche et franchit une nouvelle écoulille. Elle pénétra alors dans une pièce d'une quinzaine de mètres-carrés, équipée d'une table longue et étroite sur laquelle se trouvaient les reliefs d'un repas abandonné dans la précipitation. Sept tabourets pliables étaient disposés tout autour ; dans le pied de table étaient enchâssés des blocs de rangement réfrigérés et un four autocuiseur. De l'autre côté, un plan de travail avait été découpé dans la profondeur du mur ; il accueillait une bouilloire et une cafetière, ainsi que quelques boîtes et capsules de provisions déshydratées. L'endroit paraissait étroit, renfermé, mais il était essentiel de rentabiliser au maximum le peu d'espace disponible dans un vaisseau de ce gabarit. Oni traversa la pièce d'un pas vif, attrapant au passage une prune d'occhoa, dans laquelle elle mordit à pleines dents. Il s'agissait d'un fruit rond et lisse de la taille d'une cabosse, gorgé de jus et à la saveur légèrement acidulée. Cette première bouchée lui fit prendre conscience qu'elle était affamée. Cela faisait bientôt quarante-huit heures, depuis l'attaque du commando dans le Troquet des Parieurs, que la jeune femme n'avait rien avalé. Elle marqua donc une pause dans la petite cuisine, le temps de se faire réchauffer un bol de pâtes industrielles, qu'elle accompagna d'une capsule de protéines de synthèse parfumées au bacon. C'était un repas de qualité médiocre, conçu pour remplir l'estomac des membres d'équipage pendant les voyages spatiaux. Il n'avait rien à voir avec les plats mijotés qu'Oni avait l'habitude de manger lorsqu'elle dînait chez elle ; mais la faim qui lui dévorait les entrailles suffit à lui faire

apprécier la collation. Elle était bien loin de s'estimer rassasiée quand elle eut terminé son maigre souper, néanmoins elle sentit ses vertiges refluer, et une douce chaleur se lova au creux de son ventre. Ragaillardie, elle s'attarda un moment encore pour se préparer une soupe instantanée, qu'elle se servit dans une grande tasse dotée d'un couvercle et emporta avec elle en direction du poste de pilotage.

Elle dut encore traverser la coursive où se trouvaient les chambres du pont tribord avant d'atteindre sa destination. Finalement, elle grimpa une échelle d'une dizaine de barreaux, et émergea sur un palier intermédiaire où la porte d'un sas verrouillé lui bloqua le passage. Derrière cet épais panneau coulissant d'une quinzaine de centimètres en métal se trouvait la salle des commandes de l'appareil, à laquelle seule une poignée de personnes avaient accès. Oni s'approcha, et pesta à voix haute. Elle s'attendait à découvrir ici un lecteur d'empreinte rétinienne, qu'elle aurait pu trafiquer en démontant le boîtier de sécurité dissimulé, normalement, dans une trappe de maintenance toute proche. Hélas, elle se trouvait face à un dispositif autrement plus difficile à franchir. Sous ses yeux, un petit boîtier laser s'alluma en détectant sa présence, et un rayon translucide vint se poser sur sa peau. L'appareil la scanna minutieusement de la tête aux pieds, et une vive lumière rouge apparut sur l'écran du terminal intégré.

« Bon sang, jura-t-elle tout haut. De tous les verrous de la galaxie, il a fallu que je tombe sur un foutu Bachelor. »

Elle était furieuse, et pour cause : le Bachelor était le surnom donné communément au nouveau système de protection développé par la Banque Impériale, dont la réputation d'inviolabilité n'était plus à faire. Ce modèle unique de scanner bio-corporel vérifiait l'identité des individus au moyen de douze critères, parmi lesquels la dentition, la pigmentation de la rétine, le positionnement du bassin, l'angle de l'os frontal ou encore l'analyse d'une séquence ADN et l'intensité des signaux électriques du système nerveux. Un tel niveau de précision n'avait encore jamais été atteint auparavant. S'il existait un moyen de pirater ce truc pour commander l'ouverture de la porte, Oni ne le connaissait pas, et elle n'avait certainement pas toute la journée devant elle pour s'amuser à le découvrir. Il ne lui restait donc plus qu'une solution désormais : faire en sorte d'être invitée à l'intérieur. Mais comment, et par qui ?

« Résine ? Essayait-elle à tout hasard. J'ai besoin d'accéder au poste de pilotage de l'appareil. Tu veux bien m'autoriser à entrer ?

- L'accès au poste de pilotage est réservé aux personnes accréditées par le Commandant Valori, lui répondit la voix robotique. Je n'ai pas reçu l'autorisation de vous ouvrir cette porte.

- Et si je te donne l'autorisation de m'ouvrir ?

- Seuls Feris Park, le commandant Valori et le professeur Anabellis sont habilités à modifier mes lignes de commande. Je ne peux accéder à votre requête. »

Un point pour les baltringues. Force était de constater que leur intelligence artificielle n'était pas codée avec les pieds. Rien d'étonnant pour un groupe qui abritait en son sein le génie inégalé du troisième millénaire en matière de technologies. Oni soupira, et s'assit en tailleur devant la porte, cherchant une solution à cette impasse. Ce faisant, elle dévissa le couvercle de sa soupe, et se mit à la siroter tranquillement.

Comment pouvait-elle franchir la sécurité du Bachelor ?

Désactiver l'alimentation principale du vaisseau ne lui serait d'aucune aide, car privées d'électricité ou d'énergie, les portes du sas resteraient invariablement closes. Tenter de les forcer ou d'y percer une ouverture n'était même pas une option : il y avait là une bonne quinzaine de centimètres de métal, sans compter les éventuels renforts qui auraient pu être ajoutés à travers cette épaisseur. Si Feris Park avait les moyens de se payer un verrou de cette trempe, nul doute qu'il aurait pris la précaution de garnir l'intérieur du blindage avec un alliage de neutronium. De plus, il n'existait aucune procédure d'alerte à bord – qu'il s'agisse d'un incendie, d'une torpille ou d'une dépressurisation massive – qui puisse déclencher une ouverture automatique du poste de pilotage. Le seul moyen d'ouvrir cette fichue porte, c'était de l'intérieur ou avec une accréditation fournie par le commandant.

Pouvait-elle utiliser son moduleur de voix pour duper Résine en imitant le timbre de ce fameux Valori ?

Non. L'illusion serait loin d'être parfaite, et Oni n'avait jamais rencontré cet homme. Sans un échantillon enregistré de sa voix au préalable, impossible pour elle de recourir à ce subterfuge. Il fallait qu'elle trouve autre-chose.

Son regard se posa alors sur la capsule vide qui contenait sa soupe. Sur le devant de la boîte, une inscription à-demi effacée par le temps était encore lisible.

Potage allégé aux tubercules de fricin. Conserver à l'abri du froid ou des fortes températures. À consommer avant le 20-13-3229.

Juste en dessous, un tampon apposé par un automate de triage indiquait « *Propriété de l'armée irotienne. Corvette Fidelia.* » Oni fronça les sourcils, et soudain une idée lui vint. Une idée qui, si elle s'avérait exacte, lui permettrait peut-être de franchir la sécurité du poste de pilotage sans avoir à faire exploser le vaisseau. Les mains tremblantes, elle fouilla dans les poches de son grand manteau, et en sortit son kit de communication. Oui, elle était sûre que ça pouvait marcher. Elle installa le petit dispositif contre son oreille, régla la fréquence d'émission à la recherche d'un canal libre, et demanda un appel vers les casernes. Quelques instants plus tard, une voix familière lui répondit.

« Bureau du général Keltien, j'écoute.

- Bastian ! S'exclama Oni en reconnaissant le majordome de son père. J'ai besoin de parler au général. C'est assez urgent.

- Mademoiselle Keltien ! Comme je suis heureux de vous entendre ! Votre père s'est fait énormément de soucis pour vous !

- Je suis au courant. Justement, j'aimerais pouvoir le rassurer de vive-voix et prendre de ses nouvelles, si vous le permettez.

- Evidemment. Restez en ligne, je vous transfère sur son terminal. »

Oni patienta une minute de plus, répétant dans un coin de sa tête ce qu'elle allait dire à son père pour parvenir à ses fins. Mais d'abord, elle devait vérifier sa théorie.

« Ici Maz Keltien. Qui est à l'appareil ?

- Salut p'pa. Comment tu te sens ?

- Par l'Empereur, Oni chérie !!! »

Elle perçut dans sa voix un soulagement énorme, et s'en félicita. Elle n'avait pas oublié que, deux jours plus tôt, ils s'étaient quittés sur une dispute quand elle avait menacé Feris Park avec son arme de poing. Elle l'entendit demander discrètement à Mili Kirkov de repasser plus tard, et quelques instants après une porte se referma.

« Au nom d'Utar, Oni, je me suis fait un sang d'encre ! Reprit le général. Je t'en prie, dis-moi que ces ordures ne t'ont pas fait de mal !

- Je vais bien, p'pa. Quelqu'un a fait exploser la résidence, mais je m'en suis tirée. Les hommes de Park ont veillé sur moi.

- Loué soit Feris Park d'être à nos côtés, déclara Maz avec ferveur. Où est-ce que tu te trouves ? Es-tu en sécurité ? Je peux envoyer un commando t'escorter pour te ramener aux casernes.

- Ça ira, ne t'en fais pas. Je suis à bord d'un de leurs vaisseaux. C'est sans doute le dernier endroit où on pensera à venir me chercher. J'aime autant rester ici.

Maz hésita un instant, apparemment contrarié. Néanmoins, il acquiesça rapidement.

- C'est sans doute mieux, en effet. Maintenant, écoute très attentivement ce que je vais te dire. Tu ne dois surtout pas chercher à entrer en contact avec John Brixon, tu m'entends ? On m'a dupé, roulé dans la farine pendant des années, et je n'ai pas été à même de te protéger. C'est un imposteur, Oni, il a tenté de m'empoisonner la nuit dernière.

- Je l'avais deviné, maugréa-t-elle d'un ton glacial. C'est lui qui a incendié notre immeuble. Il m'a raconté des choses effrayantes. Comme quoi il serait un baron de la pègre, que tu lui aurais fait du mal, mais que maintenant on allait souffrir... C'est vrai, toutes ces histoires ?

- Hélas, oui, fit Maz avec rancœur. Et c'est pour ça que tu dois rester en sécurité. Ce malade cherchera à s'en prendre à toi pour m'atteindre. Et il a des alliés puissants.

- Tu penses à quelqu'un en particulier ?

- Pas vraiment. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il a un Changepeau à son service, et une bonne partie des familles criminelles derrière lui. Et, par l'Empereur, pour ce que j'en sais, il pourrait aussi avoir embauché la Mort Rouge en personne !

- La Mort Rouge ?!

Oni frémit, mais de soulagement. Apparemment, son père ignorait toujours tout de sa double-vie. Feris Park ne l'avait pas trahie.

- Oui, reprit le vieux général d'une voix tremblante. Ça fout les jetons, pas vrai ? Mais ne t'en fais pas, va ! Avec Milicent, on a élaboré un plan d'enfer pour réussir à leur mettre la main dessus. Toutes ces vermines iront bientôt finir leurs jours dans les mines du bagne impérial, parole d'Utar !

- Je l'espère...

- En attendant, reste en sécurité. Ne sors pas de ce vaisseau sans mon feu vert, et obéis aux ordres de Feris. Il te protégera.

- Formidable, grogna Oni. Me voilà rassurée. »

Elle marqua une pause, se demandant comment faire pour orienter la conversation sur son problème actuel. Savoir son père sobre et en bonne santé la rassurait, mais ça ne l'aiderait pas à franchir la porte blindée ou à désactiver le Bachelor.

« P'pa, demanda-t-elle innocemment. Il y a une question que j'aimerais te poser. En tant que général-en-chef, tu as un accès illimité à tous les vaisseaux de la flotte d'Irotia, pas vrai ?

- Evidemment, Oni chérie. Pourquoi diable me demandes-tu ça ?

- Simple curiosité. Je suis dans le vaisseau de Park, et je viens de me rendre compte qu'il appartenait à l'armée, avant.

- Comme une grande partie de sa flotte, approuva le général. Quand il a démissionné, je l'ai autorisé à récupérer quelques-uns de nos vieux vaisseaux, trop abimés pendant la campagne polarienne. J'imagine qu'il les a retapés à ses frais.

- Et le nom de Résine, ça t'évoque quelque-chose ?

- Résine ? Oui, je crois bien. C'était la première intelligence artificielle développée par ta mère dans nos entreprises. Tous nos vaisseaux en étaient équipés, il y a une dizaine d'années. Mais elle est hors service, désormais.

- Anabellis l'a recodée. Apparemment, les baltringues l'utilisent encore.
- Ça ne me surprend guère, grogna Maz. Ce type est un vrai génie en matière de technologies. Et il en faut, du génie, pour améliorer un prototype de ta mère ! »

Oni sourit intérieurement en entendant Maz évoquer sa mère de la sorte. Fut un temps, elle était effectivement l'une des ingénieures les plus brillantes de l'Empire, et avait mis au point une grande partie des systèmes de navigation encore employés par les vaisseaux de classe intermédiaire. C'était avant qu'elle ne tombe enceinte de ses deux filles, et que la maladie ne la ronge jusqu'à son lit mortuaire.

« J'ai un service à te demander, p'pa. Je suis complètement épuisée, et j'ai envie de dormir un peu. Mais Résine me bloque l'accès aux cabines du personnel de bord. Soi-disant que je ne suis pas un membre de l'équipage, ou quelque-chose dans ce goût-là. Est-ce que tu pourrais... ?

- Par l'Empereur, ma chérie, bien sûr ! Tu aurais dû le dire plus tôt ! Approche-moi un peu de ses capteurs et met le haut-parleur, je vais t'arranger ça. »

Oni dut se retenir pour ne pas laisser éclater sa joie. Victoire ! Une fois de plus, son père ne pouvait rien refuser à sa fille chérie. Finalement, le célèbre professeur Anabellis n'était peut-être pas si malin que ça.

« Identification vocale ! Fit Maz d'une voix forte. Général Maz Keltien.

- **Identification confirmée. Bienvenue à bord, général.**

- Création d'une nouvelle accréditation. Passager : Oni Keltien. Approuvé.

- **Accréditation validée. Mise à jour des systèmes de verrouillage en cours.**

- Et voilà le travail ! S'écria Maz d'un air satisfait.

- Merci p'pa. Je te revaudrai ça. Résine ! Déverrouille le poste de pilotage, s'il-te-plaît.

- **Identification confirmée. Passager : Oni Keltien. Déverrouillage des portes.**

- Le poste de pilotage ?! Releva Maz, ahuri. Eh, Oni, attend un peu ! Qu'est-ce que tu fabriques ? ONI ?!? »

Elle coupa son oreillette, et s'étira les muscles du dos. Un sentiment de triomphe l'envahit. Certes, elle avait menti à son père, et elle devrait lui servir des explications convaincantes en temps et en heure. Mais le jeu en valait la chandelle, car elle avait réussi à déverrouiller le Bachelor sans forcer la sécurité. En d'autres termes, elle venait de se confronter pour la première fois au génie de Franz Anabellis. Et elle avait gagné.

Elle pénétra d'un pas décidé dans le poste de contrôle, avec un large sourire sur le visage.

Chapitre 33 – La tueuse aux deux visages

Irotia, hôpital militaire des Galates. 14 septembre 3224, au crépuscule.

La nuit commençait à tomber sur Irotia, plongeant peu à peu les quartiers périphériques de l'immense métropole dans un noir d'encre. Depuis l'instauration du couvre-feu ordonné par le régent civil, les éclairages publics avaient cessé d'illuminer les rues et les spatioports en permanence. Les lampadaires fonctionnaient désormais en veille, et ne s'allumaient que si quelqu'un déambulait à proximité. Cette mesure permettait aux patrouilles déployées dans les rues de localiser et d'interpeller beaucoup plus facilement les personnes ne respectant pas la règlementation. Les effectifs de garde avaient également été renforcés autour des lieux jugés sensibles, pouvant faire l'objet d'un nouvel attentat. Aéroports, salles de spectacle, casernes des *Gingers* et grandes artères commerçantes étaient désormais parcourues toute la journée par des militaires, arme au poing, et survolées à intervalles réguliers par des vaisseaux équipés de scanners à reconnaissance faciale. La ville tout entière semblait en état de siège, et les Irotiens évitaient spontanément de se rassembler. Plus tôt dans la journée, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre : l'attaque terroriste de la veille, qui avait rasé un lotissement d'immeubles et un locomotor de la Sécurité Civile, avait été revendiquée par la célèbre *Murcia*. Dans tous les bars, toutes les salles d'attentes et à bord des navettes de transport public, on ne parlait que de cela : les Polarians avaient recruté la mafia lugorienne pour frapper Irotia en plein cœur.

Son uniforme repassé de frais et boutonné de travers, Kareena s'était précipitée en direction des quais pour attraper l'une des dernières rames de la soirée. Encore une fois, elle serait en retard à son travail, et elle espérait que le major Andropov ne lui en tiendrait pas rigueur. Elever seule ses trois enfants était déjà une épreuve considérable pour cette jeune mère de famille divorcée. Les allocations versées par le Bureau des Aides Sociales ne lui permettaient hélas pas de nourrir ses filles et de payer la rente annuelle exorbitante de son appartement. Par l'Empereur, elle avait besoin de ce boulot ! Elle s'était inscrite trois mois auparavant dans les recrues patriotes de la Sécurité Civile. Un nom pompeux qui dissimulait en réalité un emploi peu qualifié de surveillance, pour lequel elle n'était pas autorisée à porter une arme et qui l'exaspérait chaque jour davantage. Ce soir-là, elle avait rendez-vous à l'hôpital militaire des Galates, situé au cœur de l'immense Quartier Est d'Irotia. Son chef de service l'avait affectée à l'entrée des urgences. En d'autres termes, elle allait passer sa soirée debout dans le froid sous une pluie battante, à contrôler l'identité de tous les ambulanciers qui débarqueraient dans la nuit avec leurs passagers. Une perspective des plus réjouissantes, qui lui arracha un profond soupir.

Un bruit sur sa gauche retint soudain son attention. Elle venait de quitter sa navette et de regagner la rue via une capsule élévatrice. Elle se trouvait donc désormais dans l'entrelacs de ruelles sombres et miteuses qui constituaient l'essentiel de la banlieue Est de la

métropole, et dans lesquelles il était fortement déconseillé de s'aventurer seul. Surtout en uniforme. Alertée, elle accéléra le pas et jeta un regard discret par-dessus son épaule, mais aucune silhouette malveillante n'émergea des ombres. Était-ce le fruit de son imagination ? Kareena détestait être de garde dans ce quartier mal famé, elle avait toujours peur de se faire agresser par un groupe de voyous. Que deviendraient ses filles s'il lui arrivait quelque-chose ? Peu rassurée, elle remonta le col de son uniforme contre son menton et força l'allure. Elle courait presque, désormais, bien que personne ne semblait la suivre. Une étrange sensation, un sixième sens lui hurlait de ne pas traîner ici. L'impression d'être épiée de tous côtés se renforçait à chaque nouvelle foulée. Était-ce le bruit de la pluie tombant d'une gouttière, ou bien le son clopinant d'un détrousseur tapi dans les ténèbres ? Cette ombre, sur sa droite, venait-elle de bouger ou était-ce seulement le reflet mouvant d'une navette de transport dans une flaque d'eau ?

Non, elle n'avait pas rêvé.

Il y avait bien quelqu'un, là, au pied de cette façade crasseuse. Une personne – deux, peut-être ? – la suivait silencieusement depuis le terminal de l'aérogare. Paniquée, elle se mit à courir. Il lui restait un peu moins d'un kilomètre à parcourir pour atteindre l'hôpital, où les collègues de son unité pourraient la protéger. Dans son dos, elle entendit ses poursuivants qui la talonnaient. Combien de temps lui faudrait-il pour rejoindre la clinique ? Cinq minutes ? Dix ? Autant dire une éternité.

Terrifiée, elle accéléra encore, et tourna soudainement à gauche. Elle s'engouffra dans un ancien dépôt abandonné, grimpa quatre à quatre les marches d'une passerelle métallique, et traversa les bureaux désaffectés en coup de vent. Derrière elle, la porte du bâtiment claqua, et le bruit de lourdes bottes retentit dans l'escalier. À bout de souffle, Kareena ordonna à une fenêtre de s'ouvrir, et la franchit pour se retrouver sur un petit balcon. Sur sa droite, une échelle de secours pendait lamentablement dans le vide, oscillant au gré des bourrasques. Elle l'attrapa des deux mains et se laissa glisser à toute vitesse jusqu'en bas.

Elle atterrit les pieds dans une flaque d'eau boueuse, à l'arrière de l'édifice, et resta quelques instants pliée en deux. Ses poumons réclamaient grâce, ses cuisses étaient en feu et un solide point de côté lui tiraillait le flanc. Elle devait faire une pause, respirer, trouver un endroit où se cacher...

« Là, en bas ! Dépêchez-vous de la rattraper ! »

Kareena détala sans demander son reste. Elle ne pensait plus à rien, ne savait plus où elle était, ni dans quelle direction aller. Elle courait, courait à en perdre haleine, ignorant la douleur et les crampes qui assaillaient à présent ses mollets. Plus rien n'avait d'importance, sinon de mettre un maximum de distance entre elle et ses poursuivants. Elle déboucha dans une grande artère obscure, qu'elle descendit au pas de course. Un coup de feu claqua, et elle sentit la chaleur du plasma frôler son épaule. Un deuxième tir heurta le sol juste à ses pieds, et elle dut faire un brusque écart pour ne pas être touchée à la cheville.

Soudain, elle s'étala par terre de tout son long.

Elle venait de trébucher contre quelque-chose de dur, et sa tête cogna rudement l'asphalte. Poussée par la peur, elle voulut se relever et prendre la fuite, mais une poigne virile la maintint fermement au sol. Kareena hurla.

« Oh, mille excuses, ma chère. Je ne voulais pas vous effrayer. »

La voix était celle d'un homme, qui la retourna brusquement sur le dos. Il lui sourit de toutes ses dents. Une lueur de folie brillait au fond de ses yeux plongés dans la pénombre. L'instant d'après, Kareena sentit le métal froid d'une lame déchirer sa chair, et la douleur explosa dans sa poitrine. Sans la quitter des yeux, l'inconnu retira son couteau et la poignarda encore et encore, avec colère, martelant son ventre de dizaines de coups rageurs. Le corps froid de la jeune femme retomba mollement sur le bitume, qui se couvrit de sang.

« Elle est morte, maître, fit remarquer Amina d'une voix neutre.

Freddy acquiesça et essuya proprement son cran d'arrêt sur l'uniforme de sa victime. Il rétracta la lame, et la rangea dans la doublure de sa veste.

- À toi de jouer, Amina. Tu sais ce que tu as à faire. »

Il claqua dans ses mains, et les deux lascars qui avaient poursuivi Kareena arrivèrent au petit trot. Sans tarder, ils se saisirent du corps de la jeune femme et l'emportèrent à l'écart, dans un recoin isolé. La Changepeau les suivit docilement, redoutant l'épreuve à venir. Depuis quelques temps, chacune de ses transformations devenait pire que la précédente. Elle sentait venir le moment où, épuisée et à bout de force, elle ne parviendrait pas à reprendre sa forme d'origine. Cette idée faisait naître en elle une angoisse terrible, car elle savait quel sort Frédéric Norman réservait à ceux qui le décevaient. Le cœur lourd, elle repensa à Cyrina, que le padrón n'avait pas hésité un seul instant à immoler dans sa cellule. Amina la connaissait depuis toujours. Elles étaient nées de la même éprouvette, avaient grandi ensemble et fui main dans la main la grande purge ordonnée par Jonas Solari. Pendant des années, Cyrina avait servi fidèlement le Boucher de Lugori, et pourtant il l'avait sacrifiée sans un seul regard en arrière. Cette nuit-là, dans les geôles de la prison impériale, Amina avait vu sa sœur brûler vive sous ses yeux. Parfois, lorsqu'elle était seule, elle entendait encore ses hurlements résonner dans sa tête. Et, en son for intérieur, elle craignait viscéralement que Freddy ne lui fasse subir le même sort. Alors, elle continuait de lui obéir, aveuglément. Pour lui, elle se génomorphait au-delà de toutes les limites de son corps, sans jamais se plaindre, et n'osait même pas envisager une seule seconde de prendre la fuite. S'il venait à la rattraper, sa colère serait terrible.

Les gros bras de la *Murcia* déposèrent le cadavre de Kareena dans l'entrepôt abandonné qu'elle avait traversé un peu plus tôt. Intrigué, le plus grand des deux jeta un regard à Amina en haussant les sourcils, mais la Changepeau se contenta de lui désigner la porte sans un

mot. L'homme soupira, et s'en fut sans demander ce qu'elle comptait faire du corps de cette pauvre fille. Amina se retrouva seule dans le hangar, et se dépêcha de verrouiller les entrées. Elle n'avait pas beaucoup de temps pour réussir sa génomorphose. Selon leurs calculs, Kareena était déjà en retard lorsqu'elle avait quitté son domicile quarante minutes plus tôt. Si elle ne se présentait pas rapidement à son poste, le major Andropov en serait averti. Il ordonnerait alors de doubler la sécurité de l'hôpital, ou de faire renvoyer la jeune femme. Un contretemps fâcheux qu'elle ne pouvait se permettre. Le cœur rempli d'appréhension, elle se déshabilla et se mit à genoux devant le cadavre. Le froid, particulièrement mordant ce soir-là, lui fouetta la peau. S'efforçant de faire le vide dans son esprit, elle prit quelques instants pour observer en détail les traits de l'agent de sécurité, pour mémoriser son visage et la longueur de ses cheveux. Elle inspira alors profondément, et la transformation commença.

Ce fut d'abord une sensation de brûlure intense lorsque son épiderme se mit à peler et à se détacher le long de ses bras et de ses jambes, puis progressivement sur le reste de son corps. Les os de sa mâchoire se rétractèrent, son nez parut se tordre avant de se remettre en place. Une douleur fulgurante lui transperça les yeux au moment où ses orbites se déformèrent, et sa pupille changea de taille et de couleur. Ses cheveux tombèrent bientôt par poignées entières, et une nouvelle crinière d'un roux terne fit son apparition. Ses gencives se mirent à saigner dans sa bouche et plusieurs de ses dents se déchaussèrent, bientôt remplacées par des incisives et des molaires qui poussèrent en quelques secondes. Elle hurla lorsque les os de son dos et ses fesses s'ajustèrent, dessinant une silhouette plus fine et plus élancée. La torture se poursuivit ainsi pendant plusieurs minutes, qui lui parurent une éternité. Ses pieds gagnèrent quelques centimètres, les doigts de ses mains enflèrent, sa poitrine perdit du volume. Avec horreur, elle sentit son ventre se gonfler et quelque-chose pousser dans son organisme, et elle réalisa que la jeune femme était enceinte. Produire la masse de cellules supplémentaires pour reconstituer l'embryon allait épuiser son corps davantage qu'elle ne le craignait. Mais il serait beaucoup trop risqué de mettre fin prématurément à la morphogénèse pour corriger ce détail. Elle laissa donc son bassin s'élargir de quelques centimètres, et puisa dans ses réserves d'énergie pour achever de façonner le fœtus. Enfin, ce fut terminé.

Kareena s'effondra sur le corps sans vie devant elle, cherchant à reprendre son souffle. Comme après la plupart de ses renaissances, un étrange sentiment de confusion l'envahit, et il fallut quelques instants à son esprit pour se rappeler qu'elle était dans un entrepôt désert. Une brusque envie de vomir la saisit, qu'elle parvint difficilement à contrôler. Frigorifiée, elle se précipita sur les vêtements de la morte et les lui ôta à grande peine avant de les enfiler elle-même. L'uniforme de la jeune femme n'était hélas plus utilisable, car Freddy avait essuyé son couteau dessus un peu plus tôt. La Changepeau avait eu raison de s'en approprier un neuf et de l'amener avec elle. À tâtons, elle chercha dans son ancienne robe son miroir de poche et un peigne. Elle avait étudié attentivement la coiffure de la morte, et fit de son mieux pour la reproduire. Elle lui emprunta une broche en métal argenté pour

maintenir ses cheveux en place, et trouva dans une poche de son tailleur un rouge à lèvres brillant. Lorsqu'elle fut de nouveau présentable, elle regagna d'un pas fatigué la porte du hangar, et frappa trois fois.

Freddy vint lui ouvrir en personne et contempla le résultat de sa génomorphose avec satisfaction.

« Parfait ! Lança-t-il avec un sourire. Dépêche-toi d'enfiler ça, tu vas être en retard. Et n'oublie pas la puce électronique. »

Il lui tendait un grand sac de toile imperméable, dans lequel elle trouva un uniforme bleu clair des recrues patriotes. Celui-ci se composait d'un surpantalon et d'une veste en coton un peu trop grande pour elle. Hélas, elle n'aurait pas le temps de le faire ajuster, l'ensemble devrait suffire à faire illusion. Restait une dernière étape pour parfaire sa nouvelle identité : s'injecter dans le bras une copie de la puce électronique de Kareena, qui lui permettrait de franchir les barrages de la Sécurité Civile pour accéder à l'hôpital militaire. C'était une opération douloureuse mais inoffensive qui faisait partie de ses rituels après la plupart de ses transformations. La Changepeau s'empara donc d'un large brassard en tissu qu'elle enfila le long de son bras, et le serra aussi fort qu'elle put. Puis, d'une simple pression pour bander son muscle, elle activa le dispositif : l'aiguille contenue à l'intérieur perfora sa peau et enfouit la nanopuce dix centimètres en-dessous du coude. Soulagée, Kareena retira l'injecteur et observa le résultat. Son épiderme était un peu rougi mais cicatrisait déjà, car l'appareil contenait une réserve de baume réparateur qu'il appliquait automatiquement lorsque la seringue se rétractait. Le tout ne lui avait pas demandé plus de quelques secondes.

« Je suis prête », annonça-t-elle fermement.

Ce n'était pas totalement vrai, car elle appréhendait beaucoup cette mission. De toutes les corvées que Freddy pouvait lui confier, les assassinats étaient les pires. Kareena détestait le voir tuer des gens, mais elle répugnait encore plus à le faire elle-même. Et, cette fois-ci, sa tâche ne serait pas aisée, car leur victime bénéficiait d'un système de protection exceptionnel. Pas moins d'une dizaine d'agents de sécurité, plusieurs militaires en faction dans le bâtiment, sans compter son garde du corps bodybuildé. Si d'aventure elle venait à se trahir, Arund Terk représentait la menace la plus sérieuse.

« Bon, grogna Freddy. D'après nos informateurs, Park se trouve dans une chambre du onzième étage. Il y a une réserve de drogues médicinales au rez-de-chaussée, pas loin des capsules élévatrices, mais elle est solidement gardée. Je préférerais que tu l'empoisonnes discrètement, mais si c'est impossible, ton surin fera l'affaire.

La Changepeau acquiesça.

- En cas de problème, poursuivit le Boucher, tu bats immédiatement en retraite. On ne peut pas prendre le risque de te perdre. S'ils réussissent à te capturer ou à t'abattre, c'est toute notre opération sur Irotia qui tombe à l'eau.

- Ne vous en faites pas, maître. Je ferai attention. »

Elle se mit en marche et le dépassa, mais le P'tit Freddy se retourna et la saisit brutalement par le bras. Il l'empoigna avec force et serra plus que de raison, faisant monter les larmes aux yeux de la jeune femme.

« Ne me déçois pas, murmura-t-il. Je compte sur toi. »

Freddy la relâcha sans douceur, et Kareena manqua tomber par terre. Les mains tremblantes, elle épousseta son uniforme à l'endroit où son patron l'avait froissé, et repartit sous la pluie d'un pas vif. Elle n'aspirait plus qu'à une chose désormais : mettre le plus de distance possible entre elle et son terrible maître, et s'éloigner du cadavre de celle dont elle avait pris l'apparence. Lorsqu'elle volait l'identité d'un mort, celui-ci avait la fâcheuse tendance de venir hanter ses souvenirs. Un autre désagrément de son étrange pouvoir, qui était pour elle une véritable malédiction.

Kareena n'avait pas choisi de naître avec un talent pour la génomorphose, on lui avait imposé cette faculté. Pendant toute son enfance, enfermée dans un complexe militaire ultra-sécurisé de la capitale, des soldats et des scientifiques l'avaient forcée à consacrer l'essentiel de son temps à des exercices ou des analyses médicales, afin de mieux supporter les contreparties de ses transformations. On l'avait entraînée sans relâche à user et abuser de ce pouvoir, nuit et jour, avant que Sa Majesté l'Empereur ne décide soudainement qu'elle représentait un danger pour la nation et qu'elle devait être éliminée. Ils étaient alors une centaine d'enfants, de cinq à dix-sept ans, dotés de ce don exceptionnel.

Moins d'une dizaine avaient survécu.

Cyrina, tout d'abord, celle qu'elle appréciait tout particulièrement et qu'elle considérait comme sa sœur. Elles avaient fui ensemble la grande purge, cachées dans une soute de contrebande sur une corvette marchande en partance pour Rosamund. Inséparables, leur parcours les avait menées à travers les quatre coins de l'Empire, poursuivies sans cesse par les Traqueurs Impériaux et les services secrets de Sa Majesté. Cette course infernale avait pris fin sept ans plus tôt, lorsque Freddy avait brûlé vive Cyrina pour pouvoir s'échapper des prisons lugoriennes. Elle se souvenait aussi de Sancho, un garçon particulièrement doué pour modifier son apparence mais incapable de changer de sexe. Plus âgé que ses deux sœurs, il était adolescent lorsque la purge commença. Lui aussi parvint à prendre la fuite, peu avant l'explosion du laboratoire. Était-il encore en vie, quelque-part ? Kareena n'aurait su le dire. Elle n'avait plus jamais eu l'occasion de le recroiser ; il était donc probable que les Traqueurs aient fini par le retrouver. Et puis, il y avait Phylie. La plus jeune et la plus prometteuse de leur fratrie, capable de se génomorpher dans le corps d'un adulte à

seulement six ans. Quand le commando militaire avait débarqué pour tous les massacrer, elle avait choisi de revêtir l'apparence d'un soldat et s'était échappée à bord d'une navette blindée. Elles s'étaient entrevues brièvement, des années plus tard, sur une planète mineure de la Confédération Edonienne. Ni l'une ni l'autre n'avait osé échanger un mot. Ce jour-là, Phylie était un petit garçon aux cheveux sombres et au pantalon troué, qui jouait innocemment au milieu de la foule. Même sous cette apparence, il n'avait fallu qu'un regard à Kareena pour la reconnaître, car les Changepeaux nés de la même fécondation étaient liés par une puissante affinité, à la manière des jumeaux.

Sans cesser de courir, elle sourit à ce souvenir. Il s'agissait là des rares moments heureux de sa longue existence, quand elle apercevait au détour d'un chemin une de ses sœurs de manière inattendue. Jamais elles ne prenaient le risque de s'adresser la parole ou de s'embrasser, mais le simple fait de les savoir en vie et en bonne santé ensoleillait son cœur. C'est ainsi qu'elle avait croisé Majem sur Solaria, pendant la Révolte des Quarante Jours. Sa grande sœur avait choisi de revêtir l'apparence d'un officier de la Sécurité Civile ; Kareena, elle, arborait les traits d'un truand quelconque parmi la multitude des hommes de main de la *Murcia*. Les forces de police défendaient le palais impérial, que Freddy et les autres padróns étaient résolus à envahir. Totalement imprégnée par son rôle, Majem faisait feu sans distinction sur la foule des mafieux en colère, quand tout à coup elle la vit. Leur rencontre ne dura qu'une fraction de seconde, le temps d'un regard et d'une hésitation. Elle faillit appuyer sur la gâchette mais, reconnaissant l'une de ses sœurs, elle dévia son viseur et abattit quelqu'un d'autre. À son tour, Kareena la sauva d'un tir de blaster qui aurait dû l'atteindre, en simulant une chute pour bousculer Freddy. Six mois plus tard, elle apprit que Majem avait été arrêtée par les Traqueurs et conduite devant le tribunal impérial. Les Judicieux l'avaient alors condamnée à mort, avec exécution immédiate de la peine. Le Chancelier Hykel avait fait décapiter Majem au beau milieu de la salle d'audience. La nouvelle avait fait les gros titres pendant plus d'une semaine.

Bouleversée par cette réminiscence, Kareena se rendit compte qu'elle pleurait. Des larmes perlaient au coin de ses yeux et se mélangeaient à la pluie diluvienne qui détrempait son visage. La perte de ses sœurs, sa seule véritable famille, l'avait touchée bien plus profondément qu'elle ne voulait l'admettre. Elle était seule désormais, dans un monde hostile où tous ses semblables la considéraient comme un monstre, et ce sentiment de solitude lui pesait. Elle rêvait secrètement de vivre une vie ordinaire, de fonder une famille et de connaître tous ces petits bonheurs simples que le destin lui avait refusé. Avec tristesse, elle effleura de ses doigts son ventre légèrement enflé, et poussa un soupir. Ce n'était pas la première fois qu'elle endossait l'identité d'une hôte qui attendait un enfant. Parfois, elle était presque tentée de conserver cette apparence, d'attendre neuf mois jusqu'à la fin de la grossesse, pour découvrir le bonheur de donner la vie. Hélas, elle savait combien ce sentiment était égoïste, car l'enfant qui naîtrait de ses chairs ne connaîtrait jamais ses parents et ne serait pas vraiment le sien. Encore une facette de la malédiction des

Changepeaux, condamnés à fuir pendant toute leur existence et incapables de fonder leur propre famille.

« Kareena Adams ! En retard, comme d'habitude ! »

Surprise, elle se figea dans l'obscurité. Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas réalisé qu'elle venait d'atteindre le barrage policier qui entourait l'hôpital. Là se trouvaient trois navettes de la Sécurité Civile garées de travers, afin de contrôler l'accès principal du bâtiment. De part et d'autre, des barrières anti-émeutes avaient été déployées pour bloquer le périmètre, et des drones de surveillance patrouillaient non loin en bourdonnant sous la pluie. Un vaisseau de l'armée était également de faction à mi-hauteur. Ses propulseurs, orientés tous les quatre en direction du sol, lui permettaient de maintenir un vol stationnaire malgré la force du vent qui balayait ce soir-là les grandes artères irotiennes. En plus de cet impressionnant dispositif, un agent en uniforme montait la garde devant les portes de la clinique. C'était un grand dadais au visage rieur, avec un nez écrasé et des sourcils proéminents qui lui donnaient un peu l'apparence d'un singe. Il souriait, le bougre, et la Changepeau n'aimait pas du tout la façon qu'il avait de la dévisager. D'après les registres de la Sécurité Civile que les techniciens de Ludo avaient piratés, il s'agissait d'un dénommé Randal Zachary. C'était le tuteur de Kareena, chargé de la superviser pendant ses six mois d'essai dans les brigades des recrues patriotes. Vu son regard niais et son air narquois, le bougre n'avait pas inventé l'Empire. En approchant de lui, Amina se força à sourire.

« Allez, viens déposer une bise à ton Randal chéri ! »

Par l'Empereur, quelle voix haut perchée ! Ce type incarnait le comble du ridicule, mais il ne semblait pas s'en émouvoir. Il était bien trop occupé à poser ses grandes paluches sur la taille de la Changepeau, qu'il attira dans ses bras. Kareena voulut résister, mais l'homme avait de la force. Il écrasa ses grosses lèvres contre les siennes, et elle ne put que serrer les dents en attendant que le cauchemar se termine. Au nom d'Utar, était-ce *lui* le père de l'enfant ?!

« Et comment va ma petite merveille adorée ? Poursuivit voix-de-pinson en se penchant contre son ventre. Dis bonjour à papa Randy, mon trésor ! »

Kareena faillit éclater de rire. La scène, particulièrement cocasse, lui remit un peu de baume au cœur. Plié en deux sous la pluie, le nez collé contre son nombril, l'agent Zachary se comportait comme un imbécile. Et pourtant, il y avait quelque-chose de touchant dans la manière dont il s'adressait à cet enfant à naître. Pauvre bougre ! S'il savait que sa compagne gisait dans un entrepôt sordide, à moitié nue, et que Freddy avait massacré son gosse ! Cette pensée mit brusquement la Changepeau mal à l'aise, et elle détourna le regard.

« Il était temps que tu arrives, mon cœur, commenta Zachary en se redressant. Andropov fait sa tournée dans cinq minutes. Encore un peu et il t'aurait mise à la porte. »

Nom d'un blaster, Andropov était ici ?!

Voilà qui compliquait singulièrement les choses. Le major Luis Andropov était un vieux briscard aux portes de la retraite, qui avait fait toute sa carrière dans les unités logistiques de la Sécurité Civile. On le disait particulièrement exigeant et retors, avec un sixième sens inexplicable pour flairer les embrouilles. C'était sans doute cet instinct hors du commun qui l'avait convaincu de ne pas monter à bord du locomotor avec le reste de l'état-major, sur la Place Saturnale. Résultat des courses, avec la mort de Jacob Hobbs, l'homme se retrouvait malgré lui aux commandes. Etant l'officier le plus gradé de la Sécurité Civile encore en vie, la procédure voulait qu'il assure l'intérim jusqu'à ce qu'un nouveau commissaire supérieur soit nommé par le Régent Civil. L'ennui, c'est que Kareena aurait toutes les peines du monde à quitter son poste et à pénétrer dans l'hôpital avec le major sur les lieux. Elle allait devoir redoubler d'ingéniosité pour mener sa mission à bien.

« Au fait, je ne t'ai pas raconté ! Fit voix-de-pinson, qui débordait visiblement d'enthousiasme. Il m'est arrivé un truc, hier soir, pendant la patrouille ! Tu ne devineras jamais !

- Tu t'es perdu devant le commissariat ? Suggéra-t-elle d'un ton espiègle.

- Non, pire que ça ! Une femme nous a tabassés et a fauché notre navette ! »

Quel sombre idiot, décidément, que ce Randal Zachary ! Non seulement il se faisait battre par une femme, probablement avec un collègue, mais en plus il trouvait le moyen de s'en vanter auprès de sa petite-amie, comme si c'était un exploit. Le bougre devait avoir un pois-chiche à la place du cerveau.

« Mon pauvre Randy ! s'exclama la Changepeau d'un air qu'elle espérait compatissant. Tu n'es pas blessé, au moins ?

- Juste quelques bleus, ma caille. Mais ça aurait pu être bien pire. Tu aurais vu le coup de pied qu'elle a envoyé à Solegg ! On est tombés sur une spécialiste des arts martiaux.

- On dirait que ça t'épate, qu'une femme ait réussi à vous allonger tous les deux.

- Et comment ! S'écria voix-de-pinson. J'étais deuxième de ma promo en cours de hajiri, mais elle bougeait à une vitesse incroyable ! Même moi, j'ai rien capté avant de me retrouver dans les choux. »

Il se mit alors à prendre des poses de combat ridicules, probablement empruntées au cinéma, en imitant des bruitages avec sa bouche. Kareena éclata de rire face à ce grand dadais qui enchaînait dans le vide des mouvements dignes d'un mauvais film d'action, à grand renfort de « ooooooh ! », de « aaaaah ! » et de « yataaaa ! ». Soudain, il se retourna pour décocher un coup de pied circulaire contre un ennemi imaginaire, et se figea. Un

homme large d'épaules, la cinquantaine bien entamée et le teint grisonnant, venait de bloquer son attaque en saisissant sa cheville à quelques centimètres de son crâne.

« Zachary ! Hurla-t-il avec fureur en reconnaissant le fauteur de troubles. Vous essayez de m'assassiner, maintenant ? !

- Major Andropov ! S'exclama voix-de-pinson d'un air horrifié.

- Sombre crétin, ça ne vous a pas suffi de perdre une navette de patrouille ? Vous attaquez vos supérieurs, maintenant ?

- Mes excuses, major ! Je montrais à Kareena quelques mouvements de hajiri, et...

- Vous appelez ça du hajiri, Zachary ? Beugla le taureau en serrant les poings. Je vais vous envoyer à la circulation sur Edona pendant quelques années, ça vous passera l'envie de faire le mariole !

Il se tut, croisa ses mains dans son dos et se dirigea d'un pas martial vers la Changepeau.

- Adams ! Vous êtes encore en retard, c'est la troisième fois cette semaine ! Et par l'Empereur, bouclez correctement votre uniforme ! »

Kareena se raidit et s'empessa de réajuster sa tenue. Contrarier le major Andropov était bien la dernière chose dont elle avait besoin à cet instant. Elle devait trouver un moyen de s'esquiver pour pénétrer à l'intérieur du bâtiment, et vite. Quelques heures plus tôt, Freddy avait réussi à infiltrer l'un de ses sbires au onzième étage, près de la chambre de Park. Son rôle serait de confirmer l'identité de la Changepeau et de l'aider à parvenir jusqu'à sa cible. Mais leur allié ne pourrait pas rester en poste indéfiniment : la relève des gardes à cet étage était prévue dans dix minutes à peine. Si elle voulait l'atteindre dans les temps, elle avait besoin d'une diversion. Tout en terminant de remettre son uniforme en place, elle pressa discrètement le dispositif d'alerte cousu à l'intérieur de sa manche. Ce petit bouton, presque invisible à l'œil nu, communiquait directement avec le terminal informatique de Freddy, qui patientait non loin de là. Elle ne devait l'employer que si elle avait un besoin urgent de renforts pour être évacuée des lieux. Mais avec un peu de chance, le truand comprendrait qu'elle espérait toujours y entrer.

« Voilà qui est mieux, grogna Andropov en examinant sa veste. Que ce soit bien clair, je ne tolérerai plus le moindre écart tant que vous serez sous mon commandement. Alors vous avez intérêt à... C'EST QUOI CE VACARME ? ! »

La voix du major fut soudain couverte par une sonnerie tonitruante qui déchira le calme de la nuit. De toutes parts, des projecteurs s'allumèrent et se mirent à quadriller le périmètre avec frénésie. Le drone de surveillance qui vrombissait devant l'entrée de l'hôpital activa son mode autodéfense, et les navettes en vol stationnaire déployèrent leurs armements anti-émeute. Andropov fut le premier à réagir. Il plongea à couvert derrière un muret en béton,

et brancha son système de communication. Voix-de-Pinson voulut l'imiter mais ne fut pas assez rapide ; une grenade à fumigène rebondit juste à côté de ses jambes et détonna en libérant son gaz. En quelques instants, une épaisse fumée recouvrit les lieux, masquant la vision des agents de sécurité. Des coups de feu retentirent alors, et le major Andropov riposta à l'aveugle. Zachary comprit enfin qu'ils essuyaient une attaque, et se coucha à plat ventre avec les mains sur la tête pour se protéger.

« Alerte à toutes les unités ! Je répète, alerte à toutes les unités ! Fusillade en cours devant l'hôpital des Galates, demande un renfort immédiat ! »

Kareena ne perdit pas une seconde. La Changepeau comprit que cette attaque était une diversion organisée par Freddy et sa bande. Elle se précipita vers le service des urgences, et franchit sans s'arrêter les grandes portes coulissantes qui donnaient accès au cœur du bâtiment. Trois battements de cœur plus tard, un volet blindé se déploya pour sécuriser l'entrée, interdisant à quiconque de pénétrer depuis l'extérieur. Le son assourdissant des alarmes s'atténua enfin, et le bruit de la fusillade parut s'éloigner un peu.

Il s'en était fallu d'un rien.

La Changepeau se redressa et jeta un regard alentour. La salle d'attente des urgences était complètement saturée de brancards sur lesquels patientaient encore des victimes de l'explosion du locomotor. Deux infirmiers se démenaient pour soulager les patients alités de leur mieux, naviguant au pas de course entre les lits médicalisés qui s'entrecroisaient en plein milieu du passage. Ils se figèrent brusquement lorsque l'abattant en métal percuta lourdement le sol.

« Mettez-vous en sécurité ! Hurla Kareena sans se laisser déstabiliser. L'hôpital est attaqué, tout le monde à couvert ! »

Son arrivée déclencha une véritable panique. Comme pour appuyer son cri d'alarme, des balles tirées depuis l'extérieur vinrent briser la porte vitrée et s'encastrent dans le rideau métallique. En quelques secondes, tous les patients présents dans la pièce se jetèrent à bas de leurs brancards pour essayer de courir se réfugier dans une autre salle ou dans les étages. Certains d'entre eux ne tenaient même pas debout, et parvinrent seulement à tomber sur le sol où ils demeurèrent prostrés en attendant que les infirmiers viennent les secourir. Des hurlements de peur retentirent dans le hall, des lits médicalisés furent violemment dégagés pour faire de la place. Kareena s'engouffra dans la brèche sans ralentir et se précipita vers une capsule élévatrice réservée au personnel. Un médecin se trouvait à l'intérieur, qui rejoignait l'accueil des urgences depuis les services de consultation. Elle l'empoigna sans ménagement par le col.

« La chambre que protègent mes collègues. Où est-elle ?

Le docteur la dévisagea, ahuri, et resta figé un long moment en découvrant la scène de chaos qui régnait au rez-de-chaussée.

- Où se trouve Feris Park ?! Répéta la Changepeau en le secouant avec force.

- Au onzième étage. Couloir gauche. Mais vous n'avez pas le droit de...

- Ordre du major Andropov. Je dois épauler mes collègues là-haut. Mettez les capsules en panne. Personne ne monte jusqu'à la fin de la fusillade.

- Mais, je...

- Donnez-moi votre badge. »

Elle ne lui laissa pas le temps de réagir, et lui arracha violemment le passe électronique qu'il portait autour du cou. Elle l'utilisa pour mettre en marche l'ascenseur, et poussa brutalement le médecin à l'extérieur avant que les portes ne se referment. Dans un chuintement, les propulseurs s'activèrent et la capsule commença à s'élever. Moins d'une minute plus tard, Kareena émergeait dans le couloir du onzième étage. C'était celui de l'unité des soins intensifs, réservé aux cas les plus graves avec un pronostic vital engagé. Ce jour-là, il débordait d'une activité grouillante. De toute évidence, le gouverneur Keltien avait décidé d'appeler du personnel en renfort. Pas moins d'une trentaine d'infirmiers et presque autant d'automates naviguaient d'une chambre à l'autre. L'ensemble ressemblait à une ruche bourdonnante où le vrombissement continu des abeilles était remplacé par l'écho des conversations, des cris et par les bips incessants de l'appareillage médical. L'endroit lui-même paraissait sordide, avec ses murs d'un jaune triste et délavé, ses plafonds bas et ses éclairages qui diffusaient péniblement une lueur blanchâtre. Mais ce qui attira tout de suite son regard fut la rangée d'uniformes des agents de la Sécurité Civile qui montaient la garde à l'autre bout du corridor. Un léger tremblement d'appréhension la saisit. Elle avait trouvé sa cible. Les doigts de sa main se refermèrent machinalement sur le manche de son surin, dissimulé au fond de sa poche.

Le moment était venu.

Retenant son souffle, Kareena s'avança d'un pas aussi rapide que possible dans le couloir. Il n'existait pas cinquante manières de s'infiltrer au milieu d'un étage bondé de militaires et de policiers sans éveiller l'attention. L'assurance était la clé ; si elle parvenait à donner l'impression qu'elle était parfaitement sûre d'elle et qu'elle avait le droit d'être ici, alors personne ne se dresserait en travers de son chemin.

Du moins l'espérait-elle ardemment.

Plus elle progressait dans le couloir, et plus l'ampleur de la catastrophe causée par Freddy s'étalait sous ses yeux. Dans la première pièce à sa droite, deux soignants s'affairaient autour d'un lit médicalisé fabriqué en urgence à partir d'un vieux brancard dont les

montants étaient encore rouillés. La salle, particulièrement exiguë, était occupée par trois victimes de l'attentat qui souffraient, à en croire l'affiche placardée sur la porte, de brûlures graves au second degré sur plus de 90% du corps. La Changepeau déglutit. Elle ne parvenait pas à se représenter le tourment atroce que devait infliger une telle blessure. Ou plutôt, elle ne se l'imaginait que trop bien. Les hurlements inhumains de sa sœur brûlée vive dans une cellule sombre refirent surface dans son esprit ; elle pressa le pas. La chambre suivante ne comprenait qu'un seul lit, mais faisait l'objet de toutes les attentions. Ici, le blessé avait été placé sous coma artificiel et nécessitait l'emploi d'un respirateur pour le maintenir en vie. La notice du médecin sur le mur indiquait « patient n°893, poumon droit enfoncé, perforation du foie, mortification interne des voies respiratoires ». Kareena n'y comprenait pas grand-chose, mais devinait que cette femme ne ressortirait probablement pas de l'hôpital en vie.

Et elle, y parviendrait-elle ?

La Changepeau poursuivit son chemin et passa entre deux militaires qui patrouillaient là, arme au poing. Elle percevait une menace. Elle sentait dans ses tripes, à la façon dont ils la dévisageaient de travers, que c'était un piège. Elle était attendue.

Mais elle ne pouvait pas faire marche arrière.

Freddy lui avait confié une mission, et elle devait l'accomplir jusqu'au bout. Elle pressa le pas et parvint finalement près de la chambre 712, où une solide cohorte de la Sécurité Civile la regardait approcher avec méfiance. Sans baisser les yeux ni hésiter un seul instant, Kareena se précipita vers eux et afficha un masque d'inquiétude sur son visage. Le chef de l'escouade, un officier noir solidement bâti, lui fit signe de s'arrêter à cinq mètres de la porte environ.

« Halte ! Matricule et scan de votre puce.

- Pas le temps pour ça, capitaine ! S'exclama Kareena avec le souffle court. Nous subissons une attaque à l'extérieur du bâtiment. Le major Andropov demande des renforts !

Le gradé la dévisagea avec méfiance, un rictus sévère aux lèvres.

- Et pourquoi n'a-t-il pas directement passé un appel, dans ce cas ?

- Il l'a fait, mais les assaillants utilisent un drone qui neutralise nos fréquences. Je vous en prie, capitaine ! Ils ne sont que deux pour défendre les portes, et mon fiancé est en bas !

Elle modula son expression et fit apparaître des rides d'inquiétude au coin de ses yeux. Pour ajouter du réalisme à sa comédie, elle stimula les glandes lacrymales de son organisme, et parvint à faire couler des larmes le long de ses joues.

- Capitaine... je vous en supplie... »

Elle s'effondra sur les genoux, et se prit la tête entre les mains pour mimer des sanglots. Face à elle, un policier s'approcha de son supérieur et lui glissa à l'oreille :

- Capitaine Stein, je connais cette femme. C'est Kareena Adams, la compagne de Zachary. Ils attendent un enfant.

Le grand noir poussa un soupir, et offrit sa main à la Changepeau pour l'aider à se relever. Puis il donna ses ordres.

- Jonas, Val et Caleb ! Descendez voir ce qui se passe. Edwin, trouvez-moi un émetteur à fréquence modulable pour joindre le commissariat central. Alastor, accompagnez l'agent Adams jusqu'à un médecin. Elle a besoin d'un tranquillisant. »

Il frappa dans ses mains avec énergie, et les hommes de la Sécurité Civile se déployèrent avec une efficacité exemplaire. Les trois premiers s'emparèrent de fusils automatiques à plasma et se précipitèrent en direction des ascenseurs ; le rouquin dénommé Edwin partit en courant dans les couloirs, et un grand blond au front proéminent s'avança pour saisir fermement Kareena par le bras.

« Venez avec moi, Adams. Nous allons vous injecter un petit relaxant. »

La Changepeau approuva du chef, et lui lança un regard empli de fausse gratitude. Hélas, un instant plus tard, elle sentit le canon d'une arme au creux de ses reins. L'agent Alastor se pencha vers elle, et ajouta à voix basse :

« Surtout, pas de geste brusque, compris ? »

Kareena se figea, et réfléchit à toute allure. Il restait encore trois agents dans le couloir, en excluant le capitaine et celui qui la poussait sans ménagement vers les capsules élévatrices. C'était trop pour qu'elle puisse se débarrasser d'eux, d'autant que des coups de feu à cet étage ne manqueraient pas d'alerter les militaires qui patrouillaient plus loin. Elle avait espéré sans vraiment y croire que l'ensemble du détachement se précipiterait au secours du major Andropov, laissant la chambre de Feris Park sans surveillance. Maintenant, il lui fallait trouver une solution pour contourner les derniers policiers, et vite. La diversion de Freddy à l'extérieur ne durerait pas éternellement.

« Entrez là-dedans ! » Ordonna Alastor en la poussant à l'intérieur d'une salle de soins.

Le grand blond la bouscula sans ménagement, et Kareena s'étala de tout son long sur le sol. Elle voulut se retourner pour lui faucher les jambes par surprise, mais constata en pivotant que l'agent la tenait en joue avec son seize-coups, dont la sécurité était levée. De son autre main, il referma la porte. Il n'y avait personne dans la pièce, hormis une station médicalisée où un patient était plongé dans un profond coma. D'un geste assuré, Alastor fit jouer la culasse de son arme pour activer le mode silencieux, et pointa la visée laser entre les yeux de la jeune femme.

« Change la couleur de tes cheveux, Adams, grogna-t-il d'un ton antipathique.

- Pardon ?

- Tu m'as entendu. J'ai reçu l'ordre de t'aider à pénétrer dans cette chambre, mais à condition que tu sois bien celle que je crois. Alors change la couleur de tes cheveux, sinon je t'explode la cervelle et je raconterai au capitaine Stein que tu m'as attaqué. »

Kareena le dévisagea avec effarement, incapable de réagir. Était-ce un piège pour la démasquer ? L'agent Alastor était-il à la solde du P'tit Freddy ? Ses yeux firent rapidement le tour de la pièce, cherchant une issue ou quelque-chose qui pourrait lui servir d'arme pour se défendre. Mais il n'y avait rien à portée de main, et le surin qu'elle gardait au fond de sa poche ne lui serait d'aucune utilité. Au moindre mouvement de sa part, l'homme n'hésiterait pas à presser la détente. Ça, au moins, elle en était convaincue.

Elle prit une grande inspiration, et pria pour ne pas commettre une erreur fatale.

« Très bien, dit-elle. Un instant. »

Kareena ferma les yeux, et se concentra sur les battements de son cœur pour faire le vide dans son esprit. Heureusement, les transformations partielles ne requéraient pas la même concentration que lorsqu'elle changeait intégralement son corps. Dans une situation de stress intense, elle n'aurait sans doute pas été capable de se génomorpher entièrement. Peu à peu, elle sentit les longues mèches rousses de ses cheveux tomber sur ses épaules, tandis que sur son crâne poussait une nouvelle crinière argentée. Lorsqu'elle eut terminé, Alastor lui adressa un rictus triomphal.

« Je te tiens, saleté de polymorphe ! À plat-ventre, mains sur la tête ! »

Soudain, il y eut un coup de feu, et le policier s'effondra face contre terre. Un rayon de plasma avait transpercé son crâne, laissant un trou béant au milieu du front. Les chairs brûlées autour de la blessure grésillaient doucement.

« Qu'est-ce que... !? S'écria Kareena.

- Relevez-vous, Adams. Votre mission n'est pas terminée.

Elle déglutit et jeta un regard d'incompréhension à son sauveur, debout dans l'encadrement de la porte.

- Capitaine Stein ?

- Dépêchez-vous, grogna l'officier en surveillant les angles du couloir. Ils ne vont pas tarder à s'apercevoir que je les ai trahis.

- Vous êtes l'espion de Freddy, n'est-ce pas ?

Le gradé approuva du chef, et lui désigna la fenêtre d'un geste autoritaire.

- Passez par l'extérieur pour atteindre la chambre du mercenaire. Tenez, enfiler ça. »

Il lui lança un objet de petite taille, qu'elle saisit au vol. Il s'agissait d'une paire de crampons amovibles en métal, utilisés par la Sécurité Civile pour effectuer les descentes en rappel le long des immeubles. Avec un soupir d'appréhension, elle les sangla sous ses chaussures et se dirigea vers la fenêtre.

« Merci, capitaine », dit-elle en soulevant la vitre.

L'officier ne lui répondit pas, car une salve de tirs retentit et des rayons plasma frappèrent le mur à proximité de sa tête. Il répliqua à plusieurs reprises, et s'enferma dans la salle de soins pour recharger. La Changepeau ne demanda pas son reste. Elle franchit l'ouverture d'un pas mal assuré, et prit appui sur le rebord extérieur.

Le froid et l'humidité la frappèrent de plein fouet.

Il faisait un temps épouvantable dehors, et l'obscurité était si dense qu'elle ne distinguait pas ses propres pieds. Le bruit assourdissant des sirènes et des fusillades retentit à ses oreilles, en provenance de l'autre côté du bâtiment. Les hommes de Freddy détournaient l'attention de la Sécurité Civile pour lui laisser le champ libre.

D'un geste hésitant, elle tendit son bras dans le vide et tâtonna à la recherche de l'encadrement suivant. Elle dut se pencher en avant pour l'atteindre, et déglutit en imaginant le vide qui se trouvait en-dessous. Le moindre faux pas, et ce serait une chute de onze étages pour aller s'écraser violemment sur l'asphalte. Kareena prit une inspiration profonde et projeta sa jambe le long de la façade. Les crampons raclèrent le mur, et elle dérapa à plusieurs reprises avant de finalement trouver une prise où les enfoncer. Toujours hésitante, elle s'appuya de tout son poids dessus pour vérifier que ça tiendrait le coup. Alors, dans un mouvement désespéré, elle s'élança pour enjamber le vide, serrant les dents de toutes ses forces.

À son grand soulagement, son pied atterrit sur le rebord d'une fenêtre. Elle en attrapa la corniche comme une bouée de sauvetage, et fit de son mieux pour ne pas basculer en arrière. Le souffle court, elle ramena sa jambe droite en-dessous d'elle, et prit le temps de faire ralentir les battements de son cœur.

Il s'en était fallu de peu.

Si son estimation était correcte, elle devrait sauter encore trois fois pour atteindre la chambre de Park. Elle inspira profondément, et fit de son mieux pour calmer le rythme effréné de sa respiration. Kareena Adams n'avait rien d'une sportive, encore moins d'une pro de la varappe. Son corps était faible et peu entraîné ; la Changepeau pouvait déjà sentir la tension qui tirait ses muscles soumis à l'effort. C'était mauvais signe pour la suite. Mais,

d'une manière ou d'une autre, elle devait avancer. Elle n'avait pas d'autre choix. Si elle restait ainsi, cramponnée au bord de la fenêtre, si elle hésitait trop longtemps... Elle ne tarderait pas à lâcher prise.

Lorsqu'elle parvint finalement à atteindre la bonne lucarne, elle était épuisée et au bord du malaise. La pluie qui tombait drue ce soir-là n'arrangeait pas les choses, puisqu'elle rendait les rebords glissants et difficiles à saisir. Sans perdre l'équilibre, elle s'accroupit en face de l'ouverture et jeta un œil dans la chambre du mercenaire.

Personne.

Seule la silhouette de Park, allongé dans ses couvertures et le crâne enveloppé d'un bandage, était visible. Aucune trace d'Arund Terk, le géant bodybuildé qui lui servait de garde-du-corps. La chance lui souriait enfin. De ses doigts rendus gourds par le froid et l'humidité, elle sortit de sa poche intérieure son laser à découper. Elle alluma le dispositif et s'attaqua au verre blindé de la fenêtre. Heureusement, le bruit de la fusillade couvrait le grésillement de son appareil. Il lui fallut trois longues minutes pour venir à bout de la vitre et cisailer un carreau complet. Lorsque ce fut fait, elle le jeta sans ménagement dans le vide, et se glissa par l'ouverture.

Son cœur battait la chamade, et sa main tremblait d'appréhension. Kareena détestait tuer. C'était pourtant d'une facilité déconcertante : tout ce qu'elle avait à faire, c'était d'approcher le mercenaire et de lui planter discrètement son surin dans la carotide. Rien de plus facile quand sa cible se trouvait plongée dans un profond coma. Ensuite, elle n'aurait qu'à ressortir comme elle était venue. La ceinture de son uniforme contenait dans son épaisseur un câble en acier renforcé, et la boucle était en réalité un mousqueton doté d'une sécurité. Elle n'avait qu'à attacher l'extrémité quelque-part pour se jeter par la fenêtre et quitter le bâtiment en rappel. Tout avait été prévu dans les moindres détails. Eliminer Feris Park dans ces conditions était un jeu d'enfant.

Pourtant, quelque-chose n'allait pas.

Kareena se figea, et examina l'intérieur de la pièce. C'était trop facile. Pourquoi le géant n'était-il pas là ? Il était inconcevable que les baltringues laissent leur meneur blessé, vulnérable et sans protection. Il devait y avoir un piège quelconque, un détecteur de mouvement relié à un champ de force paralysant, ou bien... La Changepeau sursauta et poussa un cri.

Feris Park la dévisageait.

Le mercenaire s'était réveillé et braquait sur elle un seize-coups d'un air menaçant. Bon sang, ce n'était pas prévu au programme ! Kareena devait réagir, se jeter sur lui rapidement, l'empêcher à tout prix de faire feu...

Mais son instinct la retenait. Elle demeura là, immobile face à son ennemi, et plongea son regard au fond de ses yeux myosotis en amende.

Un frisson parcourut sa colonne vertébrale lorsqu'elle la reconnut.

« Phylie... ? »

Ce n'était pas le mercenaire qui se tenait face à elle. C'était sa sœur. Sa petite sœur, qu'elle n'avait pas revue depuis plus de dix ans. Et qui, visiblement, ne parvenait pas à presser la détente.

- Amina... C'est bien toi ?

- Par l'Empereur, Phylie ! J'ai failli te tuer ! Que fais-tu dans ce lit, morphée en Feris Park ? »

Elle se tut subitement, car l'évidence la frappa. Sa sœur ne pouvait pas être là par hasard. Elle travaillait pour les baltringues.

- Oh, merde, Phylie...

- Je suis désolée, Amina. »

Elle fit feu, et le rayon paralysant la toucha à l'épaule. La Changepeau hurla sous l'effet de la douleur, et sentit son bras gauche se tétaniser. Elle voulut plonger au sol par réflexe, mais Liseth avait anticipé son mouvement. Le deuxième tir l'atteignit dans la jambe, et Kareena s'écrasa par terre comme un sac de pierres. Les muscles de sa cuisse étaient tellement raides qu'elle avait l'impression de traîner une branche de bois mort.

Oh merde, merde, merde !

Il fallait qu'elle sorte de cette chambre, et vite. Dans son dos, elle entendit la porte s'ouvrir en grand et une escouade de soldats pénétra à l'intérieur pour la mettre en joue.

« Au nom du général Keltien, plus un geste ! Vous êtes en état d'arrestation ! »

Kareena se figea, priant pour qu'ils n'utilisent pas leurs armes à plasma contre elle. La fenêtre était là, sa seule planche de salut, si proche... elle pouvait sentir le vent qui s'engouffrait à l'intérieur, et les gouttelettes de pluie qui s'écrasaient sur son visage. Mais impossible de se redresser pour l'atteindre, son corps refusait de lui obéir. Du bout des doigts, elle pressa de toutes ses forces le bouton d'alarme dissimulé dans sa manche, espérant que Freddy vienne la chercher. À sa gauche, Phylie s'était levée et s'approchait pour lui passer les menottes. Si elle devait tenter quelque-chose, c'était maintenant ou jamais. Elle déboucla sa ceinture, et serra l'extrémité du fil d'acier dans son poing.

Elle attendit jusqu'au dernier moment pour passer à l'action.

Tandis qu'Ophélia Liseth se penchait sur elle, elle l'attrapa subitement de la main droite, fit passer le câble d'acier derrière sa taille et referma le mousqueton sur la sangle de son holster.

« Amina, qu'est-ce que... ? »

Elle ne lui laissa pas le temps de réagir. S'appuyant sur sa jambe et son bras valides, elle se redressa aussi vite qu'elle put et fonça en direction de la fenêtre. Un militaire fit feu, mais c'était un tir de sommation qui s'écrasa contre le plafond en grésillant. Sans ralentir, elle parcourut la faible distance qui la séparait de la lucarne, et se précipita dans le vide.

La chute sembla durer une éternité, jusqu'à ce que Phylie s'accroche finalement à quelque-chose dans la chambre pour ne pas basculer à son tour. Le reflexe naturel de sa petite sœur eut pour effet de ralentir et de stabiliser Kareena. Elle prit alors appui contre la façade, et grâce à ses crampons, termina prestement sa descente jusqu'à la terre ferme. Arrivée en bas, elle détacha la ceinture et le câble d'acier se mit à pendre mollement dans le vide. Elle entendit vaguement sa sœur qui l'appelait et les militaires qui criaient par la fenêtre, mais les ignora. Le cœur battant la chamade, elle se dépêcha de contourner le bâtiment en clopinant pour rejoindre Freddy, et disparut dans la nuit.

Chapitre 34 : L'ambassadeur

Solaria, Chambre des Audiences du palais impérial. 14 septembre 3224, au crépuscule.

Leo Hykel soupira de frustration et jeta un regard désabusé à l'idiot qui se tenait devant lui. Grand et filiforme, avec un visage aussi insipide que l'était sa conversation, Toren Neñes se prenait pour le roi du monde et voulait le faire savoir haut et fort. Pour y parvenir, l'ambassadeur de Saškuna avait revêtu un complet désuet agrémenté d'un plastron proéminent et de sa plus belle cravate. Une lourde cape de cérémonie pendait derrière lui, réhaussée d'épaulettes en cuir noir qui auraient sans doute préféré finir leur vie en semelles de bottes. Du reste, il portait à la boutonnière une épingle démesurée surmontée d'une pierre précieuse qui brillait trop pour être authentique, et chacun de ses gros doigts noueux était orné de bagues tellement disproportionnées qu'il ne parvenait plus à plier ses articulations.

Au nom d'Utar, quel accoutrement ridicule !

Si toutefois l'apparence très singulière de cet excentrique personnage dissimulait un diamant d'éloquence, peut-être le Haut-Chancelier de l'Empire aurait-il daigné faire semblant d'écouter ses jacasseries. Hélas chez cet oiseau-là, le ramage se rapportait bel et bien au plumage, et il ne tenait du phénix que le teint rougeaud couvert de fard de ses grosses bajoues adipeuses et tombantes. Son verbiage était pire encore que son goût vestimentaire, dégoulinant de politesses amères et de flagorneries mielleuses.

Bien entendu, seigneur Chancelier, nous adressons à Sa Majesté nos plus sincères vœux de guérison dans cette épreuve. Soyez assuré que notre dévotion à l'Empire est sans pareille et que le chagrin envahit mon cœur à l'idée que Sa Majesté se trouve en souffrance, bla-bla-bla.

Qu'il aille au diable !

Tout ce baratin dans l'espoir d'obtenir une réduction des taxes qui pesaient sur les exportations de sa misérable planète. Dommage pour lui, lord Queue-de-Pie avait rejoint le camp des perdants en s'alliant avec Edona lors de sa dernière révolte. Et maintenant, les Saškunais comme tous les autres devaient payer le prix de leur arrogance. Le Protectorat qui pesait sur eux n'était pas une simple alliance diplomatique au sein de laquelle se négociaient impunément les barrières douanières : c'était un carcan de fer destiné à étouffer dans l'œuf toute velléité de rébellion pour les années à venir.

Pourtant, un nouveau poids venait peser en leur faveur sur la balance.

Léo Hykel serra le poing à s'en faire bleuir les phalanges tandis que messire l'obséquieux continuer de déverser sa bile et sa pommade à qui voulait l'entendre. Cet infâme paon vaniteux répétait là son couplet le plus irrévérencieux de tous : voilà des heures qu'il

abreuvait le Haut-Chancelier de platitudes sans saveur ni but, et qu'il jubilait sous sa moustache. Car oui, depuis le début de cette interminable joute verbale, les dés étaient truqués. Le match se jouait à sens unique, et Bouton-de-Manchettes avait déjà gagné.

Avec aigreur, le Haut-Chancelier se pencha sur son siège et jeta un regard dérobé en direction de son autre némésis. Plus courtaud que son homologue Saškunais et doté d'un visage aux traits sévères, Iñacio Béryl était à cet instant un gigantesque tonneau de poudre dont on venait d'allumer la mèche, et l'Empire tout entier se tenait bien sagement assis dessus. La seule question vraiment digne d'intérêt au sein de la salle d'audience était la suivante : dans combien de temps tout ceci volerait en éclats ?

Du calme, Leoden, s'intima le Chancelier en détournant bassement le regard. Tant qu'il n'est pas au courant, il te reste une once d'espoir. Cet incendie peut encore être contrôlé.

« Accordé ! » S'exclama Hykel d'une voix forte, en coupant la parole à messire-la-breloque et ses mondanités.

Neñes se figea soudain comme un mollusque dans sa carapace, et se mit à bredouiller des remerciements sans queue ni tête. Apparemment, il ne s'attendait pas à l'emporter si facilement.

Un point pour moi, tête d'épingle. Et maintenant, du balai !

Sur le pupitre à sa gauche, le secrétaire de séance le dévisagea avec une expression sidérée. Le Haut-Chancelier Hykel venait de consentir à une réduction de quatre-vingt-dix pourcents sur toutes les taxes et les impôts versés par Saškuna. Une somme colossale, faramineuse même, qu'il faudrait prélever ailleurs sous peine de voir rapidement se dessiner le fond des caisses du trésor impérial. Car il ne faisait aucun doute qu'après un triomphe pareil, tous les ambassadeurs du Protectorat se précipiteraient en salle de doléance avec des exigences similaires, que l'Empire ne pourrait pas refuser.

Qu'importe ! Plutôt risquer la banqueroute qu'une nouvelle guerre.

Béryl, espèce de salopard. Tu as trouvé le moyen de me mettre à terre, pieds et poings liés, et le pire c'est que tu es trop bête pour t'en apercevoir.

Jamais encore, de mémoire d'homme, une audience publique n'avait été aussi électrique. En apparence, pourtant, tout paraissait calme et ordinaire au sein de l'assemblée. La salle des audiences, majestueuse, était ancrée dans un décor solennel traversé par deux rangées de colonnes en granit, dont les chapiteaux taillés racontaient la fondation de Solarias par le premier empereur, Urvaël Solari. Deux immenses statues à son effigie et à celle de son épouse encadraient des portes en chêne massif, face à une allée principale couverte de dalles en marbre blanc. Les rangées de bancs dédiées aux ambassadeurs des différentes planètes étaient pleines à craquer, comme toujours. Certains dignitaires, qui ne pouvaient être présents physiquement pour assister à la réunion, avaient fait le choix d'un

hologramme intelligent à leur effigie, qui se chargerait de présenter leurs réclamations à la cour et d'enregistrer les conversations. Au fond de la salle, sur une estrade délimitée par un tapis rouge orné d'un soleil d'or, les deux hautes cathèdres réservées au couple impérial demeuraient vides. Depuis plusieurs jours, l'impératrice Pietra Mogli était souffrante, et son époux passait l'essentiel de ses journées à son chevet. Il revenait donc à leur plus proche collaborateur, le Haut-Chancelier Léo Hykel, de diriger la séance. Celui-ci était installé confortablement sur une deuxième estrade placée à droite du couple impérial, accompagné de ses deux secrétaires particuliers. Le premier était chargé de rédiger le transcrit officiel de la session du jour pour les archives judiciaires ; le second jouait davantage un rôle d'observateur et prenait des notes sur les réactions et les comportements de chacun, les alliances qui semblaient se nouer et les personnes sur qui l'Empire pourrait faire pression en cas de besoin. Enfin, une cohorte de gardes équipés d'exoarmures était répartie tout autour de la salle, sous la surveillance assidue de Rickardo Nasir, installé au premier rang des conseillers. Rien, en apparence, ne différait des autres audiences qui se tenaient une fois par mois dans le palais.

Pourtant, il ne manquait qu'une toute petite étincelle pour mettre le feu aux poudres.

Cette graine de la discorde se nommait Sacha Béryl.

Quelques heures plus tôt, le colonel Roots avait reçu une transmission urgente en provenance d'Irotia, l'informant que la fille de l'ambassadeur d'Edona était détenue en otage par un commando armé de la *Murcia*. Le Haut-Chancelier fut averti cinq minutes plus tard, et flaira aussitôt une manœuvre politique organisée par l'un ou l'autre des diplomates. Que celui-ci veuille nuire à la famille Béryl ou qu'il s'agisse d'une mise en scène pour faire pression sur le gouvernement, il n'aurait su le dire ; cependant, le risque qu'une révolte éclate au sein du Protectorat existait bel et bien. À l'heure où l'ennemi polarian sortait de sa torpeur pour défier à nouveau l'Empire, la dernière chose dont Léo Hykel avait besoin était une guerre civile. Il lui fallait donc gagner du temps, prier pour qu'Iñacio Béryl ne soit pas informé de l'enlèvement de sa fille, et faire confiance à l'amiral Senghor et au général Keltien pour organiser sa libération. Même si, pour cela, il devait céder à toutes les exigences farfelues de Toren Neves et de ses pairs. Une fois la bombe Béryl désamorcée, il aurait tôt fait de revenir sur ses largesses en promulguant un article de loi pour rendre caduque cette sinistre mascarade.

« Intervenant suivant ! Lança le secrétaire de sa voix grave. Son Eminence le très humble et très estimé Iñacio Béryl, représentant de la planète Edona. »

Hykel se crispa davantage, si c'était possible. Le moment de vérité était venu. L'ambassadeur Edonien ne faisait pas partie de la liste des plaidoyers du jour, placardée sur la grande-porte. Il avait donc sollicité une audience exceptionnelle auprès du Conseil, peu de temps avant la séance. Cela n'augurait rien de bon. Le Haut-Chancelier poussa un profond soupir et se prépara à affronter la déferlante. Face à lui, le colonel Nasir se raidit également. En fin

stratégie politique, le chef de la garde impériale avait compris la menace qui planait sur l'Empire dans cette assemblée.

Ordinairement, la salle des audiences ressemblait à une ruche en effervescence au début du printemps. Elle résonnait du chuchotement de dizaines de conversations étouffées, car les plaidoyers des ambassadeurs duraient parfois plusieurs heures et personne ne s'y intéressait vraiment. L'avenir de l'Empire ne se jouait pas entre ces murs, mais au sien du conseil restreint qui réunissait les membres du gouvernement. Les doléances publiques existaient pour donner l'illusion que la parole des ambassadeurs et du petit peuple était prise en compte par l'administration impériale. C'était, au fond, un immense théâtre où se jouait chaque mois la représentation d'une vaste comédie, au tempo bien connu et toujours inchangé. Dès l'aube, les hérauts sonnaient en fanfare le début de la cérémonie, et les hautes portes blindées de la salle des audiences s'ouvraient en grinçant. Les dignitaires étaient alors invités à y entrer par paires, selon leur importance dans la hiérarchie de l'Empire, et chaque nouveau couple diplomatique était annoncé par un officier portevoix de façon solennelle. Le Haut-Chancelier Hykel, déjà présent dans la pièce avec ses secrétaires, consignait tout ce qu'il pouvait observer lors de ce balai interminable, car une fois introduits dans la grande salle, les ambassadeurs s'y installaient généralement par affinité politique. Les représentants de deux provinces de l'Empire en désaccord ne se plaçaient pas dans la même rangée et évitaient même de se croiser du regard. Au contraire, ceux qui avaient un intérêt commun à défendre s'asseyaient souvent côte-à-côte et s'inscrivaient conjointement sur la liste des plaidoyers. Ceux-ci pouvant parfois être très longs, le protocole de séance limitait leur nombre à une dizaine par jour. Les ambassadeurs des plus petites régions et des planètes extérieures n'avaient, pour ainsi dire, presque aucune chance de prendre la parole avant la clôture des audiences. Il était donc vital pour eux de s'associer avec un dignitaire d'un rang plus élevé, qui accepterait de les représenter et de porter leurs réclamations devant le couple impérial. Cette pratique ancestrale, qui existait déjà du temps d'Urvaël Solari, donnait lieu à un jeu d'alliances politiques et de tractations qui s'effectuait en coulisse avant chaque doléance. Il était donc probable qu'Iñacio Béryl ne prenne la parole que pour soutenir l'un ou l'autre de ses clients ; néanmoins, il existait un risque non négligeable qu'il ait eu vent de l'enlèvement de sa fille et qu'il déclenche un cataclysme politique sans précédent.

Lorsqu'il se leva de son siège, l'ensemble des brouhahas cessa subitement, et Leoden Hykel crut percevoir un frisson d'appréhension traverser la foule. Voilà qui était de bien mauvais présage.

« Seigneur Chancelier, mes chers et estimés confrères, commença Béryl d'une voix grave et puissante. J'ai l'honneur de m'exprimer devant vous au nom des planètes et stations orbitales d'Edona, de Nashua et de Ryshadia, ainsi que du peuple libre de la grande colonie Ashura.

Il marqua une pause pour désigner ses alliés d'un geste théâtral, et le Haut-Chancelier inclina la tête pour lui accorder la parole. Il n'était pas inhabituel que l'ambassadeur d'Edona représente aussi ses deux jumelles, Nashua et Ryshadia, qui formaient la clef-de-voute des planètes du Protectorat. En revanche, ce nouveau partenariat avec les colonies agricoles d'Ashura n'augurait rien de bon. Hykel crispa les dents, se préparant au pire.

« Dans la nuit du 11 au 12 septembre dernier, reprit Iñacio Béryl, un groupe de fantassins en provenance de Polaria a attaqué et détruit un casernement militaire irotien sur la station Revitalis. Ce même corps expéditionnaire a ensuite aluné sur la planète Ashura sans rencontrer la moindre résistance, et s'est emparé d'un vaisseau-cargo contenant trois-cent soixante-deux mille tonnes de céréales et de protéines de synthèse qui avaient été achetées la veille par le gouverneur de Nashua. Avant de repartir, les polarians ont ouvert le feu à l'aide de torpilles anti-destroyers contre trois de nos fermes expérimentales, détruisant au passage des installations de culture et des robots agronomes dont la valeur s'élève à plusieurs millions de toscains. »

Il y eut un murmure de mécontentement parmi la foule, qui n'inquiéta pas le Chancelier outre mesure. Les informations livrées par l'ambassadeur Béryl étaient déjà connues depuis plusieurs jours, et les protestations timides qui se faisaient entendre venaient probablement de ses partisans ou de serviteurs rémunérés dans ce but.

« Le conseil restreint de Sa Majesté est déjà au courant de ces événements, intervint Hykel. Nous dédommagerons le peuple Edonien à hauteur de sa perte. Il en va de même pour vos amis de Nashua, et une enquête officielle est en cours pour déterminer...

- Deux jours plus tard, reprit Béryl en haussant la voix, un locomotor de la Sécurité Civile explosait sur Irotia. L'attaque, d'une brutalité sans pareille ces dernières années, a été revendiquée par la mafia lugorienne au nom des Primaux de Polaria. »

Cette fois, Leo Hykel dut se retenir pour ne pas le faire expulser de la salle. Il était d'une impolitesse rare de couper la parole au Chancelier impérial, geste qui était passible d'une lourde peine de prison en présence de l'Empereur. Néanmoins, la couronne ne pouvait se permettre de se mettre l'ambassadeur Béryl à dos, et celui-ci semblait l'avoir compris. Il dévisagea le Chancelier avec un rictus franchement hostile, et poussa plus loin sa bravade.

« Imaginez à présent ma colère lorsque j'ai appris, avant le début de l'audience, que la Murcia a enlevé ma fille et la retient toujours captive à l'heure où nous parlons.

Il eut un sourire triomphal, et lâcha finalement sa bombe.

- Ces événements dramatiques ont montré, une fois encore, que l'Empire de Solarias n'est plus capable d'assurer la sécurité de ses habitants. C'est pourquoi je réclame, au nom de notre peuple, que le Protectorat Edonien et la Confédération des Planètes Extérieures qui en

dépend soient officiellement reconnus dès ce jour comme une principauté autonome et indépendante. »

Hykel manqua s'étrangler en entendant cette requête, et ses deux secrétaires poussèrent un cri d'indignation. De nombreux diplomates se mirent à applaudir dans la salle pour montrer leur soutien à la proposition d'Edona. D'autres, moins nombreux, se levèrent et quittèrent l'audience prématurément en signe de protestation. Le regard du Chancelier croisa celui de Rickardo Nasir, dont le visage était devenu blême. Les gardes impériaux, doigt sur la détente de leurs armes, se tenaient prêts à intervenir, mais Leoden hocha négativement la tête pour les en dissuader. La situation était pire encore qu'il ne l'avait imaginée, mais l'ambassadeur Béryl avait eu l'intelligence de formuler sa requête devant témoins. Edona avait perdu l'immunité diplomatique de ses représentants depuis sa révolte contre l'Empire, mais ce vieux renard venait de se la réapproprier : si le Haut-Chancelier le faisait arrêter ou expulser de la salle pour sédition, il se retrouverait avec une nouvelle guerre civile sur les bras. Cette manœuvre politique de la part d'Iñacio Béryl était incroyablement dangereuse, mais il avait bien préparé son coup.

Surtout pour quelqu'un ayant appris la captivité de sa fille juste avant le début des audiences.

Une idée germa dans l'esprit de Hykel, une idée folle mais qu'il comptait bien vérifier dès que possible. Pour se rendre sur Irotia et monter une attaque d'une telle ampleur, la *Murcia* avait accès à des moyens financiers importants. Or, la famille Béryl était extrêmement riche. Cet immonde crotale aurait-il fait enlever sa propre fille pour faire pression sur l'administration impériale ? Si tel était le cas, sa férocité et sa détermination ne connaissent aucune limite, car la *Murcia* ne relâchait jamais ses otages en vie. C'était complètement tordu, le genre de plan que même un détraqué n'aurait pas osé mettre au point.

Et pourtant.

La succession des événements survenus sur Irotia et Revitalis ne pouvait pas être aléatoire. Le réveil soudain de la *Murcia* que tout le monde croyait détruite ; la déclaration d'indépendance d'Edona au moment précis où les vellétés militaires de Polaria refaisaient surface : il y avait là trop de coïncidences. Il s'agissait forcément d'une manœuvre orchestrée à grande échelle pour affaiblir l'Empire. Quel rôle l'ambassadeur Béryl occupait-il sur l'échiquier adverse ? Il était vital que les services de renseignement le découvrent, afin d'anticiper la suite de son plan. Une alliance politique et militaire entre le Protectorat Edonien et les Primaux de Polaria serait synonyme de conséquences funestes.

« Motion rejetée, scanda haut et fort le Chancelier après avoir longuement réfléchi à la question. Edona a toujours été et demeurera une province impériale, ses habitants sont chers au cœur de Sa Majesté. Une sécession ne peut être envisagée.

Comme il s’y attendait, sa réponse déclencha une vague de protestations dans la salle. Iñacio Béryl serra les dents et lui lança un regard noir, mais Leoden Hykel n’était pas homme à se laisser déstabiliser facilement. Il poursuivit son oratoire.

- J’invite cependant son éminence le très estimé ambassadeur Iñacio Béryl à me rencontrer en privé dans le cadre d’un conseil restreint, afin de discuter en détail d’un assouplissement des relations entre l’Empire et le Protectorat Edonien. Il est grand temps qu’Edona et ses jumelles ne soient plus considérées comme des captives mais comme des alliées dans ce partenariat ancestral. »

Il poussa un profond soupir, et attendit avec appréhension la réponse de son vis-à-vis. Les deux hommes s’étaient lancés dans un match de tennis, où chacun se renvoyait la balle avec hargne, mais dont l’issue déterminerait peut-être le destin de l’Empire et de tout un peuple. Pour l’heure, aucun des deux adversaires n’avait l’intention de lâcher du terrain.

« J’accepte cette entrevue, clama finalement Béryl à son tour. Mais à condition que l’Empire ordonne le retrait immédiat des forces d’occupation présentes au sein du Protectorat. Nous exigeons aussi que soient restituées la totalité des pertes agricoles et financières engendrées par les récentes attaques, et que Sa Majesté verse un dédommagement conséquent pour les années de privation endurées par notre peuple sous le joug de sa domination. Enfin, le peuple Edonien exige que Sa Majesté lui apporte la preuve que l’Empire est encore capable de protéger ses habitants. Si par malheur quelque-chose devait arriver à ma fille, ou si vous ne parveniez pas à la faire libérer sous quinzaine, le présent accord sera aussitôt considéré caduque. »

Hykel grogna de dépit. Cette seconde requête lui était en apparence plus favorable qu’une déclaration d’indépendance pure et simple du Protectorat. Mais l’ambassadeur Béryl faisait preuve en réalité d’une intelligence politique redoutable. Le retrait de l’ensemble des troupes impériales, rien que ça ! C’était une manœuvre politique vieille comme le monde : exiger dans un premier temps quelque-chose d’impossible, pour présenter ensuite votre réel objectif sous un jour favorable. Et une fois encore, cette technique fonctionnait à merveille : avec un risque de guerre civile à la clé, le Haut-Chancelier ne pouvait pas prendre le risque de récuser deux fois de suite les doléances d’Edona.

« Accordé ! » Lâcha-t-il à contrecœur.

Puis il se leva et, sans ajouter mot, quitta la salle des audiences par une porte dérobée. Dans son dos, il entendit le brouhaha de dizaines de conversations enflammées qui commentaient cette séance extraordinaire. Qu’ils jacassent, ces oiseaux de malheur ! Pour l’heure, le Chancelier impérial avait d’autres sujets d’importance à traiter. Flanké de l’unique garde qui avait eu le temps de le suivre, Leoden emprunta un couloir réservé aux domestiques qui contournait le bâtiment en longeant sa façade circulaire, jusqu’à parvenir dans une pièce étroite appelée le dégorgeoir, où un ascenseur communiquait directement avec les cuisines du palais pour permettre aux serviteurs de servir collations et rafraîchissements. Là, il

patienta quelques instants et, comme il l'avait espéré, la silhouette fine et élancée de Rickardo Nasir le rejoignit sans tarder. Ils avaient pris l'habitude de se retrouver discrètement après les doléances publiques pour analyser ensemble les débats de la journée. Nasir lui adressa un salut militaire impeccable, poing sur le cœur, et Hykel inclina légèrement la tête à son intention.

« Sacré revers qu'il vous a infligé là, Leoden, commenta Nasir en guise d'introduction. Béryl savait où orienter le débat, il vous a mis au pied du mur.

- Ce bouffon d'ambassadeur Saškunais n'était là que pour me tester, approuva Hykel en grognant. Béryl savait que je ne pouvais rien refuser au Protectorat et aux Planètes Extérieures, et il en a profité.

- Justement, fit Nasir en haussant les épaules. Si vous voulez mon avis, il était un peu trop bien renseigné.

- C'est aussi ce que je crois. Les détails concernant les fermes expérimentales détruites n'ont pas été rendus publics et, bien qu'il ait pu diriger sa propre enquête, je commence à soupçonner une autre version des faits.

- Vous pensez qu'il aurait fait enlever sa propre fille par la *Murcia* pour vous forcer la main ? S'étonna le colonel. Ça me semble un peu extrême, même pour un Edonien.

- Il ne s'agissait pas seulement de sortir vainqueur d'un débat politique, colonel. Iñacio Béryl vient d'obtenir le retrait immédiat de nos troupes au sien du Protectorat, ce qui laisse à son gouverneur les mains libres pour... et bien, je ne sais quoi, à vrai dire. Mais je redoute le pire. Ce vieux renard ne m'a pas seulement renvoyé dans les cordes, il a humilié l'Empire et sa Majesté. Il a réussi à prouver à tous ces diplomates que nous sommes faibles, et que nous pouvons être battus.

- Une démonstration, commenta Nasir d'un ton amer. Il veut pousser nos alliés à se défier de nous.

- Exactement. Et il y est parvenu avec une facilité déconcertante. Il nous faut à présent répliquer, et vite. Nos relations avec Polaria n'ont jamais été aussi mauvaises et le spectre de la *Murcia* pèse à nouveau sur nos épaules. Nous ne pouvons pas nous permettre de déclencher une guerre civile, ni de paraître trop faibles pour l'empêcher.

Le chef de la garde impériale acquiesça tout en fronçant les sourcils.

- Que suggérez-vous, Chancelier ?

- Je veux tout ce que vous pourrez trouver sur Iñacio et Sacha Béryl. Fouillez dans leurs armoires, déterrez leurs moindres secrets et consignez tout à mon intention. Il nous faut un moyen de pression efficace avant son entrevue au Conseil.

- Dois-je inclure Toren Neñes dans ces recherches ?

- Le Saśkunais ? C'est probablement une bonne idée. Je ne l'avais jamais vu à la cour auparavant, et je n'arrive pas à déterminer si ce bouffon s'est simplement fait manipuler ou s'il est véritablement complice. Gardez-le à l'œil, colonel. Je n'apprécie pas ce flagorneur.

- Bien reçu. Ne serait-il pas judicieux de rappeler l'amiral Senghor pour se charger de cette enquête ?

- Non, certainement pas. Travis traque un plus gros gibier sur Irotia, et sa mission actuelle ne doit souffrir d'aucune forme de distraction. C'est là que tout se joue, colonel, là que se trouve la tête du serpent.

- Sauf votre respect, Leoden, je n'en suis plus si sûr après ce que je viens d'entendre. Iñacio Béryl pourrait très bien être aux commandes et diriger toute cette opération.

- Je ne crois pas, colonel. Béryl n'est qu'un poisson qui nage avec les requins en espérant ne pas se faire dévorer. Il vient de nous montrer ses dents, mais ce n'est pas un carnassier pour autant. Quelqu'un d'autre lui donne des ordres, et nous devons découvrir de qui il s'agit.

- J'ai peut-être une théorie à ce sujet, déclara Nasir à voix basse. Mais il est encore trop tôt pour prononcer des accusations. Je dois d'abord étayer mes soupçons.

Hykel approuva du chef, et se prépara à repartir. Néanmoins, avant de disparaître, il s'approcha du colonel et lui glissa une mise en garde à l'oreille.

- Faites attention, Rickardo. Faites très attention où vous mettez les pieds. Mon instinct me dit que nous avons affaire à un nid de scorpions, mais que les plus venimeux ne sont pas forcément ceux que l'on croit.

- Ne vous inquiétez pas, Leoden. C'est mon travail de protéger l'Empire contre ce genre de menace, qu'importe ce que l'ambassadeur Béryl a en tête. Il ne me piègera pas si facilement.

- Je l'espère colonel, murmura Hykel. Je l'espère... »

Chapitre 35 : L'évasion.

Irotia, Complexe pénitentiaire Astranis. 15 septembre 3224

Lascò Ramon se réveilla en sursaut lorsque l'eau glacé entra brutalement en contact avec son visage. Son premier réflexe fut d'inspirer une grande goulée d'air frais. Mal lui en pris, car il but la tasse et s'étrangla de plus belle, toussant et crachant pour essayer d'empêcher l'eau d'envahir ses poumons. Quelque-chose – ou quelqu'un – lui maintenait la tête immergée avec une force exceptionnelle. C'était déjà la troisième fois qu'il subissait ce genre d'interrogatoire. Dès qu'il commençait à fermer l'œil, lorsque l'épuisement s'emparait de ses membres engourdis, son geôlier prenait un plaisir malsain à venir le torturer, rabâchant inlassablement les mêmes questions.

Qui a ordonné l'explosion du Locomotor de la Sécurité Civile ? Avez-vous un complice infiltré dans la police irotienne ? Quel est le nom du nouveau padrón de la mafia lugorienne ? Où compte-t-il frapper ensuite ?

Le jeune lieutenant de la Murcia sentit ses forces le quitter tandis qu'une vague de noirceur envahissait son champ de vision. Dans un réflexe désespéré, il chercha à agripper le bras de son bourreau pour lui faire lâcher prise, en vain. Il sombrait de plus en plus vers l'inconscience et son cerveau privé d'oxygène était à deux doigts de lâcher prise.